



MERCVRE DE FRANCE

TOME DIX-SEPTIEME

Janvier-Mars 1896

Année 1896 Tome XVII

MERCVRE
DE
FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)



Ont collaboré à ce tome :

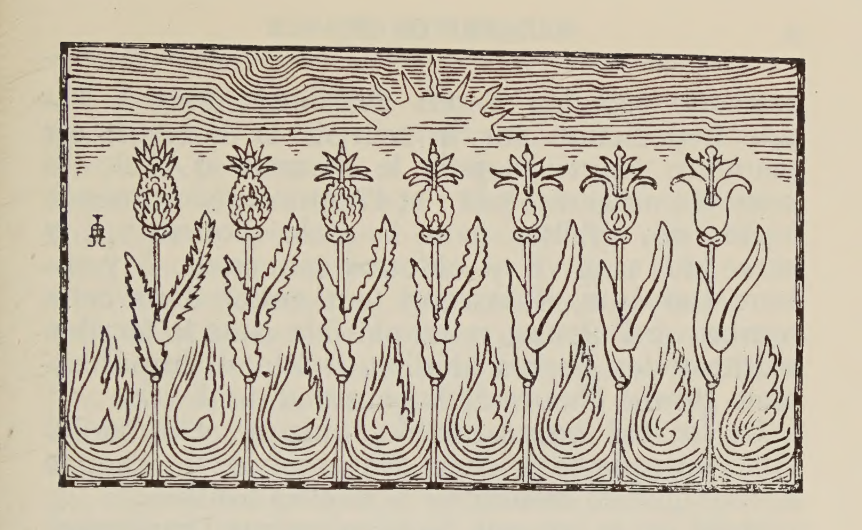
Henri Albert, Henry Bataille,
Thomas Carlyle (Edmond Barthélemy *trad.*),
Henri Carmouche, Victor Charbonnel, B. de Courrière, Jean Court,
Gaston Danville, Louis Dumur, André Fontainas,
Remy de Gourmont, Charles-Henry Hirsch, Henrik Ibsen, Pierre Louys,
Camille Mauclair, Albert Mockel, Edmond Pilon,
Armand Point, Pierre Quillard, Rachilde, Hugues Rebell,
Henri de Régnier, Georges Rodenbach,
Albert Saint-Paul, Camille de Sainte-Croix, Robert Scheffer,
Emmanuel Signoret, Paul Souchon,
Robert de Souza, Jean de Tinan, Francis Vielé-Griffin,
et les 81 signataires des réponses à notre enquête :
ALEXANDRE DUMAS FILS
et les Ecrivains nouveaux.

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15
PARIS

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America



HELLO

OU LE CROYANT

Hello représente la foi, en ce qu'elle doit avoir d'absolu, et la crédulité, en ce qu'elle peut avoir de plus transitoire.

La vie de l'homme est un acte de foi et un acte de confiance (ces deux mots sont presque des doublets); il faut que l'homme croie, sinon à la réalité, du moins à la véracité de sa vie et de la vie; il faut qu'il ait foi dans la floraison, aux heures où il plante son verger, et foi dans la fructification aux heures où il se promène sous les fleurs. Les fleurs qu'il désire et les fruits qu'il attend diffèrent selon la nature de son âme, mais il croit aux fleurs et aux fruits, et qu'il mangera les fruits, et qu'il s'endormira rassasié au pied de l'arbre de sa prédilection. Il a la foi, puisqu'il vit et puisque la faillite de tous les vieux automnes ne l'incline pas à se coucher avant tout travail, parmi la terrible stérilité de l'herbe.

Hello, par l'absolutisme de sa foi, est bien un représentant de l'humanité croyante, de l'humanité qui, ayant à peine semé, se penche déjà

anxieuse vers les secrets du sillon; mais il y a une malédiction sur le sein de la terre; il est peut-être pourri depuis le meurtre d'Abel; la semence ne germe pas : et l'homme recommence à jeter des graines dans la glèbe pourrie; il y verse du sang, il y enfonce son cœur, il y enterre son âme, il descend tout entier dans cette tombe miraculeuse, et là, paisible sous le terrible manteau des herbes stériles, il attend, imputrescible germe, l'heure de la germination divine.

La foi est imputrescible, puisque l'humanité vit et puisque le silence des tombes ne l'a pas découragée de creuser de nouvelles tombes.

Hello est le croyant. Sa foi n'est pas l'espérance imprécise d'un hédoniste inconscient; elle est absolue dans son principe comme dans son but, et ce principe et ce but sont uns; parti de la vérité, il va vers la vérité. Il sait ce qu'il sème, il sait ce qu'il récoltera, et quand il se confie à la tombe il sait quel fruit merveilleux sortira de la tombe, quel fruit d'illumination, quel fruit d'éternité.

S'il va vers la vérité, c'est par obéissance; pour aller vers la vérité il est forcé de la prendre dans son cœur, de l'arracher, chair de sa chair, et de la jeter loin devant lui, admirable proie, qu'il disputera, sûr de la victoire, aux chiens de l'erreur.

Il sait ce que c'est que la vérité; il sait donc ce que c'est que l'erreur.

Pour lui le monde des idées se divise en deux hémisphères; l'un est continuellement éclairé par le rayonnement de l'infini; l'autre est continuellement enténébré par les vapeurs de l'orgueil. Il sait pourquoi l'orgueil engendre les ténèbres : l'orgueil est un écran entre l'intelligence humaine et l'intelligence divine; l'orgueil se contemple lui-même et se contemple seul, car il se croît seul. C'est là l'erreur absolue, comme la vérité absolue est de ne pas croire en soi, mais de croire en Dieu seul, qui est la vérité unique.

La croyance d'Hello est la croyance au Dieu providentiel. « Rien n'arrive sans son ordre ou sans sa permission ». Mais Dieu est logique; il y a un « plan divin » : Hello le connaît sommairement. Dieu veut ce que Hello croit. Dieu veut l'accomplissement de la vérité; Dieu veut s'accomplir lui-même et se réaliser partiellement en toute créature de bonne volonté. Les moyens de Dieu sont obscurs; ses desseins sont clairs. Ses actes sont parfois terribles, mais ceux-là seuls en souffrent parmi les hommes qui habitent l'hémisphère des ténèbres; ceux qui se sont rangés du côté de la lumière peuvent être passagèrement éblouis et navrés : un jour viendra où la lumière sera leur éternelle consolatrice et où le souvenir même des agonies ne sera plus que la joie de comprendre la nécessité fugitive de la douleur humaine.

La Providence, ayant organisé, administre par l'intermédiaire de l'Eglise. L'Eglise résout les affaires courantes et de logique; en ce domaine elle est souveraine. La Providence se réserve l'extraordinaire et l'absurde, c'est-à-dire le surnaturel; en cet ordre d'idées, elle opère le plus souvent au moyen des saints et d'abord de la Vierge Marie, qui est la Sainte au-dessus des saints. Hello croit fermement à tout miracle admis par l'Eglise ; à la vertu des reliques; aux apparitions; aux guérisons subites; aux punitions providentielles; aux bienveillances temporaires de l'infini. Dieu est penché sur nous; il nous observe comme nous observons une fourmilière; il relève, si elles tombent trop chargées du fardeau de la croix élue, les fourmis croyantes, les fourmis au cœur pur et même les fourmis pécheresses mais en qui le souffle du péché n'a pas éteint toutes les flammes de l'amour. Dieu parle à ses fourmis préférées; il les encourage; il leur prédit l'avenir; il leur dévoile les cataclysmes par quoi les méchants seront avertis et inclinés au repentir, s'il est temps encore.

Hello, fourmi de bonne volonté, s'arrête sur la pente du fêtu, et rend à Dieu son regard d'amour.

Hello est chrétien et catholique absolument; il croit avec génie; il croit spontanément, sans effort, mais avec l'énergie du batelier, emporté par le courant du fleuve et qui croit au courant du fleuve. Il sait que la vie l'emporte et il sait vers quel pays. Le paysage des rives l'intéresse à peine et ne l'intéresse pas comme paysage. Quand il a regardé un défilé de saules, de roseaux ou de peupliers, il ferme les yeux un bon moment et médite sur la signification des arbres, des arbustes et des herbes. Ayant médité, il comprend, car il est apte à comprendre tout, et il comprend à l'inverse du savant. Le comment des choses ne l'inquiète pas; il en cherche le pourquoi, et il le trouve toujours, toujours satisfait par l'explication la plus simple, l'éternelle explication dont le croyant se contente : Dieu l'a voulu ainsi.

On dirait qu'il se contente de peu, mais c'est une apparence : il ne se contente que de l'infini. A chaque pas, à chaque coup d'aviron, à chaque pont, à chaque gué, il a besoin de l'infini, Christophe qui, pour traverser le torrent tumultueux, a besoin d'un bâton lourd et haut comme un chêne. Sans ce bâton le croyant tombe et s'évanouit; Hello manie le sien avec certitude et avec délectation. Selon les circonstances de la route il en fait un épieu, une perche, une passerelle, un rempart; dans les menues branches il taille des flèches; les ramilles lui servent de verges : il a du plaisir à fustiger le monde avec les verges de l'infini.

Le croyant n'est pas le voyant. Le voyant ne se trompe jamais humainement sur l'essence des âmes ou des intelligences; son regard pénètre les écorces et les carapaces et porte jusqu'au milieu des secrets une lumière pareille à ces lampes par quoi on éclaire subitement les

cavernes et les abîmes. Le regard du croyant et sa lampe s'arrêtent à la porte ou à la surface : il n'ose ni enfoncer les portes, ni briser les surfaces; il est prudent; sa lumière s'appelle la Foi : il a peur de la diminuer, car il sait que la diminuer, c'est la perdre. Il rôde autour du mystère comme le loup autour du troupeau, et il croit avoir compté les brebis parce qu'il a fait le tour du troupeau pendant une nuit sans lune. Hello n'entre jamais au cœur des problèmes, ces troupeaux d'idées; il les cerne, il les ceint d'un cercle d'où il leur défend de sortir, puis il leur parle; ses discours sont uniformes : problème, tu es simple, trop simple pour que je m'attarde autour de toi, si simple que tu n'existes pas. Troupeau d'idées réunies là sous un berger de hasard pour brouter l'herbe de l'erreur, tu es mon prisonnier, parce que j'ai dessiné un cercle autour de ton pâturage et parce que tu pâtures l'herbe de l'erreur. Regarde-moi, du fond de ta prison circulaire, vois comme les étincelles jaillissent quand mes pieds foulent l'herbe de la vérité; et toutes ces étincelles, vois comme elles se rejoignent en longues et douces flammes : alors, je les moissonne, je les engerbe, je les emporte sur mes épaules, fardeau glorieux de vérité, et je te laisse pâturer l'ignominie empoisonnée.

Il y a le bien et le mal. Hello est très simplet sous son air de profondeur. C'est un prophète infiniment naïf. Il a la naïveté du génie et la naïveté de l'ignorance. Il est douloureusement ignorant. N'ayant vu jamais les paysages d'idées que de loin, dans un brouillard d'aurore ou de crépuscule, il confond entre eux les arbres essentiels. Il n'est pas nomenclateur : il ne sait pas comment se nomment les arbres; il ne sait pas comment s'appellent les hommes; et dans le troupeau des idées il ne fait que cette distinction : il y a des brebis blanches et des brebis noires.

Toutes les sciences lui sont étrangères, même

celles que les chrétiens cultivent en vue de fins apologétiques. En histoire, il est demeuré à Bossuet, et de Maistre lui semble hardi; en philologie, presque jovial, il sait que Babel veut dire confusion, et il ne sait guère que cela.

Ignorant il est crédule : ne l'ayant pas lu, il suppose que l'admirable Darwin est un farceur dans le genre de Voltaire. Il le méprise pour exalter Labre le porcin et un M. Dupont (de Tours), vieux magistrat hystérique et guérisseur. N'ayant de principes que des principes extérieurs à lui-même, il ne juge pas, il accepte et il explique. Il a endossé la foi comme un vêtement; il s'est orné de superstitions comme de breloques. Il vante le pouvoir miraculeux de la langue de M. Olier conservée dans un bocal à Saint-Sulpice. On dirait qu'il veut décourager l'intelligence, mais il n'a vraiment qu'un dessein : étaler sa foi comme les lessiveuses étalent du linge sur une haie. Il étale toute sa foi, toute la lessive et jusqu'aux linges les plus troués et les plus indélébilement tachés. Il est fier de sa foi et de son ignorance et de sa crédulité et de ses chiffons mal blanchis. Ils voudrait que l'Eglise lui ordonnât des croyances et des étalages plus humiliants. Ayant baisé les sandales de Labre, la redingote de M. Dupont et la calotte de M. Vianey, il souhaiterait de plus répugnantes joies : par un côté, la vénération des reliques se rapproche des divagations sensuelles. Il y a des baisers qui ne sont sensuels que parce qu'ils sont sales; il y a des reliques qui ne sont saintes que parce qu'elles sont malpropres.

Mais le croyant est humble. La pure cendre des palmes n'a taché son front que d'un signe symbolique; il lui faut de la vraie poussière, celles des sentiers où des sueurs ont suinté, celles des dalles où des femmes accroupies ont laissé l'odeur de leurs glandes. Il y a l'hystérie de la poussière. Il y a aussi l'hystérie du débris de cimetière et de la pièce anatomique. La rotule

a des pouvoirs et l'omoplate a des volontés : l'humble s'agenouille devant la rotule et le croyant se signe devant l'omoplate. Il veut se faire plus humble qu'un vieil ossement; il veut se faire si croyant qu'il croira au pouvoir de l'inerte et à la volonté de la mort.

Dans l'excès de l'humilité il y a de l'orgueil ; il y a de la vanité dans l'excès de la croyance. Hello a la vanité de la croyance et l'orgueil de l'humilité. Il accepte l'absurde avec ostentation; il déprécie son intelligence avec fierté. Il se donne à croire des choses dont la stupidité ferait rire une gardeuse d'oies; il se salit l'esprit et les mains à des contacts où hésiteraient des manouvriers, mais c'est pour dire : Voyez comme je suis supérieur aux gentils. Je suis supérieur aux gentils parce que je suis obéissant, croyant et humble. Si je suis un être d'élection, ce n'est ni par mon intelligence ni par mon amour : l'infini m'a élu au-dessus des autres hommes parce que je me suis couché dans la poussière, parce que j'ai léché la poussière, parce que je me suis roulé dans la poussière, poussière sur laquelle je vous prie frères de marcher avec assurance et de cracher avec mépris. Puisque l'infini m'a élu, je veux que vous me méprisiez : cela sera ma seule récompense terrestre. Je veux paraître un Labre intellectuel. Vous marcherez sur moi et vous ne me verrez pas : je suis si grand que je puis, comme une vermine, me cacher dans la poussière. Je suis grand, je suis fort, je suis beau, je suis pur, je suis vrai parce que je suis un atôme imprégné de la grandeur, de la force, de la beauté, de la pureté et de la vérité de Dieu. Quand je parle, on ne m'écoute pas, parce que ma voix est si puissante qu'on l'entend sans l'écouter : on n'écoute pas le tonnerre. Quand je passe, on ne me voit pas, car on ne voit pas le vent et je passe au milieu des galères mortes comme une triomphante barque dont les voiles

sont gonflées par le souffle des anges : elle glisse comme un fantôme divin, au milieu des galères mortes, et les rameurs s'agitent, mais elle a fui, si rapide et si tumultueuse qu'ils s'arrêtent en se disant l'un à l'autre : quelque chose vient de passer pendant que nous dormions.

Je passe et on ne me voit pas. Je parle et on ne m'écoute pas. Voit-on Dieu ? Ecoute-t-on Dieu ? Pourtant Dieu passe incessamment parmi nous, arbres, barques, tabernacles ou pierres ! Pourtant Dieu parle éternellement à chacun de nous, et il nous dit des choses si douces et si merveilleuses ! On ne me voit pas et on ne m'écoute pas, parce que je suis l'envoyé de Dieu et le porte-parole de Dieu. Je suis le génie.

« Le Génie est armé d'une partialité terrible, comme une épée à deux tranchants ! Non seulement il aime le bien, mais de plus il hait le mal ! Cette seconde gloire lui est inhérente tout autant que la première. J'insiste, il hait le mal, et cette sainte haine est le couronnement de son amour.»(1)

Voilà Hello peint par lui-même, croyant qui croit à lui-même.

Il ajoute :

« Une des meilleures manières, non de définir, mais de faire deviner l'homme de génie, serait cette parole : il est le contraire de l'homme médiocre. »

C'est encore vrai. Hello, type du croyant, n'est pas médiocre, puisqu'il est excessif; il est vraiment le contraire du médiocre.

Il continue :

« Peut-être une définition complète du génie est-elle impossible, parce que le génie fait éclater toutes les formules.

» Il est tellement son nom à lui-même qu'il n'en peut pas supporter d'autres. Son nom est le génie, son atmosphère est la gloire.

» Aucune périphrase n'équivaut à son nom,

---

(1) *Le Siècle*, p. 249.

aucune atmosphère ne remplace son atmosphère.
» Il refuse de se laisser enfermer dans une définition. Il brise tous les cadres. Il est le Samson du monde des esprits : et quand vous avez cru le circonscrire, il fait comme le héros juif : il emporte avec lui sur la montagne les portes de sa prison. »

Mais Hello, qui a du génie, n'est pas le génie. Il n'emportera pas sur la montagne les portes de sa prison. Sa prison, c'est la foi. Il demeure là, il s'y trouve bien. Au lieu de désarticuler les portes, il y ajoute de nouveaux verrous. Samson est le révolté; Hello est le croyant.

REMY DE GOURMONT.



LES PASSANTS

Des sommets de lumière où, pour avoir dompté
Toute douleur et toute joie,
L'esprit dans la clarté
Sait quel est le destin qui sait quelle est la voie,
Je les ai regardés passer.

Ils sont tous harassés de vivre !
Tous, depuis que la vie allumée à leur front,
Comme aux flambeaux de cire une flamme, les fond.
Ils sont condamnés à se suivre,
A cheminer sans se connaître,
A subir tous en foule un voyage isolé,
Et leur âme en est désolée !

Certains par l'effroi harcelés
S'usent à mesurer l'instant de disparaître
A leurs sabliers inégaux,
Et la plupart chargés de maux
N'y songent pas, ou ne daignent peut-être.

Ils courent ensemble vers le couchant d'or.
Ils se pressent, afflux d'âmes désordonnées
Qui va et vient s'étendre aux rives de la mort
Et passer de la vie à de la vie encor,
Mystérieuses destinées !

Leur tumulte erre d'un horizon à l'autre.
Celui-ci, visage d'apôtre,
Evoquerait la conscience révoltée
Si par le lys hautain qu'érigent ses mains fières
Ne surgissait le geste simple de prier.

Et celui-là, comme ses frères,
Va résigné.
L'un, en chantant, aime et suit sa douleur
Et, seul amoureux de ses pleurs,
Sans cesse l'enchaîne de fleurs.
La volupté sourit aux lèvres

D'un autre qui cueillit les roses du plaisir,
Mais les épines du désir
Piquent au sang sa chair chaude de fièvres.
L'enfance joue avec la mort,
L'adolescence avec l'amour.
L'enfance joue et puis s'endort.
Du thyrse de l'amour, fleuri aux seins des mères,
En automne attiédi le printemps de naguère
Revêt d'un duvet d'or la douceur des fruits lourds.
Des femmes qui n'ont connu que la tristesse
Couronnent le regret de myrtes, à genoux,
Préférant atteler au malheur leur vieillesse
Et boire encor des pleurs qu'elles trouveront doux.

Et seulement de loin en loin quelques-uns dressent
La stature de l'orgueil
Dont s'étale, ou se ploie et s'efface le deuil
De l'ombre
Selon l'heure et selon le nombre
De leurs jours comptés un à un,
Et que joint la vie à chacun.

La vie est odieuse et la vie est divine,
Et le but a déçu le plus souvent l'effort.
Combien portent, dans cette foule qui chemine,
La couronne de fleurs ou la couronne d'or.

Mais en elle se meut l'éternelle agonie
Où tombe un crépuscule et frissonne une aurore ;
Et tous, dans l'action vaine qui les dévore,
Puisent la mort féconde aux sources de la vie.

ALBERT SAINT-PAUL.

FLORENCE

BOTTICELLI. LA PRIMAVERA

A l'ami Stuart Merril.

> E per certo, se si riguarda in queste due arti bene e con sano giudizio, vi si vede cosi smisurata unione et congiunzione insieme d'affinita, che percio si chiama.
> « La Pittura, Poetica che tace »
> « Poetica, Pittura che parla »
> ARMENINO, 1530-1590
> *Dei veri Precetti della Pittura,* libro I, Cap. III.

... Florence... la nuit... des étoiles... Un sillage de diamants et de perles resplendit au vol d'un grand Archange, tout vêtu de lumière, dont l'épée d'or flamboyante écrit dans l'azur noir : *Beauté — Noblesse — Intelligence — Volonté.* Tétragramme sacré, égide du Temple de l'Art, diadème de la capitale en Toscane.

A la porte de la ville, j'avais paré mon esprit et mon cœur de leurs joyaux les plus rares : je savais que les choses anciennes vous regardent et vous jugent avant de révéler le secret du Passé. Pour ceux qu'elles dédaignent, elles demeurent inutiles, indifférentes ou tristes : leurs mystérieuses paroles de Beauté ne répondent qu'à ceux qui interrogent.

Les yeux inquiets et tremblants de ma propre révélation devant l'Inconnu s'ouvrirent, tout d'abord, pour la *Primavera* de Botticelli, tableau aimé par la gravure, et dont la séduction hantait mes désirs d'œuvre vers la grâce maladive des âmes fragiles, sœurs captivantes des iris frêles, qu'une caresse des lèvres fait mourir.

L'hésitation angoissante, devant un sanctuaire de silence, d'ombre et de recueillement, une seconde avait fait la nuit à ma pensée. Ne pouvant concevoir une désillusion, une non compréhension m'épouvanta.

L'Artiste étant androgyne, les perceptions de la couleur, toutes féminines, sont les premières à nous révéler l'âme d'une œuvre d'Art. Mes habitudes, mes prévisions, évoquées par ce mot délicieux : « la *Primavera* », étaient troublées à l'aspect sombre et monochrome du chef-d'œuvre de Botticelli. Deux notes puissantes résonnaient identiques, deux rouges, l'un au centre sur la Princesse, l'autre à l'extrémité gauche sur l'Adolescent; le reste avait la couleur des roses blanches fanées ou

des marbres anciens qui semblent s'être dorés, en mûrissant sous le soleil, comme de beaux fruits. Les arbres et la prairie se baignaient de la couleur silencieuse de la nuit, tandis que, sous une lumière descendue de l'Olympe, surgissaient en visions ces créatures d'un Rêve.

Le rayonnement animique de l'œuvre de Botticelli fécondait mon inexpérience et guidait mon esprit, car aucune des pensées qui accompagnent la création d'une œuvre ne se perd : les molécules de la matière les abritent, et au toucher délicat d'une âme elles revivent et parlent à l'amie visiteuse.

« Je chanterai la *Primavera*, avait dit le Peintre-Poète. Au jardin des Hespérides, je ravirai les arbres qui donnent les fruits d'or : comme les colonnes d'un temple, je les dresserai les uns près des autres, pour que l'ombre et le mystère soient propices aux êtres du Rêve que je vais évoquer. Il faut le parfum d'amour de leurs fleurs étoilées avec le charme du fruit que l'on peut cueillir. L'herbe sera un tapis, brodé des plantes de la prairie, épanouissant le rythme de leurs feuilles, au balancement des corolles, sur la courbe des tiges gracieuses, le ciel bleu et limpide comme les yeux d'une jeune vierge. Dans cette chapelle de fleurs et de verdure, j'évoquerai la *Princesse du Rêve*. *Elle*, très noble, belle et pudique; sous la draperie de son manteau de pourpre royal, jailliront ses désirs secrets qui prendront corps autour d'elle, révélant l'intimité de sa rêverie amoureuse. Elle songe aux charmes des *Grâces*, balançant, en cadence grave et lente, la fragilité de leurs corps graciles, avec l'enlacement harmonieux de leurs mains. A la Vénus de Cléomène, je prendrai la suavité du rythme certain des nombres, car, seuls, les Grecs ont connu toute la Beauté; trois jeunes filles, sœurs de l'Aphrodite, onduleront sous la blancheur des voiles transparents comme une nuée en septembre, symbole des frissons encore chastes de l'Ame sereine. Car sa pudeur n'ose rêver que de l'*Adolescent* timide et fier, qui triste cueillera la fleur d'amour pur, laissant de son casque ailé s'envoler sa pensée vers la *Princesse du Rêve* : il est l'âme sœur et ses épaules porteront le même manteau de pourpre.

» Sous les flèches de Cupidon, qui voltigera sur sa tête, les désirs plus ardents s'éveillent ; je les symboliserai par la *Semeuse de Roses*, dont les mains se noi-s ront dans la douceur de la chair des roses : sur see

lèvres, le sourire aura le trouble presque pâmé, comme le cœur ouvert des roses, et ses yeux seront pervers et froids, car l'enlacement des caresses est cruel au cœur du Poète qui se couronne de roses.

» Redevenue naïve, elle sera la *Nymphe des Prairies*, souriante et frissonnante au souffle du mâle Zéphyr, et sa fuite ne sera qu'un jeu, et les fleurs écloses sur sa bouche diront son attente de la main qui gerbera les charmes de son corps fraîchement épanoui.

» Avec la science de l'harmonie des lignes, j'aurai chanté tout le poème de la *Primavera* lorsqu'elle arrive sur la terre dans son char, fait d'une églantine, qu'emportent les papillons parmi les lilas et les roses. »

Que j'étais loin du chatoiement frivole et sans pensée et sans forme de *l'Art dit Moderne*, de courte durée. Toute la puissance du *sujet* dans une œuvre m'était enseignée, car l'émotion, l'intelligence et le sublime de l'Artiste s'y gravent avec la précision d'un burin d'acier : ce n'est plus le mérite facile d'une petite sensation, notée au hasard de la rencontre, avec le plus ou moins d'habileté manuelle de l'ouvrier, c'est la manifestation d'un choix dans les trois grands domaines de la création, où notre esprit conçoit la loi de l'harmonie suprême ; le domaine de la matière brute, celui que vivifie le sentiment et le royaume que la pensée illumine pour percevoir Dieu. L'Art peut être purement matériel et c'est le naturalisme sans esprit, sans âme, l'art du morceau peint avec le plus de réalité possible, puis il s'élève à l'expression du sentiment par le choix de la couleur et du clair obscur, analysés et compris dans leurs pouvoirs, mais il plane dans l'azur, comme un grand aigle, lorsqu'il maîtrise la Forme pour animer sa pensée. La *Forme*, seule, a le pouvoir de contenir ce que l'homme conçoit de plus grand ; par elle, l'artiste, avec la parcelle de divinité que son âme renferme, retrouve la force créatrice première et pétrit à sa guise un monde plus beau. Il ose retrouver dans l'harmonie d'une humanité parfaite le symbole de Dieu lui-même. L'intelligence abstraite s'y matérialise dans un geste ou dans l'expression d'un visage, et la difformité, rancœur quotidienne de la vie, disparaît dans ce nouvel Eden.

Où est l'homme, où est la femme, qui oserait opposer, tout nus, leur corps et leur âme aux créations de *Phidias*, de *Praxitèle*, de *Cléomène* et de leurs descendants, *Léonard* et le *Grand Michel-Ange* ? Quelle mère orgueilleuse pourra crier avec la matière : « Mon ventre

a créé un être plus parfait en Beauté que celui jailli du cerveau du génie ? »

De la compréhension de la Forme naît la connaissance de l'harmonie, seule manifestation de la Beauté ; et c'est aller aux confins de l'Esprit humain que de la saisir dans toute sa pureté, comme l'ont fait les génies de la Grèce. Mais aujourd'hui cette notion du Beau paraît presque absente des esprits, si bien que le sens critique en est même disparu. Personne ne songe, en parlant d'une œuvre d'art, sauf de rares exceptions, à critiquer la réelle désharmonie d'une œuvre. Le langage de la ligne est devenu langue morte, et pourtant elle est la seule ossature résistante aux fluctuations de la mode.

Quand donc le public et les artistes ne s'intéresseront-ils plus à l'habileté clownesque du pinceau, soulignant le travail, au lieu de le faire disparaître devant l'expression de la Pensée, comme chez le Vinci et son école par la perfection même, ou chez les Primitifs, par une méthode simple, un dessin coloré, méthode qui s'est transmise, sans besoin de changement, depuis le Giotto jusqu'à Verocchio et ses élèves ?

Je sais tout le plaisir qu'il y a à étaler une touche grasse, à écraser deux tons harmonieux qui se fondent comme le jus de deux fruits savoureux, mais combien plus noble la recherche approfondie de l'expression d'un sentiment, d'une pensée, avec la modestie obéissante et sévère du métier chez le peintre ! C'est par pauvreté intellectuelle, étroitesse d'envergure, mollesse et manque d'activité, cupidité de la jouissance instantanée, qu'on s'abrite derrière le bouclier fallacieux. *Il n'y a plus de croyance, la mysticité chrétienne est morte, avec elle la source de l'inspiration des grandes pensées s'est tarie : notre époque est de science, le scalpel a tué l'âme, seul l'amphithéâtre refait les miracles. Tout est positif. L'illusion, un mot désormais privé de sens : la réalité de la nature est évidente.*

Mensonge, hypocrisie. Rien n'existe que par l'objectivité plus ou moins raffinée de l'individu. Tout est mystère, car rien n'est prouvé et ne le sera jamais. Si des dogmes autrefois nourriciers du rêve sont usés, vieillis, l'esprit toujours jeune est vivant.

Déployons nos ailes très larges, l'azur est sans limite sur nos têtes. Elevons-nous jusqu'à la notion la plus parfaite de la Divinité ; aimons, désirons, comprenons et possédons l'Harmonie. Bâtissons un temple à la

Beauté, la Beauté éternelle, immuable, qui vivifie et déifie la nature entière, à la Beauté, qui se manifeste depuis la plante, élevant vers le ciel, comme une prière, le rythme de ses feuilles, jusqu'à la créature humaine la plus parfaite, car il y a autre chose que l'aspect extérieur dans la nature, la lettre est animée du souffle de l'Esprit.

Au seuil du Temple, humble fidèle, à la Déesse Beauté j'adresse ici cette prière avec tout l'élan de mon Etre :

« Beauté, Phare étincelant où s'oriente l'Humanité en route vers le Meilleur,

» Etoile du Désert, qui mènes au sanctuaire, notre tombeau, où Dieu se révèlera,

» Oriflamme du Désir, qui ravives la force dans les combats et gardes les Fiers des dangers du repos infécond,

» Princesse du Sourire le plus caressant, consolatrice du Présent, à toi qui exhales un baume sur le Futur,

» Gardienne de la Vérité, qui allumes une étoile au front de tes élus, rendant leur marche lumineuse, comme celle des astres sur le tapis bleu de l'Insondable,

» A ton culte j'ai voué mon cœur et mon esprit.

» Donne un rayon de lumière à ma route.

» En toi seule j'ai foi.

» Par toi je m'écarterai du vulgaire et de l'éphémère : je sais la marche ascendante des Etres, l'évolution des Cycles ; en haut de l'échelle de Jacob j'ai entrevu les Anges qui s'évanouissaient dans un éblouissement.

» Donne-moi la Persévérance et la Volonté, ces deux compagnes qui mènent à l'œuvre, sûrement,

» La Fierte, qui rend méprisable et impuissante toute chose vile et venant d'en bas,

» L'Entendement des lois secrètes par lesquelles tu gouvernes l'Univers entier.

» Et que l'arbre, le rocher, la fleur, le nuage, l'ombre et la lumière, la montagne et la mer, l'homme dans toute la nature, te révèlent toujours à mon regard adorant ! »

ARMAND POINT.

Florence — Janvier 1894

(*Notes de Voyage.*)

LES MYSTIQUES

DANS LA LITTÉRATURE PRÉSENTE

(*Suite* [1])

DEUXIÈME PARTIE

A LA RECHERCHE DU MYSTICISME

I

A peine réveillée à la foi morale et à l'amour évangélique par l'influence des « russes », toute la jeunesse littéraire engagea l'assaut contre la monstrueuse idole au corps d'airain sur pied d'argile. Le naturalisme succomba.

En 1887, au premier prétexte, les disciples renièrent le maître. La lettre des Cinq protesta contre les basses grossièretés de la *Terre*. Le sens de cette lettre fut bien vite élargi par l'opinion ; et elle se trouva exprimer le dégoût de tous, la révolte des cœurs, surtout, contre une doctrine qui préconisait, comme un moyen de faire œuvre d'art et œuvre de force, le grossissement à outrance des laideurs, des tares, des brutalités féroces qui se voient dans la nature. M. Zola demeura le seul naturaliste, à moins qu'on ne veuille compter M. Paul Alexis.

Parmi les dissidents, M. Paul Margueritte parut bientôt le plus qualifié pour donner raison, par un talent fait de mesure, d'observation exacte, mais qui va jusqu'à l'âme, de douce et mélancolique pitié, à une scission dont nous devons chercher le motif dans un dissentiment moral, et non point dans l'invraisemblable prétention de dénier la géniale puissance de l'auteur de l'*Assommoir*, de *Germinal*, et même de la *Terre*.

M. Paul Margueritte donna, en 1888, ce quasi chef-d'œuvre, *Jours d'épreuve*. Comme on y sent la liberté conquise, la loyauté parfaite, l'affranchissement de toute influence ! C'est là une œuvre profondément per-

---

(1) V. *Mercure de France*, n° 72.

sonnelle. Et pourtant, à y reconnaître une si compatissante indulgence pour la destinée, une douleur si voilée et sereine, et, a-t-on dit, « un attendrissement qui glisse en nous le désir des larmes », on pense à Tolstoï. La comparaison pourrait paraître écrasante, même si je rappelais ces vrais chefs-d'œuvre, la *Force des choses* et la *Tourmente*. Disons, pour être juste, que Tolstoï a la religion de la grande souffrance humaine, et que Paul Margueritte a la religion de l'humble et douce souffrance bourgeoise.

Le regard de l'écrivain de la *Tourmente* se tourne vers la douloureuse intimité de chaque âme, plus indulgent et plus pitoyable que le regard de l'écrivain d'*Anna Karénine* ou de la *Sonate à Kreutzer*. Elle est surtout sociale, la piété de Tolstoï; elle va au troupeau des humains, à la foule misérable. Et son évangélisme s'arrête au seuil de ces mystères de la faute charnelle, où l'amour et la haine se mêlent et s'exaspèrent jusqu'aux sanglantes cruautés de la mort.

Anna Karénine dit, regardant l'ombre projetée par un wagon sur le sable : « Là, au milieu, il sera puni, et je serai délivrée de tous et de moi-même ». Et, la tête dans les épaules, les mains en avant, elle se jeta sur les genoux sous le wagon. « Une masse énorme inflexible, la frappa sur la tête, et l'entraîna par le dos. » Ainsi Tolstoï tue l'amante coupable de Wronsky par un coup de haine et de brutalité sauvage. A travers l'amour sensuel dont la *Sonate à Kreutzer* décrit les féroces horreurs, une jalousie se glisse, obscure et affolante, qui mène fatalement Posdnicheff au meurtre.

Il reste donc en Tolstoï, parmi la très large pitié de son évangélisme social, un peu de la rigoureuse détestation des crimes de la chair que le christianisme historique éleva contre les siècles de corruption païenne. *Misercor super turbam.* Pitié sur les multitudes qui gémissent dans l'injuste souffrance! Pour les coupables point de pitié, mais les suprêmes expiations! Point de pitié à la Samaritaine.

Elle trouverait plus facilement grâce devant l'auteur de la *Tourmente*. Quand Thérèse fait à Jacques Halluys, spontanément, l'aveu de sa faute, elle déclare sa honte et ses remords. Et voilà où apparaît bien dans cette déclaration, le motif évangélique du pardon. Jacques pardonne. Il compte sur la réhabilitation par la souffrance de la femme adultère, et sur une commune douleur pour reconquérir l'amour. Ces choses arriveraient,

si l'abaissant désir ne faisait trébucher de ces hauteurs d'un amour racheté les deux héros, et si les tristesses de l'apaisement sensuel ne faisaient surgir entre eux les souvenirs, les images odieuses. Par l'œuvre basse de la chair donc, et par elle seulement, l'œuvre rédemptrice de la douleur des âmes est anéantie.

Et c'est du mysticisme, cela, le plus humain comme le plus évangélique des mysticismes. Surtout on voit, par une telle inquiétude des problèmes moraux les plus émouvants, dans quelles voies nouvelles s'étaient promptement engagés les jeunes écrivains, et combien ils s'éloignèrent de la froide impassibilité ou des prétentieuses attitudes d'observation méprisante qu'avait affectées l'école naturaliste.

Vers le même temps que M. Paul Margueritte ses *Jours d'épreuve*, M. Edouard Rod écrivit le *Sens de la vie*. Très sensible aux mouvantes inquiétudes du dehors, très curieusement et très intelligemment attentif à l'évolution de la pensée courante, et très apte à s'en assimiler la formule occasionnelle, M. Rod fit le livre de tout le monde.

Le *Sens de la vie* portait, en effet, loin des penseurs et des sombres philosophes, parmi les braves gens qui pourtant ne vivent pas sans un peu réfléchir et savent tirer quelque philosophie de leurs chagrins, le considérable problème du pourquoi de la vie. Cela avec une juste mesure de pessimisme pour émouvoir, et de vagues espérances catholiques pour consoler. Le dosage était bien fait. Le livre eut un grand, un très grand succès. Il faut l'avouer, nous fûmes tous des admirateurs du *Sens de la vie*. Ne le regrettons point. Nous devions cela à l'auteur de la *Course à la mort*, ce très beau livre. Et puis, la supériorité d'œuvres telles que la *Vie de Michel Teissier*, les *Roches Blanches*, dans lesquelles M. Rod a tout simplement raconté la vie d'autour de lui, la vie des âmes et ses conflits révélés par la vie extérieure, sans le souci des idées à la mode, et avec une si vive observation, avec de telles émotions de pitié que plus d'une page rappelle les meilleures d'*Anna Karénine*, nous ferait passer sur la déception qu'il pourrait y avoir à relire aujourd'hui le *Sens de la vie*.

Quoi qu'il en fût, à propos surtout des ouvrages de M. Edouard Rod, on proclama un « mouvement néo chrétien ». Le mot fit fortune et fut appliqué un peu au

hasard. Et il est bien vrai que l'auteur, ou le héros, du *Sens de la vie,* n'ayant point trouvé de réponse satisfaisante aux éternelles questions de la destinée, ni dans les espérances d'un progrès indéfini de l'humanité, ni dans les formes diverses de l'altruisme, ni dans la religion de la souffrance humaine, et se sentant incapable de se résigner à l'agnosticisme, finit par se réfugier dans la foi. « La foi, en effet, répond à toutes nos curiosités, explique tout : elle nous donne la raison de notre existence, puisqu'elle nous prouve que nous sommes le centre du monde; le courage de supporter nos maux, puisqu'ils nous préparent un sort meilleur; et le goût de la vie, puisqu'elle est l'éternité. En se jetant dans le mystère, elle en a reculé l'effroi; ses affirmations ont chassé le doute; et, dans le triomphe de sa certitude, elle a établi un système merveilleusement échafaudé sur une base imaginaire, qui, calculé pour répondre à tous les besoins de notre intelligence, ne laisse aucune place au désespoir. » Que la foi réponde ainsi, ne fût-elle qu'une illusion, à tous les besoins de l'âme, c'est bien le plus logique commencement d'apologétique qui se puisse trouver. C'est le préambule du *credo,* cette aspiration à croire, cet appel tourmenté de la foi qui est comme une prière pour l'obtenir. Nul de nous n'a oublié le frisson de mystique pitié, et aussi d'espérance, que nous éprouvions à songer, les dernières pages du livre finies, que le « néo-chrétien » du *Sens de la vie,* mené à l'église par ses inquiétudes d'âme, n'avait pu réciter son *Pater* que « des lèvres », — « Hélas! s'ecriait-il, des lèvres seulement ».

Mais nous voici loin déjà d'une date où le « néo-christianisme » avait son intérêt littéraire. Nous soupçonnons aujourd'hui M. Rod d'avoir, tout simplement, fait un livre, et de l'avoir fait à son heure. Il a été le premier, étant le plus avisé, de toute une série de convertis de lettres continuée depuis par les Huysmans, et même par les Loti.

Aussitôt, le nom nous vient à l'esprit d'un sincère, d'un généreux, d'un vaillant. M. Paul Desjardins fut à son heure un merveilleux artiste dans les lettres, et il eût pu le devenir tout comme un autre, « gendelettre ». Mais il aima mieux renoncer des dons incomparables et la vaine gloire pour une cause, — en ce temps de veulerie! — et pour une cause morale,

— en ce pays de gauloiserie moqueuse ! — L'auteur du *Devoir présent*, de ce catéchisme à l'usage des penseurs qui fut le livre d'une époque et qui marquera une date, me croirait bien mal avisé si, me risquant à parler de littérature, je jugeais son œuvre qu'il ne voulut pas littéraire. Sachons seulement qu'un des nôtres, un rêveur peut-être, un poète de l'action, mais à coup sûr une belle âme, a parlé de réveil moral comme Tolstoï en parla, et qu'il a prêché l'union en cette unique foi, que « nous vivons pour quelque chose », — voulant toutefois que les autres croyances soient pieusement gardées dans l'intime silence des cœurs. « Sur celles de nos croyances qui n'ont point de contre-coup social, nul n'a droit même de nous interroger, sauf la femme à qui nous nous devons tout entiers, et les enfants de notre sang. Ne violons pas cette intimité ; trop parler de religion n'est pas un bien. Au public, à nos amis, faisons part seulement de cette foi qui nous est commune, à savoir que *nous vivons pour quelque chose*, que nous avons quelque chose à faire sur terre. La possession d'un idéal de vie, la croyance en un devoir, voilà ce qui nous unit. »

Et je sais bien qu'en prêchant cet évangile tout simplement kantien du Devoir, en fondant, si l'on veut, cette religion de l'Action morale, M. Paul Desjardins a encouru le redoutable reproche de vouloir constituer une morale sans dogmes, et, suivant une formule qui le voue aux anathèmes, de vouloir « laïciser le christianisme ».

La meilleure morale est dans l'Evangile assurément ; pourquoi ne pas l'y prendre? Que si l'Eglise, qui en fut la dépositaire et la gardienne, s'embarrasse d'un formalisme vain, s'attarde à des chicanes dogmatiques et à un absolutisme de foi dont l'esprit moderne se trouve offensé, et si elle ne va pas tout droit au plus pressé, à sa tâche du jour, à l'enseignement et à la direction morale, pourquoi une aristocratie faite de tous les philosophes et de tous les poètes du devoir ne se mettrait-elle pas à l'œuvre salutaire d'élaborer un christianisme intérieur, le christianisme de la volonté agissante, avant et par dessus le christianisme de la soumission intellectuelle. La foi intégrale aux dogmes? soit : que ceux-là la gardent, à qui elle fut donnée ; on ne demande aucune renonciation. Mais il ne s'agit pas de croire d'abord ; il s'agit d'abord d'aimer. « Et

ensuite que croira-t-on? Ce que l'amour conseille et exige qu'on croie, simplement. Et là-dessus les exigences varient selon les esprits : autant de religions, au fond, que de personnes, et un seul devoir pour toutes. »

Telle est la théorie. Les objections sont aisées. On déclare tout aussitôt qu'une morale non appuyée sur des dogmes est toujours vacillante; que des raisons de vivre fondées sur l'amour peuvent bien constituer un ensemble de nobles aspirations, une vague sentimentalité, mais point une règle impérative; et qu'enfin l'humanité, qui est peuples et foules, ne s'engage guère dans les difficiles voies du devoir sur les appels généreux et pressants d'une élite qui moraliserait en beau langage, mais par l'énergique entraînement d'une autorité qui prescrit et menace.

Tout cela est fort juste. Il est à remarquer pourtant qu'une morale sans dogmes n'est point une morale sans pensée. Le devoir a un fondement philosophique dans les données de la conscience, et les diverses inclinations personnelles ou sociales donnent au sentiment que nous en avons l'élan et la force. La religion rappelle par une révélation, confirme ou précise cette notion du devoir; elle augmente, en faisant intervenir la volonté divine, sa puissance impérative. Pourquoi, même si l'on exige ceci comme un plus sûr et plus ferme principe de moralité, ne pas reconnaître la valeur morale que cela peut déjà nous faire atteindre? Que si encore une vie de conscience, dont la direction serait abandonnée aux émotions et aux inconstances de la sentimentalité, ne paraît point assez astreinte, assez saisie par les liens de l'obligation, du moins faut-il reconnaître qu'elle a sa grandeur par la recherche même, qui est au fond de toutes ses aspirations inquiètes, de la regle définitive, et qu'à ses spontanés efforts vers le bien dans la loi d'amour ne devraient point toujours se substituer les obéissantes pratiques de la loi de crainte. Et enfin, il est vrai, les hommes font surtout le bien parce qu'un pouvoir extérieur le leur commande; ils marchent, comme les esclaves, sous la menace des étrivières. Mais n'y a-t-il point une aristocratie d'âmes pour laquelle la conscience est le maître suprême, et la sincère pureté de la conscience la suprême loi?

M. Paul Desjardins n'a prétendu provoquer ni une « restauration du catholicisme romain pur et simple »,

comme on l'a dit, ni un reniement des croyances catholiques intégrales. Mais à ceux qui demeurent catholiques, il était bon qu'une voix du dehors rappelât qu'il est une autre religion que celle de la dévotion formaliste et des belles manières d'église, qu'il est une religion intérieure, la religion du Devoir. Quant aux autres, à ceux qui ne croient pas « ce que Pascal a cru », il était bon qu'on leur proposât ainsi ce que croit Tolstoï.

II

Mais je m'égare, il semblera. Nous voulions parler de mysticisme, et de mysticisme littéraire. Or, il n'est guère sûr que les Margueritte, les Rod, les Paul Desjardins, soient de la chapelle mystique, et d'autre part il serait sûr, à en croire les jeunes, que ces gens-là sont hors de la littérature. Passons donc ailleurs, où furent les mystiques, et où furent surtout les écrivains.

Au Chat Noir d'abord. C'est Jules Lemaitre qui le dit: « Le Chat Noir est un sanctuaire où la fumisterie et le mysticisme ont toujours fait bon ménage. L'étrange tableau de Willette, où l'on voit le *Parce Domine* égrener ses notes sur les ailes du Moulin de la Galette, est bien l'enseigne qui convient à cette auberge-cénacle. Nulle part on n'a l'esprit plus religieux. » Le bon Fragerolles, de sa forte et tendre voix de berger, chanta, aux plus beaux jours de la rénovation mystique, le doux Noël et la sombre Passion de sa *Marche à l'Etoile*, pendant qu'au fond du sanctuaire, comme dans la transparence d'un vitrail éclairé de lune, les hiératiques ombres de Rivière déroulaient la procession des multitudes marchant, sous le ciel étoilé, vers l'enfant de la Crèche, puis vers le crucifié du Calvaire.

Pêcheurs, vous qui prenez pour guides les étoiles,
Quel souffle inattendu gonfla vos blanches voiles?
Quel flot mystérieux vous pousse et vous conduit
Vers cet astre nouveau qui brille dans la nuit?

Et cela fut d'un symbolisme grand et pieux. Le Chat Noir, ce fut un peu le Bethléem du mysticisme.

Au temps même des ombres chinoises, les marionnettes, — les marionnettes de théâtre, — tournèrent au mysticisme. A quoi de plus méchant auraient-elles

bien pu tourner, ces petites personnes raides, graves, naïves? Les deux Bouchor étaient leurs auteurs, leurs costumiers ordinaires. Ils leur donnaient le charme lilial des vierges de Primitifs. Et ils tenaient les ficelles. Aussi, nous nous souvenons tous avec quelle onctueuse et dévote grâce ces poupées nous mimaient le doux mystère du *Noël* de Maurice Bouchor, tandis que la voix candide du poète, et aussi la voix effrayante de Richepin, dans la coulisse, disaient des vers pieux comme des proses de liturgie. C'était du temps que les bêtes parlaient. L'âne et le bœuf de la Crèche exprimaient à leur manière toute une morale de charité évangélique. Richepin faisait le bœuf, je crois. Il mugissait très bien. C'était tout comme s'il eût été mystique, lui, l'auteur des *Blasphèmes*. Il lui sera beaucoup pardonné, de ses *Blasphèmes*, parce qu'il a beaucoup mugi. Oh ! les bons apôtres, que ces poètes, d'une piété qui ne croyait à rien, mais bien émue tout de même, d'une piété de poètes, enfin !

Par le bruit que firent dans le monde, et jusqu'au « boulevard », ses petites marionnettes, Maurice Bouchor passa bientôt pour le chantre des dévotions mystiques. Ce titre ne lui déplut point : il écrivit d'autres « mystères »; il en écrivit même de très païens, et ainsi laissa voir que tout cela n'était que jeux d'artiste.

Mais, pour de vrai, la foi avait son poète. Et depuis dix ans déjà. Seulement, on ne le savait point.

C'était un converti. Ce bon poète, à face camuse, à barbe de bouc et pas plus méchant que Silène, un peu coureur de rues, — de rues et de trottoirs, — grand buveur d'absinthe, s'était dégoûté un jour des rues, des trottoirs, de l'absinthe, et de ses péchés. Il était revenu à Dieu.

Cela s'était passé comme Anatole France le raconte dans son *Etui de nacre*.

Un matin, à la première aube, sur la fin d'une aventure nocturne, le poète Gestas s'appela de pires noms qu' « animal » et courut à une église. De son bâton de cornouiller, il frappa au premier confessionnal, et demanda :

— La confession, s'il vous plaît!

Un suisse accourut :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Je veux me confesser.

— Allez-vous-en.
— Je veux voir le curé.
— Pour quoi faire?
— Pour me confesser.
— Allez-vous-en.
— Mais tu n'entends donc pas, vieux Barrabas? Je te dis que je veux me réconcilier avec Dieu, s... nom de...!

Alors, le hallebardier vous prit notre Gestas par les épaules, et vous le jeta dehors. Mais Gestas, après s'être consolé dans l'absinthe, chez le marchand de vin, retourna à l'église. Repentant, absous, sincèrement converti, et toujours grand pécheur, Verlaine, — car le poète Gestas, c'est lui, — écrivit les vers peut-être les plus profondément chrétiens de notre siècle.

« Il chanta comme on prie », a dit Georges Rodenbach. Par des cantilènes et des litanies d'une ardente générosité, d'une souplesse parfois débraillée, il exprima, bien mieux que le pauvre poète François Villon dans quelques cris de ses ballades, la poignante anxiété qui vient d'un désaccord toujours senti entre des aspirations nobles et une vie mauvaise. Ce fut le mysticisme des hontes, des regrets, des remords chrétiens.

Mais aussi quelle idée! Le poète catholique se choisit, tout naturellement, un editeur catholique. *Sagesse* alla dormir parmi les manuels de dévotion. Ils n'y auraient rien compris, les lecteurs ordinaires de ces manuels : ils n'achetèrent pas le livre.

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour,
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,
Pour palpiter aux ronces du Calvaire,
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,
Pour être éteints aux pleurs de la prière,
Voici mes yeux, luminaires d'erreur.

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,
Hélas! ce noir abîme de mon crime,
Dieu de terreur et Dieu de ainteté,

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela,

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Assurément, cette poésie simple et vraie de la contrition n'a rien à voir avec les « oraisons jaculatoires », avec les « amendes honorables », dont est faite toute une littérature d'église. Non, les braves gens qui font du catholicisme un accessoire de leur bourgoisie n'y pouvaient rien comprendre.

Et puis... et puis, Verlaine était un être si étrange. Il se mettait si bien en dehors des autres hommes, contempteur inconscient, et pas même fanfaron, des codes et de la bonne tenue morale. Avec sa face de faune, son front bossué en cornes, et un vague profil de vieux Socrate paillard, il errait tellement des cénacles aux cabarets. Il traversait candidement la vie, un rêve dans les yeux. Il faisait le mal sans honte et sans malice, comme il eût fait le bien. C'était le bon satyre.

Comment donc les catholiques l'eussent-ils reconnu pour un des leurs? Il était si peu Pharisien. Et comment l'eussent-ils reconnu pour un génial poète? Il avait de si mauvaises mœurs.

Mais je ne sais qui, un beau jour, — des Esseintes peut-être, — lança Verlaine. Vous vous souvenez du fantasque héros d'*A rebours,* le grand seigneur des Esseintes. Il avait des goûts bizarres, non seulement en musique, en parfumerie, en religion et en vices, mais encore en littérature. A force de trouver nauséeux les chefs-d'œuvre de madame Augustus Craven, lauréate brevetée de l'Institut, et n'ayant point « mordu » au *Journal* et aux *Lettres* d'Eugénie de Guérin, il s'était pris d'une admiration sans bornes pour l' « invincible charme » de Baudelaire, qui « était parvenu à exprimer l'inexprimable » et pour son catholicisme compliqué. Or, après Baudelaire, le poète de des Esseintes, c'était Paul Verlaine. « Volontiers, des Esseintes l'avait accompagné dans ses œuvres les plus diverses. Après ses *Romances sans paroles,* parues dans l'imprimerie d'un journal à Sens, Verlaine s'était assez longuement tu, puis en des vers charmants où passait l'accent doux et transi de Villon, il avait reparu, chantant la Vierge, « loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste. » Des Esseintes relisait souvent ce livre de *Sagesse* et se suggérait devant ses poèmes des

rêveries clandestines, des fictions d'un amour occulte pour une Madone byzantine qui se muait, à un certain moment, en une Cydalise égarée dans notre siècle. »

Des Esseintes fit école. Verlaine passa pour le grand poète des Madones qui peuvent « se muer » en Cydalises. D'autres que des Esseintes virent pourtant en lui ce qu'il est vraiment, le chanteur d'hymnes pénitentes et dévotes, l'humble suppliant qu'accable la honte de son péché, l'homme de bonne volonté qui écrit tant qu'on veut des « actes de bon propos », des « actes de foi, d'espérance, de charité », mais qui ne les vit guère.

Pourquoi donc aussi ne naquit-il pas aux temps où « l'étude de la prière était suivie »,

Quand poète et docteur, simplement, bonnement,
Communiaient avec des ferveurs de novices,
Humbles servaient la messe et chantaient aux offices.

Et pourquoi pas au moyen-âge, plutôt encore? Car il fut gallican et janséniste, le siècle où Louis Racine et le sage Rollin servaient la messe.

C'est vers le moyen âge, énorme et délicat,
Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât,
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.

. . . .

Et que je fusse un saint, actes bons, pensers droits,
Haute théologie et solide morale,
Guidé par la folie unique de la Croix,
Sur tes ailes de pierre, o folle Cathédrale!

Enfin, quoi! Le pauvre Choulette du *Lys rouge* se trouvait, vous vous en souvenez, fort dépaysé a travers notre civilisation raffinée et décadente. Il ne se sentait une âme vraiment catholique et pieuse que dans les vielles rues, à l'ombre des vieux cloîtres, au son des vieilles cloches de la vieille Florence, et surtout en ces paysages ombriens où fleurit la mystique naïveté des Primitifs. Pauvre Verlaine, pauvre bon frère Ange qui eût dû, mystiquement fiancé à la divine Pauvreté, chanter l'amour de Dieu à la suite de saint François, et qu'un ironique sort a condamné à vivre parmi nous, en des jours sans foi et sans prière où ses yeux ne peuvent se remplir de quelque céleste vision que dans la blanche lumière de ses rideaux d'hôpital, loin d'un monde laid!

VICTOR CHARBONNEL.

(A suivre.)

CITÉ MORTE

Voici tomber la nuit sur nos rêves d'enfant.
En la Cité d'Orgueil souffle un vent de colère,
Par les quatre chemins où l'ombre s'accélère
Les Varlets de la Mort sonnent de l'Olifant.

O mirage fugace ! Extases annulées !
Rien n'est plus sous la lune qu'épouvantement.
Et le glauque miroir des fonts d'enchantement
Ne réfléchit plus que nos faces désolées.

Les Palais écroulés gisent aux carrefours
De la chère Cité qui fut notre Atlantide,
Car nous avons perdu la science candide
Des Signes d'or inscrits sur les cieux de velours.

Et l'horreur du Futur point notre âme en folie,
Tandis qu'à la lueur hagarde des flambeaux
D'ignobles matassins raillent sur les tréteaux
Tout ce qui fut, hier, notre Mélancolie.

Jean Court.

PREMIÈRE
LETTRE SUR LA POÉSIE

A Paul Souchon.

Mon cher ami,

En souvenir de ces purs soirs de lune où, sous les ombrages suaves d'Aix-en-Provence, des choses éternelles furent peut-être dites, permettez-moi de vous adresser ces deux lettres (1) sur la poésie et sur les poètes.

Le mot *poésie* désigne le frisson propre à la création. La poésie d'une chose est ce en quoi elle est apte à recevoir l'existence, à être créée. C'est ce pourquoi elle peut être traînée dans la vie, prendre une forme et devenir réelle. L'universelle substance se prête à la création. Mais le mouvement qui l'anime et l'agite communique à ses modulations des manières d'être qui rendent les unes susceptibles, à un moment, de recevoir la vie et y font les autres impropres. L'homme prend conscience de ces états que son intelligence seule discerne. Car la nature vivante se soucie peu d'accepter nos cadres et nos distinctions. Elle ignore ce que sont la vérité et l'erreur, le bien et le mal. Il ne reste pas moins qu'un frisson de l'être humain correspond à cette possibilité de vie dans les choses. D'abord une extraordinaire agitation se produit chez nous, en leur présence. La stabilité organique se rompt. Et nous sentons qu'une harmonie se détruit pour jamais. Au milieu du prodigieux soulèvement de notre être, une harmonie nouvelle se forme. Alors nous distinguons fortement les choses qui ont déterminé cette émotion, comme étant le résumé et la figure nouvelle du monde. Nous les concevons comme detachées et nous éprouvons leur *beauté*.

Si l'on considère l'ensemble des types humains comme une série des formes provisoires de l'univers — ce sentiment réduit et restreint à cet ensemble

(1) Le *Mercure de France* publiera prochainement une seconde *Lettre sur la Poésie*. Ces deux Lettres paraîtront en tête du livre de poèmes : *La Souffrance des Eaux*, et lui serviront de Préface.

s'appelle l'amour. Par lui, l'homme se procrée et projette dans la durée des formes successives de lui-même. C'est ainsi qu'il peut élaborer à loisir sa vie incessante et future. Il gagne le temps nécessaire pour bien mûrir ses destinées, et méditer l'inflexion de son type, selon l'avenir. Mais d'autres fois, ce sentiment s'enrichit des forces anciennes : de ce qui, étant essentiel, a survécu et constitue notre âme. Il prend une atmosphère. Il s'élargit et s'approfondit du pressentiment vivant de ce qui doit être. Dans le flux des êtres que vit couler Héraclite, il énonce le tumulte prophétique d'une vague du monde qui se fait. Il résume en un instant appelé immortel ces trois états de notre sensibilité qui sont : le passé, le présent et l'avenir. Alors il ne s'appelle plus l'amour, mais devient la synthèse de tous les amours, la jonction des forces. Il représente aussi l'élan des sphères, le bondissement des cœurs, le mouvement des choses que leur affinité assemble. Il se nomme poésie pour les hommes seulement. Car le souffle des vents le manifeste sans doute. Il est la voix des abîmes et le mugissement du grand Tout.

Pour exprimer ce qu'il devait en exprimer, l'homme eut recours aux sciences, aux religions et aux arts.

Les sciences appliquèrent à la vie d'un siècle tout ce que l'intuition, secourue par les méthodes, le raisonnement et l'expérience, avait pu saisir du passé de l'homme ; ce en quoi l'intelligence était d'accord avec la nature. La plupart furent nobles et sérieuses et contribuèrent au bonheur.

Les religions, au contraire, profitèrent des points sur lesquels notre intelligence ne coïncidait point avec la nature pour personnifier celle-ci et outrager celle-là. Elles s'appelèrent domination. Mais elles sauvèrent l'homme faible encore de l'hésitation de vivre. Et elles disparurent à mesure que s'établissait l'accord.

Enfin les arts s'attachèrent à l'essence des choses. L'intelligence humaine n'y vécut plus seule, mais mêlée à ces choses et tourbillonnant avec elles. Elle y devint consubstantielle à l'univers. Le bercement du monde, l'impulsion des événements, le souffle qui enfle les choses et les pénètre, les rythmes intérieurs, s'y inscrivirent sur des modes secrets pour l'âme même de l'artiste.

Ce rythme intérieur, la Sculpture le confia aux blocs tenaces du marbre ou à l'airain profond et sombre. Elle fixa dans l'immortel l'instant de repos des corps

humains ou des êtres qui s'organisent. La Peinture y puisa la vie et le poudroiement des brillantes couleurs. Elle immobilisa et abrita sous de fortes lignes un flot de lumière mouvante et différenciée. L'Architecture y gonfla ses masses compactes. Elle mesura au souffle du monde l'envol des édifices et leur disposition. Elle suivit les sinuosités de la tempête, creusa selon elle ses profondeurs, y épanouit ses ornements ou lui opposa des murailles. Souvent elle borna les temples à la taille de l'homme, y emprisonna son âme, sans ménager des ouvertures par où elle pût s'échapper. Enfin la Musique et la Poésie réalisèrent le miracle d'exprimer directement ce rythme intérieur. L'essence du monde la plus condensée, l'idée vivante, intuitive et sympathique, elles nous l'offrirent appropriée à peine par ces modes humains : la note et le mot. Par elles (1) le chant de la substance humaine et son soulèvement furent perpétués. Par la force de leur accent elles les étendirent aux proportions de la durée de notre espèce, afin que leur complète incarnation et leur passage intégral en l'homme pussent s'opérer avec tranquillité.

L'art appelé proprement Poésie exprime de ce rythme beaucoup plus que la Musique. Car, comme la Musique, la Poésie peut enfermer en ses mètres toutes les sonorités des êtres et des choses, l'écho des étreintes et des chocs primordiaux et toutes les fécondes ténèbres nécessaires à la génération des émotions. De plus, à l'abri de la disparition ou de l'avarie d'un sens ou de plusieurs sens en particulier, au-dessus des ruines possibles de l'un des mondes de l'esprit, elle a su faire planer une harmonie vivante et toujours renouvelable de sens précis, de données synthétiques, de résumés d'âges, de développements logiques, d'alliances et d'arguments dont la signification grandit sans cesse.

De l'union en des mélodies innomées de ces deux ordres d'harmonies logiques et d'harmonies émotionnelles sort le poème, qui est le plus beau de tous les spectacles spirituels. Il est l'interprétation victorieuse des choses. Il manifeste l'univers par les battements du cœur de l'homme. A l'art qui produit de telles merveilles, l'humanité a cru devoir décerner le nom de Poésie

(1) Préface des *Vers Dores.*

qui signifie la création. La Poésie est l'art d'inspirer pour les formes plastiques une curiosité et un amour qui en renforcent la réalité. L'art poétique se résume à choisir dans l'univers quelques-unes de ces formes et à les retracer avec exactitude et pureté. Un sentiment de vérité et de suavité se dégage de telles œuvres. C'est le sentiment poétique. Ce sentiment vit en chaque notion. Toute chose est poétique. Car l'univers entier est destiné à être créé. Un grand poète est celui qui sait discerner la partie de l'univers qui, à l'époque de sa vie, est appelée à être créée Son art consistera donc à trouver à un ordre de choses nouvelles des formes qui leur conviennent, à peindre leur caractère de généralité, à en dégager le sentiment poétique. Ces considérations faites, vous me permettrez encore, mon cher ami, de vous inviter à jeter avec moi un rapide coup d'œil sur la poésie de notre siècle. Nous n'examinerons aujourd'hui que les œuvres principales parues avant 1885. Car je me réserve, pour ma seconde lettre, la joie de vous parler des poètes de ces dix dernières années. Et j'y assemblerai aussi les choses que j'ai à vous dire sur ce livre.

II

Je n'ai point à revenir sur le procès que, dans *Romans baptisés*, j'intentai au Romantisme sous toutes ses formes. Tous les jugements émis dans cet Essai demeurent justes, bien que j'aie cessé de trouver suffisant le motif émotionnel qui gouvernait leur ordonnance, et que les décors où vivaient ces sentences ne me contentent plus totalement. Mais il faut reconnaître que quelques œuvres du commencement de ce siècle furent assez puissantes pour supporter cette poussière du Romantisme, cette cendre d'âmes, sans que leur éclat en fût entièrement terni. De cette fièvre qui secoua et stérilisa l'homme et qui changea ses mouvements en convulsions, trois hommes surent détacher l'élément fécond, la parcelle de vraie flamme. Et parfois, bien que rarement, ils en firent une fièvre de vie.

Lamartine fut peut-être l'homme le mieux doué pour la poésie qui naquit jamais. Ses poèmes éveillent en nous une inextinguible soif de beautés. Mais la paresse d'esprit ou de pernicieuses habitudes de pensée lui interdirent les parfaites réalisations. Il anima la mélancolie de Jean-Jacques Rousseau, de Chateaubriand et de Mme de Staël. Il la rendit abondante et limpide. Leurs fades larmes devinrent chez lui le vin

généreux des rosées, le sang des vignes blessées qui ruisselle. Mais il fut quand même leur victime. Il ne sut pas matérialiser ses songes, trouver le talisman d'art qui change tout en substance poétique. Il manqua du riche appareil de formes vivantes, d'êtres rajeunis, de sentences imprévues, d'hommes et de paysages qui illustrent l'œuvre d'un Gœthe par exemple, et que la douceur de ses songes eût si singulièrement fait resplendir. Aussi presque toute son œuvre s'écroulera-t-elle. De l'auteur d'*Ischia*, du *Vallon* et de l'*Isolement* une vingtaine d'élégies dignes de Tibulle ou d'Ovide survivront seules. Leurs syllabes diront la plainte enivrante et le mol et caressant sanglot d'âmes irréalisées. Victor Hugo déploya un multiple et fastueux étalage de héros, de sites, de maximes et d'événements. Mais ces formes sont fort peu animées. Chez lui la verve poétique fut, en somme, assez indigente. Son souffle ne vivait guère. L'émotion s'élève à peine au niveau de ses paroles et souvent ne l'atteint pas. Jamais elle ne déborde, jamais elle ne soulève et n'ébranle et ne fait ondoyer la masse verbale. Ce grand écrivain fut presque totalement dépourvu d'invention. Il ne découvrit aucun aspect des choses, mais groupa de vieilles visions. Encore ses groupements manquèrent-ils d'imprévu. Le choix aussi lui fit défaut. Le plus souvent, il introduisit dans l'art des éléments médiocres et sans beauté, et crut que les violences de l'expression leur donneraient de l'importance et du relief. Il abusa du frisson d'horreur et de tristesse que nous communique le spectacle des disproportions, et substitua ce frisson au plaisir esthétique. Cette œuvre est assez durable, mais elle n'est pas grande. Elle demeurera comme le monument à demi écroulé d'une heure de fatigue de la race. Un homme voulut donner l'impression de grandeur en entassant sans les joindre des roches mal taillées, et cet homme négligea de communiquer la vie à son édifice. Neanmoins des œuvres restent belles, comme le *Satyre* et *Booz endormi*. Mais le poète a l'air d'y vouloir défendre et magnifier le sentiment moderne qu'il n'éprouve qu'en partie par le prestige des antiques images. Cette œuvre semble avoir pris à tâche de donner une forme définitive à tout ce que les poètes vraiment grands avaient dédaigné d'exprimer.

Enfin Alfred de Vigny portait dans sa noble poitrine le sentiment nouveau déjà formé à demi. Dans un lan-

gage sobre et radieux, il voulut paraître l'exprimer tout en donnant des formes concises et dont tout le contour tremblait d'un pur frémissement. Bien des vers d'*Eloa*, de la *Maison du Berger* et de la *Colère de Samson* sont tendus vers l'avenir de toute la force de leurs cadences contractées et mélodieusement infléchies.

Parmi les œuvres appartenant proprement à la seconde moitié du siècle, celles encore de quatre poètes me semblent en partie promises aux âges.

Alfred de Musset nous a démontré par les *Stances à la Malibran,* et certains vers des *Nuits,* du *Souvenir* et du *Don Juan* (1), combien une implacable passion et l'amertume du cœur pouvaient soudainement grandir un être. Cet esprit charmant, mais point exempt de vulgarité, ce cœur faible et saccadé, l'amour les a enrichis du frisson de quelques-unes de ses heures. De tendres et frais tableaux subsisteront, ainsi que quelques scènes rapides et étincelantes de sourires brillants et brefs.

Charles Baudelaire fut un bien plus grand poète. Mais l'existence l'ensanglanta à un tel point qu'il se sentit affaibli et ne parvint jamais a soulever et à vivifier entièrement le lourd poids d'intelligence que lui avaient légué ses aïeux. Il poussa vers les sources de l'être et de la pensée, vers la joie sainte et interdite des émotions générales, de superbes cris. Et il leur composa des cantiques d'une impeccable modulation. Médecin de l'âme, il lui désigna le miroir des mers pour qu'elle s'y mirât et qu'elle pût pleurer un peu sur ses difformités. Il rechercha le rare, poudra ses Muses de fard et sculpta des masques. Mais il chantait sans cesse :

> J'aime le souvenir de ces époques nues
> Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues.

J'ai voué un culte à Baudelaire à cause de son exaltation constante et de son grand souci de beauté.

Théodore de Banville exprima un peu de cette jeunesse des choses que regrettait si amèrement Baudelaire et vers qui s'élança toujours son cœur pesant, ulcéré et gonfle de tendresse. Mais le beau poète des *Exilés* eut des émerveillements d'enfant barbares. Bien souvent il substitua la restauration de vielles formes

(1) Dans *Namouna.*

émotionnelles à la simple ivresse de créer. Néanmoins l'humanité retiendra le nom du divin poète qui chanta dans un jardin de joie *Erynna*, le *Festin des Dieux* et l'*Ame de Cœlio,* et qui écrivit aussi le *Forgeron*. Plus près de nous, et après des années de déssèchement et d'ennui où les Lettres agonisèrent, Verlaine rendit à la Poésie sa vérité humaine. Les folles lueurs de sa parole éclairèrent tout cet ennui. En ses rythmes tantôt agiles et souples et tantôt d'une lenteur et d'une volupté inconnue encore, il suscita l'un des aspects de la femme. Elle s'érigea coquettement reine de sites un peu romantiques, mais que sa grâce rendra inoubliables. Puis le poète qui, par jeu, se déchira, s'en vient laver son cœur sanglant dans les eaux du baptême. Il respire le miséricordieux parfum du sang de Jésus. Mais il a, toujours tendre et élégant, souhaité que ce fût la vierge de Nazareth qui l'initiâ, au culte catholique.

> Elle baisa mes yeux et me joignit les mains
> Et m'enseigna les mots par lesquels on adore;

*

Enfin, pour clore dignement cette première lettre et avant d'arriver aux deux nouvelles générations de poètes, il me reste, mon cher ami, à vous tracer quelques lignes au sujet de M. Stéphane Mallarmé.

En M. Stéphane Mallarmé il y a deux choses : d'une part, il est le poète incontestablement le plus strict et le plus dangereux d'une forme d'art incomplète et présomptueuse : d'autre part, il y a en lui un Carlyle et un Joubert. Il est un profond théoricien, l'historien et le prophète d'exploits imminents de la pensée, de l'une des époques héroïques de l'art humain. Cet esprit doué à la fois de fatalité et d'une invincible clairvoyance n'a pu s'empêcher de pousser à bout tous les principes, fussent-ils surannés ou prématurés en lui. Mais tandis que, devant lui-même, il se plaisait à exaspérer des formes moribondes et à traîner, avec un sourire les vieilles pensées jusqu'à leurs dernières conséquences, il sentit s'élaborer dans d'autres régions de son être un peu des principes nouveaux. Il salua Banville mystérieux, qui fut le serviteur de pensées qu'il ignorait et l'ouvrier soigneux et inconscient de leurs premières parures, Banville dont, un moment, la présence fit sonner si haut la Lyre. Il proclama l'excellence de la Poésie et puis ne prit souci que

de la Musique. Il fut un héros, lorsqu'il sut crier, au bord des fontaines, que l'art de Wagner, comme les religions, ne reposait que sur des promesses. Son geste désigna toujours le centre des choses. Ce geste s'étendit généreusement vers tous les objets, mais de chacun d'eux il sut marquer le point essentiel. M. Mallarmé nous donna ainsi le plus bel exemple de cette compréhension de soi-même et des choses, qui, selon Gœthe, est la plus grande et la dernière des vertus. Il sut mesurer selon les choses le degré d'attention qu'il convenait de leur accorder. Bien rarement il se méprit. Il comprit que les suprêmes œuvres sont toujours originelles. Et il en accepta joyeusement le pressentiment. Il écrivit jadis L'*Après-midi d'un Faune* qui est un chef-d'œuvre. Depuis, une lourde lumière pèse jusques sur son sommeil. Il a cherché un refuge et une fraîcheur dans l'ombre des mots dont il enveloppe ses poèmes. Il écrit, de temps à autre, des sonnets souffrants, ténébreux et beaux. Il attend qu'une régénération des forces expressives, chez l'homme, leur confère la signification qu'ils méritent. Vous savez, mon cher ami, quelle est mon admiration pour ce grand homme. Il s'est appelé avec raison « l'asservi d'une éternelle logique ». La netteté de cet esprit est souveraine. Mais vous savez, d'autre part, mes certitudes et que je préfère à tout le don de création. Néanmoins, ce m'est un honneur charmant de finir en vous entretenant d'un homme qui souhaita tant les Muses et qui dort glorieusement sur les sables, tandis qu'il est midi sur la mer.

Je vous quitte. Depuis l'apparition de *Daphné* et des *Destinées de l'Idée Poétique*, vous savez qu'une année à peine s'est écoulée. Mais l'état des Lettres françaises s'est considérablement modifié. Aussi, à la veille de l'apparition des *Vers Dorés* et de la *Souffrance des Eaux*, me sera-ce une grande joie de vous reparler, en une prochaine Lettre, de deux générations de poètes dont les tendances me passionnent.

Et ma joie s'accroîtra encore de pouvoir m'en entretenir avec vous, parce que, parmi eux, vous n'êtes point l'un des moindres et que je vous aime tendrement.

EMMANUEL SIGNORET.

ALEXANDRE DUMAS FILS
ET LES
ÉCRIVAINS NOUVEAUX

Il nous a paru intéressant de recueillir l'opinion des « écrivains nouveaux » sur Alexandre Dumas fils, et la lettre ci-dessous reproduite leur a été adressée :

« Mon cher confrère,

» La presse a été unanime à dire Alexandre Dumas fils un grand écrivain et sa mort une perte immense pour les lettres. Mais il nous a semblé que peut-être l'unanimité de la presse quotidienne n'était pas celle de la littérature, et qu'il serait intéressant d'avoir une opinion tout à fait complète, — et de savoir si ce « mort illustre » jouit de la même réputation parmi les écrivains nouveaux que parmi ceux des générations antérieures.

» Nous vous prions donc de répondre par quelques mots à la question suivante :

» *Quelle est votre opinion sur Alexandre Dumas fils?*

» Nous prévoyons, outre le cas d'une opinion motivée, deux autres catégories de réponses :

» 1° N'avoir pas d'opinion précise sur son œuvre, *l'ayant lue ;*

» 2° *N'avoir pas lu* son œuvre.

» Que l'une ou l'autre de ces réponses nous soient faites franchement : elles constitueraient en effet, par négation, des opinions véritables et importantes.

» Nous faisons cette enquête pour mesurer, s'il y a lieu, la largeur d'un fossé, sans autre parti pris que celui de satisfaire la curiosité d'un public, — de « notre public ».

Nous avons reçu les quatre-vingt-une réponses que voici :

M. Paul Adam. — S'il laisse une trace dans l'histoire du siècle, le souvenir d'Alexandre Dumas fils marquera une petite évolution dans les mœurs plutôt que dans les lettres. Dépourvue d'érudition et de qualités philosophiques, d'idées générales, sa verve aura servi surtout, devant le vulgaire, la réhabilitation du bâtard, de la fille-mère, de la courtisane sentimentale, etc... Avant lui, ils encouraient plus de mépris officiel.

Nous saisissons mal à présent l'intérêt de cette logomachie. En se mettant dans la posture horizontale, Denise, par exemple, devait bien prévoir l'ennui

des neuf mois; et nous n'avons pas à la plaindre parce que, la vertu lui ayant semblé moindre que l'instinct (ce qui est une opinion légitime), elle prétend, malgré cela, vivre honorée de ceux dont elle répudia les principes.

Je déteste ces héroïnes qui veulent connaitre le plaisir des catins, sans l'être pour le monde, tout en l'étant pour leur perversité, et en gardant néanmoins la considération ou la fortune qui leur font la vie commode. Alexandre Dumas détruit avec assez de bonheur cette làcheté de maintes femmes incapables de s'affirmer en accord avec leur dèsir, contre l'hypocrisie. Sur ce point, son travail dramatique offre un centon de remarques intéressantes, déparé par les redites, et d'extraordinaires puérilités comme celle du dénouement de la *Princesse de Eagdad.*

j'ai lu une bonne partie de ses pièces. Ça n'a guère d'importance pour la nourriture de l'esprit, mais ce peut être choisi ainsi qu'un délassement d'après-diner. Tel, en une autre note, Labiche.

M. Georges Bans. — L'œuvre d'Alexandre Dumas fils?

Il en reste... un camélia sur une dame et une tranchée profonde dans la forèt vierge du mariage. Cela suffit-il?

M. Edmond Barthélemy. — Je n'ai jamais voulu ni *pu* lire aucun livre de M. Alexandre Dumas fils, mes préoccupations et mes recherches me rendant indifférent aux prétendus problèmes agités, quand même, dans le vide, par ce vigoureux et inutile dialecticien de la vaine pose mondaine.

M. Henry Bataille. — Chaque siècle met au monde, à son image, une fille préférée. — La Dame aux camélias sera la dame de notre siècle, comme Manon celle d'un autre, comme Peau d'Ane, comme toutes les autres. — Et le jour ou les acteurs la joueront en cachemires et en palatines elle aura revètu son caractère définitif de légende. — J'aime aussi *La Femme de Claude*, parce que c'est la pièce la plus touchante de bonne volonté, d'incohérence, de jeunesse et d'illogisme qui soit. Ce qu'il y a de mieux dans les pièces de Dumas, a-t-on dit, c'est leurs préfaces; la présence de l'auteur y est en effet moins insupportable que sur la scène, et il y a plus à l'aise exprimé ses idées, — mais au point de vue art je ne vois pas que son théâtre soit inférieur à celui que les

modernes Français, sans exception aucune, ont produit. — Et puis, je vous dis, je crois au prestige sentimental de la Dame aux camélias.

M. Léon Bazalgette. — La nécessité d'avoir une opinion précise sur Dumas fils ne s'est pas fait sentir à moi jusqu'ici, je l'avoue à ma honte : car c'est toujours une infériorité de ne pouvoir juger pleinement. A vrai dire, je ne connais qu'une partie très restreinte de son œuvre, sans que le fragment entrevu ait jamais éveillé en moi le désir de connaître le tout.

Une bizarrerie m'a surtout frappé en Dumas : le désaccord entre la virile santé de son être physique et la faiblesse déplorable de son être mental.

Si en lui me plaît le libre penseur religieux, l'apologiste du « devoir » m'est odieux, dans la retentissante inanité de ses aphorismes.

Voilà tout ce que je puis dire; ce n'est rien, je l'avoue. Mais qu'on me pardonne : tant de visions d'une importance vraiment vitale accaparent un véritable regard d'homme!

M. Maurice Beaubourg. — Dumas fils, qui sentit si bien tout le besoin de satisfaire et d'innocenter le corps qui devait emporter son époque (anarchie, socialisme, Zola, Lombroso, Charcot, Ibsen dans les *Revenants,* même Maeterlinck dans *Alladine et Palomides :* « Allez où vos yeux vous mènent », etc.), écrivit dès son début une œuvre qui restera son chef-d'œuvre, le motif pour lequel la postérité lui demeurera reconnaissante : *La Dame aux Camélias. — Le Fils naturel, La Princesse Georges,* ne sont rien comme réclamation, comme révolution, auprès de cette première œuvre. Augier d'ailleurs avec *Madame Caverlet* et *Les Fourchambault* avait aussi écrit son *Fils naturel* et sa *Princesse Georges.*

Malheureusement, Dumas, dans une comédie superbe en elle-même, illuminée et puissante parfois à l'égal des plus puissantes, *La Femme de Claude,* rompit cette harmonie entre le corps et l'esprit qu'il avait tenté de rétablir, autorisa l'esprit à tuer le corps quand celui-ci avait tout autant de droit que l'esprit d'exister, quand l'unique tort de Césarine était après tout d'être Césarine!

Or, malgré ses dons vraiment inouïs de dramatiste, malgré le haut esprit de combat philosophique et de discussion qu'il apporta à la scène, malgré sa langue claire, nerveuse, cinglante, qu'en dépit de l'opinion

de jeunes esthètes très difficiles, je déclare une langue de théâtre au premier chef, Dumas fils par *La Femme de Claude* a passé à côté du grand théâtre d'Eschyle, de Shakespeare, d'Ibsen, du théâtre d'harmonie entre les deux éléments qui nous composent, du théâtre de haute moralité que nous voulons, du *théâtre de Liberté*.

P. S. — Malgré cela, je suis d'avis que les jeunes auteurs, quelques restrictions qu'ils fassent à l'œuvre de Dumas fils, *s'honoreraient* en portant des fleurs sur la tombe de celui qui fut le soldat loyal de ses idées, et en manifestant sur un nom, *seul nom dramatique* de l'ancienne génération qu'on puisse revendiquer, puisqu'il fut un nom de combat.

M. Henry Bérenger. — La génération du Second Empire, à laquelle Dumas fils appartenait et qu'il dépassa d'ailleurs du cerveau, fut une génération jouisseuse et sensuelle de bourgeois uniquement intéressés par l'argent et l'adultère. Les grands peintres de cette génération, Flaubert, Baudelaire, les Goncourt, Dumas fils en ont cruellement souffert, mais ils en portent la marque. L'honneur de Dumas fils est évidemment d'avoir fait tournoyer l'acier rapide de son style sur les turpitudes de son temps ; sa tare sera peut-être de les avoir aimées tout en les attaquant. Bretteur brillant il n'a point été le chevalier de l'Avenir. Il n'a pas atteint au cœur même de l'Individu ; il n'a pénétré ni le Peuple, ni l'Elite. Ses courtisanes, ses viveurs, ses ploutocrates, ses nobles sont sans doute le « grand monde » et le « demi-monde » ; ils ne sont pas le Monde, ni notre monde.

M. Tristan Bernard. — Je viens de m'apercevoir que c'était aujourd'hui le dernier délai pour vous donner mon opinion sur Dumas. Mais je m'en suis formé une à la hâte et je me hâte de vous la télégraphier.

Il me semble qu'avec un peu de bonne volonté, et si la presse avait été moins unanime à déplorer sa mort, nous aurions pu faire de Dumas un grand homme tout à fait présentable, et sur les défauts duquel nous aurions pu passer. C'est vraiment regrettable que les vérités dont il s'est fait le traducteur manquent aujourd'hui d'actualité. Autrement, nous aurions organisé une souscription pour lui élever un monument et nous aurions institué pour une année un banquet annuel et commémoratif.

D'autre part, avec tout le parti pris qu'il sied d'avoir

contre son œuvre, je crois qu'il est bien difficile de refuser à Dumas toute espèce de talent. Voilà trois quarts d'heure que je tâche d'y arriver; mais je n'ai pas réussi, malgré mon habitude de ce genre d'exercices.

Je pense donc que je vieillis et que le champ qui sépare mes admirations de mes mépris se rétrécit considérablement. Actuellement, ces sentiments, exprimés toujours avec véhémence, dépendent moins de la valeur des gens que de notre bonne volonté. Mettons à part quelques bonshommes exceptionnels, qui s'imposent à notre piété ou à notre aversion. Ajoutons que Dumas n'est pas de ceux-là. Et voilà une opinion.

M. Paterne Berrichon. — Alexandre Dumas? Ah! oui : *La Baronne d'Ange*, *Monsieur Alphonse*. C'est gris et morne, dans mon souvenir, et marié a l'aventure du rapt de mon innocence par CAMÉLIA (*Etrangère*), en l'unique maison de vénérien accueil qu'accuse mon pays natal.

Langue de modiste, boniment de perruquier, esprit de haut commis-voyageur, idéologie de journaliste, passions de boulevardier, morale d'obèse grincheux; n'est-ce cela? C'est singulier : malgré que des lettrés du Nord m'aient soutenu que les produits *Dumas* ont engraissé les terres florissantes de l'art dramatique scandinave si bellement individualiste, cette personnalité théâtrale française ne m'apparait signifiée qu'avec la « raison sociale »: ALEXANDRE DUMAS PÈRE, FILS ET Cie.

M. Emile Besnus. — Ne connaissant qu'une partie de l'œuvre d'Alexandre Dumas fils et, au surplus, cette partie que j'en connais s'accusant même de lecture ou d'impression plutôt ancienne déjà, je ne puis m'autoriser à porter sur cette œuvre — considérable, au moins par son retentissement — un jugement qui ne serait ni assez complet ni assez fondé.

Permettez-moi donc de me récuser.

M. Maurice Le Blond. — Le hasard qui, un soir d'oisiveté, me poussa vers un théâtre subventionné ne me permet guère de porter un jugement propice sur l'œuvre d'Alexandre Dumas. Mieux vaut avouer, à ce sujet, mon manque d'érudition. Je crois que la plupart des jeunes, d'ailleurs, partagent mon incuriosité. C'est que si nous nous sommes passionnés pour les plus hautains problèmes de la sociologie et de la métaphysique, les cas de morale bourgeoise analysés par

Dumas nous sont apparus dénués d'intérêt et surtout de littérature.

M. Léon Bloy. — Rassurez-vous. Ma réponse n'excédera pas douze lignes. Voici mon « opinion » pour le temps et pour l'éternité.

Le fils Dumas fut un SOT et un HYPOCRITE.

Les pleurs ignobles de la presse ou les lamentations de quelques gâteux, tels que Coppée, n'autorisent pas à supposer que la nouvelle génération littéraire puisse être assez basse pour accorder une importance quelconque à la disparition de ce mulâtre.

M. Jules Bois. — J'avoue avoir peu lu Alexandre Dumas fils ; j'ai entendu de lui quelques pièces qui m'ont paru anciennes de ton. Ses préfaces et ses pamphlets m'intéresseraient plutôt, si les idées exposées n'étaient point tombées dans la déclamation courante. En somme, d'après des interviews et des lettres exhumées, on pourrait croire que le Dumas de la dernière époque, scrupuleux jusqu'à ne plus rien produire, était le meilleur. Certainement l'homme valait davantage que l'écrivain. Il avait de louables intentions. Mais la postérité ne tient compte que des œuvres et des actes : aussi, je le crains, elle le placera au-dessous de son père, qui, avec moins de prétention pontificale, eut plus d'agrément et d'esprit.

M. Saint-Georges de Bouhélier. — Ce philosophe sentimental de qui la *Dame aux Camélias* exterminait de passion les petites courtisanes, odorantes, peintes de fards, toutes glacées et très belles, aux alentours de 1850 ! je ne pense pas qu'il mérite l'attention. Il n'émotionne plus, mais fatigue. Il fut crispé et spirituel à souhait. Il s'apitoya sans amour, par méthode, à perpétuité. Peu importent ses harangues, sa morale raisonneuse.

Le pire n'est point qu'il fut un pédagogue placide. Reprochons-lui d'avoir créé son univers : il a pétri d'étranges poupées où parut, se congela sa pensée intérieure. Ce fut cet Alexandre Dumas qui pérorait, travesti, sur la scène. Au gré de ses petites passions, il y dirigeait des destins dociles.

Cependant le théâtre est *le seul lieu* du monde où Dieu puisse resplendir, palpiter, tragique, s'incarner ! Œdipe et Hercule y habitent. Voilà le paradis consacré aux héros.

Pour cet amateur si lucide, d'une tendresse contractée, instable, il ne s'est agité que dans les contingen-

ces. — Sa mort importe au fossoyeur; et rien de plus.

M. Raymond Bouyer. — Dumas fils, avec Meyerbeer, a séduit notre adolescence, l'heure où tout découvrir à la fois est une volupté : j'aurais besoin de le relire. Ce fut un galant homme, et spirituel, dont les *Préfaces* amusent plus que son C. Q. F. D. théâtral. Mondainement audacieux, tel Bonnat. Le prédicateur me gâte l'artiste : mais la parisienne *Francillon* a cette beauté du diable qui approche parfois de l'autre... Les Français francillonnent : un peu d'Ibsen les détourne de Dumas; beaucoup les y ramènerait. Et, curieuse, Viviane conclut : j'adore la *Route de Thèbes*...

M. Alcanter de Brahm. — J'ai lu Dumas fils dès le collège, et ce furent, je m'en souviens, autant d'heures précieuses ravies aux admirations classiques de commande à nous imposées par maint Cucheval de retour.

Depuis, j'ai relu et revu nombre de ses pièces, et médité sur elles. Ici, comme pour beaucoup, l'œuvre se synthétise en l'homme : triomphe de la Faiblesse et de la Pitié sous une forme définitive de style. Donc, autant de garantie d'amour pour la Femme, à laquelle il s'efforce surtout de plaire.

Avec la meilleure volition d'Idéal, Dumas aboutit à l'irrémédiable réel. Ibsen, lui, par l'effort de la Volonté, demeure inéluctable. Aussi n'est-il pas l'élu des femmes. Mais sa mémoire sur le Temps n'en est que plus certaine. D'ailleurs, ne nous a-t-il pas déjà désaccoutumés du fameux cliché Dumas?

M. Antonin Bunand. — Très expert mécanicien de théâtre, Dumas, oui! Mais écrivain et penseur ordinaire, nullement artiste. Son théâtre n'ouvre ni sur la Vie, ni sur le Rêve, ces deux pôles de l'Art. Pièces trop sermonneuses construites pour soutenir une thèse, et quelle? toujours sur la même fastidieuse question des rapports sexuels, ressassée jusqu'à la nausée. Et à une époque où sont débattus les plus vastes problèmes d'éthique et de sociologie! — De l'esprit, certes! mais de l'esprit d'espalier, de rampe, de mot-de-la-fin, rarement ce véritable esprit comique — de Molière, de Beaumarchais, de Becque, aussi! — qui jaillit des situations et des caractères.

En somme, sa réputation est exagérée, tout comme celle de son rival Augier, par une presse trop complaisante à tout succès acquis. La postérité, et une pas trop lointaine — elle commence déjà pour Augier — en

rabattra largement. Elle ne lira peut-être plus ces fameuses comédies, elle n'en jouera certainement aucune !

M. Eugenio de Castro. — Flairant le succès, Alexandre Dumas fils a mis les ressources de son métier, qu'il connaissait très bien, au service du faux goût public, qu'il connaissait encore mieux. Son œuvre est au-dessous de son talent, qui était grand — bien que trop déclamatoire : pour triompher, il a dû se laisser vaincre. Ce fut un impardonnable manque de fierté artistique. En outre, il n'avait point d'âme : je conçois qu'on l'admire, mais je ne peux pas concevoir qu'on l'aime.

M. Victor Charbonnel. — Un prélat, selon son habitude, bénissait un mariage.

Il y fit un discours.

Comme il ne nomma point Alexandre Dumas, qui, père et écrivain, attendait quelque éloge, le prélat s'en excusa, disant : « Je ne pouvais prononcer au pied du saint autel le nom du Molière contemporain. »

Alexandre Dumas répondit : « Il n'y a ici, Monseigneur, ni Molière... ni Bourdaloue. »

Je crois que Dumas avait raison.

Mlle Judith Cladel. — Je vous remercie de la grave question que vous me posez, mais n'y puis répondre : je ne suis qu'une étudiante en littérature, connaissant Eschyle depuis quelque temps seulement, et n'ayant encore jamais lu une ligne d'Alexandre Dumas fils.

M. Jean Court. — Ce que je pense de l'œuvre d'A. Dumas fils? Je n'en pense rien d'extraordinaire, attendu que, de la lecture que j'en ai faite, il ne m'est pas resté grand'chose; je retiens cependant un vague sentiment d'exaspération contre la morale étroite et pantouflarde de l'illustre académicien, contre son ironie en toc et ses faux airs de hardiesse, contre son intransigeance de bourru sentimental.

Ces quelques griefs formulés, que l'on dise d'Alexandre Dumas fils qu'il fut un auteur dramatique brillant, un impeccable faiseur, etc., je n'y répugne point, mais lorsqu'un nigaud ne craint pas d'écrire, dans un quotidien réputé littéraire, qu'il fut *le plus grand* remueur d'idées du siècle, j'imagine qu'en présence de ce superlatif il n'y a plus qu'à se voiler la face et à crier miséricorde!

M. Gaston Danville. — Nos aînés admirèrent M.

Alexandre Dumas fils pour ce qu'à leurs yeux ce dramaturge habile se doublait d'un moraliste.

Or, nous avons appris, d'une part, à goûter moins la seule adresse d'un auteur. D'autre part, l'épithète de moraliste appliquée à M. Alexandre Dumas fils nous semble peu en rapport avec le fameux « tue-là ! » empreint vraiment d'une trop primitive barbarie.

Aussi notre dilection pour l'écrivain regretté se trouve-t-elle singulièrement diminuée, de cette double raison.

M. Henri Degron. — Le titre de *Grand écrivain*, décerné à Alexandre Dumas fils, me semble théâtralement exagéré ; et je ne vois pas trop en quoi sa mort est une perte immense pour les Lettres ; non, celles-ci n'en souffriront pas. — D'ailleurs, il n'y a que les journalistes pour se permettre si malheureuse hyperbole... — Certes, il fut homme de et pour théâtre, il connut son métier à fond. Habile, audacieux, adroit, en ce sens qu'il savait choisir ses moments, il sut à ravir retaper, pour la scène, certaines vieilleries à peine... philosophiques, et cela pour l'effarement admiratif des mufles coutumiers : deputés en mal de tribune, entre autres... Pensez donc, *Monsieur Alphonse, Le Fils naturel !* etc.

Et comme sa littérature n'est même point... cousine de la nôtre, je n'ai plus rien à vous dire.

M. Pierre Dévoluy. — Lue il y a quelques années, l'œuvre d'Alexandre Dumas fils m'a laissé la nette impression suivante :

Des héros artificiels soutenant d'enfantines propositions morales ou sociologiques, tellement insignifiantes, en le siècle des Flaubert, Tolstoï, Vallès, Ibsen et Spencer, qu'un incomparable style seulement prétendrait leur donner quelque apparence de vie. Et tel n'est point ici le cas. Je pense donc qu'Alexandre Dumas fut a sa place à l'Académie, collègue d'Emile Augier, de François Coppée, et, je l'espère, de Paul Déroulède.

M. Edouard Dujardin. — Je n'ai jamais *lu* de pièce de Dumas fils ; mais celles que j'ai vu représenter m'ont paru d'un art bien éphémère. Pourtant, à côté des plaisanteries qui encombrent le dialogue, et en dépit des fatigantes malices de l'arrangement scénique, il me semble qu'il y a une volonté de « dire quelque chose », qui pose tout de suite l'auteur bien loin au-dessus des simples faiseurs comme Sardou.

M. Louis Dumur. — Dumas fils ne me semble pas le maître du théâtre contemporain, parce qu'il a volon-

tairement abaissé le théâtre en le mettant au service d'idées d'utilité sociale. — Dumas fils me semble le maître du théâtre contemporain par son entente incomparable de la scène, par son goût toujours parfait, enfin par quatre chefs-d'œuvres incontestables, la *Dame aux Camélias,* le *Demi-Monde,* la *Visite de Noces, Denise,* dont les deux premiers, arrivant à leur heure, ont en outre rénové l'art dramatique et créé la « pièce moderne ».

M. André Fontainas. — Alexandre Dumas fils fut un grand écrivain : est, en effet, grand écrivain tout écrivain grandement décoré.

M. René Ghil. — Peut-être, certains points de thèses de Dumas fils purent-ils paraître audacieux, lorsqu'ils furent formulés par l'antagoniste de la plupart de ses pièces, — personnage pour qui seulement semblent s'agiter les marionnettes. Mais, vue maintenant, sa philosophie (de quelle synthèse ? de quelles prévisions larges ?) dépasse-t-elle de beaucoup d'intéressantes, habiles opinions émises par un Habit noir, de pensée et de parole correctes, professant de quelques cas de conscience devant un auditoire de Belles dames ?

Parfois, pourtant, des scènes qui eussent pu être grandes : la présence de l'Enfant, par exemple, sauvant la mère de la chute, etc... Mais que dénué du frisson d'Humanité soulevé dans le frisson du Verbe !

Non sans rendre hommage respectueux au travailleur consciencieux qu'il fut.

M. Mécislas Golberg. — Il y a des œuvres littéraires dont toute la valeur consiste dans la négation de l'art. L'œuvre d'Alexandre Dumas appartient à cette catégorie, étant essentiellement défiguratrice. En exaltant certaines forces sociales, elle flatte les uns, attendrit les autres et, sans créer des émotions profondes, permet à un public spécial de goûter aux sensations esthétiques que MM. Georges Ohnet, Coppée, feu Schérer, etc., procurent sous d'autres formes. Son œuvre a une tendance moralisatrice ! Alexandre Dumas a voulu prouver à travers les péripéties du *Petit Journal* que la femme qu'on achète ne demande qu'à se donner. Il rend ainsi à la prostitution ses droits civils en l'affublant du tablier de la morale bourgeoise. Comme rédemption d'une chute, si chute il y a, cela semble un peu hasardé. Je n'ai pas vu, parmi nos contemporains, un seul écrivain, sauf M. Paul Bourget, qui sût aussi savamment insulter la femme! Le drame humain qui n'aurait de

rapports ni avec la brigade des mœurs, ni avec le couvent des Filles-Dieu, ne se trouve pas dans l'œuvre de Dumas. L'antiquité eschylienne, le drame passionnel du XVIIe siècle, le drame volontaire moderne n'existèrent point pour Dumas. Aussi pensons-nous que son œuvre aura la durée d'un pamphlet politique et passera sans influencer le drame d'avenir esquissé par Renan, Ibsen, Okowski, et à la réalisation duquel travaillent, avec différentes chances de succès, Maeterlinck, Beaubourg, Hauptmann, Claudel et les autres.

M. Remy de Gourmont. — M. Alexandre Dumas fils était un homme très intelligent, très patient, très volontaire et très spirituel. Il eût réussi dans toutes les carrières, toutes les fonctions ou tous les métiers; rien dans sa nature ne le destinait aux lettres; c'est le milieu — ici Taine triomphe — qui l'inclina vers un art et des soins particuliers, et nul doute que, différemment influencé, il n'eût fait ou un bon général, ou un grand industriel, ou un ministre à poigne. Même il semble que de toutes les occupations actives la littérature fut celle qui lui convenait le moins, car il y montra, sans exception, tous les dons, hormis un seul, — resté dans la hotte de la fée — celui qui, après les pages lues, fait que, dans l'inconscience de la joie, on frissonne comme le cheval qui remonte de l'abreuvoir, inquiet, mais désaltéré.

M. A.-Ferdinand Herold. — Alexandre Dumas fut un auteur dramatique d'une extrême habileté. Il a malheureusement composé toutes ses pièces d'après la poétique de Scribe, chère encore à Sarcey : mais il aurait pu écrire, et imposer par son adresse, mieux que des pièces « bien faites ». Il a manqué d'un peu d'audace, là comme dans les thèses qu'il a soutenues. Car sa meilleure chance de gloire restera d'avoir été le seul, parmi les dramaturges de 1860, à vouloir, sérieusement, mêler quelques idées à une action dramatique. Les idées d'Alexandre Dumas ne furent qu'à demi audacieuses, et, trop rarement, il eut conscience de leur conclusion logique : qu'on songe au pauvre dénouement de la *Princesse de Bagdad*. Jamais il n'aurait conçu *Les Tenailles*. Il n'empêche qu'Alexandre Dumas ne domine tous les dramaturges, ses contemporains.

M. Paul-Armand Hirsch. — Au point de vue essentiellement artistique, M. Dumas fils n'a jamais existé. D'autre part, son œuvre est la négation même

de toute philosophie. Certaines thèses défendues par lui le classeraient plutôt dans la catégorie des moralistes, si la plupart de ses pièces n'étaient pas immorales et dissolvantes. On ne saurait nier la profonde influence de M. Dumas fils sur ses contemporains : sous cet aspect d'élément corrupteur du bourgeoisisme, il ne demeurera pas sans intérêt. Parfois il eut de l'esprit, comme polémiste surtout : journaliste, il se fût tenu au premier rang. Si l'art dramatique consiste en de fortes recettes, en d'oiseuses discussions et en l'amusement des gens dits du monde, M. Alexandre Dumas fils laissera le souvenir d'un des plus éminents auteurs de ce siècle.

M. Charles-Henry Hirsch. — Lamartine était malheureux et vieilli ; de Musset et Balzac venaient de mourir ; de Vigny, douloureux et triste, s'éteignait ; l'exil frappait Hugo et l'interdit ses drames ; Baudelaire chantait trop loin des hommes ; on ignorait Flaubert : — l'époque était d'une exceptionnelle médiocrité. Alexandre Dumas fils a régné sur elle. Il a paru flageller son temps : ses coups de cravache étaient les caresses violentes qu'il faut aux affaiblis. Il ignora l'âme. Son théâtre pourrait être réuni sous ce titre : « *Les relations physiques entre l'homme et la femme. Leurs résultats. Situations présentées par rapport à ce qu'en pensaient les Parisiens de sang-froid, de 1852 à 1870.* » Toutes ses pièces datent du Second Empire, même les dernières. Elles en reflètent la vie nulle et fardée, sans style ni passion, et ne peuvent intéresser que les contemporains de ce règne.

On peut douter qu'Alexandre Dumas fils ait eu d'autre influence que d'encourager par son exemple le penchant au mot sceptique et brillant qui masque la pensée vide. Ce fut un « amuseur », un auteur adroit et facile. Aux femmes du monde il prêta des mœurs de filles, et dota celles-ci de vertus familiales. Avec Jacques Offenbach il partagea la royauté de ce carnaval de dix-huit années : tout cela est passé depuis bien longtemps.

M. Francis Jammes. — Je puis dire que je n'ai pas *lu* Dumas fils. Cela m'encourage à donner, de son œuvre, une appréciation exempte de parti pris, et à déclarer qu'il m'est permis de ne pas l'aimer. Il a été célèbre parce qu'il a été riche. On m'a dit qu'il avait possédé une colection de tableaux coûteux et son buste dans un corridor. La plupart des critiques

et auteurs orthodoxes érigent une célébrité sur un dîner auquel on les a invités, sur une fréquentation mondaine qui les flatte, sur un intérêt quelconque. La gloire de Dumas fils existe pour ces raisons, et encore parce que les critiques et hommes de lettres dont je parle sont absolument capables de comprendre et d'aimer son œuvre.

M. Virgile Josz. — La place d'Alexandre Dumas fils dans les Lettres françaises est, indiscutablement, celle d'un Maître. S'il faut abandonner ses romans et ses brochures que rien, je crois, — même l'esprit, — ne sauvera de l'oubli, il y a son théâtre. Or, refléter son époque avec une telle acuité, l'ausculter avec cette profondeur, la connaître, la saisir et la jeter, frémissante de vie, sur la scène, faire une fois de plus craquer le vieux moule, mettre dans la bouche de ses personnages cette phrase concise, brève, étincelante ou ironique, conduire l'œuvre avec l'audace et la belle allure qui lui étaient coutumières, sans pitiés malsaines et sans concessions, voilà qui fixera Dumas. — On peut lui reprocher de n'avoir entrevu les troublantes questions qui nous attendent et vont nous tenailler : il n'était pas poète.

M. Edouard Julia. — Je préfère avouer que je n'ai pas lu Dumas fils. Mon mensonge sera plus vrai parce que nous avons lu ceux-là seuls qui nous aidèrent à prononcer quelques mots de notre âme. Et pour que vous ne pensiez pas que l'âme est une manière de chose obscure et profonde, je vous dirai que Stendhal connut ses froissements les plus douloureux.

Pour me désintéresser de Dumas, j'ai une raison bien simple : je n'ai jamais vécu. Mais dès que cela m'arrivera, je m'efforcerai d'avoir trente ans, vingt mille francs de rente, une honnêteté d'homme en redingote, une franchise alerte et souriante d'homme au lorgnon prestigieux, une délicatesse d'abat-jour qui L'éclaire — et si, par bonheur, j'apprends que je suis fils naturel, je vous promets de lire Alexandre Dumas.

M. Tristan Klingsor. — En mes souvenirs de collégien sentimental, Dumas ne m'apparait plus que comme un camélia fané. Je le lisais en même temps que Murger ou Musset : ai-je tort de réunir ces trois noms? J'ai relu quelquefois Murger, je relis encore Musset, mais j'ai oublié Dumas...

M. André Lebey. Il me semble qu'on peut parfaitement donner à Alexandre Dumas fils le titre de

mort illustre. Si son théâtre aujourd'hui ne paraît pas neuf, il n'y a qu'à se reporter à l'époque où ses pièces furent jouées pour les reconnaître originales. Il est possible de dire en quelque sorte que le théâtre d'Ibsen dérive du sien, et il y a du mérite à avoir montré la route. On doit, de plus, lui tenir gré des idées qu'il émit devant une foule alors plutôt hostile et d'avoir remué cette foute par les tableaux mêmes de sa vie qu'il lui présentait. La presse a peut-être exagéré les louanges, mais, quant à nous, bien que nous concevions une autre esthétique et un autre théâtre, nous admirons sincèrement l'auteur de la *Dame aux Camélias*, de l'*Ami des femmes*, de l'*Etrangère* et du *Fils Naturel*, ses quatre meilleures œuvres à notre avis.

M. Julien Leclercq. — Je cherche un HÉROS dans l'œuvre d'Alexandre Dumas fils. Ceci le condamne déjà. Ses personnages ne souffrent que comme les plus vulgaires créatures; ils souffrent dans leur situation, ils ne souffrent pas dans leur âme. Ses pièces sont des chroniques dialoguées. Autres temps, autres mœurs, — et que restera-t-il alors de ce théâtre raisonneur, sentencieux et... prudent? Dumas fils est de l'école de Droit et du Palais de Justice. C'est d'abord un jeune stagiaire assez médiocrement impétueux, puis c'est un président de Cour quand vient l'âge ; entre temps, il fut substitut, accusateur public, et demanda avec une emphase sans émotion la tête de quelques victimes. Qu'il veuille ou perdre ou sauver, qu'il soit avocat ou juge, il ne cherche qu'à faire impression sur le jury (le public) et ses arguments sont d'un peremptoire dont la banalité subjugue. On n'éveille la conscience libre des hommes qu'en les jetant dans un doute héroïque. Alexandre Dumas fils n'en a rien su jamais.

REQUIESCAT IN PACE! La paix, c'est l'oubli.

M. Marc Legrand.— Alexandre Dumas fils fut un galant homme (*galantuomo*), mais, dans la galanterie même, dogmatique. Ainsi je me méfie des phrases sur l'amour qui remplissent la bouche de ses personnages et qui sont ainsi conçues : « Quand une femme *fait ceci*... c'est que *il y a cela*. » Le sentiment étant la chose la plus variable du monde, il est malaisé de le codifier. Mais c'est très amusant : et c'est à son entrain et à son habileté à justifier ses maximes sur la scène que Dumas doit sa popularité, surtout chez les femmes, dont il s'est, après tout, constamment occupé.

Voilà ce qui ressort, pour moi, des trois ou quatre pièces de Dumas que je connais.

M. Pierre Louys. — Alexandre Dumas fils est assurément « un mort illustre ». C'est le meilleur auteur dramatique que la France ait eu depuis Racine.

On ne juge pas un écrivain sur ses faiblesses, on le classe d'après la qualité de ses aptitudes. Par l'intérêt des thèses, la rigueur des discussions, l'éloquence du discours et l'aisance du dialogue, Dumas fils est admirable. Que ses personnages soient artificiels, c'est affaire de théorie; la simplicité schématique d'un rôle permettant seule sa généralisation absolue. Le travail qui consisterait à faire de Septmonts un caractère viable, en le particularisant, est à la portée du plus humble. Dessiner le scénario du *Fils Naturel* est une opération d'une autre envergure.

Il me semble que la génération nouvelle ferait preuve de clairvoyance en cultivant de très près le maître d'Ibsen et de Tolstoï, et en apprenant au public d'Augier quelle distance énorme sépare Dumas fils de ses rivaux contemporains.

M. Maurice Maeterlinck. — Je ne me rappelle pas avoir lu une œuvre d'Alexandre Dumas fils. Certes, je ne m'en vante pas, mais je crois qu'une sorte d'instinct infaillible dirige nos lectures, et qu'ici aussi il est peut-être salutaire d'obéir simplement à des lois que l'on ne comprend pas...

M. Maurice Magre. — Il me semble que nous avons reçu d'Alexandre Dumas fils, comme de tous les écrivains de la période littéraire qui a précédé la nôtre, un héritage moral et psychologique difficile à renier. Je crois aussi que sa mort ne sera pas regardée par la jeunesse contemporaine comme une perte immense pour les lettres. Elle veut, cette jeunesse, trouver désormais au théâtre autre chose que des personnages spirituels émettant des idées et dissertant autour d'un adultère mondain.

M. Roland de Marès. — Un tourmenté, un inquiet que la vie révoltait, certes, mais qui jamais ne sut sortir — comme son père d'ailleurs — de la haïssable moyenne bourgeoise. Jamais il n'a osé aller jusqu'à la conclusion logique de ce qu'aujourd'hui encore on appelle ses hardiesses; puis, vraiment, ses ficelles, tous ces trucs que son père lui légua et dont il se servait admirablement...

Décidément, un artiste ne devrait jamais savoir son métier.

Alexandre Dumas passera de mode, peut-être ne mourra-t-il tout entier. Il laissera le souvenir d'un homme qui s'efforça vers un Idéal, mais dont les préjugés innés, le succès, le souci d'un nom à soutenir et d'une fortune à reconquérir arrêtèrent l'élan.

M. Camille Mauclair. — Dumas fils a été un logicien brillant mais spécieux, doué d'esprit de suite, mais incapable de concevoir une morale au-dessus de l'époque. Je crois qu'il mêla ses convictions d'honnête homme avec l'idée de les arranger pour en tirer succès et argent. Il n'inventa rien en morale : pourtant ce faiseur de pièces à réclame eut du théâtre social une intuition qui ferait durer son nom sans injustice. Il est l'ébauche lointaine d'Ibsen : à côté d'Augier, c'est énorme.

Il usait d'un style amphigourique, bavard et sans don. On loue sa roublardise, je le trouve maladroit. Il ne fond pas la thèse et l'action, il n'est pas scénique, il ennuie. La pièce à soirée et à duel est un mince expédient. Moins avide de plaire, ce vulgarisateur intelligent eût donné d'excellentes images de l'éthique moderne. Je goûte en la *Femme de Claude* une force nerveuse, saisissante et bellement brute. Il a eu sa raison d'être : superficiel mais très intéressant, en somme c'est tout de même quelqu'un.

M. Henry Mazel. — Homme d'esprit, et de théâtre, ni poète ni métaphysicien, mais moraliste vigoureux et juste.

M. Charles Merki. — Je n'imagine point avoir qualité pour parler de M. Alexandre Dumas ; c'est un homme qui a beaucoup trop écrit pour que nous ayons eu le temps de le lire, — qui a écrit surtout trop de choses ne nous intéressant plus. Depuis quelque dix années, je fréquente mal les théâtres ; j'ignore à peu près toute sa dernière production ; il ne m'est jamais venu à l'idée d'emprunter une de ses brochures et de lui accorder une heure. Cependant, telle est la pénurie d'auteurs dramatiques où nous sommes qu'il demeure un des rares encore qui peuvent être nommés sans ridicule. Son succès peut-être vint de ce qu'il se contenta de mettre à la scène quelques idées banales ; on ne prend la foule qu'avec des lieux communs. Il fut habile : mais sa conception de la pièce à thèse eut l'inconvénient de ne fournir jamais que des actualités ; par

là il enchanta la presse, lui fit sonner les cloches et pondre des articles. Puis il faut que chacun vive; les nécrologies permettent de causer d'art en ne sortant point des faits-divers. J'en suis resté au bel âge de la *Dame aux Camélias,* de l'*Etrangere,* du *Fils Naturel,* et je ne le regrette nullement; tout cela est vieux, et bien vieilli; M. Alexandre Dumas n'était point de ceux qui taillent dans le marbre éternel. Cela suffit pour indiquer que sa mort n'intéresse point tant la Littérature que les auteurs dramatiques, ses confrères, — auxquels il fait de la place.

M. Stuart Merrill. — Le Destin a voulu, avec son habituelle ironie, que l'auteur du *Mariage d'Olympe* causât indirectement la mort de l'apologiste de *La Dame aux Camélias.* Augier, le conservateur, a tué Dumas, le radical. Il ne reste plus qu'à colloquer nez à nez, sur la place de l'Odéon, les bustes des deux dramaturges favoris de la bourgeoisie : Coppée, sous son parapluie, nous entretiendra de l'esprit éminemment français de chacun.

Certes, Dumas sut assez habilement soutenir une thèse à travers le jeu tragique d'une intrigue; il fut honnête homme dans la mesure de ses idées; et le sort des bâtards et des courtisanes s'est amélioré grâce à ses plaidoyers... Mais il n'osa jamais, comme Ibsen, opposer une vigoureuse négation aux fausses lois de notre société; il ne sut pas faire correspondre les faits apparemment fortuits aux desseins cachés de la Fatalité; enfin il ne comprit pas que même un salon parisien est plein des voix obscures et menaçantes de l'Esprit.

Aussi, devant les cataclysmes de la Révolution, s'affola-t-il aussi bêtement que le dernier des Thiers, et eut-il, lui, le galant homme, le triste courage d'insulter les très saintes femmes de la Commune.

Et maintenant, qu'on me permette de retourner lire *Les Aveugles, La Prométhéide* et *Le Victorieux.*

M. Albert Mockel. — Vraiment, oui, j'admire Alexandre Dumas. Il ne fut guère artiste; mais ne croyez-vous pas qu'au jour où la Beauté nous demandera compte de la vie, l'œuvre de celui-ci puisse répondre avec autant de force que l'œuvre d'un littérateur épris de la seule Forme? Me voici sans doute en pleine hérésie; mais à côté de la beauté plastique ou musique, je vois encore la beauté idéelle, la beauté logique, — et la beauté morale que Dumas voulut célébrer. L'œuvre totale, celle que nous attendons, mirerait en elle-même

tous ces aspects du surhumain foyer; mais nous ne l'avons pas encore aperçue, et, si nous marchons vers elle, nous savons qu'elle demeure aux régions infinies où doit se lever un jour notre image, créatrice de Dieu. En attendant, notre sérieux travail ne peut rien repousser; pour écrire de beaux vers, ouvrons toutes les fenêtres!

Celui dont vous parlez a eu, au milieu de son clinquant dont je suis comme vous agacé, quelques fières paroles de pitié, de franchise et de générosité.

Et rappelons nous aussi que notre pauvre et grand Villiers lui dut un peu de joie.

M. Eugène Morel. — Je n'aime pas Dumas. Peu d'auteurs même m'ont causé tant d'agacement, de colère, de haine. C'est dire que je l'ai beaucoup lu. Tantôt je cherchais la raison d'admirations qui m'étonnaient, tantôt je m'efforçais de pénétrer une âme si profondément étrangère, ou bien c'était les joies faciles de la dérision, de la réfutation. Son grand mérite est d'être personnel, quoiqu'il le soit sans discrétion et d'un ton de monsieur qui parle haut. A la scène, quelquefois, il sait être attachant; mais s'il attache, il dénoue, ah! si complètement! Et il ne reste rien après le dénouement de ces grands drames agitateurs de questions sociales, vaudevilles saupoudrés d'articles du code, à l'audace de simple aplomb, à la morale de point d'honneur, aux apitoiements facétieux de jurisconsulte clubman. Mais si ses pièces les plus hautes moralement — la *Femme de Claude* — sont les moins réussies, il y a donc autre chose en Dumas qu'un farceur, et je le crois. Ce collectionneur de Meissoniers pour la revente chercha sincèrement à être un penseur, un moraliste, à donner au théâtre un peu de portée, un peu de sérieux. Mais rien! Des thèses pour idées, et des lieux communs. Froid, sec, rhéteur, il rapetisse tout; aussi creux que les autres, il est encore plus faux. D'Ennery a plus de cœur, Ohnet a des constructions plus harmonieuses, Labiche, surtout, a plus d'observation. Mais Dumas incarne mieux que tous les idées en cours, les passions de genre, les morales de mode qui régnèrent dans un petit coin de la société du Second Empire, et, ayant moins d'humanité, il est plus intéressant pour l'histoire des mœurs de salon, de coulisse et de club.

M. Charles Morice. — Non, Alexandre Dumas fils ne fut pas un grand écrivain. Ce fut pourtant un esprit

original et souvent puissant. Mais, avec une conscience dont il lui faut tenir compte, il reconnaissait lui-même qu'il n'avait pas de « style ». Il eut aussi le tort de s'intéresser exclusivement aux circonstances sociales, c'est-à-dire provisoires. Son œuvre est faite de questions auxquelles on pourrait aisément répondre en réformant la loi : c'est le poète Clovis Hugues qui me fait cette observation dont la justesse est évidente.

Pour ces deux motifs de forme et de fond, l'œuvre de Dumas est donc sans avenir.

Dans l'art dramatique, pourtant, il eut une influence et tenta sincèrement de dire la vie moderne : là même il fut encore dupé par un souci de « thèse » qui ne laissait pas à sa forte — sinon subtile — faculté d'observation toute sa liberté.

M. Alfred Mortier. — Passée l'ère du succès immédiat, qui rarement donne la mesure de la valeur absolue d'une dramaturgie, la survie seule importe. Il faut qu'une œuvre dramatique résiste à la lecture, disparues les lois, les mœurs, les préjugés d'une époque.

Est-ce ici le cas ?

Je n'ose l'affirmer, malgré l'admiration qu'imposent le penseur et l'écrivain.

Reconnaissons à ce théâtre des qualités rares et supérieures : la clarté, la verve, la logique, la foi, l'éloquence, l'habileté.

Dénions-lui presque toujours la Beauté formelle et la Vie totale, dons splendides et suprêmes du génie.

Alexandre Dumas fils, comme dramaturge, fut un moraliste, un orateur, un apôtre, un pamphlétaire de premier ordre.

Je ne crois pas qu'il ait jamais été UN POÈTE, dans le sens le plus vaste que comporte ce mot.

Concluez.

M. Adrien Mithouard. — Ni la lecture des pièces d'Augier ne me donne le désir de les voir représenter, ni la représentation de celles de Dumas ne m'a inspiré la curiosité de les lire, et je ne connais le théâtre de celui-ci — qu'au théâtre. Ce sont mouvements d'horlogerie, d'un beau ressort, dont on ne s'occupe guère après qu'ils ont sonné l'heure. Dumas a sonné celle d'une autre génération. Et comme il eut souvent gain de cause aux thèses sociales, spéciales, qu'il a soutenues, il s'est suicidé par son succès même, pour ne s'être plu, en les soutenant, qu'aux situations, pour avoir été plus moraliste que psychologue et plus orateur que

philosophe, et d'un mot pour avoir manqué de l'esprit de synthèse. D'où l'incuriosité de le *lire*.

M. Lucien Muhlfeld — Quand on va voir à quel point son théâtre est dénué d'humanité, il faut sourire à l'idée qu'Alexandre Dumas fils s'estimait un moraliste.

Un moraliste, ce nègre aveugle, entêté, puéril et retors !

Il fut, au juste, un algébriste.

Le caractère de cette variété de mathématiciens est de négliger la nature des éléments en présence et de s'intéresser seulement à leurs fonctions.

Ainsi, les tempéraments, les passions, les nuances des sensibilités, non seulement Dumas les méprise, mais il les ignore. Le monde est conçu comme un militarisme psychologique à qui convient une théorie et une seule. Il y a *la* séduction, *le* viol, *l*'adultère, *le* mariage, *le* divorce. Et puis des pantins à qui ces entités s'appliquent. Jeu d'une algèbre conventionnelle et invariée dont la sûreté en impose au spectateur.

Dumas ne doutait pas de l'impeccabilité de ses solutions. Voici Thouvenin qui s'avance vers la rampe, en bonne lumière et près du souffleur : « La vérité absolue, voulez-vous la savoir? Ce n'est pas, etc., etc.; c'est, etc., etc... La voilà, la vérité. »

S'il avait été un moraliste, un connaisseur d'hommes et de mœurs, il eût dépouillé cette assurance d'algébriste : il n'aurait pas même affirmé que deux et deux font quatre, assertion qui n'est exacte que d'une exactitude mathématique, c'est-à-dire imaginaire.

Comme les scientifiques, Dumas avait le sens du mouvement dans la démonstration et le désir de la solution élégante. Or ce souci du parfait, même s'il aboutit au médiocre, est tangible et agréable.

Après tout, il n'est que légitime de lui reconnaître, et si l'on veut d'admirer, une rare force de travail, quelque style, la verve entraînante de ses préfaces et de ses romans, puis une tenue désintéressée, et vraiment de l'envergure,

— Les gens qui adorent Dumas me font bâiller, et ceux qui l'éreintent me dégoûtent assez.

M. Edmond Pilon. — Sa préférence pour Meissonier et son mépris pour Villiers de l'Isle-Adam donnent une piètre opinion de ses jugements et de ses goûts. Si les quelques pages habiles de l'*Affaire Clémenceau* méritent, seules, de retenir l'attention, rien n'est plus conventionnel, par contre, que son théâtre,

et rien n'est d'une banalité plus triste que ses romans aux adultères bourgeois. Dans un de ses contes, M. Alphonse Daudet met en scène un gentleman dont l'impertinence va jusqu'à nommer l'auteur du *Fils Naturel* : LE PETIT DUMAS. Nulle appellation ne semble plus juste que celle-ci. La postérité n'en accordera pas d'autre au compilateur de l'abbé Prévost, de Rivarol et de Richardson.

M. Georges Polti. — Théâtre à thèse, antithéâtre : à baisser de toute situation un côté, il fit choir l'autre. Veux-tu, en effet, le dramatique conflit, fort, sincère et émouvant, dresse des antagonistes égaux, et acharnés. Or, la *thèse* se démontre seulement grâce à la faiblesse, à l'erreur, à la bassesse, à la vanité de l'un au moins d'entre eux : tu n'assistes donc plus qu'au misanthropique et facile massacre de fantoches par un tragique phraseur. — *De ce vice fondamental à la Construction sont nés tous les autres,* — fausseté des caractères et de la morale, nullité du style, — et résultera l'écroulement, prochain.

M. Maurice Pottecher. — Je ne me permettrais pas de juger si rapidement et en quelques mots l'œuvre d'Alexandre Dumas. Il faudrait la lire ou la relire tout entière : je ne doute pas qu'elle ne vaille cette peine.

En ce moment, je réserverais toute critique et ne voudrais exprimer qu'un témoignage de haute admiration pour l'homme qui a accompli cette œuvre, qui a donné à la foule, pendant cinquante ans, un enseignement bon ou mauvais dont le théâtre moderne s'inspire, qui n'a pas eu besoin, pour s'en prendre aux idées, d'insulter les personnes, et qui, apres s'être bien tenu debout dans la vie, a su se coucher fort convenablement pour la mort.

M. Maurice Pujo. — Il a introduit le régime parlementaire dans la vie morale.

M. Pierre Quillard. — Alexandre Dumas fils ne peut guère être apprécié que par comparaison ; il semble presque grand quand on le confronte avec les deux autres « illustres dramaturges » contemporains. Il tenta d'être plus qu'un ingénieux machinateur de vaudevilles sentimentaux ou de drames à décors, comme Victorien Sardou, et ne manifesta jamais l'irrémédiable bassesse d'âme qui valut à Emile Augier l'universelle admiration des honnêtes gens. Mais il ne heurta qu'en apparence le pharisaïsme de la racaille dominatrice

qui dispense la gloire. Déjà l'indigence de sa langue, la forme sentencieuse du dialogue, l'habileté extérieure des complications scéniques prédisposaient à la bienveillance les esprits bien pondérés, amis du *juste milieu*. Quant à la portée philosophique de ses œuvres, elle n'était point pour inquiéter en fin de compte la susdite tourbe. Il lui advint bien de s'en prendre à tel ou tel détail du code, mais il demeura toujours éminemment respectueux de l'autorité, de la morale traditionnelle et des grands principes sociaux. Il ne s'était pas fait une conception générale de la vie et écrivait au jour le jour. Son œuvre, dépourvue de toute valeur d'art, gardera à peine un intérêt rétrospectif pour ceux qui chercheront plus tard comment se fit au dix-neuvième siècle l'évolution des idées, et par quelle paradoxale merveille des âmes hostiles à tout changement fondamental aidèrent à ruiner le vieil édifice. Mais la perte est à peu près nulle pour la littérature et la pensée.

Mme Rachilde. — L'incarnation de la plus haute intellectualité française, c'est-à-dire quelqu'un qui, en art, en morale et en sociologie, n'a jamais dépassé la mesure d'une bonne nouvelle à la main.

M. Yvanhoé Rambosson. — Ne serait-ce pas peu loyal à nous d'énoncer sur Dumas une opinion ? De ses œuvres, — et que de jeunes hommes dans mon cas ! — j'ai vu jouer peu. J'en ai lu moins. Ce que j'en connais ne m'incita pas à des curiosités dont j'eusse peut-être tiré profit, mais que je n'eus point. Il est d'ailleurs difficile de juger impartialement une œuvre à la fois récente et si loin de ce que nous cherchons et de ce que nous aimons. Que Dumas ait tenu une grande place, peu m'importe ! S'il l'a méritée? je ne cherche pas à le savoir. Cela ne m'intéresse vraiment pas pour le moment.

M. Hugues Rebell. — Alexandre Dumas appartenait à cette race d'écrivains qui croient être des moralistes, lorsqu'ils ont substitué deux mannequins à la femme et à l'homme naturels et les préjugés de leur époque aux éternels instincts. La morale peut séduire les hommes à certaines heures de lassitude, quand ils s'en vont dans les églises endormir leurs passions aux discours funèbres des moines et essaient de donner à leur âme épuisée un avant-goût de la mort, mais quelle faute de goût et d'harmonie d'introduire la morale au théâtre, devant des êtres qui viennent demander l'ivres-

se vitale à des gestes passionnés, joyeux ou tragiques! Il semble d'ailleurs que l'auteur de *La Femme de Claude* ait fabriqué des êtres tout exprès pour ses démonstrations; je ne vois pas vivre ses personnages, sauf sa Dame aux camélias, mais elle est si vulgaire! sauf l'éternel raisonneur de ses pièces, de Ryons ou Lebonnard, mais c'est Alexandre Dumas lui-même! Pourtant il lui est arrivé une fois d'écrire un acte plein de verve, de puissance et, encore que d'une philosophie absolument puérile, d'une observation juste et profonde : *La Visite de noces*. Pour ce petit drame si lestement écrit, j'excuse presque Alexandre Dumas d'avoir jugé la poésie et traité la peinture comme il l'a fait; je lui pardonne ou plutôt j'oublie sa vie et ses autres œuvres.

M. Henri de Régnier. — On préférerait, peut-être, relire l'œuvre de Dumas père que voir jouer celle de Dumas fils.

M. Adrien Remacle. — Ce Français un peu nègre, né malin, créa le moralisme de façade et de préface. Philosophe de boudoirs galants, parfois de cabinets de toilette, il fut, par là, un « voyeur » et jugea les femmes par le bas. Sous prétexte de mots d'esprit, il n'a pas peu contribué à aggraver la grossièreté moderne des propos d'homme à femme. Encore l'exécrable esprit du vaudeville, la « langue » du vaudeville, un peu épurée, sèche, avec quelques phrases à symétries coupantes. Encore (dans l'œuvre, dis-je) de la sensibilité, de la charité, de la vertu en dehors et de « scène ». Il a fait ses études tard, petit à petit; il demanda à mon grand-père les *Confessions* de saint Augustin, pour « composer, » à la campagne, *Les Idées de Mme Aubray*, et rendit le volume couvert de notes marginales... profondes. Un des derniers défenseurs, au fond, et malgré les camélias, de la famille selon 89, il a valu en gloire par ce à quoi il a touché, et, Solness contradictoire, il a beaucoup « construit » sans édifier. Notre snobisme contemporain nous fait prendre chaque passant beau discoureur pour un roi de l'esprit.

M. Jules Renard. — A quoi servirait aux écrivains d'être nouveaux, s'ils pensaient, tout de suite, comme leurs aînés?

Je trouve donc, de parti pris, que la France exagère, quand elle appelle Dumas fils un grand écrivain. « Grand » me parait un peu beaucoup. « Considérable » suffisait.

Et, selon Littré, c'est un abus de faire du mot « considérable » le synonyme du mot « grand ».

M. Adolphe Retté. — Alexandre Dumas a contribué — sans le vouloir d'ailleurs — à démolir la famille conçue au sens bourgeois. Etant lui-même un bourgeois, il a parlé, en général, à ses congénères leur langage. Néanmoins, sous le couvert de quelques bric-à-brac sentimentaux, il a introduit dans la société contemporaine un ferment de dissolution. Si restreint encore et truffé de légalité que soit le résultat qu'il obtint, il a commencé à inculquer aux gens cette idée : « Nul, homme ou femme, n'est tenu de vivre toute sa vie accolé au même individu. Que ceux qui ne s'aiment plus se séparent *s'ils le veulent.* » Cette morale est peut-être faite pour déplaire aux employés de M. Pecci-Vatican, mais on doit savoir gré à Dumas d'avoir aidé à la formuler.

M. Léon Riotor. — J'ai lu l'œuvre de Dumas fils. Voici ce que j'en écrivais dans la *Revue Critique*, en 1883 : « Ses premiers livres, d'un style badin mais ennuyeux, banal, lâché — sont médiocres. — Ses pièces, à thèses, sont écrites par un combatif désireux de bruit, d'éclat. Les deux parties de cette œuvre, fort dissemblables, ne décèlent ni l'une ni l'autre l'effort artistique. Dans l'une il vit d'un nom paternel répandu, dans l'autre il assemble la foule à coups de cymbales. Son pire talent dramatique fut de plaider le parfait égoïsme. Quoique cela, ce n'est pas un tempérament *complet...* » Mon opinion n'a pas varié depuis.

M. P. N. Roinard. — J'aime mieux le père. Le fils ne m'apparait ni plus ni moins de bonne volonté que bien des hauts pontifes parnassiens victimes d'une époque de transition. L'œuvre en litige fut de timide audace et, telle, eut l'air de consacrer beaucoup d'erreurs. Plus franc, et, partant, plus près de la Vérité toujours fuyante, le génie seul sanctifie.

Permettez-moi d'humblement ajouter qu'en l'occasion je ne saurais me passionner au point d'être irrespectueux.

M. Albert Saint-Paul. — Alexandre Dumas est un grand auteur dramatique et qui sait trop bien *son métier*. L'habileté de main nuit, dans son œuvre, à la puissance de l'idée et — remarque précieuse à souligner — amoindrit celle-ci au détriment de celui-là. C'est-à-dire que tout en attribuant au mauvais cadre dans lequel il les exposait l'erreur d'optique qui nous

fait supposer plutôt timide la valeur de ses thèses plutôt hardies, il nous force, par l'évidence, à constater l'infériorité de « l'horrible métier ». Mais ce grand coupable est sans contredit le plus grand auteur dramatique de *son* temps.

M. Saint-Pol-Roux — A la veille de moi-même combattre pour le Drame, je désire m'abstenir (par prudence? par hypocrisie? entendez-le comme il vous plaira) touchant un prédécesseur (ne me faites pas dire précurseur) en qui, somme toute, il sied voir le lion de cette extraordinaire génération d'ânes que nous vîmes crever au Théâtre Libre, — et sans remords je passe le crachoir aux meilleurs de nos jeunes ratés pour qui l'aubaine est exceptionnelle et facile.

M. Albert Samain. — Je ne puis que sommairement vous répondre, n'étant que très imparfaitement documenté sur la question, ce qui reviendrait a dire que cette œuvre ne m'a jamais autrement sollicité. Vue d'ensemble, la combativité (la plus nerveuse d'ailleurs) m'y paraît tenir beaucoup plus de place que la réelle pensée. Toujours dans les formules de Dumas je trouve quelque chose d'impératif, d'absolu, de catégorique ; c'est un apôtre, dans lequel il y a surtout du chef d'escadron, qui, sanglé et botté, commande le devoir comme on commande une charge. Ne serait-ce point là, d'ailleurs, le secret de ses préoccupations de morale, les moralistes de cet ordre ayant pour caractéristique de procéder vis-à-vis de l'infinie complexité de la vie par coups d'autorité sommaire et sans réplique? Au fond, un homme, l'homme fort du Second Empire, apportant surtout au théâtre un merveilleux, un étincelant esprit de journal, et, par suite, faisant de ses personnages moins des êtres d'humanité que des mécaniques paradoxales — et d'un paradoxe parfois un peu éventé.

Il est vrai qu'on lui a souvent opposé Augier, et alors...

M. Robert Scheffer. — De Dumas fils, ce qui me plaisait, c'était sa chemise rouge et ses pantalons bleus dont nous entretinrent les gazettes. J'ai souvenance aussi d'un audacieux discours de lui à l'Académie, en présence de Leconte de Lisle. Il eut encore le mérite d'inaugurer la série des dynasties littéraires. Quant au reste, je me fie à M. Claretie, expert en sciences occultes, et qui l'a décrété : l'Initiateur. Mais, ajouterai-je que si la *Dame aux Camélias* monta jadis au firmament théâtral, comme

Du fond de l'Océan une étoile nouvelle,

la *Traviata* de feu Verdi fut avec incomparablement plus d'éclat la ménagère d'un art futur?

M. Emmanuel Signoret — Le théâtre ne peut avoir d'existence qu'en tant qu'œuvre d'art. Il appartient à la Musique et à la Poésie de se partager la scène. Au XIXe siècle la Musique dramatique s'est enrichie d'une œuvre de premier ordre : celle de Richard Wagner. En poésie, le théâtre seul de Gœthe égale ce théâtre et même le surpasse. Le XIXe siècle français n'a produit aucune grande œuvre théâtrale. Les *Burgraves* et *Axël* ne valent que par leurs beautés décoratives. Pourtant deux œuvres de cet ordre vivront, quoiqu'un peu frêles: c'est le théâtre de Musset et celui de Banville. Nous voilà bien loin de Racine et du grand âge tragique.

Quant à l'œuvre de Dumas, elle ne possède aucune qualité d'art et, comme document pour l'histoire des mœurs, ne vaut que médiocrement.

Peut-être une nouvelle forme dramatique s'élabore-t-elle. Sans nous en donner de parfaits modèles, Maeterlinck et Claudel nous la font souhaiter et nous en font entrevoir la possibilité. Je pense que les suprêmes drames devront essentiellement être écrits en vers. Néanmoins, avec *Pélléas* et *Tête d'Or* nous planons déjà bien au-dessus des développements misérables ou frivoles et sans vie de l'auteur de la *Dame aux Camélias*.

M. Paul Souchon. — M. Alexandre Dumas fils ignora l'art, il est juste que les artistes ignorent cet homme.

M. Robert de Souza. — Quelque comparaison qu'on ait pu établir entre lui et nos derniers grands morts, Taine et Renan, Alexandre Dumas fils ne fut pas un penseur : remuer les idées n'est pas les créer.

Quelque ingénieux, et fort, et passionné, et parfois hardi que soit son théâtre, Alexandre Dumas ne fut pas un grand dramaturge : le créateur de vie éternelle qui participant de son temps s'en désintéresse dans les temps en faveur de la Beauté. Il ne laissait point l'œuvre s'énoncer d'elle-même. Il masquait toujours de son corps la statue qu'il avait dressée.

C'est que moraliste ou dramaturge, il était surtout un agitateur, mais incomparable. Aussi fut-il, comme Voltaire, avec, il va sans dire, d'autres inquiétudes, une langue plus trouble mais plus chaude, autant d'es-

prit et plus de « pailletteries », un grand journaliste.

Cette qualité ne doit pas priver sa mémoire de notre reconnaissance et parfois de notre admiration, car il eut le respect et souvent la science de son art. Et quelque habileté que, pour son époque, il dût mettre dans les tourments courts des soucis contingents, il fit avancer des idées libres. Alexandre Dumas contribua ainsi, en dépit de férocités transitoires, à un élargissement plus humain de la morale : ce ne fut point un rôle inférieur.

M. Jean de Tinan. — Je pense que la mort d'Alexandre Dumas est une perte immense pour les lettres françaises. Il ne me semble guère contestable qu'il ait eu, au plus haut point, quelques-unes des qualités de l'auteur dramatique : le choix heureux et actuel des sujets de thèse, le mouvement, sinon toujours la logicité, dans la menée de l'intrigue, l'esprit dans le dialogue. Pour ma part, je lui sais surtout gré d'avoir « vulgarisé », par son influence, certaines façons de penser et une certaine indulgence souriante, élégante et émue : il me plait, parmi les causeries habituelles, de les retrouver chez des interlocuteurs qui sûrement, livrés à eux-mêmes, n'auraient pu fournir que des opinions tout à fait quelconques. Dumas aura beaucoup contribué à faire admettre l'emploi du paradoxe, que je considère comme un *instrument* plus précieux et moins dangereux que l'on ne le dit.

Comme écrivain, je ne puis faire une critique en trois lignes qu'en déclarant que j'ai chaque été un plaisir que j'escompte à relire quelques-uns de ses volumes.

M. Pierre Valin. — Tandis que M. Sardou s'est généralement tenu à quelques degrés au-dessous, Dumas fils s'est parfois elevé a un degré au-dessus de la médiocrité. La construction de ses drames n'est pas artificielle; l'action s'y développe d'elle-même, et l'on n'y sent pas, comme dans les pièces à la Scribe, la volonté de l'auteur déranger le mouvement, changer les conséquences logiques des faits. Quelques-uns de ses caractères sont vrais; d'autres sont forgés à plaisir; aucun ne cesse d'être bourgeois, si paradoxal que l'ait voulu le dramatiste.

Quant â la portée philosophique ou morale... on en peut trouver aussi aux *Deux Orphelines* et à *Roger la Honte*. Je croirais plutôt à la portée immorale des ouvrages de M. Dumas. Cet écrivain avait d'ailleurs du

talent, du tempérament. Il avait même de l'esprit; ne dit-il pas : « Il n'y a ici ni Molière, ni Bourdaloue? » Mais les ours bienveillants qui le veulent à la fois Molière et Bourdaloue ne le pouvaient comprendre.

Après tout, mon jugement est peut-être un peu téméraire, car je ne connais pas l'œuvre entière de M. Dumas fils.

M. Alfred Vallette. — *La Dame aux Camélias*, lu très jeune, m'a impressionné de même façon que *Manon, Sous les Tilleuls, Les Confessions d'un Enfant du Siècle*. Des préfaces et des lettres, au hasard de leur publication dans les journaux, ne m'ont guère montré qu'un logicien et un homme d'esprit. Je n'ai jamais lu ni désiré lire le Théâtre, mais j'ai encore dans l'oreille les redondantes tirades du *Fils naturel*, et, il n'y a pas trois ans, j'ai vu jouer de Dumas une pièce dont je n'arrive à me rappeler ni une scène, ni le titre...

M. Emile Verhaeren. — Ce qui empêche M. Dumas fils d'être un maître au théâtre, c'est son esprit. Sur la scène, on écoute le polémiste brillant, parfois le pamphlétaire. Ses personnages aiment les batailles parlées, avec des coquetteries de mots et de pointes, en vrais d'Artagnans de salon. D'où un style de verve qui tiendrait admirablement dans le journal ou la brochure.

Les vrais dramaturges, les *grands écrivains* tragiques ou comiques, sont beaucoup plus simples, beaucoup moins artificiels, beaucoup plus profonds. Ils aiment uniquement la vie montrée toute nue ou voilée de symbole et de légende. Dumas fils a fait un théâtre pour Paris, mais non pas pour l'humanité. Sa logique souple, jolie, amplifiée en tirades, fait songer aux ressorts précis et élargis d'une crinoline bien faite. Mode de Second Empire!

M. Francis Vielé-Griffin. — je n'ai pas lu les œuvres complètes d'Alexandre Dumas fils; mais loin de moi la prétention de nier, par cet aveu (que vous réclamez!) de ma paresse de lecteur, les qualités de moraliste et, sans doute, de dramaturge de l'auteur qui vient de mourir.

On me dit : « La transition paraît géographique de Dumas à Ibsen, encyclopédistes l'un et l'autre, et nier l'intérêt de celui-là revient à contester la valeur de celui-ci. »

Soit; mais ne serait-il pas curieux qu'à s'hypnotiser devant l'étoile polaire, on en fût arrivé à *perdre le nord?*

M. Pierre Veber — Chaque fois que j'ai vu représenter une pièce de Dumas, j'ai pensé qu'elle devait gagner à la lecture ; chaque fois que j'ai lu une pièce de Dumas, j'ai pensé qu'elle devait gagner à la représentation.

✶

MORALITÉ

Les écrivains qui ont répondu à notre enquête sont tous jeunes, ou restés tels par leurs fréquentations littéraires. Intellectuels ou amateurs décidés des choses de l'intelligence et des formes nouvelles de l'art, ils ont évidemment montré la sincérité de celui qui dit « son opinion » et non « une opinion », — ce qui est bon, parfois, car la discrétion est une vertu.

Cette opinion est souvent négative. On peut même juger qu'elle est presque unanimement négative : plusieurs n'ont pas lu ; les autres ne paraissent avoir lu que fragmentairement et n'avoir gardé d'une lecture de hasard que des impressions fort vagues. En somme, les jeunes gens ont surtout lu d'Alexandre Dumas fils les anecdotes que sur lui narrèrent les dociles journaux. C'est caractéristique, au moins d'une phase et d'une tendance.

Il y a des appréciations motivées ; la plupart sont cruelles, dédaigneuses à l'excès ; toutes sont sévères, même quand elles paraissent favorables, car jamais on ne le proclame un absolu créateur dramatique ; au sommet du cône tronqué des enthousiasmes, il se crie que Dumas n'est excellent que par comparaison, supérieur à Augier, supérieur à Sardou.

Si on lui dénie le haut style et la poésie de l'Idée, on accorde fréquemment qu'il fut un moraliste, au moins d'intention ; mais ceci tourne encore contre lui, car on lui reproche de n'avoir inventé que d'artificiels personnages, fabriqués en vue de thèses. Quelques-uns louent sa hardiesse ; d'autres son ingéniosité ; d'autres sa tenue dans la vie.

Voici le plus grand éloge : qu'il aurait été le maître d'Ibsen. Si cette note était autre chose qu'un résumé, je dirais : oui, pour la partie caduque de l'œuvre d'Ibsen ; mais si Ibsen est un grand poète, Dumas est-il le maître du grand poète ?

Il semble que, photographiées au gyroscope, les quatre-vingt-une lettres donneraient ce négatif :

Alexandre Dumas fils n'est pas un grand écrivain.

REMY DE GOURMONT.

CHANT MARIN

O rivage antique des mers, où la fleur tendre
Et pourtant immortelle : l'écume a laissé
Ses calices neigeux, ce soir, je vais descendre
Vers ton rêve immuable avec mon cœur lassé.

Le sable de la grève à mes pieds fait entendre
Une chanson qui coule et meurt quand j'ai passé,
Et cet îlot, dans le lointain, paraît m'attendre,
Assoupi sous la nuit, vaporeux et bercé.

L'onde du large accourt contre le roc sonore,
L'esprit des eaux soumis aux astres de la nuit,
Tour à tour lit du soir et trône de l'aurore,
Souffle jusqu'à la grève et mon visage luit.

J'entends venir à moi de frémissants appels :
Est-ce la plainte de la vague sous la brise
Ou le flot des espoirs douloureux et mortels
Qui gronde dans mon cœur, se déroule et se brise ?

Pénetre-moi, clarté des vagues, transparence
De l'univers invisible des sels, feu pur
Où le rayonnement des soleils se condense,
Où s'épaissit le cœur splendide de l'azur !

Emporte mes regards au sein des paysages,
Que la couleur du ciel invente à l'horizon
Forêts en flammes et cavernes de nuages,
Reflets d'or que la vague engloutit d'un frisson !

La vision continuelle de la mer
Et la paix qui descend des formes éternelles
Soulèveront mon âme aux régions de l'air
Où les aubes n'ont plus les ombres derriere elles !

PAUL SOUCHON.

L'ESCLAVAGE

(ROMAN[1])

QUATRIÈME PARTIE

LA MORT

I

OU CHRYSIS RESTE SEULE

« Tu es aimée des dieux, dit le vieux geôlier. Si moi, pauvre esclave, j'avais fait la centième partie de tes crimes, je me serais vu lier sur un chevalet, pendu par les pieds, déchiré de coups, écorché avec des pinces. On m'aurait versé du vinaigre dans les narines, on m'aurait chargé de briques jusqu'à m'étouffer, et si j'étais mort de douleur, mon corps nourrirait déjà les chacals des plaines brûlées. Mais toi qui as tout volé, tout tué, tout profané, on te réserve la ciguë douce et on te prête une bonne chambre dans l'intervalle. Dzeus me foudroie si je sais pourquoi. Tu dois connaître quelqu'un au palais.

— Donne-moi des figues, dit Chrysis. J'ai la bouche sèche. »

Le vieil esclave lui apporta dans une corbeille verte une douzaine de figues blettes à point.

Chrysis resta seule.

Elle s'assit et se releva, elle fit le tour de sa chambre, elle frappa les murs avec la paume de la main sans penser à quoi que ce fût. Elle déroula ses cheveux pour les rafraîchir, puis les renoua presque aussitôt.

(1) V. *Mercure de France*, nos 68, 69, 70, 71, 72.

On lui avait fait mettre un long vêtement de laine blanche. L'étoffe était chaude. Chrysis se sentit toute baignée de sueur. Elle étira les bras, bâilla, et s'accouda sur la haute fenêtre.

Au dehors, la lune éclatante luisait dans un ciel d'une pureté liquide, un ciel si pâle et si clair qu'on n'y voyait pas une étoile...

C'était par une semblable nuit que, sept ans auparavant, Chrysis avait quitté la terre de Genezareth.

Elle se rappela... Ils étaient cinq. C'étaient des vendeurs d'ivoire. Ils paraient des chevaux à longue queue avec des houppes bigarrées. Ils avaient abordé l'enfant au bord d'une citerne ronde...

Et avant cela, le lac bleuâtre, le ciel transparent, l'air léger du pays de Gâlil...

La maison était environnée de lins roses et de tamaris. Des câpriers épineux piquaient les doigts qui allaient saisir les phalènes... On croyait voir la couleur du vent dans les ondulations des fines graminées...

Les petites filles se baignaient dans un ruisseau limpide où l'on trouvait des coquillages rouges sous des touffes de lauriers en fleurs; et il y avait des fleurs sur l'eau et des fleurs dans toute la prairie et de grands lys sur les montagnes, et la ligne des montagnes était celle d'un jeune sein...

Chrysis ferma les yeux avec un faible sourire qui s'éteignit tout à coup. L'idée de la mort venait de la saisir. Et elle sentit qu'elle ne pourrait plus, jusqu'à la fin, cesser de penser.

« Ah! se dit-elle, qu'ai-je fait! Pourquoi ai-je rencontré cet homme? Pourquoi m'a-t-il écoutée? Pourquoi me suis-je laissée prendre, à mon tour? Pourquoi faut-il que, même maintenant, je ne regrette rien!

» Ne pas aimer ou ne pas vivre : voilà quel choix Dieu m'a donné. Qu'ai-je donc fait pour être punie? »

Et il lui revint à la mémoire des fragments de versets sacrés qu'elle avait entendu citer dans son

enfance. Depuis sept ans elle n'y pensait plus. Mais ils revenaient, l'un après l'autre, avec une précision implacable, s'appliquer à sa vie et lui prédire sa peine.

Elle murmura :

« Il est écrit :

Je me souviens de ton amour lorsque tu étais jeune...
Tu as dès longtemps brisé ton joug,
Rompu tes liens,
Et tu as dit : Je ne veux plus être esclave ;
Mais sous toute colline élevée
Et sous tout arbre vert
Tu t'es courbée comme une prostituée (1).

» Il est écrit :

Comment dirais-tu : Je ne suis point souillée.
Regarde tes pas dans la vallée,
Reconnais ce que tu as fait,
Chamelle vagabonde, ânesse sauvage,
Haletante et toujours en chaleur,
Qui t'aurait empêchée de satisfaire ton désir (2)?

» Il est écrit :

Elle a été courtisane en Egypte,
Elle s'est enflammée pour des impudiques
Dont le membre est comme celui des ânes
Et la semence comme celle des chevaux.
Tu t'es souvenue des crimes de ta jeunesse en Egypte,
Quand on pressait tes seins parce qu'ils étaient jeunes (3).

» Oh! s'écria-t-elle. C'est moi! c'est moi!

» Et il est écrit encore :

Tu t'es prostituée à de nombreux amants
Et tu reviendrais à moi! dit l'Eternel (4).

» Il est écrit :

J'irai après mes amants
Qui me donnent mon pain et mon eau
Et ma laine et mon lin
Et mon huile et mon vin (5).

---

(1) Jérémie. II. 2, 20.
(2) Jérémie. II. 23, 24.
(3) Ezéchiel. XXIII, 20, 21.
(4) Jérémie. III, 1.
(5) Osée. II. 7.

» Mais mon châtiment aussi est écrit!

Voici : J'excite contre toi tes amants.
Ils te jugeront selon leurs lois.
Ils te couperont le nez et les oreilles
Et ce qui reste de toi tombera par l'épée (1).

» Et encore :

C'en est fait : elle est mise à nu, elle est emmenée.
Ses servantes gémissent comme des colombes
Et se frappent la poitrine (2).

» Mais sait-on ce que dit l'Ecriture? ajouta-t-elle pour se consoler. N'est-il pas écrit ailleurs :

Je ne punirai pas vos filles parce qu'elles se prostituent (3).

» Et ailleurs, l'Ecriture ne conseille-t-elle pas :

Va, mange et bois, car dès longtemps Dieu te fait réussir. Qu'en tout temps tes vêtements soient blancs et que l'huile parfumée ne manque pas sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, pendant tous les jours de ta vie de vanité que Dieu t'a donnés sous le soleil, car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts, où tu vas » (4).

Elle eut un frémissement, et se répéta à voix basse :

» Car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts, *où tu vas.*

. . . .

» La lumière est douce. Ah! qu'il est agréable de voir le soleil (5)!

» Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie, marche dans les voies de ton cœur et selon les visions de tes yeux, avant que tu ne t'en ailles vers ta demeure éternelle et que les pleureurs parcourent la rue; avant que la corde d'argent se rompe, que la lampe d'or se brise, que la cruche se casse sur la fontaine, et que la roue casse au puits, avant que la poussière retourne à la terre, d'où elle a été tirée » (6).

Avec un nouveau frisson elle se redit plus lentement :

(1) Ezéchiel. XXIII, 22-25.
(2) Nahum. III. 8.
(3) Osée. IV. 14.
(4) Ecclésiaste. IX. 7-10.
(5) Id. XI. 7.
(6) Id. XII. 1-8-9.

« ... Avant que la poussière retourne à la terre, d'où elle a été tirée. »

Et comme elle se prenait la tête dans les mains comme pour réprimer sa pensée, elle sentit tout à coup, sans l'avoir voulu, la forme mortuaire de son crâne à travers la peau vivante : les tempes vides, les orbites énormes, le nez camard sous le cartilage et les maxillaires en saillie.

Avec une lucidité effrayante, elle eut la vision de son cadavre et elle fit traîner ses mains sur son corps pour aller jusqu'au fond de cette idée si simple, qui jusqu'ici ne lui était pas venue, — qu'elle portait *son squelette en elle,* que ce n'était pas un résultat de la mort, une métamorphose, un aboutissement, mais une chose que l'on promène, un spectre inséparable de la forme humaine, — et que la charpente de la vie est déjà le symbole du tombeau.

La porte s'ouvrit avec calme et Démétrios entra.

II

OU LA POUSSIÈRE RETOURNE A LA TERRE D'OU ELLE A ÉTÉ TIRÉE.

« Démétrios ! » s'écria-t-elle.

Et elle se précipita...

Mais après avoir soigneusement refermé la serrure de bois, le jeune homme n'avait plus bougé. et il gardait dans le regard une tranquillité si profonde que Chrysis en fut soudainement glacée.

Elle espérait un élan, un mouvement des bras. des lèvres, quelque chose, une main tendue !...

Démétrios ne bougea pas.

Il attendit quelque temps en silence, avec une correction parfaite, comme s'il voulait établir clairement sa disponibilité.

Puis, voyant qu'on ne lui demandait rien, il fit quatre pas jusqu'à la fenêtre et s'adossa dans l'ouverture en regardant le jour se lever.

Chrysis s'était assise sur le lit très bas, le regard fixe et presque abruti.

Alors Démétrios se mit à penser.

« Il vaut mieux, se dit-il, qu'il en soit ainsi. De tels jeux au moment de la mort seraient en somme assez lugubres. J'admire seulement qu'elle n'en ait pas eu, dès le début, le pressentiment, et qu'elle m'ait accueilli avec cet enthousiasme. Pour moi, c'est une aventure terminée. Je regrette un peu qu'elle m'ait surpris, car, à tout prendre, si l'ambition de cette fille a donné au peuple d'Alexandrie des émotions salutaires, il n'en est pas moins vrai quelle a causé la mort de plusieurs jolies femmes, ce qui est toujours déplorable. Tels sont les effets de la passion. La volupté sans pensée, ou le contraire, l'idée sans jouissance, n'ont pas de ces funestes suites. Il faut avoir beaucoup de maîtresses, mais se garder, avec l'aide des dieux, d'oublier que les bouches se ressemblent. »

Ayant ainsi résumé par un audacieux aphorisme ses impressions du moment, il reprit avec aisance le cours de ses idées normales.

Il se rappela vaguement une invitation à dîner qu'il avait acceptée pour la veille puis oubliée dans le tourbillon des événements, et il se promit de s'excuser.

Puis il réfléchit sur la question de savoir s'il devait mettre en vente son esclave tailleur, vieillard qui restait attaché aux traditions de coupe du règne précédent et ne réussisait qu'imparfaitement les plis à godets des nouvelles tuniques.

Il avait même l'esprit si libre qu'il dessina sur le mur avec la pointe de son ébauchoir une étude hâtive pour son groupe de *Zagreus et les Titans*, une variante qui modifiait le mouvement du bras droit chez le principal personnage.

A peine était-elle achevée, qu'on frappa doucement à la porte.

Démétrios ouvrit sans hâte. Le vieil exécuteur entra, suivi de deux hoplites casqués.

« J'apporte la petite coupe », dit-il avec un sourire obséquieux à l'adresse de l'amant royal.

Démétrios garda le silence.

Chrysis égarée leva la tête.

« Allons, ma fille, reprit le geôlier. C'est le moment. La ciguë est toute broyée. Il n'y a plus vraiment qu'à la prendre. N'aie pas peur. On ne souffre point. »

Chrysis regarda Démétrios, qui ne détourna pas les yeux mais les laissa sans expression.

Ne cessant pas de fixer sur lui ses larges prunelles noires entourées de lumière verte, Chrysis tendit la main à droite, prit la coupe, et lentement la porta à sa bouche.

Elle y trempa les lèvres. L'amertume du poison et aussi les douleurs de l'empoisonnement avaient été tempérées par un narcotique miellé.

Elle but la moitié de la coupe, puis, soit qu'elle eût vu faire ce geste au théâtre, dans le *Thyestès* d'Agathon, soit qu'il fût vraiment issu d'un sentiment spontané, elle tendit le reste à Démétrios... Mais le jeune homme déclina de la main cette proposition inacceptable.

Alors la Galiléenne prit la fin du breuvage jusqu'à la purée verte qui demeura au fond. Et il lui vint aux joues un sourire déchirant où il y avait bien un peu de mépris.

« Que faut-il faire? dit-elle au geôlier.

— Promène-toi dans la chambre, ma fille, jusqu'à ce que tu sentes tes jambes lourdes. Alors tu te coucheras sur le dos, et le poison agira tout seul. »

Chrysis marcha jusqu'à la fenêtre, appuya sa main sur le mur, sa tempe sur sa main, et jeta sur l'aurore violette un dernier regard de jeunesse perdue.

« Il est écrit :

La lumière est douce... »

Elle resta ainsi, debout, tant que ses jambes purent la soutenir. Les hoplites furent obligés de la porter sur le lit quand elle fit signe qu'elle chancelait.

Là, le vieillard disposa les plis blancs de la robe

le long des membres allongés. Puis il lui toucha les pieds et lui demanda :

« As-tu senti? »

Elle répondit :

« Non. »

Il lui toucha encore les genoux et lui demanda :

« As-tu senti? »

Elle fit signe que non, mais subitement, d'un mouvement de bouche et d'épaules, car ses mains mêmes étaient mortes, elle se souleva vers Démétrios... Lui, plus simplement, lui baisa les doigts.

Et elle expira.

Alors l'exécuteur ramena sur le visage les plis supérieurs du vêtement, et l'un des soldats assistants, supposant qu'un passé plus tendre avait un jour réuni ce jeune homme et cette jeune femme, trancha du bout de son épée l'extrême boucle de chevelure sur les dalles.

Démetrios prit cela dans sa main, et, en vérité, c'était Chrysis tout entière, l'or survivant de sa beauté, le prétexte même de son nom...

Il prit la mèche tiède entre le pouce et les doigts, l'éparpilla lentement, peu à peu, et sous la semelle de sa chaussure il la mêla dans la poussière.

III

CHRYSIS IMMORTELLE

Quand Démétrios se retrouva seul dans son atelier rouge encombré de marbres, de maquettes, de chevalets et d'échafaudages, il voulut se remettre au travail.

Le ciseau dans la main gauche et le maillet au poing droit, il reprit, mais sans ardeur, une ébauche interrompue. C'était l'encolure d'un cheval gigantesque destiné au temple de Poseidôn. Sous la crinière coupée en brosse, la peau du cou, plissée par un mouvement violent de la tête, s'incurvait géométriquement comme une vasque marine onduleuse.

Trois jours auparavant, le détail de cette musculature excessive concentrait dans l'esprit

de Démétrios tout l'intérêt de la vie quotidienne; mais le matin de la mort de Chrysis l'aspect des choses sembla changé. Moins calme qu'il ne voulait l'être, Démétrios n'arrivait pas à fixer sa pensée occupée ailleurs. Une sorte de voile insoulevable s'interposait entre le marbre et lui. Il jeta son maillet et se mit à marcher le long des piédestaux poudreux.

Le temps passa. Le carré de lumière sur le sol se déplaça insensiblement. Démétrios ne retrouva point son égalité d'esprit.

Il sortit de l'atelier, traversa la cour, appela une esclave et lui dit :

« Prépare la piscine et les aromates. Tu me parfumeras après m'avoir baigné, tu me donneras mes vêtements blancs et tu allumeras les cassolettes rondes. »

Quand il eut achevé sa toilette, il fit venir deux autres esclaves :

« Allez, dit-il, à la prison de la Reine; remettez au geôlier cette motte de terre glaise et faites-la lui porter dans la chambre où est morte la courtisane Chrysis. Si le corps n'est pas jeté déjà dans la basse-fosse, vous direz qu'on s'abstienne de rien exécuter avant que je n'en aie donné l'ordre. Courez en avant. Allez. »

Il mit un ébauchoir dans le pli de sa ceinture et ouvrit la porte principale sur l'avenue déserte du Drôme...

Soudain il s'arrêta sur le seuil, stupéfié par la lumière inouïe des midis de la terre africaine.

La rue devait être blanche et les maisons blanches aussi, mais la flamme du soleil perpendiculaire lavait les surfaces éclatantes avec une telle furie de reflets, que les murs de chaux et les dalles réverbéraient à la fois des incandescences prodigieuses de bleu d'ombre, de rouge et de vert, d'ocre brutal et d'hyacinthe. De grandes couleurs frémissantes semblaient se déplacer dans l'air et ne couvrir que par transparence l'ondoiement des façades rugueuses. Les lignes elles-mêmes se déformaient

derrière cet éblouissement; la muraille droite de la rue s'arrondissait dans le vague, flottait comme une toile, et à certains endroits devenait *invisible.* Un chien couché près d'une borne était réellement cramoisi.

Confondu d'admiration, Démétrios vit dans ce spectacle un symbole de sa nouvelle existence. Assez longtemps il avait vécu dans la nuit solitaire, dans le silence et dans la paix. Assez longtemps il avait pris pour lumière le clair de lune, et pour idéal la ligne nonchalante d'un mouvement trop délicat. Son œuvre n'était pas virile. Sur la peau de ses statues il y avait un frisson glacé.

Pendant l'aventure tragique qui venait de bouleverser son intelligence, il avait senti pour la première fois le grand souffle de la vie enfler sa poitrine. S'il redoutait une seconde épreuve, si, sorti victorieux de la lutte, il se jurait avant toutes choses de ne plus s'exposer à fléchir sa belle attitude prise en face d'autrui, du moins venait-il de còmprendre que cela seul vaut la peine d'être imaginé, qui atteint par le marbre, la couleur ou la phrase, une des profondeurs de l'émotion humaine, — et que la beauté formelle n'est qu'une matière indécise, susceptible d'être toujours, par l'expression de la douleur ou de la joie, transfigurée.

Démétrios achevait ainsi la suite de ses pensées quand il arriva devant la porte de la prison criminelle.

Ses deux esclaves l'attendaient là.

« Nous avons porté la motte de terre rouge, dirent-ils. Le corps est sur le lit. On n'y a pas touché. Le geôlier te salue et se recommande à toi. »

Le jeune homme entra en silence, suivit le long couloir, monta quelques marches et pénétra dans la chambre de la morte, où il s'enferma soigneusement.

Le cadavre était étendu la tête basse et couverte

d'un voile, les mains allongées, les pieds réunis. Les doigts étaient chargés de bagues ; deux periscelis d'argent s'enroulaient sur les chevilles pâles et les ongles de chaque orteilétaient encore rouges de poudre.

Démétrios porta la main au voila afin de le relever; mais à peine l'avait-il saisi qu'une douzaine de mouches rapides s'échappèrent de l'ouverture.

Il eut un frisson jusqu'aux pieds... Pourtant il écarta le tissu de laine blanche, et le plissa autour des cheveux.

Le visage de Chrysis s'était éclairé peu à peu de cette expression éternelle que la mort dispense aux paupières et aux chevelures des cadavres. Dans la blancheur bleuâtre des joues, quelques veinules azurées donnaient à la tête immobile une apparence de marbre froid. Les narines diaphanes s'ouvraient au dessus des lèvres fines. La fragilité des oreilles avait quelque chose d'immatériel. Jamais, dans aucune lumière, pas même celle de son rêve, Démétrios n'avait vu cette beauté plus qu'humaine et ce rayonnement de la peau qui s'éteint.

Et alors il se rappelle les paroles dites par Chrysis pendant leur première entrevue : « Tu ne connais que mon visage. Tu ne sais pas comme je suis belle! » Une émotion intense l'étouffe subitement. Il veut connaître enfin. Il le peut.

De ses trois jours de passion, il veut garder un souvenir qui durera plus que lui-même, — mettre à nu l'admirable corps, le poser comme un modèle dans l'attitude violente où il l'a vu en songe, et créer d'après le cadavre la statue de la Vie Immortelle.

Il détache l'agrafe et le nœud. Il ouvre l'étoffe. Le corps pèse. Il le soulève. La tête se renverse en arrière. Les seins tremblent. Les bras s'affaissent. Il tire la robe tout entière et la jette au milieu de la chambre. Lourdement, le corps retombe.

De ses deux mains sous les aisselles fraîches, Démétrios fait glisser la morte jusqu'au haut du lit. Il tourne la tête sur la joue gauche, rassemble et répand la chevelure splendidement sous le dos couché. Puis il relève le bras droit, plie l'avant-bras au dessus du front, fait crisper les doigts encore mous sur le coin d'un coussin obèse : deux lignes musculaires admirables, descendant de l'oreille et du coude, viennent s'unir sous le sein droit qu'elles portent comme un fruit.

Ensuite il dispose les jambes, l'une étendue roidement de côté, l'autre le genou dressé et le talon touchant la croupe. Il rectifie quelques détails, plie la taille à gauche, allonge le pied droit. Et il enlève les bracelets avec les bagues et les colliers, afin de ne pas troubler par une seule dissonance l'harmonie pure et complète de la nudité féminine.

Le modèle a pris la pose.

Démétrios jette sur la table la motte d'argile humide qu'il a fait porter là. Il la presse, il la pétrit, il l'allonge selon la forme humaine : une sorte de monstre barbare naît de ses doigts ardents : il regarde.

L'immuable cadavre conserve sa position passionnée. Mais un mince filet de sang sort de la narine droite, coule sur la lèvre, et tombe goutte à goutte, sous la bouche entr'ouverte.

Démétrios continue. La maquette s'anime, se précise, prend vie. Un prodigieux bras gauche s'arrondit au dessus du corps comme s'il étreignait quelqu'un. Les muscles de la cuisse s'accusent violemment. Les orteils se recroquevillent.

... Quand la nuit monta de la terre et obscurcit la chambre basse, Démétrios avait achevé la statue.

Il fit porter par quatre esclaves l'ébauche dans son atelier. Dès le soir même, à la lueur des lampes, il fit dégrossir un bloc de Paros, et un an après cette journée il travaillait encore au marbre.

IV

LA PITIÉ

« Geôlier, ouvre-nous ! Geôlier, ouvre-nous ! »

Rhodis et Myrtocleia frappaient à la porte fermée.

Et la porte s'entr'ouvrit.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Voir notre amie, dit Myrto. Voir Chrysis, la pauvre Chrysis qui est morte ce matin.

— Ce n'est pas permis, allez-vous-en !

— Oh ! laisse-nous, laisse-nous entrer. On ne le saura pas. Nous ne le dirons pas. C'était notre amie, laisse-nous la revoir. Nous sortirons vite. Nous ne ferons pas de bruit.

— Et si je suis pris, mes petites filles ? Si je suis puni à cause de vous ? Ce n'est pas vous qui paierez l'amende.

— Tu ne seras pas pris. Tu es seul ici. Il n'y a pas d'autres condamnés. Tu as renvoyé les soldats. Nous savons tout cela. Laisse-nous entrer.

— Enfin ! Ne restez pas longtemps. Voici la clef. C'est la troisième porte. Prévenez-moi quand vous partirez. Il est tard et je voudrais me coucher. »

Le bon vieux leur remit une clef de fer battu qui pendait à sa ceinture, et les deux petites vierges coururent aussitôt, sur leurs sandales silencieuses (1), à travers les couloirs obscurs.

Au moment où la grande clef pénétra dans la serrure, Rhodis arrêta la main de son amie :

« Je ne sais pas si j'oserai la voir, dit-elle. Je l'aimais bien, Myrto... J'ai peur... Entre la première, veux-tu ? »

Myrtocleia poussa la porte ; mais dès qu'elle eût jeté les yeux dans la chambre, elle cria :

(1) Est-il nécessaire de rappeler au lecteur que la peine de l'emprisonnement n'était pas appliquée dans l'Egypte grecque ? Une petite maison sans barreaux servait à loger les condamnés à mort, et n'était l'objet d'aucune surveillance dans l'intervalle des exécutions.

« N'entre pas, Rhodis. Attends-moi ici.

— Oh! qu'y a-t-il? Tu as peur aussi... Qu'y a-t-il sur le lit? Est-ce qu'elle n'est pas morte?

— Si. Attends-moi... Je te dirai... Reste dans le couloir et ne regarde pas. »

Le corps était demeuré dans l'attitude délirante que Démétrios avait composée pour en faire la Statue de la Vie Immortelle. Mais les transports de l'extrême joie touchent aux convulsions de l'extrême douleur, et Myrtocleia se demandait quelles souffrances atroces, quel martyre, quels déchirements d'agonie avaient ainsi bouleversé le cadavre.

Sur la pointe des pieds, elle s'approcha du lit.

Le filet de sang continuait à couler de la narine diaphane. La peau du corps était parfaitement blanche; les bouts pâles des seins étaient rentrés comme des nombrils délicats; pas un reflet rose n'avivait l'éphémère statue couchée, mais quelques taches couleur d'émeraude qui teintaient doucement le ventre lisse signifiaient que des millions de vies nouvelles germaient de la chair à peine refroidie et demandaient à *succéder*.

Myrtocleia prit le bras mort et l'abaissa le long des hanches. Elle voulut aussi allonger la jambe gauche; mais le genou était presque bloqué et elle ne réussit pas à l'étendre complètement.

« Rhodis, dit-elle d'une voix trouble. Viens. Tu peux entrer, maintenant. »

L'enfant tremblante pénétra dans la chambre. Ses traits se tirèrent, ses yeux s'ouvrirent...

Dès qu'elles se sentirent deux elles éclatèrent en sanglots, dans les bras l'une de l'autre, indéfiniment.

« La pauvre Chrysis! la pauvre Chrysis! » répétait l'enfant.

Elles s'embrassaient sur la joue avec une tendresse désespérée où il n'y avait plus rien de sensuel, et le goût des larmes mettait sur leurs lèvres toute l'amertume de leurs petites âmes transies.

Elles pleuraient, elles pleuraient, elles se regardaient avec douleur et parfois elles parlaient toutes les deux ensemble, d'une voix enrouée, déchirante, où les mots s'achevaient en sanglots.

« Nous l'aimions tant! Ce n'était pas une amie pour nous, pas une amie, c'était comme une mère très jeune, une petite mère entre nous deux… »

Et Myrto, entraînant Rhodis près de la morte, dit à voix basse :

« Embrasse-la. »

Elles se penchèrent toutes les deux, et posèrent les mains sur le lit, et, avec de nouveaux sanglots, touchèrent de leurs lèvres le front glacé.

Et Myrto prit la tête entre ses deux mains qui s'enfonçaient dans la chevelure et elle lui parla ainsi :

« Chrysis, ma Chrysis, toi qui étais la plus belle et la plus adorée des femmes, toi si semblable à la déesse que le peuple t'a prise pour elle, où es-tu, maintenant, qu'a-t-on fait de toi? Tu vivais pour donner la joie bienfaisante. Il n'y a jamais eu de fruit plus doux que ta bouche, ni de lumière plus claire que tes yeux; ta peau était une robe glorieuse que tu ne voulais pas voiler; la volupté y flottait comme une odeur perpétuelle; et quand tu dénouais ta chevelure, tous les désirs s'en échappaient, et quand tu refermais tes bras nus on priait les dieux pour mourir. »

Accroupie sur le sol, Rhodis sanglotait.

« Chrysis, ma Chrysis, poursuivit Myrtocleia, hier encore tu étais vivante, et jeune, espérant de longs jours, et maintenant voici que tu es morte, et rien au monde ne peut plus faire que tu nous dises une parole. Tu as fermé les yeux, nous n'étions pas là. Tu as souffert et tu n'as pas su que nous pleurions pour toi derrière les murailles. Tu as cherché du regard quelqu'un en mourant et tes yeux n'ont pas rencontré nos yeux chargés de deuil et de pitié. »

La joueuse de flûte pleurait toujours. La chanteuse la prit par la main.

« Chrysis, ma Chrysis, tu nous avais dit qu'un jour, grâce à toi, nous nous marierions. Notre union se fait dans les larmes et ce sont de tristes fiançailles que celles de Rhodis et de Myrtocleia. Mais la douleur plus que l'amour réunit deux mains serrées. Celles-là ne se quitteront jamais, qui ont une fois pleuré ensemble. Nous allons porter en terre ton corps chéri, Chrysidion, et nous couperons toutes les deux nos chevelures sur la tombe. »

Dans une couverture du lit, elle enveloppa le beau cadavre ; puis elle dit à Rhodis :

« Aide-moi ».

Elles la soulevèrent doucement ; mais le fardeau était lourd pour les petites musiciennes et elles le posèrent sur le sol une première fois.

« Otons nos sandales, dit Myrto. Marchons pieds nus dans les couloirs. Le geôlier a dû s'endormir... Si nous ne le réveillons pas, nous passerons, mais s'il nous voit faire il nous empêchera... Pour demain, cela n'importe pas : quand il verra le lit vide, il dira aux soldats de la reine qu'il a jeté le corps dans la basse-fosse, comme la loi le veut. Ne craignons rien, Rhodé... Mets tes sandales comme moi, dans ta ceinture. Et viens. Prends le corps sous les genoux. Laisse passer les pieds en arrière. Marche sans bruit, lentement, lentement... »

V

LA PIÉTÉ

Après le tournant de la deuxième rue, elles posèrent le corps une seconde fois pour remettre leurs sandales. Les pieds de Rhodis, trop délicats pour marcher nus, s'étaient écorchés et saignaient.

La nuit était pleine de clarté. La ville était pleine de silence. Les ombres couleur de fer se découpaient carrément au milieu des rues, selon le profil des maisons.

Les petites vierges reprirent leur fardeau.

« Où allons-nous, dit l'enfant, où allons-nous la mettre en terre?

— Dans le cimetière d'Hermanubis. Il est toujours désert. Elle sera là en paix.

— Pauvre Chrysis! aurais-je pensé que le jour de sa fin je porterais son corps sans torches et sans char funèbre, secrètement, comme une chose volée. »

Puis toutes deux se mirent à parler avec volubilité comme si elles avaient peur du silence, côte à côte avec le cadavre. La dernière journée de la vie de Chrysis les comblait d'étonnement. D'où tenait-elle le miroir, le peigne, et le collier? Elle n'avait pu prendre elle-même les perles de la déesse : le temple était trop bien gardé pour qu'une courtisane pût y pénétrer. Alors quelqu'un avait agi pour elle? Mais qui? On ne lui connaissait pas d'amant parmi les stolistes commis à l'entretien de la statue divine. Et puis, si quelqu'un avait agi à sa place, pourquoi ne l'avait-elle pas dénoncé? Et, de toutes façons, pourquoi ces trois crimes? A quoi lui avaient-ils servi, sinon à la livrer au supplice? Une femme ne fait pas de ces folies sans but, à moins qu'elle ne soit amoureuse. Chrysis l'était donc? et de qui?

« Nous ne saurons jamais, conclut la joueuse de flûte. Elle a emporté son secret avec elle, et si même elle a un complice, ce n'est pas lui qui nous renseignera. »

Ici Rhodis, qui chancelait déjà depuis quelques instants, soupira :

« Je ne peux plus, Myrto, je ne peux plus porter. Je tomberais sur les genoux. Je suis brisée de fatigue et de chagrin. »

Myrtocleia la prit par le cou :

« Essaye encore, mon chéri. Il *faut* la porter. Il s'agit de sa vie souterraine. Si elle n'a pas de sépulture et pas d'obole dans la main, elle restera éternellement errante au bord du fleuve des enfers, et quand, à notre tour, Rhodis, nous dé-

cendrons chez les morts, elle nous reprochera notre impiété, et nous ne saurons que lui répondre. »

Mais l'enfant, dans une faiblesse, fondit en larmes sur son bras.

« Vite, vite, reprit Myrtocleia, voici qu'on vient du bout de la rue. Mets-toi devant le corps avec moi. Cachons-le derrière nos tuniques. Si on le voit, tout sera perdu... »

Elle s'interrompit.

« C'est Timon. Je le reconnais. Timon avec quatre femmes... Ah ! Dieux ! que va-t-il arriver ! Lui qui rit de tout il nous plaisantera... Mais non, reste ici, Rhodis, je vais lui parler. »

Et, prise d'une idée soudaine, elle courut dans la rue au-devant du petit groupe.

« Timon, dit-elle. (Et sa voix était pleine de prière). Timon, arrête-toi. Je te *supplie* de m'entendre. J'ai des paroles graves dans la bouche. Il faut que je les dise à toi seul.

— Ma pauvre petite, dit le jeune homme ; comme tu es émue ! Est-ce que tu as perdu le nœud de ton épaule, ou bien est-ce que ta poupée s'est cassé le nez en tombant ? Ce serait un événement tout à fait irréparable. »

La jeune fille lui jeta un regard douloureux ; mais déjà les quatre femmes, Philotis, Séso de Cnide, Callistion et Tryphera, s'impatientaient autour d'elle.

« Allons, petite sotte ! dit Tryphera, si tu as épuisé les tétons de ta nourrice, nous n'y pouvons rien, nous n'avons pas de lait. Il fait presque jour, tu devrais être couchée ; depuis quand les enfants flânent-ils sous la lune ?

— Sa nourrice ? dit Philotis. C'est Timon qu'elle veut nous prendre.

— Le fouet ! elle mérite le fouet ! »

Et Callistion, un bras sous la taille de Myrto, la souleva de terre en levant sa petite tunique rose.

Mais Séso s'interposa :

« Vous êtes folles, s'écria-t-elle. Myrto n'a ja-

mais connu d'homme. Si elle appelle Timon, ce n'est pas pour coucher. Laissez-la tranquille et qu'on en finisse !

— Voyons, dit Timon, que me veux-tu ? Viens par ici. Parle-moi à l'oreille. Est-ce que c'est vraiment important ?

— Le corps de Chrysis est là, dans la rue, dit la jeune fille encore tremblante. Nous le portons au cimetière, ma petite amie et moi; mais il est lourd et nous te demandons si tu veux bien nous aider... Ce ne sera pas long... Aussitôt après, tu pourras retrouver tes femmes... »

Timon eut un regard excellent :

« Pauvres filles ! Et moi qui riais ! Vous êtes meilleures que nous... Certainement je vous aiderai. Va rejoindre ton amie et attends-moi, je viens. »

Se retournant vers les quatre femmes :

« Allez chez moi, dit-il, par la rue des Potiers. J'y serai dans peu de temps. Ne me suivez pas. »

... Rhodis était toujours assise devant la tête du cadavre. Quand elle vit arriver Timon, elle supplia :

« Ne le dis pas ! Nous l'avons volée pour sauver son ombre. Garde notre secret, nous t'aimerons bien, Timon.

— Soyez rassurées », dit le jeune homme.

Il prit le corps sous les épaules et Myrto le prit sous les genoux, et il marchèrent en silence et Rhodis suivait, d'un petit pas chancelant.

Timon ne parlait point. Pour la seconde fois en deux jours, la passion humaine venait de lui enlever une des passagères de son lit, et il se demandait quelle extravagance emportait ainsi les esprits hors de la route enchantée qui mène au perpétuel bonheur.

« Ataraxie ! pensait-il, indifférence, quiétude, ô sérénité voluptueuse ! qui des hommes vous appréciera ! On s'agite, on lutte, on espère, quand une seule chose est précieuse : savoir tirer de

l'instant qui passe toutes les joies qu'il peut donner, et ne quitter son lit que le moins possible. »

Ils arrivèrent à la porte de la nécropole ruinée.

« Où la mettrons-nous? dit Myrto.

— Près du dieu.

— Où est la statue? Je ne suis jamais entrée ici. J'avais peur des tombes et des stèles. Je ne connais pas l'Hermanubis.

— Il doit être au centre du petit jardin. Cherchons-le. J'y suis venu autrefois quand j'étais enfant, en poursuivant une gazelle perdue. Prenons par l'allée des sycomores blancs. Nous ne pouvons manquer de le découvrir. »

Ils y parvinrent en effet.

Le petit jour mêlait à la lune ses violettes légères sur les marbres. Une vague et lointaine harmonie flottait dans les branches des cyprès. Le brùissement régulier des palmes, si semblable aux gouttelettes de la pluie tombante, donnait une illusion de fraîcheur.

Timon ouvrit avec effort une pierre rose enfoncée dans la terre. La sépulture etait creusée sous les mains du dieu funéraire, qui faisaient le geste de l'embaumeur. Elle avait dû contenir un cadavre, jadis, mais on ne trouva plus dans la fosse qu'une poussière brunâtre en monceau.

Le jeune homme y descendit jusqu'à la ceinture et tendit les bras en avant :

« Donne-la moi, dit-il à Myrto. Je vais la coucher tout au fond et nous refermerons la tombe... »

Mais Rhodis se jeta sur le corps :

« Non! ne l'enterrez pas si vite! je veux la revoir! Une dernière fois! Une dernière fois! Chrysis! ma pauvre Chrysis! Ah! l'horreur... Qu'est-elle devenue!.... »

Myrtocleia venait d'écarter la couverture roulée autour de la morte, et le visage était apparu si rapidement altéré que les deux jeunes filles reculèrent. Les joues s'étaient faites carrées, les paupières et les lèvres se gonflaient comme six bour-

relets blancs. Déjà il ne restait rien de cette beauté plus qu'humaine. Elles refermèrent le suaire épais; et Myrto glissa la main sous l'étoffe pour placer dans les doigts de Chrysis l'obole à Charon.

Alors, toutes les deux, secouées par des sanglots interminables, elles remirent aux bras de Timon le corps inerte qui pliait.

Mais quand Chrysis fut couchée au fond de la tombe sablonneuse, Timon rouvrit le linceul. Il assura l'obole de cuivre dans les phalanges relâchées, il soutint la tête avec une pierre plate, sur le corps il répandit depuis le front jusqu'aux genoux la longue chevelure d'ombre et d'or.

Puis il sortit de la fosse et les musiciennes à genoux devant l'ouverture béante se coupèrent l'une l'autre leurs jeunes cheveux, les mêlèrent en une seule gerbe qu'elles ensevelirent avec la morte...

Et elles poussèrent la pierre et tout fut fini.

FIN

22 Juillet 1892 — 9 Décembre 1895.

PIERRE LOUŸS.



PAULINE

OU

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR

(*Suite*[1])

IV

Odon dut s'avouer que, depuis la soirée de la veille, il n'avait fait que penser à Pauline.

« Quelle étrange femme ! Elle a eu l'air de goûter ce que je lui disais. Vraiment c'est la première fois que cela m'arrive : ouvrir ainsi mon cœur, parler sérieusement, presque philosophiquement, devant une femme que je n'avais, pour ainsi dire, jamais vue, dont j'ignorais le caractère et les idées ! D'habitude, je fais comme tous les hommes : j'offre les boîtes de bonbons de l'esprit, je déploie l'éventail du flirt. Faut-il croire qu'elle m'a inspiré ? Je me suis terriblement découvert : c'était plus fort que moi. »

Il alluma une cigarette et s'étendit sur un divan.

« D'où vient-elle ? Que fait-elle ? N'ai-je pas tort de lancer mon imagination sur cet inconnu d'où elle pourrait revenir trop imprégnée de désirs pour que je n'en souffre pas ? Ah ! les femmes ! comme elles sont décevantes, lorsqu'on les touche de près ! Mais celle-là me paraît être d'une race à part. Au moins, ce que j'ai éprouvé auprès d'elle diffère complètement de mes émotions ordinaires. Faut-il faire courir à mon cœur les risques d'une nouvelle aventure ? Ne vaut-il pas mieux qu'il jouisse du calme relatif qu'avec mille précautions

---

(1) V. *Mercure de France*, nº 72.

j'avais enfin réussi à lui rendre? Hélas! à peine instaurée, il faut que ma fragile tour d'ivoire s'écroule, comme un château de cartes, sous le souffle d'une femme! Car je sens bien que mon cœur est déjà pris. »

L'image de Pauline flottait devant ses yeux, et elle se précisait, se revêtait d'un charme grandissant, à mesure qu'il y fixait quelque détail de plus dont il se souvenait. C'était surtout le son de sa voix qu'il se rappelait avec un vrai délice, cette voix si joliment murmurante, si harmonieuse, qui l'avait remué si profondément. Il l'entendait encore lui dire :

— « La sympathie va toujours à l'amour, quoi qu'on fasse. »

« C'est qu'elle est spirituelle, continua-t-il à rêver, elle a une âme fine, originale, intelligente. Elle doit comprendre à merveille les raisonnements sur la vie, et cependant elle est fraîche comme une jeune fille et ses observations les plus inquiétantes ont encore la grâce de la candeur. Que je voudrais savoir le fin fond de son être, aborder d'intimes sujets en compagnie de cet esprit captivant et singulier! Que pense-t-elle vraiment de l'amour? A-t-elle aimé? Elle ne doit pas avoir fait de bien cruelles expériences, mais elle en a fait. Comme une femme est mystérieuse, quand on y songe! Il suffit de s'intéresser un instant à une femme, pour se trouver en présence d'un paquet de hiéroglyphes qu'il s'agit de déchiffrer. Me donnerai-je cette peine? Oh! oui, car ce séduisant sphinx m'attire par toutes les fibres réunies de mon cœur et de mon imagination. »

Il se leva, erra d'un coin à l'autre, rêvant toujours, à la fois joyeux et triste.

« C'est que j'en ai déjà aimé des femmes! J'ai déjà cherché des solutions d'énigmes qui n'existaient pas! J'ai déjà cru trouver des trésors, et, soulevant la pierre qui semblait les sceller, je n'ai découvert que le vide, des chiffons, de la verroterie ou du fumier. N'importe! L'amour même

déçu est encore de l'amour ; il y a une douceur jusque dans la lie de cette coupe fatale et enchanteresse. Se lancer à corps perdu dans la destinée est peut-être le meilleur moyen d'en moins souffrir. »

Il ouvrit un carton, où se trouvaient des portraits de femmes à l'aquarelle, des dessins, des photographies, des lettres dont beaucoup étaient jaunies par le temps. Il considéra ces choses où restaient accrochés tant de souvenirs.

« Celle-ci, c'est Anne, ma première maîtresse. J'avais vingt ans, à peine. Oh ! la première chair de femme à soi ! Quelles émotions charmantes ! Quels frissons extatiques ! Que de délices dans les moindres gestes féminins ! On est baigné de ravissement. Il semble que l'on soit un voyageur de génie qui découvrirait le paradis. Je garde très vives ces impressions de printemps. Qu'était Anne, en réalité ? Je n'en sais rien : je ne la vois qu'à travers ce mirage... Voici Gabrielle. Pauvre fille ! Elle m'aimait, je crois. Mais, à ce moment, je succombais à tant de sensualités diverses ! La curiosité, le plaisir me jetaient, pour une nuit ou deux, dans les bras des unes et des autres. C'était l'époque cruellement exubérante de la jeunesse. Et Gabrielle pleurait ; elle voulait me tenir par le cœur : c'était trop tôt pour moi. Pauvre Gabrielle ! J'en ai conçu plus tard quelques remords... Dolorès ! Rencontrée dans un voyage en Espagne. Ce fut celle-ci qui éduqua ma sensibilité. Oh ! je me passionnai d'elle. Quels yeux brûlants ! Quels embrassements magnétiques ! Un amour de feu qui dura deux mois. J'étais ensorcelé. Puis, tout à coup, des soupçons atroces me poignirent. Je découvris que je n'étais plus seul. Un rival ! Je connus la haine que ce mot peut enfanter. Les journées et les nuits tragiques commencèrent. J'épiai, je menaçai, je m'humiliai, je criai d'angoisse. Lâche jusqu'à songer au meurtre ou au suicide, brutal jusqu'à vouloir m'approprier par la force cette femme qui s'était éprise d'un

autre et me détestait maintenant, j'épuisai les tortures et les hontes de la jalousie. Est-il possible que je sois descendu si bas! Chaque fois que je revois cette figure d'ange déchu, belle comme les ténèbres, sauvage comme la tempête, j'ai pitié de moi-même; et cependant d'anciennes blessures se rouvrent et recommencent à saigner... Henriette! Eveline! Mortes toutes deux. Eveline avait une grâce d'enfant; Henriette se compliquait d'un grain de folie. Elles étaient jolies vraiment, mais bien superficielles... Et Thérèse, qu'est-elle devenue? La dernière fois que je l'ai aperçue, c'est au Bois, il y a trois ou quatre ans. Elle conduisait un élégant tilbury. Son groom anglais prenait à côté d'elle des airs insolents. Elle me fit un léger signe de tête : elle daignait se souvenir peut-être qu'elle m'avait aimé... J'ai presque peur de tourner ces images. Combien il y en a! Près d'une vingtaine! Que de vagues où mon cœur a été ballotté comme une coquille de noix! Oserais-je dire qu'il n'y a pas sombré? Voici Marcelle, cette éternelle coquette, qui faisait payer chaque baiser de mille coups d'épingle. Voici Mme de Willis. Jamais elle ne se donna. Est-ce à cela que je dois cette sérénité avec laquelle je conserve sa mémoire? Elle fut avant tout une consolatrice; nulle plus qu'elle ne sut l'art de verser le baume sur les plaies, de combler de douceur les trous béants creusés par les brûlures de l'existence. Je lui dois la reconnaissance du malade pour sa sœur de charité... Qui sont celles-ci? Dorothée, Mlle Symens... Non, assez, fermons cela : c'est inutile. »

L'impression qui se dégageait de ces ruines était décidément triste. Avoir vécu tout cela! Que tout cela ait été successivement présent et ait absorbé son cœur! Avait-il, au moins, été heureux? Oui, à de certains moments, il avait cru goûter le ciel; à d'autres, il avait mordu à l'enfer. En somme, rien ne lui était demeuré étranger en amour, et, parvenu à ce terme, il se demandait s'il était bien certain que l'amour existât.

« Comme la vie elle-même, songea-t-il : si on la discute, elle s'évanouit. Et cependant, il faut vivre. Il faut aimer aussi. »

Et Odon se reprit à penser à Pauline.

« Je la reverrai. »

La revoir lui était facile. Il pouvait la rencontrer soit chez sa sœur, la vicomtesse de Béhutin, soit chez les Sénéchal ou chez les Chandivier, avec lesquels il entretenait comme elle des relations. Il avait été absent deux ans : quoi de plus simple que de reparaître dans le monde ? Il pouvait enfin se rendre chez elle, à son jour de réception, puisqu'il lui avait été présenté et avait fait la connaissance de son mari. Il s'arrêta à ce dernier parti, qui lui parut le plus prompt.

« Maintenant, que se passera-t-il ? On est souvent désillusionné lorsqu'on revoit une femme, qui, une première fois, grâce peut-être à un ensemble de circonstances spéciales et qui ne se reproduiront pas, a causé une forte impression. Et puis, si je l'aime véritablement, comment mon amour sera-t-il reçu ? Est-elle une de ces femmes qui mettent leur tranquillité au-dessus de tout ? Craindrait-elle les risques de la passion ? Serait-elle trop sage pour exposer son cœur ? Je n'ai aucune donnée pour répondre, sinon que quelque chose de mystérieux s'est échangé entre nous, quelque chose que j'ai bien senti, et que j'ai senti qu'elle sentait !

Contre son habitude, il déjeuna chez lui. Il demanda les journaux et les parcourut d'un œil distrait. Puis il s'informa s'il n'était pas venu de lettres.

— Il n'en est venu qu'une, ce matin,

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas remise ?

— Je l'ai déposée sur la table à écrire, comme Monsieur me l'a recommandé, pour qu'il trouve son courrier immédiatement à son lever.

Sur la table à écrire se trouvait, en effet, une lettre à laquelle Odon n'avait pas pris garde. Elle était timbrée de la province. A peine eut-il jeté les

yeux sur la suscription, qu'il reconnut l'écriture et tressaillit. Il lui sembla qu'une couche d'eau glaciale tombait sur son cœur. Il lut :

« Monsieur de Rocrange,

» Au fond de la retraite où je vis depuis si longtemps confinée, je n'oublie ni mes devoirs, ni les droits que vous m'avez vous-même donnés sur vous. Nous avons été unis par l'Eglise ; vous m'avez juré fidélité, je vous ai juré fidélité : et si vous avez cru pouvoir en agir légèrement avec ce serment, je me considère toujours comme liée par lui. Jusqu'à ma mort, vous serez mon époux, et rien, à mes yeux, ne pourra vous priver de ce titre. Votre nom, Odon, revient souvent sur mes lèvres dans mes prières. Je supplie Dieu de daigner vous pardonner vos fautes comme je vous les pardonne. Vous m'avez gravement et longuement offensée : néanmoins je suis prête à vous ouvrir de nouveau mes bras. Revenez à de meilleurs sentiments, repentez-vous, manifestez un désir de reconciliation, et le scandale de notre séparation cessera. Car ce qu'il y a de terrible dans notre situation, c'est que nous sommes en état permanent de péché et que chaque jour qui s'écoule augmente la dette effroyable dont nous aurons à rendre compte. Je sais bien que vous seul l'avez voulu, que vous seul êtes coupable : mais, votre femme jusqu'au bout, je suis résolue à prendre ma part de la réprobation que vous encourez. O mon ami, songez à la douleur, à la honte dont votre conduite me charge ! Les remords sont pour moi, paraît-il : car si vous en éprouviez, vous ne me laisseriez pas l'initiative de cette tentative de rapprochement ; c'est vous qui reviendriez à moi, comme l'enfant prodigue est revenu à son père ; et vous ne seriez pas reçu avec moins de générosité. Rappelez-vous cette sainte parole, bien faite pour vous encourager, qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui s'amende que pour mille justes qui persévèrent. On me dit que vous êtes de retour d'un long voyage. L'absence est quelque-

fois une source de calme pour les âmes tourmentées. A-t-elle su réfréner le flot tumultueux de vos passions ? Alors que vous erriez sur la terre étrangère, de ville en ville et de pays en pays, avez-vous réfléchi à l'instabilité des choses humaines, avez-vous vu le néant de votre vie sans Dieu ? C'est dans cet espoir que je vous écris. Si cette lettre trouve quelque écho en vous, dites un mot : tout le passé sera oublié. Sinon, ne me répondez pas : laissez-moi seule à mon cilice.

» MARIE DE ROCRANGE. »

Odon rejeta la lettre avec humeur.

Elle tombait bien, vraiment, Mme de Rocrange !

Arraché aux rêveries qui l'avaient captivé toute la matinée, il en voulait à cette femme de venir ainsi interposer brusquement son ombre déplaisante entre lui et la vision lumineuse de Pauline.

Quel malencontreux souvenir que son mariage !

Voilà bientôt dix ans que, cédant aux instances de ses parents, aujourd'hui morts, de sa mère, surtout, qu'il adorait, il avait épousé sa cousine Marie de Rocrange, dont la beauté problématique menaçait de se flétrir, autrement, dans la paix de quelque couvent. Il ne l'avait jusque-là connue que comme une personne insignifiante, modeste, sans désirs et sans prétentions ; et persuadé qu'elle n'exigerait de lui le sacrifice d'aucune de ses libertés d'homme, il n'avait pas marqué trop de répugnance à déférer au vœu de sa famille et à la conduire sans amour à l'autel. Le mariage consommé, Odon s'aperçut de son erreur. Sa femme n'était rien moins que docile et disposée à s'effacer. Dès l'abord, elle manifesta l'intention de le convertir. Ce furent de furieux assauts de femme fanatique contre ses habitudes de sceptique. Elle le traîna aux offices, l'entoura de prêtres et de vieilles demoiselles pieuses, organisa dans son salon de petites réunions chrétiennes où on l'assiégeait de discussions et d'homélies. Il aurait volontiers laissé sa femme libre de se conduire comme elle entendait, à condition qu'elle ne le

fatiguât point de sa dévotion et ne se mêlât pas de sa vie intime ; il aurait même consenti à l'accompagner à l'église, le dimanche, à lui donner tout l'argent qu'elle désirait pour ses œuvres pies, et, en général, à ne pas la choquer par l'étalage de ses mœurs et de ses idées. Mais, du moment que celle-ci entreprenait de lui imposer une nouvelle existence aussi peu conforme à ses goûts que contraire au sens vif qu'il avait de son indépendance, l'équilibre déjà précaire du ménage risquait fort de faire place au plus complet désarroi. Mme de Rocrange ne borna pas ses efforts aux choses de la religion. Il lui prit fantaisie de s'opposer à ce que son mari fréquentât ses amis ; elle intriguait pour qu'il démissionnât de son cercle, protestait chaque fois qu'il sortait, soit pour dîner en ville, soit pour passer la soirée au théâtre. Elle eût voulu le cloîtrer dans son milieu à elle, avec interdiction de s'en échapper, fût-ce un instant, pour aller respirer un autre air. Au bout de six mois, Odon n'y tenait plus. Il signifia à sa femme que toute espèce de vie conjugale était impossible entre eux ; qu'étant donnés leurs caractères, il n'était pas même séant de sauver les apparences. Et pour précipiter une séparation devenue inévitable, il afficha la maîtresse qu'il avait alors. Pendant quelques semaines, Mme de Rocrange lutta pied à pied ; puis, elle se retira dignement et alla s'enterrer en province.

Odon l'avait vite oubliée. De loin en loin elle lui écrivait une lettre semblable à celle qu'il venait de recevoir : c'était tout. Il n'avait été question ni de séparation judiciaire, ni de divorce. Mme de Rocrange, qui, en l'état, avait seule qualité pour introduire une demande devant les tribunaux, s'y serait certainement refusée.

Cette grande femme ascétique, qui avait si inopinément traversé sa vie, contrastant avec toutes celles qu'il avait connues et plus ou moins aimées, lui faisait, à s'en souvenir, l'effet d'un long lambeau de nuage noir dans le ciel bigarré de ses

maîtresses. Quelle ironie que l'existence ! Il avait épousé la seule pour laquelle il n'eût pas une minute senti battre son cœur ! Etait-ce pour cela qu'il pouvait rester des mois entiers sans que le nom même de Marie de Rocrange, sa femme légitime, visitât sa pensée, alors qu'il lui arrivait si souvent de retrouver à un détour de sa mémoire la robe blanche ou rose de la plus humble des petites amies que le hasard lui avait données ?

Il s'empresa de chasser cet oiseau de mauvais augure.

Puis, il s'habilla pour sortir.

— Ah ! c'est bien : je te trouve encore à la maison, fit Réderic en entrant. Comment vas-tu ?

— Et toi ? Tu m'as l'air très satisfait de toi-même, aujourd'hui.

— Il y a de quoi. Je te conterai ça. Mais tu sortais, je crois ?

— J'allais faire un tour sur le boulevard. Nous irons ensemble.

Une fois dehors, sur le trottoir, Réderic prit le bras de son ami.

— Eh bien ! mon cher, c'est moi qui tiens de nouveau le haut du pavé.

— Le pavé, c'est Julienne ? demanda Odon.

— C'est Julienne.

— Alors, ton rival ? Sénéchal ?

— Dégommé depuis hier.

— Il me semble que ces alternances de régime se produisent bien souvent ! Le règne du sénateur n'a pas duré longtemps !

— Quinze jours Et le mien commence, ou plutôt recommence : car, tu le sais, ce n'est pas la première fois que je suis au pouvoir.

— Ça t'amuse ?

— Mon cher, que veux-tu ? Si ce n'est pas cette femme, ce sera une autre ! Nous en sommes tous réduits là.

— Tu n'es pas jaloux ?

— Jaloux, non : mais irritable quand c'est moi qui suis mis au rancart.

— Comme hier ! tu n'étais pas à toucher avec des pincettes.

— Tu t'en es aperçu? Eh oui, je l'avoue : la présence de ce glorieux de Sénéchal m'énervait. Mais qu'est-il arrivé? Au dernier entr'acte, comme j'étais venu prendre congé de l'artificieuse femme, elle me dit : « Comment, vous partez? Mais, je compte sur vous pour me reconduire chez moi. » — « Vraiment? dis-je, je croyais qu'à défaut de M. Chandivier cet honneur était réservé à M. Sénéchal. » — « Vous vous trompez, dit-elle : c'est vous qui me reconduirez. » A l'issue du spectacle, nous montons dans son coupé. Elle est plus adorable, plus féline, plus enveloppante que jamais. Je me laisse aller au charme que sécrète toute sa frivole personne. Ma mauvaise humeur fond à gros bouillons. Une fois chez elle : « Restez, m'ordonne-t-elle : mon mari est en partie fine, nous avons quelques heures à nous. Je veux aussi faire ma Francillon. » Je ne l'ai quittée qu'au petit jour. Elle a si bien fait « sa Francillon », comme elle dit, qu'il lui serait difficile, à elle, de venir crier : « Il en a menti ! »

— Confidence pour confidence, dit Odon : je suis amoureux.

— Allons, bon! s'écria Réderic. Je croyais que les voyages t'avaient guéri.

— On peut guérir d'un amour : on ne guérit pas de l'amour.

— Est-ce alors la peine de changer?

— On ne change pas, on n'a pas l'intention de changer : on évolue.

— Ou plutôt l'on tourne, comme l'écureuil dans sa cage.

— Tu ne me demandes pas de qui je suis amoureux?

— Je le devine, répondit Réderic. On ne discute guère sur l'amour qu'avec les femmes qui l'inspirent. Or, hier, tu as discuté de manière à dessiller mes yeux d'observateur.

— Me suis-je fait remarquer?

— De moi seul : les autres étaient trop occupés de leurs petites intrigues.

— Et d'elle?

— Je l'espère pour toi, mais je crains que tu ne te sois mis en frais inutilement. Mme Facial est mariée depuis dix ans, et pendant tout ce temps, dans ce Paris aux yeux d'Argus, qui voit tout et qui invente ce qu'il ne voit pas, il n'a pas couru sur elle une seule de ces histoires dont les plus irréprochables savent mal se garder. Si elle était laide, passe encore : mais elle est jolie, quel miracle!

— Cette femme, dit Odon, a plus ému mon âme que mes sens. Il m'eût été pénible de penser qu'elle pût être mêlée à quelque mauvaise et banale aventure. On ne médit pas d'elle : tant mieux! Le principal mérite d'une femme n'est-il pas dans cette image pure d'elle-même qu'elle dresse dans les esprits ? Elle prédispose ainsi à l'adoration. Rien de matériel ne s'attache à sa personne. Elle peut s'idéaliser sans peine, et, lorsqu'elle provoque l'amour, c'est dans ce qu'il a de noble, de consolant, de saint. L'homme qui a déjà beaucoup aimé réclame de plus en plus l'amour qui élève.

— Ton cas est grave, mon ami. T'imagines-tu que tu trouveras chez cette femme ce que tu n'as pas rencontré chez les autres : le désintéressement, la loyauté, le dévouement? Et fût-elle une exception, n'oublies-tu pas qu'elle n'est ni une vierge, ni un ange, mais une femme mariée et une mère, et qu'elle connaît les turpitudes et les douleurs de la chair? La poésie est morte, et ce n'est ni toi, ni Mme Facial qui la ressusciterez.

— Pessimiste! Sache que je ne demande à la femme que d'aimer, et cela suffit. L'amour transforme la créature terrestre en incarnation de Dieu. L'amour, c'est justement la poésie. Le corps, les sens, les baisers perdent leur ignominie de choses matérielles pour ne plus être que des instruments d'expression de l'idéal. N'y a-t-il pas une différence

essentielle entre l'acte charnel de deux véritables amants et l'accouplement brutal dont il est dit : *Omne animal post coïtum triste?* Je ne prétends pas nier la nature; mais je pense que par l'amour la nature se transfigure au point de devenir le signe du divin. Une femme peut n'être plus vierge de corps : si elle n'a pas encore aimé, elle est plus vierge que la petite fille de dix ans qui verse des larmes de désespoir sur la mort de son oiseau. Mieux que ça : je crois que chaque nouvel amour redonne une virginité à la femme. Y a-t-il, en effet, deux amours qui soient comparables? A toute évolution du cœur, n'éprouve-t-on pas des sentiments inédits, dont on n'avait auparavant aucune idée, ne semble-t-il pas que l'on découvre d'autres horizons exceptionnels, n'est-on pas transformé de telle façon que l'on croit n'être plus le même? L'amour est un grand thaumaturge qui opère continuellement le prodige de la résurrection.

— A ce compte-là, fit Réderic, il n'y a besoin que d'un peu d'imagination pour voir dans les simples mortelles la fine fleur des séraphins du paradis. Je t'envie.

— C'est si vrai, ce que je te dis, que rien qu'à l'idée de la possibilité de cet amour je me sens régénéré. Et Dieu sait si j'ai déjà vécu! Eh bien, mon cœur est tout neuf : ou plutôt, j'ai un nouveau cœur, prêt à fonctionner.

— Après avoir balayé de la place les décombres des anciens cœurs brisés!

— Tu plaisantes, mais c'est cela : quelques tessons à enlever, et il ne reste que le nouveau cœur battant de jeunesse et d'espérance.

— Tu es heureux, soupira Réderic. Moi je garde toujours la même vieille sacoche pleine de trous, de déchirures, d'affaissements, et les raccommodages que j'en tente ne font qu'emporter d'autres morceaux.

— C'est que tu ne crois pas à l'amour, dit Odon.

— Comment, je n'y crois pas? Ah! j'y crois,

malheureusement, j'y crois et j'en souffre. Mais, pour moi, l'amour est une passion malfaisante, un vice comme le tabac, l'alcool ou la morphine, dont on ne peut plus se passer, une fois qu'on s'y livre, et dont on meurt empoisonné. L'amour me cause des joies du même ordre que celles de l'ivresse, joies malsaines accompagnées de réveils écœurants. Je me sens un jouet stupide entre les mains de femmes qui s'amusent. Je remplis consciencieusement mon rôle de pantin, et quand elles tirent la ficelle, je lève les jambes, les bras, la tête et tout ce qu'on veut. La seule chose qui me reste à faire, c'est de me moquer de moi-même; je n'y manque pas : on appelle cela du scepticisme, et c'est bien porté.

— C'est que tu ne connais pas le véritable amour.

— Il n'y a pas de véritable ni de faux amour : il n'y a que l'amour, et l'amour ce sont les femmes. Les femmes sont toujours véritables, et leur faussete même est encore la vérité. Ce qu'il faut dire, c'est que les individus sont différents, et que chacun, vis-à-vis des femmes, vibre d'une manière particulière. Plains-moi de vibrer si sèchement; aime à ta façon, qui est, sinon la bonne, du moins la plus agréable, et ne cherche pas à m'inspirer autre chose qu'une profonde admiration pour ceux qui, comme toi, parlent encore avec bonheur de l'amour.

— Si j'en parle avec bonheur, Réderic, ce n'est pas que j'en ignore les souffrances. Tout à l'heure, rêvant aux femmes que j'ai aimées, à ces disparues qui furent tour à tour mon univers, je me suis senti enveloppé d'une effroyable mélancolie. Quel était le résultat de ces bouleversements d'âme, de ces tumultes de passion? L'amour n'était-il donc qu'un perpétuel leurre? Mais quoi! C'est là la vie elle-même. Bienheureux celui qui a vécu, fût-ce pour avoir à dire ensuite : La vie c'est le néant! Vois-tu, mon cher, il n'y a encore que ces envahissements du cœur par l'amour, pour remplir ce

vide de l'existence, si terrifiant lorsqu'on cède au vertige d'y penser. Ceux qui réfléchissent sont peut-être des sages : ceux qui aiment sont ou des fous, radieux inconscients qui ne sont nullement à plaindre, ou de plus sages encore que les sages, qui ont appris l'inanité de la sagesse et retournent avec transport à l'inoubliable folie.

— Et la folie, c'est la sagesse, ou vice versa! fit Réderic en riant. Allons! je vois avec plaisir que le monde n'est pas encore près d'entrevoir la vérité. Il me semble que toi-même, au moment où tu quittais Paris et que tu secouais contre cette ville agitée la poussière de tes pieds, tu vantais avec éloquence les avantages d'une vie chaste et exempte de passions. Comment concilier cela avec tes dithyranbes d'aujourd'hui?

— Cela ne se concilie pas : ou plutôt cela se concilie, comme tout ce qui est inconciliable, par les soubresauts du désir humain. Penses-tu que je sois toujours le même, que je n'aie pas comme un autre, plus qu'un autre, mes époques de dégoût et de fatigue? Les fins de passions sont généralement marquées par de pareilles lassitudes. Le cœur inoccupé cesse de vivre, devient philosophe, rêve de calme, c'est-à-dire d'anéantissement. Mais comme l'anéantissement n'est guère possible, le cœur, privé d'alimentation présente, se met à ruminer tristement les souvenirs du passé. Ce sont alors ces théories fausses et creuses sur l'amour qui viennent tenir la place de l'amour lui-même. On n'aime plus, et l'on raisonne sur ce que c'est qu'aimer. Il n'est pas étonnant qu'au lieu du calme que l'on cherchait on rencontre l'amertume. La mélancolie n'atteint que ceux qui regardent en arrière. Regarder en avant, tout est là! Et l'on s'en aperçoit vite, dès qu'une passion naissante prend en victorieuse possession de ce cœur béant, lui apparaissant tout à coup, à lui qui niait, évidente comme la révélation, irrésistible comme le salut.

— Le coup de la grâce!

— Et une fois plein de la seule chose qui puisse le remplir, l'amour, il lui semble qu'il retrouve le bonheur, qu'il avait perdu, le bonheur avec ses périls, c'est vrai, mais avec sa souveraine vitalité, son éternelle jeunesse. Il ne conçoit plus qu'on discute l'amour : il n'aspire qu'à aimer.

— Le coup de grâce!

— Voilà mon état présent, Réderic. Ce que je me demande seulement, avec une douce angoisse, c'est si mon cœur, qui recommence à battre, s'est mis en mouvement pour une de ces passions sérieuses et bénies qui remuent l'homme entier et l'arrachent décidément aux mesquineries de la solitude. Tout à l'heure, je recevais une lettre de Mme de Rocrange. Rarement j'ai eu plus vivement conscience de ce crime de mon existence : avoir consenti, fût-ce pour quelques mois, à vivre sans amour avec une femme.

— Qu'est-ce alors que d'aimer une femme comme j'aime Julienne, en la détestant cordialement et attendant le jour de délivrance où j'en serai guéri?

— C'est étrange!

— Hélas, non! La plupart de tes contemporains aiment ainsi, et c'est toi qui es exceptionnel.

Il arrivaient sur le boulevard.

— Nous prenons l'apéritif? dit Réderic.

— Si tu veux, répondit Odon. Où dînes-tu, ce soir!

— Quelle question! Chez les Chandivier.

Ils s'assirent à la terrasse d'un café.

— L'amour est pourtant la raison de la vie, dit Odon.

— Connu! fit Réderic. Garçon, l'absinthe!

V

— Je servirai le thé aujourd'hui, chère amie, si vous voulez bien me confier ces délicates fonctions, dit Julienne, qui était arrivée la première,

pimpante, à la réception de Pauline. Qui comptez-vous avoir?

— Peu de monde, les habitués. Je rétrécis de plus en plus le cercle de mes relations.

— Les miennes s'étendent : je ne sais comment cela se fait.

— C'est que vous aimez la société, et que la société vous le rend.

— La société est bien polie.

— Aurons-nous M. Chandivier?

— Mon mari est très occupé; il viendra cependant, un peu tard: il m'a priée de l'attendre. Mais je puis vous annoncer la visite de Paul.

— Paul? demanda Pauline.

— Oui, Paul Réderic : il se nomme Paul.

— Ah! Et celle de Sénéchal probablement?

— Méchante! Sénéchal ne va dans le monde que flanqué de sa femme, la Sénéchale, ainsi qu'on l'appelle, cette grosse dame confite dans ses prétentions. Avec elle, ce cher sénateur devient assommant; il pontifie comme dans la vénérable assemblée dont il est d'ailleurs un des pavots les plus hauts en fleur.

— Puis, deux ou trois « bonnes amies », je pense.

— Mme d'Orgely, Mme Sermais, la baronne Citre?

— Oui. Peut-être les Béhutin : et voilà.

— En fait d'hommes, c'est tout?

— Le vicomte, Sénéchal, Réderic, votre mari, le mien... mon Dieu, oui! à moins que l'une de ces dames n'amène aussi le sien, ce qui est peu probable, ces messieurs ne se montrant guère avant le dîner et ces dames étant charmées d'avoir un prétexte pour sortir sans leurs epoux. Sous l'œil marital, elles sont moins libres de médire.

— Elles sont bien bonnes de se gêner! Avec ça que les messieurs s'en privent!

— Oui, mais avec les femmes des autres.

— Ou entre eux, ce qui est effrayant. Essayez un peu, comme je me suis quelquefois amusée à

le faire, d'écouter à leur insu la conversation des hommes. Elle est épouvantable. Ils nous traitent comme de simples filles.

— Cela ne tire pas à conséquence : ils n'en disent pas plus avec leurs termes crus que nous par nos sous-entendus. Quelque opinion d'ailleurs qu'ils aient sur nous, ils ne s'en prévalent jamais pour nous nuire. Tant qu'une femme n'est maltraitée que par les hommes, elle peut dormir tranquille. Qu'elle tombe, au contraire, entre les mains des femmes, elle est perdue. Comme ce sont celles-ci qui font la société, elles se voient toutes puissantes pour en expulser qui elles veulent; et les hommes laissent faire, sûrs de retrouver ailleurs la malheureuse qu'ils n'ont pas su ou pas voulu défendre.

— Celles qui se laissent prendre manquent vraiment d'habileté, dit Julienne. Il est si facile d'exciter à la fois l'amour des hommes et le respect des femmes.

— Ce n'est pas si facile : il y a des femmes qui font causer les hommes et des hommes qui ne craignent pas de livrer aux femmes les choses qui se disent entre hommes. Ces femmes-là, ces hommes-là surtout sont dangereux.

— En connaissez-vous?

— Il y en a partout. Les femmes y mettent toujours quelque scélératesse; les hommes, soit l'amour du scandale, soit de la bêtise, soit seulement de la faiblesse : mais le résultat est acquis.

— Vous faites les gens plus mauvais qu'ils ne sont, ma chère Pauline.

— Les gens sont mauvais sans s'en douter. C'est si simple d'exécuter son prochain en riant!

— Serait-ce, par hasard, moi le prochain? fit Réderic qui entrait.

— Vous le mériteriez, monsieur, dit Julienne en lui tendant la main.

Après avoir salué Pauline et baisé le bout des doigts qui lui étaient présentés :

— Pourquoi donc? demanda-t-il.

— Il y a tant de choses à vous reprocher, et qui ne seraient pas de la calomnie! D'abord, vous êtes sceptique : vous ne croyez ni à l'amour, ni à Dieu. Ensuite, vous êtes froid : rien ne vous enthousiasme, et il faut vous forcer jusque dans vos retranchements pour obtenir de vous quelque signe, peut-être factice, de sensibilité. Enfin, vous êtes abominablement mystérieux! Voyez Sénéchal : le plein jour. Avec lui, on est à l'aise : on sait toujours ce qu'il veut et ce qu'il pense.

— Quelle éternelle coquette vous faites, observa Réderic avec un sourire forcé : mais ses sourcils se froncèrent de colère.

— C'est mal, la coquetterie? demanda Julienne du ton le plus innocent. Qu'en dites-vous, Pauline?

Pauline dédaignait la coquetterie. Elle la jugeait peu digne lorsqu'il s'agissait de séduire, odieuse quand elle devait servir à attiser la jalousie. Agir franchement et simplement, aussi bien envers ceux qu'on aime qu'envers ceux qu'on n'aime pas, lui paraissait à la fois plus noble et plus sûr. Le mouvement d'humeur de Réderic ne lui échappa pas. Elle comprit qu'il était malheureux des continuelles piqûres faites à son amour-propre, à ses sentiments, à son caractère par la coquetterie de Julienne. Son extérieur de sceptique cachait une âme sujette aux susceptibilités.

— Eh bien, vous n'exprimez pas votre avis? fit Julienne. Je vois que vous êtes l'ennemie de la coquetterie.

— C'est vrai, me sentant à la fois incapable d'être coquette par grâce et trop hautaine pour l'être par méchanceté.

— Dites plutôt, madame, reprit Réderic, que les coquettes font tout coquettement, le bien et le mal.

— Et le mal plutôt que le bien? interrogea finement Julienne.

— Cela dépend, dit Réderic : il y a des hommes qui ne peuvent supporter la coquetterie; pour eux une femme coquette est un démon. Moi qui suis

persuadé qu'une femme est toujours un démon, j'aime autant un démon coquet qu'un autre.

— Merci du compliment! s'écria Julienne. Démon coquet! quelle impertinence!

Attiré par les voix, Facial arriva d'une chambre voisine.

— Bonjour, mesdames, tous mes respects.

Et serrant la main de Réderic :

— Mon cher monsieur, vous êtes le bienvenu. J'aime beaucoup qu'il y ait des hommes aux réceptions de ma femme. J'ai même pris mes mesures pour leur être agréable. Voyez donc!

Facial souleva une portière et découvrit une pièce arrangée en fumoir, au milieu de laquelle se trouvait un guéridon chargé de boîtes de cigares, de cigarettes et d'une cave à liqueurs.

— Comment, vous allez nous enlever ces messieurs? protesta Julienne.

— N'ayez pas peur, dit Facial : ces messieurs ne négligeront pas de vous présenter leurs hommages, et ce n'est qu'après avoir rempli ce devoir qu'ils passeront chez moi pour causer un peu entre hommes.

— Est-ce assez perfide! Ils ne resteront auprès de nous que le strict quart d'heure de politesse.

— Pour commencer, je profite de l'invitation, dit Réderic. Vous permettez, madame? ajouta-t-il en s'adressant à Pauline.

— Vous voyez, déjà une désertion! fit Julienne.

— Oui, dit Facial, mais voici des recrues pour nous remplacer.

Et il s'élança sur les talons de Réderic en lui criant :

— Les cigarettes russes sont dans la boîte en argent.

Pauline se leva pour recevoir. Mme d'Orgely, très élégante, la baronne Citre, très complimenteuse, Mme Sermais, très bavarde, arrivèrent successivement, emplissant bientôt le salon de paroles et d'attitudes.

Mais que devint Pauline, lorsqu'elle vit entrer

chez elle la vicomtesse de Béhutin accompagnée d'Odon de Rocrange? Son cœur palpita avec violence. Elle eut néanmoins la force de dissimuler une grande partie de son émotion, mais pas tellement qu'Odon ne s'aperçût avec bonheur de l'effet que son apparition imprévue venait de produire.

La vicomtesse se chargea d'expliquer cette présence, qui, du reste, aux yeux des indifférents, ne pouvait rien avoir d'insolite.

— Chère madame, dit-elle après s'être assise et avoir reçu une tasse de thé des mains de Julienne, le vicomte m'a priée de l'excuser auprès de vous, un rhume le retient à la maison. Moi-même, j'aurais peut-être été privée du plaisir de vous rendre visite, si M. de Rocrange, mon frère, lequel avait d'ailleurs de son côté l'intention de se présenter chez vous, n'avait bien voulu prendre la place de mon mari. Vous savez que je n'aime pas à sortir seule.

Pauline reprit possession d'elle-même. Une joie exquise coulait dans ses veines. Si Odon avait tenu à la revoir, n'était-ce point qu'il s'était passé entre eux quelque chose qu'il n'oubliait pas plus qu'elle? Et maintenant, rien qu'à surprendre dans ses yeux de ces regards qui ne trompent pas, au milieu des paroles quelconques qui voltigeaient autour d'eux et qu'eux-mêmes prononçaient, elle sentait à n'en pas douter l'intérêt excité par elle chez l'homme dont elle éprouvait le charme. Odon était semblablement heureux. Il leur semblait à tous deux, sans s'être encore rien dit, qu'ils venaient de se comprendre.

Mais ils s'observèrent scrupuleusement. Exposés aux malveillances, un signe eût pu les trahir. Pauline n'avait pas l'astuce et l'aisance de Julienne, qui permettaient à celle-ci de mener plusieurs intrigues de front, en plein salon, et avec un tel sans-gêne que chacun, admirant son esprit et sa grâce, oubliait de se demander ce qu'il y avait de sérieux sous sa comédie et affectait de considérer

comme de brillantes plaisanteries ses plus impudentes audaces. Pauline était trop sincère, et surtout faisait trop l'effet de l'être, pour que chacune de ses manifestations ne fût pas grosse de conséquences. Elle obviait à ce défaut par une prudence et un tact parfaits. Elle avait si bien réussi jusqu'ici que, comme Réderic l'avait dit à Odon, il ne courait pas sur elle le moindre bruit ayant quelque consistance. Julienne ne laissait cependant pas de l'épier. La sachant discrète et la seule femme dont elle n'eût pas à craindre l'hostilité, elle prenait plaisir à ne lui rien cacher de sa vie. Mais elle eût voulu que Pauline lui rendît la pareille, sans songer qu'elle-même était incapable d'inspirer à son amie une semblable confiance; et quoique celle-ci lui assurât toujours qu'elle n'avait aucune confidence à faire, Julienne n'en était que plus disposée à croire qu'il y avait quelque chose et à chercher ce que pouvait bien être ce quelque chose.

Odon avait un grand usage du monde. Rompu à toutes ses roueries, il n'en craignait ni les chausse-trappes, ni les pipées. Il savait se mouvoir sans risques au milieu des réseaux tendus de tous côtés. Il se riait des dangers de cette sorte et s'amusait à les braver. Il faut dire aussi qu'il prenait peu de soin de sa réputation, ou plutôt qu'il n'ignorait pas que pour un homme la meilleure des réputations consiste à n'en pas avoir. Se faire passer pour suffisamment amateur de femmes, dissimuler aux jugements mondains la noblesse de son caractère, la philosophie de son esprit et la sentimentalité de son cœur, était son unique conduite. Il ne s'ouvrait guère qu'à de rares amis et aux femmes qu'il aimait. C'était à se ménager ces affections secrètes que toute son habileté était déployée. A la limite de son cœur devait s'arrêter l'intrusion du monde.

Se sentant surveillé, Odon s'abandonna à toute la fantaisie de son imagination pour dérouter les conjectures. Lui qui avait fui Paris, altéré de soli-

tude et d'accalmie, il parla en termes émus de cette nostalgie du boulevard qui atteint le Parisien aussitôt qu'il a franchi les fortifications; il exécuta des dithyrambes sur la joie du retour, le plaisir de retrouver les petits théâtres et les restaurants de nuit; il s'excusa d'avoir perdu le goût du terroir, de s'être rouillé, et demanda plaisamment des explications sur certains mots forgés pendant son absence et qu'il prétendait ne pas comprendre. Ces dames étaient ravies, et Pauline, trompée elle-même, ne reconnaissait pas l'homme qui, peu de jours auparavant, lui avait parlé de l'amour avec tant d'élévation.

La conversation continuait, et Odon en était à des récits humoristiques sur divers traits de mœurs étranges observés dans le cours de ses voyages, lorsque la porte du salon s'ouvrit de nouveau pour livrer passage à Sénéchal et à son épouse. A la vue de la Sénéchale, Julienne ne retint pas une moue caractéristique. Complètement transformé aux côtés de sa plantureuse moitié, le sémillant sénateur se révélait grave et plein de componction. Sa langue n'en restait pas inactive pour cela, mais au lieu de compliments musqués et de galanteries obséquieuses, c'était une série de cancans qu'elle affilait.

— Eh bien, commença-t-il à peine assis, vous savez la nouvelle?

On se disposa à écouter, tandis que la Sénéchale, qui probablement la savait, la nouvelle, roulait des yeux effarés.

— Une nouvelle, c'est peu dire, reprit Sénéchal : un scandale!

— Vraiment, contez-nous ça! s'écria-t-on, alléché.

— C'est toute une aventure : une femme du monde ayant les meilleures relations, une femme que tous ici connaissent, que nous avons tous reçue, vient de compromettre gravement sa réputation et l'honneur de son mari. Le fait est public, et si je suis le premier à le divulguer, c'est que

je suis mieux informé que les autres : mais demain, certainement, tout Paris en parlera. En attendant, mesdames, je ne vous en recommande pas moins une grande discrétion. Qu'il ne soit pas dit que le scandale éclate par notre faute.

— Je vous en prie, monsieur, dit Pauline inquiète de cet exorde, s'il s'agit d'une de nos amies, réfléchissez à deux fois avant de causer peut-être un mal irréparable.

— En effet, vous feriez mieux de vous taire, accentua Odon avec sévérité.

— Mais non, mais non, protestèrent une ou deux voix féminines.

Sénéchal s'arrêta, un instant interloqué. Puis il reprit avec un sourire presque railleur à l'adresse des interrupteurs :

— Quand je vous dis que demain tout Paris le saura : il y a eu trois témoins. Vous en avez la primeur, voilà tout.

— Une primeur, quelle chance! susurra Mme Sermais.

— Je remarque, Sénéchal, que vous nous tenez le bec dans l'eau, s'écria cavalièrement Julienne. Exhibez votre phénomène, et nous apprécierons s'il valait la peine d'un pareil boniment.

Sénéchal jeta un coup d'œil circulaire, s'assura que les esprits étaient à point et débuta :

— Une dame, appelons-la madame Z..., si vous voulez...

— Oh! pas d'énigmes, mon cher, fit Julienne.

— Des noms, je vous en conjure! supplia la baronne Citre.

— Vous y tenez? Eh bien, cette dame, c'est Mme de Saint-Géry.

Tous la connaissaient, et Sénéchal était certain de son effet.

— Madame de Saint-Géry! s'exclama-t-on. Comment est-ce possible? Que s'est-il passé? Qui aurait pu penser à elle? De grâce, mettez-nous au courant!

La Sénéchale soupirait avec confusion :

— Et dire qu'il y a huit jours à peine j'embrassais cette créature!

— Vous auriez juré comme moi, mesdames, poursuivit Sénéchal, que Mme de Saint-Géry était la femme la plus irréprochable du monde. Nul de nous ne se serait avisé de la soupçonner. On la trouvait même, je crois, un peu austère. A la voir, à la fréquenter, qui se serait douté que Mme de Saint-Géry avait depuis plusieurs années une liaison?

— Et quel était l'heureux mortel? demanda Julienne

— L'amant, un de nos officiers les plus distingués...

— Son nom, par pitié! gloussa la baronne pâmée d'aise.

— Le comte Victor des Urgettes.

Il y eut un bruissement de curiosité satisfaite.

— Et comment a-t-on découvert? interrogea Mme d'Orgely en s'éventant avec vivacité,

— Je passais hier rue de Provence, lorsque je m'entendis héler par une voix connue partant d'un fiacre qui venait de me distancer. « Venez avec moi, mon cher sénateur, vous me serez peut-être utile. » C'était Saint-Géry. Je montai dans sa voiture, et, tout en roulant, il m'expliqua qu'ayant acquis la certitude que sa femme le trompait, il allait la surprendre. « Je n'ai pas prévenu le commissaire, me dit-il : mêler la police à ces affaires-là est assez mal porté; mais je veux des témoins, pour être maître de la situation. » Le fiacre s'arrêta rue des Martyrs. Nous fûmes reçus par le concierge. « J'ai acheté cet homme », me dit Saint-Géry. Effectivement, ce fut le concierge qui nous montra le chemin et nous ouvrit la porte d'un petit appartement. Saint-Géry s'avança très calme. Il traversa une première pièce vide et frappa à la porte d'une seconde, qui devait être une chambre à coucher ou un petit salon. Ce fut des Urgettes lui-même qui vint ouvrir. Il eut un geste d'étonnement en voyant Saint-Géry. Celui-ci pénétra

dans cette seconde pièce, tandis que nous restions dans la première, le concierge et moi. Nous entendîmes une violente dispute entre trois voix irritées : et la troisième était une voix de femme, que je reconnus bien évidemment pour la voix de Mme de Saint-Géry. Enfin Saint-Géry ressortit. « Je vous remercie, messieurs, dit-il ; je sais ce que je voulais savoir : vous pourrez en témoigner à l'occasion. » — « Vous laissez madame ici? » lui demandai-je quelque peu étonné. — « Pourquoi pas? répondit-il. Elle est chez monsieur des Urgettes, où elle se plaît apparemment mieux que chez moi. Mon seul but est d'obtenir une séparation à l'amiable, qui sera au mieux pour mon plaisir et pour mes intérêts. Après ce petit esclandre, elle ne s'y refusera pas. » Voici, mesdames, le récit exact de ce qui s'est passé.

La baronne et Mme Sermais haletaient; Mme d'Orgely s'éventait toujours plus rapidement; la vicomtesse de Béhutin avait écouté l'histoire d'un air de suprême dégoût; la Sénéchale, très prude, levait au ciel ses gros yeux indignés; Julienne riait.

— Alors, dit la baronne, vous n'avez pas vu Mme de Saint-Géry?

— Je n'ai fait qu'entendre sa voix. Cela suffit.

— Etait-ce, au moins, la voix d'une femme surprise en flagrant délit?

— Tout à fait.

— Mais vous avez vu son amant, le comte... Dans quel costume était-il? demanda Mme Sermais.

— La vérité m'oblige à dire qu'il était fort correctement vêtu. Je le regrette.

— C'est dommage, en effet. Mais l'adultère est prouvé ?

— Tout ce qu'il y a de plus prouvé.

Facial et Réderic, sur ces entrefaites, étaient rentrés au salon.

— Ma chère amie, dit Facial en se tournant vers sa femme, vous me ferez le plaisir de n'avoir

plus aucune espèce de relations avec cette dame.

— C'est évident, dit Julienne, nous ne pouvons plus la recevoir.

Pauline regarda son amie avec stupéfaction ; mais elle ne fit aucune remarque.

— J'espère bien, dit la baronne, qu'après une histoire pareille, cette femme n'aura pas le front de se présenter quelque part.

— Il ne lui reste qu'à disparaître, conclut la vicomtesse.

— Et le comte, que va-t-il devenir ? demanda étourdiment Mme Sermais.

— Il va devenir le héros des salons, répondit Réderic, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

— A moins, compléta Odon, qu'il ne lui passe par la tête l'absurde idée de rester fidèle à celle qui s'est perdue pour lui. Dans ce cas, il est coulé comme elle. Mais vous parliez d'un troisième témoin, monsieur, continua-t-il en s'adressant à Sénéchal : quel était-il ?

— Le domestique du comte des Urgettes, qui était accouru de l'office trop tard pour nous arrêter.

— De ces trois témoins, il n'y en a qu'un seul qui compte, vous : et vous avez le courage de vous faire par vos récits l'auteur de la ruine d'une pauvre femme qui n'eut que le seul tort de se laisser prendre. Je ne vous félicite pas.

— Vraiment, monsieur ?... commença Sénéchal d'un ton rogue.

Mais il retint la riposte blessante qu'il se préparait à lancer, se souvenant à propos que Rocrange était une fine lame et ne supporterait peut-être pas des paroles qui lui déplairaient. Il se borna à prétexter qu'une affaire comme celle-là était fatalement destinée à s'ébruiter, qu'il ne savait par conséquent pas pourquoi il se priverait du plaisir d'en informer quelques personnes intimes sur la discrétion desquelles on pouvait compter, que d'ailleurs il croyait rendre un signalé service au mari en lui ôtant toute possiblilité de réconci-

liation factice avec l'épouse coupable, et que quand une femme se conduisait comme Mme de Saint-Géry, elle n'avait vraiment le droit de prétendre à aucun ménagement.

Chose curieuse, les dames, y compris Julienne, approuvèrent complètement les paroles du sénateur. Pauline seule resta silencieuse,

— Les points de vue diffèrent, monsieur, termina Odon.

Lui aussi sentait qu'il devait s'arrêter. N'eût été la présence de Pauline, qui excitait sa générosité de gentleman, il ne se fût pas laissé emporter ainsi. Ne connaissait-il pas le monde ? Il eût imité la réserve sceptique de Réderic, et sans participer aux médisances, il ne s'en fût point formalisé.

Quelques minutes plus tard, satisfait de son triomphe, Sénéchal battit en retraite, non toutefois sans avoir trouvé l'occasion, pendant que la Sénéchale prenait congé, de glisser à Julienne :

— Quand vous reverrai-je ? J'attends un petit bleu de vous.

La baronne, Mme d'Orgely, Mme Sermais partirent aussi, pressées d'aller colporter à droite et à gauche la nouvelle à sensation. Sénéchal avait raison : demain tout Paris le saurait.

Réderic avait voulu s'éclipser. Julienne l'avait retenu :

— Attendez. Je ne sais si mon mari viendra ; j'aurai peut-être besoin de vous pour me reconduire.

Et elle avait accompagné cette phrase d'un de ses plus engageants sourires.

Mais, à ce moment même, Chandivier arriva.

— Suis-je libre maintenant? demanda Réderic.

— Oui, dit Julienne.

Elle ajouta à voix basse :

— Venez dîner ce soir.

Chandivier se trouvait dans un état d'excitation assez anormal.

— Ah! mon ami, mon ami ! gémit-il en serrant la main de Facial.

Celui-ci, pressentant d'orageuses confidences, se hâta de le faire passer dans son fumoir.

— Qu'y a-t-il?

— Ah mon ami, je sors de chez Rébecca. Quelle scène, mon Dieu! quelle scène! Elle prétend qu'elle n'a pas de succès à la Comédie, elle veut un grand rôle, elle jalouse ses camarades, elle se plaint des sociétaires, elle dit qu'elle n'a pas d'argent pour se faire des toilettes... et Dieu sait si je lui en donne de l'argent! Bref, mon cher, tout ce que le génie infernal d'une femme capricieuse peut assembler de projectiles m'a été pendant une heure déchargé sur le dos : car je tournais le dos comme sous une tempête de grêlons. Enfin, elle s'est calmée; j'en ai été quitte pour la peur. Mais une peur!... Car si elle me lâchait, cette petite Rébecca, j'en ferais une maladie. Que voulez-vous? Je suis fou d'elle. J'ai dû lui promettre de régler à la fin du mois la note de sa couturière. Et puis, elle veut une seconde paire de chevaux.

Chandivier continua à exposer longuement ses doléances, ses faiblesses et ses petites voluptés, complaisamment écouté par Facial, pour lequel ces amours avec une actrice avaient un fumet de plat défendu.

Au salon, Odon et Pauline, assis dans une causeuse, mettaient à profit un instant de tête-à-tête, tandis que la vicomtesse et Julienne, occupées à feuilleter un album de modes, semblaient plongées dans des considérations absorbantes.

— Connaissez-vous cette pauvre Mme de Saint-Géry? demanda Pauline.

— Personnellement, non : mais j'ai quelque idée de son mari, un homme cynique, incapable de comprendre une femme qui cherche à être aimée. J'ignore si les deux amants sont intéressants : j'affirme que le mari ne l'est pas. Et le fût-il, une femme n'a-t-elle pas besoin d'amour, tout comme un homme; et lorsqu'elle croit le trouver dans une de ces liaisons que le monde

taxe d'irrégulières, avons-nous le droit de la juger et de la condamner? Ah! si l'on pouvait pénétrer les cœurs, on verrait d'étranges choses! Partout cet éternel désir d'amour, plus ou moins violent suivant les âmes, enfoui ici sous des couches de pusillanimité, déguisé là de profondes draperies d'hypocrisie, écrasé ailleurs par les necessités lourdes de la vie, parfois faisant explosion comme une force mal contenue, parfois rongeant sourdement sa prison et s'épuisant à ce travail souterrain. Mais nous ne connaissons personne d'autre que nous, et, malveillants par nature, nous ne voulons pas admettre chez autrui ces sentiments que nous sentons s'agiter au fond de nos cœurs et qui forment, nous en avons conscience, la meilleure partie de nous-mêmes. Et puis, faut-il le dire? nous jalousons l'amour. L'aspect de deux amants inspire une haine féroce, surtout s'ils se permettent d'être heureux sans passer sous les fourches caudines des lois.

— Vous avez aimé?

— Beaucoup. J'aime encore, et peut-être plus que je ne l'ai jamais fait.

— Vous êtes heureux!

— Si le bonheur est en proportion de l'amour qu'on éprouve, oui; s'il dépend de celui qu'on inspire, je n'ai pas le droit encore de me dire heureux : mais l'espérance étant déjà une joie, je suis heureux.

— Selon vous, on n'est heureux que par l'amour?

— Le véritable bonheur me semble difficilement réalisable autrement. Certaines personnes pensent que la quiétude du cœur est le bien suprême; elles craignent les émotions et ne sont pas loin de prendre pour de la folie les plus nobles passions humaines. Mais observez-les : les plus sages ne sont pas réellement heureuses, elles ne sont que calmes.

— N'est-ce point, en effet, une folie que d'abandonner le calme que l'on a péniblement conquis,

pour s'aventurer sur cette mer orageuse des passions, si fertile en naufrages?

— Ah! madame, mieux vaut être malheureux par l'amour que vivre sans amour. Aimer est le salut des âmes. Pour quelques-unes, c'est le calvaire; mais même pour celles-là, les pures joies du sacrifice compensent encore les douleurs du supplice. Qu'avons-nous à faire sur la terre, sinon de faire passer notre âme par ces divines flammes qui l'épurent et la rendent apte aux plus hautes fonctions? Sommes-nous des animaux pour borner notre activité à paître, boire et dormir? Sommes-nous des machines pour exécuter quotidiennement le travail nécessaire et rester inertes une fois cet infime labeur accompli ? Non, nous sommes des créatures morales, destinées à acquérir par le moyen de la vie une conscience toujours plus complète de nous-mêmes; nous avons une individualité psychique à dégager des tourbes de la matière par l'emploi des puissances spirituelles et sensibles de notre être; nous devons nous créer, comme pour un avenir incommensurable, une vitalité supérieure et féconde, source éternelle de possibilités merveilleuses. Que toutes nos facultés soient mises en œuvre pour cela, la pensée, la volonté, notre sens du beau et du bien, mais surtout l'amour, qui les confond dans une sphère souveraine. Car aimer, c'est à la fois penser, vouloir, comprendre ce qui est beau et ce qui est bien : c'est vibrer à l'unisson de l'univers, c'est tendre à Dieu.

— Considéré de si haut, l'amour devient une vertu.

— C'est plus qu'une vertu, c'est une loi. Que dis-je? c'est la loi. Et la vertu ne consiste-t-elle pas justement à découvrir la loi et à s'y conformer?

— A s'y conformer librement.

— Ou, si la liberté absolue n'existe pas, avec toute l'indépendance possible vis-à-vis des lois inférieures, et en particulier de ces absurdes lois

humaines qui sont bien moins des lois qu'une étiquette. Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, a dit Jésus : à Dieu, c'est-à-dire à tout ce que nous reconnaissons dans la nature comme la véritable et essentielle destinée de notre être. Ne sentez-vous pas qu'aimer librement vous rendrait meilleure?

— C'est mon sentiment intime; et je crois que tout ce qui contrarie le libre épanchement de nos désirs est la vraie cause de nos mauvaises pensées et de nos bassesses.

— Et le christianisme, cette religion que l'on invoque si souvent contre les principes éternels du cœur humain, n'a-t-il pas mis, en réalité, l'amour si haut, que le mot qui revient le plus souvent dans ses enseignements est : Aimez! Aimez! Aimez!

— Sans doute, mais l'on se plaît à faire une distinction entre l'amour dont parle l'Evangile et l'amour tel que nous l'entendons, pauvres créatures de chair.

— Eh! madame, cette distinction est bien superficielle. Il n'y a pas plusieurs espèces d'amours : il n'y a que l'amour. N'est-ce pas toujours une seule cause qui agit, quel que soit celui qui aime et quel que soit l'objet de l'amour? Cette cause, que les savants ont définie par l'hypothèse de l'attraction universelle, est la même qui fait graviter les uns vers les autres les astres dans les cieux et les cœurs sur la terre. Que ce phénomène, chez les êtres vivants, se complique d'une infinité de sensations d'ordre d'autant plus élevé que leur constitution est plus complexe, cela ne change rien à sa nature. Et pour ce qui concerne nos amours humaines, où voit-on qu'il y ait une différence d'origine entre l'amour d'un père pour ses enfants, celui du citoyen pour sa patrie, celui du chrétien pour le fondateur de sa religion, celui du poète pour l'idéal? Partout, c'est cette puissante et mystérieuse attraction qui sollicite les êtres et les pousse irrésistiblement, sans qu'ils

puissent, le plus souvent, donner à leur enthousiasme d'autre raison, sinon qu'ils aiment. Et si nous voulons faire des différences de degré, ne mettrons-nous pas le plus haut l'amour de l'homme pour la femme et celui de la femme pour l'homme, amour qui met en jeu l'ensemble complet de nos sensibilités? La femme que j'aime est à la fois pour moi ma famille, ma patrie, ma divinité, mon idéal; elle me fait éprouver toutes les sensations réunies de toutes les amours possibles; je ne saurais plus rien faire, plus rien penser, plus rien désirer qu'elle n'illumine de sa présence; elle est ma vie; elle est la vie. Et voyez comme cet amour est vaste : le corps lui-même y participe. Car loin de vouloir honnir les élans de la chair, je les considère comme le complément des ardeurs de l'âme; j'admire que notre misérable guenille physique se trouve embrasée elle aussi de la même brûlante passion; j'y vois l'ennoblissement du monde physique qui se monte, là seulement, à la hauteur du monde psychique. D'ailleurs, le corps et l'âme sont-ils si distincts l'un de l'autre? Pour ceux qui, comme moi, sont épris de la belle doctrine de l'incarnation, le corps n'est autre chose que la figure matérielle de l'âme; c'est l'âme qui a en quelque sorte cristallisé autour d'elle les éléments nécessaires à sa vie terrestre et leur a donné sa forme. De telle sorte qu'en aimant le corps, c'est encore l'âme que nous aimons, ou plutôt que nous ne pouvons aimer l'un sans l'autre, et qu'aimer spirituellement implique nécessairement aimer charnellement. Je ne sais, madame, si je vais trop loin, mais je crois avoir deviné en vous une femme bien différente des poupées hypocrites et perverses que nous voyons frétiller autour de nous; il me semble que vous devez mépriser les conversations ridicules en usage dans notre société, et qu'on ne peut que vous plaire à se montrer à vous le cœur à découvert.

Odon se tut et regarda Pauline dans les yeux.

A ce moment-là, Pauline venait de comprendre qu'Odon l'aimait.

Toute tremblante, elle ne put que murmurer :

— Oh ! vous me faites du bien ! Revenez, je vous en prie.

Une joie insensée gonfla la poitrine de Rocrange.

— Oui, je reviendrai, dit-il. Mais que ne donnerais-je pour que vous m'épargniez la gêne de ne vous voir qu'en société ! Je souffre d'avoir à me composer une physionomie et de ne devoir échanger que des banalités, alors que je voudrais m'échapper dans un pays de rêve et de confiance.

Pauline réfléchit un instant, très pâle. Sa réponse allait être un engagement.

— Après-demain, dit-elle.

Elle savait qu'elle serait seule ce jour-là.

« Comme Julienne! »

Cette idée lui traversa rapidement la tête. Mais aussitôt elle sourit intérieurement : quel abîme la séparait de Julienne!

Odon et la vicomtesse partirent.

— Trouvez-vous toujours M. de Rocrange indifférent ? demanda malignement Julienne, qui, de l'autre bout du salon, n'avait pas été sans remarquer cette conversation, dont elle n'avait cependant pas entendu une phrase.

Facial et Chandivier sortaient enfin du fumoir.

— Quoi, plus personne? s'écria Chandivier.

— Et moi, pour qui me prenez-vous? dit Julienne.

— C'est juste. Que faites-vous maintenant?

— Mais, nous rentrons ensemble.

— Je veux bien. Est-il tard ?

— Oui, et nous avons du monde à dîner.

— Qui ça?

— Réderic.

— Et Sénéchal? On ne le voit plus.

— Il faut croire qu'il est absorbé par ses travaux.

— Avez-vous votre coupé?
— Oui.
— Alors, vous m'emmenez.

Lorsqu'ils furent sur l'escalier, Facial dit à sa femme, restée pensive sur le seuil du salon :

— Comme ils cultivent avec savoir-vivre les convenances! Mais l'amour de deux époux assortis, il n'y a encore que ça!

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

EPILOGUES

L'Année littéraire. — Si renseigné que l'on se pretende sur la littérature de l'année, c'est vers la fin de novembre, ni avant, ni après, qu'on s'instruit définitivement et officiellement. A cette époque, il jaillit des lueurs; une coupole s'embrase de gloire, et une trompette (qui a pris dorénavant la forme de M. Gaston Boissier) mugit des noms. Comment nier la trompette? Elle est terrible, elle est impérative; à son appel, le troupeau se rassemble pendant que les échos redisent : *Borelli! Borelli!* Ces syllabes forment le nom d'un grand poète, et unique en son genre au point que les échos n'en sont pas encore fatigués : toutes les gloires passent et s'en vont mourir, murmure, sous la paix des forêts; Borelli sonne et rebondit de montagne en montagne. Ce vicomte, qui mériterait au moins d'être comte, sinon duc, a donc remporté, cette fois encore, le prix de poésie française. Ah! que c'est juste! qu'il fait bien les mauvais vers : on dirait du Coppée.

Borelli tu et pu, il s'agit d'alimenter les gloires moindres, les gloires de vingt à cinquante louis, et c'est alors que commence l'instructif défilé. Voici les chefs-d'œuvre de l'année : voici *Sœur Jane*, voici *Zozo*, voici *Toit de Chaume*, par M. du Campfranc, et les *Filles du Pope*, par Mme Poranowska. Retenez ces noms : Jean de la Brète, Jean Breton, Jean de la Bretonnière... Mais c'est

trop se moquer de ces bonnes demoiselles qui brodent, sous un pseudonyme, des romans pour l'Académie, comme d'autres bonnes demoiselles, en secret, brodent des bandes de tulle pour le Bon Marché.

Essai (très court) sur l'enterrement théâtral. — Un homme a ou pas des croyances ou habitudes religieuses; un citoyen a la religion de la cité, et si la cité n'a pas de religion, humblement, citoyennement, il obéit à l'irréligiosité civique. Dumas le révolté a obéi avec une docilité mémorable; il songeait peut-être à sa rue, aux colères des édiles : en vain. Mais pas vain absolument cet acte testamentaire du grand quatriémactiste : n'est-ce rien, en effet, que de nous affirmer, du haut d'une gloire d'apothéose, que le plain-chant est infâme, le *Libera* une ritournelle et le *Dies irae* un refrain de barrière! Le camélia, qui est sans parfum, trouve l'encens vomitoire, et la rampe à réflecteur éclate de rire devant l'humble sourire du cierge symbolique. Soyons modernes! comme l'insinuait Villiers, et songeons que si l'Eglise n'est pas tout à fait désintéressée, le théâtre est ce qu'il y a de plus lucratif, — et alors pourquoi pas des funérailles théâtrales? Ah! le beau et larmoyant spectacle, et quelle salle! si — en matinée, naturellement — la Comédie se fût prêtée à une cérémonie à la fois funéraire et jubilatoire. Le catafalque en plein milieu, vers le fond; devant, des fleurs et des masques; la troupe rangée de part et d'autre; le doyen, en grand prêtre de Némi; musique de Mendelsshon, cantates de Jean Aicard, Silvestre; monologues, compliments, palmes, feux, — et, tombant des frises, une émouvante pluie de larmes. Bravos, rappels, rideau! rideau! Bis! bis! Hélas, on ne meurt qu'une fois.

Rachel II. — Sarah Bernhardt écrivit ces jours-ci une curieuse et incohérente lettre sur Alexandre Dumas fils; elle y avoue de l'admiration adoratoire pour l'auteur de l'*Etrangère*. Femme, elle fut hypnotisée par le succès et dominée par la gravité voulue d'un sphynx très conscient, — et peut-être par le désir de rôles qu'elle imaginait glorieux et qui lui furent refusés; mais, cette Sarah de génie (autant que femme peut avoir du génie), si elle n'a pas mesuré Dumas, a-t-elle mesuré Sardou? Ni l'un ni l'autre; elle les aime par des raisons qui ne sont pas celles pourquoi nous les estimons. Elle est femme, elle est Rachel : hormis Racine, qui est un peu ancien, elle n'a jamais joué que des indidignités (relativement à son génie de tragédienne);

comme Rachel, son souvenir sera lié à celui d'une décadence littéraire; elle protège les Casimir Delavigne. Talma jouait Ducis; c'est une loi que deux beautés ne peuvent s'unir; il en naîtrait de la divinité : les hommes savent s'épargner cela. Si j'étais des amis de Sarah Bernhardt, je lui enverrais pour ses étrennes les œuvres d'Ibsen. Si elle les lisait, les ayant lues, elle voudrait les faire vivre de la vie qu'elle donne libéralement aux galathées inférieures et qu'elle *doit* aux galathées modelées par le génie. Elle voudrait, mais elle ne lira pas Ibsen. *Rosmersholm* joué par Sarah Bernhardt, quelles trompettes de Jéricho, quels écroulements et quelle édification! Nous ne verrons pas cela. D'ailleurs, demain il sera trop tard.

L'Epithète rare. — Du nouveau roman de M. Paul Bourget, *Idylle tragique*, chapitre premier : *luxe brutal, atmosphère étouffante, richesse insolente, traits creusés mains décharnées, sourire mutin.*

Le Dieu des Belges. — Saint Denis l'Aréopagite (ou plutôt le théologien merveilleux qui écrivit sous ce nom) savait ce que Dieu n'est pas : Dieu n'est ni âme, ni intelligence, ni parole, ni substance, ni perpétuité, ni temps, ni vie, ni science, ni vérité, ni non-être, ni être. C'est déjà, et en un langage inégalé depuis, la théorie de l'inconnaissable . Mais un tel aveu satisfait mal l'ardente curiosité des publicistes belges, et l'un d'eux, qui opère à Louvain, vient de nous ouvrir sur la psychologie divine un aperçu inédit. Cela pourrait s'appeler « Dieu et la musique ». Dieu aime-t-il la musique? Quelle musique préfère-t-il? Dieu veut-il qu'on lui joue toujours le même air? Est-il partisan de la musique classique, de la musique moderne, de la musique de l'avenir? Que pense-t-il du plain-chant et de la mélodie grégorienne? Enfin quels sont ses maîtres favoris? En moins d'une demi-page le publiciste belge répond à toutes ces questions, — mais il le fait d'une façon indirecte et ironique,ayant l'air de jeter aux passants la poignée de vérités d'un homme trop riche. Voici : Dieu aime la mélodie grégorienne, mais avec modération. Il a soin de varier le programme quotidien des concerts célestes, dont le fond reste le plain-chant liturgique, par des auditions de Bach, Mozart, Haendel, Haydn, « et même de Gounod ».Dieu ignore Wagner, mais il aime la variété.

« Si les concerts des anges dans le ciel en étaient réduits à la psalmodie et à la doxologie liturgiques,

croit-on que l'oreille de Dieu et des saints en serait éternellement ravie? » C'est net. Evidemment M. Ferdinand Loise a reçu des confidences. Qu'il soit remercié. L'opinion de Dieu est toujours bonne à connaître. On se fait de l'Infini l'idée qu'on peut; celle qu'en a Monsieur Loise n'est pas méchante. Le voyez-vous, ce bon Vieillard, majestueusement assis dans sa loge de face, au-dessus d'un parterre de saints? Les derniers hosannahs viennent de s'éteindre, les anges de l'orchestre éprouvent d'un coup d'ongle les cordes de leurs violes, un bâton se lève, la tempête éclate. A l'entr'acte on distribue de la rosée indulgenciée, pendant que Dieu se fait lire dans la *Revue Générale Belge* l'entrefilet qui lui est consacré. Il approuve et dit : « Si je n'étais le Dieu de tous les hommes, je voudrais être le Dieu des Belges. »

Consacré. — Ce mot est, croyons-nous, employé selon son vrai sens dans les lignes qui précèdent; cela lui arrive rarement. Il est impossible d'ouvrir un journal ou une revue sans y trouver l'horrible phrase dont voici le type : *Notre prochain supplément sera consacré à l'Exposition du Cycle*. De cette cacographie le *Mercure*, qui se voue à *écrire*, n'est pas exempt; voir les deux derniers numéros. Ne pourrait-on trouver mieux? C'est difficile, si l'on veut garder la même tournure. Voici donc le problème. Dans la phrase type : *Notre prochain supplément sera consacré à l'Exposition du Cycle*, remplacer le mot *consacré* par un mot aussi clair, aussi commode, et qui ne fasse pas pleurer notre susceptibilité étymologique. Si quelqu'un trouve, qu'il nous le dise et nous le dirons.

REMY DE GOURMONT.

THÉATRES

THÉATRE MINUSCULE

Le Conte du Bohémien, *Lumino-conte de* JEAN LORRAIN, *14 décors d'*ANDHRÉ DES GACHONS, *musique de scène de* CHARLES SILVER.

Le Théâtre minuscule a repris ses intéressantes soirées, on ne peut plus mondaines, au Hall des Cent de la *Plume*, en nous offrant une première de Jean Lorrain : *Le Conte du Bohémien*. Ce bohémien, c'est l'Amour libre : *L'amour est enfant de bohème*, etc., etc... » Sur ce vieux thème, le très expert

Jean Lorrain a brodé une fort jolie variation couleur de sang et de lune du plus heureux effet lyrique. Mais je n'ai jamais pu comprendre pourquoi cet épisode de l'universel drame, où *depuis les filles jusqu'au brin d'herbe* tout s'enamoure au seul bruit de la chanson du bohémien maudit, se passait à Nancy plutôt qu'ailleurs ; et il y a même un évêque de Nancy qui ramasse *la guitare* sans qu'on s'explique bien le sens de ce symbole, ô Lorrain ! Musique exquise pour accompagner la voix de Mlle Mellot, et décor très lumineux d'Andhré des Gachons.

Avant ce spectacle, le *Prince naïf*, qui, par sa sincère naïveté, reste jusqu'à ce jour le chef-d'œuvre du genre lumino-conte, et puis encore, avant le *Prince naïf*, les luminosités de l'antichambre de la *Plume,* remplie de superbes affiches anglaises.

RACHILDE.

THÉATRE DE L'ŒUVRE

L'Anneau de Çakuntalâ, *Comédie héroïque en sept actes de* KALIDASA, *adaptée du théâtre indou par* A.-FERDINAND HEROLD, *musique de scène de* PIERRE DE BRÉVILLE.

S'il faut savoir un gré infini à la direction de « L'Œuvre » d'avoir monté l'*Anneau de Çakuntalâ,* c'est surtout parce que le plaisir que nous y avons eu, dépourvu d'émotions intellectuelles, fut tout à la joie presque enfantine de voir et d'entendre des choses charmantes. M. A.-Ferdinand Herold a fait revivre toute la poésie savoureuse et caressante du vieux drame indou, et des femmes gracieuses ont répété avec tendresse de jolis mots d'amour, pleins de délicieuses naïvetés. Cette légende sacrée, qui est à peine une pièce de théâtre, selon les conceptions modernes, raconte une touchante histoire d'amour pleine de poésie et de symboles éternels.

On ne sait pas grand'chose du poète Kâlidâsa. Il vécut, dit-on, au premier siècle avant notre ère, à la cour du roi Vikamâditya, dans la vieille ville d'Uddjrayini ; d'autres le rajeunissent beaucoup, puisque, selon les dernières découvertes épigraphiques, un roi du même nom régna dans la première moitié du sixième siècle après Jésus-Christ. Ses drames appartiennent au genre héroïque. M. Herold a indiqué ici même (mars 1895), à propos du *Charriot de Terre cuite,* mieux que je ne saurais le faire, les éléments du théâtre indou. Je n'y insisterai donc pas. *Çakuntalâ* est le chef-d'œuvre des pièces attribuées à Kâlidâsa. J'ai cependant une secrète préférence pour *Urvâci*, qui, moins connu des lettrés, par une adaptation à « L'Œuvre » aurait certainement intéressé davantage. Importé en Europe par une version anglaise de William Jones (Calcutta, 1789), l'*Anneau de Çakuntala* fut plusieurs fois traduit dans notre langue. Gœthe s'enthousiasma pour la pièce, qui lui fut révélée par une adaptation de Georges Fœrster, et depuis lors la légende de la petite Çakuntalâ ne cessa d'être populaire en Allemagne. Un arrangement d'Alfred de Wolzogen (1869), en cinq actes et en vers

iambiques, est au répertoire des principaux théâtres d'outre-Rhin. Pièce à grand spectacle là-bas, le drame a dû se contenter, pour sa première représentation en France, de la mise en scène plus modeste du Théâtre de l'Œuvre. Théophile Gautier en avait tiré un ballet dont M. Reyer avait écrit la musique et que l'Opéra représenta en 1858.

Rappeler l'intrigue, il en est à peine besoin. Le roi Duhshanta, fils de Pourou, s'égare à la poursuite d'une gazelle sacrée dans le saint ermitage de Kanva. Là il rencontre Çakuntalâ avec deux de ses compagnes en train d'arroser les fleurs. Ils s'aiment dès le premier jour d'un amour violent et doux comme la nature qui les entoure, et se marient secrètement selon le rite des Gandharvas. Cependant Çakuntalâ, toute à sa passion, oublie de recevoir le mouni Durvasas, l'ascète vagabond et farouche, qui lui jette sa malédiction : Duhshanta oubliera son épouse et seul l'anneau qu'il lui a donné saura la lui faire reconnaître. Le roi a regagné son palais, et son amante, portant le fruit de leur amour, veut l'y rejoindre. Hélas, en se baignant dans le lac sacré, Çakuntalâ a perdu l'anneau du souvenir et le roi ne saurait la reconnaître. La malédiction se réalise. La pauvre répudiée retourne dans la solitude et élève son fils dans la pureté sereine de l'ermitage de Marica. Mais le roi a retrouvé l'anneau et maintenant il se désole en de vaines recherches de l'épouse perdue, qui à nouveau emplit tout son cœur. Enfin le Destin a pitié de lui et il revoit l'épouse amoureuse et fidèle avec son fils, « qui sera le héros victorieux qui domptera le monde ».

Cette naïve idylle, si simple en sa trame, est parsemée de scènes exquises. Au premier acte, quand les trois amies arrosent ensemble les fleurs de l'ermitage, Çakuntalâ, Anusûyâ et Priyamvadâ — celles-qui-dit des-paroles-aimables, — il faut suivre les courbes gracieuses de leurs vêtements blancs et les simples paroles de leurs causeries d'enfants : « Vois, Çakuntalâ, la branche de jasmin, celle que tu appelles la Lune-des-Bois : n'a-t-elle pas choisi le manguier pour époux ? » — « O la saison aimée, qui marie les arbres et les lianes... Au jasmin s'épanouit la jeunesse des fleurs, et le manguier secourable est tout chargé de fruits ...» « La liane est ma sœur, et c'est assez pour que je l'aime... » Puis à la suprême scène d'amour, quand Çakuntalâ « a tant souffert que presque elle ne saurait plus être heureuse », ses amies lui conseillent d'écrire au bien-aimé, et il vient lui-même la prendre dans ses bras : « Vierge aux grands yeux, vierge qui m'a pris tout entier, ne me tue pas de tes soupçons, moi qu'ont frappé déjà les fleurs aiguës de Manmattha », ces fleurs aux cinq pétales, flèches du dieu d'amour.

Aux adieux de Çakuntalâ prête à rejoindre l'époux, M. Pierre de Bréville a écrit une musique de scène chargée de tendre mélancolie. Dans le lointain les voix mystérieuses font un *leit motiv* aux pensées de la jeune fille partagées entre la joie de revoir l'époux et la douleur de quitter tout le passé. « Et ne vois-tu pas le deuil de la forêt ? Les gazel-

les et les paons s'attristent, et des lianes tombent les fleurs pâlies ».

M. Herold a opéré avec un goût très sûr les coupures et les simplifications dans le texte indou. Il a su rester poète tout en respectant le poète Kâlidâsa. Mais je regrette que M. Lugné-Poe ait supprimé au sixieme acte la ravissante scène du portrait, qui nous aurait fait voir encore quelques autres gracieux visages de jeunes filles indoues. Il est vrai que l'intérêt de la pièce commençant à languir vers la fin, cette prudence s'imposait.

J'ai dit tout le bien que je pensais de l'interprétation. M. Etiévant, qui avait joué assez mollement à la répétition générale, s'est rattrapé un peu le soir de la première, mais il fut en somme un roi qui manquait de *superbia*. Mlle Andrée Méry, dont le jeu acquerra certainement encore plus de fermeté, est une comédienne d'avenir. Elle a été une Çakuntalâ pleine de passion timide. Louanges pleines et entières à Mlle Suzanne Desprez (Priyamvadâ) et Nina Béraldi (Anusûyâ), les compagnes discrètes de l'amante. Mlle Desprez surtout, depuis ses débuts à « L'Œuvre », il y a un an, est allée de progrès en progrès, et elle tiendra certainement tout ce qu'elle promit.

HENRI ALBERT.

THÉATRE LIBRE

Le Cuivre, *pièce en 3 actes, de* MM. PAUL ADAM *et* ANDRÉ PICARD.

Anne Vogt, c'est la même que Sarah, d'*Axël*, sous une forme plus moderne, sous un autre aspect, l'élément religieux en moins, le débat social en plus; c'est la destruction volontaire, consciente, qui proclame la mort supérieure à la vie.

En cette pièce, M. Paul Adam procède directement de Villiers pour tout ce qui relève du domaine des sentiments. Anne veut être aimée uniquement, elle veut reconstituer l'unité première : des deux êtres, c'est elle qui a la pensée virile; mais le drame est allégé de tout le décor romantique qui est souvent pénible dans *Axël*.

Les Forces sont en présence, la Guerre et la Paix, l'être et le non-être : et combien il est intéressant de constater que le mouvement littéraire qui a commencé avec ce siècle par une sorte de restauration de la chevalerie aboutit chez les plus puissants des jeunes écrivains à la préconisation des fins bouddhiques : le but de tous les efforts doit être le non-être. Il n'est plus question de l'Enfer, des peines éternelles, des fins dernières; Méphistophélès est loin. Il n'y a plus que la Vie et la Mort en présence, et de tous les points part le même cri : la Mort, la Mort, la Mort.

Anne est la voix de tous ces hommes qui reculent devant la vie. La procréatrice dit à son tour : C'est assez. Le Christ l'avait déclaré, il y a déjà dix-neuf siècles.

Au *crescite et multiplicamini* de la Bible, il était dit : Arrêtez. La période ascendante est finie : Décroissez.

Nous ne parlerons pas de l'invraisemblance d'un tel caractère de femme : elle n'est que la voix prise par son créateur : elle n'existe pas plus en elle-même qu'Eurydice n'exista jamais en dehors de la pensée d'Orphée, et n'eut pas d'autre âme que la sienne propre.

Comme Eurydice, Anne entraîne Humphry dans l'enfer de la souffrance et en jouit délicieusement : elle en rit, s'en repaît, et n'a pas même l'hésitation d'un remords. — Regrette — lui dit-il au tableau des horreurs que la Guerre va déchaîner. — Non!

C'est un caractère horrible — selon la conception moderne — et d'une beauté grande et sans une oscillation. Mais quelle femme aurait cette puissance cérébrale, cette implacable logique, cette unité d'action ?

Le véritabe précurseur des jeunes écrivains n'est pas Gœthe, mais l'auteur du Monde comme volonté et représentation.

Le banquier Vogt a acheté des monitors refusés par l'administration française comme défectueux. Mais pour qu'il les revende au Quesitado — petit état en vue duquel il les a acquis — il faut la guerre entre ce pays et son voisin, la République Equatoriale. La paix ou la guerre dépendent de l'exécution d'un traité que la compagnie Humphry a passé avec ce dernier état pour l'exploitation de ses mines de cuivre : car si le traité était rompu, la République Equatoriale ne pourrait payer au Quesitado l'indemnité d'une récente guerre, et on reprendrait les armes. Or, les choses en sont à ce point que la paix c'est la ruine pour Humphry. Vogt, que la paix ruine également, et qui a vainement essayé de le décider à la guerre, machine une grève des ouvriers de la compagnie : il compte sur ce tout puissant motif pour déterminer Humphry à dénoncer son traité, devenu inexécutable pour raison majeure. Mais il a calculé sans la conscience haute et rare de Humphry, le paladin, le chevalier, le héros, l'homme capable de sacrifier une colossale fortune à son rêve humanitaire, et qui décide la paix quand même.

Vogt veut s'en débarrasser à tout prix, même en le faisant passer pour fou, quand le prince Daniloff, qu'il a tiré d'une situation difficile en rachetant deux cent mille francs de billets souscrits par lui, se charge de ce soin en provoquant en duel Humphry pour un motif d'ordre privé.

Alors intervient Anne Vogt, qui décidément aime Humphry; son frère empêchera le duel si elle obtient qu'Humphry dénonce enfin le traité.

Il y a là une scène admirable; une fois de plus Dalila l'emporte ; mais elle emploie toutes les séductions, même celles de l'intelligence, tous les sophismes. La conscience est vaincue : c'est donc la guerre, atroce, sauvage. Les deux flottes se battent dans la rade, et, tandis que Humphry agonise moralement à la vue des désastres qu'il a involontairement causés, la belle Anne clame les beautés de la mort libératrice, de

la mort supérieure à la vie, qui finit toutes les douleurs humaines et fauche les lutteurs en pleine action.

Mlle Bady et M. Raymond ont été tout à fait remarquables dans la lourde tâche qui leur incombait. Mlle Bady a donné une Dalila telle que l'antiquité n'en connut jamais. M. Larochelle a été excellent : à notre avis, ce rôle est une de ses meilleures créations. Le général Caracolos, figuré par M. Viard-Burguet, ferait aimer ces charmantes petites républiques du Nouveau-Monde où les peuples sont encore puérils et sauvages comme de jeunes félins : c'est le plaisir qu'on prend à voir les jeux de ces petits chats qui deviennent des tigres. Tous les autres interprètes ont été parfaits, chacun dans leur genre. Bref, cette œuvre est une des plus intéressantes, des plus passionnantes que nous ayons vues. Au milieu de toutes les exhumations trop fréquentes, c'est une œuvre vivante parmi une rangée de momies.

B. DE COURRIÈRE.

CHOSES D'ART

Chez Durand-Ruel, M. Jeanniot accrocha ces temps derniers un certain nombre de cadres. M. Jeanniot est un aquarelliste adroit et charmant, plein de qualités délicates. Il touche aux scènes de genre, aux paysages, aux portraits, aux croquis d'illustration, avec un talent souple et une distinction qu'on voudrait voir à beaucoup de nos peintres symbolistes, qui dédaignent évidemment ce « petit art ». M. Jeanniot est un homme très intelligent qui sait être artiste, soit « en petit », soit « en grand », et qui réalise très simplement des recherches d'expressions et de couleur pas aisées du tout. J'aime beaucoup M. Jeanniot parce qu'il fait très bien ce dans quoi il se borne, et n'essaie pas de faire très mal ce dans quoi i ne saurait entrer, au rebours de bien des gens de notre connaissance.

Chez Durand-Ruel aussi se purent voir les tableaux gris de M. J.-S. Ten Cate, qui est un impressionniste à l'œil fin, et aussi un délicat. Quelles jolies choses cet artiste sait voir et rendre, avec un métier sûr et amusant, une franchise qui plaît, un manque de prétention qui contente ! Il y a déjà plusieurs années que le nom de M. Ten Cate s'impose à l'attention des artistes, comme celui d'un personnel visionnaire. La « Vue de Dordrecht » est une œuvre exquise.

Je ne vois pas pourquoi je ne reviendrais pas sur l'exposition que fit à la Bodinière M. Georges Bellenger ; je l'ai revue, et j'en ai emporté l'idée d'un très consciencieux dessinateur et d'un coloriste intéressant, dont certaines choses ont le mérite d'avoir été faites il y a très longtemps, à un moment où on ne les avait pas conçues. De ce que M. Bel-

lenger a, paraît-il, attendu des années avant de les exposer, il ne s'ensuit pas que le mérite lui en soit ôté. C'est évidemment un homme digne d'être connu, et si je pense encore ce que j'en dis le mois dernier, je crois bien qu'il valait mieux que la mention que j'en fis avec quelques autres peintres, car c'est un travailleur et un modeste.

Allez voir chez Georges Petit les céramiques de Lachenal, collaborant avec Fix-Masseau ou Rodin, voire Mme Sarah Bernhardt : Lachenal est un des plus curieux potiers de cette époque-ci, et vous aurez des joies multiples à voir ses bizarres et puissantes coulures d'émail, sans compter que vous apprendrez immédiatement à distinguer entre un artiste comme lui et un être fade et insignifiant comme M. Carrier-Belleuse, qui lui aussi se montre céramiste, et aussi quelconque que possible. (Galeries des Artistes Modernes.)

Il est bien tard pour parler de l'exposition Cézanne que fit Vollard, rue Laffitte, et je ne pourrais rien en dire qu'on ne sache dès longtemps ici. Consciencieux, simple, franc, mais lourd et monochrome, très remarquable dans les natures-mortes et tels paysages, presque informe dans ses figures, fruste et naïf, ignorant tout et devinant tout, ce solitaire initiateur de l'impressionnisme « dernière manière » ressuscite, laissant une impression de barbarie et de netteté. Décidément, c'est bien à part entre Whistler, Gustave Moreau et Monet, cette production paysanne et singulièrement *anti-intellectuelle* de certains. Gauguin est venu entièrement de Cézanne, et les Pissarro de 1885 aussi. Mais Gauguin a mis de la philosophie pour arche de Noé en bois peint dans ses Cézanne, et Pissarro y a mis ce qu'il fallait d'atténuation pour vendre ces tableaux. Cézanne a mis Cézanne tout court, et j'aime mieux cela.

CAMILLE MAUCLAIR.

P. S. Les Salons de M. Roger Marx sont parus, et au moment où la réforme des monnaies était enfin décidée, sur ses instantes propositions. M. Roger Marx est le plus intelligent, le plus actif et le plus sympathique des connaisseurs d'art. Les journaux ont eu l'air de croire que la réforme des monnaies limitait toutes les conceptions de M. Roger Marx ; ce n'est que le premier acte d'une série de réformes de l'art décoratif qu'entreprendra ce sagace, et tenace, et combatif écrivain. Nous devons à M. Marx mille services rendus aux jeunes gens, l'entrée de Besnard, de Manet, de Carrière, de Renoir, d'autres encore, au Luxembourg, je ne sais combien de tolérances, de commandes, de protections que sans lui l'Etat n'eût jamais accordées : nous lui devrons encore bien d'autres choses. M. Roger Marx ne s'occupe pas de musées du soir, ne nous ennuie pas avec la poésie de l'ouvrier et ne fait pas de tartines sentimentales sur les tableaux, comme qui vous savez : mais il va droit au but par le plus court, tient tête aux commissions, s'occupe de tout, a des idées d'ensemble, et sait de quoi il parle. M. Marx n'a pas fini de rendre service, ni de dire ce qu'il a à dire : c'est

l'homme qu'il faut à la tête du mouvement indépendant. — C. M.

MUSIQUE

Voyons, d'abord, les nouveautés qu'on a entendues pendant le mois aux Concerts-Lamoureux. L'examen en sera bref. Mme Jenny Passama, dont la voix est chaude et souple, a chanté trois des *Chansons de Miarka* que M. Alexandre Georges a composées sur des « poèmes » de M. Jean Richepin. La source d'inspiration est évidemment inférieure, et ce serait pour le musicien une excuse suffisante, s'il n'était pas coupable de ce choix. Ce n'est point, hélas! le seul reproche qu'on lui puisse adresser. M. Alexandre Georges imite étroitement l'école russe pour arriver à doter ces « chansons bohémiennes » du « pittoresque et de l'étrangeté » qu'on leur reconnaît au programme. Son procédé consiste en fracas de cymbales dont l'habitude est constante chez Rubinstein; en traits persistants que soutiennent les violons jusqu'à l'exaspération ; en chants voilés de trombones et de violoncelles pesamment ponctués par des appels formidables de grosse-caisse, et qui, fatalement, aboutissent à un unisson rasséréné de harpes et de violons : cela pourrait être de Tchaïkowsky, du général Cui ou de Balakireff, selon les pages.

Les *Trois pièces pour orgue et orchestre* de M. A. Guilmant offrent un intérêt réel. L' « Allegro » est un bel exemple de saine musique écrite dans la tradition des fugues de Bach. Dans « Adoration », l'auteur a trouvé un effet bien heureux : le thème chanté par le haut registre de l'orgue est accompagné par les seuls pizzicatti des violoncelles, qui le reprennent ensuite et l'abandonnent aux violons et aux altos. La « Marche-fantaisie sur deux chants d'église » nous a paru moins attachante. Le musicien n'y est pas aussi franc que dans les deux autres pièces, où le motif, d'abord exposé en sa nudité sereine, se développe dans ses modes comme chez les vieux maîtres, avec une diversité naturelle et gracieuse. Là, on pense tout à coup — c'est vraiment inattendu! — au chœur de la garde du Ier acte de *Carmen*.

L'Ouverture de *Bérénice* permet de croire que, sans Wagner, M. Ch. Silver ferait du Meyerbeer. On cite un mot piquant de Berlioz pour excuser la collaboration des musiciens de vif à morts : « Autant de *canons* pris sur l'ennemi ! »

L'*Elégie* (en sommes-nous encore là!) pour violoncelle et orchestre de M. G. Fauré a cela de particulier que, dès les premières mesures, on a l'impression qu'elle « durera » longtemps, et que, la fin venue, on trouve qu'elle a été plus longue encore. Pourquoi M. J. Salmon, qui est un excellent artiste, a-t-il préféré ce pauvre morceau?

Si M. Lamoureux n'a pas fait entendre d'œuvres nouvelles

qui vaillent, — sauf les « Trois pièces » de M. Guilmant, — il a donné des auditions parfaites de la *Symphonie pastorale,* et de la *Symphonie en si bémol* de Schumann, et remis au programme la « Marche funèbre » et la « Grande scène finale » du *Crépuscule des Dieux*, qu'on n'avait jamais entendues à Paris dans d'aussi bonnes conditions. Mme Jane Marcy a chanté de son mieux, et ce mieux était fort bien, si l'on considère qu'il manquera toujours aux interprètes français de savoir *déclamer* comme le comporte le drame lyrique.

Wagner a eu la part très large, aux derniers concerts du Cirque. Au huitième et au neuvième, la « Chevauchée », la « Marche funèbre » et la scène finale du *Crépuscule,* et l'Introduction du troisième acte de *Lohengrin* figuraient sur le programme, et dans cet ordre.Ne serait-il pas plus intéressant de grouper une fois des fragments de la Tétralogie ? On les choisirait même de façon à *exposer* les héros dans leur unité à travers les quatre drames ; et une autre fois, on réunirait exclusivement des extraits des drames chrétiens de Wagner. Tour à tour, par exemple, le public apprendrait à connaître Wotan, Fricka, Brunnhilde, Siegfried, tels qu'ils apparaissent dans toute la péripétie de l'*Anneau du Nibelung,* et lorsque M. Lamoureux convierait ses abonnés (ce qui est possible !) à des représentations intégrales, mieux informés et moins insupportables, ils n'auraient pas les étonnements bruyants qu'on leur voit encore.

L'habitude fâcheuse de faire entendre des « airs » de Weber ! Ses opéras ont tant vieilli ! Seules, les ouvertures en sont intactes parce que le musicien semble y avoir concentré toutes ses hardiesses, et on les exécute le plus rarement !

§

Aux Concerts-Colonne, les nouveautés ne nous ont pas paru meilleures qu'au Cirque : la *Naissance de Vénus* de M. G. Fauré dégage un ennui énorme. Il y a peu de musique plus *ennuyeuse.* On a la gène de sentir, au long de cette composition, un effort constant qui n'aboutit pas. Il n'y a pas de raison que cela commence ou finisse ! Les œuvres de M. Charpentier donnent toujours lieu, à leur première audition, à des manifestations violentes : les uns hurlent de joie et d'autres sifflent. Il n'en fut pas différemment pour les *Trois poèmes* de M. C. Mauclair, de Baudelaire et de Verlaine, pour lesquels M. Charpentier vient d'écrire de la musique. Celle du « poème mystique » est tout imprégnée de ce *mysticisme pour dames* qui fait rage ; celle du « poème d'amour » (ô Baudelaire !) rappelle la manière de M. Massenet ; et celle enfin du « poème réaliste » semble empruntée aux pires pages de la *Vie du Poète* : peu de neuf !

M. Colonne a continué, pendant ce mois, la série des Symphonies de Beethoven en « exécutant » la huitième, celle en *fa,* qu'on peut considérer comme le dernier regard du Maître sur le XVIIIe siècle et comme un adieu suprême aux formes de Haydn, de Haendel et surtout de Mozart, avant la neu-

vième qui allait élargir infiniment le domaine de la Symphonie, en y introduisant des soli et des chœurs...

On pourrait, avec quelque douceur encore, appeler ces exécutions *les Belles Infidèles* de la Musique. Paix à l'ombre de Mme Dacier!

On a entendu encore les fragments du *Rheingold* avec Mme Durand-Ulbach et Mlle Blanc; la marche de *Lohengrin;* la marche et le chœur de *Tannhaeuser...* — et puis, on n'a jamais su pourquoi, l'ouverture de la *Princesse jaune* de M. C. Saint-Saëns, opéra-comique mort-né en 1872 et dont M. Louis Gallet avait « déjà » écrit le livret.

§

M. E. d'Harcourt mêle heureusement au programme de ses concerts les œuvres anciennes et les modernes. On est donc certain, à chaque séance, d'entendre de la bonne musique. Les exécutions sont plus exactes sauf que miss Minnie Morgan chante le plus faux du monde.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

« *ORPHÉE* » *A NANCY*

Les deux auditions de l'*Orphée* de Gluck données au commencement de décembre par le Conservatoire de Nancy méritent plus qu'une simple mention. Leur succès éclatant et des mieux justifiés montre ce que peut la foi d'un artiste ardent et jeune comme M. Guy Ropartz, qui a su tirer de ressources orchestrales et chorales relativement modestes un parti miraculeux : il prouve encore, ce succès, que le public reste capable d'apprécier les vieux chefs-d'œuvre, et y est même mieux préparé que jamais ; et que les directeurs des théâtres de musique de Paris, pour qui monter *Orphée* serait si facile, sont de grands coupables, à force de méfiance.

Dans le noble *Orphée,* la clarté, la simplicité émouvante triomphent. Cette sereine beauté n'est pas froide, ces pures harmonies constituent au plus haut degré de la musique dramatique. La passion s'y déroule majestueuse et mesurée, comme il convient aux héros du Mythe éternel. Avec quelle sobre puissance le désespoir, la jalousie, la joie ne sont-ils pas rendus!

Mais pourquoi « expliquer » *Orphée?* La musique en est plus que centenaire, la légende plus de trente fois séculaire. Et si nous demeurons émus par la douleur d'Orphée, si des vers trop souvent mirlitonesques peuvent encore nous attendrir, c'est que l'œuvre de Gluck est bien un chef-d'œuvre, décidément.

L'interprétation d'ensemble a été remarquable, aussi bonne qu'il était possible. On avait fait appel, pour tenir les rôles d'Orphée et d'Eurydice, au concours de Mlles Jeanne Flament, des concerts du Conservatoire de Bruxelles, et Marie Géneau, des concerts de Genève. L'admirable et expressif contralto de Mlle Flament, le délicieux soprano de Mlle Géneau ont tour à tour enchanté l'immense auditoire, qui a comblé

d'applaudissements ces deux jeunes cantatrices de haute valeur.

En somme, triomphe authentique pour le Conservatoire de Nancy, et d'abord et surtout pour M. Guy Ropartz, son distingué directeur, dont la belle hardiesse a été ainsi amplement récompensée.

HENRY CARMOUCHE.

LES LIVRES

L'Empreinte, par EDOUARD ESTAUNIÉ (Perrin et Cie).— Au collège des jésuites de Nevers on déforme peu à peu un jeune cœur enthousiaste selon les principes du meilleur monde religieux. On lui apprend que la seule collectivité est puissante en regard des multiples individualismes de la société moderne, et on lui donne l'ambition vraiment noble de devenir l'humble rayon d'une roue folle, formidable, la religion de Loyola, tournant, du reste formidablement à vide depuis longtemps. L'enfant se laisse prendre au mirage, croit qu'il est destiné à de grandes choses, finalement s'aperçoit qu'on ne lui demande pour preuves de ses belles aptitudes que de tout petits mensonges. Il se ressaisit et se sépare de ses louches professeurs. Mais il garde l'empreinte de sa première déformation. En vain, ses instincts luttent contre ses habitudes, il demeure sans force et sans direction pour les utiliser. Après avoir heurté successivement à toutes les portes de la vie parisienne, dont quelques-unes lui sont fermées par ses anciens maîtres, il revient bêtement s'agenouiller sur le seuil de ce collège maudit comme plus pressé de se réfugier contre *l'action* qu'encore réellement repris par sa vieille foi. Il ne croit plus, n'aime plus, n'espère plus, mais il veut avoir une fin logique, redevenir *jésuite* puisqu'il ne peut pas être autre chose. Ecrit malheureusement dans la langue démodée des naturalistes, ce roman est une œuvre très consciencieuse, faite avec le soin méticuleux de quelqu'un qui frappe d'autant plus fort qu'il frappe sans passion. — RACHILDE.

La Chambre Blanche, poésies, par HENRY BATAILLE. *Préface* de MARCEL SCHWOB (Edition du *Mercure de France*). — En la délicate préface consacrée à ce mince recueil de poèmes par M. Marcel Schwob, il rapproche le nom de M. Henry Bataille de celui d'un autre jeune homme de talent, M. Francis Jammes. Il eût pu évoquer sur ceux-là le nom de Jules Laforgue : et il ne sagit pas ici de ressemblances dans l'écriture, mais d'un même ordre d'efflorescences d'une sensibilité peureuse et extrêmement fine, éparse dans les consciences du temps présent. C'est une sensibilité subjective, une sorte d'énervement de l'âme qui donne quelque chose de lointain et d'indirect aux impressions les plus réelles, en sorte que pour ces organismes la notion de l'inanimé et de l'animé n'a rien de précis,

et que la vie des objets et la vie des êtres se mêlent pour les affecter presque pareillement. Ces consciences que Claudel dirait « minces comme la peau du lait » sont aussi blanches, et c'est bien l'intérieur d'une conscience que cette *Chambre Blanche* où les événements et les crises mentales ne laissent que des ombres où la vérité, la raison et tous les arguments du cerveau n'interviennent jamais, où seule se fond en une musicalité presque incolore l'émotion du témoin de soi-même. C'est d'un de ces cas de conscience, non point maladive mais frêle, que relève ce recueil de vers, où M. Henry Bataille exprime, fort souvent avec une étrange netteté dans l'imprécis, de très simples sensations de mélancolie, d'exil et de joie, des drames minuscules de l'âme que nous avons tous sentis, qui nous semblaient, avant que le temps les eût effacés, aussi importants et généraux qu'il les juge sincèrement lui-même, et qui sont, en somme, notés ici avec un talent fin et sans défaillance de goût, le fond émotif de ce qu'il faut appeler la poésie. — C. MAUCLAIR.

Les Jeunes, *études et portraits,* par RENÉ DOUMIC (Perrin).— Ce titre, *Les Jeunes,* n'est qu'un artifice de librairie, et quasiment déshonnête : MM. Edouard Rod, Huysmans, Paul Margueritte, voilà en effet quelque-suns des « jeunes » encouragés par M. Doumic; sommes-nous chez les Burgraves où M. Doumic parle-t-il un argot inconnu où *jeune* veut dire « Qui n'est pas de l'institut »? Il est plus probable que, fort mal renseigné, vivant en dehors du milieu littéraire, lisant de travers, outillé d'occasion, documenté de seconde et de troisième main, M. Doumic ignore réellement et l'âge des gens dont il parle, et leur place dans la cité littéraire, et leur filiation intellectuelle et artistique. Cela est lamentable; cela, et non son esprit de dénigrement, car après tout les écrivains nouveaux que méprise si malicieusement M. Doumic sont assez bien armés pour lui rendre — s'il en valait la peine — coup pour coup et même le faire saigner — s'il avait du sang. Rien n'est plus méprisable, pas même l'oisif, que l'ouvrier qui ne sait pas son métier, le critique qui ne connaît pas son monde, juge ignorant dont les sentences de hasard ouvrent pourtant ou ferment la porte des geôles. M. Doumic remplit à la *Revue des Deux-Mondes* des sortes de fonctions de grand juge; il les remplit avec maladresse et sans conscience. Il est surtout maladroit. Si, en une notice biographique, on écrit que M. Paul Adam « parmi les écrivains nouveaux est certes au premier rang », M. Doumic rit; maladresse; il fallait peut-être rire avant et après : non là. Si pareillement on nomme M. Pierre Quillard « en même temps qu'excellent poète, érudit sagace et critique judicieux », M. Doumic crie : « Voyez pourtant qui sont ces hommes qu'on ignore! » Franchement, la plaisanterie est mauvaise, car, outre que M. Quillard n'est inconnu que des gens qui vivent à coté de la littérature, il n'y a pas dans la phrase où s'amuse M. Doumic une épithète déplacée ou exagérée. Oh! le sagace professeur qui nous apprend que Laforgue, doutant de lui et sachant

bien que « l'impression, c'est l'écueil », ne publia rien de son vivant! Et quelle constatation judicieuse, que l'une des caractéristiques de la littérature nouvelle c'est « la diminution du sentiment de la forme... Artistes incomplets, médiocres artisans, les jeunes écrivains vont jusqu'à se faire gloire d'ignorer leur métier. Ils dédaignent l'exécution, lâchent le style et trahissent la langue. » Pour saler ces opinions étonnantes, on trouvera en maintes pages de ce pauvre livre les plaisanteries ordinaires sur Villiers de l'Isle-Adam, sur Mallarmé, sur les brumes du Nord, sur les Symboles, sur ces jeunes poètes qui (tels que Henri de Régnier, F. Vielé-Griffin, A. Retté, A. Samain, E. Verhaeren) n'ont encore donné que des « intentions »; sur les petites revues *(Mercure, Revue Blanche, Réveil),* auxquelles il suffit d'être abonné pour avoir droit à l'insertion d'un sonnet; ici M. Doumic atteint à la plus fine ironie : « De tout temps on avait vu des écoliers crayonner des vers sur leur pupitre de collégiens et de tout petits enfants tenir la plume du même pouce qu'ils venaient de téter. Mais ils ne trouvaient pas le placement de ces productions naïves. Les jeunes revues leur ont offert un débouché ». Ainsi *Axël, En Rade, l'Assommoir,* ces vagissements assez divers, se firent entendre d'abord dans la *Jeune France,* la *Revue indépendante,* la *République des Lettres.* Où Baudelaire publia-t-il la plupart de ses œuvres? En des petites revues ou de petits journaux tels que la *Revue Française,* le *Présent,* le *Corsaire-Satan,* l'*Esprit Public,* l'*Echo des Théâtres,* la *Semaine Théatrale,* le *Monde Littéraire,* la *Liberté de penser,* la *Petite Revue,* le *Salut public;* — et la *Revue des Deux-Monde*: donnant, en 1855, quelques pièces des *Fleurs du mal,* ne le faisait qu'après tout le monde et en accompagnant la publication d'une note protectrice et même blessante. M. le professeur Doumic est peu familier avec l'histoire littéraire. Veut-il qu'on lui adresse deux listes, celle des collaborateurs de « sa revue » et celle des collaborateurs de la *Revue indépendante,* « petite revue » pour une période prise au hasard, 1886-1887, par exemple? D'un côté on trouverait : Tolstoï, Bourget, Barbey d'Aurevilly, Huysmans, Wyzewa, Laforgue, Mallarmé, Anatole France, Villiers de l'Isle-Adam, Mirbeau, E. de Goncourt, H. Lavedan, L. Descaves, Th. de Banville, G. Rodenbach, E. Verhaeren, Paul Hervieu; — et de l'autre : Rabusson, Broglie, Charmes, Lavisse, Bellaigue, Theuriet, Rousset, Jusserand, Bentzon, Du Camp, André Lemoyne, Delard, Cherbuliez, Georges Duruy, Georges Lafenestre, Vogüé, Brunetière, Ganderax, Moireau, Frédéric Houssay, Victor du Bled. De quel côté est la littérature, l'art, la pensée? La jeunesse aimera-t-elle Mallarmé ou André Lemoyne, Barbey d'Aurevilly ou Victor du Bled, Laforgue ou Theuriet? M. Doumic s'est beaucoup égayé des *Portraits du prochain siècle, Les Cent quarante et un,* où il y a vraiment de quoi rire, çà et là; mais des collaborateurs de « sa Revue » ne ferait-on point une liste assez drôlatique? Ayant défilé ces noms-là, « transcrits au hasard » : Edmond Barthélemy,

Pierre Quillard, Hugues Rebell, Louis Denise, Adolphe Retté, etc., M. Doumic ajoute : « Citez-les devant les personnes lettrées... elles ne sauront de qui vous voulez parler et si ces messieurs s'occupent d'industrie ou de commerce, d'agronomie ou de sériculture. » Il faudrait peut-être, à ces lettrés, leur parler de M. Art Roë, qui, paraît-il, « est en train de renouveler un genre qui a produit chez nous quelques chefs-d'œuvre, et auquel il a ajouté de fort belles pages : c'est le récit militaire », et d'abord « ce très beau roman », si plein de « sensibité artistique » où, délicate allusion, un officier français blessé et prisonnier est soigné par une jeune fille russe et, guéri, l'épouse !

Des études — qui ne sont en réalité que de prolixes notices bibliographiques — sur Rosny, Paul Hervieu, Huysmans, Maeterlinck, Barrès, la Poétique nouvelle, d'Annunzio, donnent à ce recueil comme un faux air de littérature; mais c'est l'article *Art Roë* qui est le signet du volume; et l'article *Les Cent quarante et un* qui en est la signature. — R. DE GOURMONT.

Flottille dans le Golfe, par HENRI MAZEL (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — M. Henri Mazel, auteur de *Vieux Saxe,* du *Nazaréen,* de la *Fin des Dieux,* de *Saint-Antoine Affirme,* nous donne *Flottille dans le Golfe,* série de nouvelles, que par une délicate attention le directeur de l'*Ermitage* a dédiées à ses collaborateurs.

M. Mazel est un styliste hors ligne, sa phrase est colorée et chantante. Il y a deux façons d'œuvrer : 1° en pensée pure, et 2° par la forme. Dans la seconde catégorie Henri Mazel est passé maître. A noter *Le petit Chat, A la Barre* et *Attente.* Il y a dans ce livre un peu du mystère souffrant de Gustave Moreau. — A. IBELS.

Le Chemin de Velours, par FERNAND VANDÉREM (Ollendorff). —Un recueil de nouvelles faciles, adroitement écrites et que, pour la plupart, on retrouve avec plaisir, tels des visages déjà rencontrés sans antipathie. Mais pourquoi les avoir réunies sous ce titre joli assurément, mais étranger à toutes : *Le Chemin de Velours*?

Par symbolisme peut-être! Lequel? — K. ROSENVAL

ALMANACHS ET ANNUAIRES. — *Almanach Hachette pour l'année 1896,* petite encyclopédie populaire de la vie pratique (Hachette); Georges Bans : *Almanach Georges Bans pour 1896* (Bibliothèque d'art de la « Critique »); P. Argyriadès : *Almanach de la Question sociale pour 1896* (Administration de la « Question Sociale »); *Annuaire 1895-1896 de l'Association Générale des Etudiants* (à l'Association).

OCCULTISME. — Anonyme: *La Lumière d'Egypte, ou la Science des Astres et de l'Ame,* en deux parties (Chamuel); Papus : *Premiers éléments de Chiromancie* (Carré).

PHILOSOPHIE. — Emerson : *Les Sur-Humains,* trad. par Jean Izoulet, avec la collaboration de MM. Adrien Baret et Firmin Roz (Armand Colin).

POÉSIE. — E. François : *Les Requins de la Mer Rouge,* satire

politique (Savine); Adolphe Krafft: *Les Rhénanes* (Savine); Adolphe Krafft: *La Nouvelle Galathée* (Libraires associés); Jean-Paul Clarens: *L'Eternelle Douleur* (Ollendorff).

ROMAN. — Louis Ferrol: *Brillant Mariage?* (Perrin et Cie); Isabelle Kaiser: *Sorcière!* (Perrin et Cie); Paul Margueritte: *Le Jardin du Passé* (Chailley); Gustave Fortin: *Le Jeune Folleville au Quartier Latin en l'An de grâce 1880* (Savine); Adolphe Retté: *Similitudes* (Bibliothèque Artistique et Littéraire); Stanislas Rzewuski: *Les Filles du Rhin* (Ollendorff); J.-H. Rosny: *Erymah* (Chailley); Gabriel Mourey: *Les Brisants* (Ollendorff); Georges Ohnet: *La Fille du Député*, illustrations de René Lelong, pet. coll. (Ollendorff).

THÉATRE. — Marie Després: *La Grève des Femmes*, 3 actes (Savine); Jules Renard: *La Demande*, 1 acte (Ollendorff); P. La Heuzanne et L. Marmorey: *Mirwane*, drame lyrique en 5 actes et 7 tableaux (L. Maretheux).

DIVERS. — Augustin Léger: *Journal d'un Anarchiste* (Savine); Victor Sidermann: *La Faillite de la Science* (Savine); Gabriel Montoya: *Chansons naïves et perverses*, nombreuses illustrations (Ollendorff); Henri Mazel: *La Frise du Temple* (Bibliothèque Artistique et Littéraire); Georges Docquois: *Bêtes et Gens de Lettres* (E. Flammarion); Pierre Leblanc: *La Question des Chemins de Fer, les Accidents, leurs Causes, les Remèdes* (Savine); Et. Moreau-Nélaton: *Les Grands Saints des Petits Enfants*, légendes en images (Chailley).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Corrado Ricci: *L'Ermite blanc et autres récits*, traduits par Franco Arlotta (Delagrave).

JOURNAUX ET REVUES

Dans un excellent article publié par la **Nouvelle Revue** du 15 novembre, M. Emile Verhaeren étudie l'influence parallèle, à travers les siècles, des deux grands arts classiques, celui d'Asie et celui d'Europe. M. Emile Verhaeren pénètre très étroitement la dissemblance de leur nature et l'antinomie profonde qui les fait se différencier. « L'art oriental — égyptien, chaldéen, ninivite — est d'essence religieuse ou, plutôt, de souche extra-humaine ». C'est aussi un voile pesant et captieux qui défend les mystères des initiés et protège, dans les sanctuaires formidables, le trésor des traditions hermétiques :

« La mesure humaine n'existe pas en de pareilles œuvres. Le gigantesque et l'énorme se dressent au seuil des temples en monolithes écrasants et silencieux. Les Ramsès, les Thoutmès, les Séti apparaissent comme des géants au long des dynastie thébaines, qu'ils illustrent moins en hommes qu'en colosses. A côté d'eux, s'alignent les dieux grotesques et absurdes : Hor, celui dont la tête est celle d'un épervier; Anubis dont le profil est d'un chacal; Sovkou, dont le col s'allonge

en mâchoire de crocodile; Amon et Chons, qui s'incarnent l'un en une oie, l'autre en un singe. Quelle que soit la vénération religieuse attribuée à de telles sculptures, leur apparence les assimile à telles pages violentes d'un *Kladeradatsch* ou d'un *Punch* où les parlementaires anglais ou allemands sont déguisés en animaux. Nous ne concevons un pareil art que sous un angle satirique et jamais il ne viendra à l'idée d'un artiste européen d'exprimer le beau sous de pareilles formes. Reste la conception la plus caractéristique des sculpteurs thébains et memphites, celle qui veut rendre l'illimité, le vague et l'inconnu. « Le sphinx, cette première incarnation de l'Egypte, dit M. Schuré, est devenu son symbole principal, sa marque distinctive. Le plus antique sacerdoce humain le sculpta, image de la nature calme et redoutable dans son mystère. Une tête de femme sort d'un corps de taureau aux griffes de lion et replie ses ailes d'aigle sur ses flancs. C'est l'Isis terrestre, la nature dans l'unité vivante de ses règnes. Dans ce composé du taureau, du lion, de l'aigle et de l'homme sont aussi renfermés les quatre animaux de la vision d'Ezéchiel représentant quatre éléments constitutifs du microcosme et du macrocosme : l'eau, la terre, l'air et le feu. »

En opposition à l'art asiatique, M. Verhaeren offre, en regard, celui, eurythmique, grave et noble, de la civilisation hellène. Au lieu de la terreur la sérénité, au lieu du convenu, du grotesque et de l'absurde, le simple, le typique et le naturel. Il cite et commente le mouvement simultané des centres de Samos, d'Argos, de Corinthe et d'Athènes. Puis, effleurant la lumineuse magnificence byzantine, il arrive aussitôt aux siècles de l'art gothique. Ce que Victor Hugo, dans d'inoubliables chapitres, consacra à la défense de l'architecture, M. Verhaeren le reprend et conclut par ces paroles, où nous ne sommes pas sans voir un avertissement salutaire :

« Idéaliste ici, naturaliste là, la statuaire gothique eston dc essentiellement humaine, et tout ce qui lui vient de Byzance et d'Orient est rejeté par elle ou relégué près des toits ou sur les tours, à l'état de gargouilles et de tarasques. Le fantastique, au premier plan dans la période romane, est maintenu en arrière, au profit de la vie palpable et vraie. Jusqu'aux décorations des piliers, des frises et des chapiteaux, tout se transforme. Les dessins géométriques, les floraisons monstrueuses, les chimères et les bêtes improbables sont remplacés par l'authentique végétation du pays : l'arum, le gouet, l'iris, le nénuphar, le chêne, le persil, la fraise, le chou, le chardon, la chicorée. Le roman semble une vision lourde traversant un cauchemar; le gothique est une transposition de la réalité conçue par un homme éveillé et pensant droit.

» L'antithèse des deux grands arts classiques nous paraît donc indéniable. Ils ne s'amalgament point; ils se subjuguent. En un prochain article, nous examinerons combien il est dangereux, pour un artiste européen, de retourner aux passés

asiatiques pour renouveler ses formules ou ses idées, au lieu de puiser dans la nature et la vie. »

La livraison de novembre de l'**Ermitage,** à côté de proses de MM. René Boylesve et Pierre Valin et des vers de M. Maurice Magre, donne cette *Ronde* gracieuse et simplement belle de M. Francis Vielé-Griffin. Toute la limpide clarté de *Joies* s'y retrouve, exquise et jeune :

Avec du soleil ou du clair de lune,
Et des voix de femmes, et des pas de danse,
Mêlez les rêves en rondes d'enfance :
La brise est neigeuse, l'herbe saupoudrée
Des pétales blancs que sèment les branches ;
Passe la blonde et passe la brune !
Elles tournoient; vous n'en aimez qu'une ;
Embrassez celle que vous voudrez.

Les bouquets levés comme des torches
Essaiment, comme des étincelles,
Le sang des roses que la brise mêle
A la neige des lys effeuillés sous le porche ;
Je sais le balustre où vous accouderez
Ce rire timide qui voile un émoi ;
La ronde tourne et vous faites un choix ;
Embrassez celle que vous voudrez.

On sonne du fifre et tous les rires
Vont tournant, encore, comme au vent les feuilles ;
Vous avez peur de son baiser d'accueil,
Vous cherchez le mot que vous vouliez dire ;
La coquette d'un rire vous absoudrait
A vous voir au cœur cette honte d'amour :
Ne dites rien si vous êtes à court ;
Embrassez celle que vous voudrez.

Il faut lire, au numéro de novembre du **Coq R** ; **e** deux proses remarquables, l'une de M. Louis Delattre, l'autre de M. Sander Pierron. Au même fascicule, également, un poème de M. de Souza, *La Fenêtre,* d'où cet extrait :

Les siècles
Du haut des pierres qu'ils ont dressées
Et de lustre en lustre fleuries
Surplombent
Jusqu'au cœur de la chambre où vous saisit
L'Œuvre des tragiques saisons
Que les vents ont ardé de la mer, et des moussons,
Et le gel et la pluie,
Et l'insouciance des hommes ou leurs rages
A resculpter le portail des âmes et des âges.

Par devant la fenêtre comme une baie sur le monde,
Il déploie l'espalier de la nature entière :
Les aubes y allument la rosace solaire
Qui ramifie la vie des bêtes et des plantes;
Les fruits saillissent et les croupes des monstres ;
Les gueules s'allongent le long des branches fleurissantes
Pour happer des oiseaux que seule, peu à peu, mange
La patience douce du temps ;
Et par dessus le fourmillement
Des frondaisons où luisent les lubriques échanges,
A la plus haute cime aiguë et nue qui perce,
La haute fenêtre comme une baie sur le monde
S'ouvre du plus profond de son regard intérieur.
La tour grandit du soir qui tombe,
Devient plus grave et sonore des heures
Qui, coulant à larges gouttes de bronze,
Empliraient le silence du port et de la cité
Sans les coups monstrueux des flots frappeurs
Qui, de seconde en seconde, sonnent l'éternité.
Tandis que, blanche, la face du cadran lunaire
Ne marque d'aucun signe le bonheur ou malheur,
Et que du fond de la chambre sombre,
Par la fenêtre ouverte comme une baie sur le monde
Retentissent à travers la campagne et la mer
Les incessants battements du cœur...

Au **Rêve et l'Idée** (novembre), M. Saint-Georges de Bouhélier publie un fragment d'une théorie de « l'Eucharystie ». Après que M. André Gide, dans le *Traité de Narcisse*, et M. Mauclair, dans *Eleusis*, eurent déduit les principes les plus délicats et les plus modernes d'un « essai sur l'amour », il était difficile de rendre à la figure de Narcisse toute son angélique grâce et toute sa divine pudeur. Mais M. de Bouhélier a su éviter l'écueil d'une répétition, et ce n'est pas sans originalité ni bonheur qu'il érige ce mausolée à la mémoire impérissable de l'Adolescent :

« Au reste, cette fade époque expire, glacée, fantasque. — Trop de banales langueurs nous ont émus. — Au milieu des houilles descend l'Aube nuptiale.

» Candeur fardée et enfantine ! La contagion de sa douceur en discrédite la simagrée. On en conserve pourtant la mémoire angélique.

» Car l'Art possède les vertus de l'Amour. Tendre, élégiaque ou héroïque, le destin de son charme est d'en porter les chaînes parmi les races, les herbes, les fleuves. — Eucharystique, il unit les idées. Tout hymne est l'écarlate hostie où bouillonne, palpite le sang d'un héros !

» Or, par-là, le Poète est pareil à Narcisse. — Ce qu'il adore, à travers la Nature, d'abord ne demeure que son

Ombre-Erotique; cruel, il néglige l'extase des divinités, e son Amour n'éclaire que son propre Visage.

» Ensuite il s'ennuie. — L'émoi des nymphes, sans doute, le laisse indifférent. — Plus tard le paysage sera vainqueur. Alors Narcisse, transsubstancié, se métamorphose en une gerbe de flammes, un roi du tonnerre !

» C'est ici, je pense, qu'apparaît la moralité de toute l'aventure.

» Le Poète, s'il s'éloigne de la Terre, infatué et apostat, en reçoit le châtiment.

» L'Amour à qui notre Ame avec nos Destins, hélas, se confient — chaste et impétueux — nous dirige au milieu des mousses et des parcs, au bord de souterraines rivières, parmi les houilles lourdes, les prés d'aromates.

» L'Amour veut des paysages, il a pour mission de les éclairer. — Sous l'éclat, l'ardeur de sa torche ! il tressaille, s'anime de nos émotions. Et s'il nous conduit vers quelque ombre, — c'est pour qu'elle s'y incorpore. — Il n'est docile qu'à nous-mêmes, et pourtant il succombe à y être enchaîné. » — Edmond Pilon.

§

La **Vie Contemporaine** publie une originale étude dans laquelle, à propos d'un *Cycle Wagnérien à Munich* ancien déjà, M. Henry Gauthier-Villars énonce des considérations, peut-être paradoxales, en tous cas ingénieuses et attachantes, sur le parallélisme des motifs conducteurs et la symétrie de structure qu'il prétend trouver dans tous les drames lyriques de Richard Wagner.

Le premier numéro d'**Arte**, *revista internacionale,* fondée à Coimbre (Portugal) par MM. Eugenio de Castro et Manuel da Silva Gayo, porte la date de novembre. Une grande partie du fascicule est écrite en français, par des écrivains français. Les tendances de cette revue sont les nôtres, et nous envoyons à ses fondateurs-directeurs nos meilleurs souhaits de succès.

En cette première livraison, un article de M. Erich Lie sur *La Jeune Littérature en Norvège*. L'auteur divise la littérature norvégienne en trois périodes, la première avec Ibsen, Bjoernson et Jonas Lie, la deuxième avec Arne Garborg, Hans Jaeger et Gunnar Heiberg, et la troisième avec les « écrivains nouveaux » : Knut Hamsun, Hans E. Kinch, Thomas Kraq, Hans Aanrud, Peter Egge, Bernt Lie, Jakob Hilditsch, Hjalmar Kristeusen, Sigbjorn Obstfelder, etc. « On dirait que les lauriers d'Ibsen ont empêché la jeunesse de dormir, tant le nombre des écrivains est grand... Cependant, la physionomie de cette jeune génération est assez différente de celle d'Ibsen. Le vieux maître est un psychologue doublé d'un réformateur idéaliste... Les jeunes estiment démodé le drame *Brand* d'Ibsen, ils condamnent sans pitié toutes les œuvres moralisatrices de Bjoernson, de Tolstoï et d'Alexandre Dumas fils, ils restent indifférents à la philosophie anglaise, ils veulent de la vie dans l'art et pas de thèses... Ne formant aucune « école »

les jeunes écrivains ne sont ni naturalistes, ni symbolistes, ni romantiques. Ils sont un peu de tout. Pour eux, le monde est trop grand et trop mystérieux pour être étiqueté. S'ils sont quelque chose, ils sont des individualistes... » — Pour être très résumé, l'article de M. Erick Lie, on le voit par ces quelques citations, n'en est pas moins intéressant. — A. V.

§

Le **Tweemaandelijksch Tijdschrift** (novembre) contient, entre autres bons articles, une exquise nouvelle de M. Marcellus Emants, un fragment par M. Ary Prins, une Critique littéraire de M. Van Deyssel, de beaux vers de MM. de Vooys et Boutens. Enfin M. Berlage donne quelques aperçus de l'architecture moderne, et c'est parfait, car, en dehors des architectes, il semble que personne n'ait un jugement sur les monuments et édifices que nous voyons continuellement surgir autour de nous. Nous allons aux concerts, aux théâtres, etc., et le lendemain nous lisons dans les journaux une critique détaillée des œuvres entendues; mais qui nous renseigne avec compétence sur les œuvres architecturales? Espérons que l'exemple donné par M. Berlage sera suivi, car il n'est pas de pays où le meilleur artiste, souvent, se désintéresse des choses de l'architecture.

Au **Nieuwe Gids** (novembre), un fragment de drame mystique de M. André Jolles. D'après ces pages, on peut s'attendre à une belle œuvre. — R.

§

Die Freie Gesellschaft. Journal mensuel pour les Idées les plus avancées en science sociale. — Sous ce titre, à la date du 15 octobre dernier, a paru à New-York le premier numéro d'une revue libertaire rédigée en jargon juif-allemand et imprimée en caractères hébreux. Les articles sont signés : Elie Reclus, Guy d'Outre, P. A. Frank, M. Lanthief.

The Free Review de décembre publie de M. John M. Roberston un article : *On Compromise,* discussion extrêmement judicieuse des idées de M. John Mosley sur ce sujet; de M. Arthur Lynch, une très intéressante et originale étude sur Herbert Spencer; de M. Evacustes A. Phipson, un essai sur « l'Art et le Socialisme », tendant à prouver que le socialisme fera nécessairement se développer les arts dans une mesure extraordinaire et rationnelle — particulièrement l'architecture. Et, termine prophétiquement l'auteur, le temps n'est pas loin où nous serons en possession de l' « Art » dont nous pourrons avec raison être fiers. » — HENRY D. DAVRAY.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Mon cher Vallette,

M. Hugo von Hofmansthal *(Die Zeit,* 23 nov.) critique de façon récréative et inattendue des poèmes récemment édités par le *Mercure;* après avoir reproché à leur auteur son esprit

superficiel de *journaliste* parisien et sa *perversion,* il cite cette impression de peintre plein-airiste :

... Reste ainsi : l'ombre violette
Se joue aux roses plis des hanches...

Et ajoute, naïvement lubrique :

« Ce n'est pas ainsi que parlent des amoureux, couchés nus ensemble dans l'herbe !... » L'Etiquette du Prater prévoit, apparemment, des situations que notre code mondain n'a pas envisagées,

Bien vôtre. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

§

Vient de paraître au *Mercure de France :* ÇAKUNTALA, comédie héroïque de Kâlidâsa, traduite par A. Ferdinand Herold (V. page 4 des annonces tirage et prix).

Nous rappelons à nos lecteurs que nous n'encartons plus dans le recueil le catalogue complet de nos éditions, mais que nous en faisons gratuitement le service régulier aux personnes qui veulent bien nous le demander.

§

Sur l'initiative de M. Gustave Kahn, un groupe d'écrivains donnera chaque année une série de conférences, auditions, spectacles, sous le titre de *Représentations d'Art*. Nous ne pouvons que souhaiter la réussite de cette entreprise, étant donné son but désintéressé : appliquer les recettes et cotisations à la création de fonds destinés à aider les jeunes écrivains, à les jouer, à interpréter leurs vers. A l'heure où nous mettons sous presse, nombre de lettrés se sont déjà fait inscrire, et des noms tels que : Léon Dierx, Stéphane Mallarmé, Catulle Mendès ; — Jules Case, Marcel Schwob, Robert Scheffer, Félix Fénéon, Jean de Mitty, — Paul Fort et Gustave Kahn pour le comité d'organisation, — et Henri de Régnier, Remy de Gourmont, Francis Vielé-Griffin, Laurent Tailhade, André Fontainas, Alfred Vallette, Robert de Souza, André Gide, Charles-Henry Hirsch, Louis Dumur, Edmond Pilon, etc., nous sont garants qu'il s'agit d'une œuvre nécessaire qui sera menée à bonne fin.

§

Pour paraître prochainement : *La Société idéale,* voyage à travers l'Utopie sociale, par Adrien Foray.

§

EPILOGUES

P. S. — Assassinat. — Le 25 décembre on nous apprend la mort de M. Max Lebaudy, victime de la lâcheté et de l'envie démocratiques. Oui, ce fut un assassinat bien démocratique et perpétré avec quelle haine, quelle préméditation, quels raffinements ! Et quelle hypocrisie, car on lui dénia la justice au nom de la Justice même, et au nom de l'Egalité on l'enferma dans un hôpital putride : de toutes les ignominies de ce temps, celle-ci est peut-être la plus hideuse. — « Charité, Solidarité, Justice, Bonté, Larmes, etc. » — Moins de grands mots, Madame ; dites tout bonnement : « J'ai eu sa peau. »

R. DE GOURMONT.

MERCVRE.



PAUL VERLAINE

Paul Verlaine mort ! crêpe tragique aux frontons roses de temples solaires, il messied, en l'occurrence brutale de cette heure funèbre, d'étaler les usuelles paroles profanatrices ou vulgaires : la douleur a marqué de son signe nos fronts ; nous nous taisons.

Le poète limpide et ingénu a de son grand regard étonné vu la porte s'ouvrir vers le mystère des corolles et des parfums, et son âme sourieuse est allée apaiser les fièvres dont la vie l'obséda, aux baisers puérils des lys d'éternité qui, sans doute, l'ont accueillie en sœur d'amour et de beauté.

Sereine et calme si ne l'eût le vent vorace flétrie constamment, son âme, sœur des lys d'éternité, fut un orgueil candide aux lourds parterres du mal universel. Inconscient d'être beau, naïf, sans défense contre les maléfices et les embûches, oh ! le lys de lui-même a fleuri immaculé, et projette de son éclat merveilleux la tache insigne aux pétales obscurs des autres floraisons. Les haleines rudes d'un nord impétueux et opiniâtre, les gels nocturnes l'ont assailli sans répit durant le temps si bref de sa saison ; enivré de sa jeune sève héroïque, le lys noble a résisté, dédaigneux des atteintes et des brûlures, jusqu'à la minute néfaste où un choc trop violent a rompu la tige déjà affaiblie ; la pâle corolle est à jamais effeuillée, ne laissant à des parterres, de sa présence abolie, que le souvenir de son parfum, le reflet de sa splendeur.

Paul Verlaine mort ! Les vers les plus délicats, une musique attendrie et fraîche subsistent du dé-

sastre, fragiles, éternelles reliques de la simplicité et du sourire que fut sa vie. Il fut nativement, il fut ingénuement le poète. Si souvent on l'apparia à François Villon, que ce semble une banalité de dire de ces deux poètes que seuls, en France, avec peut-être La Fontaine et Lamartine, ils ont été de toute nécessité des poètes, et rien sinon des poètes. Ceux qui de ce nom hautain se nomment, marbres somptueux d'annonciateurs phares aux carrefours de nos chemins terrestres, ont surgi de tout l'effort de leur altier vouloir, se sont modelés d'eux-mêmes en eux-mêmes, à leur ressemblance mutuelle, et parachevant l'un de l'autre l'occulte signification. Il en est qui, l'âme réfléchie, illuminée de méditation grave en la douleur, ne se sont qu'un instant levés sur le monde pour proférer leur cri inouï, puis sont rentrés volontairement dans l'oubli et le silence, satisfaits d'avoir accompli leur œuvre et signalé à ceux qui viendront la voie inexplorée, désormais attentifs à des promesses d'avenir, et muets. Le plus austère de ces poètes austères sera, y consent-on ? Alfred de Vigny.

En Paul Verlaine l'autre race des poètes s'avère aussi désintéressée et aussi surprenante. Il ne prit point part à la vie des hommes et fut jusqu'à la mort ignorant des leurres sociaux. Le mécanisme complexe des usages et des lois fonctionnait sans qu'il s'en aperçût ; aucun préjugé d'action ou de pensée n'altéra jamais la candeur sereine de son âme spontanée. Il fut et resta, a-t-on avec justesse dit, toute sa vie un enfant. Les tacites conventions sur quoi l'idée du bien et du mal est parmi les hommes étayée, comment auraient-elles contraint cette virginité d'instinct ? Il méconnaissait toute discipline, en l'orage perpétuel de primitives passions dont il n'eût jamais songé à réprimer le simple élan. En lui reparut, de nos jours, l'homme originel et innocent.

Mais cet enfant fut ému du grand frémissement des choses ; il connut, il aima le mystère des for-

mes et des nuances ; il fut agité du frisson subtil de tous les rhythmes. Parce qu'il était candide et sans prévention, il fut naturel et profond. Et en présence des heurts immérités de son existence aventureuse, à chaque meurtrissure dont il saigna dans les brutales rencontres de sa vie avec, hélas ! la vie, sans comprendre jamais, il restait étonné et taciturne, et pleurant se détournait vers la berceuse consolatrice qu'on lui avait durant l'enfance désignée, et il retrouvait aux caresses d'une religion de foi paisible et de tendre espérance le courage, sans quoi il n'aurait pu vivre, et le salutaire orgueil.

En son adolescence néanmoins il n'avait pas été sans éprouver les tourments passagers d'une incertitude. Il avait alors en compagnie de frères harmonieux gravi la montagne où s'abreuver tous au courant des mêmes sources. Mais Verlaine avant longtemps sentit qu'aux sentiers inféconds de ce Parnasse il se fût égaré, et que la voie à tenter était ailleurs à l'horizon. Dès lors, seul, de toute son ardeur il cherche, éperdûment, jusqu'à ce qu'enfin s'étant assis sur quelque margelle de fontaine moussue il s'y surprit à se mirer avec amour, s'y révélant à soi-même à sa surprise, et levant, en des minutes désolées, vers la haute croix dressée au bord de la pelouse, la ferveur mystique de ses sincères adorations. Les nombres et les cadences s'éveillaient au fond de lui et se groupaient harmonieux, et sur ses lèvres la chanson et l'ode tressaillirent.

C'est là qu'avec des palmes le saluèrent un maître, sans même attendre qu'il fût mort, les jeunes hommes, et leurs acclamations unanimes ont affirmé sa gloire. Il avait affranchi de ses liens stériles la prisonnière de surannées traditions, et la Poésie française irradiait, rajeunie et joyeuse. Réformateur ? non : son esprit, impatient de toutes règles, n'eût jamais imposé de loi ; il fut simplement un novateur, de qui les rhythmes audacieux et frais étaient un conseil à ceux qui naissaient

après lui. D'une ingéniosité capricieuse, sa pensée jamais ne s'éprit d'hypothèses constantes et de théories. Il ne fut point un critique ; ce n'est que pour avoir en eux reconnu des frères de belle sincérité et de beauté qu'il célébra, un jour, quelques poètes, les *poètes maudits,* parmi lesquels il se réservait, justement, une place. Mais sa gloire à jamais demeure la plus radieuse : Paul Verlaine est, de notre temps, le pur, le grand Poète !

ANDRÉ FONTAINAS.

LES OBSÈQUES ·

Nous ne voulons point revenir sur ce qu'ont publié tous les journaux, mais seulement noter la spontanéité et l'unanimité de l'hommage rendu à Paul Verlaine par les plus jeunes générations d'écrivains et d'artistes, — car ils étaient tous là ceux qu'on accuse journellement d'indifférence, de dédain ou de cruauté envers leurs aînés.

Nous reproduisons ci-dessous — sauf celles de M. Edmond Lepelletier, dont le discours ne fut pas écrit — les paroles qui ont été prononcées au cimetière.

M. François Coppée

Messieurs,

Saluons respectueusement la tombe d'un vrai poète, inclinons-nous sur le cercueil d'un enfant.

Nous avions à peine dépassé la vingtième année quand nous nous sommes connus, Paul Verlaine et moi, quand nous échangions nos premières confidences, quand nous nous lisions nos premiers vers. Je revois, en ce moment, nos deux fronts penchés fraternellement sur la même page ; je ressens par le souvenir, dans toute leur ardeur première, nos admirations, nos enthousiasmes d'alors, et j'évoque nos anciens rêves. Nous étions deux enfants ; nous allions, confiants, vers l'avenir. Mais Verlaine n'a pas rencontré l'expérience, la froide et sûre compagne qui nous prend rudement par le poignet et nous guide sur l'âpre chemin. Il est resté un enfant, toujours.

Faut-il l'en plaindre ? Il est si amer de devenir un homme et un sage, de ne plus courir sur la libre route de sa fantaisie par crainte de tomber, de ne plus cueillir la rose de volupté de peur de se déchirer aux épines, de ne plus toucher au papillon du désir en songeant qu'il va se fondre en poudre sous vos doigts. Heureux l'enfant qui fait des chutes cruelles, qui se relève tout en pleurs, mais qui oublie aussitôt l'accident et la souffrance, et ouvre de nouveau ses yeux encore mouillés de larmes, ses yeux avides et enchantés, sur la nature et sur la vie ! Heureux aussi le poète qui, comme le pauvre ami à qui nous disons aujourd'hui adieu, conserve son âme d'enfant,

sa fraîcheur de sensations, son instinctif besoin de caresses, qui pêche sans perversité, a de sincères repentirs, aime avec candeur, croit en Dieu et le prie humblement dans les heures sombres, et qui dit naïvement tout ce qu'il pense et tout ce qu'il éprouve, avec des maladresses charmantes et des gaucheries pleines de grâce !

Heureux ce poète ! j'ose le répéter tout en me rappelant combien Paul Verlaine a souffert dans son corps malade et dans son cœur douloureux. Hélas ! comme l'enfant, il était sans défense aucune, et la vie l'a souvent et cruellement blessé ; mais la souffrance est la rançon du génie, et ce mot peut être prononcé en parlant de Verlaine, car son nom éveillera toujours le souvenir d'une poésie absolument nouvelle et qui a pris dans les lettres françaises l'importance d'une découverte.

Oui, Verlaine a créé une poésie qui est bien à lui seul, une poésie d'une inspiration à la fois naïve et subtile, toute en nuances, évocatrice des plus délicates vibrations des nerfs, des plus fugitifs échos du cœur ; une poésie très naturelle cependant, jaillie de source, parfois même presque populaire ; une poésie où les rythmes, libres et brisés, gardent une harmonie délicieuse, où les strophes tournoient et chantent comme une ronde enfantine, où les vers, qui restent des vers, — et parmi les plus exquis, — sont déjà de la musique. Et dans cette inimitable poésie, il nous a dit toutes ses ardeurs, toutes ses fautes, tous ses remords, toutes ses tendresses, tous ses rêves, et nous a montré son âme si troublée, mais si ingénue.

De tels poèmes sont faits pour demeurer ; et, je l'atteste, les compagnons de la jeunesse de Paul Verlaine, qui tous ont pourtant donné dans leur art tout leur effort, renonceraient aux douceurs et aux vanités d'une carrière heureuse, et accepteraient les jours sans pain et les nuits sans gîte du « Pauvre Lélian », s'ils étaient certains, comme lui, de laisser à ce prix quelques pages durables, et de voir fleurir sur leur tombe l'immortel laurier.

L'œuvre de Paul Verlaine vivra. Quant à sa dépouille lamentable et meurtrie, nous ne pouvons, en pensant à elle, que nous associer aux touchantes prières de l'Eglise chrétienne que nous écoutions tout à l'heure, et qui demandent seulement pour les morts le repos, l'éternel repos.

Adieu, pauvre et glorieux poète, qui, pareil au feuillage, as plus souvent gémi que chanté ; adieu, malheureux ami que j'aimai toujours et qui ne m'as pas oublié. Dans ton agonie tu réclamais ma présence, et j'arrive trop tard devant ce muet cercueil, songeant que l'heure est peut-être proche, en effet, où je devrai obéir à ton appel. Mais ton âme et la mienne ont toujours cru en un séjour de paix et de lumière où nous serons tous pardonnés, purifiés, — car qui donc aurait l'hypocrisie de se proclamer innocent et pur ? — et c'est là, en plein idéal, que je te répondrai : me voici !

M. Maurice Barrès

La jeunesse intellectuelle dépose sur cette tombe l'offrande de son admiration.

Paul Verlaine n'avait pas de fonctions officielles, ni de richesses, ni de camaraderies puissantes. Il n'était pas de l'Académie, pas même au titre d'officier. C'était un exilé, et qui se consolait de son exil très simplement, avec les premiers venus de « *l'Académie Saint-Jacques* » ou avec les derniers « arrivés » de la littérature.

Cette figure populaire, nous n'aurons plus le bonheur de la rencontrer. Mais ce qui était en lui d'essentiel, c'étaient la puissance de sentir, l'accent communicatif de ses douleurs, ses audaces très sûres à la française et ces beautés tendres et déchirantes qui n'ont d'analogue que, dans un autre art, « l'Embarquement pour Cythère ».

Or tout cela demeure vivant. Et ce qui n'est plus dans ce cercueil vit dans nous tous ici présents.

C'est pourquoi nous ne venons point pleurer, regretter son génie sur sa tombe, mais nous venons l'affirmer.

Après tant d'hommages que depuis douze ans la jeunesse a donnés au Maître Paul Verlaine, c'est un témoignage plus solennel encore que nous apportons dans ce lieu où se joignent à nous en pensée les jeunes lettrés des pays étrangers.

La constante fidélité des jeunes gens au Maître que les critiques ignoraient ou bafouaient est un acte important et dont je veux dégager la signification.

Si l'on admet, comme c'est notre opinion, que le culte des héros fait la force des patries et maintient la tradition des races, il faut placer au premier rang des mainteneurs de la race le groupe des littérateurs et des artistes. Il n'y a pas de groupe social qui proclame aussi haut que font ceux-ci la perpétuité de la personne humaine. Supposez en effet qu'un grand administrateur, qu'un fonctionnaire, qu'un industriel, qu'un soldat meure. C'est fini de leur existence personnelle. Leur effort, si utile qu'il ait pu être, est dispersé dans une œuvre anonyme. Ils ne laissent derrière eux que du silence et au cimetière un peu de poussière. Quel point de repère fournissent-ils au Français qui veut se connaître soi-même, éclairer sa vie ?

Mais Verlaine, qui se relie à François Villon par tant de génies libres et charmants, nous aide à comprendre une des directions principales du type français.

Désormais sa poésie ne disparaîtra plus de l'ensemble des pensées qui constituent l'héritage national.

Et grâce à qui fut réalisée cette augmentation de l'idéal collectif ? Grâce aux jeunes gens.

C'est par notre constante propagande, par notre généreux amour, par notre clairvoyance active, que l'œuvre de Verlaine — repoussée par ses aînés et ses émules, sauf par quelques-uns à qui l'opinion rend hommage — a triomphé d'obstacles que vers 1880 on pouvait croire insurmontables. L'hommage unanime

rendu aujourd'hui à cet illustre mort est l'écho des opinions des cénacles du quartier latin.

Qu'on cesse donc de nous accuser de négation systématique. Nous sommes pour nos aînés le commencement de l'immortalité. Nous transportons dans notre barque les seules ombres de ceux que nous reconnaissons avoir été les bienfaiteurs de notre intelligence.

Les bienfaits de Paul Verlaine à notre endroit ne sont pas terminés. Nous ne lui disons pas d'adieu. Nous penserons souvent à lui, et il continuera à nous enseigner le réalisme comme point d'appui de toute production artistique, la connaissance de notre tempérament comme seul précepte de rhétorique, et comme règle générale de conduite le dédain absolu de la mode, parce que d'ailleurs tôt ou tard elle vient toujours à ceux qui ont l'estime des gens compétents.

Voilà, Messieurs, dans quels sentiments la jeunesse intellectuelle, sur cette tombe, apporte l'hommage de son admiration et de sa reconnaissance au Maître pour qui elle a conquis la gloire.

M. Catulle Mendès

Paul Verlaine,

Au bord de la nuit, par ma voix, la douleur des frères de ta jeunesse te dit : adieu, et leur admiration te dit : à jamais.

Tu passas en souffrant. Ton martyre est fini. Que ton dieu te donne ce que tu espéras de lui ! Mais, parmi nous, ta renommée demeure, impérissable. Car tu as bâti un monument qui ne ressemble à aucun autre. Par des escaliers de marbre légers, entre des chuchotements mélancoliques de lauriers-roses, on monte vers une auguste chapelle blanche où des cierges ingénus rayonnent ! Et, comme c'est aux pauvres d'esprit qu'est le royaume des cieux, le royaume de la gloire appartient aux simples de génie.

Nous t'aimons et nous te pleurons, pauvre mort. Nous t'adorons, pur immortel.

M. Stéphane Mallarmé

La tombe aime tout de suite le silence.

Acclamation, renom, la parole haute cesse et le sanglot des vers abandonné ne suivra jusqu'à ce lieu de discrétion celui qui s'y dissimule pour ne pas offusquer, d'une présence, sa gloire.

Aussi, de notre part, à plus d'un menant un deuil fraternel, aucune intervention littéraire : elle occupe, unanimement, les journaux, comme les blanches feuilles de l'œuvre interrompu ressaisiraient leur ampleur et s'envolent porter le cri d'une disparition vers la brume et le public.

La Mort, cependant, institue exprès cette dalle pour qu'un pas dorénavant puisse s'y affermir en vue de quelque explication ou de dissiper le malentendu.

Un adieu du Signe au défunt cher lui tend la main, si con-

venait à l'humaine figure souveraine que ce fut, de reparaître, une fois dernière, pensant qu'on le comprit mal et de dire : Voyez mieux comme j'étais.

Apprenons, messieurs, au passant, à quiconque, absent certes, ici, par incompétence et vaine vision, se trompa sur le sens extérieur de notre ami, que cette tenue, au contraire, fut, entre toutes, correcte.

Oui, les *Fêtes Galantes*, la *Bonne Chanson, Sagesse, Amour* et *Parallèlement* ne verseraient-ils pas, de génération en génération, quand s'ouvrent, pour une heure, les juvéniles lèvres, un ruisseau mélodieux qui les désaltérera d'onde suave, éternelle et française — conditions, un peu, à tant de noblesse visibles : que nous aurions profondément à pleurer et à vénérer, spectateurs, naguère, d'un drame sans le pouvoir de gêner, même par de la sympathie, rien à l'attitude absolue que quelqu'un se fit en face du sort.

Paul Verlaine, son génie enfui au temps futur, reste héros.

Seul, ô plusieurs qui trouverions avec le dehors tel accommodement fastueux ou avantageux, considérons que — seul, comme revient cet exemple par les siècles rarement, notre contemporain affronta, dans toute l'épouvante, l'état du chanteur et du rêveur. La solitude, le froid, l'inélégance et la pénurie, qui sont des injures infligées, auxquelles leurs victimes aurait le droit de répondre par d'autres volontairement faites à soi-même — ici la poésie presque a suffi — d'ordinaire composent le sort qu'encourt l'enfant avec ingénue audace marchant en l'existence selon sa divinité : Soit, convint le beau mort, il faut ces offenses, mais ce sera jusqu'au bout, impudiquement et douloureusement.

Scandale, du côté de qui ? de tous, par un sur soi répercuté, accepté, cherché : sa bravoure, il ne se cacha pas du destin, en harcelant, plutôt, par défi, les hésitations, devenait ainsi la terrible probité. Nous vîmes cela, messieurs, et en témoignons : cela, ou pieuse révolte, l'homme se montrant devant sa Mère quelle qu'elle soit et voilée, foule, inspiration, vie, le nu qu'elle a fait du poète, et cela consacre un cœur farouche, loyal, avec de la simplicité et tout imbu d'honneur.

Nous saluerons de cet hommage, Verlaine, dignement, votre dépouille.

M. Jean Moréas

Messieurs,

Si je parle devant cette tombe, c'est comme un des plus anciens amis de Paul Verlaine, parmi ceux qu'on appelle les poètes de la nouvelle école. Mais laissons les écoles. Demain nous pouvons, nous devons reprendre nos querelles. Aujourd'hui, ici, il n'y a qu'une chose : il y a la poésie.

Or, messieurs, des derniers classiques à Victor Hugo, de Victor Hugo à Leconte de Lisle, de Leconte de Lisle au plus jeune d'entre nous, comme de Villon à Ronsard et de Ronsard à Malherbe et à Jean Racine, cette poésie, la poésie française, nous invite à pleurer la perte d'un de ses plus grands esprits.

Et certes, messieurs, l'auteur de *Sagesse,* de *Jadis et Naguère* et d'*Amour,* doit être admiré comme un illustre poète dans le sens absolu du mot. Mais, de plus, si les Muses chez nous doivent revenir au goût classique, on pourra, je pense, considérer Verlaine comme un des plus véritables artisans de cet heureux retour.

Adieu donc, Paul Verlaine, et quelles que soient les chances diverses qui attendent la poésie dans votre pays de France, votre nom ne périra pas.

M. Gustave Kahn

Je ne suis pas venu avec des paroles préparées.

Je veux seulement en mon nom et celui d'autres poètes plus jeunes que moi dire le dernier adieu au plus profond, au plus tendre, au plus exquis des chanteurs français, à celui que nous avons le plus aimé.

Adieu, Paul Verlaine, adieu !

C'est ici surtout que les longues phrases sont inutiles



AUTOUR D'UNE TOMBE

Il nous eût répugné d'élever la voix au lendemain des obsèques de Paul Verlaine, et ce n'est pas sans avoir hésité que nous prenons aujourd'hui la parole. Peu de nos contemporains ont connu ce scrupule ; et l'indécence de leur langage a confirmé hautement le droit au mésestime que se sont laborieusement conquis nos bavards quotidiens.

Que de menus faits autour de cette tombe :

M. Coppée, dans un discours revu en fiacre pendant la cérémonie, donna un touchant rendez-vous au poète « qui l'avait appelé à son lit de mort » ; malheureusement, la légende du cri : « François, François... » n'est rien moins qu'authentique : elle est due, si j'en crois mes autorités, au soin du spirituel éditeur Léon Vanier.

M. de Montesquiou, qu'on n'avait pas prié de parler au cimetière, s'est vanté dans le *Gaulois* d'avoir été le Mécène du Pauvre Lélian ; plusieurs grandes mondaines millionnaires semblent en effet, si on ajoute foi au *Figaro*, avoir cultivé la misère de Verlaine : on a ses pauvres. Il est mort, grâce à leurs munificences, dans une misérable chambre, au haut d'une pauvre maison ouvrière derrière le Panthéon : il a dû regretter l'hôpital.

Laissons ; voici M. de Cassagnac, qui de l'hyperbole spirituelle de Rochefort s'est formé une langue non plus verte mais putréfiée ; il accuse Verlaine et M. de Régnier d'avoir « avili le parler de France. » N'est-il pas piquant de rappeler que celui sur la tombe duquel le pamphlétaire du plébiscite jette une pelletée d'ordures est précisément le seul poète qui ait écrit une ode sur la mort du prince Impérial ?

Des correspondants de province assument de

nous informer que « Verlaine vivait grassement de ses gains littéraires ».

Le *Figaro*, à la nouvelle de cette mort, dégage franchement Verlaine de « l'école de la démence » : « ces adeptes n'ont rien à voir à sa gloire ». Le *Gaulois*, par contre, nous rend responsables (car c'est toujours de nous qu'il est question) de la misère même du poète : « car, argue-t-il, en persuadant au public que ses vers étaient obscurs, ils en empêchèrent la vente ».

Quant à M. Zola, il justifie enfin ses prétentions académiques de l'exemple ambitieux du Pauvre Lélian, « qui voulait faire ses quarante visites » ; il se plaint jalousement de la solitude où l'a abandonné la jeunesse, puis, après l'insulte obligatoire à Laforgue, « Je suis un solitaire, s'écrie-t-il, un solitaire ». J'ouvre mon Larousse : *Solitaire* : *vieux sanglier*. Pour la première fois de sa vie peut-être, M. Zola a usé d'un euphémisme.

Mettons les choses au point.

Verlaine, quand nous le connûmes, j'en atteste l'élémentaire histoire des lettres françaises pour l'an de grâce 1886, vivait sous le chemin de fer de Vincennes, dans une cour que l'ironie des choses avait baptisée cour Saint-François ; alors M. Coppée, qui lui prodigua du génie sur sa tombe, ne lui en accordait guère dans les journaux. Le poète semblait abandonné de tous ses amis de jeunesse, de ceux-là même que nous entendîmes pleurer au cimetière des Batignolles ; le Parnasse était tout à sa gloire égoïste, tout au péculat. Je me souviens, toutefois, que Verlaine me parla avec sympathie de M. Lepelletier, dont le nom me fut ainsi révélé. Ma visite, notre visite à Régnier et à moi, était un hommage naïf de jeunes hommes ; j'avais acheté l'avant-veille, au rabais (0 fr. 75), sous l'Odéon, le dernier exemplaire des *Fêtes Galantes* ; cet exemplaire, jauni par l'intempérie des saisons, ne se laissa pas découvrir sans peine au fond du tiroir Lemerre.

Il en fut ainsi pour quelques-uns, et, sous le règne stagnant et oppressif du Parnasse opportuniste,

complice de cette négation de Verlaine, nous grossissions nos voix encore frêles, Moréas, Adam, Barrès, Charles Morice, Tailhade, nos aînés, vingt autres peut-être, pour accuser l'injustice et glorifier le génie.

Ce ne fut pas inutile et, l'autre jour, quand nous traversions Paris, derrière le cortège, unique dans son étrangeté hétéroclite, qui accompagna Verlaine vers sa tombe, il nous semblait voir marcher, la rage au cœur, l'épée dans les reins, devant la troupe anonyme des justiciers, toute la gloire officielle parée d'un deuil involontaire et peureux.

Mais la revanche fut bientôt prise d'une heure de décence forcée : Verlaine, crie-t-elle, blessée à la face du coup qui a fait sauter le masque, Verlaine est à nous ; nous l'avons enterré sous les palmes, mais ce sera à vos frais.

Un anonyme, aussitôt, de la *Revue Bleue,* s'est levé ; il ne parle plus de Verlaine déjà ! mais il se rengorge de l'admiration que nous accordons volontiers aux sonnets de M. de Heredia : « Voyez, dit-il, ils abdiquent ! » — Ce n'est pas d'hier pourtant que nous avons rendu justice au poète métallique des *Trophées,* à Dierx, à Stéphane Mallarmé, la dignité hautaine des lettres françaises, et nous admirons de même Hugo sans renoncer à notre autonomie. Avec quelle pauvre habileté pourtant ils s'efforcent à retourner leurs vieux arguments usés : tantôt, ce fut de ne pas « admirer les maîtres » qu'on nous tenait rancune, arguant de là à notre médiocrité ; aujourd'hui, l'admiration d'un bon poète de la génération aînée devient aussi bien pour leur mauvaise foi l'indice de notre défaillance intellectuelle.

Mais la mauvaise foi ne suffit pas à l'anonyme critique, qui tient, s'il ne se nomme pas, à se caractériser tout au moins par la plus basse peut-être des insultes ; elle s'adresse à un mort : Villiers de l'Isle-Adam ; et que lui repproche-t-il, grands dieux ? d'avoir manqué de pain. — Ah ! messieurs de la

critique, qui vous prévalez par la bouche de M. Doumic d'urbanité et de courtoisie, soyez humbles désormais : vous avez formulé une bassesse d'âme insoupçonnable dans ce trait d'esprit : « Ils demandent le Panthéon pour Villiers de l'Isle-Adam, qui de son vivant demandait... du pain. » Sommes-nous tombés si bas vraiment qu'une pareille plaisanterie soit française?

Notre domino conclut : « Et maintenant ils se désolent solitaires, ils se lamentent sur leurs compagnons, se lamentent sur eux-mêmes, se lamentent sur leur passé et sur leur futur. » — Non, Monsieur (je regrette que vous dissimuliez un nom à retenir), on est plutôt fier d'avoir concouru à une œuvre de justice et de réparation ; ces dix ans de luttes ne furent pas vains, puisqu'ils ont valu à un poète des obsèques que ne connurent pas les mânes de vos morts officiels et patentés. Quant à l'avenir, il nous appartient autant qu'il plaira à Dieu de nous conserver la haine vivace des ateliers de l'art et des blasphémateurs du génie.

On s'étonne à peine de voir les redacteurs de revues caduques ravaler l'idée d'une œuvre à la mesure de leur âme versatile : j'ai lu dans une critique musicale le lamento naïf d'un spécialiste qui se plaignait qu'on lui jouât « encore » la Symphonie en ut ; à son estimation, sans doute, les pages de Beethoven auraient dû rejoindre le *Gaulois* d'hier, là où ses feuilles se mêlent sympathiquement à celles du *Journal* de la veille et du *Figaro* du jour. On ne doit lire « qu'une fois » le *Satyre*, peut-être ; le poème, pour eux, n'a d'intérêt que par « l'actualité ». — Pauvres gens ! glorieux ou humble, le Poète œuvre le perpétuel : voyez donc, il vous a fallu vingt-cinq ans, et quelques coups d'étrivières, pour découvrir les *Fêtes Galantes* ; contentez-vous d'en redire le bien qu'il vous faut en penser aujourd'hui, et laissez l'avenir à ceux qui le vivent avant vous — ils en sont bons garants.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

CHRYSARION

Sur cette mer toujours déserte où nos yeux vains
S'égaraient dans l'ennui des solitudes mornes,
Le navire, aux clameurs des conques et des cornes,
Fleurit avec l'aurore éclatante, et tu vins,

Apportant le parfum de terres étrangères,
Le reflet des soleils morts parmi tes cheveux,
Et pour les cœurs lassés, graves et dédaigneux,
L'enchantement de quelques heures plus légères.

Trop de désirs déçus et d'espoirs abusés
Hantent notre mémoire et survivent en elle :
Nous n'avons pas tendu vers ta chair fraternelle
Nos lèvres dès longtemps déprises des baisers ;

Mais les heures passaient douces comme la soie,
En vêtements tramés de soleil ou de nuit,
Danseuse au collier d'or qui fulgure et qui fuit,
Enfant mélancolique en marche vers la joie.

Et vous qui regardiez des astres abolis,
Visages inquiets, ivres du vieux mensonge,
O formes de stupeur, d'extases et de songe,
Sur qui l'ombre clémente est tombée à longs plis ;

Puis la dernière : et ce fut toi-même, inclinée
A la poupe et semant des roses dans le soir,
Afin que le navire et son sillage noir
Se parassent encor d'une pourpre fanée

Et que la sombre mer sourît à nos yeux vains.

PIERRE QUILLARD.

ESSAI

SUR

JULES LAFORGUE

Les principes de la fantaisie ne seraient-ils pas les principes opposés (mais non renversés) de la logique ?

NOVALIS.

J'entreprends de prononcer ici des paroles sur un homme que je n'ai point connu. Il en est dont la conscience et l'esprit agissent isolément et ne se ressemblent pas, en sorte qu'on ne peut préjuger de leur personne sur leurs écrits, et qu'une rencontre fait préférer, alternativement, l'œuvre à l'auteur ou l'auteur à son œuvre. Il en est dont la connaissance donne une impression toute dissemblable de leurs livres. Il en est enfin dont le caractère et les manifestations intellectuelles s'unissent harmonieusement, et qui reçurent de la fortune une unité mentale et morale merveilleuse et inusitée, ce que je nommerai la permanence dans le caractère. Leurs livres disent ce qu'ils furent, mais eux-mêmes eussent donné de leurs livres une idée exacte avant qu'on les ouvrît, et s'ils sont morts on ne saura jamais tout l'amour qu'ils méritèrent. Ils ne s'étaient pas occupés uniquement de créer des œuvres complètes et d'y mettre le plus passionnant d'eux-mêmes, et cette exigence de la littérature et du chef-d'œuvre leur paraissait tyrannique : ils ne s'étaient pas renoncés au profit d'un dédoublement extériorisé, mais ils avaient songé d'abord à présenter par leur individu même l'exemplaire accompli d'humanité qu'ils rêvaient, et la confrontation de leur âme à l'univers voulait être seule.

Ils surent que les livres ne s'adressent qu'à la terre, que la conscience et la sensibilité vont bien plus loin, que le moyen de l'art est restreint, et

ils honorèrent plus fidèlement et plus spacieusement l'invisible. Leur gloire est moins temporelle et moins impérieuse que celle des autres artistes : mais on sait que leur âme fut emplie d'une pudeur essentielle, et on les aime mieux. Ils laissèrent parfois des fragments pour attester, par une sorte de coquetterie spirituelle, qu'ils eussent soulevé l'admiration des foules à leur gré, eux aussi. Là brillent des perfections et les présages d'une maîtrise qui s'est tue parce que, derrière l'esprit, l'âme compréhensive aperçut tout à coup qu'en somme *ce n'était pas la peine...* C'étaient des âmes passantes qui ne jugèrent pas utile de s'installer sur la terre et d'en conquérir les prérogatives. Certains n'ont rien laissé : on trouve dans les récits de leurs frères leur simple nom, avec l'attestation de leur génie demeuré en puissance. Et il en est dont même cela ne demeure pas, et que le silence défend pour l'éternité. Il est ainsi, sous le grand flot parleur de l'humanité méditante et lyrique, des Atlantides invisibles et ensevelies sauf pour Dieu : et quand l'écrivain s'arrête et refoule en lui-même les mots pour mieux réfléchir, c'est peut-être de l'écho transcendantal de ces consciences sous-jacentes qu'est faite la sorte de musique qui, à ces instants, monte en lui, et qu'il prenait pour la dernière vibration de sa phrase récente ou pour l'impatiente sonorité de sa phrase future. Il y a là un vide, comme un puits qui s'ouvrirait dans la pensée : et ce puits descend jusqu'aux cités sous-marines où murmurent immatériellement ceux qui ne voulurent rien proférer au monde visible. L'hérédité matérielle vient sans doute des races : mais l'hérédité spirituelle vient peut-être moins de ce qui exista à la surface de la terre que de ces souterrains archipels de la réticence et la dévotion au secret...

De cette race d'hommes non temporels a été Jules Laforgue, et j'en parlerai mal, car je ne l'ai pas vu, et pourtant c'est de lui avant tout que je voudrais parler. Je crois que si nous nous étions

trouvés face à face, et si la mort avait attendu, je l'aurais aimé toute ma vie avec la plus profonde sincérité de mon cœur. Il avait certes un grand génie, et plus de charité qu'aucun autre. Il se peut que son œuvre suffise à lui assurer l'éternelle sympathie des hommes de pensée. Ce nom ne mourra pas. Depuis neuf années qu'il désigne un visage hors de la vie, des intellectuels le prononcent, encore que je ne puisse comprendre pourquoi tous n'y songent pas chaque jour et chaque heure avec piété, avec admiration et avec larmes, comme au plus significatif, au plus riche de nos aînés, au plus touchant de nos frères. Mais l'homme n'est plus, et je pressens que c'est lui-même qu'il eût fallu garder au milieu de nous, même s'il eût cessé d'écrire : et c'est pourquoi j'essaie présentement de retrouver en ses livres l'enseignement de cette âme disparue. Je suis à la recherche d'un ami, j'espère un conseil, et je ne le trouverai pas aussi pur dans les livres, car ce qui est écrit n'est jamais parfaitement pur. C'est la brume spéciale qui s'élève au-dessus des pages qu'il importe de respirer : et toute l'âme entre en nous sans mélange. Les signes de l'écriture la liaient au temps, et il faut la goûter hors du temps, car elle n'a pas désiré s'y tenir et être intelligible là seulement, comme l'âme du dictateur, du moraliste pratique, du juriste ou de l'historiographe, et elle est née dans un jardin permanent qui ne connaît pas les saisons.

C'est une âme élémentale qui dépasse le moyen partiel de la littérature : les mots ne la trahirent point, ils firent ce qu'ils pouvaient, mais ils ne pouvaient pas tout — et il faut regarder par transparence. Je voudrais apercevoir un visage réel; car dans les vers et les proses je n'ai encore vu qu'un visage de chair. C'est pourquoi ceci n'est pas une étude, mais un essai : j'aime ce mot qui montre qu'en ces recherches de l'âme nous ne saurons jamais qu'essayer, et qui pourtant admet la légitimité de cette tentative, puisque le consentement général en fait la désignation d'un genre littéraire.

Cette idée est noble, qu'un homme ne travaille pas à finir quelque chose, mais à l'essayer, et pourtant travaille tout de même. Il y a là tout ensemble le désintéressement par excellence, et un grand recul, un manque de restriction qui élève l'esprit au-dessus de l'art plastique. C'est peut-être la forme supérieure du fait d'écrire, et sa définition la plus savoureuse : j'y entends même des poèmes, et tout ce qui n'est pas exclusivement décoratif dans le roman et le portrait, et j'appellerais ainsi sans inexactitude ce qu'a laissé Jules Laforgue, tant cela veut avant tout être près de l'âme.

Il est notre Novalis, et je ne m'attarderai pas à rectifier ici toutes les remarques extérieures, toutes les constatations de discontinuité dans l'analogie, le romantisme, le modernisme, l'ironie et la philosophie, suggérées par ces deux noms côte à côte, tant il est aisé de les rectifier. Mais nous avons eu, nous derniers venus en ce pays, *notre* Novalis, et non pas celui de tous les autres, et il a essayé de dire son âme avec méthode comme l'ami de Tieck, et il a été le souriant et le douloureux, et le touchant et l'inquiet, et le mort prématuré lui aussi. Et il s'élève de ses fragmentaires méditations quelque chose de très passionné et de très pur, une ingénuité lyrique qui veut tout dire, et un génie familier aussi « avec les forces et les apparences »...

Une des propriétés vives de ces âmes, la diversité dans l'unité. Tout y concourt à un accroissement seul, *compréhension par la passion,* mais tout s'occupe de tout, et il n'y a pas en elles de paresse. Aux multitudes de portes de la sensibilité par où l'on apercevra un aspect nouveau de la cité spirituelle, elles frappent : et sur tous les chemins qui y mènent, simultanément on les rencontre. L'artiste pur et simple en choisit une et la suit soigneusement : ce qu'il appelle la composition et la méthode. Mais les âmes où je ramène Jules Laforgue courent fièvreusement sur toutes les routes. Ce sont des

guetteuses avides au bord de l'univers, et leur méthode est passionnelle. Il n'y a personne qui soit à la fois plus un que Laforgue, et plus divers. Je crois qu'on ne parviendrait pas à en parler clairement en critique, si l'on ne comprenait tout de suite qu'il faut en parler en homme, et moins l'élucider que le pressentir.

Il apparaît de cette race d'écrivains, en effet, qui ne s'occupèrent pas avant tout de rassembler leurs facultés expressives pour achever une œuvre, mais désirèrent d'abord s'en composer une vie plus curieuse, plus ornée et plus consciente. Avec le surplus de leurs acquisitions mentales et de leurs moyens, ils firent des livres comme pour donner des signes à autrui de ce qui se passait en eux. Il va sans dire que ces deux aspects n'ont jamais été complètement dissociés chez aucun intellectuel, et qu'ils fusionnent toujours à des degrés différents. Les réactions de l'homme sur son travail et du travail sur le créateur sont réciproques et nécessaires : mais il y va du plus au moins. Il se trouve parfois que l'homme, parmi ses personnages fictifs objectivés par son art hors de sa propre nature, demeure figure centrale, et je dirai Charles Baudelaire : il arrive qu'il s'efface derrière ses statues, et je dis Gustave Flaubert. Il n'y a que les mystiques qui soient tout ensemble cachés et présents, car ils ne traitent que de la conscience, et la visibilité ici ne dépend que du lecteur, mais n'a pas de procédé dans l'auteur lui-même. Chez Laforgue, le mélange des trois tendances ne laisse pas de montrer combien prédomine la première : et poète autopsychologue, imaginatif légendaire ou critique, toujours il se maintient essayiste, et soucieux de personnaliser ses acquisitions sentimentales ou logiques relativement à une figure, la sienne. Cet accroissement constant du sensible, il le révèle par un procédé intermédiaire, qui est *le familier.*

Il fait du familier — et c'est là un de ses traits, et aussi de quelques passionnels — un usage qui n'est point le pittoresque : et voilà une des choses

spéciales à Jules Laforgue, génie français. (Je reviendrai sur ce mot.) Il est constamment familier, et j'ai vu peu d'écrivains moins pittoresques. On ne sait comment il s'y prend ; il use de tous les objets et des associations d'idées les plus anormales, les plus saisissantes et les plus comiques, et jamais ces objets et ces idées ne conservent un caractère immédiat et n'intéressent par eux-mêmes. On les sent d'une valeur purement représentative : il pourrait aller bien plus loin dans le familier et même dans la gaminerie, car il y va, sans qu'une seconde le lecteur intellectuel s'y méprît, et cessât d'envisager derrière ces audaces emblématiques une calme et douloureuse figure demeurée très au-dessus des mots et indifférente à leurs petites licences individuelles, pourvu qu'ils concourent à sa volonté.

C'est toujours le jeu d'un idéologue, et un jeu noble dans sa fin : autant le pittoresque romantique est bas, agaçant et rudimentairement esthétique, autant ce familier est saisissant. Il entraînait au sourire, il touchait à ce qu'il y a de médiocre permanent dans l'esprit de ceux qui lisent ; même lorsqu'ils prirent le livre avec respect, il les encourageait à croire qu'il y avait plaisanterie et laisser aller : et soudain il se relève d'un mot ; comme un voile vulgaire sur une prodigieuse peinture, on aperçoit une âme pure et orientée vers le sublime métaphysique, et l'on comprend alors que ce n'était qu'une feinte savante, un mur bariolé d'images vives derrière lequel cheminait, parallèlement à notre flânerie amusée, un être à face intellectuelle que nous suivions sans le savoir. Il se montre à nous lorsque nous sommes venus trop loin pour retourner : nous n'eussions peut-être pas osé venir, si dès l'abord nous nous étions su un si hautain et soucieux compagnon, et il a fallu le bariolage facile pour nous séduire. Le familier était un procédé idéologique : c'était cette étrange faculté qu'on peut appeler *la ruse philosophique,* et qu'on découvre chez les véritables sensitifs et

chez les intellectuels actifs de la grande lignée.

C'est le familier d'Emerson, et le fond même de l'instinct qui a fait inventer la logique. Mais chez Emerson et chez les logiciens, ce familier se développe avec lenteur et posément : chez Laforgue il dure l'espace d'une phrase, ou d'un mot, et la difficulté littéraire est précisément dans cette brièveté d'effet, qui risque de remplacer le contraste par le choquant. Un écrivain expert pourra seul savoir l'inouïe maîtrise de moyens que nécessite le tact dans l'emploi systématique de ce contraste, et cette maîtrise est dans les écrits de Jules Laforgue.

On l'aperçoit aisément et dès l'abord dans ses deux livres, cette fusion de la sensibilité et de l'ironie, comme si la destinée avait voulu dater son génie pour ceux qui, ne voyant pas très profondément, ont besoin d'une explication générale. C'est par là qu'aux yeux du passant cette âme de tous les temps témoigne qu'elle séjourna dans un corps à une époque déterminée : et personne n'a mieux figuré la nervosité de notre génération dans ce qu'elle a de caractéristique et dans son influence sur nos pensées. Mais c'est sur la spécialisation de cette sensibilité et de cette ironie qu'un second examen s'étonne, et c'est là que la personnalité de Jules Laforgue est évidente. Moderne par ce mélange, il l'est à un point incroyable : il est moderne par cet emploi tout idéaliste du familier, et ici commencent des séries de nuances presque insaisissables et cependant importantes. Moderne, Laforgue l'est comme Heine, comme le Verlaine de *Sagesse* et des livres subséquents, comme Degas, comme Banville, comme Chéret, comme Frédéric Chopin, comme le Rodin des ébauches, — et je nomme à dessein des êtres apparemment très divers.

Une analogie les associe : ils mêlent indissolublement, et par des procédés d'un illogisme et d'une ingéniosité inconnus, la tristesse et sa dérision, la joie et le désir de la souffrance, l'oubli du mal et le mécontentement de l'oublier, le puéril

et le sanglot, le dégoût de l'époque et l'amour du décor présent, l'appel vers le Moyen-Age ou l'Orient et l'attachement au modernisme, le nihilisme sentimental et l'ingénuité, la luxure et l'horreur de l'amour ; ils nouent des siècles les uns aux autres, s'ennuient de ce qui les intéresse, ne sont pas pessimistes parce qu'ils comprennent les forces de la vie, les admirent et n'en voudraient pas, adorent avec toute la beauté du cœur et plaisantent, cachent le lyrisme sous l'anglomanie, attendent une aurore spirituelle, ont la foi, la montrent, la crient, et puis redeviennent concentrés, résignés au provisoire — et surtout forment de toutes ces notions contradictoires un organisme viable et vivant dont ils promènent par eux-mêmes le témoignage invraisemblable pour les raisonneurs sans finesse et pour les psychologues à méthodes fixes, qui veulent classer absolument. Faute de mieux, on les appelle dégénérés, et c'est absurde, car ils ne sont pas des affaiblissements d'un genre cérébral, mais des composites de tous les genres cérébraux. Et on les appelle exceptionnels sans plus de sagesse, car ce sont des individus-types, et les chefs possibles de tout un ordre d'âmes éclectiques que l'antinomie n'incommode pas : ces âmes peuvent cohabiter avec les âmes fidèles à une seule méthode, ainsi que les corps simples en chimie coexistent avec les corps composés. Mais aucune de ces âmes ne saurait être semblable aux autres, ou équivalente, les méthodes étant purement individuelles.

Le Rodin des ébauches est presque abstrait dans sa plastique tragique et violemment nerveuse ; il dramatise et concentre, dérange la notion ancienne du nu à ce point qu'il semble avoir inventé des muscles et des nerfs particuliers, et qu'on s'étonne de les voir, à l'examen, strictement naturels. On ne peut pas croire qu'ils aient toujours été ainsi, tant l'emploi en est différent de ce qu'on en faisait jadis. On sent que la chair, semblable pour l'anatomiste, s'est modifiée expressivement, incarne

un art non plus statique comme celui de la Grèce, mais dynamique, et ne sert qu'à soutenir des idées abstraites de mouvement et de volition. Par le génie de cet extraordinaire sculpteur, le visible n'est plus ce qu'on retient dans la statuaire, et c'est à peine lui que les êtres fins voient d'abord.

Chopin met un sanglot dans une valse, le sentiment du promeneur dans un nocturne, la mondanité dans le tragique, la névrose dans une chanson simple, et l'évocation perpétuelle du fantastique dans la musique la plus strictement faite pour être jouée dans une chambre. C'est l'intensité d'une face admirable apparue désespérée sous une voilette, au crépuscule : le récent et le vaste, l'ornemental et le singulier, le délicat et le barbare, la fièvre et la somnolence, la luxure et la sainteté, presque pas de musique et tout à coup l'élan lui-même du chant de la Lyre, la gravité et le méticuleux, et toujours l'amour dans la terreur : *Léonora* et *Morella* de Poe.

Degas et Chéret, la joie nerveuse de Paris, la joie volontaire qui se prépare dans l'inquiétude, s'achève dans le délire et ne cesse de voltiger au-dessus de la tristesse, apparue fantômale dans des feux de bengale chez l'un, Chéret, Fragonard crispé, comme si elle ne pouvait supporter le soleil et s'y montrer naturelle, tourbillonnante pour avoir l'air animée, luxurieuse en apparence et intangible de près, fumée colorée, bouquet de tulles sur des formes vides, fleur impersonnelle et hybride, fleur-femme sans parfum ou sans chair, dansante avec de révélatrices mains torturées et griffeuses, moderne en un costume éclatant qui finit par être toute elle et au petit jour apparaît brûlé et blafardement illusoire : chez l'autre, Degas, peintre incisif et méchant, joie d'aujourd'hui en danseuses révélées laides et maigres hors le prestige de la rampe, préparatrices pénibles et harassées de la légèreté faussement native dont elles étudient le bondissement en parodies et en études de coulisses — ou toilettes disant les linges et les éponges, ou

passantes au rire qui en sait plus que la face des vieillards, modernité précisée et familière, mais étudiée pour elle-même par un acerbe iconographe!

Théodore de Banville se rappelle en l'époque la courtoisie et le jeu de mots, force le temps à suivre son âme lyrique désolée d'y vivre, habilement séduit les autres en étant plus courtois et plus calembouriste encore qu'ils ne peuvent l'être, prend ce qu'il trouve de plus tangible sous sa main pour relier la joie de son époque à la joie immanente qui pour lui sourd de l'univers, et, ne pouvant faire renoncer à ces signes banalisés de la satisfaction et de la gaîté, se résout à ennoblir ce qu'il ne peut éviter, et divinise jusqu'à la féerie, en le plus adorable théâtre poétique, les formes inférieures de l'esprit : du trait par excellence prestigieux et sûr de ce prince de lettres, la passante du *Baiser* devient Hélène, et Pierrot lunaire, rêve de fillettes prostituées et fleurette d'idéal promenée par les bouquetières, regarde en une alliance folle le boulevard et l'Olympe ! Modernité tournée vers le paganisme, et annulant toutes les philosophies dans le désir de la belle nature qui fut le thème de leurs recherches, panthéisme inconscient, amusement et élan firmamental, mot de la fin et génie, comme notre vie...

Verlaine, en ce retour vers les paradisiaques époques où l'on croit qu'on eût été plus heureux, Verlaine s'arrête au Moyen-Age gothique, et soudain est familier lui aussi, mais humblement jusque dans les ivresses, révélant dans la crapule ou le populaire l'âme immortelle qui veille lumineuse, et se repent en laissant faire un corps qui ne lui importe plus : modernité dégoûtée du corps sans songer qu'il faille le contraindre, apostolat du sensualisme donné en hommage à l'idéologie.

Et Heine, musical et nonchalant, spirituel et désespérément amoureux, individualiste total, dissimule sous le scepticisme et l'élégance flâneuse du citadin et du voyageur le désorientement de sa grande âme hantée de la solitude et révoltée de la sottise. Modernité du dilettantisme qui tout le

temps use du familier pour approcher plus aisément des inconnus, parce qu'on ne peut pas les aborder avec une phrase révelatrice et directe, et que peut-être enfin celui-ci sera ce qu'on rêvait, et puis celui-là après.... et jamais!

De tous ceux-là, familiers et intimes pour ces motifs divers, lyriques douloureusement déguisés, vient Jules Laforgue, ou il s'y appuie : et plus spécialement j'en approche Banville, pour la mise en œuvre littéraire et verbale de cette fusion de sensibilité et d'ironie, Chopin pour le son et le rythme de ses poèmes tressaillants, et quelque peu Degas, pour l'incisif et le vivace de tel croquis au coin d'une strophe. Mais Laforgue à ces aînés spirituels ajoute une nuance autre, et l'oppose. Il n'est ni panthéiste, ni élégant, ni sensualiste et exclusivement impressionniste, il est métaphysicien, et la théorie de Hartmann l'a touché : c'est le moderniste de l'Inconscient.

Jeune homme strict, épris de japonisme, de plein-air et de ton londonien avec ceux de son temps, sans romantisme sinon en souvenirs doucement ironiques et de parodie, de race, de clarté et d'éducation très dix-huitième siècle, lumineusement net dans l'intuition de soi-même, attendri jusqu'à se vouloir naïf puis décidément trop intelligent pour risquer d'être involontairement dupe, logicien de tradition allemande, érudit, et d'éthique plutôt anglaise, amateur fou de musiques insistantes, et par-dessus tout équilibré, il donne le double spectacle d'un lettré doué pour les plus ardues élucidations intellectuelles, et d'un lyrique souffrant avec cet héroïsme discret qui est la vertu latente des grandes villes. La métaphysique sollicite son intelligence, et son âme tente de s'y glisser par surcroît, comme en un pays d'oubli où les douleurs n'atteignent point et où les lois paraissent égales devant le pathétique. La familiarité de son écriture n'est pas une négligence, car elle verserait dans le

pittoresque, qui est chez les hommes de sa sorte l'indice qu'ils se négligent, et j'appuie sur ceci, qu'il se garde d'y jamais verser. C'est une âme ornementale, mais ciselée à l'intérieur, et de forme simple. Sa familiarité est un impressionnisme né de ce sous-entendu qu'il faut être libre avec l'époque et ne pas chercher à s'en ennoblir l'idée, dès l'instant qu'on s'en peut, à ses heures, évader vers quelque chose de moins immédiat. Sa familiarité sous-entend toujours son goût philosophique, et ce goût admet toujours qu'il compte bien, en y introduisant son lyrisme et sa délicatesse nerveuse, en satisfaire son âme autant que son intelligence. C'est en cela que Laforgue, avec de miraculeux dons d'écrivain, n'écrit jamais, et, avec des facultés maîtresses de composition, ne compose pas : jamais son moyen terme, sa liaison entre son rêve, incapable de s'insérer dans la vie, et la philosophie où il espère le loger, ne sont par lui pris en eux-mêmes. Il ne fait pas une œuvre, il se facilite une route, il s'élucide, il essaie, et ce que nous entendons en le lisant, c'est le monologue de sa promenade tandis qu'il s'oriente.

Je ne veux pas m'occuper ici de ce qu'on a dit sur lui : il a passé, et on n'a pas compris, hormis ses amis, et il n'était pas utile que ceux qui professent de comprendre les écrivains fissent intelligemment leur métier touchant lui, et il ne fit pas un acte ni ne dit une parole ni ne modifia un mot pour les y aider, et tout est très bien pour son nom qui touche délicieusement où il faut et là seulement. Hormis la révoltante mort étranglant avec hâte et sans savoir, Jules Laforgue ne dépendit en rien du temps, à l'exemple de toute figure emblématique comme je crois la sienne. Pourtant je veux répéter un mot, par ce qu'on a écrit qu'il était génial et désordonné et qu'on l'a rangé dans les tempéraments d'excès. Il est *équilibré*. J'ai vu peu d'œuvres qui, décomposées en l'analyse, et la riche folie des vocables outranciers fondue au creuset des chimies intellectuelles, laissent l'idée d'un feu central plus constant

et d'une cause efficiente plus logique. Jules Laforgue est un essayiste doté de rythme et d'un verbalisme si profondément natif, qu'il se sert des mots et leur fait rendre par symboles innombrables des idées abstraites pour lesquelles l'essayiste moins doué choisit au contraire une langue restreinte. L'abondance chez lui n'est pas l'exubérance, mais une sorte de voltige aisée de la pensée, qui se pose un peu sur tous les mots autour d'un qu'elle aime mieux, semble les indiquer tous pour un lecteur qui ne comprendrait pas celui-là et aurait besoin d'un synonyme, et pourtant maintient celui-là et le fait sentir essentiel. Familier et abondant, Laforgue est équilibré, il est sain, il est normal, son esprit procède sans détours et sans lacunes de la sensation à l'idée, de l'idée à la phrase, et juxtapose dans la phrase le sens général de l'idée aux sensations qui l'accompagnent et l'élucident. Sa forme expressive est très claire : c'est le familier dans les *Poèmes,* essais individuels, et la fantaisie dans les *Contes,* allégories métaphysiques et morales, et les deux mêlés en tout...

Fantaisiste, Jules Laforgue l'est de la façon qu'indique Novalis en la saisissante note que j'ai mise à dessein en épigraphe à cet ouvrage. C'est un logicien qui oppose symétriquement les faits de vie expérimentale aux faits intellectuels qui sont l'historique de la vie cérébrale. Il ne renverse pas ces faits, ce qui serait tenir la vie dite réelle pour absurde : il a le même scrupule qui blessait Novalis et le faisait insister sur l'idée qu'ils ne sont pas renversés. Il n'admet pas que la vie où il prend ses sensations soit l'absurde pour sa vie intellectuelle qui s'y alimente en somme : il voit là une discontinuité choquante, et il ne dérange aucune harmonie en parallélisant simplement ces deux ordres. Son âme, entre les phénomènes et les conceptions, est comme le fleau d'une balance, à distance égale. Je sens bien que j'use ici d'un langage qui peut sembler trop exclusivement philosophique, et disproportionné à ce qu'on aperçoit d'ingénu en cette

œuvre : mais je ne puis vraiment voir Laforgue comme un écrivain, il y a en lui bien autre chose. Je vous assure que c'est un être qui a contenu toute une conception du monde, je vous assure qu'il est très extraordinaire, et tout à fait adorable parce qu'il a tout arrangé pour donner à penser qu'il s'amusait d'écrire comme un enfant qui cueille des fleurs. Tous ces dessous de la mentalité que je peine à étaler ici avec des mots lourds et malhabiles, ils sont en lui et ils transparaissent dans une ligne de lui : mais il faut de longs détours pour arriver à les décrire, et la critique est si misérable, que si j'osais imprudemment tenter de préciser ses dons sentimentaux, je ne pourrais même pas en faire toucher une parcelle.

Il avait ce sourire psychique de Novalis, cette grâce que Watteau a mise dans le geste de l'*Indifférent,* cette pudeur malicieuse et sainte d'avoir l'air d'écrire au hasard et sans vouloir... Mais il y a en lui comme en Novalis cette puissance cohérente qu'on ne saurait méconnaître lorsqu'on regarde sous les mots du récit : et dans les feuillets de notes jetées et cursives que je revois de lui, il y a la massivité d'un texte définitif, la pensée se propage une et constante entre les blancs intervallaires, même à plusieurs jours de distance il y a unité.

De sympathie intellectuelle toute germanique, il l'est, par amour des beaux enchaînements idéologiques. Je ne sais s'il connut et aima Carlyle et Emerson : je ne crois pas qu'il les dût aimer, l'un trop impérieux et l'autre trop pacifique, et j'imagine peu sa mélancolie sentimentale satisfaite des rêveries généralisées et tournées à l'humanitaire de Wordsworth, de Shelley, non plus que de Lamartine. Il était trop impressionniste. L'Allemagne gœthienne le satisfait évidemment en son intelligence, et Heine dans le sentiment. Mais il est Français. Il est tout à fait d'ici : j'ai soutenu toujours que le fonds d'idées n'a rien de commun avec le terroir, et que seul l'ornement de la pensée se ressent des visions na-

tales et du goût héréditaire. Je crois que l'ornement, ou pour mieux dire la mise en œuvre littéraire d'une conception, peut s'affranchir ou s'influencer de la race. Laforgue écrivain s'influence de la France. Il est un des plus Français de nos faiseurs de livres, il l'est manifestement, encore que dans ce qu'il nous a laissé il n'y ait pas une allusion à cela, non plus qu'à une politique.

Il est Français à la façon des pastellistes du XVIIIe siècle, à la façon de Mme Vigée-Lebrun, de Louis Ricard, de Besnard en ses décorations, à la façon de Joubert et des admirables êtres qui ont inventé les styles et les objets des ameublements Louis XVI. Il a été un phénomène, isolé dans son temps, de cet esprit délicatement rationnel, clairement allégorique, logique avec légèreté, frêle, gracile et touchant, agrémentant l'intellectuel sans le contraindre ; et je crois bien qu'on a négligé en lui une des plus fines floraisons de cet esprit dont nous sommes si éloignés. Ce charme est sien, jeune homme venu dans une vie anglomane et troublée avec une métaphysique très avisée et une âme consentante à éprouver avec simplicité. C'est un musicien de lieds. Il a ces formes rapides, légendaires et lyriques, puis dissonantes et lentes, puis insistantes, puis fugaces, des doux génies passionnels qui, oubliant l'orchestre et ses vastes orages de songes et de conceptions, enchantèrent l'âme dans la solitude avec quelques notes, et lui ouvrirent de petites portes sur l'étrange, au lieu d'ébranler les battants de bronze qui ferment les grands temples : Schubert, Chopin, le Schumann du piano, Borodine, quelquefois Grieg. « Ne plus pouvoir presser contre son cœur humain, par une après-midi quelconque, la séculaire tristesse qui tient dans un tout petit accord au piano ! » écrit-il. Mais cette séculaire tristesse, il la mêle à l'ironie, à la fantaisie et au familier avec une tranquillité aussi française que leur romanesque et leur nervosisme est tourmenté et étranger : à tous les noms que j'ai cités, celui de Laforgue se rattache, mais l'usage du para

doxe lui est spécial, et ses brèves oppositions de mots, ses allures de notations juxtaposées, sont d'un impressionnisme très moderne et tout à fait français. Ses banlieues, ses grisailles le montrent regardeur de Raffaëlli et de Degas, et après tout je ne crois rien dire d'inacceptable en le désignant un Parisien pensant. C'est l'idée qu'il sait être citadin et moderniste, en laissant entrevoir derrière ces spécialisations un monde de rêves et de souffrances lyriques, qui est admirable.

Il est venu dans nos littératures avec un visage d'intimité et de sourire qui pourtant révélait des larmes, il est mort jeune après n'avoir rien exprimé que de profondément naturel, et il a su dire des choses que personne encore n'avait dites, ou du moins réunies, et dont pourtant aucune n'était inconcevable. Je ne sais pas de destinée plus touchante. Il est le jeune homme qui se promène, très simple et semblable à tout le monde, et dont la silhouette stricte enclôt une immense compréhension héroïque et une sensibilité avouée sans ostentation. Il aurait probablement été un très grand écrivain, et cependant j'ai le sentiment qu'à ce point de vue nous ne devons rien regretter. J'entends quant à lui-même, sinon à la joie de lecture et de méditations que ses livres nous eussent donnée en surplus. Il était de ces personnalités qui sont si puissamment soutenue par une armature intérieure, et qui s'appuient si constamment sur les plus immodifiables lois de la logique vitale, qu'à quelque moment qu'un deuil en suspende le cours, on les découvre complètes et comme entièrement achevées, tant elle ramenaient les conjonctures prévisibles à une connexion centrale, et allaient tout de suite au bout de tout sans rien laisser à l'état de promesse ou d'ébauche réformable plus tard. Il ne semble pas que la mort intervienne dans ces existences avec la soudaineté et le désarroi qu'elle entraîne si railleusement au milieu des vies les plus décoratives : elle n'y ruine rien, elle les limite, et leur forme demeure entière. Elles eussent

pu se développer infiniment sur toutes leurs faces: mais ces faces, telles on les voit aux figures géométriques, demeurent proportionnelles les unes aux autres, et l'ablation du temps ne les déformera jamais.

Jules Laforgue est allé à l'extrémité des quelques sensations organiques qui sont données à l'homme normal dans son époque : et tout l'admirable de lui, c'est qu'il a su les associer très naturellement et vivre d'elles d'une façon originale, sans perdre de vue le sentiment du simple. Il use simplement des moyens qui furent dévolus à l'être civilisé pour éprouver et jouir dans son cœur et dans son cerveau : en cela sa vie, ou ce que nous en savons, est d'un enseignement précieux. Il est le type même du moderne adoptant une morale sentimentale, et je vois en lui, outre un poète considérablement précurseur de notre génération, un éthicien aussi digne d'influence, et d'une manière presque aussi précise, que le Maurice Barrès des idéologies. Laforgue fut, comme Barrès et aux mêmes années que lui, un adolescent s'orientant et décidé à expérimenter. Mais à l'un suffisait l'examen par l'intelligence, avec une préocupation un peu sèche de codifier son individualisme : l'autre est tout passionnel, parle à peine de ses goûts philosophiques, et ne codifie pas ; plus vraiment individualiste, il ne craint pas de souffrir de son expérience, et sa méthode n'est pas de chercher à restreindre la douleur de l'âme. Joie ou chagrin, tout lui est bon pourvu qu'il oppose l'énergie à l'inerte, qu'il fasse acte d'homme à conscience perpétuellement vigilante.

J'admire au-delà de tout ceux qui ne se préocupent pas d'inventer des facultés hyperphysiques, ni de forcer jusqu'à la brisure leurs moyens naturels, mais se contentent de les employer dans leur pleine acception. Ils savent que cela suffit pour être extraordinaire, et qu'il y a, dans nos sociétés, plus d'audace et plus d'originalité à s'autoriser de la nature qu'à la fausser. On pardonne

et l'on comprend bien moins l'expansion logique d'une vie au milieu de ceux qui n'osent pas être tout à fait eux-mêmes, qu'on n'excuse et qu'on ne court regarder la contorsion clownesque d'un qui désire avant tout ne pas faire comme tout le monde. Le vulgaire sent bien qu'il y a là une bizarrerie sans danger d'indépendance réelle, un goût de l'exagéré qui peut voisiner avec le timide : au lieu que l'homme qui justifie sa liberté par des raisons immortelles, et, simple au dehors, enferme en sa silhouette de passant courtois des trésors d'affranchissement, demeure généralement limité à sa propre approbation.

Dans l'État actuel, quelques concessions suffisent pour dégager une âme, et tout l'essentiel d'un homme : dès l'instant qu'il se constitue son monde libre, ayant satisfait à ces concessions indispensables, et d'ailleurs commodes, expéditives et sans importance, on ne l'aide pas, parce qu'on le pressent indépendant, mais on le laisse être fou ou génial selon son gré. En ceci encore Laforgue fut très moderne et très idéologue en son emploi de l'ironie : fantaisiste, familier, subtil et propre aux spéculations mentales, hautement raisonnable dans son acceptation de l'époque, ironique et passionné, personne de nous n'a présenté un groupement plus net des qualités qu'on peut réunir sous le mot de modernisme. Le trait constant de Laforgue, c'est l'adaptation aisée au détail et au milieu : sa poésie va aussi loin qu'il a été donné à une poésie humaine d'aller dans les domaines immatériels du sentiment et du silence, et pourtant elle n'a pas besoin d'éloignement dans son décor, elle n'est pas gênée par le journalier, elle s'y fait sa place, elle y est libre et y parle quand elle veut, elle ne se répand pas en lamentations contre la médiocrité ambiante, c'est tout au plus si elle en sourit : elle ne s'insurge pas, elle ne boude pas, elle s'occupe d'être elle-même, et partout où la vie la promène elle s'énonce sans contrainte sur ce qu'elle vit et met

de la beauté sur tout. Elle a la prépondérance en tout l'homme qu'était Laforgue : même s'il se trouve avoir été des premiers à adopter un vers libre, on n'aperçoit pas qu'il l'ait fait par goût pour des théories littéraires, comme ses camarades.

Doué d'un talent considérable, il ne se préoccupe pas des formes avec l'insistance des autres, cependant, c'est en se jouant, et par un instinct de la vanité des règles et du droit à s'énoncer à sa guise, qu'il rédige ses impressions sur un mode de style inusité. Vraiment c'est le moderne même, dans sa plus logique et sa plus pure manifestation, et nous ne pouvons pas choisir parmi nos morts une figure plus chère. Il y a en lui quelque chose de cet Hamlet qu'il aimait tant, et que l'on nous déforme ici en un romantisme incompréhensif. Il a d'Hamlet l'allure réservée et quasi-naïve, le manque d'affectation, la science récente mêlant encore aux conversations avec Horatio les souvenirs métaphysiques et les argumentations d'Elseneur, la flânerie attendrie, et un monde de songes en conflit avec le monde des faits. Il n'a pas son père à venger, il a son âme à libérer. Ophélie n'est pas folle, mais la femme lui semble inconsistante et trop restreinte d'amour pour sa grande pitié : et s'il ne tue pas Polonius, du moins il se soucie peu, comme l'autre Hamlet, que ce quelconque voie ou non les singularités qu'il lui montre dans les nuages. Il a son spectre solliciteur et impérieux, qui est l'Inconscient, et il s'entretient continuellement avec lui, le tangibilise à force de l'évoquer, lui obéit en rejetant tout scrupule social et en satisfaisant à sa sensibilité comme Hamlet à son instinct et à sa piété. C'est Hamlet sur le boulevard, un monsieur qui passe et qui a en dedans de lui la fierté du porte-lyre, la douceur compréhensive de la chrétienne des premiers temps, l'expérience du mondain et l'ingénuité du philosophe qui ne demande pas la gloire d'avoir lui-même raison, pourvu que la raison prévale : c'est un Hamlet dont certains

d'entre nous ont serré la main, et qui est mort doucement, les temps de l'épée n'étant plus, n'ayant trouvé au bout de sa vie que le drame de la tristesse immortellement noble qui élève le front de l'homme en face de la vie changeante.

De son organisation totale sa fin s'est décrétée tranquille : il est mort d'être supérieur, et la phtisie n'est venue qu'après, pour dissoudre de lui ce qui concernait le monde visible.

CAMILLE MAUCLAIR.

(*La fin le mois prochain.*)



MARINES TRAGIQUES

A Emile Verhaeren.

CLOCHE DANS LE BROUILLARD

Où brûle le feu qui fume de tant de brume ?

Ou est-ce un autre océan qui s'avance
Enflant à l'encontre de l'autre le flux immense
D'un trouble qui gagne les nuages...

L'atterrage était donc mirage ?

Terre !... et c'est un flot de brume qui fume
Et roule sur l'autre flot un opaque silence
Si lourd, dans le jour, de sa marche nocturne.

Depuis des temps on vainc peu à peu le voyage ;
On surmonte l'onde et l'immense ;
Parfois des brises qui chantent passent, et l'on hume
Des senteurs qu'on croit reconnues;
Terre ?... et ce n'est point l'atterrage...
Un flot s'éploie de brume qui fume
Continue,
Désétendant le ciel dans sa houle nocturne.

Alors se sentir vivre, et ne se voir
Que son propre fantôme,
Vain patient de sa solitude;
Toucher des corps, et les voir ombres noires
S'évanouir, pour reparaître fantômes
Flageolants à des hasards de houle
Qui, on ne voit d'où, vous soutient
Dans l'éther d'un limbe stygien !
Brûler, brûler de vie, pour se perdre dans la fumée
D'une toujours prochaine clarté
D'où la trace ne sort d'aucun chemin !
Serait-ce en soi que brûle
Le feu qui fume de tant de brume
Epandue sur les choses pour qu'on ne voie plus rien?...

Mais écoute !.. n'entends-tu pas sans voir ?
Entends la cloche, la cloche..
Approche :
Entends l'espoir, l'espoir..
Du port...

— Ah nul n'entend, sans voir
La cloche, la cloche,
L'appel de paix, l'appel d'espoir,
L'appel du port.

L'espoir, hélas, est noir,
Où chacun tourne, et tourne,
Où chacun trouve,
Sur le but proche,
La mort..

La mort...

*

LE SQUELETTE

La quille dorsale enfouie dans les sables,
La carcasse du vaisseau géant bâillent des côtes
Qui barrent à claire-voie le grand désert du ciel
De leurs fourches rompues lamentables.

Chaque marée y encage encore des hôtes
En un fond de carêne pourrie
Où, à mer basse, l'eau verdit.

La honte déjà cinquantenaire
De son corps de supplicié
Ne lui a pas fait encore expier
Ses crimes d'ancien « négrier ».

Un terrible jour de juste colère,
L'Océan, exécuteur du ciel,
L'avait châtié.

Et, jusqu'à ce que sur lui se lève l'autre siècle,
Avec sa grande lumière
Purifiée,
Il sera là, le corps ouvert

En exemple à la terre,
Squelette de monstrueux criminel
Qui montre encore, comme à la place du cœur
A nu, enfin, des chairs de ténèbres et d'horreur,
L'anneau de fer écaillé de rouille, et le cran,
Où râlait, avec des baves de sang,
L'esclave, le noir, au carcan.



DEUIL

Depuis le temps des temps, il attendait,
Couché au long de son inertie d'argile,
Immobile.
Elle, du fond du temps des temps, elle déroulait,
De ses membres à flexions captrices et fluentes,
Son corps houleux comme un filet,
Du tressaut des lourds flancs épais
Et de la chevelure pendante.

Soudain,
Il la voit,
Dressée des reins
Qui s'arquent, et cambrent,
Sur lui,
Leur poids,
De toute la menace haute de sa puissance.

Ce fut un coup sourd où, brusque, s'anéantit,
Dans l'obscur tumulte des blancheurs jaillies,
L'union mortelle des formes résignées.

La vallée d'un lugubre ululement gémit
En écho à leur destinée.

Des effrois d'ailes fuirent...

Et traîna le cruel suprême anéantissement
Des chairs mortes qui se retirent
Avec des éclats d'arrachements
Et des soupirs
Que prolongent en longues plaintes brisées
Les frissons des forêts, au loin,

Gémissantes,
Comme est la terre entière, pleureuse
Pour Elle, un peu d'eau fuyante écumeuse,
Et Lui, un rien d'argile, rongé.



LE VIOLONEUX

Le vieux marin, debout sur le vieux banc,
Face à la mer, qu'elle siffle ou meugle,
Râcle et chevrote à tout vent son chant
D'aveugle.

D'un rude coup d'archet sur le bois creux,
Comme d'un coup de rame en godille,
Il démarre, et par le vide lance
L'air de danse
Qu'il poussait jadis aux jambes des filles.

Ah c'est fini! on n'a plus d'yeux!
Et que grince la mélodie,
Ce n'est plus celle des poulies
Dans les agrès...
Morte la danse au fond des filets!
Et tous les deux ou trois matins
C'est à peine à la gueule du chien
La pièce falote
Qui ballotte
Au fond du gobelet d'étain!

Plus de filets, plus de filles!
Plus de barque : un bout de bois creux!
Mais saute encore et sonne la quille
Au bras qui tangue du vieux marin.
La vieille danse entraîne à la mer
Dans le bal éternel des misères
La ronde des jeunes et des vieux;
Le flot et la vague s'en vont deux par deux.

Saute le flot! saute la vague!
Tournoyez l'un sur l'autre amoureux
A travers l'infini où divague
Votre tête échevelée d'espérance triomphale!

Saute le flot ! saute la vague !
L'âme essoufflée, fière et joviale,
L'aveugle qui râcle et s'égosille,
Comme jadis pour les filles,
Joyeux
De humer l'embrun des sueurs marines,
Mêne le bal !

Sauta la vague... jusqu'au violoneux,
Un jour, sans doute, de plus ballante orgie
Qu'en fille de cœur généreux,
Pour le remercier et le reposer,
Elle arrêta sa mélodie
D'un baiser,
Mais si tant claquant et prenant
Que chavirèrent ses vieux os
Du banc.

On vit le violon flotter sur les eaux
Avec la vieille âme dedans.

★

LA NAGEUSE AUX ÉTOILES

Sur le rocher, au bord extrême de la proue
Qu'il pousse comme un vaisseau dans la mer,
Du haut d'un piédestal d'un granit vert,
La Dame-des-Flots se tient debout.

Les embruns ont rongé le bois, et les vents
Usé les plis d'une robe qui maintenant la dénude ;
Mais les pauses de ses fidèles goëlands
Ont ses épaules couvert
D'une cape de neige qui s'effrange
Le long de son corps de mansuétude.
Les tempêtes et les hivers
Ont tant fait rage qu'elle est tremblante toute, et penche
Sans que la jeunesse soit moins rose et blanche
De son pur visage de prière,
Soit moins blanche et svelte
De ses mains aux paumes ouvertes vers le ciel
Tendues des manches implorantes.

La Dame-des-Flots davantage se penche
Comme lasse de sa prière.
Nul vent pourtant l'ébranle :
La mer sommeille,
Appesantie et lisse de lumière.
La Dame-des-Flots davantage se penche
Sous les pesées lentes du soleil
Qui, peu à peu, sans doute, détendent
Ses attaches fatiguées et vaines d'avec la terre;
Et dans le caniculaire désert
Du rivage que le sommeil rassure de l'onde,
La Dame-des-Flots toujours davantage se penche
Par dessus la rocheuse proue,
Et, détachée tout à coup,
Plonge...

La Dame a reparu des profondeurs aux flots
Qui l'emportent dans le sillage du soleil.
Et lavée de toutes les souillures du ciel,
Hors de ses voiles ligneux par le remous déclos,
Elle déraidit sa virginité nue
Comme en jouissance de la vie.

La Dame-des-Flots abandonne aux flots
Le geste de ses mains tendues.

Elle aussi veut rejoindre ceux qui sont partis
Et qui ne sont point revenus
De leur gloire mystérieuse;
Trop longtemps elle attendit
Comme les amantes qui prient
Sans espérer jamais plus...
La fête la troubla des vagues heureuses.

Et soulevée à la vie,
Parée de la caresse des rayons et des eaux,
Elle nage dans une apothéose berceuse
Où de tout son corps elle sourit.
Elle avance avec les heures déclinantes
La Nageuse,
L'aventureuse,

Elle avance à travers les fastes de la lumière
Qui nacre d'argent rose sa chair plissante
Où des touffes se prennent d'algues fines ;
Elle avance dans un éclaboussement de lumière
Où jaillissent les gouttelettes marines, et scintille,
Sur la royauté de sa renaissance amoureuse,
Le vieil or pâle de la couronne stellaire !

Elle avance,
Elle gagne par larges brasses triomphales l'horizon,
Dans un éblouissant sillon
Des satins luisants et des soies changeantes
Dont l'enveloppe la richesse de la mer
En de longues traînes versicolores
Qui glissent, coulent, et s'éplorent
Des jeunes épaules d'ambre clair
Et de la pointe rieuse des seins,
Pour refluer et renfler encore
En de longues traînes qu'allonge et frange
Le cortège espiègle des dauphins.

Ainsi, Déesse renaissante,
De vagues en vagues elle atteint
La ligne du suprême horizon
Où l'orbe splendit soudain de son visage,
Tourné, en un regret flottant, vers l'humble rivage
Qu'elle avait, Dame-des-Flots, en sa protection.
Mais la Déesse féconde tout l'horizon
De joie :
Et c'est un irradiant flamboi,
Comme une auréole au triomphe de la vie,
De sa chevelure rouge en nuages,
Que la venue, pourtant, pâlit,
Et, peu à peu, disperse, des brises ténébreuses,
Tandis que sombre dans la mer,
Dans la fatalité de l'humaine chimère,
La face de la miraculeuse Nageuse !...

— La mort du soleil, ce jour, fut de fête royale. —

Brumeuses essaimées sur l'onde,
Fumèrent les dernières flammes des boucles blondes...

Lors, les étoiles montèrent du diadème stellaire
Disjoint des tempes virginales.
Gravissant le cercle du firmament,
Traversant la nuit d'un clair voyage,
Elles redescendirent lentement,
Par frissons de vertiges légers et doux,
Au dessus de l'humble rivage,
Sur le rocher, au bord extrême de la proue
Qu'il pousse comme un vaisseau dans la mer,
Et où du vide piédestal de granit vert
Une femme haussait son immobile apercevance.
Et tout humides de leur scintillance,
Pâles de l'aube, et comme un grésil de rosée,
Par la nuit matinale posées,
Elles diadémèrent
Le douloureux front d'amante et de mère :
L'éternelle Dame-des-Flots fervente, — sans espérance!...

ROBERT DE SOUZA.



LA COMÉDIE DE L'AMOUR [1]

PERSONNAGES [2]

Mme HALM, veuve d'un fonctionnaire.
SVANHILD } ses filles.
ANNA }
FALK, jeune auteur } pensionnaires chez elle.
LIND, étudiant en théologie }
GULDSTAD, négociant.
STYVER, employé.
Mlle SKÆRE, sa fiancée.
STRAAMAND, prêtre de la campagne.
Etudiants, hôtes, couples mariés et fiancés.
Les huit filles du prêtre.
Quatre tantes, une femme de charge, un domestique, filles de service.

L'action se passe dans la villa de Mme Halm, sur la route de Drammen (3).

PREMIER ACTE

La scène représente un joli jardin d'un dessin irrégulier mais plein de goût ; au fond on voit le fjord et les îles au loin. A gauche par rapport au spectateur, le corps de logis principal avec une terrasse, et au-dessus de celle-ci une fenêtre de mansarde ouverte ; à droite sur le devant, un pavillon ouvert avec une table et des bancs. Le paysage est vivement éclairé par la lumière du soir. On est au commencement de l'été ; les arbres à fruits sont en fleurs.

Lorsque le rideau se lève, Mme Halm, Anna et Mlle Skære sont assises dans la véranda, les deux premières avec des ouvrages, la dernière avec un livre. Dans le pavillon sont Falk, Lind, Guldstad et Styver ; il y a sur la table un pot de punch et des verres, Svanhild est assise seule au fond, près de l'eau.

---

(1) Comédie en trois actes. (Seule traduction autorisée par l'auteur.)

La Comédie de l'Amour, en vers, publiée en 1862, est la première œuvre d'Ibsen où il met en scène des personnages modernes. Elle succède à la série des drames historiques norvégiens. Très mal accueillie à son apparition, elle a sans doute été la cause déterminante de son départ pour l'étranger (1864) et de son long exil volontaire.

(2) Halm : paille ; — Falk : faucon ; — Lind, adj. : tendre ; — Guldstad : forme de nom de ville où se trouve le radical or ; — Styver : monnaie de billon ; — Skære : pie ; — Straamand : homme de paille.

(3) Grande voie bordée de villas, à l'ouest de Kristiania.

FALK (*se lève le verre en main et chante*)

Dans le jardin abrité, le jour ensoleillé
a été fait pour ton plaisir et ta joie ;
ne pense pas à ce que les dons de la récolte
parfois ont trahi les promesses du printemps.
La fleur du poirier, blanche et jolie,
s'étend au-dessus de toi en arceaux.
Laisse-la donc le long de tous les coteaux
s'éparpiller par les rafales un prochain soir !

CHŒUR DES HOMMES

Laisse-la donc le long de tous les coteaux
etc.

FALK

Que veux-tu demander des fruits
lorsque les arbres sont en fleurs ?
Pourquoi soupirer, pourquoi se soucier,
usé par la fatigue et la peine ?
Pourquoi poser des épouvantails
qui cliquètent jour et nuit sur leur perche !
Gais frères, la voix des oiseaux
a pourtant un plus beau son !

LES HOMMES

Gais frères, la voix des oiseaux
etc.

FALK

Pourquoi veux-tu chasser le moineau
de tes riches branches fleuries !
Laisse-le d'abord, pour prix du chant, prendre
tes espérances, l'une après l'autre.
Crois-moi, tu sais que tu gagnes à l'échange,
troquant une chanson contre un fruit tardif ;
souviens-toi du proverbe « le temps s'écoule » ;
bientôt le bocage de plein air te sera fermé.

LES. HOMMES

Souviens-toi du proverbe « le temps s'écoule » ;
etc.

FALK

Je veux vivre, je veux chanter
jusqu'à ce que meure la dernière verdure,
balayer, confiant, tout en un monceau,
et rejeter bien loin toute parade.
Bas les barrières ; que moutons et génisses
à l'envi se repaissent gloutonnement ;
j'ai brisé la fleur ; qu'importe
ceux qui jouissent des restes des morts !

LES HOMMES

J'ai brisé la fleur ; qu'importe
ceux qui jouissent des restes des morts.

(*ils choquent et vident leurs verres*)

FALK (*aux dames*). — Voyez, c'est la chanson que vous m'aviez demandée ; — soyez indulgentes pour elle ; je suis très dépourvu.

GULDSTAD. — Oh, qu'importe, quand seulement une chanson résonne ?

MLLE SKÆRE (*regarde autour d'elle*). — Mais Svanhild, qui montrait le plus d'ardeur ? — Lorsque Falk a commencé, elle s'est aussitôt envolée ; elle est partie maintenant.

ANNA (*indique le fond de la scène*). — Non, elle est assise là.

MME HALM (*avec un soupir*). — Cette enfant ! Dieu sait comment je pourrai la corriger !

MLLE SKÆRE. — Mais dites-moi, monsieur Falk, il m'a semblé que la fin de la chanson était moins riche en — en poésie, que le reste, il me semble, çà et là.

STYVER. — Oui, et il était sûrement si facile d'introduire quelque chose de plus vers la fin.

FALK (*choque son verre*). — On presse, comme du mastic dans une planche trouée, jusqu'à ce que ce soit bien nourri, lardé et marbré.

STYVER (*sans se troubler*). — Oui, cela polit ; je m en souviens si bien par moi-même.

GULDSTAD. — Quoi ! avez-vous cultivé la muse ?

MLLE SKÆRE. — Mon fiancé ? Mon Dieu !

STYVER, — Oh, si peu.

MLLE SKÆRE (*aux dames*). — Il est de nature romantique.

MME HALM. — Oui, nous savons !

STYVER. — Plus maintenant ; il y a longtemps de cela.

FALK. — Le vernis et le romantisme s'en vont avec le temps. Mais autrefois, donc ?

STYVER. — Oui, c'était dans le temps où j'étais amoureux.

FALK. — Est-il donc passé ? je ne croyais pas ton ivresse amoureuse dissipée.

STYVER. — Maintenant je suis officiellement fiancé ; c'est plus qu'amoureux, que je sache.

FALK — Très juste, mon vieil ami, j'en suis d'accord ;

tu as avancé, conquis le plus difficile, la promotion d'amoureux à fiancé.

STYVER (*avec un sourire d'agréable souvenir*). — C'est pourtant singulier! Je pourrais presque ressaisir la réalité de mon souvenir, actuellement (*il se tourne vers Falk*). Il y a sept ans, — croirais-tu cela, toi? j'écrivais des vers tranquillement au bureau.

FALK. — Tu écrivais des vers — sur le pupitre (1)?

STYVER. — Non, sur la table.

GULDSTAD (*choque son verre*). — Silence, l'employé a la parole!

STYVER. — Surtout dans la soirée, lorsque j'étais libre, je rédigeais des bandes entières de poésies longues, — jusqu'à deux ou trois grandes feuilles. Cela allait!

FALK. — Tu n'avais qu'un coup d'éperon à donner à la muse, elle prenait la course.

STYVER. — Papier estampé ou non estampé, c'était tout un pour elle.

FALK. — Et la poésie coulait à flots? Mais, dis-moi, comment as-tu forcé le temple?

STYVER. — Avec l'aide du levier de l'amour, ami! En d'autres mots, c'était Mlle Skære, ma fiancée, comme elle l'est devenue depuis, car à cette époque elle était —

FALK. — Purement, simplement ta chère.

STYVER (*continuant*). — C'était un temps étrange; j'oubliais mon droit; je ne taillais plus ma plume, non, je l'écrasais, et quand elle déchirait le papier des minutes, c'était comme la mélodie de ce que j'écrivais; — enfin j'expédiai ma lettre à — à elle —

FALK. — Dont tu es devenu le fiancé.

STYVER. — Pense, le même jour arriva sa réponse; demande accordée, — chose claire!

FALK. — Et toi, tu te sentis plus grand à ton pupitre; tu avais tiré ton amour au sec (2).

STYVER. — Naturellement.

FALK. — Et jamais plus tu n'as fait de poésie?

STYVER. — Non, je n'en ai jamais depuis éprouvé le besoin; tout d'un coup ce fut comme si le filon eût été épuisé; et quand j'essaye maintenant par hasard de

(1) Le pupitre sur lequel on écrit debout est pour les employés subalternes — la table est pour les « kopister » qui sont licenciés en droit.

(2) Expression de pêcheur. Le poisson qu'on a tiré au sec, on s'en est assuré, on le tient.

composer une simple strophe de nouvel an, la rime et la mesure se contrarient, et, — je ne comprends pas d'où cela vient, — mais je fais du droit et pas de la poésie.

GULDSTAD (*trinque avec lui*). — Et vous n'en êtes, ma foi, que meilleur! (*A Falk*) Vous croyez que la barque sur le fleuve du bonheur n'est là que pour votre traversée ; mais regardez devant vous, si vous osez le voyage. Pour ce qui est de votre chanson, je ne sais si elle est poétique à tous égards ; mais par la façon dont vous coupez court et la terminez, elle a une mauvaise morale, voilà mon avis. Comment appellera-t-on une pareille économie : laisser toutes sortes d'oiseaux dévorer les fleurs avant qu'elles aient le temps de devenir des fruits mûrs ; laisser les vaches et les moutons paître librement pendant tout l'été ? Oui, ce serait joli ici le printemps suivant, Madame Halm !

FALK (*se lève*). — Oh, suivant, suivant ! Comme elle m'étouffe, la pensée contenue dans ce mot lâche, le suivant, elle fait de tout homme riche d'allégresse un mendiant ! Si je pouvais comme sultan de la langue régner une heure seulement, il aurait le cordon de soie et disparaîtrait du monde sans rémission comme le *b* et le *g* de la grammaire de Knudsen (1).

STYVER. — Qu'as-tu donc contre le mot de l'espoir ?

FALK. — C'est qu'il nous assombrit le beau monde de Dieu. « Notre prochain amour », « notre future femme », « notre prochain repas », et « notre vie à venir », voyez, la prévoyance qu'il y a là-dedans, c'est elle qui du fils de l'allégresse fait un mendiant. Si loin que tu voies, elle enlaidit notre moment, elle tue la jouissance de l'instant ; tu n'as pas de repos avant d'avoir gabaré ta barque dans la souffrance et la peine, jusqu'au « prochain » rivage ; mais es-tu arrivé, — vas-tu oser te reposer ? Non, il faut encore te hâter vers un « futur ». Et cela va ainsi, — sans relâche, — jusque hors la vie, — Dieu sait s'il y a un lieu de repos, après.

MME HALM. — Fi, monsieur Falk, comment pouvez-vous parler ainsi !

ANNA (*songeuse*). — Oh, ce qu'il dit, je puis bien le comprendre ; il doit y avoir quelque chose de vrai au fond.

MLLE SKÆRE (*soucieuse*). — Mon très cher ne doit pas entendre de pareilles choses, il est assez excentrique. — O, écoute, mon cher ; viens ici un instant !

---

(1) Réformateur révolutionnaire de la langue.

STYVER (*occupé à nettoyer son tuyau de pipe*). — Je vais venir.

GULDSTAD (*à Falk*). — Oui, une chose pourtant ne m'est pas claire du tout : c'est que vous devez avoir encore quelque respect pour la prévoyance ; — pensez seulement, si vous écriviez une poésie aujourd'hui, et si vous y mettiez tout le précieux reste de ce que vous avez de poésie en provision, et si vous trouviez que vous n'avez plus rien, lorsque demain vous écririez la poésie suivante ; — le critique vous tiendrait alors.

FALK. — Je doute qu'il remarquerait la banqueroute ; nous suivrions pas à pas, bras-dessus bras-dessous, le critique et moi, bien à l'aise, le même chemin. (*S'interrompant et changeant de ton.*) Mais dis-moi, Lind, que deviens-tu donc ? Tu es resté assis là tout le temps si silencieux ; étudiés-tu peut-être l'architecture ?

LIND (*se ressaisit*). — Moi ? D'où te vient cette idée ?

FALK. — Sûrement ; tu n'as pas quitté des yeux ce balcon. Est-ce les larges arcs qui ornent cette véranda que tu contemples si profondément ? Ou bien les pentures artistement entaillées de la porte, ou la fenêtre là-haut, avec clôtures de même ? Car il y a quelque chose qui enchaîne ta pensée.

LIND (*avec une expression rayonnante*). — Non, tu te trompes, je suis assis là et je vis. Enivré du présent, je ne demande rien de plus. Je me sens comme si j'avais toute la richesse du monde à mes pieds ! Merci pour ta chanson sur l'allégresse de la vie au printemps ; elle était comme puisée en moi-même ! (*Il lève son verre et échange un regard avec Anna, sans être remarqué des autres.*) Un skaal pour la fleur, qui sent bon, sans penser qu'elle deviendra fruit. (*Il boit complètement.*)

FALK (*La regarde, surpris et ému, mais se contraint sous un ton léger*). — Ecoutez, mesdames ; voici du nouveau ! Voici que sans peine j'ai fait un prosélyte. Hier, il allait avec son livre de psaumes dans sa poche, aujourd'hui il manie hardiment le tambourin de la poésie. —On affirme bien que nous naissons poètes ; mais parfois un simple prosaïque peut s'engraisser si impitoyablement, comme une oie de Strasbourg, de fadaises rimées et de radotages métrés, que tout son intérieur, foie, estomac et gésier, quand il est saturé, se trouve tout rempli de graisse lyrique et de saindoux rhétorique. (*A Lind.*) Merci, d'ailleurs, pour ton jugement bienveillant ; après cela nous jouerons de la harpe à l'unisson.

Mlle Skære. — Oui, monsieur Falk, vous êtes bien studieux maintenant? Dans une tranquillité champêtre, — ici, au milieu des fleurs, où vous pouvez vous occuper pour vous tout seul.

Mme Halm (*souriant*). — Non, il est paresseux abominablement.

Mlle Skære. — J'avais pensé que, comme pensionnaire de Madame Halm, vous vous étiez mis à poétiser avec ardeur. (*Montrant du doigt vers la droite.*) Le petit pavillon caché derrière les feuilles convient si bien à un poète ; il me semble que cela devrait vous disposer.

Falk (*remonte vers la véranda et s'appuie avec les bras sur la balustrade*).—Couvrez le miroir de mes yeux de la moisissure de la cécité, alors je chanterai le ciel lumineux. Procurez-moi à crédit, pour un mois seulement, une souffrance, quelque chose qui broie, une douleur géante, alors je chanterai les transports de la vie. Ou bien, mademoiselle, faites-moi seulement trouver une femme qui me soit tout, ma lumière, mon soleil, mon Dieu. J'ai pour cela supplié notre Seigneur, mais il s'est jusqu'à présent montré sourd, par malheur.

Mlle Skære. — Fi, cela est frivole!

Mme Halm. — Oui, fort mal dit!

Falk. — Oh, ne croyez pas que ce fût mon dessein d'aller avec elle à mon bras flirter sur les promenades; non, en pleine chasse sauvage et merveilleuse du bonheur, elle irait jusqu'aux terres primitives de l'éternité. J'aspire à un peu de gymnastique idéale que de cette manière peut-être je ferais le plus énergiquement.

Svanhild (*s'est approchée pendant ce qui précède ; elle se tient maintenant tout près de Falk et dit avec une expression ferme mais fantasque*). — Bien, je prierai pour qu'un pareil sort vous échoie ; mais quand il sera venu, — supportez-le comme un homme.

Falk (*s'est retourné surpris*). — Oh, mademoiselle Svanhild! — Bien, je m'armerai. Mais croyez-vous que je puisse compter votre prière comme quelque chose d'efficace? Avec le ciel, voyez-vous, il faut en agir avec une douce patience. Certes, je sais que vous avez de la volonté pour deux, pour arriver à me faire perdre ma sérénité ; mais avez-vous la foi necessaire? voilà la question.

Svanhild (*entre la moquerie et le sérieux*). — Attendez que la douleur vienne et jaunisse l'été clair et ver-

doyant de la vie, — attendez qu'elle vous ronge en action et en rêve, alors vous pourrez juger de la puissance de ma foi. (*Elle remonte vers les dames.*)

MME HALM (*à mi-voix*). — Mais ne serez-vous donc jamais en paix, tous deux? Voilà que tu as mis M. Falk vraiment en colère. (*Elle continue à parler à voix basse, sermonnant. Mlle Skære se mêle à la conversation. Svanhild reste froide et muette*).

FALK (*après être resté un instant immobile à réfléchir se dirige vers le pavillon et parle pour lui-même*). — La certitude brillait dans son regard. Croirais-je, comme elle le croit si sûrement, que le ciel veut —

GULDSTAD. — Oh non, Dieu ne le veut pas! Ce serait, sauf respect, absolument fou s'il exécutait de tels ordres. Non, voyez-vous, mon ami, — ce qu'il vous faut, c'est de l'exercice pour les bras, les jambes et le corps. Ne vous reposez pas ici à regarder le feuillage tout le long du jour; coupez du bois si vous n'avez pas autre chose. Ce serait vraiment une malédiction si dans quinze jours vous n'étiez pas délivré de vos folies.

FALK. — Je suis comme l'âne, étreint par le lien du choix, à gauche la chair, à droite l'esprit; qu'est-il le plus sage de choisir d'abord?

GULDSTAD (*tout en versant dans les verres*). — D'abord un verre de punch, cela réchauffe et étanche la soif.

MME HALM (*regarde à sa montre*). — Mais il est bientôt huit heures; je crois que d'un moment à l'autre nous allons voir venir le prêtre.

(*Elle se lève et met en ordre la véranda.*)

FALK. — Quoi? Est ce qu'il va venir des prêtres?

MLLE SKÆRE. — Oui, vraiment!

MME HALM. — C'est ce que j'ai raconté tout récemment.

ANNA. — Non, maman, M. Falk n'était pas là.

MME HALM. — Non, c'est vrai. Mais ne vous en désolez pas; croyez moi, à cette visite vous prendrez plaisir.

FALK. — Mais, dites-moi, quel est-il, ce prêtre qui nous fera plaisir?

MME HALM. — Oh, mon Dieu, c'est le prêtre Straamand.

FALK. — Ah, oui. Je crois que j'ai entendu son nom, et j'ai lu qu'il entrera au Storthing et agira dans les campagnes politiques.

STYVER. — Oui, il est orateur.

GULDSTAD. — Il est dommage seulement qu'il grasseye.

MLLE SKÆRE. — Il va venir avec sa femme.

Mme Halm. — Et ses héritiers.

Falk. — Pour les amuser auparavant un peu, les pauvres, — car ensuite il aura les deux mains pleines de la question suédoise et de tout le tannage ministériel; oui, je comprends.

Mme Halm. — Voilà un homme, Monsieur Falk!

Guldstad. — Oui; dans sa jeunesse, c'était un coquin.

Mlle Skære (*blessée*). — Oui-dà, Monsieur Guldstad! Quand j'étais petite, j'en ai pourtant toujours entendu parler avec grand respect, — et cela par des gens dont la parole a grand poids, — du prêtre Straamand et du roman de sa vie.

Guldstad (*riant*). — Roman?

Mlle Skære. — Roman. J'appelle ainsi romanesque ce qui ne peut pas être apprécié par tout le monde.

Falk. — Vous excitez ma curiosité sans bornes.

Mlle Skære (*continuant*). — Mais, mon Dieu, il y a toujours des gens qui devant l'émotion s'excitent à la raillerie! Il est bien connu qu'il y avait un jeune homme, un simple étudiant qui était assez insolent, impertinent, misérable, pour critiquer même *William Russell* (1).

Falk. — Mais voyons, ce prêtre de campagne est-il donc un poème, un drame chrétien, ou quelque chose de semblable?

Mlle Skære (*émue jusqu'aux larmes*). — Non, Falk, — un homme, au cœur riche. Mais si une chose pour ainsi dire morte peut exciter une pareille malignité et éveiller une foule de vilains sentiments avec une telle profondeur —

Falk (*prenant part*). — Et une telle longueur —

Mlle Skære. — Alors, avec votre jugement, vous pouvez saisir que —

Falk. — Oui, c'est très clair. Mais ce qui m'apparait moins nettement, c'est le contenu du roman et son genre. Je puis bien juger qu'il est charmant; mais si cela peut se dire en peu de mots —

Styver. — Je vais vous résumer le plus important de l'affaire.

Mlle Skære. — Non, je me souviens mieux; je puis raconter —

Mme Halm. — Je le puis aussi!

Mlle Skære. — Oh, non, Madame Halm, maintenant je

(1) Pièce de A. Munch, parue peu avant *La Comédie de l'Amour.*

suis en train. Voyez-vous, Monsieur Falk, — il passait, quand il était candidat, pour un des meilleurs jeunes gens de la capitale, s'entendait à la critique et aux modes nouvelles —

Mme Halm. — Et jouait la comédie de salon.

Mlle Skære. — Oui, attendez ! il faisait de la musique, peignait —

Mme Halm. — Oh, vous souvenez-vous, quelles jolies histoires il racontait.

Mlle Skære. — Laissez-moi le temps ; je sais bien tout cela. Il écrivait et composait même de la musique, si bien — qu'il trouva un éditeur ; cela s'appelait « Sept sonates à ma Manon ». O Dieu, qu'il les chantait bien sur la guitare !

Mme Halm. — Oui, c'est vrai, il était génial !

Guldstad (*à mi-voix*). — Hm, d'aucuns pensaient qu'il était fou.

Falk. — Un vieux malin, qui ne va pas chercher sa sagesse seulement dans les parchemins moisis, a dit que l'amour fait les Pétrarques aussi facilement que le bétail et la paresse, les patriarches. Mais qui était Manon ?

Mlle Skære. — Manon ? C'était elle, son aimée, dont vous allez bientôt faire la connaissance. Elle était la fille d'une compagnie —

Guldstad. — Une société de bois.

Mlle Skære (*rapidement*). — Oui, monsieur doit le savoir.

Guldstad. — Car ils faisaient dans les cargaisons hollandaises.

Mlle Skære. — Ceci appartient au côté trivial.

Falk. — Une compagnie ?

Mlle Skære (*continuant*). — Qui était très riche. Vous pouvez penser si on lui faisait la cour ; il se présentait des prétendants de la meilleure sorte.

Mme Halm. — Et même parmi eux un gentilhomme de la chambre.

Mlle Skære. — Mais Manon défendit intrépidement le droit de la femme. Elle avait rencontré Straamand au « Dramatique » : le voir et l'aimer ne firent qu'un.

Falk. — Et l'armée des prétendants dut se replier ?

Mme Halm. — Oui, est-ce assez romanesque !

Mlle Skære. — Et ajoutez un affreux vieux père qui se faisait détester de tout le monde ; je crois qu'il y avait aussi un tuteur pour encore augmenter leurs peines. Mais elle lui resta fidèle et lui a elle ; ils rêvè-

rent ensemble d'une maison couverte de paille, d'un mouton blanc pour les nourrir tous deux —

MME HALM. — Oui, tout au plus une petite vache.

MLLE SKÆRE. — Bref, comme ils me l'ont souvent raconté, un ruisseau, une chaumière et leurs cœurs.

FALK. — Ah oui ! Eh bien ?

MLLE SKÆRE. — Elle rompit donc avec sa famille.

FALK. — Elle rompit ?

MME HALM. — Elle rompit avec eux.

FALK. — Oui, c'était brave.

MLLE SKÆRE. — Et s'enfuit vers son Straamand et sa mansarde.

FALK. — Elle s'enfuit ! Sans — sans — consécration ?

MLLE SKÆRE. — Oh fi !

MME HALM. — Fi donc ! mon défunt mari est parmi les témoins sur l'acte !

STYVER. — L'erreur est venue de ce que tu passes le fait sous silence. Dans les comptes rendus, il est très important d'ordonner correctement suivant la chronologie. Mais je ne puis jamais me mettre dans la tête comment ils en sont venus —

FALK. — Car on doit présumer que le mouton et la vache n'habitaient pas la mansarde.

MLLE SKÆRE (*à Styver*). — Oh, tu dois bien réfléchir à une chose, mon ami : on n'a pas de besoin, là où l'amour règne ; deux cœurs tendres se contentent de peu. (*A Falk.*) Il l'aimait aux sons de la guitare et elle donnait des leçons de piano.

MME HALM. — Aussi, cela va de soi, ils prirent à crédit.

GULDSTAD. — Une année, jusqu'à ce que la maison fît faillite.

MME HALM. — Mais alors Staamand obtint une place là-haut dans le nord.

MLLE SKÆRE. — Et dans une lettre que j'ai lue depuis il jure qu'il ne vit que par devoir et pour elle.

FALK (*achevant*). — Et ainsi finit le roman de sa vie.

MME HALM (*se lève*). — Maintenant, nous pouvons descendre dans le jardin ; nous allons voir s'il va venir.

MLLE SKÆRE (*pendant qu'elle met sa mantille*). — Il fait déjà frais.

MME HALM. — Oui, Svanhild, veux-tu aller chercher mon châle de laine.

LIND (*à Anna, sans être remarqué des autres*). — Va en avant !

MME HALM. — Venez.

(*Svanhild entre dans la maisan; les autres, sauf Falk, vont au fond et sortent à gauche. Lind, qui les a suivis, s'arrête et revient.*)

LIND. — Mon ami !

FALK. — De même !

LIND. — Ta main ! Je suis joyeux ; — je crois que ma poitrine va éclater si je ne te raconte pas —

FALK. — Donne-toi le temps ; tu seras d'abord interrogé, puis jugé et pendu. Qu'est-il donc arrivé ? Dépose en moi, ton ami, le secret du trésor que tu as trouvé ; — car tu dois convenir que la présomption est basée : tu as tiré un billet à la roue du bonheur !

LIND. — Oui, j'ai emprisonné le bel oiseau du bonheur !

FALK. — Oui ? Vivant, — et il ne souffre pas de la cage ?

LIND. — Attends ; se sera tôt raconté. Je suis fiancé ! Pense — !

FALK (*vite*). — Fiancé !

LIND. — Oui ! aujourd'hui, — Dieu sait d'où m'est venu ce courage ! J'ai dit, — oh, on ne peut pas dire cela, mais pense, — elle, la jeune, jolie fille est devenue toute rouge, — mais pas de colère ! Non, peux-tu croire, Falk, ce que j'ai osé ! Elle m'écoutait, — et je crois qu'elle a pleuré ; c'est bon signe, cela ?

FALK. — Sûrement ; continue.

LIND. — Et nous sommes fiancés, — n'est-ce pas ?

FALK. — Je dois le présumer ; mais pour être tout à fait sûr, demande avis à Mlle Skære.

LIND. — Oh non, je sais, je suis si sûr ! Je suis si certain, sans crainte (*rayonnant et mystérieux*). Ecoute, elle m'a laissé prendre sa main quand elle a enlevé le café de la table !

FALK (*lève son verre et le vide*). — Eh bien, les fleurs du printemps dans votre union !

LIND (*de même*). — Et ce sera juré hautement et saintement, que je l'aimerai jusqu'à ma mort, comme maintenant ; — elle est si délicieuse !

FALK. — Fiancé ! C'est pour cela que tu jetais bas la loi et les prophètes.

LIND (*riant*). — Et toi, qui croyais que c'était ta chanson !

FALK. — Mon ami, les poètes ont souvent pareille confiance.

LIND (*sérieusement*). — Ne crois pas d'ailleurs, Falk, que le théologue soit chassé à partir du moment de

mon bonheur. Il y a seulement cette différence que le livre ne suffit pas comme échelle de Jacob vers mon Dieu. Il faut maintenant que je sorte et le cherche dans la vie ; je me sens au fond du cœur meilleur, j'aime aussi l'herbe qui rampe à mes pieds ; à elle aussi une part dans le bonheur est donnée.

Falk. — Mais dis-moi maintenant —

Lind. — Maintenant, j'ai tout dit, — mon riche secret, que nous garderons à nous trois.

Falk. — Oui, mais dis-moi, as-tu pensé un peu à l'avenir ?

Lind. — Pensé ? pensé à l'avenir ? non, à partir de cette heure, je vis dans l'instant printanier. Je tourne les yeux vers mon bonheur ; nous tenons les rênes du destin, moi et elle. Ni toi, ni Guldstad, — ni même Mme Halm ne pourraient dire à ma jeune fleur de vie : « Fane-toi ! » Car j'ai la volonté, elle a des yeux brillants et la fleur doit s'épanouir !

Falk. — Bien, frère, le bonheur te veut !

Lind. — Mon ardeur brûle comme une vive chanson ; je me sens si fort ; s'il y avait un gouffre à mes pieds, — si béant fût-il, — je le sauterais !

Falk. — Ceci veut dire en simple prose que l'amour a fait de toi un renne.

Lind. — O, — si je partais avec la troupe sauvage du renne, je sais où l'oiseau de mon désir s'enfuirait en même temps !

Falk. — Il va donc s'envoler dès demain ; tu fais partie du quatuor en montagne. Je t'assure que tu n'as pas besoin de fourrure.

Lind. — Le quatuor ! Bah, — qu'ils grimpent seuls ! Pour moi l'air des montagnes est au fond de la vallée ; ici j'ai les fleurs et les horizons du fjord, j'ai le bruit du feuillage et le gazouillement des oiseaux, et les fées du bonheur, — puisqu'elle est ici !

Falk. — Oh les fées du bonheur ici, dans Akersdal (1), sont rares comme un élan ; tiens-les bien par les cheveux. (*Avec un coup d'œil vers la maison.*) Chut, — Svanhild —

Lind (*lui tend la main*). — Bien ; je m'en vais, — que personne ne sache ce qu'il y a entre toi et moi, et elle. Merci de m'avoir pris mon secret ! enfouis-le dans ton cœur, — profondément et chaudement, comme je te l'ai donné.

(1) Vallée de l'Aker, qui traverse Kristiania.

(*Il s'en va par le fond rejoindre les autres.*)

(*Falk le suit des yeux un instant et fait quelques allées et venues dans le jardin, avec un visible effort de dominer l'émotion qui le possède. Peu après, Svanhild sort de la maison avec un châle sur le bras et se dirige vers le fond. Falk s'approche un peu et la regarde fixement. Svanhild s'arrête.*)

SVANHILD (*après un court arrêt*). — Vous me regardez si fixement?

FALK (*à moitié pour lui-même*). — Oui, voilà le signe; répands de l'ombre sur la mer des yeux, il joue a cache-cache avec le gnôme de l'ironie sur les lèvres, le voilà.

SVANHILD. — Comment? vous m'effrayez presque.

FALK. — Vous vous appelez Svanhild?

SVANHILD. — Oui, vous le savez bien.

FALK. — Mais savez-vous, mademoiselle, que ce nom est ridicule? Obéissez-moi, rejetez le ce soir!

SVANHILD. — Fi, — ce serait despotique, peu filial.

FALK (*rit*). — Ha, « Svanhild », — « Svanhild » (*Sérieux subitement*). Pourquoi vous être affublée d'un tel memento mori dès votre enfance?

SVANHILD. — Est-il donc laid?

FALK. — Non, charmant comme un poème, mais trop grand, trop fort et trop austère pour le temps. Comment une jeune fille d'aujourd'hui peut-elle remplir la pensée que renferme le nom de « Svanhild »? Non, rejetez-le comme un habit vieilli.

SVANHILD. — Vous pensez sans doute à la fille du roi des sagas —

FALK. — Qui innocente fut piétinée sous le sabot du cheval.

SVANHILD. — Mais cela est défendu dans la loi de notre temps. Non, haut en selle! Dans ma pensée tranquille, j'ai rêvé souvent que j'étais portée sur ses reins, parcourant le monde bien loin, intrépide et sereine, tandis que le vent soulevait comme un drapeau de liberté sa crinière.

FALK. — Oui, cela est vieux. Dans la « pensée tranquille » personne ne tient compte des barrières et des bornes, personne ne craint d'user de l'éperon; — dans l'action, nous nous tenons bien terre à terre; car la vie au fond est chère à chacun, et il n'y a personne qui ose les sauts mortels.

SVANHILD. — Oh, montrez-moi le but et je m'élance! Mais le but doit mériter le saut. Une Californie der-

rière un désert de sable, — sinon, on reste où l'on est, sur terre.

FALK (*moqueur*). — Ah, je vous comprends ; c'est la faute du temps.

SVANHILD (*avec chaleur*). — Justement, du temps ! Pourquoi mettre à la voile, lorsqu'aucune brise ne souffle sur le fjord?

FALK (*ironique*). — Oui, pourquoi user du fouet ou de l'éperon, quand aucun enjeu doré ne doit récompenser celui qui s'arrache à sa table et à son banc et part pour la chasse lointaine, porté haut en selle? Un acte pareil pour l'acte lui-même est le fait de l'aigle, et les actes d'aigles de notre temps s'appellent vanité ; c'est bien votre pensée?

SVANHILD. — Oui, tout à fait. Voyez le poirier, près de la haie, — comme il est stérile et sans fleurs cette année. L'an dernier vous auriez vu comme il était beau avec sa tête courbée sous le poids des fruits.

FALK (*un peu incertain*). — Je veux bien le croire ; mais qu'en concluez-vous?

SVANHILD (*finement*). — Oh, entre autres choses, que c'est presqu'une impudence au Zacharias (1) de notre temps d'exiger une poire. Lorsque l'arbre s'est épuisé de fleurs l'an dernier, on ne peut exiger cette année la même floraison.

FALK. — Je savais, de reste, que vous trouvez la juste interprétation dans les choses imaginées, — quand l'histoire est finie.

SVANHILD. — Oui, la vertu de notre temps est d'une autre sorte. Qui aujourd'hui s'arme pour la vérité? Quel est l'enjeu de l'individu, si vous voulez? Ou se trouve le héros?

FALK (*la regarde fixement*). — Et où est la Valkyrie?

SVANHILD (*hoche la tête*). — Il n'est pas besoin de Valkyrie dans ce pays ! Lorsque la foi fut menacée l'an dernier en Syrie, êtes-vous parti pour la croisade? Non, vous étiez ardent sur le papier, comme orateur, et vous avez envoyé un thaler à la « gazette de l'église ».

(*Silence. Falk semble vouloir répondre, mais se retient et remonte dans le jardin.*)

SVANHILD (*le regarde un instant, se rapproche et demande doucement*). — Falk, êtes-vous fâché?

FALK. — Du tout, je marche et me tais, — voilà tout.

---

(1) Expression populaire : As-tu eu la poire, Zacharias ? pour : As-tu réussi?

Svanhild (*avec une sympathie soucieuse*). — Vous êtes une double nature, — deux inconciliable ——

Falk. — Oui, je sais bien.

Svanhild. — Mais la raison?

Falk. — La raison? Parce que je hais d'aller, l'âme impudemment décolletée, comme l'amour des bonnes gens dans les rues, — d'aller à cœur découvert comme les jeunes femmes ont les bras nus! Vous étiez la seule, — vous, Svanhild, vous, — je le croyais du moins, — mais cela est passé — (*Il se tourne vers elle comme elle se dirige vers le pavillon et regarde dehors.*) Vous écoutez?

Svanhild. — Une autre voix, qui parle, chut! Entendez-vous? Chaque soir, quand le soleil descend, vient en volant un petit oiseau, — voyez — il arrive caché par les feuilles; — savez-vous — ce que je crois fermement? Quiconque sur terre est privé du don du chant a reçu de Dieu pour ami un petit oiseau — pour soi tout seul et pour son jardin.

Falk (*prend une pierre par terre*). — Il faut que l'oiseau et son propriétaire se rencontrent pour que leur chant ne s'épuise pas dans un jardin étranger.

Svanhild. — Oui, c'est vrai, mais j'ai trouvé le mien. Je n'ai pas la puissance de la parole, ni le chant; mais lorsque l'oiseau gazouille dans sa cachette verte, c'est comme une chanson descendue dans mon cœur — — voilà — ils ne restent pas — ils s'envolent — (*Falk lance la pierre violemment; Svanhild pousse un cri.*) O Dieu, vous les avez tués! Qu'avez-vous fait! (*Elle court vers la droite et revient aussitôt.*) Oh c'est mal, mal!

Falk (*avec une émotion douloureuse*). — Non, — rien qu'œil pour œil, Svanhild, — et dent pour dent! Maintenant vous ne recevrez plus de salut d'en haut, ni de dons du pays des chants. Voyez, c'est la vengeance de votre œuvre!

Svanhild. — Mon œuvre?

Falk. — Oui, la vôtre! Jusqu'à ce moment dans ma poitrine s'élevait un chant d'oiseau fort et hardi. Voyez — maintenant la cloche peut sonner pour tous deux. — vous l'avez tué!

Svanhild. — J'ai fait cela!

Falk. — Oui, et vous avez tué ma jeune, victorieuse confiance — (*Méprisant.*) lorsque vous vous êtes fiancée!

Svanhild. — Mais dites-moi donc — !

Falk. — Oh oui, la chose est bien dans l'ordre; il

passe son examen, aura aussitôt une position, — s'en va en Amérique comme prêtre —

SVANHILD (*du même ton*). — Et héritera encore d'un très joli denier ; — car c'est bien de Lind que vous voulez parler ?

FALK. — C'est vous qui devez le savoir —

SVANHILD (*avec un sourire léger*). — Oui, comme sœur de la fiancée je puis bien —

FALK. — Dieu ! Ce n'est pas vous — — !

SVANHILD. — A qui est accordé cet excès de bonheur? Non, malheureusement !

FALK (*avec une joie presque enfantine*). — Ce n'est pas vous ! Oh, Dieu soit loué ! Qu'il est donc bon et charitable, notre Seigneur ! Je ne vous verrai pas l'épouse d'un autre ; — il ne voulait qu'allumer la lumière de la douleur — — (*Il veut prendre sa main.*) O écoutez-moi, Svanhild, — écoutez-moi —

SVANHILD (*indique rapidement le fond de la scène*). — On revient !

(*Elle va vers la maison. Du fond viennent au même moment Mme Halm, Anna, Mlle Skære, Guldstad, Styver et Lind. Pendant la scène précédente, le soleil est descendu, le paysage est dans le crépuscule.*)

MME HALM (*à Svanhild*). — Nous aurons le prêtre dans une minute. Qu'est-ce que tu es devenue ?

MLLE SKÆRE (*après un coup d'œil sur Falk*). — Tu as l'air tout ahurie.

SVANHILD. — Un peu mal à la tête ; cela va s'en aller.

MME HALM. — Et tu restes tête nue ? Va préparer le thé ; range un peu dans la chambre ; il faut que ce soit bien, car je connais sa femme.

(*Svanhild entre dans la maison.*)

STYVER (*à Falk*). — Connais-tu au juste les opinions du prêtre ?

FALK. — Je ne crois pas qu'il vote l'augmentation des traitements.

STYVER. — Mais s'il venait à savoir quelque chose des vers que je cache dans mon pupitre ?

FALK. — Cela aiderait peut-être.

STYVER. — Je voudrais bien, — car, crois-moi, nous sommes bien gênés, maintenant, pour nous établir. Les soucis d'amour ne sont pas légers.

FALK. — Eh, que voulais-tu faire dans cette galère ?

STYVER. — L'amour est-il une galère ?

Falk. — Non, mais le ménage, avec ses chaînes, son servage, la perte de toute liberté.

Styver (*voit Mlle Skære s'approcher de lui*). — Tu ne connais pas le capital qu'il y a dans les pensées de la femme et dans sa parole.

Mlle Skære (*à voix basse*). — Crois-tu que le négociant voudra endosser ?

Styver (*maussade*). — Je ne suis pas sûr encore ; j'essayerai.

(*Ils s'éloignent en causant.*)

Lind (*bas à Falk, s'approchant avec Anna*). — Je ne peux pas me retenir ; il faut que je présente tout de suite —

Falk. — Tu aurais dû te taire, et ne mêler aucun étranger à ce qui est tien —

Lind. — Non, ce serait drôle ; — à toi, mon camarade dans la maison, j'aurais dû cacher mon jeune bonheur ! Non, maintenant, j'ai déjà les cheveux blonds (1) —

Falk. — Tu veux les avoir encore bouclés ? Eh bien, mon cher ami, si c'est ta pensée, dépêche-toi, et déclare-toi devant l'assemblée !

Lind. — J'ai aussi pensé à le faire pour plusieurs raisons, parmi lesquelles une surtout est importante ; suppose par exemple qu'il puisse se trouver ici un courtisan qui se glisse et se déguise ; suppose qu'il se déclare tout à coup comme prétendant ; ce serait désagréable.

Falk. — Oui, c'est vrai ; j'avais tout à fait oublié que tu voulais quelque chose de plus. Comme prêtre libre de l'amour, tu n'es que provisoire ; tôt ou tard tu avanceras, et ce n'est même que pour l'usage et une observance intraitable que tu n'es pas encore ordonné.

Lind. — Oui, est-ce que le négociant ne —

Falk. — Quoi donc ?

Anna (*confuse*). — Oh, quelque chose que Lind s'imagine.

Lind. — Ne dis pas cela ; j'ai le pressentiment qu'il m'arrachera mon bonheur où et quand il pourra. Cet homme vient ici tous les jours, est riche et célibataire, il vous conduit partout ; bref, ma chérie, il y a mille choses dont je ne présage rien de bon.

(1) Proverbe : « Celui qui a les cheveux blonds veut encore les avoir bouclés. »

ANNA (*avec un soupir*). — Oh, c'est dommage ; il faisait si bon aujourd'hui.

FALK (*à Lind avec sympathie*). — Ne laisse pas échapper le bonheur pour une idée que tu te fais ; attends le plus possible avant de déployer ton drapeau.

ANNA. — Dieu ! Mlle Skære nous regarde ; taisez-vous !

(*Elle et Lind s'éloignent de côtés différents.*)

FALK (*regarde Lind*). — Le voilà qui va à la perte de sa jeunesse.

GULDSTAD (*qui pendant ce temps s'est tenu près de l'escalier, causant avec Mme Halm et Mlle Skære, s'approche et lui frappe l'épaule*). — Eh bien, vous voilà à composer un poeme ?

FALK. — Non, un drame.

GULDSTAD. — Ah, diable ; — je ne croyais pas que vous vous adonniez à ce genre.

FALK. — Non, il s'agit aussi d'un autre, un de mes amis, un ami de nous deux ; un fameux auteur, vous pouvez me croire. Pensez, entre le dîner et le soir il a poussé une idylle à bout.

GULDSTAD (*finement*). — Et la conclusion est bonne !

FALK. — Vous savez bien que le rideau tombe d'abord — sur lui et elle. Mais ce n'est là qu'une partie de la trilogie ; après vient la grand peine de l'écrivain, quand la seconde, la comédie des fiançailles, arrive, long poème en cinq actes, et que le fil de la trame s'étend jusqu'au drame du mariage, troisième partie.

GULDSTAD (*souriant*). — On pourrait croire que le don d'auteur est contagieux.

FALK. — Vraiment ? Pourquoi cela ?

GULDSTAD. — Je veux dire seulement que moi aussi je me mets à composer un poème, — (*mystérieusement*) un poème vrai, — entre autres défauts.

FALK. — Et qui est le héros, si j'ose le demander ?

GULDSTAD. — Je le dirai demain, — pas avant.

FALK. — C'est vous-même !

GULDSTAD. — Croyez-vous que ce rôle me convienne ?

FALK. — Un meilleur héros n'est sûrement pas possible. Mais maintenant l'héroïne ? Il faut sûrement aller la chercher à l'air libre de la campagne, et non dans la fumée de la ville ?

GULDSTAD (*le menaçant du doigt*). — Chut, voilà le nœud et il faut attendre ! — (*Il change brusquement de ton*) Dites-moi, que pensez-vous de Mlle Halm ?

FALK. — Oh, vous la connaissez bien mieux que moi ;

mon jugement ne peut ni la déparer ni lui rendre hommage. (*Souriant.*) Mais prenez que cela aille mal, avec le poème dont vous m'avez parlé. Supposez que j'abuse de votre confiance et remanie le dénouement et l'intrigue.

GULDSTAD (*avec bonhomie*). — Eh bien, je dirais Amen.

FALK. — C'est entendu ?

GULDSTAD. — Vous êtes maître dans la partie ; il serait sot, si votre secours est refusé à quelqu'un, de compter sur un simple artisan.

(*Il remonte vers le fond.*)

FALK (*en passant, à Lind*). — Tu avais raison, le négociant nourrit des projets meurtriers pour ton jeune bonheur.

(*Il s'éloigne.*)

LIND (*bas à Anna*). — Tu vois que ma crainte n'était pas vaine ; il faut que nous nous déclarions sur l'heure.

(*Ils s'approchent de Mme Halm, qui se tient ainsi que Mlle Skære, près de la maison.*)

GULDSTAD (*causant avec Styver*). — Un temps délicieux ce soir.

STYVER. — Oh, oui, quand on est disposé —

GULDSTAD (*se moquant*). — Y a-t-il quelque chose qui cloche dans votre amour ?

STYVER. — Pas précisément cela.

FALK (*qui s'est approché*). — Mais dans les fiançailles?

STYVER. — Peut-être.

FALK. — Bravo ; tu n'es pas purement et simplement pour la menue monnaie de la poésie, à ce que je vois !

STYVER (*piqué*). — Je ne comprends pas ce que la poésie a à voir avec moi et mes fiançailles.

FALK. — Tu ne comprendras pas ; quand l'amour examine sa propre essence, il est perdu.

GULDSTAD (*à Styver*). — Mais s'il y a quelque chose qui puisse s'arranger, dites-le.

STYVER. — Oui, toute la journée j'ai réfléchi à l'exposition de la chose, mais ne puis arriver à un dispositif.

FALK. — Je vais t'aider et me résumer : dès que tu t'es élevé à la dignité de fiancé, tu t'es senti, pour ainsi dire, gêné —

STYVER. — Oui, à certains moments, rudement.

FALK (*continuant*). — Tu t'es senti pressé d'obligations, que tu aurais données au diable, s'il y avait eu moyen ; voilà la chose.

STYVER. — Quelle accusation est-ce là ! J'ai prolongé mes engagements, en homme ponctuel ; (*tourné vers*

Guldstad) mais il y a plus, le mois prochain ; quand un homme se marie, prend femme—

FALK (*joyeux*). — Voilà que se rebleuit le ciel de ta jeunesse, c'est un écho des accords de ton temps de chanson ! Ainsi cela va être ; je l'avais bien compris ; tu avais seulement besoin d'ailes et de ciseaux.

STYVER. — Des ciseaux?

FALK. — Oui, les ciseaux de la volonté pour couper tous les liens, t'échapper et t'envoler.

STYVER (*en colère*). — Non, tu deviens trop insolent! m'accuser de rompre une promesse publique ! Je penserais à faire défaut? Mais c'est un délit de diffamation, — injures verbales !

FALK. — Mais es-tu fou ? Qu'est-ce que tu veux ? Parle donc ! — parle !

GULDSTAD (*riant, à Styver*). — Oui, expliquez-vous donc ! De quoi s'agit-il ?

STYVER (*se remet*). — D'un emprunt à la caisse d'épargne.

FALK. — Un emprunt !

STYVER. — Oui, exactement un endossement de cent thalers ou à peu près.

MLLE SKÆRE (*qui pendant ce temps s'est tenue près de Mme Halm, Lind et Anna*). — Oh non, je vous félicite ! Dieu, que c'est charmant !

GULDSTAD. — Qu'y a-t-il maintenant ? (*Il se dirige vers les dames.*) Ceci est inopportun.

FALK (*jette ses bras avec une joie folle autour du cou de Styver*). — Bravo ; le son de la trompette proclame délicieusement qu'il t'est né un frère en Amour !

(*Il l'attire avec lui vers les autres.*)

MLLE SKÆRE (*accablée, aux messieurs*). — Pensez, Lind et Anna, — pensez, il l'a obtenue ! Les voilà fiancés !

MME HALM (*avec des larmes d'émotion, tandis qu'on félicite le couple*). C'est la huitième qui quitte cette maison, pourvue ; — (*tournée vers Falk*), septsœurs, — toutes avec des pensionnaires.

(*Elle est trop émue et tient son mouchoir sur ses yeux.*)

MLLE SKÆRE (*à Anna*). — Il va venir des gens pour féliciter !

(*Elle la caresse avec émotion.*)

LIND (*saisit les mains de Falk*). — Mon ami, il me semble que je vis dans une délicieuse ivresse.

FALK. — Chut ; — comme fiancé, tu es membre de la société de modération des délices ; obéis aux lois de la corporation ; — aucune orgie ici ! (*Il se tourne vers*

Guldstad avec une pointe de compassion malicieuse.) Eh bien, Monsieur le négociant !

GULDSTAD (*joyeux*). — A mon avis, tout présage leur bonheur à tous deux.

FALK (*avec un regard rapide*). — Vous supportez la peine avec un calme méritoire. Cela me fait plaisir.

GULDSTAD. — Que voulez-vous dire, très honoré ?

FALK. — Rien que, après avoir nourri l'espoir pour vous-même —

GULDSTAD. — Vraiment ? Vous croyez ?

FALK. — Vous étiez pour le moins sur le chemin ; vous avez nommé Mlle Halm ; et vous m'avez demandé—

GULDSTAD (*souriant*). — Oui, mais n'y en a-t-il pas deux ?

FALK. — C'est — l'autre, la sœur, que vous voulez dire !

GULDSTAD. — Oui, la sœur, l'autre, — justement. Apprenez a connaître mieux cette sœur, et jugez vous-même si elle ne mérite pas d'être un tant soit peu plus remarquée que tout ce qui se passe maintenant dans la maison.

FALK (*froidement*). — Elle a sûrement toutes les qualités.

GULDSTAD. — Pas précisément toutes ; elle n'a pas le vrai ton du monde ; elle perd par là —

FALK. — Oui, c'est fâcheux.

GULDSTAD. — Mais que Mme Halm veille à cela pendant un hiver, je parie qu'elle ne le cèdera à personne.

FALK. — Non, la chose est claire.

GULDSTAD (*riant*). — Oui, c'est curieux avec les jeunes filles !

FALK (*enjoué*). — Elles sont comme la semence de seigle ; elles poussent inaperçues sous le givre et la neige.

GULDSTAD. — Depuis la Noël elles ne quittent plus les salons de bal —

FALK. — Elles s'y nourrissent de cancans et de scandales —

GULDSTAD. — Et quand viennent les premières chaleurs du printemps. —

FALK. — On voit apparaître de toutes petites dames vertes !

LIND (*s'avance et saisit les mains de Falk*). — Comme j'ai bien fait ; pour le mieux — je me sens si heureux et sûr !

GULDSTAD. — Ah, voilà le fiancé ; dites-nous com-

ment on se trouve, comme amoureux nouvellement engagé !

LIND (*touché désagréablement*). — On n'explique cela qu'à contre-cœur à un tiers.

GULDSTAD (*plaisantant*). — De la mauvaise humeur ! Je vais me plaindre à Anna.

(*Il se rapproche des dames.*)

LIND (*le suit des yeux*). — Comment peut-on supporter un pareil homme !

FALK. — Oh, tu t'es trompé sur son compte —

LIND. — Vraiment ?

FALK. — Ce n'est pas à Anna qu'il pensait.

LIND. — Comment ? Etait-ce à Svanhild ?

FALK. — Je ne sais pas. (*Avec une expression comique.*) Pardonne-moi, martyr d'une cause étrangère !

LIND. — Que veux-tu dire ?

FALK. — Dis-moi, as-tu lu le journal aujourd'hui ?

LIND. — Non.

FALK. — Je te le donnerai ; on y voit l'histoire d'un homme qui, par un coup du sort, s'est vu arracher ses bonnes molaires très saines, parce que son cousin souffrait du mal de dents.

MLLE SKÆRE (*regarde au dehors à gauche*). — Voilà le prêtre !

MME HALM. — Voulez-vous voir combien ils sont !

STYVER. — Cinq, six, sept, huit petites filles.

FALK. — Ils sont insatiables !

MLLE SKÆRE. — Ouf, on pourrait presque dire, c'est indécent !

(*Pendant ce temps, on a entendu une voiture s'arrêter dehors à gauche. Le prêtre, sa femme et ses huit petites filles, toutes en costume de voyage, entrent un par un.*)

MME HALM (*se hâte au-devant des arrivants*). — Soyez les bienvenus, cordialement bienvenus !

STRAAMAND. — Merci !

MME STRAAMAND. — Mais il y a ici réception —

MME HALM. — Mais du tout !

MME STRAAMAND. — Nous allons déranger —

MME HALM. — Pas le moins du monde ; vous venez on ne peut plus à propos ; ma fille Anna vient de se fiancer.

STRAAMAND (*saisit la main d'Anna avec onction*). — Ah, je vous félicite ; — l'amour, — l'amour — c'est un trésor que la teigne et la rouille ne peuvent ronger — quand il vaut quelque chose.

MME HALM. — Mais comme c'est gentil d'avoir pris les petits avec vous à la ville.

STRAAMAND. — Nous avons encore quatre bambins, outre celles-ci.

MME HALM. — Vraiment ?

STRAAMAND. — Trois d'entre eux sont encore trop petits pour sentir la perte d'un père chéri absorbé par le storthing.

MLLE SKÆRE (*à Mme Halm, prenant congé*). — Maintenant, je vous laisse.

MME HALM. — Oh pourquoi partez-vous de si bonne heure ?

MLLE SKÆRE. — Je vais en ville raconter la nouvelle ; je sais que chez Jensen on se couche tard ; oh, les tantes vont être enchantées, vous pouvez croire. Ma douce Anna, plus de timidité ; — c'est demain dimanche ; les compliments vont pleuvoir de tous côtés !

MME HALM. — Bonsoir alors ! (*Aux autres.*) Une goutte de thé, n'est-ce pas ? Madame Straamand, je vous prie !

(*Mme Halm, Straamand, sa femme et ses filles, ainsi que Guldstad, Lind et Anna, entrent dans la maison.*)

MLLE SKÆRE (*prenant le bras de son fiancé*). — Maintenant, nous allons flirter ! Styver, vois-tu, là, comme la lune siège en nageant sur son trône ! Non, mais tu ne le vois pas !

STYVER (*morose*). — Mais si ; je pensais seulement à l'emprunt.

(Ils sortent à gauche. Falk, qui pendant la scène précédente n'a pas cessé de regarder Straamand et sa femme, reste seul dans le jardin. Il fait tout à fait nuit ; des lumières brillent dans la maison.)

FALK. — Tout est comme ravagé par le feu, mort ; — une détresse irréparable ! — Ainsi l'on s'en va par le monde, deux par deux ; et ils sont là tous comme des troncs noircis, restes d'une forêt incendiée sur la terre désolée ; — si loin que le regard s'étende, tout est désséché, — Oh, personne, qui m'apporte la saine verdure de la vie. *(Svanhild sort sur la terrasse avec un rosier en fleurs, qu'elle pose sur la balustrade)*. Si, une, — une — !

SVANHILD — Falk ! êtes-vous là dans l'obscurité ?

FALK. — Sans prendre peur ? Non, l'obscurité est belle. Mais dites-moi, n'avez-vous pas peur, la-dedans, où la lampe éclaire ces cadavres blêmes —

SVANHILD. — Oh fi !

FALK (*regarde Straamand, qu'on aperçoit par la fenê-*

tre.) — Il était autrefois si riche de courage ; il résistait au monde pour une femme aimée ; il était l'agitateur contre les observances, son amour s'épandait en joyeuses harmonies — ! Regardez-le maintenant ! Dans sa longue redingote, — quelle chute profonde ! Et sa femme avec sa robe fanée, ses bottines éculées qui claquent sous les talons, voilà la vierge ailée qui devait le conduire à l'union des âmes de beauté. Que reste-t-il de cette flamme ? Pas même de la fumée ! *Sic transit gloria amoris*, Mademoiselle !

SVANHILD. — Oui, cela est misérable, bien misérable, tout cela : je ne connais personne dont je voudrais partager le sort.

FALK (*résolu*). — Eh bien, soulevons-nous contre une règle, qui n'est pas de la nature, mais toute factice !

SVANHILD (*secoue la tête.*)—Alors, croyez-moi, la cause de notre union serait perdue, aussi sûrement que nous marchons sur la terre.

FALK. — Non, c'est la victoire quand on avance à deux, bien unis. Nous ne suivrons plus les services de la paroisse banale, gâtée par la communauté du lieu commun ! Voyez, le but, pour l'action de l'individu, est bien d'être indépendant, sincère et libre. Cela ne nous fait défaut ni à moi ni à vous. Une vie d'âme gonfle vos veines. Vous avez la chaude expression pour de fortes pensées. Vous ne supporterez pas que le corset de la forme comprime votre cœur, il faut qu'il batte librement ; votre voix n'est pas faite pour chanter dans un chœur sur un rythme imposé—

SVANHILD — Et ne croyez-vous pas que la douleur bien souvent a assombri ma vue et serré ma poitrine ? Je voulais marcher mon propre chemin.

FALK — Dans la pensée tranquille !

SVANHILD. — Non, en action. Mais alors sont venues les tantes avec de bons conseils, — on pourrait examiner la chose, chercher, peser — —(*plus près*) la pensée tranquille, dites-vous ; non, hardiment j'osai un essai — comme peintre.

FALK. — Eh bien ?

SVANHILD. — Cela échoua, je n'avais pas de talent ; mais le besoin de liberté ne se rebuta pas ; après l'atelier, je voulus essayer le théâtre.

FALK — Le projet fut aussi aisément détourné ?

SVANHILD. — Oui, sur la proposition de la plus vieille tante ; elle aimait mieux une place de gouvernante.

FALK — Mais personne ne m'avait jamais dit cela !

Svanhild. — Naturellement ; elles s'en gardaient bien. (*Avec un sourire.*) Elles craignaient que « mon avenir » pût en souffrir, si des jeunes gens venaient à le savoir.

Falk (*la regarde un instant avec une sympathie douloureuse*). — J'avais pensé depuis longtemps que telle était votre histoire. — Je me rappelle exactement, la première fois que je vous vis, combien vous me paraissiez peu semblable aux autres, et que presque personne n'était de force à vous comprendre. Autour de la table où le thé répandait son parfum était assise la charmante société, — la causerie bourdonnait, les jeunes filles rougissaient et les jeunes gens flirtaient comme des pigeons domestiques par un jour étouffant. Sur la religion et la morale parlaient des vieilles filles et des matrones, et des jeunes femmes célébraient la vie de famille, tandis que vous étiez isolée comme un oiseau en cage. Et lorsqu'enfin le bavardage se fut élevé à une bacchanale de thé et une orgie de prose, — vous brilliez comme une médaille bien frappée au mileu de toute cette monnaie de billon. Vous étiez une pièce d'un pays étranger, qui suivait un autre cours, qui ne pouvait jamais servir à ces échanges animés de propos sur les vers, le beurre et l'art et tout cela. Alors, — justement comme Mlle Skære avait la parole. —

Svanhild (*d'un ton sérieux*). — Tandisque, son fiancé se tenait debout, comme un hardi chevalier et tenait son chapeau sur son bras comme un bouclier —

Falk. — Votre mère vous fit signe de l'autre bout de la table : « Bois, Svanhild, avant que le thé soit froid ». Et vous avez bu d'un trait la boisson tiède et fade que jeunes et vieux avaient goûtée. Mais le nom me frappa au même instant ; la sauvage Volsungsaga avec son horreur, avec sa longue série de lignées tombées, me parut s'étendre jusqu'à notre temps ; je vis en vous une seconde Svanhild, transformée, accommodée à notre époque. On a trop longtemps combattu pour le drapeau de mensonge de la règle, la foule maintenant demande trêve et paix, mais si pourtant est commis le crime d'insulte à la loi, il faut pour les péchés de tous qu'une innocente saigne.

Svanhild (*avec une légère ironie*). — Je ne me doutais guère que de pareilles fantaisies, si sanglantes, pussent naître dans la vapeur du thé ; mais c'est sûrement votre moindre mérite d'entendre la voix des esprits, là où l'esprit se tait.

FALK (*ému*). — Non, ne riez pas, Svanhild ; derrière votre moquerie brillent des larmes, — oh je le vois bien. Et je vois plus encore ; si vous êtes pétrie d'une argile dont la forme est inconnue, la foule des artistes par milliers viendra, et tous vous gâteront pour vous modeler grossièrement, et sottement. L'œuvre du Seigneur est plagiée par le monde, qui la recrée à sa façon ; ou change, ajoute, ôte, transforme. Et quand ils vous mettent ainsi transformée sur le piédestal, ils s'écrient, joyeux : La voilà normale ! Voyez quelle sérénité plastique ; froide comme marbre ! Eclairée par la lumière de la lampe, elle convient parfaitement à l'ensemble ! (*Il saisit sa main avec douleur*). Mais s'il faut que votre esprit meure, vivez auparavant ! Soyez à moi dans la nature printanière de Dieu ; vous viendrez assez tôt dans la triste cage. La dame y prospère, mais la femme y languit, et c'est elle seule que j'aime en vous. Que d'autres vous prennent dans la nouvelle maison ; mais ici, ici a germé le premier printemps de ma vie, — ici est sorti la première pousse de mon arbre de chansons ; ici j'ai senti mes ailes capables de voler ; — si vous ne m'abandonnez pas, je le sais, Svanhild, — ici, ici je deviens poète !

SVANHILD (*avec un doux reproche, en retirant sa main*). — Oh, pourquoi me dites-vous cela maintenant ? C'était si bien de se rencontrer en liberté. Vous auriez dû vous taire ; faut-il que le bonheur s'appuie sur une promesse, pour ne pas être détruit ! Maintenant vous avez parlé, maintenant tout est perdu.

FALK. — Non, j'ai montré le but, sautez, ma fière Svanhild, — si vous osez le saut. Soyez hardie, montrez que vous avez le courage d'être libre.

SVANHILD. — D'être libre ?

FALK. — Oui, c'est bien la liberté, remplir pleinement sa vocation ; et je le sais, vous avez été marquée par le ciel pour être mon égide contre la chute de la beauté. Il faut, c'est ma nature comme c'est celle de l'oiseau, que je monte contre le vent, pour atteindre les hauteurs. Vous êtes la brise qui peut me porter ; grâce à vous j'ai senti la force de mes ailes. Soyez à moi, à moi, jusqu'au moment où vous serez au monde, — quand les feuilles tomberont, nos chemins se sépareront. Chantez en moi la richesse de votre âme, et je rendrai poème pour poème ; ainsi vous pourrez vieillir à la lueur de la lampe, comme l'arbre jaunit, sans peine et plainte.

Svanhild (*avec une amertune réprimée*). — Je ne puis vous remercier de votre bienveillance, bien qu'elle montre clairement vos bons sentiments. Vous me regardez comme l'enfant regarde un roseau qu'il peut couper et faire flûte pour un jour.

Falk. — Cela vaut mieux que de rester au marais jusqu'à ce que l'automne l'étouffe sous les brouillards gris. (*Vivement.*) Vous devez ! Il faut ! Oui, c'est votre devoir de m'offrir ce que Dieu vous a si richement donné. Ce que vous ne faites que rêver, faites-le germer en moi, poème ! Voyez l'oiseau, là — sottement je l'ai tué ; il était pour vous comme le livre de chant. Oh ne m'abandonnez pas ; chantez pour moi comme il chantait, et ma vie rendra poème pour chanson !

Svanhild. — Et si je vous cédais, quand je serai vide, et que j'aurai chanté sur la branche mon dernier chant, qu'arrivera-t-il ?

Falk (*la regarde*). — Qu'arrivera-t-il ? Eh bien, souvenez-vous.

(*Il montre du doigt hors de la scène, dans le jardin.*)

Svanhild (*à voix basse*). — Oh oui, je me souviens que vous pouvez jeter la pierre.

Falk (*rit dédaigneusement*). — Voilà l'âme de liberté dont vous vous vantiez, — celle qui oserait, s'il y avait un but ! (*Avec force*). Je vous ai montré le but ; donnez maintenant une réponse qui soit définitive.

Svanhild. — Vous savez la réponse : de cette manière je ne pourrai jamais vous obtenir.

Falk (*rompant froidement*). — Assez donc là-dessus ; que le monde vous prenne.

(*Svanhild en silence s'est détournée de lui. Elle appuie les mains sur la balustrade de la véranda et repose la tête sur ses mains.*)

Falk (*fait quelques pas deci et dela, prend un cigare, s'arrête près d'elle et dit après un silence*). — Vous devez trouver que cela est bien ridicule, ce dont je vous ai entretenue ce soir ? (*Il s'arrête comme pour attendre une réponse.*) *Svanhild se tait.*) Je me suis emballé, je le vois bien ; vous n'avez que le sentiment fraternel et filial ; — dorénavant je vous parlerai avec des gants, nous nous comprendrons mieux ainsi — —

(*Il attend un peu ; mais comme Svanhild reste debout sans mouvement, il se tourne et remonte vers la droite.*)

Svanhild (*lève la tête après un court silence, le regarde et s'approche*). — Maintenant je veux vous parler sérieusement et vous remercier d'avoir voulu me tendre une

main de sauveur. Vous vous êtes servi d'une image qui m'a clairement fait comprendre votre « fuite hors du monde ». Vous vous compariez au faucon qui doit lutter contre le vent pour atteindre les hauteurs ; j'étais la brise qui devait vous porter vers le ciel bleu, — sans moi sous étiez sans force. — Que cela est misérable ! Que tout cela est mesquin, ridicule même, comme vous l'avez senti vous-même à la fin ! La comparaison est pourtant tombée sur un terrain fécond, car elle en a évoqué une autre à mes yeux, qui n'est pas, comme la vôtre, percluse et boîteuse. Je vous ai vu, non comme un faucon, mais comme un cerf-volant, un cerf-volant de poète, fait en papier, dont le corps n'est qu'un accessoire, tandis que la ficelle en est le principal. Le large corps était plein de billets d'avenir en or poétique ; chaque aile était un amas d'épigrammes qui frappent l'air sans toucher personne ; le long cou était un poème sur le temps, qui pouvait paraître fouetter les défauts des hommes, mais qui ne parvenait qu'à murmurer tout bas sur ceci ou cela, où les devoirs sont méconnus. Vous étiez ainsi sans force devant moi et vous me demandiez : « O, soulevez-moi jusqu'aux vents de l'est ou de l'ouest ! O, aidez-moi à m'élever avec ma chanson, dût cela vous coûter les reproches d'une mère et d'une sœur ! »

FALK (*les poings fermés, dans une forte émotion intérieure*). — Mon Dieu, que — !

SVANHILD. — Non, croyez-moi, pour un tel jeu d'enfants je suis trop grande : mais vous qui êtes né pour une action spirituelle,—il vous suffit d'une envolée jusqu'aux régions des nuages, et vous pouvez suspendre le poème de votre vie à un fil que je peux laisser tomber où et quand il me plaît !

FALK (*vivement*). — Quelle date est-ce aujourd'hui?(1)

SVANHILD (*plus doucement*). — Voyez, c'est bien ; que ce jour vous soit un jour mémorable ; vous ferez le voyage sur vos propres ailes, qu'elles doivent vous briser ou vous porter. La poésie de papier est bonne pour le pupitre, et celle qui est vivante ne sort que de la vie ; celle-là seule a droit de passage dans les hauts espaces ; choisissez maintenant celle des deux que vous voulez. (*Plus près de lui.*) J'ai fait maintenant ce que vous m'aviez demandé : j'ai chanté sur la branche ma dernière

(1) Pour ne pas l'oublier.

chanson ; c'était ma seule ; maintenant je suis vide ! si vous voulez, vous pouvez jeter la pierre !

(Elle rentre dans la maison; Falk reste immobile et la suit des yeux; au loin sur l'eau on aperçoit un bateau, d'où l'on entend, très faiblement, ce qui suit.)

CHŒUR

J'étends mes ailes, je hisse ma voile,
je plane comme l'aigle au-dessus du miroir du lac de la vie :
la foule des goëlands nous suit.
Par dessus bord le lest du bon sens !
Peut-être vais-je faire chavirer mon vaisseau ;
mais il est délicieux de naviguer ainsi !

FALK (*distrait, se réveille de ses pensées*). — Quoi ? du chant ? Ah oui — ce sont les amis de Lind qui s'exercent à la joie ; c'est juste ! (*à Guldstad, qui sort, son manteau sur le bras.*) Eh bien, monsieur le négociant, — on s'esquive ?

GULDSTAD. — Oui. Laissez-moi d'abord mettre mon manteau ; nous qui ne sommes pas poètes craignons le froid, l'air du soir est sensible sur le cou. Bonsoir !

FALK. — Négociant ! Avant de vous en aller, — un mot ! Indiquez-moi un acte à accomplir, un grand acte — ! Il y va de la vie — — !

GULDSTAD (*avec un accent ironique*). — La vie ? Si vous vous détachez d'elle, vous verrez qu'elle se détachera de vous.

FALK (*le regarde, songeur, et dit lentement*). — Voilà, sous forme concise, tout un programme donné. (*Il éclate joyeusement.*) Maintenant je suis réveillé de ma léthargie, maintenant j'ai jeté les grands dés de la vie, et vous verrez, — le diable m'emporte —

GULDSTAD. — Fi, ne jurez pas, la mouche timide ne fait pas cela.

FALK. — Non, plus de mots, des actes, rien que des actes ! Je renverse l'œuvre du Seigneur ; — six jours perdus à bâiller ; mon œuvre en ce monde est encore néant — ; demain, dimanche — je vais créer !

GULDSTAD (*riant*). — Eh bien, nous verrons si vous aurez la force ; mais, pour le moment, rentrez d'abord et couchez-vous, bonsoir !

(Il sort par la gauche. On aperçoit Svanhild dans la chambre au-dessus de la véranda, elle ferme la fenêtre et baisse le store.)

FALK. — Maintenant, à l'action ; j'ai trop longtemps dormi. (*Il lève les yeux vers la fenêtre de Svanhild et éclate comme pris d'une forte résolution.*) Bonsoir ! Bonsoir ! Que vos rêves soient doux cette nuit ; demain, Svanhild, nous serons deux fiancés.

(*Il sort rapidement par la droite ; du fjord on entend encore.*)

Peut-être vais-je faire chavirer mon vaisseau ;
mais il est délicieux de naviguer ainsi !

(*Le bateau s'éloigne lentement, tandis que le rideau tombe.*)

HENRIK IBSEN.

(*A suivre.*)



SUR LE BANC VERT

OU DORT LA PLUIE

Sur le banc vert où dort la pluie,
C'est là que va s'asseoir ma peine,
Vers le milieu de la nuit...
Seule, sans son maître, quand nous dormons,
Elle sort de la maison,
Et ce n'est pas moi qui la mène...
Nous, là-haut, nous rêvons, en bruines paisibles...
Alors elle s'assied sur le banc de rouille,
Délassée, et le plus commodément possible.
Elle ne sent presque pas que la pluie la mouille,
Ma peine, ma bonne peine, ma vieille peine...
De là elle entend bien les fontaines,
Les rainettes au frais, — toutes les autres tristesses
Compatissantes de la nuit...
Elle sommeille, tousse un peu, s'éveille, et puis
Regarde nos persiennes et la lueur qui baisse.
Elle dit : « Mon dieu, mon dieu !... »
Elle sait que nous ne sommes pas heureux,
Que nous ne le serions pas plus sans elle,
Et que nous ne le serons jamais...
Et la pluie sent les fleurs nouvelles,
Et la pluie a le bruit de la paix. —
Est-ce ma peine, est-ce la tienne ?
Je l'ai mêlée avec la mienne,
Quelle est la mienne, quelle est la tienne ?
Quelle est celle qui parle en bas ?...
— Et quand je la retrouve, au réveil, dans les draps,
Ainsi qu'au soir d'hier, entre moi et toi,
Belle comme au matin sont belles les fenêtres,
Je sens qu'elle a l'odeur d'une nuit de poète.

HENRY BATAILLE.

SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite*[1])

LIVRE I

CHAPITRE IV

CARACTÉRISTIQUES

Sommaire. — Teufelsdrœckh et son ouvrage sur les Habits : singulière hardiesse de langage ; transcendantalisme ; force d'approfondissement et d'expression ; grande variété de connaissances : style poétique, étrange : compréhensivité de son caractère et de son sens moral. Comment l'Editeur le vit une fois rire. Différentes sortes de Rires ; leur signification.

Ce serait un acte de vaine flatterie, de prétendre que cet ouvrage sur les Habits nous satisfait entièrement ; qu'il n'est pas, comme tous les ouvrages de génie, comme le Soleil lui-même qui, bien qu'il soit la plus belle création connue, le premier des ouvrages de génie, a des taches, de troubles nébulosités parmi son éclat, — un composé de connaissances approfondies, d'inspiration, et aussi de choses pauvres, d'aperçus faux, et même d'aberrations formelles.

Sans aller nous-même jusqu'à ces enthousiastes éloges et pronostics du *Weissnichtwo'sche Anzeiger* (2), nous reconnûmes que ce Livre nous avait fait beaucoup penser, ce qui est le meilleur effet d'un livre ; qu'il avait même opéré des changements dans nos habitudes spirituelles ; qu'il promettait, nous ajouterons même, de révéler, pour ainsi dire, l'ouverture d'un nouveau puits de mine, où l'univers pensant pouvait désormais creuser à des profondeurs inconnues. A un point de vue plus particulier, on peut déclarer à présent que les connaissances du Professeur Teufelsdrœckh, sa patience de recherche, sa puissance philosophique et même poétique, ont ici leur incontestable manifestation, comme aussi, malheureusement, sa prolixité, sa manière entortillée et son inaptitude en bien des choses ; qu'en somme, comme il est plausible quand on ouvre un nou-

(1) V. *Mercure de France*, n° 71, 72.
(2) *L'Indicateur de N'importe-Où.*

veau puits de mine, il y a, dans son Livre, force déblais, mais aussi des échantillons d'un métal presque inappréciable. Nous ne pouvons lui promettre une grande popularité en Angleterre. Sans parler du choix d'un sujet comme les Habits, trop souvent la manière de traiter ce sujet dénote chez l'Auteur une simplicité et un isolement tout universitaires, non blâmables, inévitables même chez un Allemand, mais fatals à son succès auprès de notre public.

Teufelsdröckh semble avoir peu fréquenté la bonne Société, ou il a oublié presque tout ce qu'il en a pu voir. Il s'exprime avec une étrange franchise ; il appelle maintes choses simplement par les noms qu'elles ont dans le dictionnaire. Pour lui, un Tapissier n'est pas un Pontife, ni un Salon un Temple, quelque dorure et quelque tenture dont il soit décoré : « Toute l'am-« pleur des tapis de Bruxelles », dit-il lui-même, « et tous « les trumeaux de glaces, et tous les ors moulus ne « peuvent me cacher que ce Salon est simplement une « portion de l'Espace Infini, où tant de Créatures de Dieu « se rencontrent momentanément. » Pour Teufelsdrœckh, la plus altière Duchesse est respectable, est vénérable ; mais nullement pour ses bracelets de perles et ses dentelles de Malines : à ses yeux, le crachat d'un Lord ne vaut ni plus ni moins que le large bouton en Zinc de Birmingham d'une chemise de Clown ; « chacun est un « objet en son genre », dit-il ; « une *agrafe* ; et, quant « au reste, tous deux ont été extraits de la terre, et martelés, des mains du forgeron, sur une enclume. » C'est avec cette singulière franchise, cette singulière indépendance scientifique, que le Professeur regarde les gens en face ; en homme peu fait aux hautes classes, en homme tombé de la Lune. Tout bien considéré, c'est de cette disposition particulière, caracterisant tout son système de pensée, que proviennent toutes ces insuffisances et toutes ces outrances, toutes ces multiformes perversions : si vraiment elles n'ont pas une autre source, également assez indiquée, dans ses Transcendentales Philosophies, dans l'humeur qui le porte à regarder en pur Esprit dans toute Affaire et dans toute Matérialité ; en quoi, certes, son cas ne serait que plus désespéré, plus lamentable.

Aux Penseurs de notre pays, toutefois (desquels nous croyons fermement qu'ils sont une classe encore existante), nous pouvons, en toute sûreté, recommander cet ouvrage. Et même, — s'il est vrai, comme le soutient Teu-

felsdrœckh, que « sous la cravate la plus empesée il passe « une trachée-artère, une respiration, et qu'un cœur « bat sous le gilet le plus roidi de broderies », — la force de ce sérieux frappant ne peut-elle se faire sentir, un trait de l'âme, çà et là, ne peut-il percer aussi au travers de qui ne fréquente que les rangs fashionables ? Dans notre farouche Voyant, hérissé, échevelé, comme un Saint Jean-Baptiste vivant de sauterelles et de miel sauvage, il y a une énergie inculte, une silencieuse, comme inconsciente force, qui, excepté dans les plus hautes sphères de la Littérature, doit être rare. Il a jeté maint profond coup d'œil, et souvent avec une extraordinaire précision, dans la mystérieuse Nature, et dans la Vie humaine, plus mystérieuse encore. C'est merveilleux, les mots incisifs qu'il a, par moments, pour tailler dans la Confusion ; pour pénetrer jusqu'au vrai centre de l'affaire, à quelque profondeur qu'il se cache ; ce serait peu de dire qu'il met le doigt dessus : d'un coup foudroyant, il y enfonce sa pensée, comme un rivet. — D'autre part, qu'il nous soit permis de le dire : il est le plus inégal écrivain vivant. Souvent, après quelque haut fait de ce genre, il paressera pendant de longues pages, et ira musant, et rêvassant, et marmottant les plus simples lieux communs, comme s'il était somnambule, ce qu'il est, en effet.

Nous ne dirons rien de son immense érudition, de toutes les lectures et de toutes les littératures qui, dans la plupart des langues connues, lui sont familières : depuis *Sanchoniaton* jusqu'au *Dr Lingard,* depuis les *Avestas*, les *Talmuds* et les *Corans* de l'Orient, avec les *Catalogues* de Cassini et la *Mécanique Céleste* de Laplace, jusqu'à *Robinson Crusoé* et à *l'Almanach de Belfast pour la Ville et pour la Campagne* (1) : sans exemple chez

(1) Sanchoniaton. Fragment d'un ouvrage attribué par Philon de Byblos à un écrivain phénicien du nom de Sanchoniaton, qui vécut on ne sait à quelle époque. Cet ouvrage pourrait bien être l'*Histoire phénicienne*, qui débute par une sorte de genèse (cosmogonie phénicienne), et que traduisit en grec, au IIe siècle de notre ère, le même Philon de Byblos ; il ne reste de cette histoire que quelques fragments, conservés par Eusèbe et publiés dans Ottfried Müller, *Fragment histor. Græc* ; t. II. — Le Dr Lingard (John), né à Hornby, près de Lancaster, 1771-1851, est un historien très apprécié en Angleterre. Il publia en 1809 les *Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne* (ouvrage qui peut bien avoir servi à Carlyle pour le magnifique Livre IIe de *Past and Present* (*The ancient Monk*). *L'Histoire d'Angleterre*, du même, a eu beaucoup d'éditions ; elle est encore consultée maintenant. Première édition, 1820. Sixième, 1854. — On connait les trois Cassini.

nous, une telle universalité d'études n'étonne personne chez les Allemands, où elle est, certainement, chose honorable, mais toute naturelle, indispensable, une chose qui va sans dire. Comment un homme qui voue sa vie à l'étude ne serait-il pas un érudit ?

Quant au style, notre Auteur manifeste les mêmes fécondes capacités, que gâtent de même trop souvent des rudesses, des inégalités, et le manque évident de ce poli que donne le commerce avec les classes distinguées. Parfois, comme nous l'avons dit plus haut, c'est une plénitude absolue, une réelle inspiration ; ses pensées brûlantes sortent, en spontanés mots brûlants, comme autant de parfaites Minerves, jaillissant, parmi la flamme et la spendeur, de la tête de Jupiter ; nous trouvons un riche, idiomatique vocabulaire, des comparaisons qui tiennent de la peinture, une bouillante force poétique, ou bien d'ingénieuses et adroites tournures ; — toutes les grâces et toutes les solennités d'une Imagination abrupte, unies à un Intellect parfaitement conscient, alternent en jeux prestigieux. N'était que des passages absolument endormis et endormants, des circonlocutions, des répétitions, des touches même de pur jargon extravagant, si souvent interviennent ! En somme, le Professeur Teufelsdrœckh n'est pas un écrivain cultivé. Les neuf-dixièmes de ses phrases, au plus peut-être, se tiennent d'aplomb ; les autres ont des attitudes toutes biscornues, sont maintenues debout par des arcs-boutants de parenthèse et de tirets, et toujours compliquées de quelque expression parasite qui leur pend comme un haillon ; d'aucunes même s'étalent à l'abandon, de tous côtés, toute structure brisée, complètement démembrées. Et pourtant jusque dans ses pires côtés mêmes, il garde un singulier attrait. Un diapason sauvage domine tout son verbe, comme sa tonique et son régulateur ; un diapason qui tantôt se force comme en un Chant d'Esprits (1), ou bien une risée suraiguë de Démons ; et qui tantôt retombe par cadences, non sans une cordialité mélodieuse, bien qu'assez soudain, parfois, jusqu'au ton ordinaire, où l'on ne le perçoit que semblable à un murmure monotone ; un murmure dont il est extrêmement difficile de préciser le véritable carac-

(1) On peut dire de ce style ce que Taine a dit de celui de Shakespeare : « Ses vers sont un chant perçant, noté à une clef trop haute, au-dessus de la portée de nos organes, qui blesse nos oreilles, et dont notre esprit seul devine la justesse et la beauté. »

tère. Nous n'avons jusqu'ici jamais pu nous pleinement assurer si c'est ou l'accent, le timbre d'une Humour réelle, ce que nous comptons parmi les plus hautes qualités du génie, ou simplement quelque écho d'Insanité et d'Inanité, ce qui est assurément au-dessous de la dernière des choses.

Cette difficulté, nous l'éprouvons encore, même en dépit de nos rapports personnels avec le Professeur, pour apprécier sa manière de sentir en Morale. Des rayons d'un céleste amour jaillissent de lui, de doux gémissements d'infinie pitié. Il pourrait étreindre l'Univers entier sur son cœur, lui donner sa chaleur ; il semble qu'un séraphin même réside sous ce dur extérieur. Puis il est de nouveau si en dedans et silencieux, si imperturbablement saturnien ; il marque une telle indifférence, une froideur si malveillante à tout effort humain ; ébauchant toujours quelque sardonique pli d'amertume, si, à vrai dire, cela n'est pas pure insensibilité de stupide, — qu'on le considère presque avec un frisson, comme quelque méphistophélique incarnation, pour qui ce grand Rond terrestre et céleste ne serait, en somme, qu'une façon de folle Pirouette gigantesque, où rois et gueux, anges et démons, étoiles et balayures, se mêleraient en un chaotique tournoiement, bon, tout au plus, à intéresser les enfants. Son regard, avons-nous dit, est peut-être bien le plus grave qu'on puisse voir : mais il ne s'y trouve pas cette gravité, cette pesanteur pour ainsi dire de fonte, que nous avons si souvent remarquée chez les gens qui sont en litige (1) : grave, son regard l'est plutôt comme ces étangs silencieux des montagnes, qu'encerclent des escarpements, et qui, peut-être, occupent le cratère d'un volcan éteint ; on a peur de considérer leurs profondeurs ténébreuses : ces yeux, ces lueurs qui s'y allument, peuvent bien être les reflets des Etoiles du Ciel, mais peut-être aussi des éclats du Feu Inférieur !

Oui, la plus enveloppée, la plus concentrée, la plus énigmatique des natures, que celle de Teufelsdrœckh ! Ici, pourtant, nous sommes heureux de nous reprendre, en remarquant que nous le vîmes une fois *rire* ; une fois seulement, sans doute la première et la dernière de sa vie ; mais alors un éclat de rire à réveiller les Sept-Dormants ! Ce fut Jean-Paul qui l'amena là : par une uni-

(1) *That cast-iron gravity*. Sens : Son sérieux est d'une toute autre qualité que celui d'un homme d'affaires.

que vague de cet infini Malström d'humour, où le ciel met des baisers scintillants, et qui s'est, hélas, tout congelé maintenant dans le froid de la Mort ! Les deux Poètes, l'un corpulent, l'autre maigre, mais aussi larges d'âme l'un que l'autre, conversaient ensemble sur divers sujets, l'Editeur de ces feuillets jouissant du privilège de les écouter ; maintenant Paul, avec sa sérieuse manière, prononçait une de ces inimitables « Extra-Harangues »; et il se trouva que cette fois ce fut : Sur une Proposition pour un *Roi-de-fonte-de-fer* (1) : graduellement, une clarté se levait dans les yeux et sur la face de notre Professeur, une rayonnante, enveloppante, délicieuse clarté ; à travers cette sombre physionomie, un Apollon transparaissait, radieux, éternellement jeune; et il partit d'un rire pareil au hennissement de tous les Tattersalls, éclatant, inextinguible, irrésistible, — des larmes coulant sur ses joues, la pipe au bout du bras, et s'empoignant un pied en l'air ; un rire non-seulement de la face et du diaphragme, mais de tout l'être, tête et talons. L'Editeur de ces feuillets, qui riait aussi, certes, mais avec mesure, commençait à craindre que cela ne fût pas naturel : mais Teufelsdrœckh se ressaisit, retomba dans sa vieille taciturnité ; si son impénétrable contenance décelait quoi que ce fût, c'était une légère confusion ; et Richter lui-même n'aurait pas pu l'enlever de nouveau. Les lecteurs qui ont quelque teinture de Psychologie savent tout ce que l'on peut inférer de ceci ; et qu'un homme qui une fois a ri de bon cœur, et tout son soûl, ne saurait être absolument, irrévocablement mauvais. Que de choses dans le Rire : la clef-de-chiffre, avec laquelle nous déchiffrons tout l'homme ! Il y a des hommes qui ont un niais sourire stéréotypé ; d'autres, un sourire froid et reluisant comme de la glace. La plupart sont incapables de rire, de ce qui peut s'appeler rire ; ils ne font que renifler, rire à demi, sous cape, gutturalement ; ou, tout au plus, produisent-ils quelque rire convulsif, entrecoupé, comme s'ils riaient à travers un tampon de laine : personne ne rit

(1) *Extra-harangues*. On sait qu'à chaque instant, dans les œuvres de Jean-Paul, on rencontre ce que la critique allemande appelle un *Extrablatt*, littéralement une « feuille-hors [du sujet] », — un hors-d'œuvre, comme nous dirions, — paradoxal. Quant au Roi-de-fonte-de-fer, *a Cast-metal King*, nous ignorons, à notre grand regret, ce que cela peut bien être. Mais Teufelsdrœckh-Carlyle converse avec l'extraordinaire humoriste Jean-Paul ; cela suffit amplement pour expliquer son rire homérique.

naturellement. L'homme qui ne peut pas rire, non seulement est capable de toutes les duplicités et de tous les dols, mais toute sa vie n'a jamais été que dol et duplicité.

Considéré comme Auteur, Herr Teufelsdrœckh a un défaut à peine pardonnable, à coup sûr son pire défaut : un manque presque total d'arrangement. Sans doute, dans ce remarquable Livre, le soin qu'a l'Auteur de suivre le simple cours chronologique du Temps, produit, dans les parties narratives (1), une certaine apparence de méthode extérieure ; mais il y a trop peu de vraie méthode logique, de vraie suite logique. Abstraction faite de ses multiples divisions et subdivisions, l'Ouvrage se divise essentiellement en deux groupements : il est Historisco-Descriptif et Philosophico-Spéculatif : mais il se répartit ainsi, non, malheureusement, par de nettes lignes de démarcation ; dans cette combinaison de labyrinthe, chaque partie recouvre, pénètre l'autre, empiète complètement sur elle. Maintes sections ont des titres contestables, ou même sont absolument indéfinissables, échappent à toute rubrique ; il s'ensuit que le Livre non seulement perd en accessibilité, mais qu'il nous incommode trop souvent, comme quelque banquet fou, où tous les services auraient été mêlés, où le poisson et les viandes, les potages et les solides, les huîtres en sauce, les salades, le vin du Rhin et la moutarde française, seraient précipités dans une énorme soupière, dans une auge ; — et les Convives affamés invités à servir eux-mêmes. Il nous incombera d'apporter dans ce Chaos tout l'ordre possible.

CHAPITRE V

LE MONDE HABILLÉ

Sommaire — Futilité des Philosophies de la Cause et de l'Effet. L'Orbis Vestitus de Teufelsdrœckh. Les Habits d'abord inventés pour le Paraître. Portrait de notre premier père, le Sauvage Aborigène. Développements et progrès merveilleux dans l'histoire du genre humain. L'Homme défini un Animal Manipulateur-d'Outils.

« Comme Montesquieu écrivit un *Esprit-des-Lois* », oberve notre Professeur, « ainsi pourrais-je écrire un » *Esprit-des-Costumes ;* de la sorte, avec un *Esprit-des-* » *Lois*, proprement un *Esprit-des Coutumes,* nous aurions

(1) N'oublions pas qu'il s'agit d'une Autobiographie.

» un *Esprit-des-Costumes*. Pas plus, en effet, comme » Tailleur que comme Législateur, l'homme ne procède » par pur Hasard ; sa main est toujours guidée par les » mystérieuses opérations de la pensée. Sous toutes ses » Modes, sous tous ses essais d'habillement, se cache » une Idée Architecturale ; son Corps et le Drap sont » l'assiette et les matériaux sur quoi et avec quoi le bel » édifice de tout son Personnage doit être construit. » Soit que, chaussé de légères sandales, il aille se balan- » çant gracieusement en des manteaux aux plis nom- » breux ; soit qu'il s'élève comme une tour en une haute » coiffure, du milieu d'un accoutrement qui n'est que » pointes, paillettes, et ceintures de clochettes (1) ; ou » qu'il s'enfle en fraises empesées, en bourres de bou- » gran, en monstrueuses tubérosités ; ou qu'il se pince » la taille à se couper en deux, et ne soit plus qu'une » Agglomération de quatre membres affrontant le mon- » de, — il agit toujours conformément à la nature de » cette Idée Architecturale : qu'il soit Grec, Gothique, » Renaissance, ou tout à fait Moderne, et Dandy de » Londres ou de Paris. D'autre part, quelle signification » n'y a-t-il pas dans la Couleur ! Depuis le plus sobre » gris américain jusqu'au plus rutilant écarlate, les idio- » syncrasies spirituelles se révèlent dans le choix de la » Couleur : si la Coupe traduit l'Intellect et les Ten- » dances, la Couleur annonce le Caractère et le Cœur. » Dans tout cela, chez les nations comme chez les in- » dividus, il y a un incessant, indubitable, bien qu'in- » finiment complexe travail de Cause et d'Effet : cha- » que coup de Ciseaux a été dirigé et prescrit par » des Influences toujours actives, et qui certainement » ne sont ni perdues, ni indéchiffrables, pour des Intel- » ligences supérieures.

» Pour ces Intelligences supérieures, une Philoso- » phie des Effets et des Causes appliquée aux Habits, » comme elle l'est aux Lois, constituerait probablement » un confortable divertissement pour les soirs d'hiver : » mais de telles Philosophies nous ont toujours paru » assez peu instructives pour les piètres intelligences » que sont, en général, les Hommes. Vrai, qu'est votre » Montesquieu lui-même, qu'un adroit petit garçon épe- » lant les Lettres d'un Livre prophétique et hiérogly-

(1) Costume du xve siècle allemand. On retrouvera plus loin ces détails, précisés, au chapitre intitulé : *Mélanges historiques.*

» phique, dont le lexique est dans l'Eternité, dans les » Cieux ? — Qu'un Philosophe à Causes-et-Effets m'ex- » plique : non pourquoi je porte tel et tel Habit, j'obéis » à telle et telle Loi ; mais seulement pourquoi *je* suis *ici*, » à porter quoi que ce soit, à obéir à quoi que ce soit ! » — De cet *Esprit-des-Costumes*, je dois donc retrancher » beaucoup de choses, si ce n'est le tout, comme hypo- » thétiques, dépourvues de portée, et même hors de » propos : des Faits nus, et les Déductions à en tirer en » un style tout autre que ce style de vaticination, voilà » mon humble et naturel domaine. »

Parti de cette prudente restriction, Teufelsdrœckh ne s'en arrange pas moins pour prendre du champ, presque à perte de vue ; du moins les bornes trop souvent se trouvent tout à fait hors de notre horizon. Une sélection étant indispensable, nous n'examinerons ici la Première Partie de son livre que le plus rapidement possible. Cette Première Partie se signale, sans doute, par une omnivore érudition, par beaucoup de patience et d'application : en même temps, dans ses résultats et ses grandes lignes, elle est bien plutôt faite pour intéresser les Compilateurs de quelque *Library* de Connaissances générales, récréatives, usuelles, ou même de luxe, que les lecteurs mêlés de ces pages. Etait-ce cette partie du Livre qu'Heuschrecke avait en vue lorsqu'il nous recommanda à ces Recueils anonymes qui sont « à présent la gloire de la littérature Anglaise » ? Si oui, il est de fait que les Editeurs de *Libraries* peuvent raisonnablement y chercher leur profit.

Nous nous contenterons d'approuver indifféremment le Premier Chapitre, où il est question du Paradis et des Feuilles du Figuier, et qui nous mène à travers d'interminables disquisitions d'ordre mythologique, métaphorique, cabalistico-sartorial et absolument antédiluvien. Encore moins nous occuperons-nous de « Lilith, la première femme d'Adam, qu'il eut, suivant » les Talmudistes, avant Eve, et qui, de cette union, lui » donna toute la progéniture des Démons des airs, de » la terre et des eaux », — bien sans nécessité, pensons-nous. Tout ce qu'on peut dire de cette partie de l'ouvrage, avec ses profonds aperçus sur le Mythe d'*Adam-Kadmos*, figuration de l'Elément Primordial, étrangement rapproché ici de l'antique Mythe Norse du *Niflung* et du *Muspelhem* (les Ténèbres de la Lumière), c'est que sa justesse de déduction et sa profondeur d'érudition Talmudique et Rabbinique ont bien pu remplir de quel-

que chose comme de l'étonnement non certes le plus négligeable d'entre les Hébraïsants anglais.

Mais quittant cette région crépusculaire, Teufelsdrœckh, après la Tour de Babel, se dépêche de suivre la dispersion du genre humain sur toute la surface habitable et habillable du globe. Marchant à la clarté de recherches anciennes et modernes de toutes sortes, Orientales, Pélasgiques, Scandinaves, Egyptiennes, O'Tahitiennes, il s'efforce de nous donner, en une disposition resserrée, un *Orbis Vestitus*, analogue à l'*Orbis Pictus*, des Nürembergeois ; une vue des costumes de tout le genre humain, dans tout les pays, dans tous les temps. C'est ici qu'à l'Antiquaire, à l'Historien, nous pouvons triomphalement dire : Rendez-vous ! Voici de l'érudition : un Trésor désordonné, si l'on veut ; mais aussi inaugmentable que le Trésor du Roi Nibelung, que douze chariots, en douze jours, à raison de trois voyages par jour, ne pourraient pas transporter. Cabans de peaux de mouton et baudriers historiés (1) ; phylactères, étoles, aubes, chlamydes, toges, soieries chinoises, châles afghans, chausses à tuyau d'orgues, braies de cuir, jupons écossais (les braies, comme l'indique l'expression *Gallia Braccata*, sont de plus ancienne date), manteaux à la hussarde, palatines à la Van Dyck, fraises, vertugadins, tout cela, s'étale comme en vie devant nous ; — jusqu'au bonnet de nuit de Kilmarnock, qui n'est pas oublié (2). Il nous faut ajouter que cette érudition, tout hétérogène qu'elle paraisse, et quelque grand que soit le désordre en lequel elle est là devant nous étalée, — est pourtant une érudition vraiment concentrée et très solide, dont les parties impures ont été affinées ou rejetées de côté.

Puis ce sont, entre temps, des réflexions philosophiques et parfois d'émouvantes peintures de la vie humaine. Dans ce genre, celle-ci nous a surpris. Le premier but des Habits, imagine notre Professeur, fut non la chaleur ni la décence, mais le Paraître. « Vraiment misérable ». dit-il, « était la condition du Sauvage Aborigène, re-

(1) *Wampum-belts*. A notre connaissance, ce mot est, en anglais, l'équivalent de ces *cauris* (ou *coris ; cowry*, en anglais), dont les indigènes des Maldives, etc., se servent comme de monnaie et d'ornements. *Wampum* est, sous ce rapport, un vocable assez fréquent dans les récits des voyageurs et les livres de sociologues. Nous avons donc cru pouvoir traduire : *baudriers historiés*.

(2) *Kilmarnock*, bourg (aujourd'hui c'est une ville) du Comté écossais d'Ayr, alors connu par les bonnets-de-nuit que l'on y tissait.

» gardant férocement de dessous sa toison de chevelure, » qui, avec la barbe, lui atteignait les reins, et pendait » autour de lui comme un caban natté, — tout le reste » du corps n'ayant pour enveloppe que la fruste nudité » première. Il traînassait dans les percées ensoleillées » des forêts, vivant de fruits sauvages ; ou bien, tel » l'ancien Calédonien, il se tenait tapi dans les maré- » cages, à l'affût de sa proie, bête ou homme ; sans » outils, sans armes, que la balle de lourd Silex, à quoi, » pour que sa seule possession, sa seule défense ne pût » se perdre, il avait attaché une longue corde faite de » lanières tressées ; de sorte qu'il la recouvrait aussi sû- » rement qu'il la lançait avec une infaillible dextérité » mortelle. Cependant, les besoins de la Faim et de la » Haine une fois satisfaits, son premier soin fut non la » Commodité, mais le Paraître (*Putz*) (1). Les fatigues » de la chasse, ou bien l'épaisseur des feuilles sèches, » les creux d'arbres, les huttes d'écorce, ou les caver- » nes, lui procuraient la Chaleur : mais quant au Paraî- » tre, il lui faut des Habits. Ne trouvons-nous pas, chez » les peuples sauvages, le tatouage et la peinture anté- » rieurs même au vêtement ? Le premier besoin spiri- » tuel de l'homme barbare est le Paraître, comme » d'ailleurs nous pouvons le constater encore, chez les » basses classes, dans les pays civilisés.

» Lecteur, le mélodieux Chanteur inspiré du ciel ; la » plus altière des Altesses Sérénissimes ; ta propre fille » même, vierge aux cheveux d'ambre, floraison de » neiges et de roses, digne d'être une sylphide que pour » un peu les airs emporteraient ; ta fille que tu aimes, » que tu vénères comme une divine Présence, qu'elle » est certes, symboliquement, — tous sont descendus, » comme toi-même, de cet Aborigène en manteaux de » cheveux, mangeur de chair humaine et lanceur de » silex ! Leur nourriture remonte à ce Mangeur (2), leur » délicatesse remonte à ce Fort. Quels changements opé- » rés, non par le Temps, mais dans le Temps ! Car, avec » l'Humanité immédiate, tout ce que fait ou comtemple

(1) *Putz*. Littéralement et ordinairement : *Toilette, atours, parure*. Toutefois, étant donné le vrai sens qui ressort ici, et de ce passage, et de cette phrase, *Putz* peut, à la rigueur, être traduit comme abréviation de *Putzwerk*, qui signifie décoration (extérieure) et se rendre par : *la montre, le paraître*.

(2) *Out of the eater cometh forth meat : Du mangeur provient l'aliment*. Ellipse (excessive) de pensée. Sens : Sans ce Mangeur nous ne mangerions pas, nous, [aujourd'hui].

» l'Humanité est en continuel développement, en con-
» tinuelle palingénésie, doué d'une vitalité de soi-même
» perfectible. Jette ton Acte, ta Parole, dans l'Univers
» toujours en vie, toujours en travail : c'est une se-
» mence qui ne peut pas périr ; oubliée aujourd'hui, on
» la retrouvera dans mille ans, florissant comme un
» bocage de Figuiers-des-Indes, et peut-être, hélas,
» comme un plant de ciguës.

» Celui qui le premier abrégea le travail des Copistes,
» au moyen de *Caractères mobiles*, licenciait les Armées
» mercenaires, et cassait force Rois et Sénats, et créait de
» toutes pièces un nouveau monde démocratique(1): il
» avait inventé l'Art d'Imprimer. La première poignée de
» Nitre, de Soufre et de Charbon fit sauter le pilon du Moine
» Schwartz à travers le plafond : que fera la dernière ?
» Elle consommera l'irrévocable abaissement de la Force
» sous l'Intelligence, du courage animal sous la vaillance
» spirituelle. L'homme rustique de l'ancien monde
» fit une trouvaille bien élémentaire, le jour où, — las
» d'avoir à traîner par le pays le bœuf indolent, jusqu'à
» ce qu'il eût réussi à le troquer contre du blé ou de
» l'huile,—il prit un morceau de cuir, et y incisa ou es-
» tampa un simple Profil de Bœuf (*Pecus*)(2) ; le mit dans
» sa poche, et l'appela *Pécune*, Monnaie. Et pourtant le
» Troc par ainsi devint Vente ; par ainsi la Monnaie de
» Cuir est maintenant Or et Papier, et tous les miracles
» ont été surpassés : car c'est là ce qui a fait les Roths-
» childs et les Emprunts Nationaux d'Angleterre ; et qui-
» conque a six pence, a, tant que durent ces six pence,
» droit de commandement sur tous les hommes ; aux
» cuisiniers il peut ordonner de le nourrir, aux philo-
» sophes de l'enseigner, aux rois de monter la garde
» autour de lui, — tant que durent ces six pence. —
» Et les Habits donc, d'abord issus d'un absurde amour
» du Paraître, que ne sont-ils pas devenus! La Sécurité
» accrue, un Chaud agréable, voilà leurs premiers effets :
» mais qu'est-ce que cela ? La Modestie, la divine Modes-
» tie (*Schaam*, Modestie), jusqu'à présent étrangère au
» cœur de l'Anthropophage, mystérieusement s'y leva,
» dessous le Vêtement ; un mystique, ombreux retrait,
» pour le Sacré, dans l'homme. Individualité, attribu-

(1) Tant pis !. — (*Note du Traducteur*.)
(2) On sait que la première monnaie romaine portait l'empreinte d'une tête de bœuf.

» tions, constitution sociale, le Costume nous les donna ;
» le Costume a fait de nous des Hommes ; le voici qui
» menace de faire de nous des écrans (1).

» Mais en somme », continue notre éloquent Profes-
» seur, « l'Homme est un Animal Manipulateur-d'Outils
» (*Handthierendes Thier*). Débile de sa personne, d'une
» chétive stature, il pose assez peu d'aplomb sur une
» base qui, pour celui qui a les semelles les plus larges,
» n'excède pas un demi-pied carré ; il lui faut écarter
» les jambes de peur que le seul vent ne l'enlève. Le
» plus faible des bipèdes ! Trois cents livres lui sont un
» poids écrasant ; un taureau le jette en l'air comme
» une loque. Néanmoins, il a le pouvoir d'employer
» des Outils, il a le pouvoir d'inventer des Outils : avec
» eux, la montagne de granit fond en poussière impal-
» pable devant lui ; il pétrit le fer rouge comme pâte
» molle ; les mers lui sont une grande route plane, les
» vents et le feu des coursiers infatigables. Nulle part
» vous ne le trouvez sans Outils : sans l'Outil il n'est
» rien ; avec l'Outil il est tout. »

Qu'il nous soit ici permis d'arrêter un moment ce flot d'éloquence, pour remarquer que cette Définition d'Animal Manipulateur-d'Outils nous apparaît de beaucoup la plus précise et la meilleure de toutes celles affectées à cette catégorie d'Animaux. On appelle l'homme : un Animal-qui-Rit : mais le singe ne rit-il pas aussi, ou n'essaie-t-il pas de rire ; et l'homme le mieux homme est-il celui qui rit le plus souvent et le plus abondamment? Teufelsdrœckh lui-même, avons-nous dit, n'a ri qu'une seule fois. Encore moins nous embarrasserons-nous de cette autre Définition Française : Animal-Cuisinant ; elle est, à vrai dire, pour des fins rigoureusement scientifiques, à peu près sans utilité. Peut-on dire qu'un Tartare cuisine, lorsqu'il se contente d'apprêter sa tranche de viande en chevauchant dessus? Quels artifices de cuisine, encore un coup, peut bien mettre en œuvre le Gröenlandais, une fois qu'il a emmagasiné tout son lard de baleine, comme une marmotte ferait dans le même cas? Monsieur Ude (2) prétendrait-il engrais-

(1) Sur le mot *écran*, voir la note de l'avant-dernier numéro, page 357. M. Fischer traduit, en allemand, par : *Armoire-à-vêtements* (*Kleiderschrænke*). Nous préférons, pour le français, le mot *écran*, qui du reste, on l'a vu, est susceptible d'un sens philosophique, et reproduit exactement le mot *screen* que les Anglais n'usitent pas, d'autre part, dans le sens d'*armoire*.

(2) Monsieur Ude — ? —

ser chez ces Indiens de l'Orénoque, qui, suivant Humboldt, logent dans des espèces de nids de corneilles, sur les branches d'arbres ; et, la moitié de l'année, ont, pour toute victuaille, de l'argile-à-pipe, le pays entier étant sous l'eau ? Mais, d'autre part, qu'on nous montre l'être humain, à quelque époque et sous quelque climat que ce soit, sans ses Outils : ces Calédoniens mêmes, avons-nous vu, avaient leur Balle-de-Silex, et une Courroie pour l'attacher, toutes choses que la brute n'a point, ne peut avoir.

« L'Homme est un Animal Manipulateur-d'Outils », conclut Teufelsdrœckh en son abrupte manière ; « l'Habit n'est qu'un exemple de cette Vérité ; et certes si » nous mesurons l'intervalle existant entre le premier » Plantoir en bois façonné par l'homme, et le Railway » de Liverpool (1), ou à la Chambre-des-Communes, » nous verrons quel progrès il a accompli. Il extrait des » entrailles de la terre certaines pierres noires, leur dit : » *Transportez-moi, avec ce bagage, à raison de trente-cinq* « *milles par heure ;* et elles le font ; il rassemble, en apparence par la voie du sort, six cent cinquante-huit » individus mélangés (2), leur dit : *Cette nation, pour* » *nous faites la peiner, pour nous verser son sang, pour* » *nous souffrir de la famine, et se tourmenter, et pécher ;* » *et ils le font.* »

CHAPITRE VI

TABLIERS

Sommaire. — Divers Tabliers dans le monde, pour divers usages. Les Institutions Militaires et de Police sont le Tablier de Travail de la Société. Le Tablier Episcopal avec son coin retroussé. Le Fumier. Les Journalistes maintenant nos seuls Rois et Clergé.

Un des Chapitres les moins satisfaisants de tout l'ouvrage est celui-ci sur les *Tabliers*. Qu'importe que le

---

(1) Chemin de fer de Liverpool à Manchester, construit en 1826. *Those Liverpool Steam-carriages,* dit Carlyle, ne pouvant usiter encore le mot propre (*railway*) trouvé depuis, et employant ce *those,* ce démonstratif, parce qu'évidemment il s'agit d'une chose toute neuve, d'une découverte toute fraîche dont on s'entretient sans cesse.

(2) Il ne s'agit pas ici d'un régiment de soldats, comme on pourrait le croire à première vue, encore que Carlyle vienne de parler de la Chambre-des-Communes, et comme M. Kretzschmar, le premie Traducteur allemand de *Sartor,* l'a cru, en effet. Carlyle, dit M. Fischer, fait allusion ici aux 658 membres du Parlement anglais : 283, pour les campagnes ; 366, pour les villes ; 9 pour les universités. — Ajoutons que le finale du chapitre prend ainsi une tournure amèrement humoristique, couronnant dignement tout ce qui précède.

vaillant vieux Gao (1), le Forgeron Persan, « dont le » Tablier, d'ailleurs tout caché, maintenant, sous les » joyaux, est encore l'étendard royal du pays, pour » avoir été celui d'une Révolte heureuse » ; qu'importe que la Fille de John Knox, « qui dit à Sa Souveraine » Majesté qu'elle aimerait mieux emporter dans son » Tablier la tête de son mari, plutôt que de le voir se » parjurer et être un évêque » (2) ; qu'importe que la Landgravine Elisabeth, et maintes autres illustrations du Tablier, — figurent ici ? C'est trop évidemment empreint d'un esprit alambiqué, oiseux, parfois même d'une légèreté de ton rappelant les conventions de la satire. Ainsi, qu'avons-nous à faire de réflexions dans le goût des suivantes ?

« Les Tabliers sont Défenses ; ils protègent notre » propreté, notre sûreté, notre modestie, parfois notre » malice. Depuis la légère bande de soie découpée, » (comme qui dirait l'emblême, la spiritualisation d'un » Tablier), que quelque ménagère accomplie, assise parmi » les Boîtes-à-ouvrage et à colifichets de Nüremberg, » s'est gracieusement ajustée ; jusqu'au pan de cuir » grossièrement tanné, dont le Maçon se sangle pour » bâtir, et où, le soir venu, il serre sa truelle ; ou bien, » jusqu'à ces retentissants tabliers faits d'une feuille de » tôle, sous lesquels des Vulcains, d'ailleurs tout nus, » forgent et fondent dans leurs flamboyantes fonderies, » — n'y a-t-il pas bien de la diversité dans la façon et » les usages de ce Vêtement ? Que de choses dans les » Tabliers, cachées et préservées ! Et même, à tout » prendre, qu'est le Système complet de vos Institutions » Militaires et de Police, où l'on emploie sans les » compter les millions, qu'une manière d'immense Ta- » blier couleur d'écarlate et doublé de fer, où la Société » travaille (pas très commodément) ; se gardant ainsi

---

(1) Le vieux Gao —?— Le passage est, d'ailleurs, très clair.

(2) L'allusion de Carlyle à la fille de John Knox est historiquement fondée. Elle avait épousé un ministre presbytérien du nom de Welch, qui fut condamné à mort en 1605, pour s'être opposé aux persécutions de Jacques VI. La peine fut commuée en bannissement à vie. En 1622, l'état de santé de Welch nécessitant un retour en Ecosse, sa femme obtint une audience et sollicita la grâce de son mari. Le roi y mit pour condition qu'il se soumettrait aux évêques. Mrs Welch alors, par un mot digne de son père, leva son tablier et dit : « Majesté, j'aimerais mieux voir sa tête d'abord dans ce tablier ! » Welch mourut peu de temps après (cf. Maccrie, D.D. *Life of John Knox* ; Belfast, 1874, p. 328). On sait que la femme de Carlyle, Miss Jane Welch, descendait de John Knox.

» de maintes salissures et de maintes éclaboussures » d'étincelles, dans cette Forge-du-Diable (*Teufelschmiede*) qu'est le Monde? Mais, de tous les Tabliers, » celui qui m'a toujours le plus intrigué, c'est le Tablier » Episcopal, ou Chape. En quoi consiste l'utilité de ce » Tablier (1)? Le Surveillant des Ames (*Episcopus*), je » remarque, en a retroussé le coin, comme si sa jour- » née était finie : que veut-il donner à entendre par » là ? » etc. etc.

Et ce n'est pas tout. Ainsi nos lecteurs sont-ils souvent tombés sur des choses comme celles que nous allons encore citer ici ?

« Je considère ces Tabliers de Papier imprimé, que » portent les Cuisiniers Parisiens (2), comme un nou- » veau, quoique mince, débouchépour la Typographie ; » par conséquent, comme un encouragement, dont il se » faut féliciter, à la Littérature Moderne ; ce n'est donc » pas sans satisfaction que j'apprends qu'une grande » Maison de Londres projette d'introduire et d'étendre » très largement la même mode en Angleterre. » — Nous qui sommes sur place, nous n'entendons nullement parler d'une telle chose ; et, en vérité, il y a justice et plaisir à reconnaitre qu'il existe, jusqu'à présent, d'autres débouchés pour notre Littérature, aussi exubérante qu'elle soit. — Teufelsdrœckh continue : « Si le » Papier imprimé, trop abondamment fabriqué, finissait » par encombrer la voie publique, par engorger tous » les passages, il faudrait nécessairement recourir à » de nouveaux moyens. Dans un monde existant par » l'Industrie, nous répugnons à employer le feu comme » élément destructeur, et non créateur. Enfin, le Ciel » est tout-puissant, et nous trouvera certainement une » issue. En attendant, n'est-il pas admirable de voir » Cinq Millions de quintaux de Chiffons annuellement » crochetés hors de l'Ordure ; et, annuellement, après

(1) Carlyle, — est-il vraiment besoin de le dire, — ne fait pas ici d'anticléricalisme, du moins au sens nauséeux qu'a ce mot en France. C'est simplement ici l'animosité très particulière, très locale, du Presbytérien contre l'Evêque, l'Episcope. Voir la note précédente.

(2) Textuel : *Those printed Paper Aprons, worn by the Parisian Cooks*. — Les meilleures éditions étrangères ignorent, comme nous, ce détail ; et nous ne connaissons pas, en Anglais, d'édition critique de *Sartor*. Veut-il dire tout simplement : Les Journaux qui finissent par servir de Tabliers, de « salopettes » aux Marmitons, et qui, de la sorte, sont assurés d'un emploi? Le ton sarcastique de tout ce chapitre autoriserait à le penser ; et, d'autre part, Carlyle, dès alors, n'aimait guère les Journaux.

» macération, catissage, impression et vente, retourner » à l'Ordure, faisant vivre au passage tant de pauvres » diables ? Ainsi l'Ordure, spécialement en tant que » composé de Guenilles et de Chiffons, est la grande » Batterie électrique, le grand Moteur, d'où et vers où les » Activités sociales (telles des Electricités vitreuses et » résineuses) circulent, en courants plus ou moins » larges, d'un bout à l'autre du puissant, houleux, tem- » pêtueux Chaos de la Vie, où elles entretiennent la » Vie ! » — Nous ne savons vraiment que penser de pareils passages, nous qui pourtant aimons l'homme, et en estimons maints côtés.

Un peu plus loin, nous relevons encore ceci : « Le « Trône et l'Autel, c'est maintenant le Journal : désor- » mais les Historiens, à moins d'être fous, doivent s'oc- » cuper, non des Dynasties des Bourbons, des Tudors » et des Hapsbourgs, mais des Dynasties Journalisti- » ques (1), et d'une série toute nouvelle de Noms, sui- » vant que tel ou tel habile Editeur, ou telle Association » d'habiles Editeurs, conquiert l'oreille du Public. — Il » existe déjà en cette langue, sous ce titre : *L'invisible » Monde de Satan démasqué* (2), une estimable Histoire » descriptive de la Presse Anglaise, de cette Presse qui » peut-être est la plus importante de toutes, et dont les » constitutions et procédés secrets sont passablement » stupéfiants. Toutefois, je n'ai pu encore me procurer » cet ouvrage, malgré mes recherches dans toutes les » Librairies de Weissnichtwo (*vermæchte nicht aufzu- » treiben*). »

Ainsi le bon Homère ne se contente pas de dormir : il ronfle. Ainsi Teufelsdrœckh, s'aventurant là où il n'a que faire, confond le vieil, authentique Dénicheur-de-Sorcières presbystérien (3) avec un nouvel, apocryphe, imaginaire Historien du *Journalisme Anglais,* et tombe de la sorte dans la plus insigne bévue peut-être de la Littérature Moderne !

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

(1) Ainsi, la Dynastie de John Walter, du *Times*.

(2) *Satan's invisible world displayed* est le titre (incomplet) d'un vieux livre puritain du professeur Sinclair, publié en 1685. Il est insipidement empreint des superstitions de son époque sur les sorcières et les esprits. Ce livre a été réédité à Edimbourg en 1871 par Stevenson. C'est par une erreur volontaire et sarcastique que Carlyle en fait une histoire de la presse anglaise. Voir plus bas.

(3) Ce Dénicheur-de-Sorcières est le Sinclair plus haut mentionné

LE PROFESSEUR A LA MODE

Mon Dieu! J'aime,
Hors moi-même,
Tout ici.

COMPLAINTE DE QUASIMODO.

Si Hortensius avait subi les arrêts de l'ancienne justice et qu'il eût eu l'épaule marquée d'une fleur de lys, s'il avait ramé sur les galères du roi et que son dos se souvînt encore du bâton de la garde-chiourme, Hortensius n'aurait pas la honte qu'il éprouve de son passé. Hortensius n'a pourtant ni assassiné, ni violé, ni dérobé, il n'a pas même vendu sa conscience ; mais il a commis dans sa jeunesse un acte dont les conséquences sont à ses yeux incalculables, et il tremble qu'on ne le lui rappelle, à présent que son importance d'homme de lettres lui vaut tous les honneurs de la cité. Moi qui connais son crime, dois-je le dire en un salon qu'il éblouit ce soir des grâces de son langage? Je profite de ce qu'il a le dos tourné, je me penche vers vous et, dans un chuchotement aussi léger qu'un souffle, je vais vous confier cet important secret, pourvu, toutefois, que vous vouliez bien me promettre de ne le révéler à personne. Hortensius... (je n'ose achever) Hortensius... (j'hésite encore) *Hortensius a fait partie de l'Université!*

Ma confidence vous laisse froid : vous n'avez l'air ni railleur, ni indigné. Il semble que vous ne conceviez pas l'énorme déshonneur qui écrase Hortensius. Hélas! notre homme le conçoit pour vous. Voyez : en vain ai-je parlé bas, il a entendu mes paroles, il se retourne, la tête haute, et me lance un de ces regards féroces qui annoncent à l'adversaire qu'on va commencer à le combattre et qu'on prépare contre lui médisances, calomnies, conspirations.

Aussi, quel coup brutal ai-je donné à un rêve qui avait pris déjà tant de solidité! En habit,

une tasse de thé à la main, entre deux dames d'âge mûr, mais de noblesse acceptable, Hortensius se plaisait à imaginer qu'il était un roi de la Bourse, un prince de l'élégance, que sais-je? un docteur à la mode, et voici qu'on lui rappelle, ô honte! qu'il a été régent de collège!

Pourtant il oppose un visage souriant à la mauvaise fortune, il ne semble même pas avoir été atteint, tant il cache avec soin sa blessure : au surplus, qui pourrait, à l'entendre causer, deviner la bassesse de son origine? Ecoutons-le plutôt répondre à cette agréable personne qui, à l'aide de fards et de henné, voudrait faire oublier qu'elle est grand'mère, et qui, soucieuse de compléter les notes que M. Brunetière lui dictait autrefois, tient maintenant à interroger Hortensius sur Bossuet. « Oh ! Madame, dit-il, que me demandez-vous? Un jugement! rien que cela ; mais il serait prétentieux d'avoir même une opinion ! Et vous voudriez savoir ce que je pense de Bossuet? En vérite je ne puis vous répondre ; je l'ai lu il y a si lontemps : au collège ! Ne me parlez que de mes contemporains. »

Malheureux Hortensius ! vainement voulez-vous cacher votre science et montrer votre esprit : vous ne pouvez dans la discussion conserver votre sang-froid ; et quand, sous le coup d'une émotion trop vive, vous déclarez La Rochefoucauld « un raté », on sait bien que vous avez tout lu, encore qu'on ne sache rien que vous ayez compris.

Quand Hortensius s'occupe des modernes, nul ne peut négliger ses commentaires. Tous s'approchent de lui pour ne perdre aucune de ses paroles. Alors, qu'on lui lance un auteur à disséquer. « Je ne le connais pas, répond-il avec assurance, il y a tant de gens qui écrivent aujourd'hui, il y a tant de vaniteux qui souhaitent d'occuper le monde avec une plaquette tirée à vingt-cinq exemplaires! — Cependant, s'écrie son interlocuteur, l'écrivain dont je vous entretiens a publié dix volumes. — Tant pis ! j'estime l'homme d'un seul livre. » Et

Hortensius cite Leconte de Lisle; il cite aussi M. Victor Cherbuliez. Il les admire tous deux avec confiance et autorité. Il sait que sur le champ de bataille comme sur le terrain littéraire, c'est l'arrière-garde qui décide la victoire : il ne veut donc point marcher en éclaireur; et, dans son effroi des jugements prématurés, il attend pour prononcer l'éloge d'un écrivain, qu'il soit mort ou, du moins, qu'il soit de l'Académie.

Si Hortensius dédaigne la critique, il adore en revanche conter ses souvenirs. On devine, à l'entendre, qu'avant d'écrire il a vécu. Il a fréquenté dans tous les mondes, il connait même, comme il l'avoue avec franchise, « quelques-unes de ces demoiselles... d'un commerce bien répugnant », ajoute-t-il en homme qui a épuisé les plaisirs. Par bonheur, Hortensius quelquefois n'a pas la mémoire morose. Il a soupé avec d'aimables Brésiliens, avec des Grecs courtois qui ne lui vidèrent point toutes ses poches. « Ah! dit-il, si vous aviez entendu mon petit rasta s'écrier « Τὸσίπ » en songeant aux élégances parisiennes, c'était ineffable ! » Hortensius s'aperçoit qu'il a commis une imprudence ; il a prononcé un mot grec ; il rougit, balbutie. Si on allait se douter qu'il a enseigné les langues mortes dans sa jeunesse ! Le malheur est fait : on s'en doute, des voix de femmes babillent à ses oreilles : « Quoi ! M. Hortensius, vous savez donc le grec ! » Mais notre homme se remet vite et répond sans se troubler. « Non, Madame, je sais un peu de français, seulement. » O modeste Hortensius ! comme vous vous vantez aujourd'hui !

Cependant il voit venir des hommes qui connaissent son passé, d'anciens complices dont la présence lui cause autant de confusion qu'à un forçat libéré la vue de ses compagnons de chaîne. Ces graves professeurs se glorifient aujourd'hui de ce qui fut, jadis, la honte d'Hortensius ; et, s'imaginant que les relations du passé leur ont créé des droits sur cet homme célèbre, ils ont formé le naïf dessein de l'arracher à son bataillon

de dames nobles, ils l'entourent, ils le pressent de questions. On parle de la poésie antique, du lyrisme de Pindare, et un imprudent jette dans la causerie le nom de Sapho. « Mon Dieu ! dit Hortensius, l'imagination moderne a une tendance à embellir les scènes les plus vulgaires. Figurez-vous Yvette Guilbert se précipitant du haut de la jetée de Trouville. Serait-ce un spectacle si admirable ? » Et, avec une habileté prodigieuse, Hortensius saute du rocher de Leucade à Montmartre, admire les chanteuses de café concert, loue Polin, décrit les cabarets de la Cigale et du Décadent.

N'allez pas croire toutefois qu'Hortensius soit un homme léger et futile. Il se doit à lui-même, il doit aux lecteurs de connaître la vie parisienne jusque dans ses crimes et ses misères, mais quand il retrace certaines scènes douloureuses à son cœur, c'est d'une main toujours zélée pour pratiquer le bien, toujours ardente pour combattre le vice. Les écrits d'Hortensius renferment même, à chaque paragraphe, une morale si excellente, qu'on croit volontiers, dans plusieurs groupes pieux, au christianisme de leur auteur. Hortensius pourtant n'est pas chrétien, car tenir une certitude, accepter des dogmes, avoir une foi, n'est-ce pas de la témérité, de l'orgueil même ! Hortensius ne veut avoir que de l'humilité, parce que cette vertu donne à ceux qui la pratiquent une sorte d'élégance qui sied bien à un homme du monde. Il n'est donc pas chrétien, mais il est près de le devenir ; le monde le souhaite, son entourage le réclame, et il y a, dit-on, trois évêques qui le recommandent aux prières de leurs fidèles, songeant au grand triomphe réservé à l'Eglise, le jour où Hortensius se convertira. Il ne se hâte point, mais encourage doucement une attente si flatteuse. Il avoue lui-même que si son esprit hésite encore à se soumettre, son cœur est déjà tout conquis. Certainement, s'il ne se convertit pas durant sa vie, on peut être sûr du moins qu'il demandera, en mourant, des funérailles chrétiennes. Hortensius l'a promis, et, à chaque ins-

tant, il prend soin, par des témoignages irrécusables, de montrer qu'il n'oublie point sa promesse. A-t-il, dans ses chroniques, à parler d'une danseuse, il trouvera moyen, à propos de cette artiste, de citer saint Paul ou saint Matthieu, et, dernièrement, dans un article consacré au pétomane, il confessait aux lecteurs ses sentiments religieux : « J'ai lu ces jours-ci l'Evangile, écrivait-il, je n'ai pas pleuré, mais j'en ai eu bonne envie. » Hortensius, avant tout, sait être discret. Voilà pourquoi, chez lui, selon le précepte divin, la main gauche ignore toujours les agissements de la main droite. Ce n'est pas lui qui fait la charité à la manière de Marceline, du haut d'une estrade, entre un pître et une grosse caisse. Lorsque, dans un salon, la maîtresse du logis doit venir, une aumônière à la main, implorer pour les pauvres la générosité de ses amis, Hortensius la prévient et, brusquement, sans saluer personne, il s'esquive. Qu'il rencontre quelqu'un sur son passage : « Un ami m'attend, dit-il, nous devons aller au Bois en bicyclette. » C'est, dans l'après-midi, sa plus exquise façon de prendre congé.

Si parfois vous le rencontrez, tendant ses formes maigres sur sa machine en fer, filant à toute vitesse dans un nuage poudreux, dites-vous qu'il espère fuir, par cette course vertigineuse, les voix accusatrices qui le poursuivent, mêlées au bruit du vent dans les branches ou des roues heurtant les pierres du chemin, voix dont il ne peut étouffer les rumeurs sauvages et qu'il entend sans cesse répéter à son oreille l'obsédante parole : « Pédant ! Pédant ! Pédant ! »

HUGUES REBELL.



PAULINE

OU

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR

(*Suite* [1])

VI

Le surlendemain, Facial partit pour la journée. A peine fut-il loin, que Pauline l'avait oublié, toute aux événements qui se préparaient. Mais à mesure que les heures s'avançaient, elle devenait anxieuse, le doute naissait dans son esprit, le doute du bonheur, la conviction de plus en plus croissante que ce qu'elle avait rêvé n'était qu'un rêve dément et demeurerait un rêve.

Pour calmer sa fièvre, elle appela Marcelin au salon. Elle le couvrit de baisers. Puis une idée étrange lui passa par la tête : pourquoi ne montrerait-elle pas à M. de Rocrange cet enfant qui faisait sa gloire et sa félicité? Elle était comme les personnes simples qui s'empressent d'étaler ce qu'elles ont de plus beau pour attirer l'attention et mériter les éloges de ceux dont elles désirent l'amitié.

— Nous allons avoir une visite, dit-elle tout émue à son fils.

— Qui ça ? La marchande de gâteaux ?

— Non, un monsieur.

— Comment s'appelle-t-il?

Pauline hésita. Elle n'osait pas prononcer ce nom devant Marcelin, qui allait le répéter enfantinement, comme celui de n'importe qui.

— Tu sera bien poli avec lui.

---

(1) V. *Mercure de France*, nos 72, 73.

— Faudra-t-il lui réciter une fable ?

— S'il le demande, oui.

Elle lissa sa chevelure, et comme le timbre de la porte d'entrée venait de se faire entendre, elle serra sa petite main dans la sienne avec un battement de cœur.

C'était Odon.

A la vue de l'enfant, il fronça le sourcil.

« Aurait-elle peur de moi? Tremblerait-elle devant l'avenir? Se sert-elle de cet enfant comme d'un bouclier? Veut-elle me faire entendre qu'elle est mère avant tout et que je n'ai rien à espérer d'elle? Oh! l'enfant, ce remords éternel des femmes, ce frein irritant mis à tous les élans du cœur, cette barrière posée inexorablement entre les amants, cette chaîne qui rive la mère au mari! l'enfant, quelle malédiction! »

— C'est votre fils, Madame? demanda-t-il avec une légère palpitation de colère dans la voix.

Pauline s'aperçut aussitôt de l'interprétation donnée par Odon à la présence de l'enfant.

« S'il savait! » pensa-t-elle.

Mais Odon ne savait pas. Marcelin était pour lui le fils de Facial, l'ennemi, l'obstacle énorme placé sur sa route et qui allait l'empêcher peut-être de conquérir celle qu'il aimait.

« Comment lui expliquer? Comment réparer cette faute? » se demandait Pauline désolée.

Ce fut l'enfant qui les tira de peine.

Se souvenant que sa mère lui avait recommandé d'être poli, poussé aussi par cette sympathie irraisonnée que les enfants éprouvent pour les personnes qui leur plaisent, et qu'ils n'hésitent pas parfois à manifester à brûle-pourpoint, il s'écria, en regardant Odon bien en face :

— Je vous aime beaucoup.

— Vraiment, mon enfant? dit Odon radouci. J'en suis très touché. Mais pourquoi m'aimez-vous ?

Marcelin réfléchit un instant, puis répondit posément :

— Parce que je vous aime.

Odon sourit.

— Admirable réponse, quand on y songe! ne put-il s'empêcher d'observer. Et, en effet, il n'y a que celle-là à faire. Les enfants ont parfois de ces mots d'une logique primitive et pleins de sens, que les grandes personnes seraient en peine de trouver.

Pauline sourit aussi, ravie de ce que les choses s'arrangeaient.

— Et quels sont ceux que vous aimez? continua Odon en s'adressant à l'enfant.

— J'aime ceux qui aiment maman.

— Croyez-vous donc que j'aime votre mère ?

— Mais oui, vous en avez l'air.

— Vous n'êtes pas jaloux?

— Je suis jaloux quelquefois ; mais à vous, je vous permets de l'aimer.

— Voyez le bon prince! s'écria Odon tout à fait gagné par la grâce de Marcelin. Madame, fit-il en se tournant vers Pauline, ferez-vous moins que votre fils, et me refuserez-vous cette permission qu'il m'accorde si généreusement?

— Ce petit dit des folies! balbutia Pauline, plus troublée qu'elle ne voulait le paraître. Va, mon chéri, va; monsieur est satisfait d'avoir fait ta connaissance, mais tu dois aller maintenant rejoindre miss Dobby.

Elle se hâta de renvoyer son fils, tandis qu'Odon s'exclamait :

— Quel charmant petit garçon !

Lorsqu'ils furent seuls :

— Pensez-vous que ce soient vraiment des folies? dit Odon. Je ne sais ce que vous augurerez de moi, mais puisque me voilà jeté sans autre artifice sur le seuil brûlant de la confession, et que tôt ou tard d'ailleurs il était fatal que mes lèvres s'ouvrissent pour livrer passage au débordement de mon cœur, je n'hésiterai pas un instant de plus à me précipiter dans ce que sera pour moi la destinée. J'ai fait ce rêve, Madame, de

vous aimer. Ne vous écriez pas, ne dites pas un mot! Laissez-moi pour une minute au moins l'illusion de croire que mes paroles ne tombent pas comme une vaine graine sur une bruyère rebelle. Vous me pardonnerez ensuite, si je suis coupable. J'ai donc fait ce rêve, et ce rêve, depuis huit jours qu'il dure, remplit ma vie, se gonflant de mirages toujours plus charmeurs, roulant dans un ciel toujours plus doré. J'étais triste; depuis lontemps mon cœur ne battait plus, me semblait mort. Un autre se serait peut-être félicité d'un état qu'il se serait plu à considérer comme le calme. Moi-même, j'essayais de me dire : C'est le repos pour ce pauvre cœur passionné! Mais je sentais un vide affreux où sombrait misérablement mon âme. Vous m'êtes apparue. Oh! ce fut un bouillonnement de mon être entier, qui se reprenait bruyamment à vivre. Une ferveur de joie m'envahit. L'amour, car c'était l'amour irrécusablement, opérait en moi une seconde création, qui me surprenait par sa richesse et sa puissance. Tout le vieux monde fut oublié : une révélation m'apportait le salut. Je m'agenouillai, comme un converti devant le miracle qui le dote d'une foi. Comment m'exprimer plus dignement pour définir le sentiment d'adoration qu'instantanément votre vision fit surgir en moi? J'étais l'homme nouveau dont parle l'Evangile, mes yeux s'ouvraient, je voyais. Ah! comme je maudis l'abîme qui nous séparait! Mais l'amour, l'amour divin, ne suffit-il pas à combler les abîmes? Si j'en crois le ravissement qui me transporte, à l'idée que je suis ici à répandre à vos pieds le flot de ma dévotion, c'est l'ère du bonheur et de la grâce qui commence pour moi. Non seulement j'aime, mais je veux aimer; c'est tout mon désir qui s'élance vers vous. Le seul fait de vous aimer, sans savoir encore si vous répondrez à cet amour, loin de m'être une souffrance, me constitue la suprême félicité. Que vous soyez la vierge intangible ou la femme qui se donne, vous demeurez

la divinité secourable, qui avez prononcé le mot qui sauve, et soufflé dans mon cœur l'étincelle de la vie... Mais vous pleurez, Madame!..

— Je pleure : ce sont des larmes de joie... Moi aussi, je vous aime.

— Je le savais, Madame.

— Nous nous sommes devinés bien vite.

— Merci, néanmoins, merci pour n'avoir point voulu lutter contre le destin. Il y a là plus de courage et plus de réelle pudeur. Je vous ai devinée, ah oui! et j'ai deviné que vous étiez la franchise, la noblesse, le véritable orgueil de soi-même, et que vous méprisiez les petites intrigues et les petites amours dont le monde se distrait. Merci, merci de m'avoir jugé digne de vous.

— Je n'ai pas eu à juger. Comment aurais-je pu vous juger, vous qui me paraissiez si grand, si généreux? J'ai subi votre ascendant. Aucune discussion ne s'est élevée en moi pour savoir si je devais ou non vous aimer : je vous aimais. Et comme je n'aime personne d'autre, même d'un amour ordinaire, toute ma liberté, toute ma conscience, tout mon honneur de femme se sont engagés avec mon cœur.

— Pauline, Pauline, vous avez été malheureuse!

— Non pas autant que j'aurais pu l'être, si j'avais eu la notion de l'amour tel qu'il m'a été révélé par vous. Alors, sans doute, seule avec un pareil idéal, j'aurais été effroyablement malheureuse. Et cependant, quand je songe à tous les désirs d'aimer qui m'ont agitée, désirs toujours vains et toujours renaissants, je dois convenir que ma vie jusqu'ici n'a été composée que de cruelles désillusions. Mais ce passé est oublié : l'avenir resplendit à mes yeux et je ne veux voir que lui.

— Je vous aime!

— Oh! oui, redites-moi ce mot si doux qui me transforme.

— Je vous aime.

Il prit sa main et la porta passionnément à ses lèvres. A ce contact de leurs deux chairs dans un baiser, ils sentirent leurs âmes se fondre l'une dans l'autre. Une émotion suprême descendait sur eux et les baignait. Toute parole était impuissante à la traduire. Ils restèrent longtemps silencieux, comme en une ineffable possession spirituelle.

Ce fut Pauline qui rompit ce silence mystérieux.

— Cette minute est solennelle, dit-elle ; nous venons de nous fiancer devant Dieu.

— Etes-vous à moi?

— Indissolublement.

— Dites seulement tant que notre amour durera : ce serait blasphémer que de promettre plus. Mais notre amour est si grand, qu'il durera vraisemblablement jusqu'au delà de cette terrestre vie.

Ni l'un ni l'autre ne songeaient à s'étonner d'en être déjà là. Ces aveux brûlants d'une mutuelle passion leur paraissaient si naturels, s'échappant sans contrainte de leurs cœurs, comme les eaux vives d'une source, que leur surprise eût été plutôt qu'ils n'eussent pas éclaté lors de leur première rencontre. Comment avaient-il pu vivre, ne fût-ce que quelques jours, en nourrissant un pareil secret? Plongés dans le paradis de cette heure, qui leur semblait infinie tant elle recélait de voluptés, ils oubliaient le monde de relations qu'ils venaient de quitter et où ils allaient rentrer, ne voyant qu'eux, ne sentant qu'eux, ne se rendant compte que d'une chose, c'est qu'ils s'aimaient.

Le premier, Odon revint au sentiment de la réalité. Mais quelle réalité merveilleuse! Tout à coup, une angoisse s'abattit sur ses traits : c'etait trop beau!

— Etes-vous bien à moi? murmura-t-il avec insistance. Ce serait me tuer que de vous refuser après m'avoir entr'ouvert le ciel!

— Je suis à vous, répondit simplement Pauline.

Et Odon comprit qu'elle était réellement à lui, qu'elle se donnait, qu'il pouvait la prendre quand

il voudrait, sur l'heure, et en faire sa maîtresse ici-même.

Il se leva, saisi d'un vertige.

— Non, non, bégaya-t-il, il faut que vous veniez à moi librement.

Et se jetant à ses genoux, entourant son corps de ses bras, la pressant sur son sein :

— Rien ne m'empêcherait de consommer irrévocablement notre hymen. Vous m'appartenez, vous vous abandonnez ! Mais votre âme, comme la mienne, a été surprise soudainement par cette immense joie de l'amour. L'excitation où nous sommes ne nous laisse pas maîtres de notre libre arbitre. Ce ne serait pas nous posséder avec la pleine conscience de notre acte. Ce serait succomber. Et nous ne devons pas succomber. Il faut que je vous aime plus qu'il n'est possible de le dire, pour résister à cette délirante tentation de m'approprier votre merveilleux corps, symbole et reflet de votre âme que j'adore. Mais je vous attends. Lorsque vous aurez recouvré le calme et que ce ne sera plus par faiblesse et par coup de folie, mais en toute sagesse, vous viendrez, sereine et fière, et, librement, nous serons l'un à l'autre... Adieu, ma bien-aimée!

Il scella ses lèvres d'un baiser et partit, tandis qu'éperdue, Pauline retombait d'entre ses bras, sanglotait :

— Ah! je suis heureuse!

VII

Facial revenait sur le cas de Mme de Saint-Géry :

— Je me suis informé : tout ce que nous a raconté Sénéchal est à peu près vrai.

— Cela vous intéresse beaucoup ? demanda Pauline.

— Certainement. N'est-il pas du devoir des honnêtes gens de réveiller la conscience publique, chaque fois qu'un scandale comme celui-là révèle l'état de démoralisation où nous vivons ?

— Chose curieuse : vous autres, gens honnêtes,

vous craignez le scandale comme la poudre, et lorsqu'il éclate, vous faites un tel vacarme autour, que ce n'est plus lui qu'on entend, mais vous, vous seuls.

— « Vous autres, gens honnêtes » ? se récria Facial interdit. Est-ce que, par hasard...

— Je veux dire que *vous autres, qui vous croyez honnêtes,* vous l'êtes quelquefois bien peu dans vos jugements.

— Expliquez-vous ?

— Qu'est-ce qui vous choque le plus, dans cette malheureuse histoire ?

— Quelle question ! Voilà une femme mariée, une mère de famille peut-être, qui au lieu de rester fidèle à l'engagement qu'elle s'est complu, sans doute, elle-même à prendre, trompe son mari, jette la désolation dans un cœur d'honnête homme, scandalise ses proches, et je n'en serais pas choqué ? Voudriez-vous, vraiment, que j'assiste impassible à ce spectacle d'une femme que chacun croyait honorable et qui se montre tout à coup aussi dépourvue de sens moral que la plus vile des créatures ?

— N'allez pas trop loin : elle ne s'est pas vendue.

— Qui sait ? Une femme capable de tromper son mari est capable de se vendre à son amant. « Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe ! » a dit le poète. Nous n'insultons pas ; loin de nous l'idée d'insulter ; l'insulte serait basse : mais nous jugeons, et nous condamnons ; nous avons le droit de juger et le devoir de condamner.

— Jugez, condamnez, si vous vous en sentez le courage. Mais ce qui vous choque le plus, ce n'est pas le crime, ce que vous appelez le crime : ce qui vous choque, c'est que cette pauvre femme se soit laissé prendre. Votre indulgence, vos hommages à celles dont vous connaissez ou soupçonnez parfaitement les mœurs, mais qui sont assez adroites ou assez heureuses pour échapper au scandale ; votre indignation, votre mépris pour celles, parfois bien moins coupables, qui ne savent pas ou

ne veulent pas l'éviter : voilà la mesure de votre justice.

— Certainement, dit Facial. Notre justice humaine ne peut pas, ne doit pas aller au-delà de ce qui est prouvé. Voyez ce qui se passe pour les assassins et les voleurs : on ne les traîne devant les tribunaux que lorsqu'on les a arrêtés, et on ne les condamne que quand leur culpabilité a été démontrée. Il y a vraisemblablement par le monde quantité d'assassins et de voleurs qui ne sont pas dans les prisons : mais on ne les connaît pas, et la morale publique est sauve.

— Donneriez-vous votre main à un homme que vous sauriez pertinemment avoir volé ? Non, n'est-ce pas. C'est ce que vous faites cependant chaque jour en faveur d'hommes et de femmes dont vous pourriez nommer les maîtresses et les amants. Votre comparaison ne vaut rien.

— Ecoutez, Pauline : vous ne savez pas ce que vous dites ; vous vous nourrissez de lectures malsaines ; votre conversation est déplorable.

— Et l'amour, qu'en faites-vous ? Aimait-elle son mari, Mme de Saint-Géry ? Son mari l'aimait-il ? A-t-elle vraiment jeté dans la désolation un cœur d'honnête homme, pour employer vos expressions ? Le cœur de M. de Saint-Géry ! On peut supposer que le comte des Urgettes avait, au moins, autant de cœur que lui et qu'il était aussi honnête homme ! La désolation eût alors été de son côté, si elle fût restée fidèle. Et qui a-t-elle déshonoré, sinon elle, elle uniquement ? Saint-Géry fera tout comme avant les beaux soirs du boulevard et les belles nuits du cercle ; des Urgettes sera félicité, entouré, choyé, à moins qu'il ne se dérobe à des succès certains et ne se consacre entièrement à celle qui, suivant vous, a commis le crime de l'aimer.

— Vous tombez bien ! Le comte des Urgettes cesse toute relation avec Mme de Saint Géry. Il la « lâche » : entendez-vous bien ?

— La malheureuse ! s'écria Pauline saisie.

— Et il a bien raison, continua Facial. Tant que cette femme était honnête, il pouvait éprouver du plaisir à l'avoir pour maîtresse ; dès qu'elle n'est plus qu'une fille, elle n'a pas plus de charme que les autres. Elle devient même notablement moins commode, étant donné qu'elle peut se croire des droits.

— Celui qu'elle aimait est donc un misérable ?

— Mais non, ce n'est qu'un homme de bon sens, qui n'entend pas sacrifier sa carrière aux balivernes du sentiment, surtout d'un sentiment aussi peu recommandable que celui-là.

— La pauvre femme ! Elle doit bien maudire la société !

— Vous la prenez en pitié ?

— Ah ! oui, je vous le jure. Trahie à ce point ! Que va-t-elle devenir, maintenant que l'amour, la seule chose pour laquelle il vaille la peine d'exister, vient de lui infliger la désillusion finale, celle dont on ne se relève pas ?

Facial haussa les épaules.

— Son sort me préoccupe peu. Les femmes galantes trouvent toujours à vivre.

— Tenez, vous me feriez bondir ! fit Pauline hors d'elle. L'amour n'est donc pour vous que de la galanterie ? Mariage ou galanterie, vous ne voyez pas plus loin ! O cœur flétri, esprit avare et dénigrant, vous êtes bien le produit de cette génération sacrilège qui se couvre du manteau de la morale pour attenter à la morale elle-même ! Tous ces purs sentiments, qui devraient faire la joie et la grandeur de l'homme, vous les méconnaissez, et parce que vous êtes incapable de les éprouver, vous les salissez des noms les plus honteux. Beau métier que le vôtre ! Venimeux comme des serpents, féroces comme des chacals, tout ce qui ne vous ressemble pas et vous semble d'une proie facile n'échappe ni à votre bave, ni à votre dent. Allez, continuez votre vilaine besogne, nettoyez, purifiez, assassinez ! Quand vous aurez fait assez de victimes et que vous aurez transformé le monde en un froid

repaire où il ne restera plus que vous, vous vous regarderez stupéfaits, bêtes malfaisantes, et n'ayant que cet affreux instinct de détruire, prêts à vous entre-dévorer, vous connaîtrez peut-être, mais trop tard, le prix de la douceur et de l'humanité.

Ahuri, Facial resta bouche bée à cette sortie de sa femme.

Il allait enfin prononcer un « qu'est-ce que vous avez, aujourd'hui ? » bien senti, lorsqu'un domestique entra.

— C'est une dame qui demande si elle peut être reçue.

Facial prit la carte de visite que lui présentait le valet de chambre et, après avoir jeté les yeux dessus, fronça le sourcil.

— Répondez que nous ne sommes pas à la maison.

— Qui est-ce ? demanda Pauline, lorsque le domestique fut sorti.

— Mme de Saint-Géry.

— Et vous lui refusez la porte ?

— Comme vous voyez.

Pauline demeura un instant toute pâle, incertaine de ce qu'elle allait faire.

— Partez, dit-elle ensuite résolument, si vous ne voulez pas la voir ; laissez-moi seule, je la recevrai. Il ne sera pas dit que j'aurai refusé ma porte à une femme malheureuse.

— Je vous le défends.

— Je veux la recevoir.

Elle s'élança du côté de la porte, mais Facial la retint en lui saisissant le poignet.

— Obéissez à votre mari, fit-il sévèrement.

Il prêta l'oreille et ne lâcha Pauline que lorsqu'il eut entendu la porte d'entrée se refermer.

Puis il appela le domestique.

— Victor !

— Monsieur ?

— Cette dame est loin ?

— Oui, Monsieur.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Rien, mais il m'a semblé qu'en sortant elle réprimait avec peine un sanglot.

— C'est bien ; vous pouvez aller.

— Lâche! lâche ! cria Pauline.

Elle était tombée sur un sopha, pleurant d'impuissance.

— Calmez-vous, ma chère, dit Facial. Cela ne vaut pas la peine de vous mettre dans un état pareil.

— Oh ! je vous hais ! Vous êtes un homme méprisable ! J'ai honte d'être votre femme !

Elle gémissait ses invectives, en proie à une crise de nerfs et de larmes, secouée de la tête aux pieds de tressaillements convulsifs, comme si elle sentait encore sur elle l'attouchement répugnant de la main qui l'avait brutalisée. Incapable maintenant de contenir son horreur pour Facial, elle la répandait en paroles précipitées, sans suite, où les mots « je vous hais » revenaient comme des coups de marteau. Cette haine bouillonnait avec une violence dont elle n'avait jusqu'ici pas eu l'idée. Elle eût été effrayée d'elle-même, si elle eût eu une claire conscience de ce qu'elle disait. Mais le ressentiment qu'elle avait si lontemps nourri éclatait presque malgré elle, gonflé, décuplé, affolé par la scène qui venait de se passer et par l'excitation où elle avait vécu les jours précédents. C'était la rancune accumulée qui faisait subitement explosion. Sa vie séquestrée, son cœur cloîtré, ses dix ans de mariage inutiles et perdus criaient vengeance. Oh ! s'assouvir ! Jeter à la face de cet homme l'amertume lentement sécrétée ! Et cependant, dans ce débordement de fureur, il y avait plus encore l'expression d'une immense plainte. Le passé reparaissait saignant de douleur ; les jours d'angoisse se dressaient, comme des spectres lamentables, dans la vanité des années misérablement dissipées à la recherche du bonheur toujours fuyant. Et son dégoût de cette existence de malheur et de néant finissait, en désespoir de trouver assez de phrases

cinglantes, par ne plus se traduire que par de vagues cris rauques où s'épuisait son souffle.

Facial écoutait avec stupéfaction, sans essayer de placer un mot, complètement atterré par cet orage qui fondait sur lui et qui lui semblait inexplicable.

— Elle est folle, ma parole, elle est folle ! répéta-t-il seulement à plusieurs reprises, lorsque le flux des paroles de Pauline se fût un peu apaisé et lui eut donné le loisir d'une réflexion.

Et jugeant opportun de laisser sa femme se remettre de cet accès, ne sachant s'il devait se féliciter de sa fermeté ou s'inquiéter de l'effet inattendu qu'elle avait produit, prudemment, il s'éclipsa.

Au bout de quelques minutes, Pauline se leva et s'aperçut alors qu'elle était seule.

— Il n'a rien compris, rien, rien ! proféra-t-elle dans une dernière effervescence de colère.

Rapidement, elle passa dans son cabinet de toilette, baigna son visage, essuya la trace de ses larmes et s'habilla fiévreusement pour sortir.

Sa résolution était prise.

Quand elle fut prête, elle se regarda dans la glace. Et considérant ses yeux gonflés, sa figure défaite, ses lèvres agitées encore d'un tremblement convulsif, elle se souvint tout à coup des paroles d'Odon : « Lorsque vous aurez recouvré le calme et que ce ne sera plus par faiblesse et par coup de folie, mais en toute sagesse, vous viendrez, sereine et fière, et, librement, nous serons l'un à l'autre. »

— « En toute sagesse ! » murmura-t-elle. Que voulait-il dire ? Suis-je sage maintenant ? suis-je calme ? suis-je sereine et fière ? Oh non, je ne puis pas aller encore ! Ce serait le tromper, me tromper moi même.

Brisée, elle s'affaissa, sans même avoir la force d'ôter son chapeau, et, la tête entre les mains, resta longtemps presque sans penser. Le tintement d'une pendule la tira de sa torpeur. Elle sonna sa femme de chambre.

— Déshabillez-moi, dit-elle d'une voix éteinte ;

je suis malade, je vais me coucher. Avertissez monsieur que je ne dînerai pas et que je le prie de ne pas me déranger.

Une fois au lit, elle s'endormit d'un sommeil lourd.

Vers le milieu de la nuit, elle s'éveilla, en proie à une fièvre intense. Ses artères battaient désordonnément sous ses tempes ; une céphalalgie atroce poignait son front.

Facial, prévenu de grand matin de l'état où se trouvait sa femme, fit immédiatement chercher un médecin. Mais il n'osa pas se montrer dans la chambre de la malade, craignant que sa présence n'aggravât la situation. Il se borna à interroger le médecin.

Celui-ci le rassura :

— Ce n'est rien : une petite fièvre dont nous allons venir à bout en deux jours. Madame doit être sous le coup de quelque émotion morale. Cela n'aura pas de suite.

— Que les femmes sont bizarres ! observa Facial philosophiquement.

Pauline eut le délire toute cette journée et la nuit suivante. Ce ne furent pendant des heures que des tournoiements confus, où elle glissait d'abîme en abîme, au milieu d'épouvantables vertiges. Puis, elle se vit noyée dans une espèce d'enfer, où des monstres, dardant d'horribles langues, venaient la lécher, faisant suinter de son corps, sous leurs immondes caresses, des gouttes de sang, dont leurs bouches se repaissaient avec avidité. Un de ces monstres, le plus gros, le plus velu, le plus dégoûtant, avait tout à fait les yeux et les oreilles de Facial. Chaque fois qu'il s'approchait, la terreur de Pauline ne connaissait plus de bornes. Elle criait d'angoisse, lorsque sa large gueule s'avançait pour la saisir, et l'haleine fétide qui s'en dégageait la faisait s'évanouir. Brusquement tout changea ! les monstres s'enfuirent en poussant des grognements divers. Une épaisse fumée montait, envahissait l'espace. Et rien : ni eau, ni air. Le gosier aride, les poumons

desséchés, Pauline étouffait. Quand cette fumée s'arrêterait-elle ? Et la fumée montait, montait, toujours plus dense. Au moment de mourir, une déchirure se produisit et un trou apparut. C'était le salut. Mais il fallait se jeter dans ce trou : et ce trou était si profond, si noir, qu'il semblait se perdre dans l'infini. Entre ces deux morts, laquelle éviter ? Affolée par l'asphyxie, ne fût-ce que pour gagner quelques secondes de vie, Pauline sauta dans le trou. Une chute fantastique commença. Tout le long de ce puits qui l'avalait, sur les parois luisantes d'humidité, aux saillies des rocs, des faces grimaçaient à son passage. Nul doute, elle les connaissait ces faces. Elle ne pouvait pas, elle n'avait pas le temps de mettre sur toutes un nom, mais toutes, rapides comme des éclairs, se rappelaient à sa mémoire. C'étaient Sénéchal, la baronne Citre, Mme d'Orgely, Julienne, Facial encore, Facial surtout, qui revenaient, au milieu de beaucoup d'autres, avec une insistance particulière, ricaner à tous les degrés de sa descente. Longtemps, longtemps elle coula, accompagnée de ces volées de rires ironiques. Et voilà qu'au bas, sans savoir comment elle y était arrivée, elle se trouva devant une grande cage de fer, à l'intérieur de laquelle un moribond était en train d'expirer. Une terreur étrange la secoua. Autour d'elle plus aucun bruit, ni êtres vivants, ni choses, le vide : et seul ce moribond, dont elle ne pouvait même voir la figure. Soudain, elle fut saisie d'une conviction effrayante : *ce moribond devait être Odon.* Elle voulut pénétrer dans la cage, sachant que sa présence le sauverait ; mais la cage n'avait pas de porte. Elle s'élança contre les barreaux pour les ébranler ; ses forces s'y épuisèrent. Au secours ! au secours ! râla-t-elle : personne ne vint. Rassemblant toute son énergie, elle se précipita une dernière fois sur la cage, et elle retomba, la tête brisée en mille morceaux, tandis que, de l'autre côté, le moribond, *qui devait être Odon,* exhalait les hoquets de l'agonie.

Un anéantissement succéda à cette série de cauchemars. C'était le repos réparateur ; la fièvre tombait.

Au soir du second jour, Pauline reprenait conscience d'elle-même, au milieu d'une délicieuse somnolence où se complaisait sa faiblesse. Doucement, la vie revenait, tiède et parfumée. Un rayon de soleil couchant jouait sur le lit. Au contact de mille petites perceptions naissantes, encore vagues et estompées, son âme s'étonnait naïvement, les goûtant avec volupté, et surprise de n'en avoir jamais auparavant éprouvé pareillement le charme. Une tranquille joie glissa en elle.

— Madame se sent mieux ? dit une voix.

— Qui êtes-vous ? demanda Pauline.

— Je suis la garde.

— Ai-je été longtemps malade ? Quel jour sommes-nous ?

— Mercredi. Mais ne vous découvrez pas. Le medecin va venir ; il vous permettra peut-être de manger quelque chose.

Le médecin la jugea hors d'affaire.

— Vous pourrez vous lever demain, lui dit-il.

Le souvenir des événements ne troubla pas ces suaves heures de convalescence. Au contraire : n'avait-elle pas tout pour être heureuse ? Elle était aimée ! elle aimait ! Les difficultés qui gênent souvent l'éclosion d'un aveu sincère et réciproque avaient été vaincues, et sans grandes angoisses : il avait simplement suffi de la loyauté de l'un et de l'autre. Pauline n'avait plus qu'à s'abandonner sans peur et sans faux scrupules à la chère passion qui faisait palpiter son cœur d'une nouvelle vie. Facial, le monde, l'absurdité des conventions et des lois, qu'était-ce que cela auprès de l'inépuisable et sublime émotion de son amour ?

« Oh ! pensait-elle, comment ai-je vraiment pu m'irriter ? Comment me suis-je attristée de bagatelles pareilles ? N'ai-je pas le ciel dans le cœur ? Je le veux maintenant, rien ne troublera ma félicité. Je ne me laisserai point abattre par des misères

indignes de m'occuper. Je suis calme, merveilleusement calme, et heureuse, heureuse ! Je n'éprouve de haine contre personne ; je me sens d'une douceur et d'une bonté d'ange. Je voudrais que ma joie rayonnât et se répandît autour de moi comme une pluie de clarté bienfaisante.

Effectivement, le malaise moral qui avait si étrangement affecté Pauline avait disparu, emporté par la fièvre. Ce qu'elle ne se disait pas, car dans son enivrement elle ne songeait guère à analyser avec exactitude ses sentiments, c'est que, décidée à présent sans plus aucune espèce d'irrésolution à se donner à Odon de Rocrange, elle goûtait le charme de la certtiude, de la chose jugée, sans qu'il y ait un désir ou une possibilité de revenir en arrière. Son esprit était calme, parce qu'aucune bataille ne se livrait plus en lui, et que la victoire restait acquise ; son âme était heureuse, parce qu'elle était libérée de tout joug et pouvait désormais s'élancer sans contrainte dans les espaces joyeux de l'espérance.

Lorsque Facial vint prendre de ses nouvelles, elle le reçut avec un exquis sourire, lui tendit la main, le remercia de l'intérêt qu'il lui témoignait.

— Mon ami, alla-t-elle jusqu'à dire, je crois que j'ai été un peu vive, l'autre jour, avec vous ; j'ai le souvenir d'avoir prononcé des paroles qui ont dû vous offenser : je vous en demande sincèrement pardon.

Et ce n'était là ni de l'ironie, ni de l'impudence. Pauline regrettait avec la candeur de son âme généreuse d'avoir cédé à un emportement que maintenant elle ne comprenait plus. Puisqu'il avait été inutile d'éprouver de la colère contre Facial, il était juste de s'en excuser.

Facial pardonna magnanimement.

Il nous arrive si rarement de nous quereller ! s'écria-t-il par manière de conclusion. D'ailleurs, le proverbe a raison : les bonnes querelles font les bonnes réconciliations.

Facial était enchanté. Il mit les violences de sa

femme sur le compte d'un état maladif aussi inexplicable que passager, et n'y pensa plus.

« Décidément, se dit-il, j'ai bien joué mon rôle ; je ne me suis pas laissé démonter, j'ai été ferme : et je récolte maintenant les fruits de ma prudente conduite. »

Le lendemain, complètement remise, Pauline déjeunait avec son mari. Selon son habitude, Facial, en mangeant, parcourait les journaux. Tout à coup, il resta la fourchette en suspens.

— Ecoute ça, dit-il à sa femme.

Et il lut :

— « Triste fin. Hier après-midi, vers cinq heures, le train quittait la station Porte-Maillot du chemin de fer de Ceinture, lorsqu'une jeune femme fort bien mise et ne paraissant pas, extérieurement du moins, être sous le coup d'un accès de folie ou de désespoir, froidement, et avant que personne ait eu le temps de faire un geste pour prévenir son acte, se précipita sous les roues. Aux cris de la foule et sur un signal du chef de gare, le mécanicien stoppa presque immédiatement. Mais il était trop tard ; quand on la retira, la malheureuse n'était plus qu'un cadavre. Nous ne croyons pas, par égards pour sa famille et ses très nombreuses connaissances, devoir livrer à la publicité le nom de la victime. Qu'il nous suffise de dire qu'elle appartient à la meilleure société et qu'une histoire récente, dont on ne parle encore qu'à mots couverts, n'expliquerait que trop ce suicide, qui plonge dans la désolation toute sa parenté. »

— C'est elle ! s'écria Pauline, saisie de la même idée que son mari.

Facial dépliait rapidement un autre journal.

— Ici, le nom est en toutes lettres. Oui, c'est elle : c'est Mme de Saint-Géry.

Louis Dumur.

(*A suivre.*)

EPILOGUES

L'Enquête Dumas. — Est-ce que vraiment la quasi unanimité des « nouveaux » à dédaigner Dumas est plus « obscène » que la vraie unanimité des « anciens » à l'exalter ? Que ces anciens-là songent donc qu'ils n'osent plus louanger Augier. M. Emile Berr nous donne rendez-vous en 1920 ; soit, si nous vivons, que l'Enquête soit recommencée avec les mêmes noms dans vingt-cinq ans ; à cette heure-là elle nous rappellera du moins d'antérieures heures lumineuses, des heures où M. Bergerat (alors assagi peut-être, par la cueillaison des lauriers « qu'académiqu'on nomme ») aura perdu l'art de « rigoler » en appelant d'un nom faiblement drôlatique tel poète adoré pour la pureté de son génie. Plutôt dénué d'alcool et un peu aqueux le Bergerat de l'an M DCCC XCVI ; il sera peut-être exquis, dans un quart de siècle, si on le pasteurise avec soin, — et si d'ici là il s'est aperçu que pour nommer d'un coup tous les sous-Bergerats M. Laurent Tailhade a imaginé d'écrire — ce qui est d'une cocasserie un peu plus resplendissante : — Mitrophane Crapoussin.

★

Noter que j'aime beaucoup M. Bergerat, si ingénuement loufoque et souvent si loufoquement brave, — mais pourquoi est-ce qu'il vient se rire de mes idoles ?

Mirliton:

Villiers, Verlaine et Mallarmé
Me trouvent toujours bienarmé.

★

Seul M. Richepin à nous tous, bloc et molécules, nous a reconnu le droit à l'opinion. Lui seul admet que lorsque nous proférons nos jugements ou nos sentiments, nous ne sommes pas seulement guidés par l'espoir de stupéfier M. de Rodays. Franc, il admet la franchise, et ainsi, en nous défendant, il se défend lui-même. Nous aurait-on attaqués ? Si peu. Tout aura été noté, ou presque, notées l'amertume de M. H. Fouquier, l'amusante raillerie de son fils, l'à peine ironique courtoisie du *Figaro* (M. Emile Berr), la tolérante plaidoirie de M. H. Bauër, la rapidité de M. Lapauze (*Gaulois*) à sonner

d'abord le buccin. Ces contre-appréciations furent logiques et dans le ton que l'on attendait ; — je suis plutôt frappé du soin qu'il ont pris, ces thuriféraires, de ne faire basculer que les cassolettes chargées des parfums les plus empoisonnés. Ils se sont aussi peu que possible aperçu que leurs majorité se prolongeait parmi l'adverse intransigeance ; ils n'ont pas pris garde qu'il y avait, noyés dans les xénies (petits présents, petites étrennes), des dithyrambes. Moi-même, il est vrai, je n'eus pas l'air de m'apercevoir assez, en résumant les quatre-vingts opinions, qu'il y en avait cinq ou six de favorables et autant de quasi-favorables, et aussi fermement motivées dans l'éloge que telles autres dans le blâme, — mais les textes sont là, qui seuls font foi. Il faudrait plaindre le malheureux atteint d'incuriosité au point de n'avoir lu que la dernière page de l'Enquête. Si d'aucuns, arrivés à la lettre B, ont paternement fermé les yeux sur la suite de l'alphabet, c'est qu'ils ont eu pour s'arrêter là des raisons, oui, des raisons ; je n'en avais pas pour être partial (Dumas me passionne vraiment peu) : seulement je fus peut-être ébloui, ou terrifié, par la certitude diffamatoire de certaines invectives.

La Scission. — M. Fouquier (le vrai, le buffle) écrit des *Flaireurs,* détachement admirable d'une nonchalance couchée sur des peaux de bêtes : « Je n'ai rien compris à cette fantaisie ennuyeuse et macabre. Est-ce de la réalité ? Mais où a-t-on vu les Pompes funèbres arriver la nuit avant qu'on les fît chercher ?... Est-ce un symbole? Mais de quoi? Je n'y ai rien compris, absolument rien, si ce n'est qu'un vent de folie, etc... » En copiant ces candides phrases, je m'amuse beaucoup : n'ayant personne sous la main, je ris aux anges. Il est vraiment beau le chœur de Ceux-qui-ne-comprennent-pas, entraîné par la magistrale voix de Sarcey, chorège infiniment avonculaire. Mais est-ce vrai ? Sont-ils vraiment candides, ou bien abusent-ils du public pour savoir jusqu'à quel point un public peut être asinesque ? M. Fouquier est instruit et intelligent ; telles de ses chroniques dissertations sont agréables à lire et même rémunératrices. Alors, comment expliquer par les voies droites qu'il nie l'évidente beauté du petit poème de M. Van Lerberghe ? Non, j'efface toutes les autres suppositions, et j'admets qu'il est authentique que M. Fouquier n'ait « rien compris aux *Flaireurs* ». Il a donc raison de le dire ; il doit le dire, même en rougissant, et avouer, même de mauvaise grâce, sa

nette et candide pensée. Alors nous pouvons, pendant trois minutes — nous entendre, sur l'idéal terrain de ce méridien fantastique où l'heure est nulle et où s'annihile la contradiction des horloges. J'admets, moi, que M. Fouquier comprenne peu Maeterlinck, pas du tout Van Lerberghe et encore moins Mallarmé et quelques autres ; j'admets qu'il n'aime ni Villiers de l'Isle-Adam, ni Barbey d'Aurevilly, ni Hello, ni quelques autres ; or, moi, je comprends et j'aime les uns et les autres, — et quelques autres, — et je n'aime ni ne comprends Dumas où je ne trouve rien à aimer ni rien à comprendre. Est-ce clair ?

Amettons donc une scission intellectuelle, et que M. Fouquier ne me demande pas quelles sont mes œuvres produites qui me permettent de dédaigner Dumas, car je lui demanderais quelles sont les siennes, à lui, d'œuvres produites, qui lui permettent de mépriser Maeterlinck.

Je ne souhaite ni la mort ni la place de M. Fouquier, je ne réclame ni pour moi ni pour quiconque, mais je crois que la solution de tous ces conflits littéraires serait qu'on ne fît juger dans les journaux les écrivains d'une génération ou d'une lignée que par des écrivains d'une même génération ou d'une même lignée. S'il est absurde que je juge Dumas — qui m'est en somme totalement indifférent — il est non moins absurde que M. Sarcey ou M. Fouquier jugent d'*Axël* ou de la *Princesse Maleine*. Car il faut le redire, dût-on le redire cent mille fois, la critique doit-être positive et explicative. C'est à ceux qui aiment de parler, et non à ceux qui haïssent ; c'est à ceux qui comprennent et non à ceux qui ne comprennent pas. Que le *Figaro* invite M. Vielé-Griffin quand il sera opportun d'estimer les *Flaireurs*, et s'il s'agit de *Marcelle*, nous prierons M. Henry Fouquier — ou son secrétaire.

Depuis cette note écrite, M. Paul Adam a merveilleusement résumé la question. Il appelle cela le conflit du sentiment et de l'idée, et dit que nous sommes voués à une littérature idéiste et que nos prédecesseurs l'étaient à une littérature sentimentiste. La petite bourgeoise mal mariée et mal satisfaite des conjuglaes joies ; M. Paul Adam réplique : qu'elle se démarie avec franchise, si elle se croit destinée à un bonheur irrégulier. Mais ses plaintes ! La prisonnière du Devoir est pour nous aussi désuète et aussi ridicule que la romantique captive qui gémit derrière les barreaux d'une geòle

gothique. Un devoir nié par le personnel désir de se réaliser euphoniquement n'est plus un devoir; c'est un préjugé, — et cela devient du vaudeville : tout l'intérêt est dans l'oscillation de la recette.

Verlaine. — La gloire de Verlaine a été peu insultée, sinon par un sacristain qui a osé écrire dans le *Monde* que *Sagesse* ne fut qu'une œuvre de réclame, par quoi le poète voulait (comme M. Zola y réussit au moyen du *Rêve*) s'ouvrir un public nouveau. Que les benjamins de Léo Taxil éructent de si turpides blasphèmes, serait-ce matière à indignation ? Ou bien serait-il digne de leur prouver qu'ils mentent ? Ici, non. Si, à l'heure actuelle, il y a parfois dans la poésie française une odeur d'encens, c'est dans la navette de *Sagesse* que les grains furent puisés. Navette, et ciboire aussi : *C'est la fête du pain*... Mais tant mieux s'ils nient Verlaine, ces imbéciles qui pourraient en réclamer la moitié : ainsi nous le garderons tout entier pour nous.

Consacré (1). — M. Albert Mockel, à ce propos, nous écrit :

Paris, 3 janvier 1896.

Mon cher confrère,

Dédié ; que vous en semble ? Mais il faudrait encore prendre garde, car il y a *dedicare templum.* J'avoue d'ailleurs ignorer l'étymologie de *dedicare* ou *dicare ;* s'il y avait rapport de cousinage avec δίκη, nous serions sauvés. Cela nous suggère le mot « adjugé », qui me paraît vraiment délicieux... *Destiné* bénéficie d'un grand nombre de bonnes raisons bien en main, mais il a le tort de soulever toute une discussion philosophique, n'est-il pas vrai ?

Mais je ne sais pas du tout pourquoi nous ne nous mettrions pas en frais d'invention. Ainsi le prochain numéro sera *dédonné* au salon du cycle. Et même (comme il est littéraire et subtil d'indiquer l'effet par ce que l'on veut bien appeler la cause, et comme un acte de cette importance ne peut être un réflexe, mais doit-être le résultat du jugement et des plus hautes vertus socratiques), je vous proposerai, au choix, ces deux mots : *sophrosuner* ou *dikaïosuner ;* la phrase serait donc : « Notre prochain numéro sera diquaïoçuné au salon du cycle ». Voyez quelle élégance ce terme peut gagner, pour peu qu'on en change légèrement l'orthographe... »

REMY DE GOURMONT.

(1) V. *Mercure de France*, N° 73.

THÉATRES

LES ESCHOLIERS

Entre Mufles, *comédie en 5 actes, de* M. MAURICE TALMEYR.

Sans doute M. Talmeyr, épris du naturalisme joli d'*Entre Mufles,* titre prometteur, tint-il fort à légitimer cette dilection par la laideur adéquate d'une aventure banale, mais réaliste, car on ne saurait autrement expliquer cette mise à la scène d'un fait-divers quelconque, encore qu'assez adroitement présenté et parfois intéressant dans le détail, en dépit de longueurs inutiles et d'un dénouement que rend difficilement acceptable la définition même du caractère de l'héroïne.

Il s'agit, en effet, d'une jeune fille, Germaine Mazaron, élevée par une tante, en province, très religieusement, et qui, mise chez ses parents, libres-penseurs farouches, en présence d'un suborneur, bien vulgaire, ne manque pas cependant de succomber immédiatement. Fidèle à son rôle et aux traditions, le monsieur malpropre s'esquive, sa besogne faite ; et, devant un imminent scandale, les parents de Germaine s'efforcent de lui démontrer l'absolue nécessité d'une union rapide, légitime cette fois, avec un fiancé qu'ils lui ont choisi, Henry, vaguement secrétaire du père, vaguement amoureux de la fille. A regret Germaine se laisse convaincre, puis, prise de remords, conséquences de son éducation première, elle avoue « tout » à Henry. Le jeune homme, très dignement, pas assez passionnément hélas ! au gré de sa fiancée, lui affirme que cette révélation ne prévaut en rien contre la bonne qualité de son amour. Ses protestations, renouvelées sans succès à l'acte suivant, n'émeuvent point la sensible Germaine, qui, après une pantomime expressive, recule devant la sinistre perspective que lui présente une fenêtre brusquement ouverte sur le vide, et à cet anéantissement, par précipitation, de son déshonneur, préfère l'expiation lente d'une vie de pécheresse : nous apprenons au dernier tableau que Germaine Mazaron est entretenue par un riche banquier !

M. Janvier (Mazaron) fut un révolutionnaire et naïf tribun, M. Louis Freder (Henry) esquissa un suffisant jeune premier, et M. Francès, dans un rôle accessoire (M. Coquille) se révéla d'un puissant comique. Complimentons également Mmes Daynes-Grasset (Mme Mazaron), Rose Symal (Germaine) et France, inoubliable en cuisinière bretonne.

LA BODINIÈRE

La Croix, *pièce en 1 acte, de* M. HENRY LAVEDAN.

Le dialogue humoriste, habituel à M. Lavedan, revêt en cet acte un tour sentimental tel, qu'il semble que ce soit là encore de l'ironie. Peut-être, cependant, l'auteur fut-il sincère ? — ce serait regrettable.

M. Paul Franck et Mlle Irma Perrot rendirent agréable cette piécette.

Résultat complet des cours... *Revue en 1 acte, de* MM. Pierre Dedey *et* Paul Dartigny.

Au bruit des chansons alertes hier en vogue, et qui ne parurent point démodées grâce à la personnelle et gaie facture des couplets qu'elles rhtymèrent ici, les actualités, déjà vieilles et par le même philtre rajeunies, passent sans que se lasse du léger et murmurant défilé, de l'amusante parade l'attention du spectateur, sans cesse tenu en éveil et charmé par l'habile vivacité du dialogue, l'esprit discret des répliques, le ton exquis de cet aimable ensemble, dont nous féliciterons pleinement les auteurs, sans oublier leurs gracieux interprètes, M. Rablet, Mlles Irma Perrot et Luceuille.

Avant la fin du jour. *Comédie en 1 acte, en vers, de* M. Georges Docquois.

Une bergerie, d'un modernisme contrastant avec ce genre, qui prend au surplus chez M. Docquois une allure imprévue, curieuse, presque inquiétante : de folles rimes disent l'inutilité de toutes les philosophies et comme l'instinct l'emporte vite sur la raison, lorsque tinte, à l'appel exaucé du désir, le métal tout puissant, méprisé des sages.

MM. Matrat et Duard, les très séduisantes Mmes Rafty et Verlain réalisèrent adroitement ce petit poème fantasque.

Gaston Danville.

THÉATRE DE L'ŒUVRE

Une Mère, *drame en trois actes, de* Mme Ellin Ameen, *traduit du suédois par le* comte Prozor. — **Brocéliande,** *conte en un acte, en vers, de* M. Jean Lorrain, *musique de scène de* M. de Wailly. — **Les Flaireurs,** *symbole en trois actes, de* M. Ch. Van Lerberghe. — **Des mots! des mots!** *pièce en un acte, en vers, de* MM. Charles Quinel et René Dubreuil.

Des deux pièces inédites que nous a données l'Œuvre dans son dernier spectacle, l'une est un drame suédois dont la révélation ne se faisait pas précisément désirer, l'autre une satire sociale rimée qui, malgré l'esprit qu'elle voulait avoir, a paru, par ses plaisanteries réactionnaires et ses raisonnements bourgeois, assez déplacée sur les planches d'un théâtre novateur.

L'idée d'*Une Mère,* de Mme Ellin Ameen, est intéressante. Une femme a-t-elle le droit de tuer son enfant infirme pour l'empêcher de souffrir dans la vie ?Telle est la question à laquelle répond par l'affirmative la pièce de Mme Ameen. Malheureusement la facture n'est pas suffisante, et tout l'intérêt moral et psychologique disparaît dans l'inexpérience avec laquelle le sujet est traité. Une trouvaille dramatique, le baptême de l'enfant par la mère au moment où celle-ci s'apprête à l'étouffer, eût pu faire de l'effet si elle avait été mieux mise en œuvre.

Brocéliande, de M. Jean Lorrain, est un poème tout tissu de rythmes musicaux, d'épithètes chatoyantes, et dont on sort, comme d'un songe, l'esprit ébloui et l'âme mystérieuse. Le mérite de ce genre de pièces n'est point tant d'intéresser le

spectateur à une action scénique que de l'arracher pour quelques instants à la terre et de le plonger en plein rêve. Le thème n'est là qu'une matière à variations délicieuses : le vieil enchanteur de la forêt de Brocéliande, la toute sagesse, la toute science, la toute puissance, dont finit par triompher l'esprit subtil et la ruse de la femme. Le poète qu'est M. Jean Lorrain a drapé cette allégorie de ses plus fastueuses soieries, l'a brochée de toutes les gemmes de ses écrins.

Nous avons revu les *Flaireurs,* de M. Van Lerberghe. Ce petit drame a presque une importance historique, en ce sens qu'il a précédé, sinon préparé, le théâtre de M. Maeterlinck. Il faut pourtant avouer qu'il produit maintenant moins d'effet, les moyens dramatiques qu'il emploie ayant été exploités depuis avec bien plus d'art et d'habileté dans des pièces comme l'*Intruse.* Au Théâtre d'Art, les *Flaireurs* avaient fait une grande impression ; l'autre jour, à l'Œuvre, il y a eu une certaine désillusion. C'est que les procédés employés par M. Van Lerberghe pour provoquer le frisson tragique spécial dont il est l'inventeur appartiennent trop au domaine de la réalité ; ce sont des coups frappés, des bruits matériels, des lumières, des voix grossières d'hommes, et l'on est sans cesse rappelé à la vulgarité immédiate par les effets mêmes destinés à égarer dans le cauchemar.

Le spectacle se terminait par *Des mots ! des mots !* la fantaisie anti-socialiste dont il a été question plus haut.

Nos compliments à Mme R. de Pontry, à Mlles Mellot, Nina Béraldi, Suzanne Auclaire, Barbieri, à MM. Georges Monrose et Max Barbier, pour la conscience et le talent qu'ils ont mis à l'interprétation de leurs rôles.

LOUIS DUMUR.

CHOSES D'ART

L'événement important du mois a été l'ouverture de la maison de « l'Art Nouveau », que M. Bing a organisée en son hôtel de la rue de Provence. Cette initiative généreuse marque une date dans la renaissance de l'art décoratif, comme en marquèrent une successivement les installations de Maple et de Liberty, à Paris, le japonisme, et surtout l'adjonction au Salon du Champ de Mars, grâce aux efforts de M. Roger Marx, d'une section d'art appliqué. Je veux avant tout insister sur la reconnaissance due à M. Bing. Collectionneur d'Extrême-Orient d'une compétence hautement reconnnue, il eût pu, à son âge et dans sa situation, se reposer sur l'œuvre faite, c'est-à-dire sur l'active mise en valeur et sur la diffusion publique de cette floraison délicieuse des îles jaunes, dont il fut avec M. de Goncourt un des tout premiers révélateurs. Il n'a pas craint de mettre en jeu de grosses ressources pour faire ce que nul des grands marchands de tableaux n'avait encore

osé : doter cette ville d'un endroit central où les manifestations d'art décoratif et industriel, jusqu'ici morcelées et dispersées, pourraient se concentrer et donner la mesure de leurs moyens. M. Bing a seul, et de gaîté de cœur, assumé la responsabilité d'offrir aux producteurs un lieu d'exposition libre et permanente, comme en montrent Londres et Bruxelles. Il a créé ce qui manquait essentiellement : un rendez-vous, une défense constante. Il a mis l'art nouveau, ou plutôt l'art actuel, dans ses meubles : il lui a donné une maison pour se loger et pour travailler.

La tentative est noble, et comprise de la façon la plus large. On réclamait depuis plusieurs années : les peintres allaient clamant leur génie décoratif, demandant des surfaces à couvrir, se lamentant de l'ostracisme officiel, assurant que si leurs facultés n'apparaissaient pas, c'était faute de place. Les partisans des nouveaux venus, que j'ai souvent critiqués ici-même, cédaient bien peu à peu sur l'imperfection des tableaux de leurs protégés : mais ils se montraient intraitables quant à leur sens décoratif. On avait tort d'incriminer le dessin déformé, il était en effet peu justifiable dans les toiles, mais les jeunes peintres ne s'en tenaient au cadre qu'à défaut d'autre chose : qu'on leur donnât autre chose, on verrait bien ! Leur symbolisme était inexistant, soit, leur exécution était sommaire, passe encore : mais c'étaient des décorateurs avant tout, et que vînt l'occasion, on verrait ! M. Bing est venu, il a eu confiance, et il a donné l'occasion. C'est très bien, et on n'a que des éloges à lui adresser. Il n'a pas seulement fait un acte intelligent et généreux : il a éclairci toute la critique de l'art actuel, il a mis fin aux discussions en précipitant la seule éventualité logique qu'on pût demander pour raisonner autrement que sur des promesses. Il a formulé, du fait qu'il donnait une place, la mise en demeure de l'utiliser.

Je mets donc M. Bing au-dessus de la question. On a été pour lui d'une injustice intolérable. J'ai dit ailleurs, et je n'y reviens pas, ce qu'il fallait penser de la piètre incartade de M. Arsène Alexandre dans le *Figaro :* on eût attendu de ce soi-disant critique d'avant-garde autre chose qu'un éreintement. Mais il n'a pas été le seul. Chaque fois qu'en ce joli pays un homme essaie quelque nouvelle tentative, réclamée à cor et à cri, on le remercie en le criblant de piqûres d'épingles, et on s'empresse de piétiner sur l'œuvre à peine née, quitte à pleurnicher après l'avoir tuée, et à rester penauds devant les ruines. Je crois qu'il y a dans l'acte de M. Bing quelque chose de si nécessaire et de si conforme à la logique, que sa maison prospérera malgré ce sot accueil. C'est un terrain d'observation, on peut tout y changer, et il n'a pas du tout voulu présenter cet ensemble d'œuvres comme le *nec plus ultra* de l'art actuel. Il a pris ce qu'il voyait autour de lui, il fallait bien qu'il ouvrît les portes à un moment quelconque, et c'était aux artistes à être prêts. M. Bing est au-dessus de la critique : même si rien n'était intéressant chez lui, il demeurerait entièrement à approuver du fait seul qu'il

a laissé entrer ce qui n'entrait nulle part, et il n'y a pas de sa faute si, s'étant adressé à ceux dont on vantait le plus les mérites, ils ne lui ont pas donné mieux.

Ayant dit ceci, je puis bien à présent prétendre que les nouveaux venus n'ont pas donné grand'chose, et que les fameuses éclosions décoratives ne sont pas venues. La loyale mise en lumière de la rue de Provence est une dure désillusion pour ceux qui croyaient que ces novateurs imposeraient silence à tous les reproches. Combien j'eusse voulu, de grand cœur, reconnaître que j'avais exagéré dans la série de critiques que j'ai signées ! Je suis allé chez M. Bing avec la ferme intention de m'enthousiasmer : et j'en suis sorti avec bien d'autres en me disant que décidément, malheureusement, je pouvais garder toutes mes opinions. Les décorateurs tant prédits ne sont pas venus : et il s'impose en cette maison un seul décorateur, et un très grand, M. Besnard. A côté de ce qu'il a envoyé, rien ne tient. C'était le cri général, et pourtant j'aurais bien voulu ne pas être obligé de le reconnaître, en ce lieu où l'on attendait avant tout les jeunes gens. M. Besnard est méconnu, ou plutôt nié par certains d'entre eux : il y a tels demi sourires de bon ton lorsqu'on parle de lui. Hélas ! qu'il est au-dessus d'eux tous, qu'il est plus frais, plus jeune, plus neuf, cet homme de cinquante ans ! Que ses moyens sont audacieux et imprévus, et que les leurs semblent déjà caducs à côté des siens !

On a critiqué vivement le titre « Art Nouveau » choisi par M. Bing, qui n'est pas obligé d'avoir toutes les finesses de l'adjectif. Il est clair qu' « Art Récent » eût mieux valu, et les jeunes gens s'accordaient à dire qu'on ne voit là rien de nouveau : mais à qui la faute, sinon à eux ? Et si M. Besnard n'est plus un « nouveau », à qui tenait-il de le montrer vieilli, sinon aux peintres de vingt-cinq ou de trente ans ? Son plafond et ses frises sont pourtant ce qu'on a fait de plus nouveau en France jusqu'ici : on y retrouve les principes simples et hautement intelligents de ce grand virtuose qui peut tout se permettre, parce qu'il sait. Sur un motif de montagnes soleilleuses s'enchaîne la série : gorges, collines, pics neigeux ou verts, grands pins grêles, motifs de lignes verticales, s'associent naturellement aux frises perpendiculaires et étroites ; et de toute cette nature s'élève au plafond du salon rond le groupement de figures demi-féeriques, âmes diverses des paysages, ordonnées avec logique en une ronde, les têtes formant bouquet au centre, les jupes évasées par la danse formant calices sur les bords. Et il n'en faut pas plus à M. Besnard pour ouvrir des fenêtres sur la vie et sur le rêve, en un agencement harmonieux, sans complications, d'une simplicité enfantine, mais qu'il fallait trouver !

M. Bing s'était adressé aux deux jeunes gens dont on vantait le plus les qualités décoratives, M. Vuillard et M. Maurice Denis, et il leur avait donné un salon et une chambre à coucher à orner. M. Vuillard, dont j'ai parlé souvent avec sympathie et dont l'on sait d'exquises petites toiles japonisan-

tes, a envoyé quelques panneaux qui ne se lient à rien, qui n'ont pas de sens relativement aux éclairages de la piece, et qui rééditent, en un empâtement de taches disgracieuses, un motif banal de femmes émergeant de fouillis de fleurs sans caractère. M. Maurice Denis, dont j'ai dit ici, parmi divers reproches modérés, la grâce, la couleur jolie et le sentiment délicat, a juxtaposé sous le nom de frise quelques-unes des toiles que l'on savait de lui ; il ne nous a rien appris, et ses harmonies en vert et rose étaient connues. Je n'insiste pas sur les meubles, informes et vraiment laids dans leur prétention austère et leur faux gothique, dont il a donné les maquettes. M. Denis peut se tromper, comme de plus intelligents : mais ses peintures, ce sont des tableautins mis bout à bout, cela n'a rien de décoratif ! Et M. Paul Ranson, dont on voit chez M. Bing un joli tapis, a déparé d'une frise lourde et déplaisante, sans agrément et sans style, la curieuse salle à manger en cèdre rouge serti de cuivre que composèrent MM. Vandevelde et Lemmen.

On dirait vraiment que ces artistes, contrairement à l'attente générale, ont perdu sur ces surfaces qu'ils réclamaient les qualités indéniables de leurs esquisses ! Je m'y attendais vaguement, mais j'en ai été étonné tout le premier. Et même ce gracieux et spirituel Pierre Bonnard trouve moyen d'orner un paneau de paravent, lui qui en a signé de fort jolis, avec un informe bébé et un oranger en caisse, vert olive sur blanc! Qu'y a-t-il là de décoratif, et même d'agréable à voir ? Les petits objets conviennent à ces peintres. Le tapis de Ranson, le solfège de Bonnard, les charmantes assiettes de Vuillard, soit : mais en présence du spacieux, ils ne savent que faire.

Le fond manque, dans cette tentative : l'art décoratif présent ne sait pas que faire des fonds, voilà ce qui ressort fâcheusement de toute cette maison. Des verreries admirables de Kœpping, des émaux ou des poteries de Gallé, des masques puissants de Bourdelle, des toiles maîtresses de Brangwyn, des bibelots de Charpentier, des sculptures de Georges Minne, des dessins d'une foule de bons artistes, tout cela vous le trouverez, et encore des gypsographies exquises de Pierre Roche, des marbres de Rodin et des vitraux de Tiffany ; mais tout cela est pour mettre devant les murs, et sur les murs il n'y a rien. Il n'y a que les frises de Brangwyn et celles de Besnard : mais des jeunes gens, rien ou presque. Ah ! s'il n'y a pas là d'art « nouveau », si notre admiration est contrainte de s'en tenir à ces noms déjà aînés, c'est bien de leur faute, et ils peuvent bien rentrer chez eux, et s'interdire salutairement le débinage d'autrui ! Ils méprisaient l'art anglais, trop littéraire, trop fade, trop maniéré à leurs dires : ils ne sont pas près de nous montrer parmi eux un William Morris, et ils faut que les seuls essais de mobilier pratique, joli et nou nouveau, leur viennent de deux Belges, M. Vandevelde et M. Lemmen, influencés fortement d'ailleurs par l'Angleterre. Je ne les trouve pas sans reproches, mais du moins ils ont un essai d'ensemble, des idées suivies, et un goût précisé.

La démonstration est faite. Je souhaite qu'elle soit à modifier un de ces jours, car je crois à la nécessité naturelle d'un art national en décoration d'intérieur, autant que je désire l'internationalisme des idées littéraires, et j'estime qu'il serait insupportable de nous résigner au style anglais, si joli soit-il. Mais l'initiative de M. Bing nous a fait comprendre durement que nous n'étions pas à la veille d'être originaux ici, et que les grands hommes n'abondaient pas, comme on nous l'avait tant prêché. Je le répète, j'aurais bien voulu ne pas venir rue de Provence pour admirer M. Besnard au-dessus des autres, et pourtant, là comme partout où il expose, il est le plus intéressant et le plus satisfaisant pour la logique et pour le songe. A ce point de vue, l'exposition Bing est ratée : et elle est ratée du fait des nouveaux venus. Ils promettaient depuis six ans, et ils n'ont pas tenu : c'est ce que j'ai toujours dit à cette place, cela m'a valu de peu aimables interruptions; je donnerais tout pour être couvert de confusion et rétracter mes dires, et pourtant, pourtant rien n'est changé, rien n'est arrivé, et le néo-impressionnisme est vieux, vieux étrangement, comme ces pains à cacheter de M. Signac, de M. Cross et de M. Luce, qu'on trouvait si nouveaux naguère, et qu'on revoit ici avec la stupeur d'avoir aperçu je ne sais quels bibelots enfantins et sauvages, impossibles à concevoir pour une pensée active à la fin du dix-neuvième siècle !

CAMILLE MAUCLAIR.

P. S. — D'un remaniement louable au musée du Luxembourg, résulte l'entrée de diverses choses attachantes : la précieuse *Salammbô* de Théodore Rivière, le buste de J.-P. Laurens par Rodin, de nouveaux Gallé et Thesmar, trois Besnard, dont un surtout, la *Morte*, un Cazin, des cartons à la sanguine de Puvis de Chavannes, le *Chevalier aux fleurs* de Rochegrosse, un beau Brangwyn, un Bartholomé, et d'autres encore. Voilà un effort réel. A quand Monet et Degas auprès de leur camarade Caillebotte ? Quand on pense à l'infériorité de ce musée il y a quelques années, on est surpris et content. Mais il regorge, et tôt ou tard il faudra choisir entre un agrandissement ou l'exclusion de certaines tartines énormes et regrettables...

— La maison Chaix, celle-là même qui prit l'initiative intelligente de s'attacher M. Jules Chéret, réunit en une série d'albums de fines reproductions d'affiches françaises et étrangères. Quatre planches en couleur, après un commentaire initial de M. Roger Marx, réunirent déjà par deux fois, sous le titre : « Les Maîtres de l'Affiche », des œuvres de MM. Chéret, H. de Toulouse-Lautrec, Julius Price, Ibels, Dudley-Hardy, Rhead, Georges Meunier. On ne peut mieux, ni par de plus excellents soins, transformer en tableaux charmants ces floraisons murales dont le temps ne laisserait pas trace. C'est une idée logique, servie par des procédés pleins de goût, c'est de l'art sur feuilles volantes, et une diffusion utile.

— A ma chronique prochaine, l'exposition Pierre Bonnard, et celle de M. Henri Martin. — C. M.

MUSIQUE

On a entendu moins de musique, aux lieux coutumiers, ce mois-ci.

L'orchestre Lamoureux a fait jouer, avant de prendre ses vacances, le *Défi de Phœbus et de Pan*, de Bach, qui a reparu sur l'affiche le 12.

§

Les musiciens du Châtelet, revenus d'une « tournée triomphale », dit une note à la presse, ont donné la 75e audition de la *Damnation de Faust,* avec Mlle Marcella Pregi. Cette artiste chante d'une manière précieuse et très délicate le rôle de Marguerite, où voici plusieurs fois déjà qu'on l'applaudit. C'est grand dommage qu'elle ait eu pour partenaire un ténor bien fatigué. M. Auguez est un Méphistophélès trop solennel : c'est à regretter Fournets, qui, s'il détonnait parfois, disait au moins la « Chanson de la puce » avec mordant et en observait le rythme saccadé et la légèreté. Ces remarques faites, l'exécution du chef-d'œuvre de Berlioz a été très suffisante : la marche hongroise et le ballet des sylphes suscitent l'enthousiasme des foules. Les « bis » éclatent, et M. Colonne fait recommencer, — quitte à accélérer l'allure, non pas hélas ! de la « Course à l'abîme », mais du dernier tableau : « Dans le ciel, Chœur d'anges, Apothéose de Marguerite ».

§

Le dernier « Concert d'Harcourt » n'a pas eu lieu : M. d'Harcourt a résilié l'engagement de tous ses instrumentistes.

C-H. H.

LES LIVRES

Les petits Essais d'enthousiasme. *A la gloire de Bœcklin*, par Paul Gérardy (Liège, Gnusé). — M. Paul Gérardy, poète bilingue, aussi sûr de son verbe en français ou en allemand, publie après les *Chansons naïves* et les *Pages de Joie* un court et précieux livret de gloses lyriques à l'œuvre du peintre Arnold Bœcklin. Je ne saurais prendre parti ni même simplement estimer la valeur de ces pages, s'il fallait juger d'un art dont la technique m'est ignorée et peser en peintre une théorie quelconque touchant la peinture. Aussi bien est-ce moins d'esthétique qu'il s'agit ici que de philosophie générale et d'éthique, à propos et à côté de Bœcklin. M. Paul Gérardy, qui fut ainsi que nombre de ses contemporains très gravement contaminé jadis d'idées chrétiennes, s'avoue en toute ferveur néo-païen et panthéiste. Que l'on veuille bien comparer ces deux fragments de ses œuvres successives :

Seigneur, un peu de foi pour l'âme,
Seigneur, un peu de votre foi!

Mon cœur a faim vers votre Hostie,
Mon cœur a soif vers votre Sang;
Mon cœur a soif, mon cœur a faim,
Seigneur, et je soupire en vain.

(CHANSONS NAIVES.)

«... Ceux qui prêchent l'ascétisme et la mort, les contempteurs de la joie et de la chair s'en aillent d'ici. Il n'est pas besoin de sauveurs ici ni de moralistes, et que Socrate traîne ailleurs la grimace de sa face vicieuse.» (A LA GLOIRE DE BŒCHLIN, page 31).

On aurait tort de croire que M. Paul Gérardy se soit engagé dans une voie toute nouvelle et contradictoire d'autrefois pour satisfaire une sorte de mode intellectuelle. Il semble bien que l'attitude ancienne de la plupart des littérateurs atteints de christianisme n'ait été prise qu'a contre-cœur et par quelque passagère aberration; et leur renaissance à une vie plus largement humaine ne saurait surprendre que les personnes incapables de réfléchir. Le cas de M. Paul Gérardy est significatif entre tous, parce que ce poète d'un talent éprouvé représente sans doute en leur double et parallèle évolution bon nombre d'autres écrivains romans, ou germains; et voici qu'avec lui et des artistes comme Stefan George ou Max Klinger, à côté de l'Allemagne piétiste et militaire, se révèle en sa continuité mystérieuse la grande Germanie panthéiste qu'une violente et héroïque passion entraîne d'Albrecht Dürer à Wolfgang Goethe vers la Hellade et la Sicile, et qui aspire au-delà des Alpes, à travers les plaines tristes et les montagnes ennemies, l'antique parfum des citronniers. — PIERRE QUILLARD.

Le Roman en France pendant le XIXe siècle, par EUGÈNE GILBERT (Plon). — La plus amusante façon, je crois, de lire ce relevé de la littérature romanesque en France au XIXe siècle, c'est de parcourir la table, de choisir un nom et de se reporter au texte. A la fin, tout y passe, et, le livre feuilleté comme un album, il faut savoir gré à M. E. Gilbert :

1° D'admirer notre littérature, et d'aimer presque tous ses littérateurs. M. Gilbert n'a pas la dent dure. Il ne se fâche contre Rachilde, par exemple, qu'au nom de la morale. Ça ne froisse personne;

2° D'être souvent mieux informé que nous. Il cite comme des inséparables Lavedan, Gyp, Hervieu et M. Rabusson. Je connais les trois premiers, d'un bout à l'autre. Je piocherai le dernier;

3° De rester de bonne foi, quand il est moins bien informé. Et je suis sûr qu'il ne tardera guère à tirer Marcel Schwob « des cohortes de l'armée psychologique » pour le mettre à part, dans son cœur, très haut. De même, s'il avait lu *Le* et non *La Vierge* d'Alfred Vallette, il lui accorderait une pleine page de gratitude;

4° De multiplier les divisions et les subdivisions, en sorte que

chaque auteur classé, s'il se trouve mal du genre d'espece auquel il appartient, sait ce qu'il doit écrire pour permuter;

5° D'avoir osé, patiemment, cette minutieuse revue littéraire dont le détail échappe à nos critiques si riches d'idées générales qu'ils n'ont que faire d'idées personnelles ;

6° D'avoir parlé de « jeunes » qui n'avouent pas encore cinquante ans d'âge et vingt-cinq de service ;

7° Et d'avoir cédé, dans sa conclusion, la parole à M. Marcel Prévost, ce qui laisse à tout le monde le droit de la reprendre, pour ne rien dire, d'ailleurs, de plus définitif. — JULES RENARD.

L'Immoralité de la Science, par MECISLAS GOLBERG (Giard et Brière). — Tandis que les touchantes mélodies de Vielé-Griffin, les mélancoliques hymnes de guerre de Verhaeren et de Retté, les purs poèmes de Moréas, riches de sentences et d'images, préparent une suprême œuvre de Poésie pour laquelle l'humanité semble être mûre — Mécislas Golberg vient éclairer et féconder les Sciences biologiques et en particulier la Sociologie. Il me plaira, dans peu de temps, de chanter ce beau penseur en quelques sympathiques pages. Qu'il me suffise aujourd'hui de signaler comme une fête la naissance de son premier opuscule : l'*Immoralité de la Science.*

En se basant sur la théorie de la sélection de Darvin, le jeune philosophe affirme l'insuffisance de la science des lois générales. « Tout fait intellectuel — dit-il — n'a d'autre but que la vitalité de l'espèce humaine. La logique n'est qu'un fait secondaire, un procédé d'adaptation. La vie seule détermine la valeur de la vérité. Le mensonge n'est que la vie réalisée, se réfléchissant inutilement dans le cerveau. Tout ce qui a passé dans la vie n'a plus besoin d'être dans l'intelligence. »

Il faut lire les passages proclamant la supériorité de la science sur la religion, puis un véhément réquisitoire contre la science moderne. L'imprévu des pensées, l'éclat sobre du style et aussi un certain souffle d'aventure glorieuse qui passe là et qui m'est particulièrement cher — font souhaiter l'apparition d'un autre ouvrage : *Les Intuitions Sociales*, plus ample et plus compact encore, que Mécislas Golberg nous promet. — EMMANUEL SIGNORET.

En Cortège, par HENRI MAZEL (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Les esprits encyclopédiques se font, dans la spécialisation grandissante, de plus en plus rares. M. Henri Mazel est parmi les écrivains de sa génération un de ceux dont l'entendement s'est ouvert avec curiosité à mille sollicitations différentes des sciences et des arts. Qu'on lui parle histoire, sociologie, religion, littérature, philosophie, jurisprudence ou statistique, on le découvre toujours puissamment armé pour la discussion, parce qu'il *sait* et qu'au savant s'ajoute le dialecticien, dont la logique serrée, les raisonnements subtils, défendent brillamment des thèses toujours ingénieuses et personnelles.

Dans le volume actuel, sous la forme de proses musicales,

dans un style d'une lumineuse richesse, M. Henri Mazel nous évoque tout un cortège de dieux abolis, de prêtres fanatiques, de guerriers nonpareils, de Césars de tous les temps, de prophètes exaltés, de chevaliers pieux et de marquis poudrés. Et ce n'est point, ceci, la descente de la Courtille de l'Histoire, quelque mascarade où se voit bras-dessus bras-dessous Zeus et le petit baron. *En Cortège* est une suite de tableaux précis et harmonieux à la fois, où le Passé reconstitué vit largement de toute la vie du souvenir vivifié par la passion présente.

Cette grande qualité de l'historien, cet amour pour les époques défuntes qui donne au récit des événements l'intensité d'émotion résultant d'une action présente, cette qualité, M. Henri Mazel la possède à un degré qui me fait regretter qu'il ait agité de simples fictions dans ses décors d'autrefois et qu'il ne se soit pas adonné complètement à l'Histoire. Il eût, à la manière d'un Augustin Thierry, brossé de larges tableaux des civilisations enfouies et revêtu sa science du peplum chatoyant de son écriture.

Il est temps encore, et M. Mazel, qui semble s'intéresser particulièrement aux luttes religieuses, pourrait, sur quelque sujet où la théologie se mêlât à l'histoire, écrire une belle œuvre d'érudition et d'art.

Quant à *En Cortège,* j'ai dit mon opinion générale. Pour ce qui est de mes prédilections particulières, je préfère dans ce livre les diverses proses qui se rapportent à la chevalerie ou au XVIIIe siècle. — YVANHOÉ RAMBOSSON.

Tempérament et Caractère, selon les [Individus, les Sexes et les Races, par ALFRED FOUILLÉE (Alcan). — « L'idée que nous voudrions voir s'introduire dans la science des caracteres individuels et ethniques, dit l'auteur dans sa préface, c'est celle de l'évolution. Notre caractère est formé de couches successives. La première est due à la race, la seconde à la division fondamentale des sexes... La dernière couche est le produit de la constitution individuelle et du tempérament propre. Ainsi s'est établi... le caractère *inné* (1). Mais le caractère inné lui-même n'est que le point de départ d'une évolution nouvelle... qui s'exprime dans le caractère *acquis* (2). Ce dernier, enfin, est acquis en partie d'une manière passive, sous les influences extérieures de la nature ou de la société, mais il peut être acquis d'une manière active par la réaction de l'intelligence et de la volonté sur le naturel. C'est même, selon nous, cette réaction personnelle qui, par excellence, constitue le *caractère* proprement dit, par opposition au tempérament et à la constitution innée. »

Si à ces quelques lignes, où se trouve exposé le plan général de l'ouvrage, nous ajoutons que le distingué philosophe a su, à propos des différences de race et de sexe, entrer en des considérations qui agrandissent singulièrement le cadre de

(1) Non souligné dans le texte.
(2) Idem.

son œuvre et contribuent, dans une large mesure, à éclaircir les problèmes, si complexes, suscités par l'examen de ces graves sujets, il ne nous restera plus qu'à remercier M. Fouillée de l'enseignement fécond que nous offre son livre, dont la lecture propose de vastes et salutaires champs de réflexions aux pensées d'avenir meilleur. — GASTON DANVILLE.

Le Satanisme et la Magie, par JULES BOIS (Chailley). — Voici un gros livre, d'allure consciencieuse, « le plus complet, le mieux renseigné, affirme M. Huysmans dans la préface, que l'on ait encore écrit sur l'au-delà du Mal ». Il y fallait résumer ce que nous savons du satanisme, des rites magiques, de la sorcellerie, du sabbat, des envoûtements, de la démonomanie, des exorcismes; extraire du fatras des archives et des bibliothèques, des paperasses, des formulaires et des grimoires, des procès et des élucubrations troubles des adeptes, un volume sérieux et suivi; nous donner, en somme, une bonne fois, un guide pour ces contrées perdues, territoires romantiques de la folie et du crime, du détraquement et de la perversité religieuse. Jules Bois a consacré six ans à ce travail. Son livre est un ouvrage immense de compilation et d'érudition, et si je ne dis point qu'il a réussi dans son entreprise, qu'il a écrit l'œuvre que nous pouvions attendre, si le résultat ne me semble point proportionné à son effort, c'est peut-être que nous différons de croyance sur ces choses; que je me suis étonné de ses tendresses, de sa « poétique infernale », de la gravité avec laquelle il accueille certaines communications; que je conçois autrement, en outre, un livre d'érudition et de littérature. — Le *Satanisme et la Magie* — et c'est là son tort le plus grave — est un livre de poète. Nous devons en féliciter Jules Bois, si nous considérons que seul un poète était capable d'évoquer, de faire vivre ce monde étrangement enfantin de l'Occulte et du Mal imaginaire; qu'il a su en écrire des pages véritablement belles et aussi loin des vulgarisateurs et des plaisantins que des catholiques naïfs et des brutes matérialistes. Mais c'est surtout un roman. C'est la *Sorcière,* de Michelet, avec moins de décousu, moins d'énigme, et sur des visées différentes; au même charme ambigu, pourtant, — apparition encore trop dans la brume et l'incertitude, et qui nous laisse en fin de compte dans la même curiosité déçue. Les trois Satans, les démons, les mages, les ébats des sorciers et des prêtres sacrilèges n'y paraissent possibles qu'en des pénombres, sous la lueur trompeuse de la lune, au rougeoiment fantastique des brasiers et des torches; le plein jour, le soleil, feraient évanouir « la ridicule épouvante deslarves »; dénonceraient et conduiraient sous la douche le maboulisme de M. Berbignier, victime des farfadets, la démence érotique du chevalier de Candenberg, amant de la Sainte Vierge, ou de Marie-Ange, qui copule avec N.-S. Jésus-Christ. — Nous demeurons dans la pénombre favorable, et le livre fermé il nous semble qu'il avait promis davantage. La littérature encore une fois l'a emporté sur le fait et le document.

Tel qu'il est, malgré tout, l'ouvrage de Jules Bois mérite d'être lu et consulté. C'est, il faut le redire, ce qu'on a écrit de plus complet, de mieux renseigné sur la matière. Le IVe livre de la *Philosophie occulte* de Cornélius Agrippa y est traduit en entier pour le grand profit des curieux et des futurs petits mages. Des témoignages nombreux enfin, pour la partie moderne, « des monceaux de rapports, de dossiers, de lettres », ont servi à établir ce panorama du Satanisme. — Notre opinion réservée sur la façon de comprendre et d'étudier aujourd'hui les *sciences infernales,* — nous promettant d'ailleurs d'y revenir en un article spécial, — il siérait peut-être de signaler quelques dessins de M. Malvost, ornant ce volume; la quasi répulsion que nous cause le genre d'art dont ils relevent nous empêche de les apprécier comme il convient. — CHALES MERKI.

Psychologie de l'Anarchiste Socialiste, par A. HAMON (P. V. Stock). — M. Hamon ne s'est point dissimulé l'incontestable difficulté et le péril latent qu'offrait la description d'un *type* professionnel; il savait en effet qu'il ne pouvait espérer aucune confrontation entre le *type* ainsi créé, tout idéal, et ses correspondants réels, et qu'il devait s'exposer, de ce fait, à voir infirmer en partie les conclusions de son étude.

Ces réserves, admises par l'auteur même, nous aideront à mieux apprécier la valeur de ses patientes recherches et à rendre un juste hommage aux habiles déductions de sa psychologie. D'une enquête fort intéresante à laquelle M. Hamon s'est livré et dont il nous offre les résultats, il ressort, selon lui, que certains caractères, communs séparément à tous les hommes, en arrivent, par leur réunion chez un individu, à déterminer dans son esprit un état d'âme spécial, qui dès lors devient caractéristique de l'anarchiste socialiste. L'anarchiste, et lui seul, d'après cette théorie, offrirait donc le groupement de *l'esprit de révolte, l'amour de la liberté, du moi, d'autrui, du sens de la logique, de la curiosité de connaître, et de l'esprit de prosélytisme.*

L'auteur semble toutefois ici négliger un facteur important, celui de direction, qui unifierait ces sentiments et ces vouloirs divers. La juxtaposition qu'il indique, due à une bonne analyse, n'équivaut pas à une synthèse: il manque au faisceau de ces éléments divers un lien; ou plutôt, une fusion spécifique, une coalescence définitive fait défaut, qui de tels éléments épars eût constitué un caractère nouveau et un. On sait en effet qu'un mélange bien dosé d'oxygène et d'hydrogène, par exemple, ne ressemble en rien à la combinaison, en d'identiques proportions, des deux mêmes corps; le mélange garde les propriétés des deux gaz, la combinaison produira un corps autre, aux propriétés différentes. Eh bien! M. Hamon, pourrait-on dire, a omis de spécifier les conditions nécessaires pour transformer le mélange des caractères qu'il mentionne en une combinaison véritablement spécifique, et c'est ainsi qu'on a réussi, faute de cette indication essentielle, à retrouver tous les traits de l'anarchiste, énu-

mérés plus haut, chez le pape Léon XIII, qui ne saurait certes être autrement confondu avec Sébastien Faure.

Cependant nous féliciterons sincèrement M. Hamon d'avoir entrepris ce travail, considérable par l'importance de ses documents, — susceptible au surplus d'être repris et mené à bonne fin par son auteur — car nous lui devons une source précieuse de renseignements intéressants et le courageux, l'impartial examen d'une question ardue entre toutes. — G. Danville.

REÇU :

Poésie. — Georges Lorin : *Les Cigarettes* (Ollendorff); Louis Azémar : *Rimes blanches,* avec une Introduction de Mme Marie Edouard-Lenoir (Vanier) ; Emile Verhaeren : *Les Villes Tentaculaires* (Bruxelles, Edmond Deman); Edmond Pilon : *Les Poèmes de mes soirs* (Vanier) ; Max Elskamp : *Six Chansons de pauvre homme pour célébrer la Semaine de Flandre* (Bruxelles, Lacomblez) ; André Ibels : *Les Cités Futures,* Préface de Paul Adam (Bibliothèque de l'Association) ; André Langrand : *Une Agonie* (Vanier).

Roman. — Léon-A. Daudet : *Le Voyage de Shakespeare* (Charpentier) ; Michel Jicé : *Quand le tour est joué* (Société Libre d'Edition des Gens de Lettres); Louis Roguelin : *Jacques Moreau* (Société Libre d'Edition des Gens de Lettres).

Divers. — Arsène Houssaye : *Mlle de la Vallière et Mme de Montespan* (E. Flammarion) : Jacques Sautarel : *Etats d'Ame* (J. Allemane).

JOURNAUX ET REVUES

Le **Magazine International,** dans son numéro trimestriel de Novembre, publie, à côté d'œuvres traduites de Richard Dehmel, de William Morris et d'Emerson, un tout à fait remarquable article de M. Alfred Ernst, consacré à César Franck. Après avoir retracé la carrière méconnue du suprême musicien des *Béatitudes,* il écrit ces lignes émues et justicières :

« Un point, par contre, me semble capital ; et je demande la permission de m'y arrêter, car il précise l'originalité majeure de César Franck. Franck fut un croyant, un maître religieux. Je tiens à y insister ; je tiens à montrer les réflexions que motive l'art de Franck, et toute la valeur de son exemple, et cela en cette libre revue, où peut-être je serai le seul de mon avis, seul de ma foi. Lorsqu'on écoute la *Procession* de Franck, pour choisir un ouvrage de dimensions très restreintes sans grande portée apparente, — mais de quelle intime portée réelle ! — il est impossible d'admettre que le musicien n'ait pas cru à ce qu'il a chanté, et qu'en écrivant cette page il n'ait pas incliné son âme devant l'Hostie. La même remarque s'applique au *Panis angelicus,* hymne d'amour mystique

dont l'effusion brûlante, lorsqu'elle s'épanche sous les voûtes de nos églises, pénètre les cœurs les plus simples, les pensées les plus humbles, d'émotion pure et d'extatique tendresse. Que dirons-nous de tant d'inspirations séraphiques, qui, sans titres ni paroles, expriment éloquemment, aux pièces d'orgue et de piano et dans la musique de chambre, les élans de l'être humain vers l'Etre en qui résident la vérité et la bonté ? Et que dirons-nous encore des *Béatitudes,* œuvre inégale mais gigantesque, où toutes les puissances de la musique se réunissent pour répéter, pour glorifier le Sermon sur la Montagne ? La muse de Wagner, dans *Parsifal,* s'incarne en de multiples figures, vivantes, souffrantes, aimantes, où notre vie même nous apparaît recréée, portée à son maximum de signification, et le Graal de lumière, élevé comme le signe visible de salut, nous rappelle, par la merveille eucharistique, la doctrine d'amour et de rédemption qui synthétise la foi chrétienne : la muse de Franck, dans les *Béatitude*, se prosterne, et répète seulement, adorante, avec larmes, avec joie, les divines paroles que le Sauveur prononça sur la douleur humaine. Ainsi, malgré une moindre part de création, l'œuvre de Franck mène l'esprit qui la peut comprendre aux mêmes régions où la conduit l'œuvre sublime de Wagner. « Bienheureux celui qui croit et qui aime ! *Selig in Glauben, Selig in Liebe !* » Telle est encore, telle est toujours la moralité dernière de l'art, lorsqu'il consent à parler sa vrai langue, la langue de son éternelle patrie. »

Au premier fascicule de Janvier 1896 de la **Revue Blanche,** M. Gustave Kahn, reprenant la *Vie mentale* qu'il avait commencée à publier, mensuellement, à la *Société Nouvelle,* passe en revue les productions les plus marquantes de la littérature en 1895. Il cite, comme exemple de la mise au point poétique la plus exceptionnelle, la réunion si variée des pièces de L'*Almanach des Poètes,* pièces qui synthétisent admirablement le talent et l'originalité des remarquables écrivains de cette génération. Puis il passe au théâtre et envisage le roman :

« Vous souvenez-vous de la dernière exposition universelle ? on y avait enclos une collection de peintures, et de quelque côté, pour ainsi dire, que les yeux se tournassent, on apercevait un Raffaëlli. Cet excellent peintre, avec sa prestigieuse habileté, émergeait de tous les coins dans tous les genres, peintures, pastels, dessins, dessins rehaussés, aquarelles ; ce fut son triomphe. On ne l'y mit pas tout entier, car on évita les genres où, novateur, il eût à lui seul constitué le groupe d'exposants. Paul Adam est de cette souplesse : théâtre, nouvelles, romans, articles, politique, sont son domaine. Il y adjoint de la mythique, de l'occultisme, de l'histoire bien informée, et dernièrement, quand il eut une heure à lui, il réorganisa sur de nouvelles bases notre armée coloniale.

» C'est donc lui que nous devions trouver dans les curieuses tentatives du roman, en cette année. *Le Mystère des Foules*

n'est pas un livre complet, mais c'est un bien bel effort, par conséquent un beau livre, et il faut admettre quelques scènes épisodiques assez mal venues, en raison de l'intérêt des grandes scènes. C'est une belle vision de la vie contemporaine que celle qui réunit, sur la ligne de feu, amis et ennemis, mages, huissiers, théosophes, littérateurs, roulés dans la masse électorale et le flot paysan qu'ils viennent de tenter de pétrir à leur image, avec la notation si particulière des personnages, depuis le général calme et paisible jusqu'aux hommes du peuple, hier doux, aujourd'hui armés et emballés sur des luttes sans fin. La théorie du roman qu'expose la préface se défend d'elle-même. Evidemment l'œuvre d'art, poème ou roman, doit être la métaphore d'une philosophie. »

A partir de 1896, avec sa livraison de Janvier l'**Ermitage**, entre dans une nouvelle et non moins intéressante série. Nous y trouvons, cette fois, à côté d'un fort beau passage de ***Pan***, d'Eugenio de Castro, traduit par L. Pilate de Brinn'-Gaubast, d'une conférence de Mauclair, de vers de Verhaeren et de Charles Guérin, un fragment de M. André Gide : *Ménalque*. Devant Tityre, Alcide et quelques autres assemblés, Ménalque parle. Et c'est un peu de la mélancolie délicieuse de Walter et d'Urien que nous retrouvons dans la nostalgie délicate de sa voix :

« ... Avec ma fortune réalisée, je frêtai d'abord un navire, emmenant avec moi sur la mer trois amis et des hommes d'équipe. Je préférais à tout la contemplation des grands flots. J'entrai dans des ports fabuleux, au soir, et les quittais avant l'aurore, ayant parfois cherché toute la nuit de l'amour. — Je connus à Venise une courtisane extrêmement belle ; je l'aimai trois nuits, car, auprès, j'oubliais, tant elle était belle, les caresses de mes autres amours. — Ce fut à elle que je vendis ou que je donnai mon navire.

» J'habitai quelques mois dans un palais du lac de Côme, où les musiciens les plus doux s'assemblèrent. J'y réunis aussi de belles femmes, discrètes et habiles à parler ; et nous causions, le soir, tandis que les musiciens nous enchantaient ; puis, descendant le perron de marbre dont les dernières marches trempaient, nous allions, dans les barques errantes, endormir nos amours au rhythme reposé des rames. Il y avait des retours assoupis ; la barque accostée tout à coup s'éveillait, et Idoine, à mon bras se posant, remontait le perron, silencieuse.

» L'an d'après j'étais dans un immense parc de Vendée, non loin des plages. Trois poètes ont chanté l'accueil que je leur fis en ma demeure ; ils parlaient aussi des étangs avec les poissons et les plantes, des avenues de peupliers, des chênes isolés et des bouquets de frênes, de la belle ordonnance du parc. — Lorsque l'automne vint, je fis abattre les plus grands arbres, et me plus à dévaster ma demeure. Rien ne dirait l'aspect du parc où vadait notre société nombreuse, errant dans les allées où j'avais laissé l'herbe croître. On entendait d'un bout à l'autre des avenues les coups de hache des bû-

cherons. Les robes s'accrochaient aux branches en travers des routes. L'automne s'éployant sur les arbres couchés fut splendide. Une telle magnificence s'y posait, que longtemps après je ne pus plus penser à rien d'autre, et je reconnus là ma vieillesse.

» — J'ai depuis occupé un chalet dans les hautes Alpes; un palais blanc à Malte, près du bois parfumé de Citta Vecchia, où les citrons ont l'acide douceur des oranges; une calèche errante en Dalmatie — et ce jardin présentement, sur la colline de Florence, celle qui fait face à Fiésole, où je vous ai, ce soir, assemblés.

» Ne me dites pas trop que je dois aux événements mon bonheur; évidemment ils me furent propices, mais je ne me suis pas servi d'eux. Ne croyez pas que mon bonheur soit fait à l'aide de richesses; mon cœur sans nulle attache sur la terre est resté pauvre, et je mourrai facilement. Mon bonheur est fait de ferveur. Je sais des jours où me répéter que deux et deux faisaient encore quatre suffisait à m'emplir d'une *certaine* béatitude — et la simple vue de *ma* main sur la table. A travers indistinctement toute chose j'ai éperdument adoré... »

J'extrais de **Arte** (numéro de Décembre,) parmi les proses et les poésies de MM. Saint-Pol-Roux, Lionel des Rieux, Ducoté et Ernest Raynaud, ces vers de M. Stuart Merrill, la *Fille à la fontaine :*

Les filles de l'amour se penchent sur la source
Sourde où les nénufars attirent le désir
Des lèvres et des doigts ouverts pour les saisir.

Toutes en haletant ont suspendu leur course
En cercle autour de l'eau qui reflète leurs yeux
Azurés d'avoir vu tant de fleurs et de cieux.

Elles ont tu leurs voix en liesse. La plus folle
Tient ses seins ; et son souffle à peine siffle-t-il
Sur sa langue qui pointe un peu comme un pistil.

Au gré lascif du vent, sa chevleure molle
S'épanche en boucles d'or de la nuque aux genoux
Mi-ployée sur la marge où meurent les remous.

Bientôt ses sœurs, la brune, la blonde et la rousse,
S'en vont, ayant eu peur de l'eau qui les mirait.
Seule, celle-ci reste, ainsi qu'une qu'attrait

Le mystère des fontaines. Et sur la mousse
Ses immobiles mains sont comme mortes, tant
Le poids léger des seins les lasse maintenant.

L'ombre s'allonge au fur de la chute des heures,
Et la cloche du soir appelle en le vallon
Les filles pour la danse au son du violon.

Seule celle-ci reste au bois, loin des demeures,
Et sa voix peu à peu s'élève en la chanson
De l'amante perdue au jour de la moisson.

Puis, grave, elle s'est tue. Et quand au pâturage
Les clarines des bœufs ont cessé lentement
De tinter, la folle qui ne veut pas d'amant

S'est inclinée enfin vers son propre mirage,
Et tremblant à l'abri murmurant d'un bouleau,
Elle a baisé sa bouche irréelle dans l'eau.

Le numéro du 15 Décembre de l'**Art Jeune** est composé, avec des proses de Maurice Beaubourg et André Ruijters, de beaux poèmes de MM. Arthur Toisoul, Henri Vanteputte et Georges Rency. Cette Revue, parallèlement avec le *Coq Rouge,* nous semble présenter les œuvres de jeunes écrivains dont il faut espérer beaucoup. La *Chanson des oiseaux*, de M. Henri Vandeputte, y épanouit toute la jeunesse de grâce printanière.

Oiseaux chanteurs selon les fleurs !
de haie en haie, de cœur en fleur...
Petites âmes effeuillées en gaie et vivante lumière,
petites âmes de printemps et ruisselées
Sur la feuillée ensoleillée.
Nous écoutions les oiseaux chanteurs ;

C'était un cri, puis un babil,
continu, sonore et subtil,
puis une mélodie toute en lumière fière et claire
perpétuée à l'éperdue
en la vibration d'azur des nues...

Et puis retombe la mélodie,
et en pluie jolie elle éparpille
toute notre liesse printanière
sur la feuillée à l'infini ensoleillée...

Un autre cri répond alors et puis un autre ;
et ces âmes d'oiseaux chanteurs
crépitent en cris avec les nôtres.

Nous écoutions les oiseaux chanteurs !

Ainsi parmi les fleurs et les fougères,
dans l'ambiance joyeuse de la lumière,

nos âmes puériles et douces
ont vécu toute la nature illuminée
de ses bourgeons et de ses pousses,

en les joyeux tressauts,
— jeunesse ! — et les sanglots des cris d'oiseaux
éparpillés sur cette ensoleillée feuillée...

Et n'est-ce pas qu'il est divin d'écouter les oiseaux chanteurs ?

La **Coupe,** qui continue à paraître sous un format nouveau, nous a ménagé la surprise d'une prose de Remy de Gourmont et de ces vers de M. Emile Verhaeren : *Au bord de l'eau :*

D'une chair rouge de gencive,
Les pétales des fleurs nocives
Bougent au vent,
Bougent au vent torpide et lent,
Qui les pourrit d'automne monotone
Et les emporte sur l'étang.

Les fleurs charnelles et nocives,
Et flasques comme des gencives,
Abandonnent au vent dolent
Leurs pétales et leurs couleurs ;
Les fleurs mornes abandonnent
Au vent d'automne
Leur sang et leurs douleurs
Monotones.

Le soir a beau vanner ses ombres
Par le treillis des taillis sombres,
Et le soleil, comme un cri rouge,
Se perdre et s'étouffer dans l'eau qui bouge,
Elles réapparaissent sous la lune
Les fleurs mornes et importunes,
Grappes de pleurs, bouquets de sang,
Qui se mirent et se déchirent
Dans la pâleur de l'étang blanc.

Remarqué :
A la dernière **Renaissance Idéaliste**, des pages de MM. Albert Fleury et Georges Pioch ;
A la **Jeune Belgique,** de nombreux articles de revendication parnassienne ;
A l'**Initiation,** de Papus, de surprenantes et fort belles pages intitulées : *Comment je devins mystique.* — EDMOND PILON.

§

Nous avons reçu le premier numéro de la **Revue Rouge** (90, rue d'Assas, Paris), qui paraîtra mensuellement sous la direction de M. Gustave Langlet. Ce fascicule contient une poésie de Paul Verlaine intitulée : *Mort !* datée de décembre et la dernière qu'il ait écrite, vraisemblablement. — Hors texte, une lithographie de Steinlen.

Voici que reparaît, à Anvers (Beeldekensstraat, 57), la revue néerlandaise **Van nu en Straks**. Cette belle publication, qui « s'efforcera, comme par le passé, de réunir les forces jeunes de la littérature néerlandaise en Belgique, tout en accordant une place importante à l'affirmation des idées sociologiques et artistiques nouvelles », paraîtra tous les deux mois. — A.V.

§

Dans **Nordisk Revy** (Novembre 1895) M. Bengt Lidfors publie un article très ironique sur les théories scientifiques de Strindberg. Après avoir montré que l'auteur de *Père* fut de tout temps attiré par les problèmes de la science, le savant critique expose que les moyens dont il se servit dans ses investigations furent les mêmes que ceux de ses œuvres d'art. « Car le Strindberg que l'on rencontre dans *Antibarbarus* est au fond le même que celui qui se présente dans *Mandala* et dans *Au bord de la Mer*, mais l'atmosphère où il se meut est différente, les rayons de son être se brisent autrement que dans sa poésie, et ce qui était faible et invisible là-bas devient ici fort et éblouissant. Ce singulier mélange de génialité et de barbarie, significatif pour son caractère, au plus haut degré, se retrouve également ici. Mais tandis que dans les œuvres littéraires de Strindberg le génie prédomine et la barbarie ne fait que transpercer de temps en temps, les rapports sont renversés dans sa production scientifique. Ici l'on voit dans toute sa nudité cette brutalité intellectuelle, ce matérialisme de tailleur de pierres qui veut transformer le sodium en potassium, le coke en fer — rien qu'en frappant sur l'enclume. Il y a dans ce monde des idées une grandeur brutale qui rappelle les races gigantesques de la période jurassique ; on croit voir lutter de monstrueuses pensées fossiles, et c'est en psychologue que l'on jouit de ce spectacle... » M. Lidfors passe ensuite en revue quelques-unes des « découvertes » astronomiques et chimiques de Strindberg et rapporte une conversation qu'il eut avec lui : M. Lidfors, voulant expliquer à l'auteur d'*Antibarbarus* la théorie des atomes, qu'il ignorait, reçut cette belle réponse : « Non, mon garçon, tout cela ne vaut rien. Tout ce que tu as dit là des atomes, ce n'est que pédanterie et métaphysique et ne doit pas induire en erreur mes pensées. Je n'y comprends rien et ne veux rien y comprendre. »

Signalons avec la joie qui sied, dans le *feuilleton littéraire* de la **Gazette de Francfort** (25 décembre 1895), feuilleton depuis quelque temps bien terne et bien peu littéraire, un charmant article de M. Paul Goldmann sur le *Livre de Jade*,

de Mme Judith Gautier, avec de nombreuses traductions des poèmes du volume. M. Goldmann parle dans son introduction d'une entrevue avec la fille de Théophile Gautier. « C'est une femme d'une enveloppante amabilité ; que celui qui veut savoir ce qu'est une Parisienne tâche de faire sa connaissance. Elle est un écho de tout ce que vingt ans de vie parisienne contiennent de beau et de singulier. Et si vous lui dites que vous admirez Wagner, elle vous serrera la main, comme une vieille connaissance : un Wagnérien c'est un ami ». Les souvenirs sur Wagner et le portrait de Tin-tun-Ling mériteraient d'être cités en entier, et les poèmes chinois sont rendus dans une langue très pure. — Dans cette même *Gazette de Francfort*, M. Félix Vogt, un malheureux reporter, insulte la mémoire de Paul Verlaine.

Je ne sais pas si le besoin d'une revue internationale en plusieurs langues se faisait sentir, mais ce n'était certainement pas sous la forme que prend **Cosmopolis**, le nouveau magazine lancé à grands renforts de réclame. Il semble qu'une revue devant porter au-delà des frontières, et servir surtout à l'échange des idées, ne saurait avoir d'autre but que de propager des conceptions neuves, d'être le véhicule de tendances vraiment internationales, l'organe avant-coureur d'une culture européenne future. *Cosmopolis* nait sans autre programme que de paraître en trois langues et de publier des auteurs « de bonne vente ». Sa rédaction anglaise me semble la mieux composée, et la revue revêt, dès son début, l'allure d'un périodique anglais qu'elle prendra toujours davantage, espérons-le. Mais nous avions déjà d'excellents recueils anglais où écrivent aussi les collaborateurs de *Cosmopolis*. Pour la France, nous connaissions déjà par le saumon de la *Revue des Deux-Mondes* les noms qui s'étalent sur le rouge brique de cette étrange concurrence. M. Hébrard avait inséré quinze jours d'avance le conte de M. Anatole France, M. Rod se lit partout et la prose de M. Sarcey s'achète pour un sou. Quant aux fragments du Shakespeare de M. Georges Brandès, on en a lu dans toutes les revues allemandes et scandinaves. Les noms des écrivains allemands sont presque tous obscurs en Europe. M. Heilborn, qui s'était chargé de les recruter, a simplement choisi ses amis de la *Nation*, où il collabore. C'était de bonne réclame. Et M. Sudermann et Spielhagen sont aux plus offrants. Dans les trois pays, pas un auteur jeune et d'avenir. Pourtant le succès de *Cosmopolis* sera grand. M. Ortmans, son directeur, n'a pas voulu faire la revue des *bons Européens*, il s'est contenté d'offrir aux snobs des deux continents, aux rastaquouères en bordée, aux désœuvrés des villégiatures, de la lecture savoureuse et à bon marché. La fâcheuse *Revue Franco-Américaine* aurait dû le dissuader de pareilles tentatives.

La dame qui signe Jean Bertheroy publie dans la **Revue pour les jeunes filles** (5 janvier 1896) une traduction en vers de *six Bucoliques de Bilitis*. La notice qui précède ce petit travail est tout à fait amusante. « Bien que

célèbres en leurs temps, écrit Mme Bertheroy, et relatés par les auteurs anciens, ces poèmes n'eussent sans doute pas franchi la ligne bleue de la Méditerranée, si un savant professeur de l'Université de Leipzig, M. G. Heim, ne les avait tirés de l'oubli et publiés récemment dans une édition complète, augmentée d'un lexique qui en facilite singulierement (*sic*) l'interprétation. Déjà M. Pierre Louys a donné une savoureuse traduction en prose française des Chansons de Bilitis ; et — malgré le scrupule qu'on éprouve à toucher aux choses de pure beauté — j'ai pensé qu'il serait intéressant et curieux peut-être de restituer (*sic*) les grâces des strophes et du rythme à quelques-uns des petits chefs-d'œuvre de la poétesse pamphylienne. »

Qu'on écoute cette « restitution » :

Comme j'étais assise un soir de fête
Devant ma porte, un jeune homme est venu ;
Il m'a souri, j'ai détourné la tête ;
Il m'a parlé, je n'ai pas répondu.

Sans vouloir mettre en doute les connaissances de la langue grecque qui semble ne plus avoir de secret pour Mme Bertheroy, nous serions cependant bien reconnaissants à cette honnête personne si elle voulait nous communiquer l'édition de Bilitis dont elle s'est servie pour son adaptation (le texte grec avec le glossaire de M. Heim), M. Pierre Louys lui-même n'ayant pas encore réussi à se le procurer.—Henri Albert.

Die Freie Gesellschaft. Le deuxième numéro publie la suite de *La Religion future* d'Elie Reclus, quelques belles pages de Kropotkine et une forte et habile étude de Bernard Lazare. La partie littéraire est consacrée à un parallèle entre *Lourdes* et *Rome* de Zola, dû à M. Lanthief. — H. D.-D.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Souscription *en vue de la translation des restes de Jules Laforgue en terre perpétuelle.* — Jules Laforgue fut inhumé au cimetière de Bagneux, dans une concession quinquennale. Les cinq années révolues, et la sépulture allant être relevée, la concession fut renouvelée par une personne qui désire n'être point connue. Cette même personne nous a soumis le projet de faire transférer les restes de Jules Laforgue en terre perpétuelle, et, avec elle, nous avons pensé qu'il nous appartient de prendre l'initiative de cet hommage à la mémoire de l'un des nôtres.

Cet hommage, nous le désirons simple ; et, pour répondre à une objection déjà faite et qu'on nous ferait certainement encore, voici notre pensée : en ces temps de vanité démocratique où s'érigent tant de bustes et de statues en l'honneur de n'importe qui, le « monument » a perdu toute signification ; il est, de plus, la cause de retards indécents. Le

monument d'un écrivain, d'ailleurs, c'est son œuvre même.

Il ne s'agit donc point d'élever un monument : une concession perpétuelle où mettre un granit portant un nom, tel est le seul hommage qui nous paraisse digne. Et nous voulons qu'il se réalise en quelques semaines. Tous renseignements pris, mille francs y suffisent.

Nous avons recueilli dans nos relations les sommes dont on trouvera plus loin la liste, et nous ouvrons aujourd'hui la souscription publique, *qui sera clôturée le 20 Février*.

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*. La publication du nom des souscripteurs rend inutile l'envoi de récépissés ; il en sera toutefois donné aux personnes qui en feraient la demande ou qui désireraient que leur souscription fût anonyme.

Le Comité : FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN,
A.-FERDINAND HEROLD,
ALFRED VALLETTE.

PREMIÈRE LISTE

MM. Pierre Louys : 20 fr.; A.-Ferdinand Herold : 20 fr.; Francis Vielé-Griffin : 20 fr.; Alfred Vallette : 20 fr.; ... fac... : 26 fr.; Paul Fort : 10 fr.; Jules Renard : 20 fr.; Edouard Ducoté : 20 fr.; Henry Bérenger : 5 fr.; Edouard Dujardin : 20 fr.; Anonyme : 5 fr.; Lucien Muhlfeld : 10 fr.; Alfred Mortier : 5 fr.; M. P. : 20 fr.; Georges Polti : 5 fr.; Georges Bans : 5 fr.; Emile Straus : 2 fr.; Alcanter de Brahm : 3 fr.; Adrien Mithouard : 10 fr.; André Gide : 25 fr.; Edmond Pilon : 2 fr.; Houston Stewart Chamberlain : 125 fr. 50 (five pounds); A. B. : 5 fr.; Léon Riotor : 10 fr.; Alfred Jarry : 5 fr.; Hugues Rebell : 20 fr.; Saint-Pol-Roux : 5 fr.; Robert de Souza : 10 fr.; André Fontainas : 10 fr.; Francis Jammes : 10 fr.; Charles-Henry Hirsch : 5 fr.; *La Plume* : 20 fr.; Francis de Pressensé : 5 fr.; Robert Godet : 5 fr.; Paul Souday : 5 fr.; Mathias Morhardt : 5 fr.; Henri de Régnier : 10 fr.; Alexandre Natanson : 10 fr.; Yvanhoé Rambosson : 5 fr.; Gabriel de Lautrec : 5 fr.; Tristan Klingsor : 5 fr.; Albert Samain : 5 fr.; Henri Albert : 10 fr.; Gustave Kahn : 30 fr.; Pierre Quillard : 10 fr.; Achille Segard : 2 fr.; Tristan Bernard : 10 fr.; Hector Denis : 1 fr.; Elisée Reclus : 1 fr.; Elie Reclus : 1 fr.; A.-W. Finch : 2 fr.; G. Lemmen : 2 fr.; Henry Vandevelde : 5 fr.; Max Elskamp : 5 fr.; Octave Maus : 5 fr.; Pierre-M. Olin : 5 fr.; Théo van Rysselberghe : 5 fr.; Emile Verhaeren ? 5 fr.

Total de la première liste : *six cent cinquante-sept francs cinquante centimes.*

§

Banquet Verhaeren. — *L'Art Jeune* vient de prendre l'initiative d'une manifestation en l'honneur d'Emile Verhaeren, un banquet qui sera offert au poète, à Bruxelles, en février. Voici d'ailleurs l'article que, sous le titre : *Banquet Verhaeren*, publie notre confrère belge :

« L'*Art Jeune*, d'un commun accord avec l'*Art Moderne*, l'*Art Wallon*, le *Coq Rouge*, l'*Ermitage* l'*Idée Moderne*, le *Libre Journal*, la *Lutte*, le *Magasin Littéraire*, le *Mercure de France*, *Pan*, la *Plume*, le *Réveil*, la *Revue Blanche* et la *Société Nouvelle*, propose à tous d'offrir à notre poète Emile Verhaeren un inoubliable témoignage d'admiration. Il n'en est qu'un de possible, et c'est un banquet, qui réunisse tous ses fervents et tous ses amis, à la seule fin d'exalter le poète et son œuvre.

» D'ailleurs, après cette année de glorieuse tourmente littéraire, où plus que jamais il fut enfantinement, bêtement dénigré (et avec lui tout notre actuel mouvement littéraire, vital et verslibriste), mais où aussi plus que jamais il fut proclamé d'enthousiasme par les artistes de tous pays, n'est-ce pas qu'une telle manifestation s'impose, glorifiant enfin *publiquement* le victorieux de cette mêlée, celui qui a grandi d'œuvre en œuvre, en un seul beau geste ascendant de son génie, des *Flamandes* aux *Moines*, de la trilogie : les *Soirs*, les *Débacles*, les *Flambeaux noirs*, aux *Apparus dans mes chemins*, aux *Campagnes hallucinées* et à l'*Almanach*, jusqu'aux éblouissants *Villages illusoires* et aux *Villes Tentaculaires*, sans doute le pinacle de l'œuvre !

» Ah ! oui ! au sujet de cette manifestation nécessaire et très désirée, il y a longtemps que tous, écrivains, nous étions d'accord. Nous n'attendions qu'une occasion. Et la voici qui se présente dans l'apparition simultanée des *Villes*, son nouveau cahier de vers, et des *Flamandes* et des *Moines*, réédités par le *Mercure de France*, en un seul volume, où se trouve encore une œuvre nouvelle : *Les Bords de la Route*.

» L'occasion ne se représentera plus, certes ! Il faut que tous nous la saisissions au passage, afin de pouvoir exprimer enfin, avec un peu de son intensité, notre admiration éblouie pour Emile Verhaeren.

» L'*Art Jeune* espère n'avoir été en cet appel que le jeune et enthousiaste héraut proclamateur du plus cher désir de tous les artistes.

» L'ART JEUNE.

» Le Comité organisateur du banquet Verhaeren est composé de : MM. Georges Eekhoud, du *Coq Rouge*; Albert Guecquier, du *Réveil* ; Paul Sainte-Brigitte, jadis directeur de la *Revue Rouge* ; Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*; Henri Van de Putte, de l'*Art Jeune*.

» Adresser les adhésions et toutes les communications à M. Henri Van de Putte, rue de Brabant, 131, Bruxelles. »

§

Vient de paraître au *Mercure de France* : POÈMES, par Emile Verhaeren, volume in-18 Jésus contenant : *Les Flamandes*, *Les Moines*, *Les Bords de la Route* ;— BALLADES (en proses) par Paul Fort, volume in-16 soleil orné de dessins inédits d'Emile Bernard et de Maurice Dumont, et d'un bois original d'Henry Guérard ; — MOUSSORGSKI, par Pierre d'Alheim, vol. in-18 jésus orné d'une héliogravure. (V. page 4 des annonces.)

Nous mettrons en vente dans la première semaine de février LE TRÉSOR DES HUMBLES, volume in-18 jésus, par Maurice Maeterlinck.

§

Le poète Joao de Deus est mort à Lisbonne le 11 janvier — presque en même temps que Verlaine, qu'on a nommé son « frère spirituel ». Joao de Deus était né en 1830. Il fut l'éducateur national du peuple portugais, et il est le plus grand des lyriques modernes de l'Amour. Sa mort a été un deuil public, et il lui a été fait des funérailles nationales.

§

Vient de paraître : **L'Imagier**, n° VI (janvier). Contient : *La Poésie populaire*, étude par R. de Gourmont, illustrée d'anciens bois des imprimeries de Troyes ; *Costumes et Portraits* (5 planches) ; *Les Papes* (5 planches) ; *Saint Christophe* (3 bois du XVe siècle) ; *Pages de vieux livres* (4 planches xylographiques du XVe siècle) ; 2 grandes images d'Epinal, de la musique, etc.

§

Mon cher Vallette,

Vous savez combien les rédacteurs du *Mercure* le louent, entre ses mérites divers, d'être le moins « coquillard » des périodiques. Je désespérais donc de trouver jamais le *Mercure* en faute, lorsque le dernier numéro est venu me procurer cette joie, et de telle façon que je tiens à vous en faire part.

Dans l'enquête sur Alexandre Dumas, on a transcrit : « Et quelque habileté que, pour son époque, il dût mettre dans les *tourments* courts des soucis contingents, il fit avancer des idées libres », au lieu de : « ... dans les *tournants* courts des soucis contingents, il fit avancer... etc... »

Dans la citation que M. Edmond Pilon a donnée du poème paru au *Coq Rouge* de Novembre, au lieu de :

... L'œuvre des tragiques saisons
Que les vents ont ARDÉ *de la mer, et des moussons...* etc.

il faut lire :

Que les vents ont AIDÉ *de la mer...* etc.

Mais ceci serait insignifiant si la citation entière ne rendait le poème inintelligible. A partir de :

A la plus haute cime aiguë et nue qui perce,

qui a été lié à

La haute fenêtre comme une baie sur le monde
S'ouvre... etc.

il faut lire :

A la plus haute cime aiguë et nue qui perce
L'enchantement des terrestres délices,
Se dresse
La victorieuse extase des vierges et des anges
Dont les pieds joints unissent
Le faîte des arbres aux fûts de pierre qui montent
Et qui recourbent l'arc de leurs branches fléchies

Sur l'entrée d'ombre
Où les âmes pénètrent,
Humbles et lasses des pauvres êtres
Qui n'ont pu, qu'avec toute la beauté même de la vie,
Édifier le mystique refuge de la vie !...
La haute fenêtre comme une baie sur le monde
S'ouvre... etc.

Enfin, au vers suivant, au lieu de :

La tour GRANDIT *du soir qui tombe*
Devient... etc.

il faut lire :

La tour GRANDIE... etc.

Veuillez excuser cette trop longue rectification et me croire
Bien vôtre,

ROBERT DE SOUZA.

§

Découpé dans le journal *Le Temps* :

« **La fin d'un « littérateur** ». — La cour d'assises de la Seine vient de condamner à dix ans de travaux forcés pour faux en écritures de commerce, résultant de la fabrication de fausses traites, un certain Boucon, âgé de vingt-huit ans, qui, sous le pseudonyme de Charles Bourget, avait, en 1890, fondé la *Revue Moderne,* qu'il avait plus tard fusionnée avec la *Revue de l'Est*, par lui créée à Nancy.

» En quittant Paris pour Nancy, il avait laissé la direction de la *Revue Moderne* à un nommé Rivière. L'an passé, à la suite de la fusion avec la *Revue de l'Est* et du transport de « l'exploitation » à Reims, un dissentiment s'était produit entre les deux associés. Il fut bientôt tel que Rivière installa à Paris une revue concurrente et dénonça au parquet les fausses traites tirées et encaissées par Boucon partout où il avait passé : Montargis, Blois, Saumur, Thouars, Poitiers, Cognac, Angers, La Rochelle, Sedan, Vouziers, etc. Boucon avait, d'ailleurs, subi des transformations diverses. Ancien frère des écoles chrétiennes, il avait été, avant de devenir « littérateur », employé de banque, garçon de magasin, etc. Il avait même trouvé le moyen d'échapper, en prenant les faux noms les plus variés, aux conséquences d'une codamnation à cinq ans de travaux forcés, prononcée contre lui par contumace par la cour d'assises du Doubs, son pays d'origine.

Il vivait largement, en faisant des dupes, avec une jeune Belge, sa maîtresse, Lucie Rosbrouck, que la cour d'assises de la Seine a condamnée hier, comme étant sa complice, à cinq ans de prison. »

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris.—Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon 17, rue Friant



HAMLET ET MALLARMÉ

La nouvelle se répandit, il y a quelque temps, que M. Stéphane Mallarmé partirait cet hiver pour Copenhague, y faire des conférences. Il existe, là-bas, tout un public docte et élégant qui s'intéresse pasionnément aux lettres françaises, et qui accueillera comme il sied celui qui les lui représentera en ce qu'elles ont de plus grave et de plus délicat.

M. Mallarmé dira des choses exquises et profondes, comme il en a dit à ses conférences de Bruxelles, d'Oxford et de Cambridge. Il a rapporté lui-même certains détails de son voyage d'outre-Manche dans un précieux petit livre appelé la *Musique et les Lettres*, et qui contient le discours nuancé et précis qu'il prononça devant les membres de la *Taylorian Association*, d'abord, et ensuite devant les auditeurs du *Pembroke College*. M. Mallarmé a décrit brièvement les circonstances de cette dernière lecture: « Poe eut, lecturé, devant Whistler. Soir. L'immense, celle du bow-window, draperie, au dos

de l'orateur debout contre un siège et à une table qui porte l'argent d'une paire de puissants candélabres, seuls, sous leurs feux. Le mystère ; inquiétude que : peut-être on le deversa ; et l'élite rendant, en l'ombre, un bruit d'attention respiré comme autour de visages. » « Décor de ce jeu », ajoute-t-il, « qui reste transmission de rêveries entre un et quelques-uns ».

A Bruxelles, auparavant, déjà, un soin d'amicale piété avait mené M. Mallarmé y prononcer l'éloge funèbre de Villiers de l'Isle-Adam. Il en est resté acquis à la prose française, pour toujours, l'honneur d'une pièce de style admirable, du début assourdi à la péroraison magnifique et sombre, et en tout une sculpturale et définitive vision d'un poète sur un autre.

J'ignore ce que M. Mallarmé dira aux Danois, mais ce sera, certes, subtil et beau, et l'occasion d'un pareil plaisir vaudrait la peine de devancer le maître et d'aller l'entendre là-bas, car ici M. Mallarmé s'est interdit de rêver à haute voix devant tous. «Mon avis comme public, dit-il quelque part, et explorateur revenu d'aucuns sables, pas curieux à regarder, si je cédais à parader dans mon milieu, le soin s'imposerait de prendre, en route, chez un fourreur, un tapis de jaguar ou de lion, pour l'étrangler, au début, et ne me présenter qu'avec ce recul, dans un motif d'action, aux yeux de connaissance ou du monde. »

Sans être allés en Belgique et en Angleterre, quelques-uns de nous eurent pourtant la chance d'écouter M. Mallarmé, qui au retour de Bruxelles, dans un salon intime et charmant, voulut bien relire, une fois, le célèbre morceau. C'était chez Mme Eugène Manet, disparue maintenant en laissant une œuvre exquise de peintre, toiles légères et coloriées des plus douces nuances, dessins ingénus et gracieux, et dans la mémoire de ses amis un souvenir vivace de grâce hautaine et souriante. Il y avait là MM. Degas et Renoir et Lerolle, et vous Helleu et Blanche. C'était dans un grand salon clair et vaste que nous goutâmes la pure diction de

l'orateur, dessinant avec art, de la voix et du geste, l'ordonnance de ses longues phrases ductiles et sinueuses, elliptiques et imagées, et vraiment on envie les Danois qui entendront, peut-être, cette éloquence precise et mystérieuse.

Hors cela, quelques toasts improvisés, à des banquets, çà et là, à propos. Pourtant, récemment, aux funérailles de Paul Verlaine, M. Mallarmé parla. Il le fallait, certes, car ni la déclamation de M. Lepelletier, ni l'au revoir de M. Coppée, ni l'adieu de MM. Moréas et Kahn, ni, non plus, l'harmonieux poème de M. Mendès, ni la judicieuse et éloquente péroraison, même, de M. Maurice Barrès, ne saluaient suffisamment l'illustre mort. Il importait que certaines paroles fussent dites. M. Mallarmé l'a fait. Les quelques mots qu'il a prononcés se sont incrits dans nos mémoires, et ils sont, lapidaires, l'immatérielle épitaphe de ce douloureux sépulcre.

§

J'imagine volontiers, parmi l'auditoire attentif qui écoutera aux pays du Nord les propos de M. Malà larmé, un jeune homme blond, pâle et un peu gras. Je le vois avec ses yeux mélancoliques habitués à suivre les méandres des mouettes sur les ciels gris et les mers glacées. Il a un pourpoint noir et violet et une fleur à la main. Je ne jure pas qu'il soit là vraiment, mais il existe sûrement dans l'esprit du poète, et c'est à lui que s'adressent ses secrètes pensées. Il a compris, et, en sortant, il prend le bras du conférencier et ils s'éloignent tous deux à travers la ville, et ils errent longtemps sous la nuit étoilée.

« Soyez le bienvenu dans Elseneur, dira alors le prince Hamlet. Vous êtes heureux, Monsieur Mallarmé, ajoutera-t-il après un silence. Nul chant de coq ne vous a jamais réveillé de votre songe ; nul spectre n'est venu vous presser d'agir ; vous n'avez eu d'autre fantôme que vous-même et le secret qu'il vous a révélé était de vivre comme vous vivez,

Polonius vous inquiéta peu ; ses propos séniles et ses balbuties vous laissèrent indifférent ; vous n'avez pas, d'une claire épée, transpercé à travers la tapisserie les rats de la critique. Rien n'a diverti votre pensée du cours de son effort. Toute votre force s'est vouée à se connaître. Rien ne vous à induit à vivre hors la préoccupation patiente de la beauté. On ne sait de vous aucune action autre qu'immatérielle et spéculative. Vous êtes vraiment le poète pour vous être exclu de tout ce qui n'est pas méditation. « Words, words, words ! » les mots que j'ai raillés vous furent soumis, chacun vous confia le signe de son sens. Vous avez rêvé les plus belles et les plus nobles choses. Aussi le spectacle d'un homme s'isolant en lui-même a-t-il ému d'admiration et de respect ceux qui vous connurent. Vous fûtes pour eux le Sage et ils vénèrent en vous une des plus hautes consciences humaines. Tous vinrent vous consulter. Vous avez ensemencé les esprits. Ils ont fleuri roses ou ronces ; ils ont dépéri ou prospéré, mais tous sortent du germe de votre geste mystérieux. C'est la seule action qui vous a plu avec celle d'écrire. La ride de votre barque sur la Seine de Valvins dessine dans l'eau le grimoire en remous de son sillage ; la blanche voile n'est-elle pas, comme vous disiez, la page d'un livre et l'enseigne même de votre loisir d'été ? Votre vie est belle ; la mienne fut misérable, ambiguë. L'action m'a détourné du songe ; l'aventure fut plus forte que la destinée. Plaignez le pauvre Hamlet. Mais l'heure s'avance ; parlez-moi de ce cher Jules Laforgue. Lui et Shakespeare m'ont compris ; oui, prenons cette petite rue de traverse, car je vois au bout de celle-ci s'avancer avec ses lunettes d'or et sa cravate blanche cet insupportable et génial Ibsen, qui m'effraie comme un prophète et m'ennuie comme un professeur. »

HENRI DE RÉGNIER.



AQUARIUM MENTAL

I

L'eau sage s'est enclose en des cloisons de verre
D'où le monde lui soit plus vague et plus lointain ;
Elle est tiède, et nul vent glacial ne l'aère ;
Rien d'autre ne se mire en ces miroirs sans tain
Où, seule, elle se fait l'effet d'être plus vaste
Et de se prolonger soi-même à l'infini !
D'être recluse, elle s'épure, devient chaste,
Et son sort à celui du verre s'est uni,
Pour n'être ainsi qu'un seul sommeil moiré de rêves !
Eau de l'aquarium, nuit glauque, clair-obscur,
Où passe la pensée en apparences brèves
Comme les ombres d'un grand arbre sur un mur.
Tout est songe, tout est solitude et silence
Parmi l'aquarium, pur d'avoir renoncé,
Et même le soleil, de son dur coup de lance,
Ne fait plus de blessure à son cristal foncé.
L'eau désormais est toute au jeu des poissons calmes,
Eventant son repos de leurs muettes palmes ;
L'eau désormais est toute aux pensifs végétaux,
Dont l'essor, volontiers captif, se ramifie,
Qui, la brodant comme de rêves, sont sa vie
Intérieure, et sont ses canevas mentaux.
Et, riche ainsi pour s'être enclose, l'eau s'écoute
A travers les poissons et les herbages verts ;
Elle est fermée au monde et se possède toute
Et nul vent ne détruit son fragile univers.

II

L'aquarium où le regard descend et plonge
Laisse voir toute l'eau, non plus en horizon,
Mais dans sa profondeur, son infini de songe,
Sa vie intérieure, à nu sous la cloison.
Ah ! plus la même, et tout autre qu'à la surface !

D'ordinaire l'eau veille, horizontale, au loin.
On la dirait vouée à ce seul subtil soin
D'être impressionnable au vent léger qui passe;
De ne vouloir qu'être un clavier pour les roseaux;
Et ne vouloir qu'être un hamac pour les oiseaux,
Grâce aux mailles que font les branches réfléchies;
Et ne vouloir qu'être un miroir silencieux
Où les étoiles sont tout à coup élargies!
Et surtout ne vouloir, dans son calme otieux,
Que s'orner de reflets, de couleurs accueillies,
Fard délayé du visage des Ophélies!

Vains jeux! Ils sont la vie apparente de l'eau,
Une identité feinte, un vague maquillage...

Mais dans l'aquarium s'assagit l'eau volage
Qui s'isole parmi des moires en halo.
Le mystère est à nu, qu'on ne soupçonnait guère!
C'est l'âme enfin de l'eau qui se dévoile ici:
Fourmillement fièvreux sous le cristal transi;
Zones où de gluants monstres se font la guerre;
Végétation fine, herbes, perles, lueurs;
Et cauteleux poissons doucement remueurs;
Et gravier supportant quelque rose actinie,
Dont on ne sait si c'est un sexe ou un bijou;
Et ces bulles sans but, venant on ne sait d'où,
Dont se constelle et se brode l'eau trop unie
Comme s'il y tombait un chapelet d'argent!

Ah! tout ce que le glauque aquarium enchâsse!
Ici l'eau n'est pas toute à la vie en surface,
A n'être qu'un écran docile s'imageant...
La voici, recueillie, en sa maison de verre
N'aimant plus que ce qui, dans elle, verdoie, erre
Et lui fait au-dedans un Univers meilleur!

Ainsi mon âme, seule, et que rien n'influence!
Elle est, comme en du verre, enclose en du silence,
Toute vouée à son spectacle intérieur,

A sa sorte de vie intime et sous-marine,
Où des rêves ont lui dans l'eau tout argentine.
Et que lui fait alors la Vie ? Et qu'est-ce encor
Ces reflets de surface, éphémère décor ?

III

L'aquarium est si bleuâtre, si lunaire;
Fenêtre d'infini, s'ouvrant sur quel jardin !
Miroir d'éternité dont le ciel est le tain.
Jusqu'où s'approfondit cette eau visionnaire,
Et jusqu'à quel recul va-t-elle prolongeant
Son azur ventilé par des frissons d'argent ?
C'est comme une atmosphère en fleur de serre chaude..
De temps en temps, dans le silence, l'eau se brode
Du passage d'un lent poisson entr'aperçu
Qui vient, oblique, part, se fond, devient fluide
Fusain vite effacé sur l'écran qui se vide,
Ebauche d'un dessin mort-né sur un tissu,
Car le poisson s'estompe, entre dans une brume,
Pâlit de plus en plus, devient presque posthume,
Traînant comme des avirons émaciés
Ses nageoires qui sont déjà tout incolores.
Départs sans nul sillage, avec peine épiés,
Comme celui des étoiles dans les aurores.
Quel charme amer ont les choses qui vont finir
Et n'est-ce pas, ce lent poisson, une pensée
Dont notre âme s'était un moment nuancée
Et qui fuit et qui n'est déjà qu'un souvenir ?

IV

Ah ! mon âme sous verre, et si bien à l'abri
Toute elle s'appartient dans l'atmosphère enclose ;
Ce qu'elle avait de lie ou de vase dépose ;
Le cristal contigu n'en est plus assombri.
Transparence de l'âme et du verre complice,
Que nul désir n'atteint, qu'aucun émoi ne plisse !
Mon âme s'est fermée et limitée à soi ;
Et, n'ayant pas voulu se mêler à la vie,

S'en épure et de plus en plus se clarifie.
Ame déjà fluide où cesse tout émoi ;
Mon âme est devenue aquatique et lunaire ;
Elle est toute fraîcheur, elle est toute clarté,
Et je vis comme si mon âme avait été
De la lune et de l'eau qu'on aurait mis sous verre.

V

Quel léthargique aquarium somnolait là,
Entre les agressifs blocs d'ombre d'une grotte,
D'un vert fluide à qui du songe se mêla.
Couleur glauque d'un puits où toute l'aube flotte,
Ou d'un miroir perdu qu'on heurte au fond d'un bois
Et dans lequel tous les feuillages aboutissent.
Aquarium en fièvre, aux muettes parois,
Où des brumes sans cesse et des tulles se tissent ;
Alors ce sont soudain des obscurcissements ;
Puis c'est une éclaircie et de brusques trouées
(Ainsi dans les miroirs et dans les yeux stagnants) ;
Et les pâles cloisons sont un peu tâtouées
Par les herbes et les poissons, les imageant...
C'est l'instant du prestige ! Emoi de l'eau recluse !
Est-ce que c'est du clair de lune qui s'infuse ?
Toute une vie occulte y prend un bain d'argent
Dans l'enchevêtrement silencieux d'un saule
Qui serait tout entier entré parmi cette eau...
Remuement incessant comme dans un cerveau ;
Clarté terne d'éclipse et d'un minuit du pôle !
On voit se dérouler des Limbes, dirait-on,
Comme si ces poissons, ces herbages, ces pierres,
N'étaient autres que quelques âmes prisonnières
Qui, captives du verre, attendent leur pardon ;
Des âmes s'épurant, comme à demi damnées,
Dans ce bassin opaque où s'exila leur sort,
— Lieu qui n'est plus la vie et qui n'est pas la mort ! —
Des âmes expiant et qui sont condamnées
A n'être ainsi qu'un minéral, qu'un végétal,
Ou qu'un poisson aveugle en ce muet cristal ;
Et l'on voit chavirer ces âmes somnambules

S'évertuant sans cesse à se sauver un peu
De leur forme avilie en cet abîme bleu ;
Combat obscur ! Et ces intermittentes bulles,
Qui faufilent de lentes gouttes l'eau sans pli,
Ne sont-ce pas des pleurs, rosée expiatoire
Des âmes qui font là comme leur purgatoire,
Larmes montant à la surface de l'oubli !

VI

L'aquarium, toujours frissonnant, est étrange
Avec son eau qu'on ne sait quoi ride et dérange
Et qui se crispe moins d'un éveil de poissons
Que des yeux qu'en passant nous posâmes sur elle,
Et de savoir un peu de ce que nous pensons.
On dirait que toujours quelque chose chancelle
Dans cette eau sensitive au silence ambigu.
Eau de l'aquarium qui, glauque, se limite
Par des cloisons qui sont un palais exigu ;
Mais le verre est assez glauque pour qu'il l'imite;
Ainsi l'eau, confondue avec lui, se recule
Dans un leurre équivoque où chacun s'est accru.
Aquarium troublant ! Limbes et crépuscule !
Songe vague et visqueux qu'on craindrait d'avoir eu !
État intermédiaire et qu'aucun ne discerne:
L'aquarium est-il parfois tout endormi ?
Mais voici qu'une bulle expire; il a frémi
Et, la larme étant morte, une moire la cerne...
L'aquarium est-il parfois tout éveillé ?
Il fait plutôt songer alors aux somnambules ;
Car, malgré le frisson des poissons et des bulles
Et des herbes qui dans son silence ont grouillé,
On le sent étranger à cette vie occulte,
A ce qui, dans l'eau claire, en ténèbres se sculpte,
Comme si ce n'étaient qu'un cauchemar bénin
Et des rêves dont, sans le savoir, il s'image,
Symbole de notre âme et du sommeil humain
Où toujours quelque songe erre, fleurit ou nage.

VII

Dans l'aquarium clos songent les actinies,
Anémones de mer, sensitives de l'eau;
Les moires peu à peu se sont tout aplanies
Qui tout à l'heure s'arrondissaient en halo
A l'endroit qu'a blessé quelque nageoire en fuite;
Le silence renaît et plus rien ne s'ébruite
Dans le bassin peuplé de formes en arrêt.
Alors, dans l'eau sans nul frisson, les actinies
S'ouvrent, comme une bouche au baiser s'ouvrirait,
Fardant de rose un peu leurs corolles blêmies,
Mais sensibles encor comme une plaie en fleur ;
Car le moindre nouvel éveil d'une nageoire
Les rétracte aussitôt parmi l'eau qui se moire,
Encor que le poisson soit doucement frôleur,
Et les voilà toutes recloses, racornies,
Toutes tristes comme une bouche après l'adieu !
Or nous avons aussi dans nous des actinies :
Rêves craintifs qui se déplient parfois un peu,
Jardin embryonnaire et comme sous-marin,
Fleurs rares n'émergeant que dans la solitude,
Bijoux dont le silence entr'ouvre seul l'écrin.
Mais combien brefs, ces beaux instants de plénitude
Qui sont le prix du calme et du renoncement !
Car revoici toujours les nageoires bannies
D'un rêve trop profane au louche glissement
Qui crispe l'eau de l'âme et clôt les actinies.

VIII

L'aquarium d'abord ne semble pas vivant,
Inhabité comme un miroir dans un couvent ;
Crépuscule où toujours se reforme une brume ;
Il dort si pâlement qu'on le croirait posthume
Et que les reflets noirs qui viennent et s'en vont
Ne sont qu'ombres sans but sur un lit mortuaire
Et jeux furtifs de veilleuse sur le plafond.

Pourtant dans l'eau, de temps en temps, quelque chose erre,
Circule, se déplie, ou bouge obliquement ;
Des frissons lumineux crispent cette eau qui mue,
— Tels les spasmes de lumière du diamant ! —
Un poisson sombre ondule, une herbe en deuil remue ;
Le sable mou du fond s'éboule comme si
C'était le sablier bouleversé de l'Heure ;
Et quelquefois aussi, sur le cristal transi,
Un monstre flasque, en trouble imagerie, affleure,
Cependant que l'eau souffre, en paraissant dormir,
Et sent passer, dans sa morose léthargie,
Mille ombres dont elle ne cesse de frémir
Qui font de sa surface une plaie élargie !

Or n'est-ce pas l'image du sommeil humain
Où, dans l'eau du cerveau qu'on croit vidée et nue,
Des rêves sous-marins sont sans cesse en chemin,
Ah ! cette vie occulte, et qui se continue !

IX

Quel aquarium glauque apparait la Mémoire,
En qui les souvenirs, les rêves, le passé
Emergent, par moments, d'un clair-obscur glacé;
Clairière d'une grotte en deuil ! Liquide armoire
Dont les panneaux ont des ombres pour bas-reliefs
Et qui conserve en elle un peu de notre vie :
Amour mort qu'on retrouve en scintillements brefs
(Collier perdu, mais qu'une perle certifie...) ;
Et nos espoirs mués en minéraux pensifs;
Nos efforts devenus des varechs convulsifs ;
Telle bouche changée en coquillage inerte
Et tel péché, comme un poisson, qui bouge au fond...
Comment redevenir la Mémoire déserte ?
Mais sans cesse ces mous glissements la défont
Et rouvrent une plaie au fil de la Mémoire.
Sans cesse le passé, fait d'ombres, reparaît
Dans le repos de la Mémoire qui s'en moire.
C'est comme si toujours quelque chose y mourait !

Car retrouver un fantôme d'ancienne joie,
Le spectre d'une rose ou l'écho d'une voix,
C'est les voir mourir presque une seconde fois.

Ah ! tout ce qui subsiste en nous, grouille et louvoie ;
Tout ce qui reparaît d'un temps qu'on oubliait,
Déjà si loin, mais qui soudain dans nous remue :
Frôlements, frissons noirs et feuillage inquiet ;
Ah ! ne jamais pouvoir redevenir l'eau nue !
Toujours sentir dans l'eau lasse renaître un pli,
Et quelque forme errante, une ombre fugitive
Être l'inexorable empêcheuse d'Oubli !
Aquarium humain ! Mémoire sensitive !
Douleur quotidienne entre des verres clos !
Survivance de peine un peu somnambulique,
Comme si dans la châsse à la grêle relique
On sentait, en baisant la vitre, souffrir l'Os !

X

L'Aquarium prend en pitié les autres eaux.

Le Ruisseau se déchire en courant la vallée,
Eau râpée aux cailloux et sans cesse en allée,
Comme en fuite, portant les glaives des roseaux,
Ces glaives de douleur du Cœur de l'Eau docile.

Le Fleuve aussi s'exalte et se fatigue en vain
A s'élargir, déjà plus humain que divin,
Hélas ! car tout son songe intérieur vacille
De porter des vaisseaux, de réfléchir des tours
Et d'être au gré de l'heure en ses vastes détours !

Même l'eau du Canal n'est pas assez recluse,
Trop impressionnable aux nuages, au vent,
Au jeu de s'argenter parfois à quelque écluse
Qui le fait blanc comme les cygnes l'énervant.

L'eau du Jet d'eau surtout est trop impatiente
De se grandir, de se lever comme un cimier,
Comme un beau vol de colombes qui s'oriente

Et que la lune attire en son clair colombier.
Ah ! ce leurre du ciel lointain et de la lune !
Car le Jet d'eau retombe en plumes, une à une ;
C'est chaque fois, dans la vasque, comme une mort,
Comme un deuil blanc qui s'émiette et qui surnage.
Plus de reflets ! L'eau trouble est pleine de carnage ;
Triste aboutissement d'un orgueilleux effort,
Quand il était facile et suave pour elle
D'être visionnaire en restant naturelle !

La Mer aussi, qui voulut trop, souffre; elle geint
De se briser aux rocs aigus des promontoires;
Flots opaques, et gris comme un jour de Toussaint;
Flux incessants et qu'on dirait expiatoires,
Sans cesse labourés par le vent et l'éclair,
Sans cesse fatigués par les vaisseaux véloces;
Mer infinie en qui se fane un trésor clair :
Perles, coraux, et tous ces beaux écrins de noces,
Richesse intérieure, orfèvrerie en feu,
Dont, trop vouée à vivre, elle a joui si peu !

L'Aquarium les plaint, toutes ces eaux vassales
Que la vie intéresse, et s'y associant;
Tandis que lui, de son seul songe, est conscient ;
Il n'a pas d'autre but que ses fêtes mentales
Et l'anoblissement de l'univers qu'il est ;
Eau de l'Aquarium dont la pâleur miroite,
— C'est comme si du clair de lune se gelait ! —
Car dans le verre elle s'est close et se tient coite,
Moins en souci des vains reflets et du réel
Que d'être ainsi quelque mystère qui scintille
Et de réaliser ce qu'elle a d'éternel,
Avec l'orgueil un peu triste d'être inutile !

GEORGES RODENBACH.



ESSAI

SUR

JULES LAFORGUE

(*Fin* [1])

Deux livres. Rien de plus, sur une table ou aux rayons d'une bibliothèque, n'atteste au miroitement de la vitrine ou sous les doigts de celui qui consulte qu'une grande âme par deux fois matérialisa des songes. Jules Laforgue fut un jeune homme, et il demeure de lui une œuvre de jeune homme, ce vestige léger que sont les premiers livres, et où se mêle la grâce d'une chose à demi future. Ce n'est pas encore le labeur, d'insistance un peu blessante, de l'écrivain dont après tout participe quelque trace du professionnel, tant il faut que tout, au monde présent, soit profession, et le rêve même! Poèmes et contes, quelques notes critiques, c'est tout le gage de l'homme : qu'il ait été immensément plus haut et plus loin, vous le sentez bien, et que ce ne sont que des signes de lui qui sont là, qu'il n'avait pas encore songé à en faire une partie essentielle ou du moins importante de lui-même...

La part littéraire de l'intérêt qui s'attache à ces poésies, *Complaintes* ou bouquet fantaisiste appelé *Imitation de Notre-Dame la Lune*, je n'aperçois pas qu'il soit nécessaire de l'examiner selon la méthode usitée pour un volume paru. De la tournure d'esprit qui conduisit l'artiste à quitter le vers habituel pour un polymorphe, je ne retiens, m'occupant ici de lui-même, qu'un penchant logique à modeler plus exactement et en liberté les mots sur la fantaisie de la pensée, et je ne disserterai point sur tels amusements de forme qu'un bibliographe étu-

---

(1) V. *Mercure de France*, N° 74.

dierait avec plaisir, néologismes, tournures familières et populacières, alliances de locutions connues aux mots les plus nobles, singularités sans prix supérieur à celui de la curiosité, habitudes originales ou variations de moyens dans le répertoire expressif. Ce sont là des jeux du talent dont peut-être l'abus qu'en fit Jules Laforgue, comme tout chercheur et inquiet, s'apparie au goût qu'il montra pour la virtuosité libre et heureuse des petits poèmes de Banville : j'ajoute, pour répondre sans retard, et en passant, au reproche qu'on lui en fit ou pourrait faire, qu'encore ces audaces, privautés ou bizarreries, sont chez notre auteur aussi logiquement et gaîment françaises, et conformes à la trame même de la langue, que celles admises chez le grand chantre des *Exilés* par ceux-là qui, chez Jules Laforgue, y décretèrent folie et obscurité. Ce sont détails apparents sous lesquels l'âme seule permane et importe : et le désarroi même de ces vers au dialogue bariolé, aux réticences mêlées de cris interjectionnels, n'est ni sans caprice, ni sans saveur. Mais j'écarte ces soucis.

Fleurs d'un esprit sentimental et admirablement ingénu, pour qui la forme était pays conquis et promenade vagabonde du fait même qu'elle ne comptait pas, ces poésies premières demeurent un rare album de négligentes confidences et de sourires fugitifs où la douleur et les hauts rêves laissent une trace derrière un voile musical. L'acidité des sensations y ronge les mots et les rythmes, la notation exacte de la réflexion ou du caprice n'y consigne parfois qu'une intention, qu'il eût été aisé à l'habileté de l'écrivain de développer et d'orner, si la hâte du poète vers de nouvelles trouvailles ne lui eût fait dédaigner de tirer parti, pour l'étonnement ou l'admiration d'autrui, de celle-ci qui à peine née ne l'intéressait déjà plus. Publiées ou retrouvées, signées et avouées ou posthumes, elles sont, ces poésies, des cahiers d'impressions personnelles mises rapidement en vers, et leur valeur est avant tout d'un document sur l'homme. C'est pour-

quoi je n'ai point dessein de les étudier en elles-mêmes. Laforgue, comme le Verlaine de *Parallèlement*, est un poète purement subjectif, et au point de formuler ses émotions juste assez pour qu'on les devine. Au fond, il ne s'occupe que de lui, il prend des notes : certaines esquisses ainsi rendent un pareil service aux peintres, et la musique, par sa conformation même, permet de concilier à la fois cette visée d'intérêt tout personnel et la possibilité du chef-d'œuvre intelligible à autrui. Elle est l'art subjectif par excellence ; nous sentons bien que même les coloristes de la musique ont écrit pour eux d'abord, et nous ne saurons jamais si les symphonistes purs ont songé à rendre leur émotion compréhensible au-delà du degré de mémoires ou de testaments par exemple. Mais je crois que les poèmes de Jules Laforgue, appartenant à un art pour qui l'objectivité est la moitié de l'existence, sont d'abord des documents, et il y a là une indication précieuse sur le changement de son esprit entre eux et les *Moralités Légendaires*, qui sont un livre, une œuvre calculée où l'objectivation de la pensée est soigneusement poursuivie.

A vrai dire, et procédant par une intuition sans preuves puisqu'il n'a laissé aucun renseignement sur ses idées à ce sujet, on pourrait admettre qu'il y avait en lui deux inclinations au sujet des vers. Il les concevait probablement ainsi, impressionnistes et désordonnés, violemment sentimentaux, et il eût continué longtemps peut-être à les considérer achevés sous la forme où nous les voyons : le consciencieux qu'il fut ne les eût pas publiés sans se ranger secrètement à cette esthétique, aussi légitime, à tout prendre, qu'une autre. Mais aussi mon idée peut s'accorder à cette conception, si je maintiens qu'il s'inquiétait peu de composer et de prendre les précautions nécessaires pour transformer ses notes en œuvres d'art extériorisé. La poésie, si elle n'est impersonnelle et décorative exprès, est toujours une série de notations reprises, arrangées et présentées par un travail de classement

et une intervention d'habileté venue en surcroît : il eut le temps de ce surcroît, puisque les poèmes en question parurent avec son approbation, mais il ne voulut pas y ajouter de corrections. Et cela s'aperçoit clairement aux vers posthumes et aux brouillons retrouvés, qui sont d'une manière identique à ceux dont il approuva l'édition. Puis-je dire sans erreur qu'il paraît avoir considéré les vers comme devant donner l'impression d'être *inachevés ?* Et cette façon de les voir est celle des musiciens de lieds et des lyriques : dès l'instant qu'ils renoncent à introduire dans les vers, considérés comme un genre littéraire, des éléments dramatiques et des créations de personnages pour un but d'éloquence ou toute autre recherche, et qu'ils entreprennent de s'énoncer strictement eux-mêmes, et de n'intéresser qu'avec le récit d'eux seuls, ils s'accordent à n'écrire que des œuvres analogues au mémoire ou au testament, et qui toujours sembleront n'être pas plus finies que leur vie cérébrale elle-même. Ils peuvent apporter à cette littérature d'apparence négligée mille raffinements, et y faire valoir une perfection secrète, et c'est le cas de plusieurs des poèmes de Jules Laforgue ou des feuillets d'album de Schumann par exemple : la science totale de l'artiste intervient dans le moindre fragment, mais l'intention de parachever n'est pas extérieure, et il y a là une coquetterie singulière à autoriser le passant à croire que ce fut hâtif. Rien de ce qui révèle une âme n'est hâtif.

Je tends simplement à expliquer que Laforgue attribuait au vers un usage essentiellement spéculatif, subjectif et intime, et réservait à la prose une objectivité plus grande, une intervention plus visible de la composition et des qualités littéraires. Les *Moralités Légendaires* sont un livre, et les *Poèmes* ne sont, par son vœu, que des confidences murmurées un peu haut. Il est probable que, dans une anthologie des poètes depuis 1885, des morceaux comme la *Complainte des Nostalgies préhistoriques,*

la *Complainte de la Lune en province,* celle du *Pauvre corps humain,* celle de l'*Oubli des morts,* tels lieds de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune,* ou la pièce IX des *Derniers Vers,* apparaîtraient comme de passionnés et poignants chefs-d'œuvre pour porter avec un parfait honneur le nom de Jules Laforgue. Mais partout, et dans les plus cursives piécettes, se révèlent les qualités qu'ils contiennent, et je crois que le vrai souvenir à donner à ce volume premier serait d'en garder dans sa mémoire quelques strophes qui sont des commencements de poèmes infinis, des débuts de sensations immortelles. Comme un recueil de pensées est un recueil de préludes à autant de livres, ainsi l'on pourrait extraire de l'œuvre poétique de Jules Laforgue un cahier de notes initiales de mouvements psychiques permanents et profonds. Rappelez-vous, en octobre :

... Pauvres morts hors des villes !

C'est gai,
Cette vie :
Hein, ma mie,
O gué ?

Rappelez-vous un de ces troublants regards vides, par où la plus simple femme signifie à la fois la nullité et l'attirance de l'inconnu, soudainement et sans savoir pourquoi :

Ah ! Madame, ce n'est vraiment pas bien,
Quand on n'est pas la Joconde,
D'en adopter le maintien
Pour induire en spleens tout bleus le pauv'monde.

Rappelez-vous encore :

T'occupe pas, sois Ton Regard,
Et sois l'âme qui s'exécute :
Tu fournis la matière brute,
Je me charge de l'œuvre d'art.

Et ce cri :

Oh ! qu'une, d'Elle-même, un beau soir, sût venir
Ne voyant plus que boire à mes lèvres, ou mourir !...

Et enfin le couplet que dit la Femme dans le *Concile féerique* :

Bandeaux plats ou crinière folle ?
Dites, quel front vous rendrait fous ?
J'ai l'art de toutes les écoles,
J'ai des âmes pour tous les goûts.
Cueillez la fleur de mes visages,
Sucez ma bouche et non ma voix,
Et n'en cherchez pas davantage,
Nul n'y vit clair, pas même moi.
Nos armes ne sont pas égales
Pour que je vous tende la main ;
Vous n'êtes que de braves mâles,
Je suis l'Eternel Féminin !...
Mon but se perd dans les étoiles !
C'est moi qui suis la grande Isis !
Nul ne m'a retroussé mon voile !
Ne songez qu'à mes oasis.
Si mon air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner ;
Je ne la fais pas à la pose ;
Je suis la Femme ! On me connaît...

Sous ce couplet léger et fugace, n'y a-t-il pas de ces paroles qui sont le fond de notre mélancolie, et de ces choses tranquillement amères que nous avons tous songées, aux heures où nous étions sur le point de faire allusion aux désespoirs et aux incompréhensions permanentes au-dessus desquelles nous avons l'air de nous entendre avec les hommes ? Ces regrets et ce déchirant sentiment de la solitude, et de l'adversaire qu'est tout être vivant, même si nous l'aimons, ils transparaissent ainsi chez Jules Laforgue ; il est convenu que nous n'en parlons jamais, parce que la vie serait intolérable, et qu'il vaut mieux sembler contents, de

peur de se briser l'âme à force de pleurer, mais lorsque certains, trop nerveux pour se retenir et aimant mieux la brisure que la réticence, crient violemment l'une de ces plaintes de la conscience méconnue et de la fraternité incomprise, comme soudain nous retrouvons la mélodie intérieure, comme soudain nous lui sommes reconnaissants d'avoir osé appuyer sur sa propre plaie, de nous attendrir sur la nôtre en appelant la compassion pour la sienne ! La strophe est vive et amusante en apparence ; écoutez pourtant le poète faire dire doucereusement à la femme son esprit d'assimilation, son néant que nous nous obstinons à chercher et dont nous désespère l'absence pourtant prévue : « J'ai l'art de toutes les écoles, j'ai des âmes pour tous les goûts... Sucez ma bouche et non ma voix, et n'en cherchez pas davantage, nul n'y vit clair, pas même moi... »

Maîtresse d'artiste, visage beau et nul rencontré et rêvé, chair où l'on s'épuise à loger son propre esprit, voilà dites leurs paroles de vie, leurs consciences imitatives et inertes, hors des prévisions humaines. Cet admirable, intuitif, métaphysique et douloureux badinage, c'est Laforgue tout entier.

Ce sourire qui sait tout et n'est pourtant qu'un sourire parce que l'homme ne daigne pas s'occuper d'autre chose que de son rêve, préférablement à la vie, je ne sais rien de plus noble : et quelle liberté !

A travers les notations de ce jeune homme ont passé quelques-uns de nos examens les plus touchants, quelques-unes de nos misères sous leur forme présente, et aucun de ceux de vingt-cinq ans et d'intelligence un peu fine ne le méconnaîtrait pour un frère. La femme surtout le hante, et il dit d'elle des choses d'une justesse infinie, il y revient toujours, il l'adore et la méprise, et de l'adoration et du mépris mêlés il se compose ce sentiment étrange et indéfinissable qu'ont pour elle tous les amoureux artistes. Elle le sollicite par sa beauté et la grande force de simplicité et de vie

tenace que lui donne une communion sans doute plus étroite que la nôtre avec la nature : elle l'effraie par son sens pratique, sa haine de l'intellectualité méditante, son instinct d'insolence et de profanation de tout le silence, de tout le passé, de tout l'obscur dont nous avons la crainte respectueuse. Elle déconcerte et exaspère son ardeur idéologique, elle est pour lui l'antique danger. Et cependant il y est ramené sans cesse, lorsque les recherches de son imagination le font retourner au sentiment du simple, dont elle est un exemple si merveilleux et si terrible. Et tout de même, il a un grand cœur, ce n'est pas un penseur armé de sécheresse, c'est un accessible, et il voudrait se confier, et l'âme d'un ami n'est jamais si vierge que l'âme d'une vierge, et s'il en trouvait enfin une véritable, quel rêve ! Et puis il sait, lui moderne et sagace, qu'il n'en trouvera pas, que cet idéal de sensibilité auquel il cède, c'est quand même un petit attendrissement enfantin, que son esprit en sera las avant peu... Il s'épuise au conflit de l'amitié et de l'amour, de la passion et de l'intelligence, il s'y brûle, il en souffre et il en jouit avec toute l'atroce et sublime sentimentalité d'un être supérieur.

Dans les jardins
De nos instincts
Allons cueillir
De quoi guérir,

fredonne-t-il en vaudevilliste philosophe. Sur la femme, il laisse en se jouant les plus incisives, les plus humaines, les plus saisissantes et les plus intelligentes remarques qu'un jeune homme de génie ait jamais écrites. Un Laforgue moraliste se révèle extraordinaire au hasard des pages et des croquis ; mais il n'use pas de la solennité grave et un peu lourde d'un La Rochefoucauld. Il est nerveux et extrêmement frêle, c'est plutôt un Joubert attendri et plus libéré du style, un Joubert sentimental et souvent égayé, un sceptique passionné (le genre existe),un amoureux avant tout,

mais un amoureux qui, seul dans sa chambre, relie le visage qui l'occupe à l'ensemble de l'univers, et aime d'abord les lois de cet univers au point de les retrouver dans ce visage. La forme plaisante ou familière ici révèle à dessein, par contraste, la philosophie et l'observation douloureuse de ce haut esprit, et des formules éclatent au hasard des phrases, voilées sous le badinage avec une exquise et spéciale pudeur, alors qu'un rien d'austérité en ferait d'accomplis axiomes d'éthique, s'il ne voulait avant tout rester jeune homme et conforme à lui-même. «La femme achalande l'ennui, et l'ennui le lui rend bien, écrit-il. La femme et l'ennui attisent la littérature, et la littérature le leur rend bien. Et il n'y a pas de raison pour que ça finisse.» N'est-il pas vrai qu'il y a en ces deux lignes tout le roman psychologique contemporain? Et plus loin devinez la vraie intention de cette boutade :« Les femmes me font souvent l'effet de bébés importants et monstrueusement développés. Observez-les sous cet angle, surtout celles, si nombreuses à l'étranger, qui portent les cheveux courts et bouclés; on est d'abord déconcerté, et puis on se sent des démangeaisons asiatiques. O incurables bébés, si vous ne souffriez pas le martyre pour nous mettre proprement au monde, quelle tenue de dilettantes nous nous permettrions !» Qui de nous n'a pas éprouvé obscurément une sensation semblable, et terminé de la même façon son intérieur monologue sur la dualité inconciliable de l'Eve maternelle et de la Vénus que l'enfantement annulerait?

Ces notes de Jules Laforgue, que la piété d'amis a depuis quelque temps rassemblées et publiées, et qui chaque fois apportent sous leur forme négligente plus de substance que bien des morceaux célèbres, il faudrait qu'un seul volume les réunît. Ce serait l'un des bréviaires sentimentaux les plus précieux pour les âmes naissantes, et une influence s'en épandrait sûrement par le monde. Leur humour même aiderait à les goûter mieux. Rien n'est utile au moraliste qui use d'axiomes comme

cette *ruse philosophique* dont je parlais au début de cet essai : et l'ironie détachée en est une des formes les plus sûres. On retient dans un badinage ou un mot drôle, même médiocre, une pensée dont l'expression sévère eût rebuté, et il y a une plaisanterie sainte, qui est au fond une des ressources les plus subtiles de l'art d'écrire. Si Laforgue s'arrête un instant à l'idée des revendications de la femme, il transcrira en souriant : « La fin de l'homme est proche... Antigone va passer du ménage de la famille au ménage de la planète. » Et ce sera aussi net et aussi frappant que la plus cérémonieuse des phrases. Ou encore il crayonnera tout à coup sur un feuillet : « C'est tout de même insensé d'invention, ce sexe ! » Et l'on sentira tout ce qu'il sentait et qu'il n'a pas à cette minute jugé utile de commenter. « La vie est un amour de tête du Néant. (Du moins cette idée me plaît à retourner). » Il n'en dit pas davantage et il passe : un pédant eût écrit un essai entier. Lui laisse croire à une pirouette : toujours l'énigmatique *Indifférent* de Watteau...

Laforgue essayiste est admirable, parce qu'il a l'air d'un causeur. Et ainsi il insinue dans l'âme mille intuitions dont nous nous serions défiés, s'il y avait eu apparence de style, ou de travail méthodique. Nous prenons moins garde à ce que nous entendons dans la rue qu'à ce que nous faisons exprès de rechercher, et pourtant nous sommes d'autant plus prêts à recevoir là l'enseignement de la vie que nous nous croyons moins attentifs : et de notre âme occupée au fond du corps distrait remontent longtemps après des pensées qui s'élaborèrent sans que nous y prissions garde ; elles sont souvent plus décisives que celles que nous retournâmes. Celles-ci nous lassèrent, au lieu que les autres arrivent toutes fraîches, et en somme notre conduite est faite en presque totalité des idées auxquelles nous ne nous attachâmes pas.

Je retrouve, parmi les notes éparses, deux fragments que je veux citer, encore que le seul hom-

mage logique à un écrivain soit de le lire entier, parce qu'ils témoignent étrangement des deux pôles de cet esprit, et qu'ils sont puissamment naturels et révélateurs ; voici l'un, tout d'irritation ironique et douloureusement nerveuse :

« Dans un bal blanc. La croisade féminine pour la propagation de l'Idéal, c'est-à-dire de l'espèce. Elles se sentent les coudes. Ça fonctionne à l'aise dans la complicité de cette musique, des parfums, des fleurs, des lumières, tandis qu'il n'y a de vrai, sacré nom de Dieu, en fait de musique que les lois de la nature, en fait de fleurs que les fleurs sauvages, en fait de parfums que les parfums humains, en fait de lumière que la loyale lumière du soleil (qui n'a jamais trompé personne), en fait de toilette que le nu. Là tout est revu, corrigé, hypertrophié ou atrophié selon l'idéal du siècle. On montre ses épaules, on abandonne sa taille, les conversations sont exquises et sans fond. Ça veut faire croire à l'idéal comme pain quotidien dans la vie. Et l'on s'y laisse prendre. On joue l'animal très distingué. On fait sa partie. Les mères font tapisserie d'un air fortuné et qui n'a rien à cacher. Et l'orchestre sonne l'hallali aux fiançailles. Moi j'erre convaincu des phénomènes nommés Vide, Gêne sociale, Ennui humain, Vieillesse. Pitoyable attitude d'ailleurs. »

Et à côté de ce mondain amer, subissant et exaspéré, railleur et désolé, sceptique et croyant, nous-mêmes, nous tous, l'ingénuité amoureuse et pudique de cette âme s'énonce ainsi, avec une douceur tout à coup discrète et délicieuse :

« *Elle* est la seule race de femme que je ne parvienne pas à déshabiller. Je ne peux pas, ça ne dit rien à mon imagination ardente des dessous. Cette imagination reste stérile, gelée, n'a *jamais* existé, *ne m'a pas dégradé*. *Elle* n'a pas pour moi d'organes sexuels. Je n'y songe pas, il me serait impossible d'y songer, j'aurais beau me battre les flancs. Elle est tout *Regard*, un regard incarné, emprisonné dans une forme diaphane, et s'écoulant par les yeux.

» — Toutes les autres sont des chiennes. .

» Je dois savoir que *le reste* viendrait s'il y avait liaison, manège — mais *je ne le sais pas.* »

Ces lignes sur la femme aimée, ce n'est pas lui qui nommément les a écrites; ce sont ceux d'entre nous qui ont senti certaines choses nobles et obscures. N'est-ce pas là une parole amie et confidente de notre âme et de notre sensibilité moderne, et qui donc mieux que celui-là est nôtre, et naturel, et humain? Et n'est-ce pas aussi une plainte de notre pitié, celle qui murmure dans cette phrase prise au hasard?

« Je me sens si pauvre, si connu tel que je me connais, moi Laforgue, en relation avec le monde extérieur. Et j'ai des mines riches, des gisements, des mondes sous-marins qui fermentent inconnus! »

Voit-on qu'il y ait bien loin de cette âme à celle d'un Novalis? Pour moi, je ne puis m'attacher assez à l'extérieur de ce qui est écrit pour consentir à méconnaître, à cause des œuvres dissemblables, cette communion des deux jeunes hommes dans la sensibilité, le goût métaphysique, la douleur, l'acceptation et l'amour. Cette note sur l'aimée, Novalis ne l'a-t-il pas pensée, sinon écrite, lorsqu'il se dirigeait vers la maison de Sophie von Kühn? Et si l'un est romantique et sans ironie, n'est-ce pas la forme allemande de cette ingénuité que le parisianisme, chez l'autre, déguise sous un sourire? De même que personne n'est plus vraiment fils de l'Allemagne que Novalis, de même personne n'est plus Français, foncièrement et selon le génie réel de la race, que ce Jules Laforgue, méconnu à ce titre même parmi d'autres : et son nom relève avec gloire une qualité dont on fait aujourd'hui je ne sais quel avilissant usage de grivoiserie et d'incompétence cérébrale, par un égarement de l'ignorance. Que dit-il du style, ce prétendu obscur, ce décadent supposé, cet alambiqué ou ce névrosé que travestit parfois en des feuilles publiques une opinion imprudente et

importune ? « Ecrire une prose très claire, très simple, mais gardant toutes ses richesses, mais contournée, non péniblement, mais naïvement, *du français de Christ*... Et y ajouter par des images hors de notre répertoire français, tout en restant directement humaines. Des images d'un Gaspard Hauser qui n'a pas fait ses classes, mais a été au fond de la mort, a fait de la botanique naturelle, est familier avec les ciels et les astres, et les animaux, et les couleurs, et les rues, et les choses bonnes, comme les gâteaux, le tabac, les baisers, l'amour. » N'est-ce pas là une réponse muette de cet esprit délicatement national, l'énoncé même d'un désir d'une langue lucidement sensitive, d'une langue sans nodosités, sans pédanterie, n'est-ce pas aussi la formule précise des écrits que laissa Jules Laforgue ?

Cette intuition de soi-même, que cette note révèle touchant son style, et qu'en intellectuel authentique il apportait en toutes les choses de l'âme et du talent, il la faisait intervenir aussi dans la critique, et nul doute qu'il n'y eût excellé. Souvenons-nous de tels articles incisifs sur l'Allemagne, de lettres, de projets d'études : toujours s'y décèle cette manière saisissante de concevoir, cette belle licence de s'ouvrir à tout et de communier constamment avec ce qui a vie, qui est l'apanage des êtres de la vraie race. Il a écrit sur Baudelaire, en quelques notes pour un essai futur, des phrases d'une justesse si profonde que je n'en pourrais citer d'aussi parfaites dans tout ce qui fut dit de ce maître. Et quelle façon savoureuse de fixer d'un mot une idée subtile, aussitôt pressée d'autres par l'impatience du songe et de l'analyse ! « Baudelaire, écrit Laforgue, peut être cynique, fou : jamais un pli canaille, un faux pli aux expressions dont il se vêt. Il est toujours courtois avec le laid. Il se tient bien... Ses images, c'est de l'importation anglo-américaine appliquée au *Cantique des Cantiques*... Son spleen, le vide de l'homme de lettres que son époque dégoûte, et qui est né d'ailleurs paresseux et royal. » Tout

Baudelaire s'entrevoit dans ces quelques lignes prises au hasard ; tous les traits saillants de son caractère s'y rassemblent, et si j'avais pris d'autres fragments, ils eussent également présenté une image complète. Car le propre de ces natures sensitives — et ici encore je parle comme pour Novalis — c'est une indivisibilité, une constitution telle de la pensée que ses moindres signes apparaissent organisés comme toute la conscience, et dotés en des proportions plus restreintes du total de ses qualités. Ce sont des particules accomplies et individuelles, des mondes achevés en petit, l'homme entier s'y retrouve. Voyez encore cette réflexion sur Rimbaud : « Tout est dans la richesse inouïe du pouvoir de confession et l'inépuisable imprévu des images toujours adéquates. Dans ce sens, il est le seul isomère de Baudelaire. » D'un trait sûr et large, d'un mot frappant l'on comprend, et l'on médite, et l'on s'étonne. Comme les vrais sensitifs, Laforgue avait un tour d'esprit synthétique, une faculté critique née de la nature et sans emprunt à l'habileté littéraire, là comme ailleurs *une ingénuité*. Je répète sans redouter la satiété ce mot qui lui sied, nom d'une vertu et gage d'une orientation spéciale de l'âme.

Les caractères auxquels, au cours de cet essai, je rapportai ce que nous pouvons nous figurer de Jules Laforgue, les *Moralités Légendaires* les condensent, avec une maturité, un éclat, et quelque chose de plus « homme » et « artiste », si je puis sans qu'on se méprenne opposer ces mots à ceux de « jeune homme » et de « sentimental », non certes en rabaissant ceux-ci, mais simplement pour signaler une transformation. Je n'indique nullement qu'il y ait des poèmes aux *Moralités* ce qu'on appelle un progrès, d'abord parce que le mot ne veut rien dire précisément en art, et ensuite pour cette raison sans réplique que l'auteur écrivit les uns et les autres à peu près parallèlement. J'ai assez expliqué l'intention d'un inachevé apparent

dans les poésies pour énoncer à présent que le Laforgue de la prose est plus écrivain, au sens admis du terme, que l'autre ; et si les derniers vers attestent une maturité du sentiment dans l'inachevé intentionnel, cette maturité se manifeste dans les contes, autant dans la recherche de la forme que dans la puissante et touchante originalité de la conception. Un effort d'art intervient ici beaucoup plus grand, et sans qu'il dérange rien de la sensibilité et de la pensée : l'âme demeure, malgré les raffinements du talent, et c'est pourquoi ce livre est beaucoup plus haut et beaucoup plus important que les poèmes. Laforgue y touche parfois le fond de l'art d'écrire, et c'est une épreuve visible de l'admirable artiste qu'il fût resté. Nous voyons là que tout le prestige verbal et tout l'épanouissement du don formel ne l'eût pas détourné de l'ingénuité divine, c'est là que vraiment le regret doit s'accroître. Car peut-être les poèmes, qui me sont tout à fait chers, l'eussent conduit au dégoût d'écrire, à force de sensibilité, ou l'eussent ramené à des formules plus étroites, par désir de ne pas s'éparpiller : mais ici le tissu le plus serré et le plus intimement tressé sur notre langue est cependant assez vaporeusement souple pour que l'âme de notre auteur s'y meuve sans contrainte. Il n'y a pas de gêne dans Jules Laforgue prosateur ; et pourtant son génie littéraire était tourné vers la concision, l'éclat strict, une sculpturalité à la Flaubert, et je ne puis comprendre comment un être si métaphysicien put s'exprimer dans cette composition minutieuse.

Faut-il ressasser? On ne peut dire d'un homme, constamment, que trois ou quatre mots où on l'enserre : je reviens une fois suprême à ceux-ci. Par son mélange de sensibilité aiguë et d'ironie, Laforgue, comme par son style, fut *Français et clair*, et il est absurde, injuste, déconcertant, non qu'on ait pris de lui et de ses écrits peu de soin, mais que ceux qui s'en occupèrent (hormis nous, ses amis et camarades d'art récent) ne l'aient pas vu. De

nous tous il fut le moins incriminable, le plus sûr, le plus traditionniste, le plus adroit à présenter simplement et en riant les éléments abstraits ou étrangers de sa pensée, le moins tourmenté dans le désir d'écrire selon soi, le moins troublé ; je dis Français, et je n'attache pas, après tout, un si grand prix à ce que cet esprit puisse être ainsi nommé. Mais à mesure que j'y fixe ma pensée, en vérité, et plus encore qu'aux vers dans cette lumineuse et parfaite et gracieuse prose, je retrouve cette race en ce qu'elle eut d'originellement svelte, et je ne sais de livre plus national. Il est d'ici comme les *Lettres Chimériques* et *Florise* et tels contes de Théodore de Banville, il est d'ici comme Andersen ou Grimm sont de chez eux, et pourquoi n'a-t-on pas, au camp de ceux qui répugnent à l'internationalisme, saisi ce jeune homme en otage ou opposé son œuvre aux nôtres, lui, le dernier à citer des quelques-uns qui possédèrent le secret du parler et de l'esprit de notre race ? Un jour prochain peut-être le verra revendiquer par eux, comme Verlaine, et par cet hommage ils ne feront que changer d'injustice en le séparant de nous, car il tient à nous d'autre part par mille attaches secrètes qui outrepassent infiniment la critique et les apparences...

Les *Moralités Légendaires* demeurent un monument singulier et unique dans notre littérature. Je n'y connais point d'analogue, et le plan même et l'idée directrice en demeurent obscurs. Ecarté le conte tout moderne du *Miracle des Roses,* auquel aussi bien se pourrait joindre celui posthumément publié des *Deux Pigeons,* la conception des cinq parodies mythiques d'*Hamlet,* de *Lohengrin,* de *Pan,* d'*Andromède* et de *Salomé* s'explique malaisément, si l'on songe que l'esprit philosophique de Jules Laforgue allait bien plus loin que le goût même de parodier. Le rire, sur ces thèmes augustes, se joue, avec les larmes, et l'anachronisme y éclate infiniment tempéré d'un tact qui jamais, aux plus fantaisistes interventions, n'autorise l'adjonction

de la bassesse. Cela voltige avec joie, et le sourire ici est en sourdine. On dirait d'une réduction au piano, tentée par le désœuvrement avisé d'un homme seul en sa chambre, d'une de ces grandes assomptions orchestrales que sont, devant la foule, les légendes.

Voulut-il, hanté de l'obsession de ces fables, quereller doucement son âme prête à leur religion, écarter ces fantômes dont la somptueuse illusion inquiétait ses recherches métaphysiques, et susciter, lui aussi, sa *Tentation de Saint Antoine* en demandant l'exorcisme non plus à la croix, mais au sentiment de lui-même ? Voulut-il, désireux d'être grand par soi, et assez courageux pour n'avoir pas besoin de rejeter ou d'oublier le présent, se parodier le passé, se le montrer semblable, au fond, au modernisme, s'en interdire le refuge et le rêve, brûler ses vaisseaux pour être sûr de demeurer seul et face à face avec son propre héroïsme intellectuel ? Désira-t-il montrer que les légendes, comme toutes les œuvres de l'imagination humaine, ne sont que des grossissements du drame et de la comédie qui sont quotidiennement l'œuvre de tout passant ? Chercha-t-il à détruire, pour sa propre enquête philosophique, l'idée que les inventions de la gloire et du songe sont des divinités par nous-mêmes créées, en notant dans ces cinq aventures héroïques les traits familiers et plaisants qu'elles suggèrent? Voulut-il, en usant de l'anachronisme, montrer que les héros, en le détail de leur vie, peuvent être travestis et associés à toute époque, à tout lieu, à tout être, qu'ils ne sont que les signes, enrichis par le romanesque, de ce qu'est le plus humble d'entre nos frères ? Enfin ne fut-ce chez lui qu'un jeu — et je dis *jeu* dans ce sens spécialement noble de l'écrivain poétique, l'efflorescence fantaisiste et spontanée d'un génie libre qui crée cela par une raison cachée et supérieure ? De toutes ces hypothèses licites, nulle n'est plus particulièremenr préférable, ou peut-être les faut-il unir. Mais en tous cas l'ironie

n'est ici que le véhicule d'une conception générale; la théorie est bien sous-jacente, mais elle est, et le produit est un livre exceptionnel. On ne sait d'où il vient, on n'a rien lu de semblable, derrière les feuillets le visage qu'on imagine toujours est inusité et charmantement énigmatique.

J'ai parlé de Novalis. Qu'on n'objecte pas, du fait que ce tendre génie eut l'aversion de la parodie, une dissemblance ici indéniable. Une phrase de lui me revient : « Il faudrait que nous eussions une *fantastique* comme nous avons une logique. » Il ne se fût pas mépris à ces travestissements de légendes, il ne les eût pas désapprouvés. Il n'en eût probablement pas ri, parce qu'il eût tout de suite compris quel monde nouveau de conjectures pouvait s'ouvrir en ces renversements : et nous ne sentons pas, aux plus amusants passages, que Laforgue non plus ait voulu rire. Comme Novalis, il voyait les deux faces des événements, il considérait la fantaisie comme l'opposition et la symétrie de la logique. Et c'est pourquoi l'anachronisme, au lieu d'être à ses yeux l'assez bas moyen de comique de nos vaudevillistes, devient un lien naturel et très sérieux entre les faits légendaires et leur réduction au réel : c'est pourquoi aussi, à bien y songer, et subie la première surprise de l'ironie, les paroles parisiennes que Laforgue prête à Hamlet ou à Pan ne sont pas illogiques. Elles sont la traduction visible, et placée dans leur propre bouche, que le lecteur ou le songeur moderne se fait à soi-même et intérieurement des actes de Pan ou de Hamlet. Elles sont le lien entre eux et nous par dessus le temps, et chaque fois que notre pensée s'arrête à un homme d'une époque antérieure, c'est toujours au moyen d'un anachronisme latent et muet. Laforgue l'écrit, et son comique ainsi demeure intellectuel et humain. Qu'Hamlet, par exemple, hanté du désir de se révéler, écœure du temps médiocre et de la vie quotidienne, s'écrie : « Un héros ! un héros ! et que tout le reste fût des levers de rideau ! » il ne dit rien d'autre que

ce que voulut Shakespeare, mais il devient simplement un des nôtres, et sa pensée passe à nous et s'habille comme la nôtre.

Au travestissement de la forme et du décor s'ajoute une déformation des légendes elles-mêmes. Hamlet n'est pas précisément déformé, sauf l'aventure supposée d'une comédienne amoureuse avec laquelle il voudrait fuir le ressentiment de sa mère. Mais c'est l'Hamlet jeune, arrivant d'Elseneur, l'Hamlet encore plein de rêveries, d'incertitudes et de craintes, que s'attache à dépeindre Laforgue. Il est déformé au sens moral : c'est l'homme en présence d'une grande et violente action à accomplir, le jeune homme armé seulement dans le cerveau et mis en face de la vie active, que l'écrivain commente et modernise au point de lui assimiler son propre portrait physique. Il lui ôte tout le romantisme dont nous le voyons indûment parer en nos théâtres, et vraiment il s'approche plus du vœu de Shakespeare touchant ce jeune homme « replet et naïf » dans sa parodie prétendue que dans les interprétations de notre scène. Pan et Syrinx non plus ne sont pas déformés en leur fable même. Et l'adorable poème d'avril, soleilleux et matinal, qu'est ce conte, ne fait qu'ajouter à la figure du solitaire et à celle de la nymphe quelques-uns des traits immanents du poète et de la femme.

Si Lohengrin et Elsa sont absolument travestis, l'intention de l'auteur paraît de s'adonner sans trop de calcul à la variation littéraire du thème originel. Que, dans un ressouvenir peut-etre de *Salammbô*, Elsa soit une petite prêtresse infidèle de la Lune, que Lohengrin survienne pour la sauver du châtiment en l'épousant, puis l'abandonne, la trouvant trop sensuelle pour sa sentimentalité et sa pureté mystique, c'est le jeu d'une féerique et rieuse imagination où se décèle encore la constante préoccupation des banalités de l'amour. Si Salomé devient, par le caprice de Laforgue, une singulière princesse-enfant éprise d'astrologie et se jetant dans la mer avec la tête de Jean-Baptiste, si l'apôtre lui-même

est changé en socialiste emprisonné que viennent visiter et railler Aulus et Vitellius devenus ambassadeurs modernes, cette parodie d'*Herodias* n'en altère nullement la grandeur. Et l'aventure enfin d'Andromède, libre et sauvage enfant au bord de la mer, s'ennuyant du monstre qui la garde, puis trouvant ridicule le Persée survenu, le haïssant lorsqu'il a tué le dragon, et ressuscitant en celui-ci, sous ses baisers et son repentir, un beau jeune homme changé par les dieux et délivré par l'amour, cette aventure contraire à la fable en instaure une version savoureusement moderne, celle de la pitié capricieuse et de la bonté puérile de la femme, son culte de la misère physique, l'aversion de son âme obstinée pour le maître attendu et imposé qui lui advient, éclatant et sûr, et à qui, pour cela même, elle préfère le rival malheureux. Ainsi l'anachronisme appliqué à la légende en relie simplement le sens moral à notre vie ; et la déformation n'en a pas lieu pour la seule facilitation du comique. Elle ajoute un aspect actuel à l'aspect ancien, elle commente, elle augmente, elle permet à l'écrivain une création originale.

Au hasard de ces pages éclatent des phrases où l'alliance de la tendresse douloureuse et du sourire décèle l'âme la plus originale et la plus imprévue, dans un style tantôt léger, tantôt sculptural et hautain. Sculptural, oui, et d'une perfection toute classique : à ce point de vue, envisagez le passage d'*Hamlet* où il va crevant des yeux d'animaux un jour de spleen, ou la baignade d'Andromède dans la tempête, ou la surprenante description de Salomé en un trait à la fois vaporeux et exact que Flaubert eût aimé d'enthousiasme, ou le prélude de *Pan et la Syrinx*, et ne sont-ce pas des plus nobles trouvailles de la langue ? Parfois des notes incisives : « Son profil, et c'est là d'ailleurs le seul étalon pour mesurer la beauté de la femme, ne rappelait celui d'aucun animal, du bull-dog à la gazelle. » Ou encore cet admirable aquarium, dans *Salomé*, dont la description se clôt ainsi d'une

boutade : « Des plaines, des plaines d'un sable fin, si fin que soulevé parfois du vent des coups de queue d'un poisson plat arrivant des lointains dans un flottement d'oriflamme de liberté, regardé qui passe et qui nous laisse et qui s'en va, par de gros yeux, çà et là à fleur de sable, et dont c'est même tout le journal. » Le regardeur passionné d'estampes japonaises se révèle ici. Et parfois aussi de poignantes et profondes exclamations font demeurer pensif, les yeux vagues et le livre oublié entre les mains tombées :

Mon corps a mal à sa belle âme,
Ma belle âme a mal à son corps...

Ainsi Pan prélude désolément sur ses pipeaux en attendant Syrinx. Et c'est lui encore qui sanglote : « O nuit d'été ! maladie inconnue, que tu nous fais mal ! » Et d'une autre page monte soudain ce cri : « Je ne peux pas voir les larmes de jeunes filles. Oui, faire pleurer une jeune fille, il me semble que c'est plus irréparable que de l'épouser. Parce que les larmes sont de la toute enfance ; parce que verser des larmes, cela signifie tout simplement un chagrin si profond que toutes les années d'endurcissement social et de raison crèvent et se noient dans cette source rejaillie de l'enfance, de la créature primitive incapable de mal. » Si dans ce livre de fantaisie et d'ironie des phrases pareilles se rencontrent, n'est-ce pas que Novalis, que les plus saints eussent admiré, n'est-ce pas l'âme de Chopin même qui emplit cette douleur mélodieuse ?

Je consacre ici un essai à ce mort. Je l'aime, j'écris qu'il eut du génie, et que le livre des *Moralités Légendaires* est un chef-d'œuvre. Je sens bien que celui qui, non prévenu, lira ces pages, doutera de mes mots et croira à l'exagération, en songeant à tout ce qui a été publié de considérable. J'y pense aussi, et vraiment je ne puis renoncer, devant cet homme et ce livre, aux mots importants que j'ai

prononcés. J'accorde que j'aie donné une idée très imparfaite de ce qu'il fut cérébralement, et des raisons de ma passion pour lui. On ne peut jamais rien expliquer de ce qu'on admire, on ne peut que raisonner tout autour : l'objet même de l'admiration, c'est une communication magnétique et émotive qu'on ne peut faire partager par des arguments ou des éloges. Aussi bien je ne puis que réserver une chose, qui est que je n'ai, pour dire « génie » et « chef-d'œuvre » de quoi que ce soit en art, aucune raison plus sincère, plus motivée et plus sérieuse que Jules Laforgue. Je ne suis pas influencé par une amitié ou un souvenir, ne l'ayant pas connu. J'arrive dans la vie ne pouvant savoir de lui que ce qui demeure public. J'ai à dessein, pour ne parler que de cela seul, écarté toute recherche de sa vie et de sa personne : je dis l'impression qu'il m'a donnée équitablement, par les moyens visibles dont sa mémoire dispose, et c'est à dessein encore que j'ai demandé à un intellectuel qui ne le connut pas davantage son opinion en guise d'avant-propos, pour la juxtaposer à la mienne et montrer ainsi au lecteur futur de quelle façon deux lecteurs d'âmes dissemblables en furent touchés (1).

De cela qui s'atteste prêt aux hasards de la publication, et qui reste, de ce jeune homme, le reliquat mental et la sauvegarde de son nom devant le temps, je viens de dire, avec mes raisons malhabiles, ma pensée entière ; et pour ce qu'il en adviendra, la force latente de l'œuvre, la piété d'une génération insurgée contre la négation et l'oubli de cette chère gloire adolescente, et peut-être aussi la lente justice qui se lève dernière pour les sincérités qui attendirent, ce me sont des garanties assez noblement rassurantes pour que je m'y tienne sans appréhension.

---

(1) Pour cet essai réuni en un petit volume qui paraîtra sous peu, M. Maurice Maeterlinck écrit une introduction.

J'ai parlé de l'écrivain, j'ai essayé de retrouver l'homme : et de mes notes hasardeuses celui qu'il fut peut naître, tant bien que mal, dans le songe, car l'écrivain et l'homme rarement furent aussi inséparables, et ce que j'ai retenu de l'un peut édifier sur l'autre . Derrière le visage de chair, en assemblant toutes ces constatations éparses que je fis de son modernisme, de sa métaphysique, de son ironie, de sa tendresse, de sa fantaisie et de ses rêves, le visage *réel* s'entrevoit. J'étais à la recherche d'un ami, j'espérais un conseil : je suis allé vers celui-ci, Jules Laforgue, avec la même intuition qui me guidait vers Novalis ou vers Emerson leur aîné à tous deux. J'ai trouvé l'ami silencieusement à côté de l'artiste, à côté de l'œuvre j'ai trouvé le conseil.

Emblématique adolescent, tes vingt-sept années ont été l'un des plus chers exemples et l'un des plus substantiels enseignements que nous ayons pu connaître : et comme tu étais jeune et familier, comme tu avais l'air d'un causeur dans notre chambre, tu es allié plus étroitement à nous et tu pénètres plus profondément en nous que les sages. Ce que tu nous as montré, c'est une liberté intuitive, c'est une âme délivrée du temps, c'est la plénitude de tes droits d'intelligent s'exerçant à l'aise dans l'époque. Tu ne t'es pas attardé à récriminer contre elle, tu ne t'es pas réfugié dans les décors du passe comme un enfant boudeur qui refuse de s'éveiller à l'aurore nouvelle ; tu ne t'es pas défié de ton désir de beauté au point d'avoir peur de ne plus la trouver autour de toi. Tu ne l'as pas cherchée dans les efforts des anciens âges, tu as voulu te la créer personnellement et de toi et par toi, et tu as accepté la vie où tu te trouvais avec la simplicité sûre d'un homme vrai, sachant que ta conscience était vivante et que rien n'était perdu.

Tu souffrais dans tes noblesses, tu souffrais dans ton corps, et tu n'as pas refusé de connaître et de comprendre. Tu as été un calme dans la

sensibilité, tu as aimé les forces de vie, tu as jugé, tu as éprouvé, tu as songé, tu as souri. Tu as été un moderne, une conscience active dans le temps, c'est-à-dire la plus belle, la plus logique, la plus forte et la plus nécessaire leçon qu'il fallait à cette peur générale d'accepter le siècle qui pousse la génération présente au mysticisme ou à l'allégorie romanesque. Tu as été l'homme civilisé, le promeneur des villes qui s'intéresse et qui observe, le psychologue à pensée haute qui joue avec les phénomènes, ne s'attarde pas aux apparences, et n'a pas l'appréhension qu'on lui vole son indépendance ou ses rêves.

Tu as été un possesseur de la sagesse, en risquant les blessures du cœur et les mécontentements de l'esprit pour laisser vivre pleinement ta sensibilité. Tu t'es avoué frêle, sentimental et amoureux ; et, bien que tu eusses infiniment d'esprit, tu n'en as pas fait cet étouffoir mortellement haïssable des naïvetés et des ingénuités qui sont l'heritage sacré de notre enfance et l'ensoleillement de notre vie. Tu savais les délicatesses civiles, les discrétions, les tacts, les silences nécessaires et les compromissions de l'urbanité : et elles ne t'ont pas empêché d'être naturel, et tes sanglots ont été si instinctifs et si véridiques, que la douleur dont ils étaient les signes s'atténue dans la franchise de leur beauté.

Ta passion et l'amour de savoir qui emplissaient d'ardeurs identiques ton cœur et ton intelligence, tu les a sauvegardés de la science et des satisfactions sèches et illusoires peut-être que donne l'orgueil des résultats. Ecrivain et artiste doté des plus touchants apanages, tu as laissé des testaments de littérature dont le charme nous fait pâlir ; et pourtant jamais tu n'as sacrifié ton être à ta littérature. Tu n'as pas été « un homme de lettres » . Tu as noté les évolutions de ton esprit ; mais ton œuvre, ce fut toi-même. Tu t'es paré de perfection et de bonté devant la mort, et bien au-dessus de tes livres, c'est cela qui est admirable.

Qu'est-ce que les livres, sinon des gages de ce qu'on devient, et quelle misère pernicieuse que de les prendre en eux-mêmes, de s'appauvrir pour eux, de ne sentir, de ne recueillir, de ne réfléchir, de n'aimer que pour eux ! Quel dédoublement criminel, quel avilissement de soi, quel servage envers autrui ! Que chacun s'occupe avant tout d'être un type accompli de l'humanité pensante, cet égoïsme prétendu est le plus précieux des tributs à nos races et à la vie : et qu'à titre de conseils ou de méthodes plus aisées les livres circulent ! Mais que les âmes ne s'emploient pas à distiller un sang riche et essentiel uniquement pour laisser un monceau de livres et d'œuvres en offrande à l'Art ! L'art n'est qu'un moyen de se connaître, comme les dieux : et cette offrande, s'il en est autrement, n'est qu'une servitude, et ce dieu, comme les autres, n'est qu'un fétiche !

Jeune homme génial et souffrant, tu as été toi-même : et les beautés déchirantes dont ton nom assemble les souvenirs, ce sont les tiennes propres. Nous ne t'aimerons pas pour ton talent, ni pour les signes de toi, mais pour toi, parce que tu as résolu de vivre, parce que tu n'as rien renié, parce que tu as aimé, tressailli, apprécié et avoué les sensations simples de l'homme vivant, sans forcer tes facultés, sans y renoncer, sans opprimer les autres, sans te laisser restreindre, travaillant, voyageant et rêvant, aussi à l'aise parmi nos jardins et nos rues que dans toute autre époque, toujours prêt à être toi-même.

Tu as mieux fait, dans ton séjour sur terre, que de prendre une attitude. Tu as eu celle de l'Homme, sans rien de plus ni de moins, avec toutes les modesties et tous les orgueils, avec toutes les beautés et toutes les tristesses qui sont données à cet être dont tu présentais une image. Tu as compris ce qu'il fallait être selon ton âge et tes rêves, tu as écouté la nature constamment : et avec cela seul, et à cause d'abord de cela, tu demeures une pure figure au début d'un effort nouveau de l'individua-

lisme et de l'art, tu ne seras pas oublié, et des jeunes hommes pareils à toi agiront comme toi en pensant à toi. Il n'y a pas au monde de destinée plus conforme à la créature humaine douée supérieurement comme tu le fus, que de sauver des âmes de la tyrannie de l'art, de le montrer un moyen et non un but, de les écarter de la pédanterie et de les régénérer dans le sentiment du naturel. Cela, tu l'as fait déjà : nous ne savons pas, à chaque heure qui sonne, si dans une chambre au fond d'une ville provinciale un adolescent n'est pas saisi de le deviner soudain dans une phrase de toi, et c'est l'œuvre durable que demande, dans la perpétuité des consciences, l'ambition de toute pensée mortelle !

Et maintenant, toi qui, né grand écrivain, ne daignas pas sacrifier une parcelle de ta conscience douloureuse au souci tout ensemble ennoblissant et parasitaire de ce qu'on nomme « la littérature » pour elle-même, pardonne-moi de n'avoir pas eu la discrétion de t'honorer uniquement par la lecture et le silence, mais d'avoir tout de même effeuillé sur ta tombe les fleurs factices que figureraient ces feuillets déchirés, de t'avoir, dans un inutile discours, honoré encore avec ces mots qui n'étaient rien pour toi, avec des mots, des mots encore,

Hélas ! avec des mots, Hamlet sans épée.

CAMILLE MAUCLAIR.

Décembre 1895 — Janvier 1896.



PAROLES VERS LA MORT

A Robert de Souza.

La prêtresse du temps a levé son Miroir.

. . . .

En orbes, de l'ombre surgies, des terrasses
affrontées aux parois du soir
superposent leur masse inébranlable de gradins noirs.

O toi, Lumière,
j'ai vu les pas, pesants d'effort,
les pas des hommes,
peser aux hautes marches millénaires
où dresse puissamment sa totale stature
la Transformatrice au front noir.
Ils montaient, courbés, de l'abîme des ténèbres
vers toi, Lumière,
au geste des mornes mains taciturnes.

O toi, regarde !

Sur les dalles étageant le marbre des siècles,
lentement,
s'élèvent, de marche en marche, mes frères
Leur bouche a baisé, soudain tressaillante,
l'énigme qu'apportent les froides mammelles ;
leurs yeux, sous l'effroi que brûlent tes scintils,
ont touché du regard l'inflexible prunelle ;

mais debout, les voici sur la suprême marche
éperdument !
où flottent aux mers du vertige
leurs fronts qu'emporte une force soudaine
avec leur souffle par l'espace !

Vers les vagues de feu qui s'écroulent de ta face
ô toi, Lumière,
j'entends leur voix qui perce l'espace ;
je vois leurs mains sous les ailes des nénies
reines de toute la courbe des cieux...
— et leur vol conquérant l'espace !

Voici mes mains, voici ma bouche, voici mes yeux,
pour les cataractes bénies
où s'abreuve ma soif encore ivre de flamme.

Que la Matrone aux amères mammelles
m'enlace des mobiles anneaux de ses bras :
sans peur, j'attends les flots des sources pérennelles
qui froidiront ma chair quand tu l'ordonneras.

Mes doigts approcheront les orbes maternels
de l'immonde Enfanteuse et de la Prostituée ;
je toucherai des lèvres ses meurtrissures orbes
et la blessure encore au flanc restituée
d'où s'épanche le flux sans fin que tu résorbes.

Puissante Mort !

O toi, la fiancée aux voluptés sévères,
ardente, insatiable goule, — amante redoutable !
(oh plaine immense, plage inconnue des galères
dont un soc éternel fouille l'aride sable...)

Mort, grande Mort au double visage !

Louve à l'œil torve, ô Dévoreuse, ô Mensongère ;
vieille horrible en folie agitant un miroir
où ne s'est reflété son rire de mégère...

— ô Mort, ô toi,
sœur pauvre assise en étrangère
véridique au foyer parjure de l'espoir,
— miséricordieuse et sublime mégère !

Enfin je te connais, enfin je t'aime, grande Mère,
ô Ventre vénérable où le Désir obscur

engendra, siècle à siècle, des fils de lumière,
et suscita mouvante aux courbes de l'azur
sous l'ancien néant sa race tout entière !

Mère, magicienne, — ô toi, Révélatrice,
toi dont je méconnus l'algide et fort baiser,
viens, étends sur mon front ta main libératrice.

Mon effroi puéril enfin doit s'apaiser.
Je sais ; comme un rayon perçant la déchirure
des voûtes que la nue en ténèbres encombre,
sous ma lèvre, ainsi divine, en rose parure,
claire d'une aube vive où s'émerveille l'ombre
tu naîtras suspendue, amante, à mon baiser.

Juvénile apparue, une aube transfigure
ta main souple, joueuse en luciole aux fleurs,
et de tes mains il neige des palmes, des fleurs!

Ecoute!.. une harmonie éthérise un augure
de stellaire musique... Hymnes purs!.. Et des chœurs
glissent des orients vers les célestes rives.

Car ta voix comme une aile a tendu l'envergure
d'un vol prédestiné vers l'unique Floride,
et du songe éternel Dieu même s'inaugure
quand, sous le froid cristal de tes yeux de vertige,
mon Etre, tout à coup, terrifiant fulgure.

ALBERT MOCKEL.



RÉDEMPTION

LÉGENDE D'ORIENT

A M. Maeterlinck.

L'heure et le jour venus, l'homme marqué par le Destin pour renaître sur la terre s'éveilla. Il était couché sur une herbe rase, les bras perdus dans l'ampleur de son vêtement blanc. Les traits rigides et beaux de son visage pâle, que la crinière sombre des cheveux et la barbe noire sinueuse et longue comme un voile de deuil faisaient terrible, exprimaient une immémoriale douleur ; ses prunelles fixes comme celles des aveugles regardaient le soleil.

Ses yeux s'étant animés, ses paupières s'abaissèrent un peu ; sa bouche s'entr'ouvrit, ses bras remontèrent vers la poitrine qui se soulevait, sa tête se dressa : il considéra les entours avec un étonnement prolongé, comme si les choses lui eussent été neuves et incompréhensibles. Puis, d'un mouvement irrésistible et lent, sa stature tout entière s'érigea.

Il domina une plaine déserte et stérile, il fut le centre immobile d'un horizon étroit et circulaire. Le soleil déclinant l'auréolait de pourpre et d'or.

Son regard plongea dans l'immensité lumineuse du ciel ardent, interrogea les brumes énigmatiques de l'horizon, s'arrêta sur la terre pensive, muette gardienne de mélancoliques secrets.

Absorbé par une intense songerie, il resta un long temps à la même place, dans la même attitude. Le soleil au bord de l'horizon fut un caillot de sang : il ne se détourna pas pour le voir. Les clartés mauves du crépuscule errèrent sur le steppe roux : le charme triste ne l'en émut pas. Du vent s'éleva avec un murmure doux ; l'ombre s'accrut. Dans la nuit étoilée sa silhouette blanche et roide émergeait spectrale de la plaine confuse.

Alors sa droite décrivit un grand geste ; sa main se posa sur son front, il poussa un soupir. « Je souffre, voici qu'il me semble que je me souviens. »

Et obéissant à une impulsion occulte, il quitta le

lieu de son réveil, alla droit devant lui. Sa démarche était puissante et silencieuse comme le vol des oiseaux de proie.

★

Il ne savait où il allait, ne s'inquiétait pas de la longueur du chemin. Sorti d'un sommeil profond que les remous tumultueux de rêves terrifiants avaient agité, il lui semblait qu'il fût entré dans quelqu'autre et non moins étrange sommeil et que l'épreuve d'un songe nouveau lui fût imposée. Mais ce songe n'était pas angoissant. Autour de lui ce n'étaient plus des images hideuses, fluides et dissolvantes, qui se pressaient. Les objets entrevus avaient des apparences fixes et débonnaires. L'ombre était tiède, transparente et paisible, au lieu que les précédentes ténèbres étaient opaques et glacées et peuplées d'épouvante.

Il perçut la strideur amoureuse des grillons et fut charmé : dans cette région qu'il avait quittée, c'était l'absolu, l'éternel, le désolant silence. Un frais parfum de fleurs monta vers lui : il tressaillit de plaisir ; il lui semblait qu'une invisible main eût caressé son âme. Et, plus précis, des souvenirs s'affermissaient en lui, de l'espoir le fortifiait. Comme il continuait d'avancer, le faible chant d'une lointaine voix humaine le frôla. Il s'arrêta brusquement, écouta. Dans l'air pur de l'aube, le chant était distinct et la mélodie portait de persuasives paroles. Il mumura : « La vie? C'est donc vrai que je vis, je vis ! » Et étreint, courbé par la joie, il s'agenouilla et baisa fervemment le sol. Quand il se releva, le jour était splendide. A distance se développait une cité blanche qu'il reconnut.

★

Sur l'azur foncé du ciel se profilaient en longue ligne irrégulière, séparées par des espaces de verdures, les maisons blanches peu élevées. Vertes ou bleues, des coupoles d'églises se bombaient, pointant vers le ciel l'or étincelant de leurs croix grecques. De-ci de-là, de grêles minarets interrompaient la monotonie béate des coupoles rondes et des demeures uniformes. Elle surgissait immédiate du steppe inhabité, la cité blanche et verte, elle etait fraîche et gracieuse.

Une rivière limpide y pénétrait : l'arc léger des ponts fréquents y projetait des orbes d'ombre. L'homme en suivit le cours, entra dans la ville, et sans hésiter

s'engagea dans l'enchevêtrement des rues et des ruelles, traversa des places où dormaient, bordées de pelouses, de grandes vasques d'eau, deux fois franchit les courbes de la lente rivière capricieuse, fut dans un quartier lointain où les demeures étaient rares.

A son approche, les passants encore peu nombreux s'écartaient avec crainte ; certains ne semblaient pas le voir ou pas l'entendre, et coudoyés par lui ne se retournaient point. Il eût voulu leur parler, connaître le son de leurs voix, de sa propre voix, et, retenu par une gêne inexplicable, n'osait.

Maintenant il se trouvait devant une maison petite et délabrée, reculée au fond d'une cour où croissaient des herbes folles. Un platane énorme l'abritait de son ombre séculaire ; sur la limite du jardin voisin s'arrondissait la margelle d'un puits. En face, entre des cyprès, s'allongeaient les pierres tombales d'un cimetière ancien. Le lieu était paisible et triste ; depuis de longues années on avait cessé d'y venir.

Il gravit les marches effritées de la maison où il *savait* ne trouver personne. La porte obéit à la pression de sa main, se referma derrière lui. Et, pris de lassitude, il s'étendit sur le lit, et s'assoupit.



Son sommeil fut calme et lorsqu'il rouvrit les yeux il lui semblait naturel d'être là ; les angoisses des époques récentes s'étaient effacées de sa mémoire. De cette habitation tout lui était familier : il s'y dirigeait aisément, savait la place des meubles, la couleur des murs, la forme des moindres objets ; et l'icone protectrice occupait toujours le fond du vestibule où jadis il la contemplait avec respect. Il ouvrit une croisée ; la lumière fit irruption dans les chambres. Mais joyeuse dehors, à se répandre dans cet intérieur vétuste sa gaieté s'atténua ; au contact blond des rayons éparpillés la tristesse enfermée en ce lieu prit vie. L'homme en subit l'attouchement mystérieux. Soudain il se sentit affreusement seul, et de ce qui l'entourait et qui lui semblait si connu, il s'aperçut qu'il ignorait la signification. A l'instant où il était entré dans cette maison, il croyait y avoir toujours vécu. Maintenant qu'avec trop de netteté la clarté vive du soleil lui décelait le contour exact des choses présentes, le passé se reculait dans les ténèbres insondables de l'oubli. Sans doute il avait vécu ici, il le sentait, il en était sûr, mais à quelle

époque, et de quelle façon, et pendant combien de temps ? Aucun écho intérieur ne lui répondait, aucune vision de sa mémoire ne le lui révélait. Des souvenirs impréhensibles erraient autour de lui, comme pour le narguer, se dérobaient au moment où il s'imaginait les saisir.

Il réfléchit profondément ; sa notion en devint plus trouble. Il cessa de se rappeler quand et comment il était parvenu en cet asile ; et peut-être fut-il absorbé pendant des jours et des nuits dans son étrange méditation, car il perdit jusqu'au souvenir du redoutable sommeil où il avait été enseveli avant de s'acheminer par le steppe désert vers la ville où subsistait, pour qu'il la revît, la demeure de sa jeunesse maudite.

★

Le mouvement lui revint ; à nouveau ses yeux s'ouvrirent aux choses immédiates et visibles.

Dans un angle de la pièce le reflet d'un miroir attira son attention. Il alla vers le cadre vermoulu où voilees de brume, sous la glace ternie, dormaient de vaines images. Il s'y découvrit et recula. Sa propre apparence l'avait rempli de crainte. Si blême dans l'allongement noir de sa barbe et de ses cheveux démesurés et les yeux flamboyants sous des sourcils énormes, il se rappela soudain un visage jeune et frais d'adolescent au regard bleu, tout différent de son visage actuel, et cependant tout pareil. « Qu'y a-t-il de commun entre l'être évoqué et celui que me renvoie la glace ? » se demanda-t-il. Et il s'efforça de se retracer l'éphémère vision, mais il ne put, car elle s'était dissipée. Et pourtant, s'affirma-t-il, tel je viens passagèrement de m'entrevoir, tel *j'ai été*.

Il retourna vers le miroir, s'examina plus curieusement. Par la croisée entr'ouverte, du soleil filtrait et il se trouvait dans le sillon de lumière. Il s'intéressa à la blancheur mate de sa longue robe sur quoi s'épandait le fleuve noir de sa barbe, et ses mains palpèrent l'étoffe moelleuse. Une tache rousse qui la souillait à hauteur du sein gauche l'émut et il y porta vivement le doigt. Aucune résistance ne s'opposa à sa pression ; le doigt traversa l'étoffe, comme si la trame en eût été très usée ; l'ayant retiré, aucune dechirure n'apparut.

Il s'inquiéta, pour la seconde fois palpa, mais avec plus d'insistance, la robe, et partout où il appuyait, ce fut sous la matière souple une déconcertante, une sin-

gulière impression de vide. Cette fois il eut peur. Et ce fut avec violence qu'il écarta les revers de sa robe afin de *voir son corps.*

Il le vit d'une beauté parfaite : la chair en était ferme, le torse vigoureux, les membres ronds et polis, la peau plus blanche que l'étoffe qui le recouvrait.

Il exhala un soupir de satisfaction, s'admira, croisa les bras sur sa poitrine. La glace lui renvoyant son geste, il reconnut avec stupeur que les bras pénétraient cette poitrine sous laquelle battait un cœur. Un cœur ? Il se frappa la poitrine éperdument. Aucun bruit ne retentit ; la main passa au travers du néant.

Du désespoir descendit sur lui ; il se fit horreur à lui-même. « Pareil aux vivants, je n'existe donc pas, je ne suis qu'une illusion ! » se lamenta-t-il.

Immobile devant le miroir, il se figea dans sa douleur. Issues de deux mondes semblables en leur inanité, séparées à jamais par une mince lame de cristal, deux faces de souffrance se contemplaient muettement, opposaient l'une à l'autre l'indéchiffrable énigme de leur songe identique.

★

Des jours s'écoulèrent. L'homme sortait rarement de la demeure où l'attachaient les subtils liens d'un inconnaissable passé. Les rares voisins ne semblaient pas s'apercevoir de sa présence dans la petite maison qu'ils évitaient, car ils la croyaient hantée de longue date par des esprits malfaisants. Et il se désolait d'être seul, avec non loin de lui le bruissement de la foule, ignoré des autres dont il eût désiré le regard affectueux, sans corps réel alors que des appétits charnels le tourmentaient. Parfois, quand il s'aventurait dans la ville, des passants doués de clairvoyance l'apercevaient et leurs visages exprimaient une crainte subite. Lui s'en chagrinait, et pour implorer leur compassion les regardait ardemment. Mais de ses prunelles, qu'il eût voulues suppliantes et humides de caresses, jaillissaient sans qu'il s'en doutât des flammes dangereuses à ceux qu'elles atteignaient ; il s'irritait de les voir le fuir, et ses yeux se chargeant de haine fulguraient.

A la tombée de la nuit, quand il errait le long des maisons, les chiens hurlaient ; dans la campagne, les bergers lucides et savants traçaient à sa vue des signes conjurateurs.

Rentré chez lui, il se postait devant le miroir afin de causer avec quelqu'un.

Et dans le dialogue monotone qui s'établissait entre l'être chimérique et son reflet, toujours revenait la même question : « Qu'est-ce qu'il nous faut expier ? »

Des lueurs fugaces éclairaient insuffisamment le passé lointain ; et l'homme, ayant oublié les terreurs incohérentes de la mort, eût souhaité mourir, car il était accablé de fatigue et d'ennui.

Bientôt, d'ailleurs, il n'oserait plus sortir qu'enveloppé des ténèbres nocturnes. Car le fluide qui constituait l'apparence de son corps rongeait incessamment son vêtement ; sous les taches multipliées, la blancheur primitive de l'étoffe s'effaçait ; elle se trouait par places, bientôt s'en irait en lambeaux. Alors sa nudité superbe et terrifiante se découvrirait, et comment affronterait-il la rencontre des voyants ?

Ce nouveau souci dominait ses chagrins antérieurs. Il ne savait comment enrayer l'usure graduelle de sa robe et réfléchissait en vain aux moyens de la remplacer. — Ainsi donc, sous peu, cette maison serait son sépulcre, dont il ne s'évaderait qu'aux heures d'ombre et de silence ?

Devant sa porte, debout, en plein midi, il méditait. Dans le haut feuillage du platane, il y avait des oiseaux qui gazouillaient.

★

Ce matin-là, pour la première fois un sourire lui fut adressé. Une jeune fille traversa la cour, alla vers le puits où elle remplit ses deux seaux. Les ayant replacés sur l'épaule, elle se tourna vers la maison, aperçut l'homme, et, son visage s'illuminant, elle bégaya des syllabes qu'il ne comprit pas. Mais il reconnut à ses signes qu'elle était heureuse de le voir et qu'elle l'appelait. Or elle était belle.

De l'amour naquit en lui, si soudain, si véhément qu'il lui sembla que son être se fût voluptueusement dispersé dans l'univers tout entier. Ses paupières se fermèrent ; il s'abandonna aux délices vertigineuses de la sensation présente. Quand il revint à lui, la jeune fille avait disparu.

Une douleur aiguë le traversa, il étendit ses bras vers le soleil comme pour implorer son aide, puis, se courbant en deux, se couvrit les yeux de ses paumes largement ouvertes, et désespéra.

« Qu'importe, gémit-il, que je la revois ou non, puisque jamais je ne la féconderai de mes caresses » !

Le murmure confus d'une chanson d'autrefois dont la douceur était extrême et pénétrée d'une ineffable tristesse monta vers lui.

« Sa voix à elle », se dit-il. « Et quand donc l'ai-je entendue ? » Sans doute ce premier jour, aux abords de la ville que le ciel auroral ceignait d'une écharpe rose ? Il n'y pensa point, mais soudain se revit enfant, jouant à l'ombre d'un grand platane ; non loin, dans l'encadrement de la fenêtre, une jeune femme peignait ses longs cheveux clairs et chantait...

La vision s'évanouit. Là-bas, la chanson d'autrefois, plus distincte, vibrait toujours.

★

Les matins suivants, la jeune fille revint ; parfois elle s'introduisait le soir dans le jardin, et, assise sur la margelle du puits, chantait en balançant sa tête aux lourdes tresses enroulées.

On la disait innocente, car elle balbutiait de bizarres syllabes et n'entendait point le langage des hommes. Elle riait souvent et dessinait dans l'air d'incompréhensibles figures ; d'autres fois son visage se convulsait de peur et elle repoussait avec des cris ceux qui l'entouraient. De ses yeux bleus égarés, l'âme était absente ; mais des étincelles s'y allumaient, quand l'homme pâle s'approchait d'elle.

De son pas large et silencieux, il glissait vers la créature de chair, et, malgré le regret de l'étreinte impossible, ce lui était une douceur de n'être plus seul. Il la contemplait ardemment, des paroles suaves s'amassaient sur ses lèvres muettes, des larmes qui ne pouvaient pas couler montaient vers ses paupières, et, réprimant l'élan de son être vers elle, il restait impassible et immobile. Elle cependant lui ouvrait ses bras pour qu'il reposât sur son sein. Alors il se reculait, secouait la tête, posait sur ses lèvres un doigt de mystère. Elle s'attristait ; et assise sur la margelle, les mains croisées sous les genoux, elle baissait la tête avec soumission, tandis qu'il s'éloignait, et elle gémissait la monotone chanson d'autrefois.

Un soir, il désigna sa robe trouée et lui dit, et elle le comprit : « Un mal horrible me dévore qui ronge tout ce qui me touche. Tisse l'étoffe que mon contact ne détruira pas ; ce jour-là je serai guéri, et je t'embrasserai. »

Il fut soulagé d'avoir proféré ces paroles : désormais

il la contemplerait paisiblement, car elle ne saurait tisser l'étoffe incorruptible et ne tendrait plus les bras vers lui... Mais elle sourit, et de la main lui envoya des baisers.

★

C'était la saison des roses et des jasmins.

Les nuits étaient limpides et constellées. Dans l'ombre claire les objets dessinaient des silhouettes irréelles et précises et allongeaient sur le sol des formes immobiles. L'air était tiède ; les arbres entrefrôlaient leur feuillage où se chuchotaient de mélodieux secrets. Et le ciel pur épandait sur la terre attentive le charme persuasif de sa lumière bleue.

L'homme parût sur le seuil de sa porte. Les lambeaux de sa robe couvraient à peine son corps ; et dans la lumière lunaire il se dressait comme une statue d'ivoire.

Il dardait vers le puits des regards étincelants ; car la jeune fille était assise à sa place habituelle et elle déployait un long tissu dont la neigeuse blancheur était celle des linceuls. L'ayant déposé devant soi, elle se dépouilla lentement de tous ses vêtements. Sa nudité lumineuse émergeait des linges épars, et, sa chevelure s'étant déroulée, sur un fond d'or pâle se détacha le relief marmoréen de son beau corps. Mais d'un geste pudique elle ramassa le tissu et s'en enveloppa. Sur la margelle une lame affilée était posée. Elle la prit, s'en perça rapidement à plusieurs reprises le sein. L'étoffe blanche se tintait de rouge, et l'innocente chantait.

L'homme la regardait faire sans bouger ; car à voir couler le sang, il lui semblait qu'il assistât à quelque drame ancien.

Quand le tissu fut écarlate, l'innocente l'enleva de dessus elle, à nouveau le déploya, et la brise survenue le gonflait comme une voile de barque royale.

Elle s'avança vers l'homme immobile, jeta sur lui le vêtement sanglant et balbutia : « Voici qui te guérira. » Puis s'affaissa sur le sol.

Une force irrésistible le courba vers elle, l'étendit à son côté, et le sang que son fluide absorbait lui racontait le passé.

« *Celle-ci est ta mère, jadis tuée par toi, parce qu'elle avait péché. Dans le grand tourment de tes remords tu t'ôtas la vie. Et le châtiment fut sévère pour vous deux,*

jusqu'au moment où, toi privé de corps, elle privée d'âme, vous revîntes sur la terre où vous vous êtes retrouvés. Maintenant que la mère a donné son sang pour son fils, le fils donnera son âme à la mère, et vous serez un et joyeux. »

A mesure que le sang parlait l'homme éprouvait que sous le vêtement nouveau un corps lui était né. Une exquise langueur s'emparait de lui, et, comme il portait sa main sur sa poitrine dure, il expira.

Au matin, le cadavre de l'innocente fut trouvé. Il était nu et ensanglanté sous un linceul parfaitement blanc.

ROBERT SCHEFFER.



LES MYSTIQUES

DANS LA LITTÉRATURE PRÉSENTE

(*Suite* [1])

TROISIÈME PARTIE

A TRAVERS LES CHAPELLES MYSTIQUES

I

Le mysticisme avait donc eu ses chercheurs fervents, ses dilettantes, ses « bohêmes ». Il lui fallait mieux que cela. Le mysticisme, très sincèrement, se pique de religion : il lui fallait pontifes, prêtres et chapelles, — quelques saints aussi, ou quelques réprouvés.

En des temps déjà anciens, Baudelaire avait tenu chapelle de mysticisme.

Sa chapelle, à lui, fut une pauvre chambre d'écrivain misérable et débauché. Toutes les « fleurs du mal » s'y épanouissaient parmi les désirs pervers que suscitait autour d'elle une laide mulâtresse, parmi les imaginations et les rêves de folie qui surgissaient d'une orgie continuelle d'opium, de haschich, d'alcool, parmi les douloureux et épuisants efforts, enfin, de la pensée ou de l'« écriture ». Mais aussi, en cette chapelle diabolique, Baudelaire se disait à lui-même : « Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poë, comme intercesseurs : les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs, et d'octroyer à ma mère une vie assez longue pour jouir de ma transformation ;... faire, tous les soirs, une nouvelle prière pour demander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi... »

Et voilà bien l'être paradoxal, contradictoire, que fut ce premier pontife du mysticisme : un assemblage d'épicurienne sensualité et de christianisme ascétique, de volupté charnelle et de piété mystique, de débauche et

(1) V. *Mercure de France,* nos 72, 73.

de prière. Ses ancêtres, — c'est lui qui nous en prévient, — avaient tous été des idiots ou des maniaques, tous victimes de terribles passions. Une effroyable hérédité pesait sur lui. Elle ravagea sa chair, ses sens, son cerveau, par l'éternel tourment d'une étrange maladie nerveuse. L'âme pourtant vivait en lui, fleur dans les ruines. Et cette âme, une mère douce et dévote l'avait pénétrée de tout le charme naïf d'un catholicisme enfantin. Toujours les impressions et les images de son premier catholicisme revinrent au poète des *Fleurs du Mal*, dans une vision plus torturante qu'apaisante. De la Femme, cette bête de luxure, cette esclave du désir et du vice, cet être fatal, terrible et beau, qu'il poursuivit de tant d'imprécations aux heures de colère, il fit dans les langueurs de la volupté la Vierge immaculée à qui sont dus de pieux hommages. Il y eut encensoirs, ostensoirs, autels, hosties, et ciboires, pour la « nymphe ténébreuse et chaude », qui devint, dans l'extase sensuelle, une divinité chrétienne. L'amour fut une adoration, ou même une communion de Sainte-Table. Si c'était sacrilège, cela, et si c'était s'égarer « entre ces deux fossés de la religion catholique qui arrivent à se joindre ; le mysticisme et le sadisme », Baudelaire ne s'en défendait point. Là était pour lui le fin du fin, le raffinement pervers. « Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. » Il rechercha cette volupté ; il se complut au délice de faire le mal, et de le faire diaboliquement.

Par une exaltation de mysticisme encore qui dans le mal lui faisait trouver l'amère ivresse du péché, il fut satanique. Et cela par un besoin de terreur autant que par un besoin de sensations nouvelles dans l'amour. Pour se sentir vivre parmi les lassitudes de la chair et de l'esprit, il voulait avoir peur. Le cauchemar catholique du démon et de l'enfer lui était un indispensable excitant. Il tenait au mysticisme par un souci visible de s'entourer des fantômes du mystère. Mais que d'artifice en un pareil jeu, et quelle profonde perversion du sens mystique ! Le pauvre poète erra tristement « près de ces confins où séjournent, comme a dit Huysmans, les aberrations et les maladies, le tétanos mystique, la fièvre chaude de la luxure, les typhoïdes et les vomitos du crime ». Un vertige de détraquement le prit d'avoir regardé trop longtemps, du bord, l'insondable abîme des ombres. Un vent de folie et de mort passa sur son front. Tragique, lugubre, il ne sembla

plus que le prêtre de la « messe noire » du mysticisme.

Or, ce prêtre eut des fidèles. Son influence fut considérable sur les plus fermes esprits, particulièrement dans la jeunesse. Il eut même des disciples qui le trahirent en le caricaturant, et le livrèrent aux méfiances. Car on a beaucoup « baudelairisé » après Baudelaire. La petite chapelle des baudelairiens est devenue une immense église où se sont engouffrées toutes les âmes curieuses de mystère, mais qui n'auraient rien voulu sacrifier des réalités sensibles et sensuelles. Et il semble bien que, de toutes les chapelles mystiques, la plus hantée soit toujours celle où fleurit, en des lueurs rouges de vitraux, le baudelairisme, fleur maladive poussée en pleine corruption, diabolique orchidée qui voudrait se clore en des blancheurs de lys, mais dont toutes les hontes savantes du vice ont maculé ou flétri la corolle, et qui symbolise, horriblement, cette monstruosité d'une mysticité catholique et d'une sensualité païenne l'une par l'autre exaspérées.

Sans doute, l'âme en peine du grand-prêtre, de Baudelaire le revenant, erre encore aux heures nocturnes parmi l'infernal effroi de ce temple mauvais où l'on n'adore Dieu que pour braver Astaroth.

Epouvantable cercle de damnés, de luxurieux ou de fous, cette chapelle de Baudelaire !

Et il eut aussi sa chapelle, — dont il soigna la façade, certes, — Barbey d'Aurevilly.

Barbey d'Aurevilly, le « croisé », le « grand connétable », le « mousquetaire », le « chouan », portait haut et triomphal le plumet de son catholicisme. Il déclarait « toute autre doctrine que la doctrine catholique abjecte et perverse », et il étalait cette conviction dans la rue par des accoutrements et d'hyperboliques audaces de dandysme, que d'autres depuis ont eu bien de la peine à faire oublier.

Mais un bien bizarre catholique que l'auteur du *Prêtre marié* et des *Diaboliques*. « Il fallait même, pensait des Esseintes, cet immense mépris dont le catholicisme couvre le talent, pour qu'une excommunication en bonne et due forme n'eût point mis hors la loi cet étrange serviteur qui, sous prétexte d'honorer ses maîtres, cassait les vitres de la chapelle, jonglait avec les saints ciboires, exécutait des danses de caractère autour du tabernacle. » Combien, pourtant, il avait la foi, une foi sincère et véritable ! Il adhérait tant qu'on

voulait à tous les dogmes. Il criait haut et fort son *credo*. Il admettait tout, de l'Evangile à la plus humble croyance de la Tradition, et il n'eût assurément pas reculé devant la naïveté de quelque mythe breton, s'il avait fallu le prendre pour un article de foi. C'était le croyant qui croit pour croire, et ne se soucie guère des motifs. Seulement...

On a beaucoup parlé, à propos de quelques écrivains qui ont créé ou représenté cet état moral en ces derniers temps, et surtout à propos de Barbey d'Aurevilly, du catholicisme sadique. « Le sadisme, ce bâtard du catholicisme, a dit Huysmans, que cette religion a, sous toutes ses formes, poursuivi de ses exorcismes et de ses bûchers, pendant des siècles. » Qu'est-ce donc, au juste, que le catholicisme sadique ? On peut y voir tout d'abord une aberration de l'esprit qui, sur les lois aveugles de la chair, sur les satisfactions basses de l'instinct, veut répandre quelque idéalité par le tourment de la crainte morale. User bêtement des plaisirs charnels, au hasard d'un sursaut de l'animalité, sans conflits de conscience et sans l'effort d'étouffer quelques regrets, cela paraît trop simple, trop naturel, trop vulgaire, à des sensuels qui prétendent être sans brutalité. Et ils y mêlent, pour l'illusion de quelque moralité supérieure, des inquiétudes religieuses. Parfois, la perversité est pire. Le sacrilège, tout simplement, sert à raviver la jouissance voluptueuse, et à lui donner plus de complexité, plus de profondeur. C'est qu'en effet nous sommes, par l'hésitation même qui en précède l'accomplissement et par la lutte qu'il suscite au fond de l'âme, plus attentifs à l'acte quand nous le concevons comme un péché. Nous en imaginons et en suivons mieux, par une application tremblante, les détails successifs. Vraiment nous sentons davantage les sensations qu'il provoque, notre conscience étant ainsi plus éveillée. C'est le charme des choses défendues ; c'est le charme de ce sorbet qu'une Napolitaine trouvait fort bon, mais qu'elle eût trouvé meilleur s'il avait été un péché.

Or, l'écrivain des *Diaboliques* a sa manière propre d'ensorceler de myticisme l'enragement sensuel. Il l'abandonne à toutes les tentations, à toutes les fantaisies du Diable. L'amour n'est plus qu'un « sort », une « possession », une action directe et une perpétuelle ingérence du Malin. Tout cela sans la moindre psychologie. Le Malin est le seul héros. C'est lui qui inspire à

Jeanne le Hardouey une effroyable passion pour l'abbé de la Croix-Jugan, et l'amène à se jeter dans une mare. C'est lui qui domine jusqu'au suicide le prêtre marié, l'abbé Sombreval. C'est lui qui... On pourrait multiplier les histoires. Et Barbey d'Aurevilly va ainsi, mettant le Diable partout, mais avec quelque prétention de nous terroriser par la menace des vengeances que Dieu ne saurait manquer d'exercer contre les diaboliques possédés.

Jusque-là il n'y aurait qu'enfantillages innocents, le satanisme semblerait n'être qu'un satanisme de moine prêcheur. Faut-il en croire les critiques sévères qui ont dénoncé la corruption de Barbey d'Aurevilly? « S'il prétendait toujours honorer l'Eglise, est-il dit dans *A Rebours*, il n'en adressait pas moins, comme au moyen âge, ses postulations au Diable et il glissait, lui aussi, afin d'affronter Dieu, à l'érotomanie démoniaque, forgeant des monstruosités sensuelles, empruntant même à la *Philosophie dans le boudoir* un certain épisode qu'il assaisonnait de nouveaux condiments, lorsqu'il écrivait ce conte : *le Dîner d'un athée.* »

Méfions-nous donc du catholicisme de ce catholique forcené qui crut au Diable encore plus qu'à Dieu, et qui fut le pontife, le cabotin aussi, d'un satanisme verbeux redondant, romantique, d'un satanisme où Satan paraît plus en Croquemitaine qu'en Méphistophélès.

Pour chapelle, celui-là, dandy et homme du bel air, des belles manières, des belles dentelles, eût voulu le « faubourg Saint-Germain. Le « faubourg » où il eût fait frémir, au nom du Maître, de Satan, quelques femmes « spirituelles, nobles, du ton le plus faubourg Saint-Germain, mais hardies comme des pages de la maison du roi, quand il y avait une maison du roi et des pages ». Il n'eut pas le « faubourg ». Il prit la rue. Il la lui fallut toute grande, avec des pans de ciel nocturne pour voûte, avec les étoiles pour mystiques flambeaux, avec des silences sur son passage, des contemplations et des vénérations qu'il se plut à imaginer. Et il eut l'air, une vie tout entière, de porter Dieu vraiment à son chapeau, à son jabot, à tous les oripeaux d'un sublime et infatigable histrionisme !

Enfin, Villiers de l'Isle-Adam !

« Sache une fois pour toutes, dit Maître Janus à Axël, qu'il n'est d'autre univers pour toi que la conception même qui s'en réfléchit au fond de tes pensées : car tu

ne peux le voir pleinement, ni le connaître, en distinguer même un seul point tel que ce mystérieux point doit être en sa réalité... Si tu veux posséder la vérité, crée-la ! comme tout le reste ! Tu n'emporteras, tu ne seras que ta création. Le monde n'aura jamais pour toi d'autre sens que celui que tu lui attribueras... Puisque tu ne sortiras pas de l'illusion que tu te feras de l'univers, choisis la plus divine. » Et Maître Janus prêche la libération de l'être par la renonciation, par l'ascétisme. « Extrais-toi de la geôle du monde, enfant des prisonniers. »

Villiers de l'Isle-Adam passa parmi les hommes comme un Maître Janus, leur criant « la loi du radical détachement des choses » et le devoir de répondre à l'appel du dieu que chacun porte en soi. Il fut un idéaliste sublime, le grand voyant de l'Idéal. Il fit un rêve qui dura toute sa vie, l'innocent et beau rêve d'élever de la terre vers les cieux supérieurs l'humanité esclave, de tourner ses regards vers le monde du mystère. « Ne sens-tu pas ton être impérissable briller au-delà des doutes, au-delà de toutes les nuits... Spiritualise ton corps : sublime-toi. » Et il y employa la magnificence du plus somptueux des styles, la poésie la plus exaltante, le bercement des rythmes les plus savants. Quand Tribulat Bonhomet eut par trop déçu son rêve, il se vengea par une ironie impitoyable et superbement hautaine. Dans un ardent reproche où tient plus de regrets que de haine ou de mépris, il eût dit à la race entière des hommes comme encore Maître Janus à Axël : « Sois donc ton propre apostat. Baigne de ton esprit la chair. Revêts de tes désirs les lignes des créatures, leur nudité : dissémine-toi ! Multiplie les mailles de tes chaînes ! Deviens-les ! Deviens encore des entrailles ! Goûte aux fruits de réprobation et d'angoisses ; tu en cracheras bientôt la cendre, car ils sont pareils à ceux de la Mer Morte. Enrichis d'une entité de plus le monde noir où souffrent les volontés éteintes qui ne se sont pas éperdument lancées, au dédain de toutes choses, vers l'Incréée-Lumière ! Plus d'espérances hautes, d'épreuves rédemptrices, de surnaturelle gloire ; plus de quiétude intérieure. Tu l'as voulu. Tu es devenu ton justicier et tu te seras précipité toi-même. Adieu. »

Pourtant, ce ne fut pas toujours la faute de ce pauvre Tribulat, s'il ne comprit pas le vague « hégélianisme » de Villiers et encore moins les élévations mystico-philosophiques que Maître Janus a empruntées à l'ésoté-

risme du « monde occulte ». Il y a dans tout cela plus de poésie que de clarté et de précision, et ce sont visions de prophète plus que théories de philosophe. L'imagination, qu'il avait inquiète, féconde, vaste, emportait par d'irresistibles élans le génie de l'écrivain vers les fascinations lointaines. Il devenait incapable de l'application réfléchie que demande une étude proprement philosophique. Un songe, un songe immense et parfois obscur, surgissait de l'inconnu, et jetait une ombre sur ses pensées. C'est seulement par la radieuse splendeur d'un verbe dont on ne saurait expliquer l'éclat intime et la vive lumière que par la diffusion d'une mystérieuse beauté, qu'un pareil songe s'éclairait enfin. Ce que dit Villiers, on ne parvient pas toujours à le penser ; mais on le sent, on le voit dans une fulgurante magnificence des mots. Les admirateurs ordinaires de Voltaire ne doivent ni nous étonner, ni nous offenser, s'il déclarent ne pas comprendre *Axël*, alors qu'ils comprennent si aisément *Candide*. Il ne faut ici qu'une vue juste et courte qui saisisse le contour net des choses exprimées ; il faut là une intuition, une « voyance », si l'on peut ainsi dire, qui pénètre, au risque des illusions et des erreurs, en ces régions de l'Inconnaissable fermées à l'exacte raison et où, pourtant, comme en des ténèbres semées d'étoiles, semblent irradier quelques lueurs de vérité, de beauté.

« Vains fantômes ! » diront des gens de bon sens et de raison. Peut-être. Mais ces fantômes attirent et élèvent le regard. Ils se meuvent comme de lumineuses nuées sur le ciel, sortis d'un au-delà mystérieux, d'un invisible où règne l'Absolu. De cet Absolu, — de Dieu enfin, — une annonciation nouvelle a été faite à notre génération oublieuse par ce mystique et sublime prophète, Villiers de l'Isle-Adam. Ce prophète a parlé comme parlent tous les prophètes, en termes évocateurs. Il n'a pas raisonné, il n'a pas prouvé. Mais, par toutes les puissances de l'émotion artistique, il a révélé à quelques âmes la notion du divin qui vit toujours, inextinguible lumière, au fond de la conscience. « Je n'instruis pas : j'éveille », dit Maître Janus. Il a été, le grand Villiers, ce révélateur qui éveille.

Et, assurément, un révélateur religieux. On en donne un beau témoignage. Après la mort de l'auteur d'*Axël*, diverses variantes furent retrouvées du dénouement de ce drame. Axël, dans l'une de ces variantes, se sauve du vertige de la mort par cette in-

vocation à la croix : « O croix ! je ne puis te dire adieu !... Voici que je le sens bien : l'amour de toi seule fermente en mon sang. Celui qui fit de toi ce que tu es... m'attire. Que serait un Dieu, qui n'eût pas fait pour nous ce que sut accomplir le Fils de l'Homme ! Et que serait alors ce prétendu Dieu devant cet Infini, Jésus l'éternel mage ! Donc, c'est bien lui, Dieu le Verbe même, sinon personne. Et, si le Fils de l'Homme s'est trompé, l'humanité n'est que leurre ! Car il ne saurait avoir menti pour nous donner l'espérance. Il faut, d'un cœur simple, le recevoir, ce qui est le comprendre, et nul ne peut le comprendre que par l'amour qu'il donne à ses élus. » C'est là une page d'inspiration chrétienne. Elle marque bien le terme auquel devait aboutir l'œuvre de Villiers. Car de son art surtout on peut dire qu'il fut une constante ascension, une ascension par delà les réalités misérables, vers le monde du mystère et vers le ciel d'un sublime Idéal, vers Dieu, vers le Christ.

Le grand-prêtre de l'Idéal, Villiers de l'Isle-Adam, on l'imaginerait volontiers errant en habits sacerdotaux d'archidiacre à travers le chœur claustral d'une chapelle de vieille abbaye, ou bien agenouillé sur les marches de l'autel dans un recueillement d'adoration. Mais entre ses mains, insensiblement, on mettrait la mystérieuse rose que Sara portait fanée sur sa poitrine, l'inconsolable rose morte de son ombre et dont elle disait le deuil a Axël, tandis que des harpes soupiraient au lointain le chant des Rose-Croix.

II

Mais ils sont morts, les grands pontifes, et leur voix prophétique est éteinte.

Le silence, pour cela, ne s'est point fait dans les temples du mysticisme. Car le Sâr a ouvert le sien, un temple d'où l'on ne chasse pas les vendeurs et qui est un peu boutique. Et les cent bouches de la réclame y ont appelé les profanes.

Il a voulu, le Sâr, rattacher son entreprise à la grande tradition des prophètes mystiques. *Fecisti mihi magna, qui potens es,* disait-il dans une dédicace du *Vice suprême* à Barbey d'Aurevilly. Et il disait encore au Maître : « *Le Vice suprême* n'était-il pas *votre livre* parmi mes livres ?... Je vous le vouais, pendant la parturition, selon la Norme de hiérarchie qui me fait tenant du Connétable des lettres catholiques ». Il lui proposait de le

réconcilier avec Merodak, en lui révélant le mage qu'il était lui-même, puisque « la thaumarturgie suprême réside à émouvoir les cerveaux et les cœurs pour y régner », et que les œuvres de génie sont des œuvres de magie.

Barbey était souvent bon juge. Il reconnut à Péladan, dès les premières œuvres, les qualités d'un écrivain et d'un penseur très indépendant, très élevé. Il le jugea grand artiste. Enfin, l'auteur du *Vice suprême* lui parut avoir « les trois choses les plus haïes du temps présent : l'aristocratie, le catholicisme, l'originalité. Autant dire que le « connétable des lettres catholiques » se retrouvait en ce jeune écrivain, en ce peintre des décadences, à qui il donnait le noble conseil de se souvenir qu'il n'avait pas besoin, pour la beauté et la gloire de son œuvre future, « d'une autre magie que de la magie de son talent ».

Mais depuis, Péladan, devenu le Sâr, s'est donné pour surprenante tâche d'être le *chevalier à la charrette* de l'idéal. « On connait, a-t-il écrit dans un prospectus (car, désormais, il y a plus de prospectus que d'œuvres), ce roman de chevalerie où les preux, prêts à jouer leur vie sur un rien, reculent devant la nécessité de monter en armes une charrette de paysan pour aller délivrer une princesse. Nous avons sacrifié notre prestige et un peu de notre paix pour obtenir l'attention dont nons avions besoin pour de chères idées et leurs tenants. Nous avons été L'HOMME-AFFICHE DE L'AU-DELA, le chevalier à la charrette. » Et il a dit ailleurs : « Je ne suis qu'un clairon ; mais je sonne le rassemblement pour l'idéal. » En vérité, tant de batelage, tant de charlatanerie, n'auraient été que pour forcer l'attention des badauds et des snobs ! Le Sâr aurait voulu, comme il dit encore, « scandaliser pour convertir et étonner pour démontrer » ! Il serait alors bien près de l'héroïsme. Jouer sans une défaillance, devant la foule des rues toujours moqueuse, ce rôle de dandy ou de grotesque par lequel l'orgueil de la personne aurait été sacrifié à l'annonciation de la vérité, de la beauté, de l'idéal ; tenir ferme ce masque de mage solennel et impassible, qui oppose l'antique majesté, ou même une excentricité courageuse ment hautaine, à toutes les vulgarités et à toutes les rampantes bassesses d'un monde de pieds plats ; affirmer tout près du « boulevard », pour tous les passants de la-noce, « l'accumulat dynamique que cache le Beauséant », et du parvis d'un sanctuaire appeler sérieusement les gens de « blague » aux mystères du Graal, du Beaucent

et de la Rose Crucifère ; enfin, oui, être L'HOMME-AFFICHE DE L'AU-DELA : ce serait incontestablement d'une sublime bravoure, si cela était d'un sincère amour de l'art. Et peut-être le Sâr est-il devenu, en effet, la dupe des sentiments qu'il avait pris la peine de représenter par le monde. Peut-être sa magie d'étoffes, d'agrafes, d'oripeaux divers, de gestes, de poses, a-t-elle fini par lui monter au cerveau. Pour être Sâr, on n'en est pas moins Delobelle. Mais aussi nous nous rappelons tout simplement la réplique de Mesnilgrand dans *le Dîner d'athées* de Barbey d'Aurevilly : « Mon cher, les hommes... comme moi n'ont éte faits de toute éternité que pour étonner les hommes... comme toi ? » Et nous admirons stupidement.

L'influence du Sâr passé grand-maître de la Rose-Croix valut mieux que son œuvre et son rôle. Car ce meneur de réclame avait adressé à tous les artistes de l'idéal cet appel : « Aimez le Beau plus que vous-même et ayez pour prochain, pour cher autrui, l'Idéal. Venez tels que vous êtes, pécheurs mais poètes, mécréants mais enthousiastes, sans vertus mais pleins d'œuvres. » Et il proposait de substituer l'amour du Beau, l'amour de l'Idée, l'amour du Mystère, à l'Amour, ou encore de créer une passion et une volupte du Beau, une passion et une volupté de l'Idée, une passion et une volupté du Mystère. « Aux œuvres, aux prières, proclamait-il, pour l'Idéal ! » Les salons de la Rose-Croix furent fondés d'après cette haute et noble inspiration. Il est indéniable qu'ils marquèrent dans l'art une sincère rénovation idéaliste. Sous le sceau de la Rose Crucifère, c'est vrai, quelques impuissants et quelques « intentionnistes » sans métier parvinrent à raccrocher l'attention d'une séquelle de snobs qui ne les auraient point aperçus ailleurs qu'aux « gestes esthétiques » du Sâr. Pourtant il faut reconnaître que de vrais et grands artistes, — Dampt, Walgren, Pierre Rambaud, Alexandre Séon, Aman Jean, Armand Point, Jean Delville, Carlos Schwabe, Marius Simmons, Maurice Chabas, Alphonse Osbert, et tant d'autres, — affirmèrent par l'incontestable supériorité de leur talent, dans le temple de la Rose-Croix, ce renouveau d'idéalisme qui, ces années dernières, a si rapidement et puissamment transformé notre art, et répandu autour de l'œuvre glorieux et sacré du maître Puvis de Chavannes une vie de jeunesse. Et si, en vérité, le mouvement idéaliste a eu ses mystiques origines dans la chapelle Rosi-Cru-

cienne où « la Rose florit au seuil du Temple », où « les épées du vouloir étincellent parmi l'encens », où « la sainte colombe peut descendre sur le Graal qui déjà rougeoie », pourquoi ne pardonnerions-nous pas au grand maître de l'Ordre, au Sâr, de tant étonner le monde et même de le faire rire ?

La mode est capricieuse. Au Sâr Péladan le ridicule, qui tue quelquefois, gagna la faveur de quelques demi-mondaines dont les changeantes fantaisies constituent la mode, cette loi du snobisme. Et la Magie envahit les salons. Que de Mages, de toute barbe et de tous cheveux, surgirent tout à coup, dans un élan de concurrence ! Ils répandirent sur les plus belles âmes, comme Zeus olympien ses nuées, les rêveries confuses et la révélation quelquefois profonde, quelquefois ingénue, toujours absconse, d'un hermétisme qui commence par ahurir et finit pour imposer la foi. L'occultisme, mesdames ! L'occultisme, messieurs !

Il y eut une admirable contagion d'enthousiasme pour les secrets de l'« Irrévélé ». De nombreuses revues se fondèrent, l'*Aurore*, l'*Etoile*, l'*Initiation*, le *Lotus bleu*, qui trouvèrent mieux que des lecteurs, des adeptes. Une littérature se forma, pleine d'intentions religieuses, et dans laquelle s'exprimèrent, par de magnifiques élans, par des élévations ferventes, le trouble et l'inquiétude des âmes. A quelque positiviste qui douterait de l'irréductible intensité du sentiment religieux et du phénomène mystique, il ne serait que de signaler cette étrange préoccupation d'un « au-delà » occulte, ce tourment des regards irrésistiblement fixés sur la nuit du mystère. Le mystère, — l'attrait du mystère par tout ce qu'il ouvre de noirs et fantômatiques horizons, par le sensuel frémissement qu'il suscite en nous de l'incertitude, de la superstition, de l'hallucination, et par la grandeur obscure qu'il donne à nos songes les plus fous, — sera toujours le charme asservissant de l'humanité, sa vieille et jeune chanson. Toujours il fera la fortune des Mages chanteurs, des Grands-Maîtres chanteurs de divers ordres.

Les très vrais artistes des Salons de la Rose-Croix, d'autre part, eurent à subir un ignominieux « démarquage » de leurs inspirations les plus personnelles. Des barbouilleurs de genre, chromolithographes ordinaires de l'aristocratie financière ou épicière, se mirent à planter des crucifiements sur le haut de la butte Montmartre. On ne vit plus que Golgothas à tous les Salons.

Les plus vieux et les plus vieillis d'entre les membres de l'Institut s'en mêlèrent. Et cela finit par *les saintes femmes au pied de la croix* de ce Ghirlandajo hongrois, Michel de Munkacsy. « Les salons, a dit Camille Mauclair, regorgèrent de saintes femmes au tombeau, de lacs de Génésareth, de calvaires, d'apparitions, de pardons et de bénédictions, le tout exécuté dans cette manière blanche et ces éclairages de lanterne magique où, l'année précédente, les peintres improvisés mystiques montraient bénévolement le pont d'Asnières ou une cour de ferme. Ce fut une consommation effroyable de missels, de chasubles, d'ostensoirs, et de lys. On faillit ridiculiser les lys ! Tous les signes de la foi y passèrent, il n'y eut que la foi qui manqua... On appela mystique une peinture plate, aux tons de tapisserie, avec des modèles presque nuls, une chlorose élégante et fade. On appela mystique le préraphaélisme grec de M. Burne-Jones. Les théâtres figurèrent la Passion en vers et en tableaux vivants. Les poèmes s'emplirent de chevaliers et de palefrois, de castels et de troubadours. On rangea sous la même étiquette les étoffes Liberty, l'anémie, la Vierge, les vitraux, Edgar Poe, les primitifs, Sarah Bernhardt (dans tous ses rôles), les coiffures à bandeaux plats, surmontées, par quel bizarre caprice ! de chapeaux cabriolet du goût 1830, la maigreur, M. Péladan, les robes sans taille et les derniers livres de M. Huysmans. Ce capharnaüm fournit l'arsenal du mysticisme. »

Le capharnaüm n'eut pas été complet, si l'on n'y avait pas vu apparaître les cornes et la fourche de Satanas. Les livres de Huysmans, justement, pourvurent à cette suggestion indispensable. On parla de satanisme, de « messes noires », et d'autres extravagances ou lubricités qui se seraient passées là-bas, au pays de Cocasse. Les imaginations en eurent pour leur compte. Que de gens, détraqués par toutes les confessions de Durtal, l'ami de Mme Chantelouve, en arrivèrent à ne pouvoir aller dans les champs, dans les bois, sans dépraver la nature par leur seule présence, et à ne pouvoir regarder un arbre dressant ses jambes en l'air, sans voir ce que personne ne voit. Ils découvrirent « des priapées dans les futaies ». Le mysticisme eut ses névropathes et ses fous, qui voulurent se faire prendre pour des diaboliques.

Or, sur le Satanisme un reporter veillait.

« L'Annonciateur-des-Lunes qui veillait toutes les

nuits au haut du temple d'Eschmoûn, pour signaler avec sa trompette les agitations de l'astre, aperçut un matin, du coté de l'Occident, quelque chose de semblable à un oiseau frôlant de ses longues ailes la surface de la mer. »

Poète, artiste d'une sensualité parfois aiguë et parfois langoureuse, doux berceur de rythmes et subtil manieur de symboles, âme lyrique enfin, pourquoi M. Jules Bois, qui pourrait si précieusement chanter en vers et en prose, chanter toutes les divinités de l'idéalisme ou du mysticisme, s'attarde-t-il avec tant de complaisance en tant de chapelles et d'alcôves que son imagination peuple de démons blêmes? « Je n'ai pas voulu, a-t-il dit, chanter dans les temples gardés par les rhéteurs, mais sur les montagnes où la pureté laisse davantage respirer Dieu. » Et le malheur est qu'en disant cela il a été sincère. Etrange trouble d'esprit qui trahit trop cette décadence où devait finir la mysticité voluptueuse! On conte en belles strophes le « péché nocturne » qui déshabille et qui viole, on tresse des guirlandes pour « quelque chaste courtisane », on invoque son « daïmon », on regrette avec la « démone » que rien ne soit pervers, hélas! hélas! et que tout soit immonde, et, de bonne foi ou avec des airs qui y ressemblent, on se vante de « respirer Dieu ».

C'est que de véritables dons de poésie, une sensibilité fine et l'imagination la plus inquiète de rare beauté, ont subi je ne sais quelle corruption par la hantise d'un satanisme qui ne peut paraître à un tas de mécréants que puérilité ou forte malice. M. Jules Bois aurait écrit de plus beaux vers encore ceux de *Prière* ou de *Douleur d'aimer*, s'il avait été un poète tout simplement. Il a couru ce monde de mystère où se cachent les petites religions de Paris; il en a dit les naïvetés ou les horreurs. Il a vu le diable, il l'a vu partout. Il s'en est fait le reporter, ou bien, si ce mot risque d'être trouvé trop peu mystique, il s'en est fait l'évangéliste. Cela nous a gâté l'évangéliste, le poète, et même le diable qui nous semblera désormais plus facétieux que tragique.

Dans une étude vigoureuse et fanatique sur le mysticisme littéraire de ces dernières années, — étude qui sert de *Préface* à un beau livre d'artiste, *Le Latin mystique*, de M. Remy de Gourmont, — Huysmans a écrit: « L'on peut dire de la Mystique qu'elle est l'âme et

qu'elle est l'art de l'Eglise même. Or, elle appartient au catholicisme et elle est à lui seul. Il ne faut pas, en effet, confondre le vague à l'âme, ou ce qu'on appelle l'idéalisme et le spiritualisme, ou même encore le déisme, c'est-à-dire de confuses postulations vers l'inconnu, vers un au-delà plus ou moins trouble, voire même vers une puissance plus ou moins occulte, avec la Mystique qui sait ce qu'elle veut et où elle va, qui cherche à étreindre un Dieu qu'elle connaît et qu'elle précise, qui veut s'abimer en Lui, tandis que Lui-même s'épand en elle. La Mystique a donc une acception délimitée et un but net, et elle n'a aucun rapport avec les élancements plus ou moins littéraires dont on nous parle. »

C'est vers la Mystique, — par delà le mysticisme qui sans doute ne lui semblerait, ainsi qu'à Huysmans, que fariboles et bas pastiches rabaissés au niveau des cuvettes, — qu'un écrivain noble et fier, noble jusqu'à paraître un peu Don Quichotte vengeur, et fier jusqu'à se montrer farouche aux écumeurs de la littérature, M. Remy de Gourmont, a tourné son culte et ses recherches. Il a écrit *Le Latin mystique*. L'œuvre est d'un bénédictin pour l'érudition, et d'un savant moderne pour l'indépendance de jugement, la méthode, la mesure ; elle est d'un pieux extatique d'autrefois pour le sentiment, et d'un pénétrant artiste d'aujourd'hui pour le sens et le goût. Les plus belles hymnes de la liturgie catholique y sont reconstituées dans leur intégralité première, traduites et paraphrasées en une langue fervente où l'on sent de la foi et de l'amour. Une foi et un amour bien personnels. Le grand intétêt des études et de ce qu'on eût appelé autrefois les « réflexions » de M. de Gourmont sur les chefs-d'œuvre de la poésie mystique, est justement qu'on y reconnaît la loyale liberté d'un esprit qui s'est affranchi des admirations ou des préventions convenues, des jugements scolastiques, des interprétations traditionnelles, de la « lettre » apprise, et qui soumet tout à l'épreuve d'une critique directe. Il n'y a là ni théologien, ni « laïque », mais une âme de croyant, ou plutôt de mystique, ingénument sensible aux attendrissements des naïves prières, à la ferveur des adorations et des louanges saintes, à l'horreur des invocations contre la triste chair de péché, à tout le mystère enfin des rêves dévotieux, des visions et des espérances. Sur le *Dies iræ*, sur le *Stabat*, sur *l'Office du Saint-Sacrement*, sur

la poésie franciscaine, sur l'œuvre poétique de saint Bernard, l'auteur du *Latin mystique* a écrit de courtes mais pleines pages, dont l'inspiration est tout naturellement religieuse en sa franche spontanéité. La clairvoyance littéraire n'y a rien perdu. Et c'est chose remarquable qu'un mystique d'âme ait pu demeurer par l'esprit un aussi sûr et ferme juge. Si souvent les ardeurs de la piété emportent la critique aux enthousiasme aveugles. D'ailleurs, le lettré singulièrement expert pour son compte aux subtilités et aux raffinements de l' « écriture » décadente, a éprouvé le charme d'une littérature de « primitifs » et a su en discerner l'inspiration profonde. Comme Huysmans et avec la même vivacité d'impressions, M. de Gourmont a pénétré jusqu'à cette idéalité surnaturelle des mystiques où l'art n'est plus qu'une prière. Il a senti « l'âme du latin même », de ce latin d'église qui « parvint à forcer le tréfonds des âmes, à rendre ces sentiments que fit éclore la venue du Christ : les adorations et les puretés, les contritions et les transes ». Qu'importe, après cela, que de bons grammairiens puissent contester l'exactitude littérale de certaines traductions du *Latin mystique* ! Le livre a mieux que l'exactitude : il a la vérité, cette vérité d'intuition et de sentiment que seul un moine de lettres pouvait mettre en un livre d'heures dont plus d'une phrase semble « tramée avec les fils en argent dédoré d'une vieille étoile », et qu'il faut lire « solitaire, chez soi, à l'abri des mufles ».

Or, dit M. de Gourmont, « ce latin méprisamment connu sous le nom de latin d'église est un peu plus attirant que celui d'Horace, et l'âme de ces ascètes plus riche d'idéalité que celle du vieux podagre égoïste et sournois... Seule, que l'on soit croyant ou non, seule la littérature mystique convient à notre immense fatigue. » Et il nous révèle ainsi, comme en passant, quelques-uns des plus intimes caractères du mysticisme nouveau. C'est d'abord un affranchissement impétueux de toute la classique sujétion des formes païennes, et la recherche d'un art plus libre, plus sincère, dans l'expansion toute naturelle du sentiment chrétien ; c'est le dédain des pensers médiocres dont les épicuriens littéraires du troupeau d'Horace se firent un banal dilettantisme, et un effort vers l'idéalité la plus haute et la plus austère de l'âme ; et c'est enfin, dans l'immense fatigue d'avoir été toujours déçu par une philosophie de courte vue, l'élevante inquiétude des

rêves obscurs, des profonds « au-delà », et, pour tout dire, du mystère religieux.

De tout cela, qui est l'idéalisme mystique, nous retrouvons l'âme répandue dans d'autres grandes œuvres de l'auteur du *Latin mystique.* Nous avons de lui un roman, *Sixtine.* C'est un poème un peu touffu qu'il a dû écrire, le haut rêveur de lettres, dans la tour d'ivoire de ses beaux songes, loin de la vie. Et ainsi de beaucoup de contes d'une mysticité fantômatique auxquels les pauvres vivants de ce monde ont leurs raisons de ne rien comprendre. « On ne connaît, prétend M. de Gourmont dans une étude sur l'*Idéalisme,* que sa propre intelligence, que soi, seule réalité, le monde spécial et unique que le moi détient, véhicule, déforme, exténue, recrée selon sa personnelle activité. » Les affreux bourgeois de la littérature ou du pot-au-feu en usent comme s'ils croyaient qu'il dit vrai, et s'entêtent à ne pas le connaître, lui, le grand « ariste » de l'idéalisme. Il s'en venge parfois. On finira bien par savoir que les superbes assauts des écrivains « jeunes » ou « nouveaux » contre les écrivains que le bourgeoisisme a sacrés « illustres », c'est M. Remy de Gourmont qui les mène. Il y met beaucoup de dédain, et peut-être de la violence. Mais, en ce temps de veulerie, dédain et violence sont la seule chevalerie qui reste.

La chapelle mystique de Péladan, c'est toute tente de carrefour, pas très loin des fenêtres de quelque princesse d'Este qui dira d'entrer, où le Sâr Tabarin peut amasser les badauds du snobisme.

La chapelle mystique de Jules Bois, c'est un de ces « eschaffaults » du moyen âge dont l'âge moderne a fait des tréteaux, et sur lesquels se jouaient les « mystères », — les farces aussi — tandis que les démons rôdaient aux alentours, faisant parmi la foule force gambades, grimaces et contorsions.

Mais la chapelle mystique de Remy de Gourmont, enfin, c'est quelque vieille église, mais où il ne va se chanter à lui-même et pour lui seul, en rêve, quelque prose de la liturgie qu' « à ces heures solitaires où des femmes prostrées demandent au Seigneur l'apaisement de leurs maux ».

VICTOR CHARBONNEL.

(A suivre.)

LA COMÉDIE DE L'AMOUR [1]

ACTE DEUXIÈME

Après-midi de dimanche. Des dames et des messieurs en toilette boivent le café sur la véranda. Par les portes-fenêtres ouvertes on aperçoit de nombreux hôtes dans la chambre donnant sur le jardin ; on entend, venant de là, ce qui suit :

CHŒUR

Soyez les bienvenus dans la société des fiancés !
Maintenant vous pouvez vous aimer à portes ouvertes,
vous pouvez vous embrasser tout le long du jour,
vous pouvez vous baiser à plaisir ; —
ne craignez plus les oreilles qui épient.

Vous pouvez, tous deux, flirter délicieusement ;
vous le pouvez dehors ou chez vous.
Votre amour peut maintenant s'étaler ;
choyez-le, arrosez-le et le laissez grandir ;
et montrez-nous comme vous vous y entendez !

MLLE SKÆRE (*dans la chambre*). — Non, dire que je ne l'ai pas su, Lind ; je vous aurais taquiné !

UNE DAME (*dans la chambre*). — Oh, que c'est vexant !

UNE SECONDE DAME (*dans la porte*). — Il a écrit sans doute, Anna ?

UNE TANTE. — Non !

MLLE SKÆRE. — C'est ce qu'a fait le mien.

UNE DAME (*sur la véranda*). — Anna, combien de temps cela a-t-il été secret ?

(*Elle court dans la chambre.*)

MLLE SKÆRE. — Demain, il faut que tu sortes acheter l'anneau.

PLUSIEURS DAMES (*empressées*). — Nous allons le mesurer !

MLLE SKÆRE. — Laissez donc ; elle va le faire elle-même.

MME STRAAMAND (*sur la véranda, à une dame avec un travail de femme*). — Vous cousez à contre-point ?

LA FEMME DE CHARGE (*dans la porte, avec une assiette*). — Encore une demi-tasse de café ?

---

[1] V. *Mercure de France*, nº 74.

Une dame. — Oui, merci, une goutte.

Mlle Skære. — Quel bonheur, que tu aies ton nouveau manteau pour la semaine prochaine, quand vous ferez vos visites.

Une dame mure (*dans la chambre, près de la fenêtre*). — Quand irons-nous dans les magasins ?

Mme Straamand. — Quel est donc le prix de la porcelaine maintenant ?

Un monsieur (*à quelques dames sur la véranda*). — Regardez-moi monsieur Lind avec les gants d'Anna.

Quelques dames (*avec une joie bruyante*). — Mon Dieu, il les a baisés !

D'autres (*de même, en se levant vivement*). — Quoi ! Est-ce vrai !

Lind (*se montre, rouge et confus, dans la porte*). — Oh, laissez-moi !

(*Il s'éloigne.*)

Mlle Skære. — Oui, je l'ai vu !

Styver (*dans la porte, avec une tasse de café d'une main et un biscuit de l'autre*). — Non, il ne faut pas ainsi défigurer le fait ; j'atteste que les témoins se trompent.

Mlle Skære (*à l'intérieur, sans être vue*). — Viens, Anna, mets-toi devant ce miroir !

Quelques dames (*criant*). — Vous aussi, Lind !

Mlle Skære. — Dos à dos ! Un peu plus près !

Les dames sur la véranda. — Venez voir de combien il est plus grand !

(*Toutes courent dans la chambre ; on entend des rires et des propos bruyants pendant un moment à l'intérieur.*)

Falk (*qui pendant la scène précédente s'est promené çà et là dans le jardin, arrive maintenant sur le devant de la scène, s'arrête et regarde jusqu'à ce que le bruit se soit un peu apaisé*). — Les voilà qui tuent une poésie d'amour. — L'artisan qui maladroitement a piqué une vache et lui a fait souffrir une mort inutile, on le met au pain et à l'eau pendant dix jours ; mais ceux-là — ceux-là, — ils échappent. (*Il serre les poings.*) Je serais tenté — ; chut, la parole est vaine ; plus rien que l'action, je l'ai juré.

Lind (*sort rapidement et prudemment*). — Ah, Dieu soit loué, maintenant ils parlent modes ; je peux m'échapper —

Falk. — Oh, tu peux être confiant dans le bonheur ; des essaims de souhaits, nombreux comme des moustiques, ont bourdonné autour de toi toute la journée.

Lind. — Ils sont si sincères, tous ; pourtant, un peu

moins suffirait. La sympathie qu'ils montrent est presque fatigante ; cela va me reposer d'échapper un instant.

(*Il veut sortir à droite.*)

Falk. — Où vas-tu ?

Lind. — Dans ma chambre, je pense. Frappe, si tu trouves la porte fermée.

Falk. — Veux-tu que j'aille te chercher Anna ?

Lind. — Non — si elle veut quelque chose, elle me fera bien prévenir. Nous avons causé hier soir jusque tard dans la nuit ; je lui ai dit à peu près l'essentiel ; je pense d'ailleurs qu'il vaut mieux ménager son trésor de bonheur.

Falk. — Tu as raison ; il ne faut pas y fouiller trop profondément pour l'usage quotidien —

Lind. — Chut, laisse-moi m'en aller. Je vais fumer une bonne pipe ; voilà trois grands jours de suite que je n'ai pas fumé. J'étais tellement agité ; j'allais et je tremblais qu'elle me refusât —

Falk. — Oui, tu dois avoir besoin d'un peu de repos.

Lind. — Et tu peux croire que la pipe me paraîtra bonne.

(*Il sort par la droite. Mlle Skære et plusieurs autres dames arrivent de la chambre.*)

Mlle Skære (*à Falk*). — C'est lui, qui vient de partir?

Falk. — Oui, c'était le gibier.

Quelques dames. — Nous fuir !

D'autres. — Fi, c'est mal !

Falk. — Il est encore un peu sauvage, mais il s'apprivoisera quand il aura porté le collier une semaine.

Mlle Skære (*regarde autour d'elle*). — Où est-il ?

Falk. — Il est en ce moment dans le galetas, dans la maison du jardin, dans notre nid commun ; (*avec prière*) mais n'allez pas le relancer jusque-là ; laissez-le souffler un peu !

Mlle Skære. — Soit ; mais le délai ne sera pas long.

Falk. — Oh, donnez-lui un quart d'heure, — et vous pourrez recommencer le jeu. Pour le moment il est dans un sermon anglais —

Mlle Skære. — Anglais — ?

Les dames. — Oh, vous vous moquez de nous ! Vous plaisantez !

Falk. — Très sérieusement. Il est très résolu à s'établir quelque part parmi les émigrants, et pour cela —

Mlle Skære (*effrayée*). — Dieu ! il n'a pas conservé cette idée folle ? (*Aux dames.*) Appelez toutes les tantes !

Allez chercher Anna et Mme Straamand et Mme Halm !

Quelques dames (*émues*). — Oui, il faut empêcher cela !

D'autres. — Il faut faire du bruit !

Mlle Skære. — Les voilà ; Dieu merci. (*A Anna, qui arrive de la chambre en même temps que le prêtre, sa femme et ses enfants, Styver, Guldstad, Mme Halm et les autres hôtes.*) Sais-tu à quoi Lind s'est résolu, tout tranquillement ? A s'en aller là-bas comme prêtre —

Anna. — Oui, je sais.

Mme Halm. — Et tu lui a promis —

Anna (*confuse*). — De partir avec lui.

Mlle Skære (*irritée*). — Ainsi il t'a persuadée !

Les dames (*joignant les mains*). — Non, — quel rusé !

Falk. — Mais souvenez-vous de ses aspirations — !

Mlle Skære. — Mon Dieu, cela est bon quand rien ne vous lie ; mais un fiancé ne suit que sa fiancée. — Non, douce Anna, penses-y à temps ; tu es née dans la capitale —

Falk. — Il est pourtant doux de souffrir pour l'idée !

Mlle Skære. — Souffrira-t-on pour l'idée du fiancé ? On n'est pourtant pas obligée à cela, mon Dieu ! (*Aux dames.*) Venez toutes ! (*Elle prend Anna par le bras.*) Attends ; tu vas voir ; — il apprendra ce qu'il a à faire.

(*Elles remontent et sortent à droite en conversation animée avec la plupart des dames ; les autres hôtes se répandent en différents groupes dans le jardin. Falk arrête Straamand, dont la femme et les enfants restent constamment près de lui. Guldstad marche de long en large pendant la conversation suivante.*)

Falk. — Monsieur le pasteur, aidez le jeune champion de la foi, avant qu'ils ne tournent contre lui la résolution de Mlle Anna.

Straamand (*d'un ton de prêche*). — Oui, la femme doit se conformer à l'homme ; — — (*réfléchissant*) mais si je l'ai bien compris à dîner, sa charge (1) repose sur une base incertaine, et l'offrande qui serait apportée est assez douteuse —

Falk. — Oh non, Monsieur le pasteur, ne jugez pas

(1) Tout le dialogue qui suit repose sur un double jeu de mots : *Kald* signifie vocation dans la bouche de Falk et charge (ecclésiastique) quand il est prononcé par Straamand ; de même *Offer* signifie sacrifice pour le premier, et pour le second il signifie offrande (supplément de traitement apporté librement par les fidèles).

trop vite. J'ose vous assurer, par la main et la bouche, que sa vocation est très grande et incoercible —

Straamand (*se déridant*). — Oui, — s'il est assuré qu'il pourra compter sur quelque chose de tout à fait certain à l'année, — alors c'est autre chose.

Falk (*impatient*). — Vous mettez devant ce que je mets derrière ; je parle de vocation, — d'aspiration, — non d'appointements !

Straamand (*avec un sourire expressif*). — De cela personne ne peut témoigner en Amérique, Europe ou Asie, — bref nulle part. Oui, s'il était libre, mon cher jeune ami, — s'il était seul, sans lien, — oui cela pourrait aller ; mais pour Lind, dans sa situation de fiancé, — une pareille position n'est pas bonne. Pensez-y vous-même ; c'est un homme vigoureux, avec le temps il pourra avoir un peu de famille ; — je lui suppose la meilleure volonté ;— mais les moyens, mon ami ? — « Ne construis pas sur le sable », dit l'Ecriture. Ce serait une autre affaire si l'offrande — —

Falk. — Oui, elle n'est pas mince, je le sais.

Straamand. — Ah bien — cela aide. Quand on est résolu à apporter l'offrande, et de bon gré —

Falk. — Il est résolu, comme pas un.

Straamand. — Il ? Comment dois-je vous comprendre ? Par suite de la situation, il accepte l'offrande, il ne la fait pas —

Mme Straamand (*regarde au fond de la scène*). — Les voilà qui reviennent.

Falk (*le regarde un instant, étonné, le comprend tout à coup et éclate de rire*). — Bravo pour l'offrande ; — oui, celle qui est apportée aux jours de fêtes,— enveloppée dans du papier !

Straamand. — Car si toute l'année on serre bien les freins on a du reste encore à Noël et à la Pentecôte.

Falk (*gai*). — Et l'on remplit sa « charge », — quand elle est importante, — même si l'on a des charges de famille !

Straamand. — Cela va de soi ; si l'on est assuré assez largement, alors on peut aller même chez les Cafres Zoulous. (*Bas.*) Maintenant je vais la ramener à ce qui est bien. (*A une des petites filles.*) Ma petite Mette, donne-moi ma tête. Ma tête de pipe, je veux dire, mon enfant, tu comprends — (*il tâte la poche de sa redingote.*) Non, attends, — je l'ai sur moi.

(*Il remonte et bourre sa pipe, suivi de sa femme et de ses enfants.*)

GULDSTAD (*se rapproche*). — Vous jouez un peu le rôle du serpent dans le paradis de l'amour, à ce que je vois !

FALK. — Oh, les fruits de l'arbre de la connaissance sont si verts ; ils ne tentent personne. (*A Lind qui arrive de droite.*) Eh bien, — te voilà ?

LIND. — Mais, Dieu ait pitié de moi, dans quel état est la chambre ; la lampe est par terre, cassée, le store arraché, notre plume de fer brisée, et l'encre coule sur le garde-feu —

FALK (*le frappe sur l'épaule*). — Ce ravage porte le premier bouton du printemps de ma vie. Trop longtemps je me suis assis derrière le garde-feu et j'ai écrit des vers sous la lampe allumée ; maintenant j'en ai fini avec la poésie en chambre ; — je marche au jour, sous la lumière du soleil de Dieu ; mon printemps est venu avec la conversion de mon âme ; dorénavant mes poèmes seront des faits et des actes.

LIND. — Oui, fais-moi des vers sur ce que tu voudras ; mais ne t'attends pas à ce que ma belle-mère laisse passer la perte des garde-feu peints.

FALK. — Quoi ! Elle qui offre tout aux pensionnaires, même ses filles, — est-ce qu'elle prendrait des airs pincés pour si peu de chose !

LIND (*en colère*). — C'est malhonnête de toutes manières, et compromettant pour tous deux ! Enfin, arrangez-vous ensemble pour cela ; mais la lampe était ma propriété, avec le verre et le globe —

FALK. — Oh, ptt, — je ne m'en fais aucun scrupule ; tu as l'été lumineux du Seigneur, à quoi bon la lampe ?

LIND. — Tu es étonnant ; tu oublies seulement que l'été est court. Je pense précisément que si je veux être prêt pour Noël, il s'agit de ne pas perdre de temps.

FALK (*avec de grands yeux*). — Tu penses à l'avenir ?

LIND. — Oui, je le fais, il me semble que l'examen est assez sérieux —

FALK. — Mais souviens-toi d'hier soir ! Souviens-toi : tu vas et tu vis ; enivré du présent, tu ne demandes rien de plus, — pas même des notes médiocres à la Noël ; — tu as emprisonné le bel oiseau du bonheur ; tu te sens comme si tu avais la richesse du monde à tes pieds !

LIND. — J'ai dit cela ; mais il faut comprendre, naturellement, *cum grano salis* —

FALK. — Eh bien !

LIND. — Les matinées, je veux jouir de mon bonheur, c'est bien mon intention.

Falk. — C'est hardi !

Lind. — Il faut que je rende visite à ma nouvelle famille, en sorte que je perdrais quand même du temps ; mais je paierais cher un plus grand changement dans mes occupations.

Falk. — Et tu voulais encore la semaine dernière aller par le vaste monde chanter ta chanson.

Lind. — Oui, mais j'ai pensé que le voyage serait trop long, je puis employer mieux les semaines.

Falk. — Non, tu restais chez toi pour une autre raison ; tu disais que le fond de la vallée a pour toi l'air des montagnes et le gazouillement des oiseaux.

Lind. — Oui, sûrement, — l'air est très sain ; mais on en jouit aussi en se mettant à un travail régulier avec son livre.

Falk. — Mais c'est justement le livre qui ne suffirait pas comme échelle de Jacob —

Lind. — Ouf, que tu es têtu ; on dit cela quand on est sans lien —

Falk (*le regarde et joint les mains, dans un étonnement tranquille*). — Toi aussi, Brutus !

Lind (*avec une expression de contrainte et de dépit*). — Rappelle-toi donc que j'ai d'autres devoirs que toi. J'ai ma fiancée. Regarde tous les autres fiancés, même des gens de grande expérience, que, je l'espère, tu ne voudras pas blâmer, — ils conviennent tous que, lorsqu'on veut aller à deux dans la vie, il —

Falk. — Epargne ton explication. Qui te l'a donnée?

Lind. — Oh, par exemple, Styver, et c'est un homme qui ne ment pas. Et Mlle Skære, qui est si au courant, elle dit —

Falk. — Bien, mais le prêtre et sa Manon ?

Lind. — Oui, c'est curieux, ces deux-là ; il règne sur eux comme une sérénité — pense, elle ne peut se souvenir de ses fiançailles, elle a tout à fait oublié ce que c'est que d'aimer.

Falk. — Oui, c'est la suite de tout sommeil prolongé, — les oiseaux du souvenir deviennent tout a fait rebelles. (*Il pose la main sur son épaule et le regarde ironiquement.*) Toi, cher Lind, tu as sûrement bien dormi cette nuit ?

Lind. — Jusque tard dans le jour ; je m'étais couché si épuisé, et en même temps dans une telle excitation ; j'avais presque peur d'être devenu fou.

Falk. — Oui, tu souffrais d'une sorte d'ensorcellement.

LIND. — Heureusement, je me suis réveillé dans l'état normal.

(*Pendant cette scène on a aperçu de temps en temps Straamand marcher au fond de la scène en conversation animée avec Anna; Mme Straamand et les enfants suivent derrière. Mlle Skære se montre à son tour; en même temps qu'elle Mme Halm et quelques autres dames.*)

MLLE SKÆRE (*avant d'entrer en scène*). — Monsieur Lind !

LIND (*à Falk*). — Les voilà encore après moi ! Viens, allons-nous-en.

MLLE SKÆRE. — Non, restez ; où allez-vous ? Mettons vite fin au désaccord qui a surgi entre vous et votre fiancée.

LIND. — Sommes-nous en désaccord !

MLLE SKÆRE (*montre Anna, qui est plus loin dans le jardin*). — Oui, jugez-en vous-même par ces yeux pleins de larmes. Cela vient de votre idée d'aller en Amérique.

LIND. — Mon Dieu, mais elle voulait —

MLLE SKÆRE (*moqueuse*). — Oui, ça en a l'air ! Non, mon cher, vous jugerez autrement, quand nous aurons envisagé la chose plus à l'aise.

LIND. — Mais cette lutte pour la foi, c'est mon plus beau rêve d'avenir !

MLLE SKÆRE. — Oh, à notre époque civilisée, qui croira à des rêves ? Voyez, Styver a rêvé l'autre nuit qu'il venait une lettre si bizarrement pliée —

MME STRAAMAND. — Rêver cela est l'annonce d'une fortune.

MLLE SKÆRE (*avec un signe de tête*). — Oui, — le jour suivant il fut saisi pour les contributions.

(*Les dames forment cercle autour de Lind et remontent dans le jardin en causant avec lui.*)

STRAAMAND (*continuant, à Anna, qui tâche de lui échapper*). — Par ces motifs, chère jeune enfant, par ces motifs, tirés de la raison, de la morale et en partie des écritures, vous comprenez maintenant qu'un pareil changement d'avis doit être appelé tout à fait chose en l'air.

ANNA (*presque pleurant*). — Mon Dieu, — j'ai encore si peu d'expérience — —

STRAAMAND. — Et il est si naturel que l'on ait une crainte intempestive des dangers et des périls ; mais ne laissez pas le doute vous prendre dans ses filets, — soyez intrépide ; regardez-nous, moi et Manon !

Mme Straamand. — J'ai entendu dire aujourd'hui à votre mère que j'étais aussi abattue que vous, quand nous obtînmes la charge —

Straamand. — C'était aussi parce qu'elle devait quitter tous les agréments de la ville, mais dès que nous avons réuni quelques skillings, et eu nos premiers jumeaux, cela passa.

Falk (*bas à Straamand*). — Vous êtes fort, comme orateur !

Straamand (*lui fait signe de la tête et se retourne vers Anna*). — Tenez donc votre parole ! Renoncera-t-il ? Falk me dit que sa charge n'est d'ailleurs pas insignifiante ; — c'était bien cela ?

Falk. — Non, pasteur.

Straamand. — Si, par Dieu — ! (*A Anna.*) On peut donc s'appuyer sur quelque chose de certain. Et s'il en est ainsi, pourquoi renoncerons-nous ? Voyez autour de vous aux époques reculées ! Voyez Adam, Eve, les bêtes dans l'arche — voyez les lis dans l'air — les oiseaux dans les champs — les petits oiseaux — les petits oiseaux — les poissons — —

(*Il continue à mi-voix, en s'éloignant avec Anna.*)

Falk (*comme Mlle Skære et les tantes arrivent avec Lind*). — Hurra ! Voilà des troupes d'élite toutes fraîches ; toute la vieille garde en armes !

Mlle Skære. — Ah, c'est bon, elle est ici. (*A mi-voix.*) Nous le tenons, Falk ! maintenant à l'autre.

(*Elle s'approche d'Anna.*)

Straamand (*avec un mouvement comme pour écarter*). — Elle n'a pas besoin de persuasion mondaine ; là où l'esprit fait son œuvre, il n'est pas besoin que le monde — (*Modeste.*) Si j'ai produit quelque effet, c'est que j'ai reçu la force — — !

Mme Halm. — Allons, sans retard, la réconciliation !

Les tantes (*émues*). — Mon Dieu, que c'est gentil !

Straamand. — Oui, y a-t-il un cœur assez sourd et fermé pour ne pas trouver touchante une telle scène ! Il est si aggravant, il est si aiguisant, il est si excitant de voir une jeune enfant mineure qui fait son sacrifice, avec peine, mais pourtant, voulant le faire, sur l'autel du devoir.

Mme Halm. — Oui, mais c'est aussi que sa famille a veillé.

Mlle Skære. — Oui, moi et les tantes, — je le sais bien ! Vous, Lind, vous avez la clef de son cœur, mais nous, les amies, nous avons un crochet qui peut ouvrir,

là où la clef ne suffit pas — (*Elle lui serre la main.*) Et si plus tard il en est besoin, venez à nous, — notre amitié ne peut disparaître.

Mme Halm. — Oui, nous serons près de vous partout où vous serez et vous irez —

Mlle Skære. — Et nous vous protègerons contre les affreuses vipères de la discorde.

Straamand. — Oh, quelle réunion! Amour et amitié! Un moment si heureux, et cependant si mélancolique. (*Il se tourne vers Lind.*) Mais, jeune homme, il faut que cela finisse. (*Il amène Anna vers lui.*) Reçois ta fiancée, — reçois ta fiancée — et baise-la!

Lind (*tend la main à Anna*). — Je ne pars pas!

Anna (*en même temps*). — Emmene-moi!

Anna (*étonnée*). — Tu ne pars pas?

Lind (*de même*). — T'emmener?

Anna (*avec un regard découragé sur les assistants*). — Mais, mon Dieu, de la sorte nous nous séparons quand même!

Lind. — Qu'est ce que cela veut dire?

Les dames. — Quoi!

Mlle Skære (*empressée*). — Non, il se cache un malentendu —

Straamand. — En femme dévouée, elle a promis de partir!

Mlle Skære. — Et Lind a hautement juré de rester!

Falk (*riant*). — Ils ont cédé l'un à l'autre; qu'est-ce qui manque?

Straamand. — Non, pour moi cela devient trop embrouillé!

(*Il remonte vers le fond.*)

Les tantes (*bas, entre elles*). — Mais, mon Dieu, de qui venait la querelle?

Mme Halm (*à Guldstad et Styver, qui se sont promenés dans le jardin et se rapprochent maintenant*). — Il y a désaccord ici de tous les côtés.

(*Elle leur parle à voix basse.*)

Mme Straamand (*à Mlle Skære, comme elle voit que l'on couvre la table de jardin*). — Nous allons avoir le thé.

Mlle Skære (*brièvement*). — Dieu soit loué!

Falk. — Hurra pour l'amitié, le thé, l'amour et les tantes!

Styver. — Mais si l'affaire est telle, elle peut prendre fin à la satisfaction de tout le monde. Le différent repose sur un paragraphe qui dit: la femme doit suivre

son mari. Le sens en est clair, personne n'en peut douter —

MLLE SKÆRE. — Bien, mais d'où vient l'accommodement?

STRAAMAND. — Elle doit obéir à une loi supérieure —

STYVER. — Mais Lind peut éluder la loi — (*Tourné vers Lind.*) Pars tant que tu veux, et ne te préoccupe pas de l'endroit.

LES TANTES (*joyeuses*). — Oui, cela va!

MME HALM. — Très bien!

MLLE SKÆRE. — Ainsi finit la discorde.

(*Svanhild et les jeunes filles ont pendant ce temps couvert la table à thé en bas de la véranda. Sur l'invitation de Mme Halm les dames s'installent à la table. Le reste de la société prend place partie dans la véranda et dans le pavillon, partie dans le jardin. Falk est assis dans la véranda. Pendant ce qui suit on boit le thé.*)

MME HALM (*souriante*). — Voilà le petit orage dissipé. Cela fait du bien, ces pluies d'été, quand c'est passé; le soleil brille avec plus d'éclat, et promet une après-midi sans nuages.

MLLE SKÆRE. — Oui, la fleur de l'amour a besoin d'ondées grandes ou petites, pour rester fraîche.

FALK. — Elle meurt dès qu'elle est mise au sec; en cela elle ressemble à un poisson.

SVANHILD. — Non, l'amour vit de plein air —

MLLE SKÆRE. — Et le poisson y meurt —

FALK. — Très juste.

MLLE SKÆRE. — Vous voyez nous vous avons fermé la bouche!

MME STRAAMAND. — Le thé est bon, on le reconnaît à l'odeur.

FALK. — Mais continuons la comparaison de la fleur. C'est une fleur, car sans la bénédiction de la pluie céleste, elle dépérit — —

(*Il s'arrête.*)

MLLE SKÆRE. — Eh bien?

FALK (*avec un salut galant*). — Et les tantes viennent pour asperger. — Mais les poètes se sont servi de la comparaison, et aussi les bonnes gens de vingt manières, — et pourtant elle est encore peu claire pour la plupart des gens : car la multitude des fleurs est grande et variée. Dites, quelle fleur surtout représente l'amour? Nommez celle qui lui ressemble le plus.

MLLE SKÆRE. — C'est une rose; mon Dieu, tout le monde sait cela; — l'amour fait voir la vie en rose.

Une jeune dame. — C'est l'anémone blanche, elle croît sous la neige ; c'est seulement quand le printemps commence qu'elle se montre.

Une tante. — C'est la dent-de-lion, qui prospère le mieux quand elle est piétinée par l'homme ou le cheval, elle pousse des rejetons quand elle a été foulée, comme le poète Pedersen l'a si joliment écrit.

Lind. — C'est la fleur de printemps ; dans ta jeune âme, elle carillonne la fête de la vie.

Mme Halm. — Non, c'est les plantes vertes, qui ne jaunissent, même en décembre, pas plus qu'en plein juin.

Guldstad. — Non, c'est le lichen d'Islande, recueilli pendant la saison, cela guérit les jeunes filles du mal de poitrine.

Un monsieur. — Non, c'est le marron d'Inde, — très appréciable comme bois de chauffage, mais le fruit est immangeable.

Svanhild. — Non, un camélia ; comme auparavant le muguet, c'est la coiffure de bal aujourd'hui.

Mme Straamand. — Non, c'est comme une fleur qui est si jolie ; — attendez un peu — elle est grise — non, violette ; comment s'appelle-t-elle — ? Ah oui — cela ressemble — — ; non, c'est curieux, comme j'ai peu de mémoire.

Styver. — Toutes les comparaisons avec des fleurs sont boiteuses. Il ressemble plutôt a un pot de fleurs, dans lequel il n'y a pas place seulement pour une, mais où l'on peut en mettre jusqu'à huit.

Straamand (*au milieu de ses enfants*). — Non, l'amour est un poirier ; au printemps, des fleurs, blanches comme neige ; un peu plus tard dans l'année, les fleurs se transforment en gros fruits verts de plus en plus nombreux ; ils se nourrissent de la sève de l'arbre ; — et avec l'aide de Dieu deviennent tous des poires.

Falk. — Autant de têtes, autant d'avis ! Non, vous tâtonnez dans de mauvais chemins. Toute comparaison est fausse, mais écoutez maintenant la mienne ; — vous pourrez la tourner et retourner de toutes les manières. (*Il se lève en posture d'orateur.*) Il pousse une plante dans l'orient lointain ; son domaine est le jardin du cousin du soleil —

Les dames. — Oh, c'est le thé.

Falk. — Oui.

Mme Straamand. — Il a une voix, comme Straamand, quand il —

STRAAMAND. — Ne le dérange pas.

FALK. — Il vient de la vallée du pays de la fable, à deux mille lieues au-delà de stériles déserts ; — remplis la tasse, Lind ! Merci. Maintenant je vais faire, sur le thé et l'amour, un discours au thé. (*Les hôtes se rapprochent.*) Il vient du pays de la légende ; mais c'est bien aussi de là que vient l'amour. Seuls les fils du soleil ont su cultiver la plante, la soigner et l'élever. Il en est de même de l'amour. Il faut qu'une goutte du sang du soleil batte dans les veines de qui sentira en soi germer l'amour, pour qu'il puisse verdir, pousser, et s'épanouir en floraison.

MLLE SKÆRE. — Mais la Chine est un bien vieux pays, on peut en conclure l'âge du thé —

STRAAMAND. — C'était sûrement avant Tyr et Jérusalem.

FALK. — Oui, il était déjà connu lorsque défunt Mathusalem en était encore à feuilleter, assis sur son tabouret dans les livres d'images —

MLLE SKÆRE (*triomphante*). — Et l'essence de l'amour est d'être jeune ! trouver là de la ressemblance sera malaisé.

FALK. — Non, l'amour est aussi très vieux ; nous acceptons cette doctrine avec autant de foi que les gens du Cap et de Rio ; — oui, depuis Naples jusque dans le nord à Brevig, il en est qui affirment qu'il est éternel ; — oh, il y a bien là quelque exagération, — mais vieux, il l'est, plus que l'on ne peut dire.

MLLE SKÆRE. — Mais l'amour et l'amour ne font qu'un ; du thé il y en a du bon et du mauvais.

MME STRAAMAND. — Oui, il y a beaucoup de qualités de thé.

ANNA. — Les pousses vertes du printemps d'abord —

SVANHILD. — Celui-là est réservé aux filles du soleil.

UNE JEUNE DAME. — On en décrit une espèce, enivrante comme l'éther —

UNE AUTRE. — Avec l'odeur du lotus et un goût d'amande.

GULDSTAD. — On ne le trouve jamais dans le commerce.

FALK (*qui pendant ce temps est descendu de la véranda*). — Ah, mesdames, chacun porte en soi un petit « céleste empire ». Là germent des milliers de petites pousses pareilles derrière la muraille de Chine en ruine de la timidité. Mais les petites poupées chinoises de l'imagination, assises à l'abri des kiosques, qui soupirent, qui

rêvent au loin, — si loin, — avec une guimpe autour des reins, une floraison de tulipes dorées dans les mains, — c'est pour elles que vous avez recueilli les premiers bourgeons ; vous ne vous êtes pas souciés de ce que l'on pourrait récolter ensuite. Voyez, c'est pour cela qu'il nous arrive mêlé de gravier et de feuilles mortes, — un regain, qui est à ceux-là ce que le chanvre est à la soie, — une moisson, que l'on cueille de l'arbre en le secouant.

GULDSTAD. — C'est le thé noir.

FALK (*avec un signe de tête*). — Il remplit le marché.

UN MONSIEUR. — Holberg parle aussi d'un thé de bœuf —

MLLE SKÆRE (*pincée*). — Il est tout à fait inconnu aux palais d'aujourd'hui.

FALK. — Il y a aussi un amour de bœuf ; il assomme son homme, — dans les romans, et peut se trouver aussi parfois dans l'armée des pantoufles, sous le drapeau du mariage. Bref, il y a ressemblance, jusque dans les moindres détails. Je rappelle encore quelque chose de bien connu, que le thé souffre et perd quelque chose de son arôme, lorsqu'il nous vient par la mer. Il faut qu'il traverse le désert, à dos, — qu'il réponde à la douane aux Russes et aux cosaques ; — estampillé par eux, il peut aller plus loin et passe chez nous pour bonne marchandise. Mais l'amour ne suit-il pas le même chemin ? A travers le desert de la vie ? Quelles seraient les conséquences, quels cris, quel jugement du monde, si vous, si moi, portions hardiment notre amour sur les vagues de la liberté ! Mon Dieu, il a perdu le condiment de la morale ! Son odeur de légalité s'est dissipée !

STRAAMAND (*se lève*). — Oui, Dieu merci — dans des pays moraux, de pareilles marchandises sont encore de contrebande !

FALK. — Oui, pour circuler librement dans ce pays, il faut qu'il ait traversé la Sibérie des règles, où aucun air de mer ne pourra l'endommager ; — il faut qu'il montre le sceau, noir sur blanc, du marguillier, de l'organiste et du sonneur, de la famille et des amis, des connaissances et de tous les diables, et de beaucoup d'autres braves gens, sans compter la permission qu'il obtient de Dieu même. — Et enfin, le dernier grand point de ressemblance : voyez comment la main de la civilisation s'est posée lourdement sur le « céleste empire » dans l'orient lointain ; son mur tombe, sa puis-

sance est abattue, le dernier vrai mandarin a été pendu, déjà des mains profanes font la récolte. Bientôt le « céleste empire » ne sera qu'une saga, une histoire à laquelle personne ne croit ; le monde entier est gris sur gris ; — nous avons jeté par terre le pays des merveilles. Mais s'il en est ainsi, — où donc est l'amour ? Oh, lui aussi se perd dans le désert ! (*Il lève sa tasse.*) Eh bien, s'évanouisse ce que le temps ne peut supporter ; — — je bois mon thé en l'honneur de défunt Amour !

(*Il boit complètement ; grand mécontentement et mouvement dans la société.*)

Mlle Skære. — Voilà un bien étrange usage de la parole !

Les dames. — L'amour serait mort !

Straamand. — Vous le voyez ici sain, fort et vermeil sous toutes sortes de formes autour de la table de the. Voici la veuve dans sa toilette noire —

Mlle Skære. — Un ménage uni —

Styver. — Dont le pacte d'amour peut témoigner de nombreux et solides gages.

Guldstad. — Puis vient la cavalerie légère de l'amour, — les nombreux couples de fiancés.

Straamand. — D'abord les vétérans, dont l'union a osé résister aux injures du temps —

Mlle Skære (*interrompt*). — Et aussi les élèves dans la première classe, — le couple d'hier —

Straamand. — Bref, voilà l'été, l'hiver, l'automne et le printemps ; cette vérité, vous pourrez la toucher du doigt, la voir avec vos yeux, l'entendre de vos oreilles —

Falk. — Eh bien ?

Mlle Skære. — Et cependant vous lui montrez la porte !

Falk. — Vous m'avez encore grandement mécompris, mademoiselle. Quand ai-je nié que tout cela existât ? Mais vous conviendrez bien que la fumée n'est pas toujours la preuve certaine du feu. Je sais parfaitement que l'on se marie, que des familles se fondent, et tout cela ; vous ne m'entendrez sûrement jamais nier que l'on écrit des petits billets sur papier rose, fermés avec deux colombes qui — se querellent, qu'il y a des fiancés dans toutes les rues, que ceux qui viennent faire compliment ont du chocolat, et que la mode et l'usage ont établi tout un système de règles pour chaque fiançaille — — mais, mon Dieu, nous avons aussi des commandants, un arsenal avec un grand matériel, il s'y trouve des trompettes, des rapières et

des éperons, — mais qu'est-ce que prouve tout cela ! Uniquement que nous avons des gens avec l'épée à la ceinture, et pas le moins du monde que nous avons des héros. Oui, quand même le camp entier serait rempli de tentes, dirait-on pour cela qu'il y a de l'héroïsme !

Straamand. — Non, de la modération en tout ; à vrai dire, il n'est pas toujours bon, dans l'intérêt de la sincérité, que les jeunes gens se prennent d'amours si passionnées, et — comme si c'étaient les seules. On ne peut compter là-dessus en toute circonstance ; non, c'est d'abord par les soins domestiques du ménage que l'amour est fondé sur un rocher qui ne trahit jamais et ne peut glisser.

Mlle Skære. — Je suis d'un autre avis. Je crois que l'union libre de deux cœurs, qui peut se rompre chaque jour, mais dure des années, est ce qui prouve le mieux le véritable amour.

Anna (*avec chaleur*). — Oh, non, — une union qui est fraîche et jeune est quelque chose de plus riche et de plus difficile.

Lind (*songeur*). — Qui sait si n'est pas comme l'anémone blanche de tout à l'heure, qui seulement sous la neige conserve son parfum.

Falk (*éclatant tout à coup*). — O chute d'Adam ! Voilà la nostalgie qui lui faisait chercher l'Eden derrière la haie !

Lind. — Quelles paroles !

Mme Halm (*blessée, à Falk, en se levant*). — Ce n'est pas un signe d'amitié de susciter la discorde où nous avons établi la paix ; ne craignez pas pour votre ami et son bonheur —

Quelques dames. — Non, il est certain.

D'autres. — Oui, nous sommes sûres.

Mme Halm. — Elle n'a pas appris la cuisine à l'école, mais elle l'apprendra cet automne.

Mlle Skære. — Elle brodera elle-même sa robe de noces.

Une tante (*caresse la tête d'Anna*). — Et elle sera tout à fait raisonnable.

Falk (*rit à haute voix*). — O toi, caricature de la raison, qui tues avec une folle chanson de danse sur des lèvres amies ! Etait-ce la raison, qu'il voulait trouver ? Etait-ce un professeur de cuisine ? Il est venu ici en joyeux compagnon du printemps, il a choisi la jeune rose sauvage du jardin. Vous la lui avez soignée ;

— il est revenu ; — que portait l'arbuste ? Un fruit d'églantier !

MLLE SKÆRE (*choquée*). — Voulez-vous exciter ?

FALK. — Un fruit utile pour l'usage domestique (1), — oui, Dieu sait ! Mais le fruit d'églantier n'était pourtant pas la fiancée de son printemps.

MME HALM. — Si M. Lind a voulu une héroïne de bal, c'est fâcheux ; elle n'est pas à chercher ici.

FALK. — Oh oui, — je sais que c'est une coquetterie a la mode, les soins du ménage ; c'est une bouture du grand mensonge qui pousse en haut, comme la vrille de houblon. Je lève respectueusement mon chapeau, madame, devant « l'héroïne de bal » ; elle est enfant de beauté, — et ce modèle tend des filets dorés dans les salons, mais difficilement dans la chambre d'enfants.

MME HALM (*avec une amertume réprimée*). — Monsieur Falk, une pareille conduite s'explique aisément. Un fiancé est perdu pour la société de ses amis ; voilà le fond de toute l'histoire, j'ai bonne expérience sur ce chapitre.

FALK. — Naturellement ; — sept filles mariées —

MME HALM. — Et bien mariées !

FALK (*avec force*). — Oui, est-ce certain ?

GULDSTAD. — Quoi maintenant ?

MLLE SKÆRE. — Monsieur Falk !

LIND. — Est-ce ton intention de souffler la discorde ?

FALK (*avec éclat*). — Oui, guerre, querelle, désunion !

STYVER. — Toi qui es célibataire, un profane dans la partie !

FALK. — Peu importe ; je déploie enfin le drapeau ! Oui, je veux la guerre, guerre à outrance, guerre contre le mensonge aux fortes racines, contre le mensonge que vous avez cultivé et arrosé, tellement qu'il dresse impudemment la tête et semble la vérité !

STYVER. — Je fais protestation contre tout imprévu, et me réserve recours — —

MLLE SKÆRE. — Tais-toi !

FALK. — Ainsi, c'est la fontaine pure de l'amour, qui murmure ce que la veuve a perdu, — cet amour qui a aplani l'absence et le regret des paroles envolées aux jours lumineux du bonheur !

Ainsi, c'est le flot victorieux de l'amour qui court le long des années du ménage, — cet amour qui s'est tenu

(1) On en fait de mauvaises confitures.

hardiment sur la tranchée, qui a foulé aux pieds l'usage et la coutume, et s'est ri de tous les sots habiles du monde !

Ainsi, c'est la flamme de beauté de l'amour, qui maintient des fiançailles de longues années ! Vraiment ! C'est la même flamme qui échauffait même un fils du bureau jusqu'à le faire chanter !

Ainsi, c'est le jeune bonheur de l'amour, qui a peur d'un voyage sur les vagues de la mer, qui exige sacrifice, bien qu'il pourrait briller d'un éclat de pierreries — se sacrifiant lui-même —

Oh non, vous, prophètes quotidiens du mensonge, appelez une fois la chose de son vrai nom ; appelez l'état de veuve, avec ses attendrissements, *absence,* et l'état de ménage, *habitude,* comme ils sont !

STRAAMAND. — Non, jeune homme, une pareille impudence est trop grande ! Chaque mot est un blasphème ! (*Il se place tout près de Falk, le regardant dans les yeux.*) Maintenant j'amène ma vieille peau dans la lutte pour la foi héritée contre la nouvelle science !

FALK. — Je vais joyeux à la fête du combat.

STRAAMAND. — Bien ! Vous me verrez résister à une grêle de balles ! — (*Plus près.*) Une union consacrée est chose sainte, comme un prêtre —

STYVER (*de l'autre côté de Falk*). — Et des fiancés —

FALK. — Un peu, aussi, comme le sacristain.

STRAAMAND. — Voyez ces enfants ; — vous les voyez — cette troupe ? Elle pourrait par avance me chanter victoire ! Comment a-t-il été possible que — comment a-t-il été faisable — — ; non, la parole de vérité est puissante, inexorable ; — il n'y a qu'un sot qui puisse se boucher l'oreille. Voyez, — ces enfants sont tous les enfants de l'amour — — — ! (*Il s'arrête déconcerté.*) Je veux dire — non, naturellement — !

MLLE SKÆRE (*s'évente avec son mouchoir.*) — Voilà un discours bien incompréhensible.

FALK. — Voyez, vous me fournissez vous-même des preuves ; une vraie, bonne preuve très courante en ce pays. Vous distinguez entre les gages du mariage et ceux de l'amour ; — en cela vous avez raison ; il y a autant de différence qu'entre le cru et le cuit, entre la fleur des champs et les plantes en pots. Chez nous, l'amour est devenu une science ; il a cessé depuis longtemps d'être une passion. Chez nous, l'amour est comme une spécialité, il a sa nombreuse corporation, son drapeau spécial ; il comprend l'état de fiancé et celui des jeu-

nes mariés, — tous remplissent leur charge, et ils peuvent le faire ; car la cohésion est pareille à celle des algues marines. Il ne manque à cet Etat qu'une sociéte de chant —

GULDSTAD. — Et un journal !

FALK. — Bien ! vous aurez le journal ! C'est une bonne idée ; nous avons bien des journeaux pour les enfants et les dames, pour les croyants et les chasseurs. J'espère que personne ne s'inquiètera du prix. Vous y verrez, pompeusement annoncée, chaque union, contractée par Pierre ou Paul ; on y inserera toutes les lettres de couleur rose que Guillaume écrit à sa tendre Laure ; on y imprimera parmi les événements malheureux, — comme ailleurs les meurtres et les incendies de crinolines, — toutes les ruptures qui ont eu lieu dans le cours de la semaine ; on indiquera, sous une rubrique commerciale, où les anneaux en usage s'achètent à meilleur marché ; on annoncera les jumeaux et les trijumeaux, — et quand il y aura consécration, on invitera à son de trompettes la corporation entière à assister à la représentation ; — et quand il s'agira d'un refus, on le mettra dans le journal avec les autres nouvelles ; cela sonnera à peu près ainsi : « Le démon de l'amour a encore exigé un sacrifice ». Oui, vous verrez, cela va ; car pour faire mordre les abonnés, j'userai d'un appât qui fera bien ; — j'exécuterai, à la manière des grands journaux, un célibataire. Oui, vous me verrez lutter hautement pour le bien de la corporation ; comme un tigre, oui, comme un rédacteur poursuivant ma victime —

GULDSTAD. — Et le titre du journal ?

FALK. — « La gazette tutélaire des amours norvégiennes ! »

STYVER (*se rapproche*). — Tu ne parles pas sérieusement ? Tu ne vas pas compromettre ton bon renom ?

FALK. — Très sérieusement. On a affirmé parfois que personne ne peut vivre de l'amour ; je montrerai que l'affirmation n'est pas juste ; car j'en vivrai en grand seigneur, surtout si Mlle Skære, comme je l'espère, veut bien donner le « roman de la vie » de M. Straamand, pour le verser goutte à goutte en feuilleton.

STRAAMAND (*effrayé*). — Dieu me protège ! Quel projet est-ce là ? Le roman de ma vie ? Quand donc ma vie a-t-elle été romanesque ?

MLLE SKÆRE. — Je n'ai jamais dit cela !

STYVER. — Un malentendu !

Straamand. — Je me serais rendu coupable d'infraction à la coutume et à l'usage ! Vous mentez impudemment !

Falk. —Soit ! (*Il frappe sur l'épaule de Styver.*) Voici un ami qui ne m'abandonnera pas. J'ouvre le journal avec les poésies de l'employé.

Styver (*après avoir jeté un regard terrifié sur le prêtre*). — Mais tu es fou ! Non, je demande la parole ! — Tu oses m'accuser d'avoir fait des vers — —

Mlle Skære. — Non, mon Dieu — !

Falk, — La rumeur en est sortie du bureau.

Styver (*en pleine colère*). —De notre bureau il ne sort jamais rien !

Falk. — Abandonne-moi donc aussi ; j'ai du moins un frere fidèle, qui ne me reniera pas. « Une saga du cœur », je l'attendrai de Lind, dont l'amour est trop subtil pour le vent de la mer, qui fait à son amour le sacrifice des âmes de ses compatriotes, —ce qui prouve toute la splendeur de ses sentiments !

Mme Halm. — Monsieur Falk, ce qui me restait de patience est à bout. Nous ne pouvons vivre sous le même toit ; — j'espère que vous quitterez dès aujourd'hui —

Falk (*avec un salut, pendant que Mme Halm et toute la société rentre*). — Je m'y étais préparé d'avance.

Straamand. — Entre nous il y a guerre à mort ; vous nous avez insultés, moi et ma femme et mes enfants, depuis Trine jusqu'à Ane ; — — allez, chantez, Monsieur Falk — chantez, comme coq de l'idée —

(*Il rentre avec sa femme et ses enfants.*)

Falk. — Et vous, poursuivez votre chemin, comme l'apôtre, avec votre amour, que vous avez pu, avant le troisième chant du coq, renier !

Mlle Skære (*a mal au cœur*). — Viens avec moi, Styver ! aide-moi à dégrafer mon corset ; — viens, dépêche-toi, — par ici.

Styver (*à Falk, en s'en allant avec Mlle Skære à son bras*). —Je résilie notre amitié !

Lind. — Moi aussi.

Falk (*sérieux*). — Toi aussi, Lind !

Lind. — Adieu !

Falk. — Tu étais mon plus intime — —

Lind. — Cela ne fait rien ; elle le désire, ma fiancée.

(*Il entre ; Svanhild est restée debout près de l'escalier de la véranda.*)

FALK. — Voyez, j'ai place maintenant de tous les côtés,— j'ai défriché autour de moi.

SVANHILD. — Falk, un mot!

FALK (*montre courtoisementla maison*). — Voilà le chemin, mademoiselle; — par là est allée votre mère avec tous les amis et avec toutes les tantes.

SVANHILD (*se rapproche*). — Peu importe ; mon chemin n'est pas le leur ; je n'augmenterai pas le nombre du troupeau.

FALK. — Vous ne vous en allez pas?

SVANHILD. — Non, si vous voulez lutter contre le mensonge, je me tiendrai comme l'écuyer fidèle à vos côtés.

FALK. — Vous, Svanhild ; vous qui —

SVANHILD. — Moi, qui hier encore — Oh, vous-même étiez-vous, Falk, le même, hier ? Vous m'offriez, comme un bonheur, d'être la flûte de roseau —

FALK. — Et la flûte sifflait, me faisait honte en sifflant ! Non, vous avez raison ; c'était une œuvre d'enfant ; mais vous m'avez réveillé pour une action meilleure ; — c'est en pleine foule que se trouve la grande église où la voix de vérité résonnera pure et forte. Il ne suffit pas de contempler, comme l'Asynie (1), du haut de la hauteur, le sauvage combat ; — non, porter le signe de beauté dans sa poitrine, comme saint Olaf portait sa croix sur sa cuirasse, — étendre la vue sur les vastes champs de la lutte, tout en se laissant saisir par le tohu-bohu de la bataille, — conserver une lueur de soleil derrière le brouillard, voilà l'exigence qu'un homme doit réaliser!

SVANHILD. — Et vous la réaliserez lorsque vous serez libre, lorsque vous serez seul.

FALK. — Mais alors je ne serais pas dans la foule ! Et voilà l'exigence. Non, il est fini, mon pacte d'isolement entre moi et le ciel. Fini mon métier de poète entre quatre murs ; mon poème sera vécu sous le sapin et le merisier, ma guerre sera conduite en plein empire du présent ; — moi ou le mensonge — un des deux reculera !

SVANHILD. — Allez donc béni du poème à l'action ! Je vous ai méconnu ; vous avez la chaleur du cœur ; pardonnez — et séparons-nous tranquillement —

FALK. — Non, il y a place pour deux, dans mon vaisseau d'avenir ! Nous ne nous séparons pas. Svanhild,

(1) Les Asynies, déesses prophétiques de la Mythologie scandinave.

si vous en avez le courage, nous nous suivrons dans la lutte pas à pas !

SVANHILD. — Nous nous suivrons ?

FALK. — Voyez, je suis abandonné de tous, je n'ai aucun ami, je suis en guerre avec tout ce que je connais, contre moi est tournée la flèche de lance aiguë de la haine ; — dites, avez-vous le courage de venir et de tomber avec moi ? mon chemin d'avenir va à l'encontre de l'usage et de la coutume où mille chaînes de prudence embarrassent la marche ; — j'étends pourtant sur toutes ces chaînes, comme tous les autres, une toile, et je mets l'anneau au doigt de mon aimée !

(*Il tire un anneau de sa main et le tient en l'air.*)

SVANHILD (*haletante d'angoisse*). — Vous le voulez ?

FALK. — Oui, et nous montrerons au monde que l'amour a une puissance éternelle qui le conserve insouillé et dans toute sa splendeur à travers le limon du présent dans la vie journalière. Hier, je montrais le feu de l'idée, qui brille comme le fanal au sommet escarpé de la montagne ; — et vous avez eu peur, vous avez tremblé, car vous étiez femme ; maintenant je vous montre le vrai but de la femme ! Une âme comme la vôtre tient ce qu'elle promet ; voyez le précipice devant vous, — Svanhild, sautez-le maintenant !

SVANHILD (*à peine perceptible*). — Oh, si nous tombions — !

FALK (*enthousiaste*). — Oh non, je vois une clarté dans vos yeux, qui nous promet la victoire !

SVANHILD. — Prends-moi donc toute, telle que je suis ! Maintenant les feuilles s'ouvrent ; mon printemps commence !

(*Elle se jette hardiment dans ses bras, pendant que le rideau tombe.*)

HENRIK IBSEN.

(*A suivre.*)

MEDARDO ROSSO

Medardo Rosso est né à Turin en 1861. C'est un gars à toison rousse et bouclée dru, festonnant sur un large front, haut des tempes ; les traits sont réguliers, le teint pur, les yeux grands et clairs, la bouche joyeuse sous la gauloise moustache forte et rouge ; — le menton nu, ferme, plein, volontaire. Le corps agile et solide a des mouvements souples et puissants de gros fauve ; au repos, c'est la carrure vaste de ces rudes hommes de pierre que le Piémont nous fournit pour les plus durs travaux de maçonnerie et de terrassement.

Medardo tient de cette bonne race et s'annonce par de belles promesses physiques d'attaque et de résistance sur le terrain de lutte où il s'est placé. Fils de fonctionnaire, après avoir traîné dans les collèges jusqu'à dix-sept ans, il fut naturellement *destiné à l'administration*. Mais en plus d'une vocation, il avait une volonté. Rétif à la carrière qu'on lui traçait, il rêvait déjà vagabondage d'art, une escapade farouche vers les aventures intellectuelles, une chasse passionnée aux idées et aux impressions.

Impressions ? Toute sa vie ne tiendra-t-elle pas dans ce mot ?

Dès les premiers croquis de si libre allure et de si personnelle vision, la famille gronda. Non seulement Medardo ne serait pas fonctionnaire, non seulement il allait devenir un peintre, mais encore ce peintre compterait parmi ces énergumènes de l'art qui bousculent les traditions, narguent les rudiments, tournent le dos aux académies, ne veulent rien apprendre que par eux-mêmes pour ne rien créer que d'eux-mêmes. L'imprudent qui s'était découvert trop tôt dans la juvénile et sauvage franchise de son indiscipline radicale faillit du coup se voir barrer la route par l'inflexible opposition paternelle.

Effrayé d'avoir couru un tel risque, il dut en rabattre de la moitié au moins de ses velléités. Pour continuer à peindre, il affecta l'humeur douce et conciliante : si on le laissait à sa vocation, il s'engageait à réfréner ses tendances, à s'assagir, à poursuivre des études graphiques régulières et correctes, d'après les maîtres officiels

et dans les ateliers classiques. C'est ainsi qu'il se fit admettre à l'Ecole des Beaux-Arts de Milan.

Mais à peine l'indulgence familiale gagnée par cette concession, il s'agissait d'en être quitte le plus tôt possible et de ne s'attarder en ces cachots pédagogiques où il ne s'était constitué prisonnier qu'à contre-cœur. Travaillant à quadruples bouchées, il réussit par un prodige d'application et d'énergie à franchir coup sur coup tous les degrés. La marche régulière était de quatre ans : Rosso eut tout terminé en moins d'un an et demi. La famille n'avait plus rien à exiger ; le gaillard était en règle avec les académies.

Restait le service militaire. Il fit son temps dans un corps de sapeurs. Là, d'abord, il peignit des paysages, des intérieurs d'église, épris d'un art discret, tout d'enveloppe. Mais Rosso ne disposait d'aucun budget ; pour faire quelque argent et entretenir sa provision de couleurs, il se proposa comme ordonnance à un officier, lequel flaira l'artiste et l'envoya à l'école des brigadiers : or cela coûte de peindre, même à l'aquarelle. Fallait-il renoncer ? Allons donc ! N'y a-t-il pas la glaise, la bonne terre grasse dont on peut tirer des merveilles à bon compte ? Et Rosso s'improvisa sculpteur.

Ce fut une révélation, une ivresse.

Jamais la peinture ne lui avait donné telles satisfactions. L'impénétrabilité des toiles et des panneaux l'avait toujours déconcerté ; ses efforts s'y heurtaient comme à un mur : quelles délices après cela de manier la terre, de travailler cette matière souple qui se laisse pétrir, fouiller, creuser, qui comporte de vrais plans, nets et palpables.

Peinture ? Sculpture ? Il n'y a qu'un art, toujours même et indivisible. Le sculpteur qui n'est pas un peintre, c'est-à-dire qui sacrifie au fanatisme de la ligne tout souci d'atmosphère et de perspective, demeure irréel et médiocre ; et, d'autre part, tout grand peintre comporte un grand sculpteur. L'unité de l'Art ne tient-elle pas en cette définition : saisir et traduire les valeurs ? Velasquez, Rembrandt n'ont-ils pas traité leurs toiles comme ils eussent traité la glaise ? Combien d'autres, peignant à l'huile ou à l'eau, si doués fussent-ils en apparence, n'ont su donner, par le pinceau, que des à peu près d'expressions, — qui eussent plus fidèlement traduit leurs visions s'ils ne se fussent butés contre une surface plane rebelle malgré tous procédés, malgré toute technique, aux enfoncements, aux dépressions, aux perspec-

tives parfaites? Les coups de pouce créent des trous et des épaisseurs qui constituent des reliefs autrement puissants, autrement évidents que les trop difficilement illusoires taches du pinceau.

Dispute de métiers? Non! Querelle d'art essentielle, éternelle.

Rosso s'en pénétrait, s'en imprégnait à mesure qu'il se développait. Nature sensuelle et sentimentale, il ne pouvait se satisfaire que par le rendu des sentiments et des sensations, en leur immédiate et extrême acuité.

S'étant tiré des ennuis de caserne avec quelques portraits d'officiers, il avait vingt-trois ans, quand on le libéra. Alors il essaya consciencieusement de se parfaire chez quelques maîtres milanais, Magni, Calvi, Villa; mais ne put s'accorder avec aucun. Rien de ce qu'il ébauchait personnellement ne leur plaisait; rien de ce qu'ils lui faisaient faire ne le satisfaisait. Il vendit quelques études, prit un atelier et s'affranchit.

D'abord, répugnant à l'isolement, il fut saisi par une fièvre de prosélytisme qui le jeta dans l'apostolat. Ne mettant plus les pieds à l'Ecole, il attendait ses camarades à la sortie des cours; et, loquace, persuasif, les haranguait, les endoctrinait. Il réunit 250 signatures au bas d'une protestation typique qu'il avait rédigée contre l'enseignement officiel et dans laquelle il demandait entre autres réformes qu'on ne donnât pas toujours les mêmes modèles de nu, uniquement masculins; qu'on admît aux séances des modèles femmes et enfants; enfin que l'on cessât d'enseigner l'anatomie sur des bonshommes en carton pierre. Il y eut tumulte et bagarre. L'Ecole fut fermée.

Alors les 250 signataires, peu rassurés sur les conséquences de leur mutinerie, lâchèrent peu à peu.

Rosso se retrouva bientôt seul, brouillé avec tous. Rebuté, le réfractaire ne voulut plus compter qu'avec lui-même. D'où lui venait donc cette foi intransigeante? Quel maître s'était imposé à lui en dehors de ses professeurs académiques? Aucun. Toutes ses connaissances en histoire de l'Art s'arrêtaient alors à Houdon et à Rude. Là-bas on n'enseignait pas même le nom de Carpeaux. Si Medardo avait ouï parler de Bonnington, il ignorait complètement Manet et ne pouvait même soupçonner qu'il existât par delà les Alpes un Degas, déjà patriarche en ce domaine conquis de l'Art Impressionniste que le jeune Piémontais fruste et génial concevait personnellement dans son coin d'atelier.

Je le répète : il ignorait Carpeaux ; et cependant, il construisait déjà cette frétillante tête de *Gavroche* que les barnums d'art ont promenée à travers toute l'Europe, a Rome, à Vienne, à Londres, à Paris, — cette tête narquoise de brèche-dents aux yeux flambants, à la face ridée, plissée, convulsée par l'impitoyable éclat de rire, — ce petit masque sonore et cynique où tinte la blague amère du voyou puéril et profond qui a déjà souffert comme un vieillard, qui a jugé la farce humaine et sait que le mieux est de s'en gausser pour s'y résigner.

Les deux essais qui suivirent menèrent Rosso à réaliser des effets de plein air : une *Servante riant* et une *Vieille Femme campée au Soleil.*

Une autre étude est, je crois, antérieure : *La Mère et l'Enfant endormi,* où se manifeste déjà la volonté de tout sacrifier à l'immédiate sensation. La mère penchée, figure contre figure, sur le bambino, s'efface, disparaît presque pour laisser toute la place dans le groupe au sujet qui a le plus frappé l'artiste : le visage du petit. Et c'est au point que celui-ci apparaît presque plus grand que le visage atténué de la mère.

Nous voici en 1884. Rosso ignore encore Daumier : et cependant il exécute le *Chanteur sans engagement,* autre recherche de plein air. Le cabotin raté est pris un soir, dans la rue, lamentable, éreinté, loqueteux, avec cependant une libre allure de bohème qui défie la mauvaise fortune. Puis vient une *Impression de femme sous un parapluie.* Puis deux morceaux de haute importance : la *Maquerelle* et l'*Ivrogne,* — celui-ci délicieux et sublime d'hébétude et d'effondrement, avec un peu de vigueur encore dans une touffe de cheveux qui ondule, vivace et drue ; tout le reste est éteint et flasque. Le regard des yeux meurt comme étouffé sous la lourdeur des paupières tombantes ; là déjà, sans le concours d'aucune patine, le maître peintre qu'a voulu rester Rosso sculpteur a su rendre saisissable par la mise en valeur l'éclat pourpré du nez en fraise, la violâtre bouffissure des joues.

Puis, la *Juive* : une tête d'amante reposant sur un oreiller de plaisir, le front charnu, la bouche tendre et molle, gonflée de volupté, bouche de baiseuse facile. Ce n'est qu'une figure, presque un profil noyé d'ombre ; mais toute la créature s'y résume de la tête aux pieds. A la contempler on se sent enveloppé d'une tiédeur de draps, bercé par un ronron de soupirs, étreint, roulé, en

traîné vers quelque momentané oubli de soi, sourdement animal.

A mesure que l'œuvre se poursuit et se tasse sous le travail acharné, les idées de l'artiste s'éclairent et mûrissent. Il perçoit plus nettement ses tendances instinctives. Il sait bien où il va. Pourquoi la plupart des ressources qu'offre l'art de sculpter ont-elles été dédaignées par tant de générations ? Pourquoi la sculpture n'a-t-elle été le plus souvent considérée que comme la science des traits arbitrairement figés, des formes enserrées en des conventions linéaires, — vaine méthode d'équilibrisme puéril et de manèges monotones? La statuaire doit-elle donc se voir condamnée à demeurer une branche inférieure du métier décoratif? Si les éternels néo-anciens s'obstinent à comprendre ainsi leur mission, ne faut-il pas les laisser à ce rang subalterne ? Et n'est-il pas manifeste qu'avec de la glaise, de la pierre, du bois, de la cire, du marbre, du bronze, l'artiste intelligent et sensible peut suivre les expressions de la réalité, les mouvements de la mécanique humaine, la coloration, le proportionnement des êtres et des choses selon leur place et leur attitude dans l'atmosphère?

L'éternel « Nu » rigide des académies ne correspond qu'à un parti pris décoratif. Fougueusement emballé, Rosso chevauche ces théories d'avant-garde. Il ne veut plus considérer son atelier que comme un magasin de dépôt. Son champ de travail est ailleurs, en plein air, dans la rue. C'est ainsi qu'il exécute son *Coup de Vent*, un prêtre dont la robe est soulevée par une bourrasque et traité de dos, sans que le devant soit exécuté. L'artiste n'ayant vu que l'envers de son modèle, devait-il en modeler l'endroit? Si l'impression a été bonne et si l'expression est fidèle, le reste ne doit-il pas se déduire naturellement ?

Tout un plan de vie artistique découle de cette première affirmation. Rosso ne traitera plus que ce qu'il aura *vu*. Il envoie à l'exposition de Milan ses premières études. Quelques partisans se prononcent : Mose Bianchi, Véla, l'auteur du Napoléon mourant de Versailles, et jusqu'à un professeur de l'Académie de Turin, Tabacchi. Sinon la faveur, au moins l'attention du public est acquise. Avec le peu d'argent que Rosso gagne en exécutant la médaille commémorative de l'Exposition, il part pour Rome. Un bronzier lui a fondu à crédit quelques épreuves. Il les expose et pour cela vide le fond de sa maigre bourse. Beaucoup de bruit, mais peu

de vente. Tant que dure cette nouvelle exposition, le Piémontais va, chaque soir, coucher à la belle étoile parmi les ruines suggestives du Colisée. Il ne déjeune ou ne dîne que les jours où son renom naissant lui vaut quelque invitation. Sans un sou, n'ayant plus que son permis de retour, il rentre à Milan. Or il y trouve une lettre venue de Vienne depuis quinze jours et lui demandant le prix de tous ses ouvrages. Marché rapidement conclu. Rosso vend une epreuve de chacune de ses études. Au même moment un de ses amis, ingénieur à Paris, le prie de lui envoyer quelques pièces qu'il essaiera de placer. Bonnes nouvelles aussi, de ce côté. Thomas, l'éditeur du boulevard Malesherbes, qui a si vigoureusement poussé Carrière, s'intéresse à l'impressionniste piémontais et se déclare acquéreur. Sur ce nouvel argent, quelques dettes payées, Rosso prélève vingt-huit francs, obtient un permis d'aller et retour et vient à Paris. Il loue dans un garni de la rue Amelot, pour 50 centimes par jour, le droit de coucher sur une paillasse, sous un escalier. Le matin, il doit attendre que quelque chambre de passe soit vide de couples amoureux pour aller y faire sa sommaire toilette.

Il rêvait de Paris : il y est. Mais cette façon d'apparaître en notre capitale n'est pas la bonne pour s'y présenter. L'auteur du *Gavroche* s'en rendit si bien compte qu'il se borna à quelques tours dans les musées, et n'osa aller ni chez Thomas, ni chez Georges Petit, lequel venait pourtant de réunir quelques œuvres du Piémontais et de les exposer, *proprio motu*, chez lui.

Le séjour ne fut pas long. Revenant à Milan, Rosso rapportait de chez nous, outre un grand enthousiasme pour l'animation parisienne, la satisfaction d'avoir constaté que le niveau artistique de la Cité Transalpine, si monté fût-il, laissait encore de la marge aux révolutionnaires. Tout au moins le très particulier problème d'art qu'il s'était posé, lui, Rosso, n'avait-il pas encore été plus résolu par les artistes français que par les sculpteurs milanais. Il était donc encore possible de poursuivre les recherches premières, sans crainte d'avoir été devancé.

C'est seulement rentré chez lui que Rosso apprit que son ami de Paris avait, toujours à son insu, exposé ses cires et ses bronzes au Salon des Champs-Elysées et au Salon des Indépendants. Il sut même par quelques découpures de journaux qu'il n'était pas passe inaperçu de la critique. Tout cela n'est pas grand'chose encore

mais c'est assez pour compter à Milan et à Vienne. Par un voyage en cette ville, Medardo peut constater que son marchand « *tient à lui* ». Le bon commerçant se met en quatre pour le recevoir, le nourrit, le loge et lui paye quelques petites fêtes pour l'accaparer et pour l'empêcher de céder aux sollicitations de certains concurrents.

Rosso ne regagne l'Italie que bercé des plus flatteuses espérances, un tantinet engraissé, les goussets garnis, muni de provisions et de commandes.

A la besogne ! Il s'agit maintenant d'exécuter un monument funéraire. Voilà, du coup, l'impressionisme aux prises avec l'Art Décoratif. Comment s'en tirer sans sacrifier l'un à l'autre ! Rosso imagine de reproduire simplement certaine scène vue de ses propres yeux : une jeune fille ayant retiré ses zoccoli s'étend tout de son long sur un tertre et baise dévotieusement un médaillon fixé au chevet du tombeau. Nouveau conflit : la municipalité juge le sujet profane et c'est à grand peine que l'on vient à bout de ses résistances. Cette œuvre n'est d'ailleurs pas la seule de Rosso qui décore le Campo Santo milanais. On y voit aussi le tombeau du critique wagnérien Filippo Filippi et celui du compagnon de Mazzini, Brusco Omnis. Le Piémontais appréhende de se voir condamné à ne plus travailler que pour les cimetières et veut ôter pour toujours à ses compatriotes le goût de lui renouveler ce genre de commandes. Précisément on vient de décider qu'un monument serait élevé à la mémoire des frères Cairoli. Pour contre-projet, Rosso présente un groupe de garibaldiens estropiés, perclus, culs-de-jatte, manchots, réduits à la mendicité, bousculés par les gens de police. Comme devise : « Aux frères Cairoli, la patrie reconnaissante ».

Une exposition s'organise à Venise.

Envoi d'œuvres nouvelles et anciennes ; entre autres, une *Impression d'intérieur d'omnibus*. Cette pièce d'une hardiesse et d'une force singulières, et dont il ne subsiste aujourd'hui que des débris, fut une œuvre vraiment unique, sans précédent et sans égale. Voici sa genèse : Rosso étant monté dans un omnibus urbain se trouve seul sur la banquette de gauche, ayant pour vis-à-vis cinq personnes sur la banquette de droite : d'abord sa propre concierge, puis une marchande de légumes, un négociant, une jeune ouvrière et un ivrogne. Frappé de cet amalgame de types, il les observe, les croque

discrètement, conçoit un tableau d'une extrême intensité pittoresque, rentre à son atelier, construit une maquette sommaire avec les impressions d'ensemble fidèlement rapportées, puis court la ville à la recherche de ses modèles dispersés, les retrouve çà et là, les circonvient un par un et finit par les décider tous à venir poser en amis. Il est parvenu à trouver le point faible de chacun, amour-propre ou intérêt, se les attache, s'en fait des collaborateurs zélés, dociles et patients, et travaille sans relâche jusqu'à achèvement. Cet alignement admirable de cinq personnages, groupés au hasard d'une rencontre dans une voiture publique, cette scène unique traduite en un style sévère et ferme, exécutée grandeur nature avec une audace d'hercule, une délicate et profonde intelligence, un sentiment puissamment pittoresque des valeurs et de la perspective, apparaissait comme l'aboutissement génial d'un énorme effort.

Difficile à transporter, l'*Intérieur d'omnibus* fut brisé durant le trajet de Milan à Venise. Nous n'en avons plus que quelques débris et une photographie, par bonheur, fidèle.

Cette catastrophe affligea terriblement Rosso, mais sans le décourager. Il présenta au jury vénitien la *Juive*, la *Concierge* et l'*Ivrogne*. Après avoir accepté ces œuvres, les commissaires de l'exposition, hostiles au Piémontais, lui jouèrent un tour piteux. Le jour de l'ouverture, Rosso ne trouve aucun de ses envois à la place assignée. Furieux, il fouille tous les recoins des galeries, ameute le public, l'entraîne avec lui, finit par découvrir, derrière des caisses, ici la *Juive*, là l'*Ivrogne*, et plus loin la *Concierge*. Il les prend à bras, et, toujours suivi de la foule, les replace sur les cimaises. Protestation des commissaires. Mais la foule prend parti contre eux ; le président du jury s'associe à ce mouvement et déclare qu'il démissionnera si justice n'est rendue à l'exposant évincé. Quelques personnalités mondaines viennent à la rescousse ; et le succès s'annonce et se maintient tel que Rosso, venu dans la Ville des Doges avec un très mince viatique et pour séjourner au plus trois jours, peut s'y oublier trois mois.

Autre exposition mouvementée à Londres. Le Piémontais est vivement discuté, mais avec plus de justice, et se sent, sinon aimé, du moins compris. Pourtant Milan le sollicite encore. Il y revient et se remet au travail, décidé à donner un pendant à l'*Intérieur d'omnibus*. Ce qu'il ébauche alors, c'est une assemblée de

bébés amusés par un guignol. Joyeuse et vivante, l'étude s'annonce bien ; mais un deuil cruel l'interrompt. Rosso perd une mère très aimée et demeure de longs mois dans un abattement profond qui lui ôte toutes facultés et tout courage.

Ce n'est qu'en 1887 qu'il se ressaisit et donne alors, repris d'une fièvre féconde, et presque coup sur coup : l'*Age d'Or,* l'*Enfant Juif,* la *Rieuse,* l'*Enfant Malade* et l'*Impression d'Enfant au Soleil,*

D'abord, l'*Age d'Or :* une jeune fille enlève de terre un petit enfant et lui baise la joue avec une brusquerie goulue et passionnée de franche méridionale. De la jeune fille, juste ce qu'il faut pour l'indiquer, sèche, nerveuse et vive : un profil perdu, un allongement des lèvres, un mouvement de bras nu, frêle et robuste. Au contraire, le visage de l'enfant, montré de face, se contracte en une grimace violente sous le choc de la trop forte caresse qui lui a donné peur et le fait crier. La *Rieuse,* une tête de belle fille renversée dans un coup de gaîté ; l'*Enfant Malade,* langueur angélique d'une mignonne tête inclinée, lasse et douloureuse de petit condamné que mine la consomption. Les paupières se ferment comme pour un sommeil sans réveil ; et les lèvres faibles tremblent l'exhalaison lente d'une plainte douce et mourante. — L'*Enfant Juif :* autre face de bébé, toute béante, toute ravie, avec un rien de songerie grave dans le regard fixe et réfléchi. Dans le premier jet de la composition, l'enfant était tenu par sa mère. La jugeant inutile, Rosso l'a supprimée ; et, le résultat ayant été bon, ce fut une indication pour le scrupuleux impressionniste : pour traiter à fond un sujet, lui accorder d'abord une ambiance en traitant du même coup les êtres et les choses qui le touchent de près, — puis, au dernier moment, détruire tout ou partie de ces accessoires et n'en conserver que ce qui ferait défaut à la fidèle traduction des valeurs observées.

L'Exposition Universelle de 1889 appelle enfin Rosso à Paris. Cette fois, il y trouve un public d'art très informé et reçoit un chaud accueil. Mais le voici malade, transporté à Lariboisière. Le directeur de la maison, Louis Gallet, bienveillant aux intellectuels, le met à même de poursuivre ses travaux.

Ce séjour a valu à Rosso l'une de ses plus poignantes impressions : le *Malade d'hôpital.* Tout l'épuisement d'une rude existence à bout halète en cette fragile silhouette

d'un pauvre corps tremblant, vacillant, effondré en son fauteuil trop large, ployant sous l'uniforme trop dur et trop lourd pour son échine rossée : les bras mous, les mains faibles, les épaules écrasées, le col rompu, le front pendant.

Cependant, tandis que le Piémontais peine à l'hospice, quelque bruit s'est fait autour de son nom. Des curieux d'art veulent le connaître. Le maître Rodin offre spontanément l'échange de la *Rieuse* contre une de ses propres œuvres : Le célèbre collectionneur Rouart commande son portrait à Rosso. Degas, lui-même, rarement prodigue d'éloges, émet les plus flatteuses appréciations.

Mais, dès la sortie de Lariboisière, c'est la misère noire. Où aller ? Où manger ? Comment travailler ? L'argent des dernières ventes a payé les matériaux d'exécution. Si près du but, le Piémontais va-t-il crever sur le trottoir, vagabond et famélique ? Il ne sait demander. Il n'ose. Mais le voilà sauvé. M. Rouart a discrètement veillé sur lui. Le collectionneur fait les frais d'un logement et d'un atelier au boulevard Voltaire.

Rosso exécute le portrait ; puis met un frein à sa veine de production. On respire à Paris une étrange atmosphère, on ne s'y sent pas seul à lutter, à chercher, parmi les cohues routinières. Les idées d'avant-garde promenées naguère de Milan à Vienne et de Vienne à Venise sont ici aussi des idées d'avant-garde ; mais, sur cette extrême lisière de l'art, d'autres isolés poussent des pointes hardies, défrichent d'autres coins inexplorés. Il faut se concentrer, méditer, se bien connaître, prévenir les influences, garder son allure et ses conceptions propres avant de se risquer. Au lieu de profiter des quelques avances tentatrices, au lieu de se répandre et de produire, il faut se replier sous sa tente, étudier seul, se garder contre les épanchements trop prompts, se calfeutrer et attendre.

Rosso subsiste en écoulant des reproductions d'antiques, en trouvant des patines pour des moulages de choix et s'interdit pour quelques mois tout effort de création. Mais ce n'est qu'une brève lacune.

Ses œuvres pénètrent peu à peu dans les plus difficiles et les plus illustres collections : Rouart, Chéramy, de Montaignac, Faure, Munkaczy, Hazard, Groult, comte Doria, etc., etc. La confiance vient. L'ardeur renaît.

L'exposition de 1893, à la Bodinière, donne à Rosso la pleine mesure de ses moyens. Il quitte le boulevard

Voltaire, installe sa première fonderie rue Cauchois et se lance dans des études d'un ordre nouveau et d'une extrême audace :

La *Femme sortant de l'Eglise* : figure gazée d'une longue voilette flottante, émergeant vive et franche, au grand jour d'une obscure décoration façonnée en impression de portail ; — le *Sportman*, homme de belle santé, pris en plein soleil sur un champ de courses, insolemment campé, le gibus provoquant, le veston tendu, fouetté d'air vif, trempé de soleil ; — l'*Enfant au sein*, vorace, animalement absorbé par sa succion goulue, la joue ballonnée, pétrissant de sa menotte grasse et forte la bonne et tendre mamelle qui palpite hors de la chemise froissée ; — la *Cantatrice*, impression de femme faite pour un éclairage très spécial, blanche figure à peine dégagée de la matière et qui semble d'abord indistincte, à peine dessinée par quelques traits d'esquisse, puis, peu à peu, s'éclaire, s'agite, s'anime sous le regard, se complète, s'exprime et se béatifie en l'exaltation de quelque vocalise éperdue.

Aujourd'hui, Rosso s'est mis dans ses meubles. Il a installé sa fonderie dans un terrain vague de la rue Caulaincourt. C'est de là qu'est sortie sa dernière œuvre, cette étonnante impression d'Yvette Guilbert qu'il faut voir au clair du lustre et de la rampe, comme nous la dépeignîmes en une récente chronique, « penchée de » trois quarts, le cou tendu, rigide, — figée en sa pose » de théâtre, devant son public, mais comme séparée » de lui, s'isolant, se repliant, jouissant par elle-même » de ce qu'elle chante pour elle-même, précieuse, mi- » naudière et violente, pointue et câline, pincée, inso- » lente, exquise d'afféterie spirituelle. »

Cette tendance à rechercher des éclairages spéciaux est le fond même de sa présente conception d'art. Et c'est précisément cette conception qu'il aura réalisée le jour où l'on ne pourra comprendre quelqu'une de ses œuvres nouvelles qu'en l'envisageant d'une seule manière. On ne tourne pas autour d'une forme pour en concevoir l'impression ; et quand il s'agit de traduire cette impression, en toute intensité, on ne peut espérer créer une image réellement vivante, animée, colorée, qu'en adoptant la position, le mouvement et l'éclairage qui ont favorisé la révélation initiale et sensationnelle du sujet.

Ce qui impressionne dans ce sujet, c'est son allure, c'est la perspective, c'est le jeu des valeurs. Rien

n'existe en dehors. Tous détails du modèle considérés en dehors de ces impressions correspondent à des idées préconçues et ne peuvent que gâter la limpide et franche traduction.

Et quelle navrance pour l'artiste animé de cette exclusive préoccupation, lorsqu'il parcourt les longues galeries des musées où somnole l'Histoire de l'Art, où stagnent et croupissent tant de choses mort-nées et aussi tant de presque chefs-d'œuvre auxquels il n'a manqué que ce rien de volonté originale, intelligente et consciente pour qu'ils fussent revêtus du signe d'immortalité, sauf lequel il n'est point de parfaite beauté ! Tout n'est qu'imitation inférieure des quelques rares efforts personnels qui synthétisent une époque et marquent un pas en avant dans la lente conquête. Tout n'est qu'abâtardissement et emprunt. Il faut remonter bien haut dans les origines pour y decouvrir les types créateurs et purement géniaux auxquels se rattache en sa triste sujétion toute notre moderne humanité esthétique. Qu'auraient laissé depuis quatre ou cinq siècles les plus puissants entre les puissants, Buonarotti, Donatello, Ghiberti, Houdon, Rude, Carpeaux, sans leurs directes ascendances ? Si l'on excepte quelques merveilles du cycle macédonien, quelques monuments de l'art égyptien, puis, dans l'art grec, le Torse de Phidias et les Parques du British Museum, et, dans l'art romain, certains fermes portraits tels que le Vitellius — non point le beau garçon du Louvre — mais bien celui du Vatican, si l'on consulte les chronologies de la statuaire après les vestiges de ces périodes de création pure, où trouve-t-on l'artiste ingénu et sublime qui ne sache s'inspirer que de la Nature et que de lui-même et se risque à n'exploiter qu'un filon vierge ?

Et pourtant la sculpture serait le plus accompli des arts graphiques, le plus sensible, le plus proche de la Nature si elle cessait de se subordonner à l'architecture et à l'ornementation. Que signifient ces monuments en découpures dont les nobles et vains modelages se profilent comiquement sur des fonds disparates et hors de raison ? Les sculpteurs traditionnels n'ont, en cet ordre d'idées, rien effectué de mieux que ce que représenterait un morceau moulé sur nature ; et dans ce cas, pourquoi modeler et ciseler ? pourquoi ne pas mouler, simplement ?

A quoi le Piémontais, lui, répond énergiquement :

— Quand je pourrai en outre d'une figure mouler

l'atmosphère où elle baigne, la couleur qui l'anime, la perspective qui la soutient, le sentiment qui la fait palpiter, alors, moi aussi, comme tant d'autres font depuis tant d'années, je moulerai... Mais on n'obtient une *vraie* forme pas plus en moulant qu'en copiant intrinsèquement une figure. La *forme* est un résumé des impressions dictées à la main de l'artiste par la sensibilité de son cerveau, de même que la dominante de toute forme, c'est le premier point par lequel cette forme a sollicité la contemplation. Quand je me promène avec un ami dans un musée et qu'il me montre les chefs-d'œuvre catalogués, certes, je les admire avec lui. Mais en même temps, je me confirme qu'il serait plus sain, une fois au travail, d'oublier mes admirations stériles et de ne me rappeler que ce que j'ai vu de plus vivant dans le musée et de vraiment intéressant à bien *copier* : les gens qui s'y promènent, comme mon ami et moi.

Certes, la question d'art ainsi posée montre un but singulièrement élevé à l'effort du chercheur ; et lui seul peut donner ce que ne donnera jamais le praticien décorateur doublé de son mouleur. Il doit créer des êtres essentiels, charpentés d'une souple ossature, animés d'une pensée, vivant dans une atmosphère, donnant l'aspect d'une créature qui s'agite et qui respire.

Il faut au sculpteur le sens de la perspective et de la couleur.

De la perspective ? Il y en a en tout : en une tête comme en un corps ; en un corps comme en un paysage.

De la couleur ? S'agit-il donc de polychromie ou de patine ? La polychromie est froide et inefficace. Elle n'aboutit qu'à une coloration conventionnelle, arbitraire et mate. Quant à la patine, une des œuvres de Rosso, le *Gavroche*, lui a presque exclusivement servi à l'essai des patines. Pour cette tête, il a éprouvé tous les tons de métaux, d'oxydations, de fumée, de vieilles pierres, et s'est ainsi convaincu que le seul intérêt des patines réside en une appropriation médiocre aux convenances ambiantes du décor, de l'ameublement, etc., etc. Il n'y a qu'une patine effective : celle qu'a donnée le cerveau à la conception. Préméditer la traduction des valeurs en construisant, voilà tout le fin de la recherche. Si certaines œuvres anciennes ont gagné quelque effet inattendu à la patine du temps, c'est que la prévision de l'artiste avait préparé cette adonisation en proportionnant soigneusement, en mettant dans sa char-

pente tout ce qu'il fallait, sans rien de superflu. Dès lors, toutes les patines peuvent s'appliquer ; mais une seule aura fait œuvre d'art, — la patine initiale, celle qu'ordonna préalablement le cerveau de l'artiste en réglant la composition et la construction sur le sentiment exact des valeurs et de la perspective.

Nous n'avons vu Rosso pleinement satisfait que le jour où montrant la photographie de la *Marchande de légumes*, fragment de son *Intérieur d'omnibus* au maître Degas, celui-ci se récria :

— Mais c'est la photographie d'un tableau que vous m'apportez-là?

Et de ce jour le Piémontais s'est senti récompensé de son infaillible foi en l'indivisibilité de l'Art, — d'avoir passé outre aux vulgaires sollicitations d'une tradition facile et vaine, — d'avoir aimé la vie et ses réalités pures au point d'assujettir tous ses dons et toutes ses habiletés à l'âpre, à l'intransigeante loi des valeurs, — ne consentant à s'affirmer que le jour où il se trouva révélé à lui-même devant une page de Baudelaire, qui se dresse, hautaine et méprisante, comme une provocation jetée à l'impuissante vanité des modeleurs :

— « C'est en vain que le sculpteur s'efforce de se met-
» tre *à un point de vue unique*. Le spectateur qui *tourne*
» *autour de la figure* peut choisir cent points de vue
» différents, excepté le bon ; et il arrive souvent —
» ce qui est humiliant pour l'artiste — qu'un *hasard*
» *de lumière*, un *effet de lampe* découvrent une beauté
» qui n'est pas celle à laquelle il avait songé. Un ta-
» bleau *n'est que ce qu'il veut* ; il n'y a pas moyen de
» le regarder *autrement que dans son jour*. La peinture
» n'a qu'un point de vue ; elle est exclusive et despo-
» tique. AUSSI L'EXPRESSION DU PEINTRE EST-ELLE BIEN
» PLUS FORTE. »

Or, envisagez les récentes œuvres du Piémontais : le *Sportman*, le *Malade d'hôpital*, la *Cantatrice*, la *Femme à la Voilette* ; puis sans *tourner autour de la figure*, en vous plaçant à tel *point de vue unique* que vous commanderont le *hasard de lumiere* et l'*effet de lampe* cherchés : renoncez à les considérer *autrement que dans leur jour* ; et convenez que L'EXPRESSION D'UN PEINTRE NE SERAIT PAS PLUS FORTE ; que cette realisation artistique, n'est, elle aussi, *que ce qu'elle veut* ; et que le défi de Baudelaire est ici crânement et magistralement relevé.

CAMILLE DE SAINTE-CROIX.

Février 96.

PAULINE

OU

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR

(*Suite*[1])

VIII

Il vint lui-même lui ouvrir.

— Je vous attendais, dit-il.

— Le salon où il la fit entrer était tout paré de fleurs comme pour fêter sa bienvenue.

— Oh! Odon, je suis chez vous! dit-elle très émue.

— Vous êtes chez moi et à moi, ma bien-aimée!

— Ne vous êtes-vous pas demandé pourquoi je ne donnais pas signe de vie? N'avez-vous pas douté de moi?

— Voici quatre jours que je n'ai pas quitté mon appartement. D'un moment à l'autre vous pouviez venir ou m'envoyer chercher : de cela j'étais sûr. D'ailleurs, n'était-il pas convenu que vous réfléchiriez? Vous avez réfléchi quatre jours : ce n'est pas trop.

— J'ai réfléchi, Odon, c'est vrai, mais je n'ai pas hésité. Vous êtes pour moi la lumière : puis-je penser un moment à vivre dans les ténèbres?

Elle lui dit qu'elle avait été malade, mais ne lui parla pas de Facial : mêler le nom de cet homme à leur première journée d'amour lui eût paru presque indécent.

— Odon, je suis venue à vous aujourd'hui, et rien ne saurait égaler mon bonheur et ma confiance.

(1) *V Mercure de France*, Nos 72, 73, 74.

Si vous saviez combien j'ai besoin d'être aimée! Mais vous le savez, car vous connaissez tout de moi, et je ne sais par quel sortilège vous pénetrez jusqu'à mes pensées. Entourez-moi, protégez-moi de votre amour, de manière à ce que je me sente forte pour vivre. Avec vous je ne crains rien. Assurez-moi seulement que je n'ai rien à craindre de vous !

— Pauvre enfant, vous tremblez déjà à l'entrée de cette route inconnue.

— Si vous ne m'accompagniez pas jusqu'au bout, que deviendrais-je ?

— Pauline, je jure de vous aimer et de vous soutenir. Moi-même, ma chérie, j'ai grand besoin de secours. Que serais-je sans vous ? Aimez-moi, Pauline ; ne m'abandonnez pas !

— C'est l'amour qui sera pour tous deux la suprême certitude.

— Oui, vous avez raison : nous n'avons qu'à nous aimer sans autre souci. Au seuil des plus grands bonheurs, n'avez-vous pas remarqué comme l'âme frissonne et s'agite, tellement habituée par la vie à craindre, qu'elle n'ose s'aventurer dans la felicité ? C'est l'impression que nous avons maintenant l'un et l'autre. Mais n'appréhendons rien : l'avenir remplira merveilleusement les promesses du présent. Lançons-nous à cœur perdu dans l'empyrée, et si des nuages se forment, dépassons-les, pour n'avoir jamais au-dessus de nous que le ciel miroitant d'azur et de flammes. A cette condition, l'amour sera vraiment ce qu'il doit être, l'illusion éternellement belle et féconde.

— J'aspire avec délice à cet enchantement. Déjà vous me le faites éprouver. Auprès de vous, j'oublie le terre à terre de ma vie, je ne sais plus qui je suis exactement, j'ignore mes actions passées, et en dehors de vous, tout n'est que brouillard. Peu m'importe si je suis folle : en réalité, il n'y a pas de sagesse plus grande que la folie qui me précipite dans vos bras.

— Mon adorée, dit Odon en pressant Pauline

sur son cœur, rien n'est plus digne de l'amour que d'oublier tout ce qui n'est pas lui. Serait-ce aimer que de se préoccuper des circonstances exterieures pour favoriser ou pour dérouter cet amour? Le véritable amour, le nôtre, est une protestation contre l'amour artificiel qui s'édifie sur les convenances et se mesure aux avantages. Le véritable amour s'inquiète de lui-même : comment se manifestera-t-il avec les plus douces paroles et les gestes les plus caressants? comment trouvera-t-il les plus tendres persuasions? comment parviendra-t-il aux sommets de la passion sans être jamais inférieur à la noblesse de son origine? Le véritable amour vit d'enthousiasme et de sacrifice; il brûle de se dévouer; il se défend de l'égoïsme, ou plutôt, comme il met son bonheur à faire le bonheur de la personne aimée, l'égoïsme se confond chez lui avec l'esprit de renoncement dans un sentiment d'ordre supérieur. Que sont les obstacles vis-à-vis d'une pareille action? Elle ne les connaît que lorsque ces obstacles sont la mort, la violence armée ou l'esclavage de la misère. Les autres difficultés créées par la société ou la nature ne font que la stimuler. Vaine barrière que celle qui nous sépare, ma bien-aimée, et que nos souffles ont tôt fait de renverser sous l'élan qui les pousse à se mêler en un même embrasement! Oh! vos yeux où je me plonge avec délire, pourrais-je les savoir quelque part au monde sans y courir, à travers les dangers et au mépris des résistances, comme à la source vive dont il faut s'abreuver pour ne pas périr? Vos traits chéris, les aurais-je comtemplés sans vouloir les revoir encore et les revoir toujours? Et vos divines mains, prêtes à se poser pour soulager les blessures et calmer le mal de vivre, en aurais-je une fois subi le magnétique attouchement sans y prétendre éperdument comme au plus céleste baume? Non, Pauline, car aimer, c'est partir pour l'infini, sans jeter un regard de regret ou seulement de souvenir à la contrée que l'on quitte. Qu'est-ce que cette contrée,

côte inhospitalière garnie de récifs et de brisants, pleine de hurlements de sauvages et de faux dieux grimaçants ? Bientôt nous naviguerons sur l'océan sans limites, n'ayant autour de nous que l'horizon bleu, sous le ciel profond où brillent les étoiles.

Pauline écoutait !a voix harmonieuse de son amant et s'en laissait bercer avec ivresse. Son âme se fondait dans cette douce jouissance, et indépendamment du sens des paroles, le son même des mots qu'il prononçait la remuait délicieusement. Avait-elle jamais vécu une minute comparable à celle-là ? Ou plutôt, avait-elle vécu auparavant ? Ses plus aiguës émotions de jadis, si elle se les rappelait, ne lui paraissaient plus qu'une histoire étrangère, arrivée à une autre. C'est maintenant seulement qu'elle sentait, qu'elle voulait sentir ; et dans la multiplication miraculeuse de sa sensibilité, elle discernait mille frissons inconnus qui la transportaient de bonheur.

— Chère âme, disait Odon, les plus adroites tactiques du monde, ses tyrannies les mieux combinées ne prévaudront point contre nous, si nous aimons avec simplicité et confiance. Comme il est facile d'être heureux, lorsqu'on suit naïvement l'impulsion du cœur, sans la détourner ou l'affaiblir par d'anxieuses discussions ou des craintes irraisonnées ! Attachons-nous à cette conviction que nous sommes faits l'un pour l'autre et que le lien qui nous unit prime toute autre obligation terrestre. Vous êtes mienne, et pour vous arracher à moi, il faudrait le brisement de ma personne ou de mon amour-

Aux caresses passionnées, qu'il prodiguait à Pauline et où gisait pour elle tout le ciel, correspondaient bien d'autres paroles plus brûlantes encore. La jeune femme les buvait comme un breuvage ensorceleur, qui coulait suavement en elle, coupé de longs baisers. Oh ! comme elle entrait avec des éblouissements dans cet admirable palais de l'amour, si ruisselant de richesses et de lu-

mières! La féerie sublime du cœur la prenait tout entière et la plongeait dans le merveilleux. Son esprit, incapable d'imaginer au-delà, restait presque effrayé de la contemplation de pareilles splendeurs, que le rêve lui-même n'avait jamais réalisées.

Elle se trouvait dans ses bras, ses bras à lui, lui, le seul homme qu'elle eût aimé, vraiment aimé, celui dont l'image avait rempli ses veilles et ses nuits attisant en elle l'intense désir du bonheur, celui qu'elle ne pouvait se lasser de se représenter comme le héros mystérieux descendu de régions supérieures pour l'arracher à l'abîme! Elle sentait les battements de sa poitrine sur la sienne! Ses yeux à lui cherchaient ses yeux à elle comme pour pénétrer au plus profond d'elle-même et la posséder plus complètement! Et elle ne mourait pas, son être ne tombait pas en poussière, dissous, volatilisé par la puissance surhumaine de son émotion!

— Odon! Odon! soupirait-elle, soyez béni!

Et ses paupières se remplissaient de larmes, qui se répandaient sur ses joues en ondée de délivrance et de réparation.

— Ma maîtresse! ma dévotion! mon épouse! s'écriait Odon, je t'aime comme jamais je n'ai aimé? Tu avives en moi une passion toujours grandissante. Je croyais connaître l'amour, et je n'en avais eu que des simulacres. Toi seule es l'inspiratrice, la muse, le feu de mon âme!

— Oh! appelle-moi ton amant, encore, encore! Je veux l'être et ton esclave jusqu'à la fin de mes jours.

— Mon ange! tu seras mon ange, mon bon ange!

— Et toi ma gloire et mon univers!

Leurs paroles devenaient moins fréquentes. Le silence divin leur semblait plus propice à l'exaltation de cette heure. Lorsque le langage a épuisé ses ressources à traduire l'enthousiasme de l'amour, et que de cet enthousiasme il reste encore infiniment qui ne peut s'épancher par des mots, parce qu'il est ineffable, le silence subvient à la parole impuis-

sante, et acquiert tout à coup une éloquence imprévue. Un regard, un sourire, un frémissement contiennent alors trop de choses pour que l'on songe à parler. La voix romprait le charme. Que dire d'ailleurs qui ne soit déjà mille fois suggéré par l'intuition, ce sens extraordinaire et qui nulle part ne trouve plus à s'employer qu'en amour, par lequel à de certains moments, deux êtres humains communiquent entre eux mystérieusement et perçoivent leurs pensées ?

Odon et Pauline, tout imprégnés d'eux-mêmes, en étaient parvenus à ce degré d'extase, où la vie confond les cœurs en une seule palpitation, les âmes en un seul désir.

Lontemps ils demeurèrent, noyés dans le délice de leur passion, perdus dans le ciel, morts au monde. Une certitude de bonheur s'éployait magnifiquement à leurs yeux éblouis, comme un voile de clarté que la providence, enfin juste, étendait et laissait ondoyer sur eux. Un encens de volupté les baignait, volupté idéale, qui faisait tressaillir leur imagination avant de surprendre et de fasciner leurs membres. Leur pensée ne trouvait plus même à se formuler en eux ; elle aussi devenait incapable de suivre l'ascension de leur amour. A cet apogee ne subsistait que la conscience de leur béatitude, inexprimée, inexprimable, flamboyante. Elle dévorait tout autour d'elle, depuis les simples notions de la matière, jusqu'aux hautes représentations de la personnalité. Consumés, purifiés, sublimés, par cette fervente flamme, ils n'étaient plus deux amants, un homme et une femme, ayant un passé, une histoire, un nom, un caractère, des goûts, des volontés ; ils n'étaient plus des créatures douées de corps, ou même des esprits doués d'intelligence ; ils ne voyaient plus, ne comprenaient plus, ne se souvenaient plus ; ils n'avaient plus ni crainte, ni doute, ni foi, ni espérance ; ils n'étaient plus quelque chose d'humain : ils étaient l'amour.

Puis, le calme qui succède aux grandes excitations, calme dont la douceur et le sourire dépas-

sent en charme, pour de véritables amants, le brillant météore de la passion déchaînée, descendit peu à peu sur eux avec des précautions discrètes et de lents coups d'éventail. L'apaisement qui leur rendait le libre arbitre les remplissait d'une intime joie : fiers de s'être donnés l'un à l'autre, ils se regardaient avec les yeux nouveaux, comme s'ils ne s'étaient jamais vus, ravis de se découvrir jeunes et époux dans l'île enchantée qui allait être leur domaine. Claire et sans tache, ainsi qu'une merveilleuse aurore, se dressait l'évidence de leur hymen ; et leurs regards étonnés la contemplaient avec admiration. De peur de dissiper le phénomène, ils restaient sans bouger, sans oser respirer. Ils se fussent presque crus en plein rêve, si le tressaut de leurs artères ne leur eût rappelé qu'ils étaient encore attachés à la chair.

Lorsqu'ils se furent enfin ressaisis à l'existence et que, comme pour se persuader de sa réalité, ils eurent éprouver le besoin de se parler de nouveau :

— Joie ! dit Odon, vous m'appartenez désormais corps et âme.

— Et cela non pour la damnation, mais pour le salut, dit Pauline.

— Oui, pour la délivrance. Ne sommes-nous pas des esprits libérés de l'esclavage terrestre, et ne voguons-nous pas à travers l'éther, emportés de paradis en paradis ? O Pauline ! douce âme, nous nous sommes cherchés longtemps, nous avions soif l'un de l'autre, nous nous sommes trouvés. Sans doute, amie, cette délivrance n'est pas absolue ; nous ne pouvons suspendre des ailes à nos épaules et nous envoler matériellement hors de ce séjour de risques et de peines : mais en comparaison de ce que nous étions auparavant, tristes et déçus chaque jour, inquiets de nous-memes et ne sachant au juste ce que nous étions venus faire ici-bas, quelle métamorphose ! Et ne sommes-nous pas miraculeusement dégagés des liens du malheur qui pesaient sur nous et nous maintenaient

la face contre terre ? Ne nous sentons-nous pas élus pour le royaume des cieux ?

— Je suis sauvée, dit Pauline, je vis, je puis dire ce que c'est que la vie, la vie éternelle. O sainte communion ! je comprends maintenant, je vois, je crois ! Le sens du monde ne m'est plus caché. Tous ces grands mots d'espérance, de foi, de charité, qui étaient pour moi lettre morte, j'en ai l'entendement.

— Quelle religion plus belle que celle de l'amour ?

— Une religion ! répéta Pauline mystiquement : c'est bien ce qu'il doit être et ce qu'il est pour moi.

— Mais là, plus que partout ailleurs, c'est la grâce qui opère. Il faut aimer pour croire.

— Je crois, Odon, je crois !

— O Pauline, vous êtes la beauté.

— Et toi, la vérité.

Ils joignirent encore leurs lèvres dans une étreinte solennelle.

— Tu ne regrettes rien ? dit Odon.

— Si, je regrette une chose, répondit sa maîtresse.

— Quoi ?

— Je regrette de ne pas croire que l'amour soit un crime, pour pouvoir le commettre et mieux manifester ainsi combien je t'aime.

Elle le considérait avec un orgueil sans pareil, transfigurée par l'ardeur éclatante de la passion heureuse. Où étaient alors ses timidités, ses hésitations, ses chimères peureuses et découragées ? Victorieuse de l'abîme, elle dominait le monde de toute la hauteur et de toute la magnificence de son Thabor. Elle apparaissait à de Rocrange vêtue de gloire et d'immortalité, le front ceint d'une auréole, les yeux flambant de lueurs d'au-delà, quasi divine.

Il tomba à genoux devant elle, transporté par son rayonnement.

— Non, dit-elle, adorons ensemble.

Elle le releva, le conduisit à l'harmonium, qu'elle

ouvrit ; et ses doigts errèrent sur les touches et en tirèrent de grands accords.

D'une voix pieuse, elle chanta des cantiques d'actions de grâce.

— Pauline ! Pauline ! s'écria Odon, presque effrayé de l'exaltation de sa compagne, n'êtes-vous plus une femme ? Etes-vous quelque créature du ciel qui, après m'avoir ébloui, allez retourner dans votre naturelle patrie ?

— Je ne suis plus une femme, c'est vrai, répondit-elle : je suis la femme, la femme telle qu'elle devrait être. Laissez-moi encore quelques instants cette illusion, il sera trop vite temps de revenir à mon vêtement terrestre.

Fou d'amour, Odon la possédait de nouveau en un suprême baiser.

— Oui, sois la femme ! sois la femme pour moi ! c'est-à-dire le secours, la régénération et le divin paraclet !

Et Pauline aurait volontiers répété la prière du vieillard Siméon : « Maintenant, Seigneur rappelle ton serviteur à toi, puisque mes yeux ont vu ton salut ! »

IX

Les douze coups de minuit sonnèrent à une église.

Pauline, comme on sort d'un rêve, s'éveilla en sursaut.

— Il me faut partir, dit-elle.

— Quelle brutalité t'arrache d'entre mes bras ? interrogea Odon.

— La vie.

— Oh ! l'horrible et dur étau de fer !

— La souffrance ne s'exile jamais, même des plus grandes joies : elle épie de loin et se précipite dès qu'il y a place pour elle.

— Tu dois regagner ta demeure ?

— C'est misérable, mais c'est ainsi.

Ils revenaient peu à peu, ahuris et décontenancés, à l'exercice pratique de l'existence. Ce

rappel à l'ordre grinçait douloureusement et ridiculement dans leur cœur, comme éclaterait au milieu d'une symphonie le son discord et choquant d'une cloche fêlée.

— Avez-vous songé à la manière dont vous expliqueriez votre absence à votre mari ? demanda Odon.

Il prononça ce mot « votre mari » avec un étranglement de voix. L'idée du « mari » venait subitement de faire explosion dans le tabernacle de leur amour.

— J'ai dû y songer, répondit Pauline tristement.

Et en disant cela ses joues s'empourpraient de honte, non certes parce qu'elle trompait Facial, mais pour avoir à se préoccuper de lui au moment où un autre remplissait son âme.

— J'ai une vieille tante, expliqua Pauline, que je vais voir de temps en temps. Mon mari étant invité aujourd'hui à je ne sais quel banquet, je lui ai dit que je profiterais de son absence pour aller dîner et passer la soirée chez ma tante. Je suis partie vers cinq heures, j'ai fait une courte visite et je suis venue.

— M. Facial peut interroger votre tante, objecta Odon.

— Mon mari va une fois par an chez ma tante ; celle-ci, qui est paralytique ne sort jamais. D'ailleurs, comme elle est quelque peu faible d'esprit, si par hasard, il arrivait qu'on la questionnât, elle ne se souviendrait exactement de rien, embrouillerait tout et l'on ne pourrait tenir aucun compte de ce qu'elle dirait.

— Et votre cocher ?

— En arrivant chez ma tante, j'ai renvoyé le cocher et je lui ai donne l'ordre d'aller se mettre à la disposition de mon mari. Celui-ci à qui j'avais proposé la voiture pour la soirée, m'a su grand gré de cette attention. Je suis venue chez vous en fiacre.

— Vous êtes très habile, dit Odon.

Ni l'un, ni l'autre ne souriaient. En constatant

l'habileté de sa maîtresse, Rocrange éprouvait presque un sentiment de malaise. Cette femme si pure, si noble, si chère lui paraissait diminuée, comme ravalée à quelque niveau indigne d'elle. Et Pauline ne se dissimulait pas sa déchéance. Que faire? Son habileté était cependant nécessaire : l'inquiétude d'Odon à s'informer de sa sécurité en faisait foi. Que serait-elle devenue sans cela?

Une larme jaillit de sa paupière.

Cette larme fit plus que bien des paroles. Instantanément, le cœur d'Odon retombait fondu d'amour et d'adoration à ses pieds.

— Ne pleure pas, murmura-t-il plein de pitié, ne pleure pas, je t'aime.

Ils se dirent adieu en jurant de se revoir ou de s'écrire chaque jour.

Facial n'était pas rentré.

« Dieu soit loué! pensa Pauline, je n'aurai pas à le voir, à subir une conversation, à mentir. »

Elle se coucha, mais ne dormit guère, interdite devant sa nouvelle destinée.

Pendant ce temps, Facial s'amusait comme il ne s'était jamais amusé.

C'est Chandivier qui avait arrangé cette petite fête. Il avait enfin réussi à « débaucher » Facial, comme il disait. Facial, qui avait plus d'une fois refusé de s'associer aux « orgies » de son ami, sur l'assurance qu'en définitive il ne s'y passait rien dont eût à rougir un honnête homme, que chacun était libre de s'y comporter comme il lui convenait, et sur l'argument décisif que s'il était digne de sauvegarder sa *respectability* dans la vie, il ne fallait pas non plus s'enterrer, Facial, sans trop faire de façons, s'était laissé tenter.

— Une fois, n'est pas coutume, dit-il à Chandivier.

— D'autant plus, répliqua celui-ci en faisant claquer sa langue, qu'il y aura de jolies femmes.

Ce fut très joyeux. Rebecca, en l'honneur de qui la petite fête avait été organisée, se montra à la hauteur de la situation, et par son espièglerie,

son entrain, sa beauté du diable, électrisa les convives. Lorsqu'elle était un peu lancée, elle oubliait vite sa récente élévation au rang de comédienne, pour redevenir la cabotine de dernier ordre qu'elle n'avait jamais cessé d'être. Dans sa bouche, les propos salés faisaient bien et allumaient le sang; ses bras et ses jambes semblaient créés spécialement pour se trémousser. Aussi, au dessert, eut-elle un succès étourdissant, lorsque d'une voix canaille soulignée par des gestes appropriés, elle débita une chansonnette scabreuse, composée pour elle par Chandivier : *le Museau de Dodore,* dont chaque couplet se terminait par ce refrain suggestif :

Il fouille, il fouille,
L'museau d'Dodore,
Il fouille, il fouille,
Il fouille encore,
Troulaïtou,
Il fouill' partout !

On bissa, on trissa cette burlesque insanité ; on brailla en chœur le refrain. Facial, qui avait un peu bu, moussait comme les autres. Décidément, Rébecca était une femme capiteuse. Il commençait à beaucoup moins blâmer Chandivier, à l'envier presque. L'heureux gaillard ! Les vins aidant, Facial se surprit en flagrant délit de convoitise. Ces femmes légères autour de lui, cette atmosphère de plaisir, cet échauffement des sens et de l'imagination ne manquèrent pas de produire leur effet. Il eut besoin d'énergie pour résister à la tentation et se priver de l'epilogue ordinaire de ces sortes de fêtes.

Sur les trois heures du matin, lorsqu'il quitta le restaurant, seul, après avoir pris part à toutes les folies auxquelles s'était livrée la bande joyeuse, son sang n'était guère disposé à le laisser tranquille. Et tandis qu'il fredonnait :

Il fouille, il fouille,
L'museau d'Dodore...

les bras, les décolletés, les poudres de riz, les

odeurs d'essences, les cascades de rires et de cris féminins, qu'il venait de quitter, le poursuivaient avec insistance, fouettant sa sensualité.

« Il est encore temps, se disait-il haletant, tu peux retourner... Ou tu peux aller ailleurs. »

Il revoyait les poses et les mines provocantes de Rébecca, les allures et les plasticités des autres femmes ; et, à défaut de Rébecca, il se demandait avec laquelle de ces dernières il aurait bien couché.

« Non, dit-il, chassons ces idées ! Ce n'est pas maintenant que je vais me mettre à renier mes principes. D'ailleurs, ces drôlesses ne sont peut-être pas très sûres...»

La vision de sa femme vint alors se mêler à celles qui dansaient déjà une sarabande dans son esprit, sa femme en déshabillé, délurée et lascive, prenant des poses comme les autres.

« Pourvu qu'elle ne soit pas endormie, se dit-il... Bah ! je la réveillerai...»

Arrivé chez lui, la tête tourbillonnante, Facial se déshabilla précipitamment, et, en caleçon, en pantoufles, un flambeau à la main, il voulut entrer dans la chambre à coucher de Pauline.

La porte était fermée.

Un instant interloqué, il ne s'arrêta cependant pas pour si peu.

— Ouvrez ! cria-t-il, ouvrez !

Et comme Pauline n'entendait pas ou ne se pressait pas de répondre, il se mit à faire du bruit avec ses doigts contre le vantail, tout en continuant à crier :

— Ouvrez, s'il vous plaît ! ouvrez !

Pauline, surprise au moment où un tardif sommeil était sur le point de verser un peu de calme sur son esprit jusqu'ici si extraordinairement agité, ne put se défendre d'un certain émoi. Que se passait-il ? Reconnaissant enfin la voix de son mari, sa première pensée fut qu'il était arrivé quelque accident, que quelqu'un était malade.

— C'est vous ? demanda-t-elle effrayée.

— C'est moi, ouvrez.

— Qu'y a-t-il ?

— Ouvrez toujours.

Devant cette insistance, elle se hâta de jeter sur ses épaules un peignoir, et, toute tremblante alla ouvrir. Mais lorsqu'elle se trouva face à face avec la figure de Facial, qu'elle aperçut ses yeux, d'habitude ternes, luisants de lubricité, ses lèvres entre-bâillées, qu'elle sentit le flot pressé et aviné de son haleine, elle comprit ce qu'il était venu faire.

Trop tard. Facial était dans la chambre, avait fermé la porte, posé son flambeau, et s'avançait sur sa femme avec un sourire bestial.

— Vous êtes jolie, savez-vous, en chemise ! proclama-t-il d'une voix trouble.

Pauline avait reculé instinctivement. Une horreur subite la glaçait. Cet homme qui venait sur elle lui faisait l'effet du monstre de son cauchemar. Est-ce que l'épouvante de l'affreux moment ne lui serait pas épargnée ?

« Après lui ! après lui !.. Non, c'est impossible !... pensait-elle vaguement, sans se rendre exactement compte de la vraie cause de son effroi. J'ai peur !... j'ai peur !... »

Elle allait crier, comme si elle se fût trouvée en présence d'un voleur ou d'un assassin.

Elle eut besoin d'un extrême effort pour ne pas céder à son effarement, recouvrer un peu de présence d'esprit et tenter de se débarrasser de Facial autrement qu'en mettant en l'air toute la maison. Il suffirait peut-être de jouer une petite comédie. Elle se laissa tomber d'un air las dans un fauteuil, et se frottant les yeux, se plaignit dolemment :

— Oh ! vous m'avez éveillée ; laissez-moi dormir, je vous en prie : je suis si fatiguée !

— Dans cinq minutes il n'y paraîtra plus ; c'est toujours comme cela au premier moment, dit Facial.

— Je vous en prie, laissez-moi, continua Pauline d'une voix encore plus défaite.

— Lavez-vous un peu la tête. Et puis vous pourrez dormir, je ne vous empêcherai pas de dormir :

nous dormirons ensemble. Venez vous mettre au lit.

— Je désire être seule; je suis malade.

— C'est-à-dire que vous allez prendre froid, et moi aussi, si nous restons comme cela. Couchons-nous.

— Ecoutez, mon ami, supplia-t-elle doucement, j'ai une migraine horrible.

— Elle passera, croyez-moi. Savez-vous ce dont vous avez besoin? Je vais vous le dire...

Il se pencha sur elle avec un clignement d'œil polisson.

— Non, non laissez-moi ! fit-elle en élevant la voix et en s'écartant de lui nerveusement.

Mais elle avait compté sans la brutalité des appétits de son mari.

Affamé par l'aspect de ce corps à moitié nu, dont il n'avait jamais eu une si tenace envie, Facial se lança sur sa femme, la saisit d'un enbrassement et plongea dans ses seins sa bouche goulue.

Pauline se raidit convulsivement. Avec une énergie désespérée, elle réussit à secouer celui qui ne lui paraissait plus qu'un atroce vampire, et, s'enfuyant à travers la chambre, alla se refugier derrière une table.

Et par dessus ce rempart, en phrases saccadées, cet étrange dialogue s'engagea entre les époux :

— Sortez ! dit Pauline.

— Moi sortir d'ici ? fit Facial, bouillonnant à la fois de luxure et de colère.

— Sortez ! répéta Pauline.

— Mais je suis chez moi, vous êtes ma femme, ce lit est à moi et je veux coucher avec vous.

— Vous n'avez pas le droit de me brutaliser.

— Je n'ai pas le droit de vous tuer, ni celui de vous battre, mais j'ai le droit de profiter de votre corps toutes les fois que je le désire. Coucher avec sa femme, cela ne s'appelle pas la brutaliser : et j'ai le droit de coucher avec vous, entendez-vous, je l'ai.

— Malgré moi?

— Malgré vous.
— Et si je m'y refuse ?
— J'ai le droit de vous y forcer.
— Par la violence ?
— Par la violence.
— Ce n'est pas vrai.
— Consultez les lois, consultez votre confesseur, si vous en avez un, consultez qui vous voudrez, vous verrez que la femme doit obéissance à son mari, jusques et y compris la possession. Cela est si vrai, que si, par quelque maladie ou par quelque incapacité physique, elle se trouve empêchée de rendre à son époux ce que l'on nomme à juste titre le devoir conjugal, son époux est en droit de la répudier.
— Taisez-vous, vous êtes infâme.
— Jugez si vos caprices peuvent entrer en ligne de compte !
— Et ma liberté, qu'en faites-vous ?
— Elle n'existe pas.
— Et bien, s'écria Pauline, si vos lois me privent de ma liberté, même dans l'enceinte déjà stricte du mariage, je ne les reconnais pas, je les repousse de toute l'indignation, de tout le mépris de ma conscience. Il ne leur suffit pas de m'empêcher de me donner à qui je veux, elles veulent encore m'obliger à me donner à qui je ne veux pas et quand je ne veux pas ? C'est une honte, c'est un crime.
— Pauline, prenez garde à vous : vous vous mettez en révolte contre mon autorité, contre la morale, contre tout ce qui est sacré et légitime.
— Sacrés, légitimes, vos gestes de satyre et vos besoins obcènes ! Ce serait risible, si ce n'était pas dêgoûtant. Allez-vous en, allez-vous en, vous dis-je !
— Pauline, prenez garde !
— Vous me répugnez.
— Une femme parler ainsi à son mari ! Je vais vous apprendre...
Il voulut l'attraper; mais elle lui échappa en

tournant autour de la table. Furieux,il se mit à courir après elle, vociférant :

— Je vous veux ! je vous aurai !

Elle fuyait, meurtrissant ses pieds nus aux angles des meubles.

— Misérable ! répétait-elle les dents serrées, au milieu des « je vous veux ! » rauques de Facial.

La poursuite se prolongea quelques minutes. La malheureuse femme sentait les forces lui manquer. Acculée à un coin de chambre, elle se vit perdue.

— Ne me touchez pas ! gémit-elle.

Facial se précipita. Il l'enleva comme une proie. Une courte lutte s'engagea. Plus fort, il eut vite brisé toute résistance. Il entraîna sa femme sur le lit, tandis que ses mains frénétiques soulevaient le linge, empoignaient et palpaient la chair.

— C'est un viol ! râla Pauline.

L'homme, en rut, s'était jeté sur elle.

Au moment où l'œuvre ignoble allait s'accomplir, et où Pauline, vraisemblablement, allait perdre connaissance, ses doigts, dans un dernier spasme de son bras qui battait l'air, rencontrèrent sur la table de nuit un petit poignard japonais dont elle se servait comme coupe-papier.

Elle le saisit, et, se sentant armée, retrouva tout à coup assez de vigueur pour, en un héroïque effort, s'arracher à l'étreinte affreuse.

Elle se dressa.

— Je frappe ! cria-t-elle.

Facial avait roulé hors du lit.

Quand il se releva, il aperçut la lame levée.

Subitement dégrisé, autant par le danger qu'il courait que parce que sa virilité venait de s'éteindre dans le vide, il marmotta d'un air stupide quelques paroles inintelligibles.

— Arrière ! ordonna Pauline menaçante.

Facial se sauva, le dos rond.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

EPILOGUES

Monsieur Zola. — A-t-il l'âme aussi stercoraire que ses écrits? En vérité, il y a bien de la bassesse, bien de la haine et bien de l'envie en ses derniers articles du *Figaro*. Il y a de la bassesse à conseiller à la populace bourgeoise le mépris pour des êtres qui, comme Villiers et Verlaine, furent trois fois sacrés par le génie, la pauvreté et la souffrance ; il y a de la haine dans ces invectives contre une jeunesse qui professe de l'ignorer encore plus qu'elle ne l'ignore vraiment ; et c'est la haine la plus sotte, la haine contre une collectivité, et quelle ! vague, instable, flottante ; et cette haine est aveugle, puisque — malgré ses dires — il n'a lu ni Pau Adam, ni Eekhoud, ni quelques autres qui sont comme lui des violents, et plus aigus ; et cette haine est injuste, car de ce que l'on n'aime pas le genre de talent d'un écrivain, il n'est pas permis d'inférer que ce talent n'existe pas. M. Zola croit nous rendre coup pour coup ; il se croit nié ; pas en dehors des heures de nécessité polémique et pas de ceux qui assument, certains jours, des opinions critiques. Nier? Nie-t-on Rochefort ou Drumont? Ils ont leur public auquel ils sont nécessaires. M. Zola a son public ; il a même, lui aussi, ses badauds. Une œuvre énorme ; oui, arithmétiquement, mais peut-on compter dans une œuvre des saloperies tristes comme *La Terre*, ou des platitudes exaspérées comme *La Bête humaine*? M. Zola demande-t-il un tri? Ses lecteurs les mieux enchaînés le font déjà. Etonnés par la niaiserie de *Lourdes*, ils n'ont qu'un espoir petit de se reprendre au cours des fastidieuses pages appelées *Rome*.

Appeler un livre *Rome*! Il y a en ce moment une femme (maison Malot ; sa veuve continue le commerce), qui intitule un roman : *La Beauté*. Tout simplement. Et M. Zola avec une vanité parente de la naïveté de la bonne dame se figure que Rome c'est un mélange confus d'archéologie et de piété superstitieuse ; ajoutez quelques rengaînes sentimentales et les rêvasseries d'un séminariste romantique, et voilà la Rome dite par le colosse d'ignorance et de vanité qu'est M. Zola. Il est peu probable que cela fasse oublier *Madame Gervaisais*. Et j'écris ces deux mots, d'abord parce qu'ils sont le titre d'un chef-d'œuvre, et ensuite parce que : il y a aujourd'hui un écrivain qui ne professa aucun des

évangiles chers aux nouveaux venus, et qui pourtant, malgré toutes sortes de différences d'intellectualité et de sentiment, malgré son *naturalisme* avéré, proclamé, prôné, est unanimement tenu pour un grand écrivain et pour un maître par cette même jeunesse à qui M. Zola répugne ; c'est Edmond de Goncourt. S'il faut vraiment entre les vivants élire un Empereur des Lettres, que l'on couronne Goncourt. Celui-là gagna noblement sa gloire.

Et si l'on comparait les deux œuvres et les deux gloires ! Il est arrivé pour M. Zola ce qui arriva pour Alexandre Dumas : sa réputation a été faite et surfaite par les journaux. Pressés de juger, désireux de se ménager des patrons, heureux de hautes références et de Larousses vivants qui s'ouvrent et disent n'importe quoi sur n'importe quoi, les journalistes — les vrais, les agités — acceptent volontiers les réputations de la pile et de la recette, ceux qui font le maximum ; et un écrivain ou un dramaturge doué d'évidents mérites, fécond, laborieux, orgueilleux, un homme destiné à une large et honorable célébrité, ils le transforment, par quelques interviews, en un grand homme. Cependant ils attendent muets, la nécrologie au croc, la mort de Verlaine. Dumas était assez discret ; la réaction n'est venue qu'après sa mort : quelques jours ont épuisé les lamentations productives et voici le grand silence. M. Zola est trop bruyant ; il crie trop haut ses vieilles haines qui sont devenues des envies ; il prend trop de place ! On s'en apercevra, — et il verra la fin de sa gloire avant la fin de son œuvre. Comme d'autres entrèrent vivant dans l'immortalité, il entrera vivant dans le grand silence.

Car son œuvre a, dès maintenant, tous les signes de la caducité : elle est vulgaire et sans style ; c'est une Avenue de l'Opéra : au bout du profil des massives piles de bouquins ou de moellons on n'aperçoit qu'un monument d'une médiocrité gigantesque. M. Zola de tous les dons qui font le grand écrivain n'en aura eu que deux et au degré accessoire, les dons de l'imagination et de l'assimilation ; ce sont plutôt des qualités d'architecte : c'est un créateur de palais de rapport. Quant aux idées, son style aux mailles larges et lâches laisse passer toute la flottille des poissons d'argent. Qui se souvient de s'être arrêté, anxieux, sur une de ses pages ? Qui jamais y trouva prétexte à réflexion, à rêve, à retour sur soi, à voyage vers ailleurs ? Ibsen et Tolstoï

nous emmenent où ils veulent ; ils ont toute puissance sur nos âmes ; on n'échappe à leur étreinte que par la fuite ; M. Zola a si peu de force attractive, qu'un cercle de désert s'est tout naturellement et tout logiquement dessiné autour de lui. Il est obligé de crier pour qu'on s'aperçoive de son existence ; si les journaux cessaient de s'occuper de lui, il cesserait d'être, car son rôle est fini. Il n'a même plus d'ennemis : nul ne conteste ce que son œuvre laborieuse a de mérites. Elle est vaste, elle est haute, elle est massive ; c'est un lourd et gros pâté de maisons habité par d'honorables commerçants, de sérieux bourgeois, des filles riches, des coulissiers, des ecclésiastiques, des militaires, des bonnes et M. Alexis, une petite ville ; seulement elle se trouve dans l'axe de prolongement du boulevard de l'Idée Nouvelle, — et l'enquête vient de commencer, les locataires font leurs paquets, l'entrepreneur des démolitions rassemble ses pioches et ses tombereaux ; demain la palissade se flèurira d'affiches.

Lettre à M. d'Annunzio. — Ce qu'il y a de plus grave en votre aventure, Monsieur, c'est l'amitié littéraire que vous a vouée M. Gaston Deschamps, écrivain léger et dont les jugements font sourire. Ce critique n'a aucune autorité parmi nous, car nous jugeons qu'il y a un plagiat bien plus répugnant que celui des phrases, c'est le plagiat des formes intellectuelles. Naturellement amorphe, M. Gaston Deschamps a eu la patience, tel un plâtrier italien, de mouler sur le vif différentes parties de plusieurs cerveaux et de se composer ainsi, au moyen de pièces rapportées, un habitacle qui n'eût pas l'air, tout d'abord, d'avoir été dérobé : les morceaux les plus gros de cette construction alvéolique sont la bonhomie féline de M. Jules Lemaître et le détachement dédaigneux de M. Anatole France. Il fait, comme le premier, profession de s'intéresser à tout en laissant deviner, comme le second, qu'il méprise tout ; mais sa véritable nature est celle des faibles et des impuissants, l'esprit d'imitation, avec son revers, l'esprit de contradiction. S'il vous a mis dans ses prônes, ce fut pour faire comme M. de Vogüé, et ce fut encore pour singer cet ancien ambassadeur qu'il se donna en Italie la mission que M. Thovez vient d'écourter si brusquement. La part de l'esprit de contradiction, c'est ceci : qu'il songeait moins à vous exalter pour vous-même qu'à se servir de votre gloire pour écraser, comme d'une roue, les nouveaux écrivains français indociles à ses manipu-

lations d'apothicaire. Car si j'ai dit roue, Monsieur, c'est que la gloire est un orbe, figurativement, mais vous n'étiez entre ses mains qu'un pilon avec lequel il rêvait de broyer dans le même mortier toutes les cervelles mal pensantes.

Je vous crois trop intelligent pour admettre la sincérité d'un enthousiasme touchant la Renaissance latine ; vous savez, ayant lu Tolstoï, Nietzsche, Ibsen, et les Français et les Anglais, vous savez qu'il n'y a pas plus, à cette heure, d'esprit latin qu'il n'y a d'esprit russe ou d'esprit scandinave ; il y a un esprit européen et, ici et là, des individus qui s'affirment uniques, personnels et entiers. Alors la prétention d'une Renaissance latine se dévêt et la voici nue : joujou mal fait avec lequel on voulait amuser le public et l'empêcher, ne fût-ce que durant quelques heures, de prendre garde à l'étrange sensation de l'Idée qui lui souffle dans les cheveux... Renaissance latine : la volupté pure et simple, la beauté plastique, quelques-uns de ces mots qui ne simulent le mystère que par ce qu'ils contiennent de peur, l'amour, la mort, un dosage heureux de Pétrarque et de Léopardi. Enfants, semez des roses, voici la mort qui passe. Mais sémerez-vous assez de roses pour assourdir les pas de la foule qui se rue vers le grand désastre, assez de roses pour boire le sang des veines écrasées, assez de roses pour que l'odeur des roses étouffe dans les gorges les sanglots de la joie et les cris de la haine ?...

Renaissance latine ! Ainsi c'était vous, Monsieur, qui du fond de l'Italie désolée, ravagée par les recors, effeuillée par la folie sénile d'un Mazarinet, vous qui du fond de la terre des morts alliez surgir, chêne dodonique, sonore de prophétiques œuvres ? Vous qui alliez, seul debout en face de l'universelle angoisse, réduire à des jeux d'amour et à des pluies de fleurs tout le spectacle intellectuel ? Prenez un lys et mettez-vous à la tête du cortège : nous célèbrerons dignement les funérailles de la Renaissance latine.

Pour ce que l'on vous reproche ? Non ; c'est si peu de chose. M. de Vogüé haïssait les *Fleurs du mal*, mésestimait la *Tentation*, ignorait Maeterlinck, méprisait l'*Ethopée* totalement, jugeait que Verlaine en vérité revêtait des toges de trop peu de cérémonie : — et voici que, transportés en votre jardin, il admire ces œuvres, il aime ces hommes ! Cette aventure ne vous grandit pas, mais elle déprécie peut-être moins votre talent qu'elle ne diminue l'autorité professionnelle d'un jardi-

nier si mal instruit. Quant à M. Gaston Deschamps, il fut penaud ; il ne fut que cela.

N'ayez pas de chagrin d'un tel malentendu et croyez que si nous goutâmes les autres en vous, nous y goûtons aussi vous-même, et avec moins de défiance que vous ne pourriez le supposer. Est-ce donc un crime si turpide que d'avoir vulgarisé en Italie quelques belles phrases ? A quoi donc, depuis qu'il prit sa retraite, s'occupa M. de Vogüé, sinon à vulgariser la pensée d'autrui ? Besogne honorable, même ; mais enfin, besogne et rien de plus. Et que fait M. Gaston Deschamps et que font tous les doumiculets sinon de vivre à même autrui, en dépeçant l'organisme qui les fait vivre? Si à cette heure, Monsieur, vous surpreniez à rougir de vous quelqu'un de ces parasites, laissez-les rougir et laissez-les dire : entre vous et le critique il y a encore la différence qu'il y a entre le fondeur de cloche et le bedeau qui la sonne.

Cependant, ne recommencez pas et triez vos amis : les Thovez sont les moins dangereux, — *cave canem*. Songez à n'être que vous-même ; ne prétendez pas, comme votre pays, vous enrichir par des emprunts étrangers ; ne rêvez pas d'une gloire immodeste, de tout une forêt de lauriers : celui qui vous est dû suffira à vous tenir en joie avec ses petites fleurs roses et ses belles feuilles vertes. Enfin, n'intitulez pas un roman le *Triomphe de la Mort*, cela appartient à Pétrarque ; ou les *Vierges aux Rochers*, c'est du Léonard ; ni une trilogie, les *Romans de la Rose* : on croirait que vous avez plus d'ambition que d'imagination.

Consacré (1). — *Simple Revue* nous suggère *réservé*. Le mot est bon ; il peut servir en beaucoup de cas et on s'y habituerait ; pour les autres il ne sera pas défendu de varier un peu.

REMY DE GOURMONT.

THÉATRES

THÉATRE LIBRE

L'Ame Invisible, *pièce en trois actes, en prose, de* M. CLAUDE BERTON.

Pierre de Champcey aime Esther, sa maîtresse, passionnément,

(1) V. *Mercure de France*, nos 73, 74.

c'est-à-dire avec toutes les alternatives de confiance folle et de fureur inquiète d'un homme éperdument épris, et qui de plus sent chez la femme à laquelle il se donne tout entier une différence de sentir, de penser, de réagir, égalant parfois l'indifférence à son égard. Il se désole de la trouver ainsi, impuissante à éprouver la constante passion qui l'anime, lui ; et, à son tour, Esther, distraite, échappant trop souvent à elle-même et à son désir de rendre Pierre heureux, se plaint de ne pouvoir répondre à la forte affection de son amant par un retour égal de tendresse.

Manquant de l'équilibre nécessaire pour qu'y coexistent sans se nuire ces deux penchants prompts à se contrarier, l'âme d'Esther est sans cesse troublée par leur conflit : la vie sentimentale des jeunes gens s'écoule donc, traversée de querelles, bouleversée par des crises d'aigus et réciproques reproches, des colloques où la tendance féminine d'Esther à la susceptibilité vive, à la coquetterie méchante, aux impulsions perverses, s'avive du fait de la jalousie de Pierre et de ses plaintes.

Un ami, Lajaille, se rendant compte des souffrances de de Champcey, tente de séparer les amants malheureux. Après une résistance instinctive, la jeune femme exaspérée par une sortie inattendue, au cours de laquelle la défiance de Pierre s'égare jusqu'à la dureté et blesse mortellement l'amour de sa maîtresse pour lui, la jeune femme se résout à en finir. Loin des soupçons outrageants, et lasse des combats intimes, elle partira, enlevant un très simple amoureux, Gontran Loubineau, un campagnard dédaigneux des complexités cruelles et qui la reposera des subtilités dangereuses. Toutefois, en manière d'adieu vengeur, elle se compromet auparavant, et très visiblement, avec Lajaille, espérant de la sorte brouiller les deux amis.

Mais Pierre, un faible, accablé du départ de l'aimée, pardonne. Il essaye ensuite d'oublier, souffre toujours, et enfin, lorsqu'Esther qui a rencontré chez Loubineau une jalousie plus intense et une passion plus discrète, revient, Pierre s'efforce en vain de la chasser et se laisse reprendre, au moment même où une lettre du paysan délaissé lui apprend qu'il se tue.

Il y a dans ces trois actes, à leur début surtout, un essai curieux — renouvelé peut-être, pour une part, de M. Maurice Beaubourg — de fine observation intérieure, une intéressante tentative de délicate analyse, dont la donnée première est surtout à retenir et à louer, car les développements consécutifs à son exposition, moins originaux et moins étudiés déjà que le thème initial, n'aboutissent hélas ! en dernier qu'à une décevante esquisse de drame, un peu ridicule et presque banale, sans que la trouvaille même de certains jeux de scène, sans doute ingénieux, parvienne cependant à déguiser suffisamment la pauvreté de ce dénouement.

M. Larochelle (Pierre de Champcey) sut détailler avec assez de passion et de finesse tour à tour, son rôle d'amoureux

cérébral, secondé, à merveille, du reste par MM. Janvier (Jean Lajaille) et Arquillière (Gontran Loubineau); Mlle Suger (Esther) se montra suffisante.

Mlle Fifi, *drame en un acte, en prose, tiré de la nouvelle de* Guy de Maupassant, *par* M. Oscar Méténier.

Ce fut une déception : des costumes de uhlans promis, nous n'aperçûmes que les bottes. Quant à la pièce, M. Méténier, sans respecter par trop la nouvelle bien connue de Maupassant, n'en déforma cependant pas le texte au point de le défigurer entièrement, ce qui nous permit de goûter quelque joie à cette audition, où défilèrent avec succes MM. Larochelle, Depas, Dujeu, Mévisto, Michelez, Mmes Luce Colas et France.

Gaston Danville.

THÉATRE DE L'ŒUVRE

Raphaël, *Pièce en trois actes, en prose, de* M. Romain Coolus.

La pièce de M. Coolus est amusante ; le dialogue, extraordinairement vif, agréablement émaillé d'à-peu-près ingénieux, témoigne de qualités théâtrales réelles ; il y a, sept ou huit fois, des trouvailles simples de situation tout à fait remarquables ; M. Coolus a beaucoup de talent, et l'on est sûr qu'il en aura davantage, seulement...

Seulement je pense qu'il ne faut pas de malentendus au théâtre, et je ne sais pas si M. Coolus et son public s'entendent bien. Il présente, à des spectateurs paisibles, des personnages tous parfaitement ignobles, et leur fait dire, avec une si parfaite sérénité que l'on en est touché, des choses parfaitement écœurantes ; auprès de moi une très jeune femme, très jolie et mince, répétait avec une naïveté effarée : « Mais c'est infâme — c'est infâme »..! C'était délicieux, et je trouve tout cela très drôle, seulement... —

Seulement, est-ce que M. Coolus veut que nous prenions cela au sérieux ? A ceux qui, autrefois, avaient trouvé son *Ménage Brésile* une excellente pochade, M. Coolus à décoché un *Avant-jeu* dumasfilial si bien fait pour troubler ceux qui seraient disposés à trouver *Raphaël* un exquis « Paradoxe en deux actes et une queue de poisson » — qu'il ne leur reste qu'à attendre patiemment la publication de la petite préface qui leur dira s'ils sont des imbéciles ou non ; mais c'est impatiemment qu'ils attendent l'œuvre que M. Coolus se doit de leur donner bientôt, plus parfaite, sans ambiguïté, à personnages définis, riche encore des belles qualités d'esprit et d'émotion qui s'affirment dans *Raphaël.*

Salomé, *un acte d'*Oscar Wilde.

On ne saurait assez louer M. Lugné-Poe de nous avoir donné cette représentation du drame français de Wilde. Il y avait à cela plus de courage que l'on a pu croire ; la pièce, que j'admire infiniment — au-delà des médiocres chicanes d'originalité où des esprits grincheux s'attardent, — d'être si profondément imprégnée d'une superbe passion de beauté, ne ren-

ferme que trop de passages dont eût pu s'autoriser, pour devenir bruyante, la sottise d'un public malveillant — et il fallait ne pas trébucher, sinon... On voudrait croire qu'une œuvre très belle s'est imposée d'elle-même, si l'on n'était heureux de rendre justice au bel effort de M. Lugné-Poe et de ses camarades.

M. Lugné-Poe lui-même a composé le personnage d'Hérode avec une souplesse, une exactitude nerveuse d'intonations et d'attitudes, un souci de plastique, qui font, je crois, de ce rôle du Tétrarque le plus parfait de ceux où je l'ai vu. Avoir monté *Salomé* et l'avoir jouée ainsi, c'est s'être attiré la bonne reconnaissance de ceux-là qui aiment cet art de toute leur âme — jusqu'à en être très mal vus dans leurs familles. M. Max Barbier a crié les imprécations de Iokanaan d'une voix superbement sonore, et, grand, a su trouver les gestes qu'il fallait pour paraître gigantesque. Mlle Suzanne Després, page d'Hérodias, s'est trop exquisement lamentée sur la mort du jeune Syrien — *Il était mon frère et plus qu'un frère* !... — pour que personne ait songé, charmé que l'on était, que c'était le passage dangereux, — il a peut-être tout sauvé, ce petit page, avec sa jolie voix et sa beauté timide — le passage où les amis de la pièce sont tout prêts à interdire à leurs voisins de se moucher. Personne ne s'est mouché, et l'on a acclamé le drame, et l'on a acclamé le nom de M. Oscar Wilde avec tout l'enthousiasme d'admirations qui se multiplient par des indignations ; nous souhaitons qu'il parvienne au poète quelque écho de ces acclamations, et que la sincérité de ces sympathies l'encourage dans la terrible épreuve qu'il subit.

Je ne saurai pas parler comme je le voudrais de Mlle Lina Munte. Je l'ai séparée des artistes qui jouaient excellemment autour d'elle pour essayer d'indiquer un peu comment il m'a semblé qu'elle s'était élevée, au-dessus de toute mesure, pour devenir une créature indicible et adorable, au-dessus du « rôle », pour devenir la réalité même d'une conception poétique, une créature féerique et réelle, prestigieuse et unique.

Je n'exagère aucun éloge, je parviens au contraire ridiculement mal à exprimer mon immense et inoubliable joie, et je voudrais savoir des mots d'enthousiasme merveilleux pour les dire. Je ne connais *aucune* tragédienne — pas même Sarah, que j'admire, — qui m'ait jamais fait pressentir le frisson de sensation fiévreuse que m'a donné Mlle Lina Munte dans *Salomé*. Pendant deux soirées, depuis le premier pas qu'elle a fait en scène — depuis la première phrase qu'elle a dite, de cette voix qui vous fait jouir de toutes les syllables des mots que l'on aime — depuis la première attitude où elle s'est montrée férocemeut belle, parée de la plus rare, de la plus irrésistible et affolante des beautés : *la ligne* — tout le long des nobles périodes du poète, cette voix et cette beauté m'ont

emporté dans une des plus frénétiques émotions que j'aie connues.

« N'est-ce pas que vous ferez cela pour moi — Narraboth ? » — « Laisse-moi baiser ta bouche, Iokanaan ! » — « Je baiserai ta bouche ! » — « Je n'ai pas soif — Tétrarque ! » — « Je ne danserai pas — Tétrarque ! » — « Je demande la tête d'Iokanaan ! » — « Je veux la tête d'Iokanaan ! » — « J'ai baisé ta bouche, Iokanaan ! — J'ai baisé ta bouche ! »

Cette voix et cette beauté m'ont traîné, dans un vertige, vers d'éblouissants abîmes de luxure d'art et d'amour. Au son de cette voix, au contact de ces gestes, j'ai su que se crispaient en moi des choses de sensualité, de fureur, de tendresse et d'extase que je n'avais pas encore su y trouver. J'ai été oppressé d'attention jusqu'à souffrir.

J'ai été ému jusqu'à avoir la pauvre naïveté de regretter, pour la première fois, de n'avoir pas le génie d'écrire un drame sublime et digne d'elle pour le lui porter — je me suis désolé, et je m'en vante, à penser que je ne connaîtrais pas la joie d'art terrifiante que ce serait d'entendre dire par elle des phrases de soi — de *soi* — et j'ai pensé que n'avoir pas été là, n'avoir pas vu sa *Salomé* plus belle et plus terrible qu'il ne l'avait rêvée, c'était pour Oscar Wilde le plus cruel malheur dont un artiste dût être inconsolable.

JEAN DE TINAN.

CONFÉRENCE

Nous avons été conviés, la veille du Mardi-Gras, à la lecture d'une conférence de M. Poizat sur M. Henri de Régnier. Le cortège de la Grosse Bête a empêché bon nombre de lettrés d'arriver à temps. Mais ceux qui ont pu réussir à gagner le Théâtre-Mondain ont entendu sur la poésie nouvelle des choses fines, dans une langue souvent délicate et d'un travail joli. Les pages ayant trait à l'histoire littéraire de ces dernières années et à la technique ont été toutefois peu sûres.

Mlle Bady a déclamé, après la conférence, *L'Alérion* et la petite odelette : *Les grands vents venus d'outre-mer*...

Décidément nous ne connaissons pas encore d'acteur ou d'actrice qui se soit rendu compte, en général, du *ton* de la poésie lyrique, et, en particulier, des valeurs d'accents de la rythmique nouvelle. Tout ce qui est vers libre dans le poème *L'Alérion* n'avait plus aucun sens à travers la diction de la récitante. Et cependant, quoi qu'on puisse penser de la ligne macabre de sa silhouette, Mlle Bady a quelque chose en elle qui la rendrait peut-être capable d'une intelligente interprétation. Elle a fort bien porté les longues périodes des alexandrins. Mais toute intensité d'expression était détruite par l'exagération de la mélopée. La nécessité de soutenir sa voix ne doit pas amoindrir les nuances; et ces nuances ne doivent pas être obtenues par de la dramatisation. Il faut se débarrasser de tout effet extérieur, être absolument simple, et ne songer

qu'à ne pas enfler le texte, le serrer au contraire, sans l'unifier, en nuançant par la seule modulation harmonique des syllabes et par l'exactitude des temps marqués pour le groupement des rythmes.

R. S.

CHOSES D'ART

M. Pierre Bonnard a exposé chez Durand-Ruel, récemment, quelques paravents, un panneau décoratif, et une cinquantaine de petits cadres. Nous n'avons rien appris là qui ne nous fût connu de cet artiste. Un sentiment charmant de la couleur, un œil délicat, une grâce instinctive dans le groupement, une âme experte à poétiser le modernisme et à orner les plus petits faits, ce sont des qualités réelles que nous savions depuis longtemps déjà à ce jeune homme de talent qu'est M. Pierre Bonnard. Néanmoins cela ne peut en rien compenser l'insuffisance désolante de son dessin caricatural, dont la faiblesse va à l'encontre de ses plus jolies qualités. M. Bonnard est le décorateur le mieux né de tout ce petit groupe dont font partie MM. Denis, Vuillard, Ranson, etc. Mais on trouve, chez lui comme chez eux, l'erreur de mêler les principes de la décoration à ceux du tableau, qui en sont totalement différents. Quand donc ces peintres comprendront-ils que la présentation rectangulaire d'un cadre isolé sur un mur exclut tout un ordre de déformations et de simplifications qui sont essentielles à la décoration murale, à la tenture ou à la frise ? Qu'ils rient des peintures de Bonnat ou de Cabanel au Panthéon, abstraction faite du talent même de ces peintres, et simplement quant à l'erreur de leurs tableaux mis sur un mur, c'est absolument légitime : mais ils sont tout aussi ridicules en donnant pour des tableaux ce qu'ils nous donnent, et pour être à l'inverse le ridicule n'est pas moins grand. Et puis en vérité on ne fait pas une exposition avec une série de petites pochades amusantes, on attend d'avoir produit une œuvre qui dépasse l'improvisation et l'anecdote, sans quoi on n'en finirait plus, et les expositions mangeraient le temps, la vie et l'espace ! Et elles pullulent déjà trop, sans que des gens intelligents et doués comme M. Bonnard cèdent aussi à cette manie prétentieuse. Je le goûte beaucoup malgré bien des réserves ; mais j'ai dû écrire qu'il ne m'avait rien appris de nouveau sur lui-même. N'est-ce pas la critique essentielle à opposer à ces manifestations ? Les vieux peintres pouvaient se tromper, mais ils ne dérangeaient autrui que pour montrer des choses auxquelles ils avaient apporté un ordre nouveau de réflexions et de procédés inhabituels. Mais que nous sommes loin des temps où l'on

entrait avec curiosité et sérieux dans une exposition privée, attendant ce qu'elle allait révéler !

— M. Henri Martin, lui, est à ce point de vue de la vieille école, et je m'en réjouis. Voilà un homme plein de talent et très modeste, qui travaille avec une passion rare, qui ne croit pas avoir révolutionné le monde, et qui s'est décidé timidement à montrer dans un coin quelques œuvres, après s'être imposé de longues années à l'admiration et à la sympathie. M. Henri Martin sait, dessine, peint, et imagine souvent avec bonheur, jamais avec inintelligence : c'est un homme à cerveau actif, et un beau peintre, un peu maniéré, un peu fatigant, mais doté de qualités profondes, poétiques et humaines Il fuit la réclame, reste isolé et personnel, mal vu des officiels, dédaigné sottement des nouveaux venus, dont beaucoup envient secrètement l'aisance sûre de son travail et la solidité de son éducation de peintre. M. Henri Martin est, ne leur en déplaise, un des rares, très rares artistes actuels capables de puissance et d'intellectualité appropriée à leur art. Devant ses décorations ou devant ses petites toiles d'un sentiment pénétrant et d'un charme qui, pour s'exprimer, n'a nullement besoin de déformations ou autres caprices, on sent avec joie qu'on a affaire à un homme, c'est-à-dire à quelque chose de beaucoup plus hautain et complexe que ne semblent le penser les trois quarts de nos novateurs.

— Chez Georges Petit, un nouveau venu, M. Lévy-Dhurmer, montra une vingtaine de pastels. Il faut attendre beaucoup de ce peintre. Un culte pour les Primitifs italiens le tyrannise jusqu'à l'imitation, mais ce n'est pas déjà un si mauvais commencement. Il y gagne au moins de se soucier extrêmement du dessin, et il y avait là une tête de femme blonde au clair de lune qui était vraiment d'une poésie et d'une vérité exquises, et d'une rare valeur d'exécution. M. Lévy Dhurmer paraît lettré, hanté de mysticisme, et cela l'engage un peu trop à mettre des diadèmes, des joyaux ou des étoiles dans ses tableaux. Quand il aura compris que cela est inutile, et qu'on n'a pas besoin de ces ferronneries parnassiennes quand on a son dessin et son sentiment, nous verrons de lui des œuvres à faire réfléchir, et il comptera. Tels yeux de ses femmes ne sont pas imités des Vinci, encore que déjà ce serait beau d'arriver à les imiter. (Je donne cela en mille à ces messieurs du symbole.) Ils reflètent des délicatesses ténues et toutes modernes, on y lit des âmes. L'influence de M. Point et de M. Aman Jean s'y fait sentir, mais je crois qu'avant peu M. Lévy-Dhurmer s'en libérera. J'ai une confiance réelle en un homme qui montre ce désir de savoir, de serrer de près la nature et la vie tout en les pliant à exprimer ses songes. Il est dans la vraie voie : quelques Maizeroy l'ont loué précisément pour ce faux luxe et cette mièvrerie qui sont l'idée qu'ils se peuvent faire des Primitifs. On trouve en sa peinture actuelle, en effet, ces tares ; mais ce sont des erreurs sans importance quand il y a dessous un tempérament riche comme est le sien. Il est probable que

dans peu de temps il charmera moins les Maizeroy ; mais il charmera plus encore les gens qui voient la noblesse et la mysticité ailleurs que dans les joyaux et les auréoles, et ce sera un plaisir que de le suivre.

— Des orientalistes qui paradèrent chez Durand-Ruel, que dire, sinon qu'on les savait par cœur ? M. Cottet est intéressant dans ses parti-pris de brutalité : M. Dinet reste le notateur exact et agréable, l'illustrateur adroit et consciencieux que l'on sait. Ce n'est pas énorme, mais ce n'est pas méprisable. A l'aide du procédé de la peinture à l'œuf, reconstitué par M. Armand Point qui le lui communiqua et qui s'en sert en ce moment pour réaliser des œuvres importantes, M. Dinet a peint des toiles brillantes et amusantes, enlevées avec rapidité, et douées de cet éclat spécial que donne ce procédé d'autrefois.

— Je ne dis rien des Aquarellistes, du Volney, des Femmes artistes, etc. Tout cela concerne les couturiers, les snobs, les rastaquouères, et n'a aucun rapport avec l'art. C'est convenu, donc n'en parlons pas, les exposants eux-mêmes nous trouveraient naïfs. Retenons un acte d'art, dans le mois : M. Degas, le grand bourru bienfaisant, a sauvé de l'Hôtel des Ventes deux portraits d'Ingres que l'Etat laissait partir. Ce fait méritoire est bien le centième de ce genre...

CAMILLE MAUCLAIR.

MUSIQUE

Berlioz triomphe au Cirque et au Châtelet, avec *La Damnation de Faust*. MM. Lamoureux et Colonne se sont piqués au jeu, et c'est à qui en donnera le dernier une audition. Le résultat de ce duel est excellent : le public se presse aux salles de concert ; il se familiarise avec une des partitions les plus originales et les plus fortes dont s'enorgueillisse la Musique française. M. Lamoureux a-t-il raison de s'en tenir aux indications du musicien et de diriger son orchestre avec la méthode qu'on lui sait ? M. Colonne est-il dans le vrai, de s'abandonner à son émotion et d'ajouter à la fougue romantique de l'œuvre l'écho qu'il en ressent au fond de lui ? Cela se discute, car les amateurs du parallèle sont encore nombreux.

La sévère exactitude de M. Lamoureux me paraît l'emporter, puisqu'aussi bien elle implique de participer à la grâce, à l'énergie et à la majesté qui gardent la « Légende dramatique » de Berlioz d'être jamais monotone. — Pour peu que l'on trahisse la pensée de l'auteur, de la meilleure foi du monde et

que ce soit même dans le dessein de lui donner un essor plus vaste, c'est toute une architecture qui se rompt. *La Damnation de Faust* offre une merveilleuse unité qu'on retrouve rarement dans l'œuvre de Berlioz. Bien qu'il ne l'ait pas conçue dans un tel esprit et qu'il en ait écrit les diverses parties à des époques espacées de sa carrière, l'ordonnance parfaite et une harmonieuse symétrie sont les qualités dominantes pour quoi il faut admirer cette partition. Le musicien avait lu *Faust* dans la traduction de Gérard de Nerval. Il en reçut une « impression étrange et profonde » et composa sur les « fragments versifiés, chansons, hymnes, etc. » du travail de Nerval, *Huit scènes de Faust*. Berlioz a recherché pour les détruire tous les exemplaires de cet ouvrage. Il ne l'avait cependant pas condamné sans retour, puisqu'il en a développé les idées dans *La Damnation de Faust*, vingt ans plus tard.

Mlle Jenny Passama est assurément une excellente Marguerite. Si elle n'est point soucieuse de telles délicatesses qui sont le charme de Mlle Marcella Pregi, — elle est douée d'une voix chaude et souple qui lui a valu d'être applaudie dans le duo : *Ange adoré* (est-il assez italien !) et dans la romance : *D'amour l'ardente flamme*.

M. Bailly a chanté très correctement le rôle de Méphistophélès, — mais il a montré beaucoup plus de sûreté dans l'accompagnement d'*alto* de la chanson du « roi de Thulé ». M. Lafargue n'est jamais bon. Parfois il est passable. Souvent on le trouve très mauvais. (Vraiment, il manque un ténor en voix au Cirque comme au Châtelet !) M. Blancard ne saurait se faire entendre tout au long de la chanson de Brander : les notes graves en deviennent de grands trous, à moins qu'il les confie à sa cravate.

M. Lamoureux a formé des Chœurs qui chantent juste, d'un bout à l'autre l'exécution d'orchestre est parfaite.

Avant le *match* Berlioz, les musiciens du Cirque avaient donné d'excellentes auditions de l'Ouverture de la *Flûte enchantée*, de la Symphonie en *ut* de Beethoven et de *Siegfried-Idyll*. Ai-je besoin de parler de la *Stella* de M. Henri Lutz ? Cela était déjà peu neuf quand on l'a joué et la « première » en est assez éloignée pour n'y pas revenir.

Mais tout de même, si on nous faisait entendre de la « nouvelle musique » d'autres *jeunes* que ceux joués aux derniers concerts de l'Opéra !

§

Les programmes de la *Société Nationale* sont toujours intéressants. M. M. Debussy, Crickboom, Miry et Gillet ont joué un *Quatuor* « pour piano et instruments à archet » que G. Lekeu a laissé inachevé. C'est une des œuvres les plus intéressantes que la nouvelle génération de compositeurs nous ait données, car elle porte l'empreinte d'une volonté tenace de personnalité. Les quatre parties y sont développées de sorte que chacune d'elles ait sa vie propre et ne s'efface jamais au bénéfice d'une autre. Ce sont quatre actions qui se déroulent d'accord avec une égale intensité ; elles se contraignent, s'in-

fluencent, et puis s'unissent dans d'admirables élans de passion, après quoi les quatre voix pâlissent infiniment et font pressentir du silence.

C'est une œuvre forte, qu'il serait bon d'entendre plusieurs fois par des interprètes égaux aux artistes que j'ai cités.

§

A la Bodinière, M. Pierre d'Alheim a inauguré une série de conférences sur « La Vie et l'Œuvre de Moussorgski ». Il est toujours agréable d'écouter quelqu'un parler de ce qu'il aime, car le fait devient rare, autant son contraire est fréquent et rend maussade.

Ainsi, M. d'Alheim peut très sincèrement prêter à Moussorgski toutes les qualités qu'il a bien voulu dire, et nous ne nous refusons pas à lui faire crédit. Toutefois, et comme ces « conférences » paraissent compléter (et c'est une heureuse innovation !) le livre très renseigné et très enthousiaste qu'il vient de publier sur le compositeur russe, — la première d'entre elle nous a montré Moussorgski comme un musicien à la façon des Petits Maîtres : un « anecdotique ».

La *Prière*, — que Mlle Marie Olénine a chantée avec une ingénuité délicieuse, — est la notation précise d'un marmonnement d'enfant qui répète sans comprendre. La musique a des inflexions soudaines et toujours gracieuses qui — je l'imagine seulement — doivent correspondre avec exactitude aux ondulations d'une voix qui réciterait machinalement le texte russe. C'est tout épisodique. De même, le *Marché de Limoges*, *Après la Bataille* ou la *Berceuse de la Mort*, en reconnaissant que cette composition-ci et le chant de Marthe du *Complot des Khovanski* rappellent de très près le style de Schubert, et son *Erlkœnig* en particulier.

§

M. Ambroise Thomas vient de mourir. Ce fut un musicien fécond et un aimable vieillard. Il a subi la disgrâce de survivre, — document conscient, — au milieu d'une époque qu'il ne comprenait plus. Il était égaré et s'effrayait. C'est que les luttes d'autrefois recommençaient. La victoire souriait aux vaincus d'alors que, jeune homme dont l'enthousiasme était parfaitement composé, il triomphait déjà : Berlioz et Wagner émeuvent les foules au plus profond de l'âme.

Il est surtout remarquable qu'Ambroise Thomas ait assisté au développement du Romantisme sans s'être douté de son existence. Il a appris la Musique au point où l'avait laissée Boïeldieu, et l'exemple d'Auber lui a suffi. Telle était l'inclination spirituelle du musicien qui eut l'ambition de faire chanter Shakespeare (*Le Songe d'une Nuit d'Eté*) et d'en illustrer les œuvres.

Le digne successeur au Conservatoire de l'auteur du *Domino Noir* appartenait, par goût sinon par habileté, à une génération antérieure à la sienne. Il a compris le grand Will à la manière du pauvre Ducis et réduit *Mignon* au niveau des gens que *La Dame Blanche* avait enchantés.

Quand M. Ambroise Thomas rêva d'être bouffon, il ne l'osa sans retenue : c'est pourquoi *Le Caïd*, parodie édulcorée de la façon italienne, n'a fait rire que les gens de juste milieu dont le goût est gâté par la demi-culture. *Mignon* se jouera longtemps encore, car les fiançailles se noueront toujours à l'Opéra-Comique, pendant les entr'actes de cette œuvre facile : de la sorte, M. A. Thomas présida probablement à plus d'unions que l'adjoint d'un arrondissement populeux de Paris.

Qui remplacera M. Ambroise Thomas au Conservatoire? M. Massenet, sans doute ? Ce serait dommage. M Reyer y serait plus utile et M. Saint-Saëns, qui est un savant, n'y saurait avoir d'influence pernicieuse. Le ministre choisira peut-être, parmi les organistes, M. Théodore Dubois, qui est de l'Institut, et donc c'est la moins discutable qualité.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES LIVRES

Similitudes, par ADOLPHE RETTÉ (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — C'est de la littérature anarchiste qui serait en même temps de la littérature, tout court ; un poème et un exposé de doctrine ; un rêve et un manuel : mais le poème et le rêve sont dominants. Le défaut de ce drame prodromique c'est son excessive clarté ; on lui a, je crois, reproché le contraire et de n'être pas assez « direct ». Singulière esthétique, car enfin la reproduction directe de la vie ou, comme ici, du possible, est œuvre de science et non d'art, — à moins qu'on ne tolère cette enseigne : photographie artistique. *Similitudes* nous emmène dans le possible, mais par de trop possibles sentiers ; trop clair, c'est aussi trop simple, trop comme le désire l'auteur, qui ne daigne compter qu'avec son rêve et de toutes les contradictoires tendances de l'humanité n'en admet qu'une, enfin victorieuse, celle qui lui plaît. On jugera mieux ce poème, écrit en une prose comme déshabillée de tout l'inutile, lorsque les rêvasseries des Sébastien Faure n'intéresseront plus que la pathologie mentale ; de toutes les déclamations de plusieurs déments ou faibles d'esprit, il demeurera, avec le souvenir d'une période d'aberration, renouveau des fraticelles, des camisards, des flagellants ou des hurleurs, — qu'un poète aura bien voulu se joindre à ces jeux et mener ces danses au son de belles phrases, agitées lentement comme des saules par le vent du matin ; et, croyant détruire, M. Retté aura créé : l'état d'esprit anarchiste — de l'optimisme anarchiste — ne sera peut-être connu dans trente ans que par *Similitudes*. Il n'est pas resté, digne d'être lu, un seul écrit saint-simonien ; voici un écrit anarchiste auquel je souhaite d'être durablement représentatif, car, aprè

toutes mes critiques, je l'avoue, sa lecture m'enchanta. — Remy de Gourmont.

Bréviaire pour mes Dames, par Dauphin Meunier (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — On parle avec surprise de l'évasion de Casanova, mais n'était-il pas plus facile de s'échapper des puits et des plombs de Venise que de fuir tant de maladies conjurées pour la ruine d'une intelligence : le pessimisme, l'impressionnisme, le « tolstoïsme » et beaucoup d'autres que je ne nomme pas, par égard pour le lecteur ? M. Dauphin Meunier a eu la force de se délivrer d'aussi terribles ennemis : c'est en quoi il mérite notre admiration. J'avoue d'ailleurs qu'alors même qu'il subissait des influences funestes, il montra toujours un esprit noble et délicat. On se rappelle ses premières œuvres : *A Trépas* et *l'Heure en exil*. Aujourd'hui son livre : *Bréviaire pour mes Dames*, marque tout à fait son affranchissement. Je trouve bien ici et là certains vers d'une coupe audacieuse. Je vois bien passer, à certaines pages, l'ombre de Paul Verlaine, poète d'autant plus dangereux qu'il est plus charmant. Mais ces retours à l'art qu'on a désavoué sont comme les derniers sacrifices à un passé qu'on ne peut s'empêcher d'aimer encore, mais dont on est déjà très loin. M. Dauphin Meunier avait dit autrefois :

J'ordonnerai ma vie ainsi
Qu'un parc aux droites et claires allées.

Et il a voulu de même ordonner ses inspirations. Sa poésie n'est point, comme celle de tant d'autres, abandonnée aux caprices de la sensation, aux images folles et incohérentes, aux rythmes incertains, mais elle est conduite et dominée, ainsi qu'elle le doit, par la Pensée. Son vers plein, ferme, d'une forte et large venue, est bien à lui, tout en restant fidèle aux belles traditions de la poésie française. Je citerai, parmi les pièces qui m'ont le plus charmé, l'Elégie royale, l'Elégie à Paris, Juliette, Adriane. Voici le commencement de ce dernier poème :

Je l'aperçus aux bords où ma nef s'échoua...
Souveraine sur toutes celles qu'on admire
Et telle que parut, blanche, Nausicaa,
Devant Ulysse aux beaux rivages de Corcyre.
Pressant le paresseux cortège de ses sœurs,
Au naufragé tremblant elle vint la première
Et sa voix inconnue avait plus de douceur
Qu'une patrie avec sa langue familière.

Je souhaite vivement qu'on lise ces beaux vers, coquettement imprimés et qu'accompagnent deux élégantes lithographies de M. Sterner. — Hugues Rebell.

Le Sang des Crépuscules, par Charles Guérin, avec une préface de Stéphane Mallarmé et un prélude musical de Percy Pitt (Edition du *Mercure de France*).

L'espace à soi pareil qu'il s'accroisse ou se nie
Roule dans cet ennui des feux vils pour témoins
Que s'est d'un astre en fête allumé le génie.

Ces trois vers de Stéphane Mallarmé eussent épigraphié admirablement ce second volume de l'*Agonie du Soleil* et eussent, synthèse de maints soirs, condensé en un seul épanouissement les multiples beautés de ces vers graves, nobles et doux. Automne prédestiné ! Poe aggravant de méditations le songe d'Ulalume, Baudelaire se souvenant d'Indes abolies, de Régnier au manteau de la Gardienne agrafant des besants glauques, vinrent, à tes autels farouches, porter le présent des lourdes gerbes. Un parfum morbide émane des tiges fanées et des fruits jonchés que la mort des jours sanglants revêt de lueurs fauves, et, si quelqu'un paraît qui danse au festin d'ivresse, c'est Hérodiade nue. L'assonance adoucit les vers et elle en allège la symétrie ; par elle, les splendeurs s'amoindrissent à de pâles chastetés ; ainsi, quand le Syrien Elagabale vint à Rome prendre le bouclier de Numa, il ralluma, en même temps, le foyer pur de Vesta.

Dans la forêt crépusculaire de la Vie,

M. Charles Guérin, que quelque désespoir accable par instant mais que fatigue bien aussi le royal couchant de mornes astres, à l'heure des roses fanées et des passantes nouvelles, s'est arrêté et s'est recueilli. Il a compris que pour rendre merveilleuse la fluidité de son âme éparse en ces choses et souffrante à cause d'elles, seules le pouvaient les syllabes proches d'identiques sonorités. Certes, c'est là mieux qu'une belle tentative. Je citerai ce sonnet parfait de gammes précieuses :

L'aumône pour ce pauvre d'un peu de pitié,
Et qu'on lui verse du vin fort pour sa faiblesse ;
Ah ! les sandales trop étroites qui le blessent,
Et ce bâton, rugueux et tors, d'humble routier...

C'est vrai ; chair en révolte et mauvais ouvrier,
Il a péché ; donc il mérite qu'on le plaigne.
Epargnez-lui les remontrances qui dédaignent.
Epargnez-lui la lourde honte de prier ;

Ouvrez s'il pleure, et l'aube assoupie à la porte
Jonchera d'or et de pétales votre seuil,
Et vous, les doigts craintifs, hors les bagues d'orgueil,

Vous oindrez d'huile tiède et d'essence de roses
Les ulcères de ses orteils : car il emporte
La flûte d'un Dieu mort, dans son bissac, ce pauvre.

Si la versification espagnole donna, à ses romanceros, tant de grâce et tant de flou, c'est que la consonance aux césures et

l'approximative vibration à la rime, en un flux paresseux de vagues mélodieuses, épandirent, aussi purs que des ondes blanches, les vers. De même les proses chevaleresques et les hymnes religieuses du XIIe siècle. Les jeux agréables de Clément Marot furent signes de Décadence. Mais dernièrement les allitérations nuancées préludèrent à la réforme finale : Verlaine d'abord, puis, proche miroir de ce *Sang des Crépuscules*, *Le Jardin de l'Infante.*

Variations et symphonies, préludes et andantes, en notes éparses, se groupent, par quatorzains. Un instant les vers de M. Guérin rappellent le bruit que ferait le fuseau de Pénélope à tisser les voiles de pourpre : alors ils sont futiles ; mais, une autre fois, ils sont glorieux de rauques refrains ; ils évoquent les thèmes juvéniles de Beethoven.

Une Ame s'éveille, souffre et s'auréole de gloire. Il n'y a de méthode que celle — supérieure — de ses chants. L'adolescent Narcisse de *Joies grises*, l'androgyne déchu de *l'Art parjure*, est devenu, cette fois, en même temps que très humble et de plus en plus charmeur, somptueux. Le sceptre alourdit la main qui laissa choir l'archet, et, à ouïr les assonances frêles ou graves que le poète trouva, à se pénétrer de l'infinie délicatesse comme de l'écho sonore que dénote, voulu, le choix de ses mots, on se souvient, concis et formidables, de ces premiers poèmes orphiques, dont le langage compliqué était, entre initiés, la parole par excellence. — EDMOND PILON.

La Peinture et la Sculpture aux Salons de 1895, par ROGER MARX (Gazette des Beaux-Arts). — Ce livre, orné de bonnes reproductions, images vraies d'œuvres belles ou curieuses, est autre chose qu'un « Salon ». Critique d'art, en un temps où il n'y a plus guère que des graphomanes d'art, M. Roger Marx expose à propos de chaque artiste, non seulement ses impressions, mais ses raisons ; il est instruit sur les origines ; il connaît avec les causes immédiates les causes historiques : les grains appartiennent à une grappe ; la grappe a des sœurs ; les grappes ont une mère, la vigne. Il n'y a ni art nouveau, ni art ancien ; il y a un art éternel, une vigne dont les grappes mûrissent, si le soleil est clément. Rien de plus instructif que le travail de M. Roger Marx, et œuvre non pas éphémère, mais qui se relira et se consultera toutes les fois qu'il faudra réfléchir sur les formes que l'art a prises de notre temps. Sur Puvis de Chavannes, sur Gustave Moreau, sur Rodin, sur plusieurs autres plus récents, on trouvera des appréciations heureusement illustrées de ressouvenirs littéraires ; c'est la critique d'art comme la comprenait Théophile Gautier, mais plus précise et mieux documentée. J'ai honte d'être si bref, mais j'ai peur d'être trop long. Il fallait peut-être se borner à un conseil (qu'on voudrait impératif) : Lisez cela. — REMY DE GOURMONT.

Das Buch des Friedens, par J. V. E. WUNDSAM (Berne, Neukomm et Zimmermann). — Le mouvement pacifique gagne avec une rapidité innattendue non seulement la bourgeoisie libérale et certains groupes socialistes, mais encore les

plus illustres artistes et penseurs, ainsi que la jeunesse universitaire. Monsieur J. V. E. Wundsam a fondé il y a deux ans une Société Académique de la Paix à Zurich ; elle a pour but l'étude des questions actuelles, la transformation de l'opinion publique en faveur de la paix internationale et des Etats-Unis d'Europe, la propagande contre le militarisme sous toutes ses formes. A Lyon, Genève, Heidelberg, Vienne, Innsbruck, les étudiants se lèvent pour protester contre la paix armée telle que nous la voyons engloutir les meilleures forces des peuples.

Le livre dont nous nous occupons est parmi les nombreux ouvrages qu'a produits le mouvement pacifique, celui qui nous permet le mieux de juger l'ensemble, les hommes et les opinions. Parmi les collaborateurs nous retrouvons la baronne de Suttner, Tolstoï, Egidy, Bjœrnsterne Bjœrnson, Henckell, Bienenstein, Renk, Léopold Jacoby. — Bernard Lazare, Hamon et Otto Ackermann représentent l'élément libertaire dans ce recueil vraiment original sous tous les rapports. — A.

De Mazas à Jérusalem, par Zo d'Axa. Dessins de Lucien Pissarro, Steinlen, Félix Vallotton (Chamuel). — S'il n'était inconvenant, malgré la sollicitation du nom palestinien, de comparer le livre de Zo d'Axa à la Bible, le titre se laisserait aussi volontiers interpréter au sens symbolique qu'au sens littéral. L'auteur part de Mazas et, dans sa marche vers l'inconnu, se trouve arriver presque à Jérusalem ; mais il ne voit point la cité messianique et retombe enfin aux griffes d'argousins indélicats. On verrait assez bien là une sorte d'allégorie phychologique. Zo d'Axa travaille à se libérer du lourd passé qui nous opprime, mais sans avoir une idée très nette de ce qui surviendra après la démolition de la vieille geôle, et, bien qu'il en ait, les hasards de la route le conduisent vers la ville idéale, rêvée par d'autres. La révolte pour lui est « plus qu'un état d'esprit, c'est une manière d'être ». Il aime la lutte pour le plaisir de la lutte et de l'irrespect, sans sacrifice inutile, ni faux point d'honneur qui enlève au combattant une parcelle de ses forces. Il se défend d'être anarchiste, estimant encore trop attentatoire à sa liberté une doctrine même négative qui lui serait commune avec qui que ce soit. Mais il advient précisément que son mode d'action est dès maintenant celui de l'homme affranchi que conçoivent des penseurs généreux et passionnés. Manière d'être ou état d'esprit, peu importe d'ailleurs ; et cette volonté proclamée bien haut d'être seul ne tient pas contre les faits, chacun étant solidaire après tout de la servitude ambiante et la libération individuelle requérant d'abord la libération de tous. Lui-même en pratique contredit perpétuellement sa théorie de l'individualisme pur ; il se plaît à reconnaître chez les autres un effort général vers le monde nouveau, à rencontrer partout des frères de pensée quelquefois imprévus,tels que ce garde municipal lui annonçant, tandis que M. Bertillon le mensure, l'explosion du cabaret Véry. J'imagine que Zo d'Axa refuserait également d'être

appelé un artiste, puisqu'il se dit, sans plus, un vivant. Mettons, pour ne lui pas faire de peine, un vivant qui a pour goût dominateur de s'exprimer soi-même le plus énergiquement qu'il peut, et qui communique à autrui avec intensité ses façons de vouloir et de sentir. Il y a dans cet itinéraire, à côté des pages de lutte, âpres, violentes, ironiques, telles notes de description cursive, bords du Rhin, Grèce, Turquie, Syrie, tels portraits à la Forain de consuls extraordinaires et de bourgeois stupides et féroces, qui font du livre quelque chose de plus qu'un recueil d'articles ou un memento de voyageur : un livre d'art, dût s'en offusquer notre cher et très aimé compagnon de l'*En-dehors*. — PIERRE QUILLARD.

Vie manquée, par PIERRE DE BOUCHAUD (Lemerre). — Quatre nouvelles. La première, sous le prétexte de donner le journal d'un homme intelligent qui a manqué sa vie en s'extériorisant trop, s'alourdit de citations et de commentaires. Journal de personne ; petits papiers d'un lettré. En la seconde, la recherche de la simplicité tragique n'arrive guère qu'à l'expression de la brutalité. La dernière anecdote assez sinistre. Reste la troisième, *Aux champs*, qui est tout à fait jolie, de bonne observation et de bon style dans les tons modérés, sagement ordonnée, pleine de petits tableaux bien vus et bien rendus ; bref, d'une lecture fort agréable. Cela suffit, je pense, pour que ce volume soit volontiers accueilli de ceux qui connaissent la campagne autrement que par de vagues séjours estivaux. Elles sont rares, les pages où les paysans sont contés avec soin, véracité, et sentiment juste des caractères et des proportions. — R. DE GOURMONT.

Le Chemin du Cœur, par CATULLE MENDÈS (Ollendorff). — Oh les jolis, les savoureux contes ! D'entre eux, lesquels citer ? *La belle Nuit d'Eté ? Le Paradis de la Princesse ? Les prompts Dialogues ?*

Mais ce serait commettre envers les autres une injustice dont ne tarderaient pas à les venger ces prodigues fées, au pays desquelles naquit le poète — et qu'il fait revivre. — K. ROSENVAL.

L'Ame de la Race, par MARCEL MIELVAQUE (Chamuel). — Ce livre apparait comme la conclusion, un peu sceptique, mais grandiose, de tous les travaux d'éducation faits dans ces dernières années par Ed. Rod, Wagner, Paul Desjardins et Maureil-Parot. L'individu porte en lui l'âme de la race qui l'a créé ; cette race quoique impure est toute la personnalité originelle et originale de l'être. A celle-là, l'éducation et l'instruction *modernes* ne tardent pas à substituer une autre, toute d'artifice et de convention ; d'où lutte intestine entre une animalité propre et un cerveau de hasard. Ce livre, conçu et exécuté avec les procédés de Tolstoï, est un immense cri en faveur de la vie ; il y a dans l'*Ame de la Race* des pages d'une beauté farouche, telle celle ou l'auteur demande le retour à la vie animale. Le livre est dédié à M. Maurice Barrès, qui s'est institué « le prince de la Jeunesse ». Simplement ! Pour-

quoi l'ancien thuriféraire du *brav' général*, la haute Impersonnalité sans Epoque et de toutes, selon les vents — a-t-il abîmé ce volume en commettant une préface dans laquelle il est parlé de baccalauréat et encore de beaucoup de choses ? — Et pourquoi M. Marcel Mielvaque a-t-il consenti à signer cette préface ? — A. I.

Dans les Coins, par Bill Sharp, préface de Pierre Veber (Simonis Empis). — Un recueil fantaisiste dont l'auteur a presque autant d'esprit que son biographe et non moins de verve que l'imagier anonyme de la couverture. — K. Rosenval.

L'Arte europea a Venezia, par Vittorio Pica (Naples, Luigi Pierro). — C'est, à propos de l'exposition de Venise, comme un manuel de l'art européen d'aujourd'hui. Les œuvres de plusieurs centaines d'artistes y sont commentées ou notées, depuis les P. R. B. jusqu'aux néo-impressionistes, de Rossetti à Armand Seguin. Un tel livre, outre qu'il est agréable à lire, demeure, par la suite, utile. — R. de Gourmont.

L'Œuvre de Mort, roman, par Maurice Leblanc (Ollendorff). — M. Maurice Leblanc se préoccupe très peu de l'art littéraire : il s'en abstient même systématiquement, à en juger par sa façon de composer et surtout son style, d'une sécheresse et d'un manque d'images calculés. Jamais cet écrivain ne se laisse aller, même fugitivement, à la musicalité ou à la magnificence des mots : c'est un analyste impersonnel, un déductif psychologue, et non un artiste. Les artistes de la phrase ne peuvent donc que s'irriter d'un livre où il n'y a rien pour eux, mais les amateurs de consciences pourront par contre y goûter des joies et de chères études. La dissection du remords, du sentimentalisme indécis, de l'ennui et du dégoût des âmes sans direction, cette dissection méthodique est ici menée à ses extrêmes combinaisons avec une netteté saisissante. M. Maurice Leblanc, qui est peut-être un sensible mais s'en cache de son mieux lorsqu'il écrit, excelle en cette psychologie à contre-temps, en la peinture de ces volontés demi-passives qui donnent à nombre de nos contemporains la fatigue de leur individualité sans leur en donner les joies. L'homme qu'il présente a tué pour se créer un bonheur, et lorsqu'il l'a matériellement en toute impunité, il ne sait qu'en faire, ou plutôt le trouve stupide, comme il arrive aux actifs et aux impulsifs sans but mental. Ce livre est un curieux et très personnel produit d'une cérébralité sèche et vive, qui peut déplaire mais est logique avec elle-même : le fait, en somme, d'un réel talent, plus proche des sciences psychiques et de la criminologie que de l'art d'écrire. Mais ces choses sont aujourd'hui si brouillées ! Il suffit d'user de l'écriture selon sa fantaisie, et d'être quelqu'un, et c'est le cas de M. Maurice Leblanc. — C. Mauclair.

Un jour, par Francis Jammes (Edition du *Mercure de France*). — J'aime le livre de M. Francis Jammes parce qu'on peut ne pas l'aimer. S'il ne s'accorde pas à l'idée de l'art que vous soignez en vous, c'est que vous lisez un livre pour vous y retrouver, ou saisir quelques-uns des rêts de la pen-

sée, ou admirer les sursauts de la phrase, et comme la queue en accroche bien la tête, à la manière des scorpions griffus. Mais si, comme les bons lecteurs et les mauvais écrivains, vous aimez à vous perdre en votre rêve et à dépasser les mots de votre pensée, vous désirerez la beauté joueuse de ce livre.

La complexité de cet art n'est pas en lui-même, mais dans les routes qui accèdent à sa simplicité. Il y a, pour notre pensée, de nombreux mondes possibles : fort peu méritent d'être exprimés, et le seul qui fasse valoir notre être passe souvent inaperçu du langage. La complexité est d'abandonner la certitude de ce qui est possible pour vivre de l'hésitation tremblante de ce qui nous pénètre sans que nous le regardions, et nous mêle à la nature. Il n'est besoin que de vivre une seconde pour employer le reste de la vie morte des philosophes et des littérateurs à la révélation de quelques grandes vérités. La plupart des hommes, ayant compris cela, se vouent au silence.

Il faut savoir gré à ceux qui parlent malgré leur perfection et leurs imperfections. M. Francis Jammes nous donne quelque chose d'infiniment contenu dans la lumiere du corps et l'obscurité de l'âme. Ses paroles ne sont que de chair vive et elles troublent notre sagesse parce que nous sommes le même être pour avoir regardé une même chose. Les trésors de l'inconscience ne sont une richesse que parce qu'ils n'existent pas ; et Dieu n'est Dieu que parce qu'il n'est pas.

M. Francis Jammes a suivi, le long du jour, les petits rêves que la lumière permet aux choses ; du ciel à la terre ils varient et disséminent la vie et la douceur. Ils s'oublient aux jeux violets des herbes et dans les mille regards du ciel sur les eaux. Ils font que la pensée n'évolue pas selon des lignes, et se fixe sur elle-même. Quelquefois, à des détours brusques de souvenirs, elle se fond avec l'âme comme la fuite lisse de la lumière le long des hanches atténue le corps dans le ciel.

L'âme se ferme à son expression ; et la parole n'est entendue que de ce qu'elle désigne. Toute la richesse hellène est d'avoir surpris la lyre du monde sans écouter la lyre des hommes : et ce sont les petites voix humaines prisonnières dans les cristaux, les algues et le ciel qui joint ce qui n'a pas de forme, qui étonnèrent le pêcheur Thomas, quand la nuit enfouissant la mer eut clamé la mort du grand Pan.

Il est possible de dire mille autres choses sur ce livre : c'est pourquoi j'ai dit celles-ci. — EDOUARD JULIA.

Variations sur le même Air, par PIERRE VALDAGNE (Ollendorff). — Sur cet air très simple — solo, non, duo qui se termine en quintette : une mondaine, décidée d'abord à tromper son mari avec un amant, se résout ensuite à en élire quatre — M. Pierre Valdagne trouve de si subtiles développements harmoniques que, pour nous charmer, point ne serait besoin des dessins dont M. Métivet les paraphrase.

Et cependant, de quel délicat accompagnement à une fine

mélodie eussions-nous été privés sans ces spirituels et libertins croquis !

Au résumé, le roman de M. Pierre Valdagne est une œuvre bien moderne qui, sous son apparence gracile et mièvre, dissimule ces fortes qualités d'observation par quoi sont parvenues jusqu'à nous certaines pages de vice joli dont se délectèrent nos aïeules. — K. Rosenval.

Vers l'Amour, par Maurice Orriol (sans nom d'éditeur). — J'applaudis toujours aux premiers pas d'un camarade, quels que soient les défauts de son inexpérience, étant de ceux qui aiment la littérature pour elle-même et pensent que nulle page n'est perdue.

Plus que d'autres, les pages de Maurice Orriol ont cet attrait de l'éveil, de la recherche du mieux littéraire, parmi des candeurs de sentiments qui s'évanouiront plus tard. Cette fraîcheur des premiers essais, combien on la regrette vite, alors que l'homme ne songe pas sans émoi à tout ce qui fit le charme de son éveil à la lutte. Bienheureux qui la possède encore, et nous ramène à cette délicieuse oasis ! — Léon Riotor.

Miss, par Samuel Cornut (Perrin). — Neuve histoire du séducteur (platonique, ici) et de la fille abandonnée qui finit par devenir la fille tout uniment.

Personnages principaux : Eugène Azeline, mi-précepteur, mi-homme de lettres ; Miss, mi-institutrice, mi-femme de chambre. La scène se passe dans une famille bourgeoise.

Nous citerons, au hasard des jolies rencontres :

« Lui :

— C'est presque de la haine que je lis dans ses yeux. D'ailleurs, pas de fraternité possible entre le porte-monnaie et la sébile du pauvre, à part le petit sou qu'on y jette. Mais la sébile pourrait bien se redresser contre nous et nous casser la tête. » — K. Rosenval.

Paroles vers Elle, par Albert Fleury (Librairie de l'Art indépendant). — C'est ainsi qu'est notre sort : nous nous éveillons héroïques ou triomphants, puis la Vie vient et nous baise sur la bouche avec des fruits entre les dents : nous connaissons l'amour au lieu des armes, et les airs pastoraux des flûtes nous les rythmons dans nos caresses. Ce poète a su cela. De ses *Evocations*, souvent hautaines, il a passé aux simples chants de son bonheur. L'effigie de son Amie est délicate. Nous la pensons dédicatoire de Beauté, et les lignes sont flexueuses et tendres, entre lesquelles il la limite. Les vers libres qu'il lui offre sont gauches quelquefois, émus souvent, exquis toujours, et des *leitmotives* de sa passion nous gardons de doux murmures :

Rien qu'une fois, elle a passé dans le chemin,
Elle a chanté de charmantes caresses,
Elle a fait oublier l'ennui morne des heures.

Ainsi viennent de jeunes pâtres dont la voix est naturelle. Ils ne font plus de la peinture ni de la musique. Leur pro-

bité prononce l'éviction des autres arts de la poésie. Ils sont angéliques et graves. M. Fleury, qui est parmi eux, donne un exemple de leur candeur et de leur grâce. — EDMOND PILON.

REÇU :

POÉSIE. — Edouard Ducoté : *Aux écoutes* (Librairie de l'Art Indépendant) ; Adolphe Boschot : *Rêves blancs* (Bruxelles, Lacomblez) ; Charles Bernard : *Et chanta la feuillée* (Anvers, imp. Mees) ; Gustave Kahn : *La Pluie et le beau Temps* (Vanier) ; Divers : *Les Mois illustres,* dessins d'Edmond Rocher (Bibliothèque de « Simple Revue ») ; Léonard Rivière : *Arpèges,* illustrations par Marc Mouclier, Léon Lebègue, Marcel Druneau (Bibliothèque Française et Moderne) ; Achille Millien : *Chez Nous* (Lemerre); A. Vermenouze : *Flour de Brousso,* préface de Jean Ajalbert, illustr. d'Edouard Marty (Aurillac, Impr. Moderne).

ROMAN. — Pierre Maël : *Erreur d'Amour* (Ollendorff) ; Paul Adam : *La Force du Mal* (Armand Colin) ; Abel Hermant : *Le Sceptre* (Ollendorff) ; Alexandre Boutique : *Pour le Prix Monthyon* (E. Flammarion) ; Jean Reibrach : *Par l'Amour* (Ollendorff) ; Henry Vandeputte : *L'Homme Jeune* (au « Coq Rouge ») ; André Theuriet : *Années de Printemps,* illustrations de Maximilienne Guyon (Ollendorff, pet. coll. ill.) ; Gustave Rahlenbeck : *L'Emerveillée* (Bruxelles, Dietrich) ; Jean Lorrain : *Un Démoniaque* (Dentu) ; Henry Delorne et H. Darsay : *Le Chevalier d'Esgrigny,* illustr. de Th. du Peyron (Savine).

THÉATRE. — J. Strada : *Borgia. La Conjuration du Génie* (Ollendorff) ; H.-L.-L. Séris : *Leurs Filles,* comédie en 3 actes (Paul Dupont) ; Pierre Valdagne : *La Blague,* comédie en 3 actes, avec préface de l'auteur (Ollendorff).

DIVERS. — Iwan Gilkin : *Quinze années de Littérature* (Extrait de « La Jeune Belgique ») ; A. Hamon : *Patrie et Internationalisme* (Bureau des « Temps Nouveaux ») ; Jacques Sautarel : *Philosophie du Déterminisme* (P. V. Stock) ; Emile Lenaers : *Mon Procès* (Bruxelles, impr. Neefs) ; René Mélinette : *Instantanés d'Allemagne,* avec 16 pages d'album de Lucien Métivet (Ollendorff) ; G. Letainturier-Fradin : *Les Jurys d'honneur et le Duel* (Nice, impr. du « Petit Niçois »); Louis Chavanet : *Portraits contemporains* : *Achille Magnier,* notice biographique et littéraire (Valence, imp. Valentinoise); Pierre de Bouchaud : *Pierre de Nolhac et ses Travaux,* essai de contribution aux publications de la Société d'Etudes Italiennes (Emile Bouillon) ; Pierre Dufay et René Ribour : *Le Centenaire d'Augustin Thierry* (Blois, C. Migault et Cie).

LITTÉRATURE ETRANGÈRE. — Gian Pietro Lucini : *Gian Pietro da Core,* roman ; Romolo Quaglino : *I Modi Anime e Simboli,* poésies, le Carte furono alluminate da Ludovico Cavaleri (les deux ouvrages à Milan, C. Chiesa, Flli Omodei-Zorini e F. Guindani).

JOURNAUX ET REVUES

Le numéro de Janvier de la **Société Nouvelle** commence la publication de la remarquable conférence de William Morris faite à la *Society of art and school of design,* de Birmingham, sous le titre : *L'Esthétique de la Vie.* C'est un noble réquisitoire en faveur de la conservation et de l'accroissement des arts dans une société libre. L'industrie et le commerce ne sauraient suffire aux hommes développés dans un sens utilitaire et progressif ; l'éducation idéale, à son tour, doit se répandre et les affiner, et compléter par une beauté intellectuelle tout le résultat et tout l'effort du grand labeur matériel. Ainsi :

« J'ai réclamé pour l'art la place nécessaire et naturelle, et il serait conforme à son essence même qu'il puisse appliquer ses principes d'ordre et de goût aux diverses manifestations générales de la vie. Il semble que les gens redoutant que l'expression extérieure de la beauté ne prenne une trop grande place parmi les forces vitales seraient les mêmes que ceux qui auraient craint, si la création du monde extérieur leur était échue, de donner de la beauté à un épi de blé, de peur qu'il ne soit plus bon à être mangé.

» En réalité, il n'y a aucune apparence que l'art devienne universel, autrement que sous la condition d'être peu conscient et de se réaliser le plus souvent possible avec peu d'efforts grossiers. Les travaux difficiles seraient donc aussi peu entravés par la mise en pratique de l'art, que le travail de la nature extérieure ne l'est par la beauté de ses formes et de ses dispositions. C'est ce qui arriva aux époques dont j'ai parlé. Un art qui fut le produit d'efforts conscients, le résultat de tendances individuelles vers l'expression parfaite de la pensée chez des hommes spécialement doués, n'exista peut-être pas plus alors que maintenant, si l'on fait exception de certaines périodes merveilleuses et de courte durée. Néanmoins, le travail chez ces hommes pour réaliser le beau était moins pénible que maintenant. Mais si le nombre des profonds penseurs n'était pas plus grand que de nos jours, il y eut une innombrable multitude de travailleurs heureux dont l'œuvre exprimait, et ne pouvait qu'exprimer quelque pensée originale et était, par conséquent, à la fois intéressante et belle. Maintenant il n'y a certes nulle apparence que l'art plus individuel puisse devenir trop vulgaire et, soit en nous lassant par une surproduction, soit par des manifestations bruyantes, n'empêche les intelligences supérieures de prendre la part qui leur revient dans les autres travaux du monde. Il est trop difficile à réaliser. Il ne sera jamais que la fleur de l'ensemble du travail néo-conscient inférieur, l'épanouissement des points demeurés faibles chez des esprits moins parfaits.

Mais sa puissance serait beaucoup amoindrie, son influence moins considérable sur l'esprit humain, s'il ne se trouvait placé dans un milieu fertile en ces travaux plus communs, que jadis tous les hommes partageaient et qui, je le répète, après le réveil définitif de l'art, s'accompliront avec une facilité et une constance telles qu'ils n'empêcheront personne de faire ce qu'il veut, bien ou mal. Comme, d'un côté, l'art, œuvre du peuple et pour le peuple, expression du bonheur dans le travail et dans l'usage d'une chose, aurait une influence plutôt favorable que fâcheuse sur le progrès en d'autres domaine, on peut être également convaincu que l'art majeur, œuvre d'intelligences élevées, de facultés merveilleuses, ne peut exister sans lui. »

Le même fascicule de la *Société Nouvelle* est remarquable encore par des vers qu'il donne de M. Verhaeren, par un *Prologue au Conte de l'Or et du Silence* de M. Gustave Kahn, et par quelques poèmes délicieux de M. Robert Scheffer recueillis sous le titre de *Chanson de Néos*.

Dans la livraison de février de l'**Ermitage,** M. Edouard Ducoté, sous le titre : *Etrennes aux Jeunes*, commente spirituellement l'un des derniers articles dus à l'enquête faite par le *Mercure de France* sur Alexandre Dumas :

« Au matin du premier jour de cet an nouveau, M. Fouquier nous apporta nos étrennes sous la forme d'un joli bouquet d'ironies. Cela s'appelait : *Anciens et Nouveaux,* et parut en première page d'un journal où anciens et nouveaux, MM. Fouquier, Lepelletier, Sarcey, d'une part, Laurent Tailhade, de Régnier, Vielé-Griffin, de l'autre, se coudoient plus ou moins quotidiennement.

» L'événement n'a point d'importance en lui-même ; ces plaisanteries et ces acrimonies sont un peu bien rebattues pour qu'on s'attarde même à en hausser les épaules. Cependant je m'en autorise pour répéter ce que d'autres dirent — déjà et mieux — à ce sujet.

» Le débat, pour ancien qu'il soit, demeure d'actualité, et le demeurera longtemps encore sans doute ; mais personnellement, ces lignes écrites, je n'y reviendrai plus, estimant que, mieux que les polémiques de cet ordre, le temps met chaque chose en bonne place ; rien n'est plus inutile que de vouloir persuader les gens de certaines évidences, car s'ils ne voient pas c'est qu'ils sont aveugles ou qu'ils se bouchent les yeux, ce qui revient exactement au même. La plupart de nos grands critiques joignent à la plus exemplaire mauvaise foi une totale ignorance ; cette ignorance serait leur excuse si elle était involontaire ; mais je ne serais pas étonné s'ils étaient plus informés que nous le croyons, et qu'il y ait dans leur cas une double mauvaise foi.

» Mais revenons à Nestor. Sa grande colère — car ce sage, au cours de son article, avoue n'être pas dans un jour de bonne humeur — s'est élevée au sujet de l'enquête faite par le *Mercure* auprès des écrivains nouveaux sur Alexandre Dumas fils. — Je relève déjà que Fouquier lit le *Mercure* ; c'est un

symptôme ; si les écrivains de nos revues sont « de simples toqués ou de spirituels fumistes », pourquoi lire ces revues ? M. Fouquier, critique théâtral et chroniqueur d'une telle fécondité qu'on aurait mauvaise grâce à écheniller sa prose, ne doit pas, je suppose, avoir de temps à perdre à la lecture de telles inutilités. »

Un peu plus loin, sous la rubrique *Littérature Portugaise,* M. L. Pilate de Brinn'Gaubast déplore en quelques lignes émues la mort de Joao de Deus :

« Un Verlaine, — avec la pureté d'un Lamartine ! » En caractérisant ainsi l'auteur de *Campo de Flores,* j'étais bien loin de pressentir que les littératures française et portugaise seraient en deuil presque le même jour, au début de l'année suivante, l'une et l'autre du plus sublime de leurs lyriques. Joao de Deus fut, en outre, un éducateur national, et du moins les cruelles épreuves de son âge mûr n'ont-elles pu le priver, enfin, ni du bonheur de la famille, ni d'un humble pain quotidien, ni, surtout, d'une apothéose plus spontanément unanime que celle même de Victor Hugo ! Saluons la noble dépouille de ce grand homme, de ce saint de la Poésie, en attendant que nous puissions, d'une Etude plus digne de lui, saluer en son œuvre l'âme, toujours vivante, d'un peuple d'inconscients héros. »

Le **Coq Rouge** (Nos de décembre 1895 et Janvier 1896) contient cette fois comme les précédentes un choix remarquable de contes et de poèmes. Parmi les contes, ceux de MM. Georges Eekhoud et Louis Delattre sont toujours les bienvenus. Quant aux poèmes, ils sont de Verhaeren, d'Elskamp, de Fontainas, de Gide et de Fernand Séverin. Il faut en citer aussi deux autres, le premier de M. Vielé-Griffin : *Le Rire de Mélissa,* et le second de M. Adolphe Retté : *L'Automne et deux Passants.*

Le **Réveil** (numéro triple) réunit, en une corbeille fleurie de fin d'année, toute une gerbe de beaux vers, les uns de Verhaeren ou de Charles van Lerberghe, les autres de Max Elskamp ou de Richard Ledent. A ce même fascicule, M. E. Rassenfosse a traduit de l'allemand et arrangé en français quelques-uns parmi les poèmes que M. Stefan George vient de faire paraître à Berlin.

Au premier numéro de Janvier de la **Renaissance Idéaliste**, un bon article de M. Albert Fleury consacré à Paul Verlaine, et des poèmes de M. Georges Pioch. Parmi ceux-ci, quelques nobles, graves et fortes *Paroles aux Gueux ;*

Vos Fils seront puissants d'avoir grandi sans rêves :
Car, — enfants, — s'esseulant pour oublier vos maux,
Ils auront su l'amour que chantent les oiseaux
Et le regret qu'en des arbres gémit la sève.

Leur Désir sera fort de tous Ceux de la Terre,
Dont la splendeur vivra dans leur Ame ennoblie ;
Leurs yeux vierges de pleurs adoreront la Vie
Partout où vos yeux vains redoutent le Mystère.

Et quand, pour les soumettre aux douleurs coutumières,
L'ambiance à leurs vœux libres affrontera,
Leur geste de refus hautain suscitera
Un miracle vengeur de Foudre et de Lumière.

Calmes, ils traîneront le meurtre, accomplissant
Votre devoir, ô Gueux qui n'avez pas compris
Que lorsque meurt la Vie en l'erreur des Esprits,
Il la faut ranimer par la flamme et le sang.

Mais, forts, ils seront bons, car la Nature est bonne ;
Leur grâce descendra sur les fronts rédemptés ;
Puis dans les cœurs ils sèmeront la Vérité
Afin que sans douleur le Futur la moissonne.

. . . .

Et quand ils passeront aux Amantes unis,
Ivres de ce bonheur qu'on ne cueille qu'à deux,
Graves, ils entendront la Nature autour d'eux
Chanter dans une immense et farouche harmonie.

Remarqué :

A l'**Art Wallon** (Décembre-Janvier) de fort beaux fragments de Victor Remouchamps et de I. Will.

A la **Lutte,** des poèmes de Vielé-Griffin et de André Ruyters.

Revue nouvelle : **Le Libre Journal** (Mons-Belgique). Directeur littéraire Paul Germain. Recueil d'art et de littérature. — EDMOND PILON.

§

The Saturday Review, avec un article de Charles W. Dilke et un poème fort long, mais très remarquable, de John Davidson, publie, de M. Arthur Symons, un article nécrologique sur Paul Verlaine.

Très affecté par la mort du pauvre Lélian, M. Arthur Symons a consacré quelques lignes dignes et émues au maître dont il fut le disciple et dont il avait toujours été l'ami. Cette discrétion ne fut pas générale, et dans de copieux articles de quotidiens divers, d'anonymes critiques éprouvèrent le besoin de dire ce qu'ils ne savaient pas à propos du poète défunt. Certains eurent des injures : « Le poète de l'absinthe était un forçat et un débauché » ; et plus loin le même monsieur parle de la bassesse, de l'ivrognerie, de la repoussante malpropreté de Verlaine, dont il se vante en terminant d'avoir été l'ami.

Il est beaucoup de ces incongruités. — Est-il bon de les signaler ? Du moins, elles ne méritent aucune réponse. Quelquefois on doit regretter pourtant l'anonymat du journalisme anglais ; car parmi les quelques articles dignes d'attention publiés ici et là, il en est de justes et il en est d'excellents. Dans le **Daily Chronicle,** M. Le Gallienne ou M. Walkley

donna un article très bien informé, louangeur de l'œuvre, mais l'homme était trop sévèrement jugé et à plusieurs reprises assez violemment. Aussi, ce fut avec une bien grande satisfaction que l'on lut dans un numéro suivant une très courageuse lettre qu'avait signée M. Osman Edwards ; il résumait les critiques parues, et sans aucune acrimonie, mais avec vigueur, il rétablissait le véritable caractère de Verlaine. Il faut avoir gré à M. Osman Edwards d'avoir su si bien et si spirituellement esquisser le vrai Verlaine, et il n'a pas paru en France un article aussi complet et aussi exact sur le pauvre Lélian. Dans sa brièveté, il a mieux servi qu'une volumineuse biographie.

Dans la **Pall Mall Gazette** on fait de Verlaine un Parnassien et tout l'article est consacré à cette thèse. Les prochaines revues contiendront certainement de très intéressantes choses ; car Verlaine envoyait chaque mois des vers ou des articles de critique aux revues les plus diverses. Il était fort connu à Londres, et a eu certainement une capitale influence sur divers poètes de la jeune génération. La visite qu'il avait faite à Londres et à Oxford il y a quelques années l'avait mis à la mode, et son existence peu ou mal connue avait contribué à faire de lui l'être légendaire que de bas plumitifs ont insulté. La nécrologie de Verlaine en Angleterre est néanmoins fort intéressante et les revues viendront encore ajouter à l'intérêt.

Vient de paraître, à Londres, le premier numéro d'une revue trimestrielle, **The Savoy**, dont l'éditeur Léonard Smithers a confié la direction à MM. Arthur Symons et Aubrey Beardsley. Très sympatiquement connus en France, les deux jeunes artistes se sont assuré la collaboration, parmi les « Jeunes » anglais, des meilleurs dessinateurs et des plus personnels et originaux écrivains. Même, quelques noms des plus connus parmi les « Jeunes » français sont mêlés aux collaborateurs attitrés.

Le contenu du premier numéro est très attachant et promet, certes, un fort intéressant recueil.

Après un spirituel et amusant article de Bernard Shaw et une curieuse nouvelle, en forme de lettre, de M. Fred Wedmore, M. Arthur Symons donne une version anglaise des *Donneurs de Sérénade* de Verlaine. Faite avec une extrême habileté, cette traduction, pourtant très près du texte, dégage une impression toute différente du poème original ; plus loin, M. Arthur Symons publie quelques charmantes pages sur Dieppe et des vers d'une très hautaine allure. M. Ernest Dowson a écrit fort élégamment : *Les Yeux d'orgueil,* une très troublante nouvelle, et un poème : *Impénitentia ultima,* d'une inspiration très personnelle. M. Selwyn Image, le très érudit artiste, qui semble posséder le secret des couleurs des vitraux du moyen-âge, a écrit avec la grâce qui lui est coutumière une dissertation très curieuse et très spéciale qu'il intitule : *Essai de Critiques* — A signaler encore un article où M. Havelock Ellis prend judicieusement à partie Zola et son œuvre ; de M. Yeats, qui est peut-être le meilleur des récents

poètes anglais, des vers. Enfin M. Aubrey Beardsley publie, pour illustrer d'étonnantes compositions, trois chapitres d'un roman extraordinaire ; — un des dessins, *L'Abbé,* est tout simplement merveilleux. M. Beardsley a dessiné aussi les trois fantaisies qui servent de couverture et de titres à la revue ; et çà et là dans le texte plusieurs autres belles pages. Parmi les autres illustrations, il faut remarquer : un dessin de Shannon toujours si fin et si léger, une gravure sur bois de Ch. Conder pour illustrer *Mandoline* de Verlaine. De Will. Rothenstein, l'*Ane volant,* d'après une scène de la *Pucelle* de Voltaire, est un très beau dessin à la plume qui adoucit un peu la mauvaise impression que donne l'artiste avec sa *Chloé,* esquisse d'une laideur et d'une déformation plutôt enfantines. Un autre beau dessin à la plume de Joseph Pennell, et, pour illustrer un article du même sur l'art de la gravure de 1860 à 1870, quelques reproductions de F. Sandys et de Whistler.

Encore, une reproduction du tableau de Jacques Blanche : *Le peintre Thaulow et sa famille*; une excellente caricature de Max Beerboom ; puis une des meilleures pages du recueil, un fort original et énigmatique dessin de M. Louis Oury. Il est fâcheux, cependant, que par une malheureuse erreur le dessin ait été affublé du titre de *La Parisienne*, qui n'a aucun rapport avec l'œuvre. Enfin de M. J. Lemmen une fort belle sanguine représentant une tête d'androgyne étonnamment animée et expressive.

Très luxueusement édité, *The Savoy* sera un excellent périodique, et un document très complet sur l'effort artistique actuel en Angleterre.

The Senate. — Dans ce numéro encombré de diatribes contre le Kaiser Wilhelm, à signaler seulement quelques pages de Paul Verlaine sur Alexandre Dumas fils, et de M. Vincent O'Sullivan une très belle poésie : *La Fin des ans*; aussi, en supplément, deux amusantes silhouettes de Starr Wood.

The Free Review. — « Un Radical Anglais » publie dans le numéro de février un article tres informé et très judicieux intitulé *The outlook in France*,dans lequel il examine les diverses solutions proposées pour le problème social, et en particulier les différents fédéralismes, dont il fait un historique très exactement documenté. De Frédérick Rockell, une étude fine et particulière sur *La Fausse Modestie et l'Amour Libre*. Enfin de A. Hamon la première partie d'un essai sur cette question : « Les doctrines anarchistes-communistes, collectivistes ou mutualistes, sont-elles des subdivisions du socialisme ? Leurs adhérents sont-ils des Socialistes ? » Jusqu'à présent, M. Hamon ne s'est pas livré à autre chose qu'à une pure discussion de mots, — les terminologies sont dangereuses — ; aura-t-il résolu le problème d'une façon satisfaisante en le prochain numéro ?

A signaler dans **Die Freie Gesellschaft** des études de Sébastien Faure, Kropotkine, Bernard Lazare et Georges Eekhoud. — HENRY D. DAVRAY.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Souscription *en vue de la translation des restes de Jules Laforgue en terre perpétuelle* (V. *Mercure de France*, N° 74).

DEUXIÈME LISTE

MM. Teodor de Wyzewa : 20 fr.; A. Gevaert : 5 fr.; Gabriel Fabre : 5 fr.; Henri Ghéon : 2 fr.; Maurice Fabre : 5 fr.; Jean Richepin : 20 fr.; Charles Sluyts : 5 fr.; Maurice Pujo : 5 fr.; Jean Thorel : 10 fr.; Georges Flé : 5 fr.; Camille Lemonnier : 5 fr.; William de Gouve de Nuncques : 2 fr.; Charles van der Stappen : 3 fr.; Georges Minne : 2 fr.; James van Drunen : 5 fr.; Anonyme : 30 fr.; Mathias Robert : 1 fr.; Maurice Wilmotte : 5 fr.; Constantin Meunier : 2 fr.; Edmond Deman : 5 fr.; Anonyme : 25 fr.; Paul Sainte Brigitte : 1 fr.; Emile Vandervelde : 1 fr.; Albert Arnay : 1 fr.; Frédéric Friche : 1 fr.; R. Sérasquier : 1 fr.; Remy Salvator : 20 fr.; Lucien Descaves : 10 fr.; Georges Rency : 1 fr.; André Ruyters : 2 fr.; H. Vandeputte : 2 fr.; G. van Tienhoven Jr. : 51 fr. 25 (25 gulden); Adrien Remacle : 10 fr.; Georges Eekhoud : 1 fr.; Hubert Stiernet : 1 fr.; Anonyme : 20 fr.; Louis Delattre : 1 fr.; Maurice Desombiaux : 1 fr.; Sander Pierron : 1 fr.; Jean Boyer : 5 fr.; Raymond Bouyer : 5 fr.; Emile Klaus : 5 fr.; Mme Cassé Barthe : 10 fr.; Docteur Soula : 10 fr.; Jean de Tinan : 10 fr.; Anonyme : 5 fr.; Raymond Bonheur : 5 fr.

Total de la deuxième liste : *trois cent quarante-huit francs vingt-cinq centimes*, ci	348.25
Report de la première liste	657.50
Montant de la souscription	1.005.75

La souscription est clôturée. Nous prions ceux qui y ont contribué de trouver ici l'expression de notre gratitude.

§

Banquet Gustave Kahn. — *La Pluie et le Beau Temps*, poésies, *Le Roi Fou*, roman, *Les Limbes de Lumière*, poèmes, *Le Livre d'Images*, poèmes : autant de livres que l'auteur de *Palais Nomades* et de *Chansons d'Amant* donne cette année en quelques semaines, de février à mai. La publication du premier de ces ouvrages fut l'occasion choisie par les amis du poète pour lui offrir un banquet. Il eut lieu le 14 février, au restaurant Notta, et réunit une centaine de convives. Il fut porté des toasts ou prononcé d'intéressants discours par MM. Félix Fénéon, Paul Fort, Catulle Mendès, Stéphane Mallarmé, Henry Bauër, Albert Mockel, Edmond Pilon, André Lebey, Jean de Mitty, Victor Barrucand et Gustave Kahn.

Dîner du « Centaure ». — A l'occasion du banquet offert à Bruxelles à Emile Verhaeren, les rédacteurs d'une revue d'art que nous annonçons plus loin, *Le Centaure,* ont convié leurs amis à se réunir au café d'Harcourt, le 20 février, pour dîner en l'honneur du poète. Malgré le nombre de personnes présentes, la réunion n'eut — et ne devait pas avoir — le caractère d'un banquet. Il n'y fut point prononcé de discours. Seul, M. Henri de Régnier se leva pour, en quelques paroles suivies d'un toast à Emile Verhaeren, divulguer qu'il venait de recevoir de Bruxelles la lettre suivante :

« Mon cher ami,

» Griffin m'écrit que les rédacteurs du *Centaure* se proposent de s'associer à la manifestation de sympathie qui se prépare autour de moi à Bruxelles. Il m'envoie la carte d'invitation à votre dîner mensuel et j'y trouve votre nom parmi les signataires.

» Voulez-vous être celui qui à cette occasion leur parlera de la surprise et de la joie que j'ai ressenties en apprenant cette inédite et charmante idée? Dites-leur comme en pensée je serai jeudi au milieu d'eux et de leurs amis et combien vivement je les remercie. Je vois surtout en de telles petites fêtes la naturalisation de tous ceux qui ont ou auront soit l'honneur, soit la gloire, d'élargir, par un apport quelque minime qu'il soit mais nouveau, le domaine des lettres françaises. D'où qu'ils viennent, aujourd'hui, en ce Paris qui leur fut longtemps un mirage, ils sont les attendus. Ils donnent, un peu gauchement quelquefois, le meilleur de leur énergie, de leur rêve et de leur âme, mais parce que vous les sentez aussi fervents de la beauté profonde et dardante que vous, votre traditionnelle générosité se hâte de les acclamer pour leur prouver qu'ils sont dûment les vôtres. Et tout cela est parfait et tout cela est heureux, à condition toutefois qu'ils se gardent jalousement des influences tentatrices et qu'ils continuent à vivre de leur personnalité foncière.

« Ce que j'aime le plus au monde, c'est la littérature française. Elle a succédé aux langues grecques et latines dans l'admiration générale. Mais pour qu'elle soit vraiment plus riche et belle que ses aînées, il faut que tout ce qui pense supérieurement en Europe l'élargisse en beauté. C'est l'âme entière de notre temps qui doit voler de phrase en phrase en ses livres, et cette âme est plus compliquée que jamais âme ne fût.

» Veuillez donc dire, mon cher ami, à ceux qui veulent bien se réunir en mon honneur, combien je suis fier de leur hommage et quel courant de franche et sincère reconnaissance emporte mon esprit, à cette heure, vers eux.

Bien à vous.

EMILE VERHAEREN.

L'adresse qui suit, tirée à un seul exemplaire sur vieux japon à la cuve, a été confiée à M. A.-Ferdinand Herold pour être remise au poète, le 24, au banquet de Bruxelles :

Réunis à Paris, ce soir, pour nous associer au banquet qui lui est offert à Bruxelles, nous adressons à
EMILE VERHAEREN
l'hommage de notre admiration et de nos sympathies.

Signé :

Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Alfred Vallette, Edouard Ducoté, Mme Stuart Merrill, Rachilde, A.-Ferdinand Herold, A. Mithouard, Jean de Tinan, Albert Saint-Paul, Rodolphe Darzens, Paul Valéry, Robert de Bonnières, André Fontainas, Pierre Louys, Fanny Zaessinger, Edouard Dujardin, Jacques E. Blanche, Henry Gautier-Villars, Charles-Henry Hirsch, André Lebey, Mme Gauthier-Villars, Paul-Armand Hirsch, Henri Albert, Paul Fort, Armand Point, Maxime Dethomas, A.-F. Lugné-Poe, Mme Point, Félix Fénéon (pour la *Revue Blanche*), Suzanne Després, H.-M. Jaeger, Gustave Soulier, Gaston Danville, Dr Albert Haas, J.-M. Gros, Karl Rosenval, Alfred Jarry, Henry Bataille, Berthe Bady, Paul Franck, Maurice Cremnitz, Remy de Gourmont, Sarluis, Gabriel Soulages, Robert de Souza.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* : LE TRÉSOR DES HUMBLES, par Maurice Maeterlinck ; — ERYTHRÉE, conte, par Jean de Tinan, orné par Maurice Delcourt ; — LE MIRACLE DE THÉOPHILE, de Rutebeuf, texte du XIIIe siècle, modernisé par Remy de Gourmont (tiré de l'*Ymagier*) ; — LA POÉSIE POPULAIRE, avec un air noté et des images, par Remy de Gourmont (tiré de l'*Ymagier*) ; — FILLES-FLEURS, poésies, par Tristan Klingsor (V. page 4 des feuilles d'annonces tirages et prix).

Pour paraître à l'automne, dans notre collection in-18 jésus, *Portraits Symbolistes*, par Remy de Gourmont.

Notre catalogue N° 9 est mis en distribution. Nous rappelons à nos lecteurs qu'il leur suffit de se faire inscrire au service de ce catalogue pour le recevoir gratuitement toutes les fois qu'il paraît.

§

Pendant le mois de mars, un numéro spécimen de *L'Ymagier* sera envoyé gratuitement à tous ceux des abonnés du *Mercure de France* qui en feront la demande.

§

Du 24 février au 16 mars, Salle de la Librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée d'Antin, exposition de peintures et pastels de E Schuffenecker.

§

Le Salon de la *Libre Esthétique* vient de s'ouvrir au Musée Moderne, à Bruxelles. Comme les années précédentes, il est international et comprend, outre un choix d'œuvres exposées par des peintres et sculpteurs belges, français, anglais, hollandais, etc., une section importante d'objets d'art. Des auditions musicales organisées par M. Eugène Ysaye et des conférences littéraires complètent cette belle manifestation d'art.

§

Un comité vient de se former en vue d'élever à Nancy un

buste à Paul Verlaine, messin. On est prié d'adresser les souscriptions à M. Vernolle, Directeur de la *Lorraine-Artiste*, 11, rue des Michottes, Nancy, ou à M. Charles Guérin, à Lunéville.

§

Sera mis en vente au *Mercure de France*, le 5 mars, le premier fascicule de *Perhinderion*, revue grand in-folio d'estampes et de textes anciens, paraissant six fois dans l'année, rédigée par Alfred Jarry. Parmi le sommaire, trois tirages de grandes planches d'Albert Dürer, dont l'œuvre entière sera publiée, et un texte composé, comme seront ceux des numéros suivants, avec des caractères du quinzième siècle. — Prix du fascicule : 2 fr. 50. Abonnement annuel : 12 fr.

§

A la fin de Mars 1896 paraîtra le premier volume du *Centaure*, recueil trimestriel de littérature et d'art, rédigé par MM. Henri Albert, Jacques-Emile Blanche, André Gide, A.-Ferdinand Herold, André Lebey, Pierre Louys, Henri de Régnier, Jean de Tinan, P. V.

Le *Centaure* paraît tous les trois mois en volumes in-quarto cartonnés de cent-cinquante pages. Il publie des planches originales hors texte, eaux-fortes, lithographies et bois. Une édition de luxe sur japon impérial donne, en portefeuille, des épreuves à grandes marges des estampes.

Collaborateurs du premier volume pour la partie artistique : Jacques-Emile Blanche, Charles Conder, Maxime Dethomas, Charles Léandre, Félicien Rops, etc.

Une lithographie de Fantin-Latour à grandes marges sera donnée en prime aux abonnés.

Prix de l'abonnement pour un an : édition ordinaire : 20 fr.; - édition de luxe : 60 fr.

Rédaction, 9, Rue des Beaux-Arts (le vendredi, de 3 à 6 heures).

§

Mon cher Vallette,

Voulez-vous m'aider à mettre mes confrères en garde contre les procédés par trop « d'Annunziens » d'un certain Alexandre Dréville ?

Cet écumeur de rimes a en effet reproduit in-extenso (en en gâtant deux vers, il est vrai) et signé, dans la *Fraternité* du 13 février courant, une poésie, *Baise-Main*, que je publiai voilà six ans dans le *Réveil du Quartier Latin* (N° du 1er Décembre 1889). Je vous laisse juger si c'est flatteur pour moi et je vous prie d'agréer ma meilleure poignée de main.

MARC LEGRAND.

§

Errata (livraison N° 74) :

Page 154, ligne 6, lire : à la mésestime.
— 157, ligne 20, lire : des athées de l'art.
— 250, lignes 39-40, lire : assainissez.

MERCVRE.

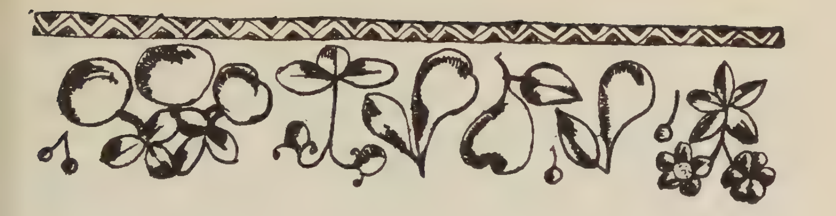


TABLE DES MATIÈRES

(TOME XVII)

N° 73. — JANVIER 1896

N° 74. — FÉVRIER 1896

N° 75. — MARS 1896



TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

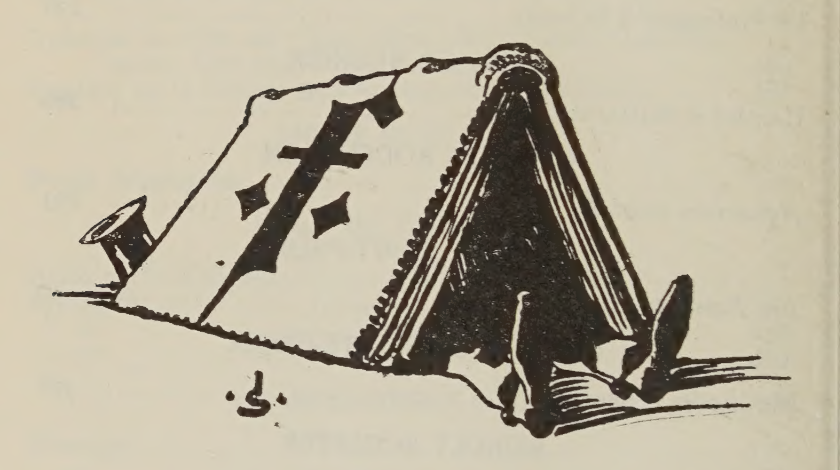
(TOME XVII)

---

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

DIVERS



Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris.—Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon 17, rue Friant

MERCVRE DE FRANCE

TOME DIX-HUITIEME

Avril-Juin 1896